MISSIONS

DE LA

CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES MISSIONNAIRES OBLATS

DE MARIE IMMACULÉE

TOME SIXIÈME.



PARIS

TYPOGRAPHIE HENNUYER ET FILS

RUE DU BOULEVARD, 7.

1867

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 21. — Mars 1867.

MISSIONS DU PACIFIQUE.

Nous reprenons l'histoire de ces missions à l'époque où Mgr d'HERBOMEZ a été intronisé à New-Westminster, capitale de la Colombie britannique, comme premier Vicaire Apostolique de cette contrée. C'était le 16 octobre 1864.

Le vicariat des missions du Pacifique s'étendait alors à trois diocèses différents : la Colombie britannique, l'île Vancouver et le diocèse de Nesqualy, et comprenait sept résidences.

1° La Colombie britannique, érigée en vicariat apostolique depuis le mois de décembre 1863, est bornée à l'est par les montagnes Rocheuses, à l'ouest par l'océan Pacifique et une partie de l'Amérique russe; elle s'étend du 49e jusqu'au 60e degré de latitude nord, et forme avec

les îles qui en dépendent un pays presque deux fois aussi grand que la France.

En 1864, nos Pères y comptaient trois établissements. Le plus ancien est celui de l'Immaculée-Conception, sur le lac Okanagan : il a été fondé en 1859.

Le second est celui de Saint-Charles à New-Westminster, devenu le lieu de résidence du Vicaire Apostolique : son érection remonte à l'année 1860.

Le troisième est celui de Sainte-Marie, sur le Fraser, où se trouve une école pour les enfants des sauvages : c'est en 1863 qu'elle a été ouverte.

2° L'île de Vancouver a reçu nos Pères en 1858. Ils s'installèrent tout d'abord à Esquimalt-Bay, qui a été jusqu'en 1864 le lieu de la résidence du Vicaire des Missions.

Plus tard, ils furent chargés dans Victoria même, de la desserte des Français, des Italiens et des Espagnols, et, sur la demande de Mgr l'Évêque et des habitants, ils y bâtirent un collége dont l'avenir semblait devoir être prospère.

En 1863, ils ouvrirent une troisième mission au nord de l'île Vancouver, au fort Ruper.

3° Enfin, dans le diocèse de Nesqualy qui fait partie des États-Unis, est la mission de Saint-François-Xavier ou de Puget-Sound, établie sur une réserve indienne : c'est le dernier lien qui nous rattache aux régions que nos Pères ont évangilisées à leur arrivée dans l'Orégon, en 1847.

Toutes ces missions se sont fondées au prix des plus grandes fatigues et des travaux les plus pénibles, mais toutes ont plus ou moins contribué à étendre le royaume de Notre-Seigneur Jésus-Christ et à augmenter le nombre des élus.

La correspondance de Mgr d'Herbomez va nous initier au mouvement général des missions du Pacifique ; nous

demanderons ensuite aux correspondances particulières les détails propres à chacune de ces missions.

On comprend les sollicitudes qui ont dû s'emparer du Vicaire Apostolique en prenant possession de sa nouvelle résidence. Tout ce qui y avait été établi n'était que provisoire : chapelle, maison se ressentaient encore des privations d'une fondation. Point d'écoles pour la jeunesse catholique, et tous les jours on voyait les écoles protestantes, en pleine prospérité, se remplir d'enfants exposés à y perdre leur foi. Les premiers efforts de Mgr d'HERBOMEZ ont tendu à paralyser ces effets désastreux. Il a ouvert une souscription en faveur des écoles catholiques, et les sœurs de Sainte-Anne, depuis plusieurs années établies à Victoria et avantageusement connues de nos Pères, ont accepté la proposition qui leur fut faite de fonder un pensionnat et une école pour les jeunes filles à New-Westminster. Le tour des garçons viendra bientôt. Ce n'est que lorsque les enfants auront un abri protecteur, lorsque l'église de Sainte-Marie aura été bâtie, que Monseigneur pensera à se construire une maison épiscopale.

Dès le mois de décembre 1864, le Vicaire Apostolique reprenait ses courses de missionnaire. Nous allons le suivre dans ses voyages : son récit porte la date du 30 mai 1865 :

Je suis allé sur l'île Vancouver à la fin du mois de décembre; le R. P. FOUQUET m'accompagnait. Nous nous embarquâmes sur un des bateaux à vapeur qui font régulièrement le trajet de New-Westminster à Victoria. Quelques heures nous suffirent pour traverser le golfe de Géorgie, qui sépare l'île du continent. Je ne m'arrêterai pas à vous décrire les petites îles que l'on rencontre au milieu du golfe : une seule, à laquelle on a donné le nom de Belle-Vue, offre quelques particularités remarquables. Sa position est des plus magnifiques : au sud-ouest, la vue s'étend au loin à travers le golfe jusqu'au détroit

du Fuca; au sud s'élève la chaîne du mont Olympe; on aperçoit aussi plusieurs îles qui se trouvent dans la baie Puget et que domine de toute sa hauteur un superbe mont blanc, appelé mont Baker. Belle-Vue est très-fertile et possède des mines de chaux; les Anglais se la disputent avec les Américains. Le litige n'est pas encore terminé; on a craint un moment que cette île ne fût une pomme de discorde entre les deux pays : la guerre civile des États-Unis a fait diversion, mais il est à craindre que cette querelle ne reparaisse sur le tapis. Les autres îles sont presque toutes désertes, et n'offrent à l'œil du voyageur que des forêts de sapins et leur perpétuelle verdure, et des rochers arides.

Victoria n'a pas changé depuis que je l'ai quittée, il y a quelques mois. La seule construction un peu importante qui s'y soit faite est l'église française, entreprise par nos Pères du collége Saint-Louis. Je laisse à ces Pères le soin de vous en tracer une description complète, et je quitte le monde civilisé pour ne vous parler que des sauvages.

Notre première visite sera pour ceux du camp d'Esquimalt, que mon départ de l'île a tant contristés. Voici mon guide. C'est un jeune homme qui arrive le sourire sur les lèvres : il se nomme Auguste et est fils du chef du village. Il vient me saluer d'un bon *klahawiam* et me dire combien il est heureux de me revoir.. Je lui demande qui donc à pu lui annoncer ma présence à Victoria. « Ah ! me répond-il en souriant, je t'ai vu pendant mon sommeil et je suis venu de bon matin, bien persuadé que je te trouverai ici. » Il me donne aussitôt des nouvelles de sa famille; en retour, je mets le comble à sa joie en lui annonçant mon intention de me rendre au camp pour y chanter la messe le 1er janvier. Il repart afin de porter la bonne nouvelle et de me préparer un logement. Trois jeunes gens se présentent pour me conduire. Nous quittons Victoria un peu tard : la nuit nous surprend en route et me fait faire plus d'un faux pas. Mais je m'édifie en voyant avec quelle piété mes guides récitent leur chapelet.

Les aboiements des chiens m'annoncèrent l'approche du vil-

lage, et quelques instants après j'avais le bonheur de me trouver au milieu de mes anciens néophytes qui étaient accourus à ma rencontre. « Que nous sommes contents! que nous sommes heureux! » s'écriaient-ils! Ma nouvelle dignité, tout en leur inspirant une certaine retenue, ne leur enlevait pas la confiance qu'ils m'avaient toujours témoignée : c'était à qui me questionnerait le plus. Ils avaient allumé un grand feu pour faire sécher mes vêtements. Un modeste souper me fut servi sur une table couverte d'une serviette très-blanche et très-propre, chose extrêmement rare chez les sauvages. Mais les nôtres commencent à se civiliser : leurs maisons s'élèvent à l'instar de celles des blancs; ils cultivent des jardins, et au centre du village on voit une petite église dont l'intérieur est orné avec goût. C'est là que je devais chanter une messe solennelle le premier jour de l'an. Un bon nombre de sauvages se préparèrent à la fête en s'approchant des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Je leur fis réciter le catéchisme et je vis avec bonheur qu'ils n'avaient rien oublié. Je traçai l'ordre du jour du lendemain, puis tous se retirèrent pour prendre leur repos.

Le premier jour de l'année 1865 laissera un profond souvenir dans le cœur de mes bons sauvages. Ils étaient sur pied dès la pointe du jour, car ils voulaient orner l'église et se préparer avec soin. Vous auriez été charmé si vous aviez pu assister à notre grand'messe et entendre le chant du *Kyrie, Gloria, Credo :* on se croirait dans une de nos églises de France. Nos sauvages chantent très-bien, et cela n'est pas étonnant, ils ont eu pour maître le R. P. Pandosy ; plusieurs jouent même de quelques instruments.

Il y a parmi ces néophytes d'excellents chrétiens : on en voit qui communient tous les mois et qui sont des modèles de vertu. Je vous ai parlé de la petite Armanda, fille du chef, qui a quitté sa famille, il y a quatre ou cinq ans, pour entrer comme sœur converse chez les Religieuses de Victoria : elle s'est préparée à accomplir son sacrifice par une confession générale. Dieu a béni d'aussi heureuses dispositions : elle persévère et on la regarde comme une sainte. Les pension-

naires l'aiment beaucoup et la respectent, tant la vertu a d'ascendant sur les cœurs ! Sa sœur Amélie est allée la rejoindre et marche courageusement sur ses traces, aidée par ses conseils. Le petit Étienne, dont je vous ai raconté la mort édifiante, était un de leurs frères ; maintenant qu'il est au ciel, il prie pour ses parents et leur obtient de grandes faveurs.

Mon séjour au milieu de ces chers néophytes m'a paru bien court ; j'étais si heureux de les revoir ! Ils sont maintenant sous la direction du R. P. Baudre, président du collége Saint-Louis.

Monseigneur ayant terminé les affaires qui l'avaient amené à Victoria, reprit avec le R. P. Fouquet le chemin du Fraser. New-Westminster est situé à l'embouchure de ce fleuve, qui prend sa source au pied des montagnes Rocheuses, traverse toute la Colombie britannique et se jette dans le golfe de Géorgie. Il peut être comparé aux plus grands fleuves d'Europe, et semble destiné à devenir la voie du commerce, tant pour l'intérieur du pays que pour l'étranger; les plus gros navires peuvent pénétrer dans ses eaux, et trouver tous les avantages d'un excellent port au pied de la petite colline sur laquelle s'élève en amphithéâtre New-Westminster, capitale de la colonie. En Europe, on ne peut pas se faire une idée des transformations soudaines qui s'opèrent dans ces nouvelles régions : cette colline, qui sert d'assise à une ville, n'offrait, il y a six ans, aux yeux du voyageur, qu'une forêt d'arbres gigantesques, dont un grand nombre avaient deux à trois cents pieds de hauteur, et en mesuraient cinq ou six de diamètre. Aujourd'hui la forêt a fait place à une jolie ville qui, par sa situation, est appelée à prendre de l'importance ; elle se développera en raison des ressources et des richesses qu'offre la Colombie à la colonisation.

En visitant l'établissement de Sainte-Marie, pendant l'automne de 1864, Monseigneur y avait rencontré un

grand nombre de chefs sauvages, et avait appris de leur bouche que plusieurs s'efforçaient de bâtir une petite église dans leurs villages respectifs. Monseigneur leur fit une distribution d'images qui devaient servir à orner les édifices, et leur promit en même temps d'aller bénir, au printemps prochain, tous ceux qui seraient achevés.

Le moment de réaliser cette promesse étant venu, Monseigneur envoie, quelques jours après Pâques, le R. P. Durieu, pour visiter les blancs catholiques qui habitent Yale, petite ville à environ cent milles de New-Westminster. Le Père doit annoncer sur son passage la prochaine arrivée du Vicaire Apostolique. Le voyage se fera en bateau à vapeur, et quand il faudra aborder aux campements sauvages, une simple barque conduira les voyageurs. Suivons Monseigneur pas à pas dans cette première visite pastorale.

En quittant New-Westminster, pour remonter le fleuve, ce qui attire d'abord l'attention, c'est l'ancien camp militaire où l'on remarque la maison du gouverneur de la colonie, dont la beauté et l'élégance, unies au charme qui l'entoure, rappellent certains paysages de la vieille Europe. Bientôt vous n'apercevez plus que d'immenses forêts, qui bordent les deux rives du fleuve, et plus loin des montagnes élevées : leurs sommets sont toujours couverts de neige. On remarque de distance en distance des habitations de blancs ou des villages de sauvages.

Le premier village est celui des Ketsi ; il est situé sur la rive droite, à douze milles de New-Westminster. Ces sauvages ont eu de fréquents rapports avec les blancs. Avant l'arrivée des Missionnaires, ils étaient tous adonnés à la boisson et aux vices qui en découlent. Ce n'est qu'à force de patience et de persévérance que nos pères sont parvenus à les rendre meilleurs : ils vont régulièrement, le dimanche et les fêtes, à New-Westminster assister à la messe et aux instructions dans la

chapelle affectée aux sauvages : la plupart d'entre eux sont au nombre des catéchumènes.

Quelques milles plus haut, sur la rive opposée, se trouve le fort Langley, célèbre autrefois par le grand nombre de sauvages qui s'y rendaient chaque année pour la traite. L'œil se repose agréablement sur la verdure des forêts qui avoisinent le fort : on dit que la terre est excellente pour la culture.

Une des places les plus remarquables est celle de notre établissement de Sainte-Marie, située sur la rive droite du fleuve, à quarante milles de New-Westminster. On y voit deux maisons à étage de 40 pieds sur 18, ayant chacune un appendice de 25 sur 18. Ces maisons, en bois, blanchies à la chaux, ont une tournure assez agréable, que relève encore un beau jardin dont les arbres fruitiers attirent tous les regards. Nos Frères sont en ce moment occupés à bâtir une église de 60 pieds sur 25, qui sera la cathédrale des sauvages. Ces derniers en sont enchantés ; aussi ont-ils voulu y contribuer en fournissant les grosses pièces de bois qui devaient servir de base, ainsi que les bardeaux pour le toit. Les petites maisons que l'on aperçoit à côté de l'établissement sont des habitations de sauvages ; plusieurs sont venus près du prêtre, afin d'être plus à même de s'instruire des vérités de notre sainte religion et de pratiquer les vertus qu'elle enseigne.

Au delà de Sainte-Marie, à quelques milles plus haut, on rencontre la rivière des Sumas et celle des Tchillouek, qui arrosent des vallées assez fertiles : ces vallées seraient riches si les inondations du Fraser, quelquefois très-abondantes, et la plaie des maringouins, qui infestent le pays pendant deux ou trois mois de l'année, n'en diminuaient la valeur.

A environ soixante-six milles de son embouchure, le Fraser reçoit les eaux de la rivière Harrisson. C'est le point où se bifurque la route qui conduit aux mines de l'intérieur. L'une suit la rivière Harrisson, traverse le lac du même nom et arrive à Port-Douglas, où l'on se rend en bateau à vapeur. De là le chemin conduit à différents petits lacs sur lesquels on trouve des bateaux qui font le service, et qui vous amènent

à quatre milles de Lillouet, petite ville située sur le Fraser, à deux cents milles dans l'intérieur des terres.

L'autre, que nous allons suivre, remonte le Fraser jusqu'à Yale. Nous avons toujours le même spectacle sous les yeux, forêts et montagnes au milieu desquelles se détachent quelques villages sauvages, surtout sur la rive gauche.

Le premier est celui des Tsiam : les maisons sont construites dans l'ancien style. Cependant ces enfants des bois ont commencé à bâtir une église sur une colline qui domine leur campement : les maisons se grouperont peu à peu autour de la demeure du Seigneur, et elles prendront un air de civilisation.

Le second appartient aux Shouamels : il est bâti à l'instar de nos constructions européennes, et de loin on le prendrait pour un établissement de blancs : ils ont aussi commencé leur petite église.

En approchant des montagnes, le courant du fleuve devient de plus en plus rapide. On rencontre bientôt le fort Hope, situé sur un plateau magnifique qui domine le fleuve, et s'étend jusqu'au pied d'autres montagnes très-élancées. Il y a quelques années, le fort Hope semblait devoir prendre une grande importance : un certain nombre de marchands s'y étaient établis : les lots de terrain se vendaient à un prix très-élevé; on croyait que cette place deviendrait l'entrepôt du commerce pour les mines de Similkamin et d'Okanagan, mais les mineurs ayant quitté ces contrées pour aller aux mines plus riches du Caribou, Hope, malgré son nom d'espérance, s'est vu en peu de temps presque abandonné. Il présente maintenant un bien triste aspect : on n'y rencontre que peu de blancs, qui semblent vouloir espérer contre toute espérance.

Avançons. Voici le lieu où, il y a quelques années, un bateau à vapeur a fait explosion. On s'étonne à bon droit que des accidents de ce genre ne se renouvellent pas plus souvent au milieu des rapides qu'il faut traverser. Ces lieux solitaires n'ont pour habitants que des sauvages, quelques Chinois qui continuent de travailler aux mines, et quelques blancs. Des

deux côtés du fleuve s'élèvent de hautes montagnes, dont plusieurs viennent plonger leur base dans ses eaux, resserrer son lit et rendre le courant plus impétueux. La vapeur force et cependant on n'avance que très-lentement. On est heureux, quand tout à coup on découvre Yale, terme du voyage par eau, les bateaux à vapeur ne pouvant aller plus loin.

Yale n'a pas encore un grand nombre d'habitants, mais on a foi en son avenir : elle est l'entrepôt nécessaire des marchandises qui sont expédiées aux mines du Caribou et dans l'intérieur du pays. Elle est située sur la rive droite du fleuve, au pied de la chaîne des Cascades; de hautes montagnes l'entourent de tous côtés, et on se demande comment le fleuve a pu se frayer un passage. En suivant la route pratiquée sur le flanc des montagnes qui bordent le Fraser, la scène devient de plus en plus grandiose : le tableau qui se déroule sous vos yeux rappelle les sites de la grande Chartreuse. Mais ne dépassons pas le terme de notre voyage.

Les catholiques d'Yale ont vu avec plaisir leur nouvel évêque. Comme ils ne sont pas nombreux, je les ai visités à domicile, et j'ai pu m'assurer par moi-même de leurs dispositions. Leur petite église en bois est bien pauvre : évidemment les ressources de nos catholiques ne répondent pas à leur bonne volonté, car ils avaient mis un grand soin à orner son intérieur. J'ai consenti facilement à la bénir, et je l'ai placée, ainsi que la petite paroisse, sous le patronage de saint Michel Archange. La veille du jour où devait avoir lieu la bénédiction, arrivèrent trois enfants de chœur de Sainte-Marie; ils venaient pour chanter la grand'messe, et rendre la cérémonie un peu plus solennelle.

Le lendemain eut lieu la bénédiction de l'église du village indien qui se trouve près de la ville. Je lui donnai pour patron l'Archange saint Gabriel. Ici la cérémonie prit plus d'entrain et d'animation, car au lieu de quatre ou cinq chantres, nous en avions des centaines : tous nos sauvages chantaient, même les femmes et les enfants.

Plusieurs chefs des villages voisins étaient accourus; il leur tardait de nous voir chez eux. Nous nous disposâmes donc à

partir; le chef d'Yale s'unit aux autres pour nous faire escorte. Tous les canots qui devaient nous accompagner s'étaient réunis au pied de la ville. Nos adieux aux bons catholiques d'Yale étant terminés, nous nous sommes éloignés au chant des cantiques, les bannières des chefs flottant au gré des vents. Nous arrivâmes bientôt au fort Hope. Nous avons là une maison, où le R. P. Grandidier a séjourné pendant plusieurs mois, à l'époque de la prospérité du fort Hope. Elle sert encore d'abri aux missionnaires qui passent. Nous acceptâmes de dîner chez un émigré allemand, dont la femme était malade : l'hospitalité offerte fut toute cordiale.

Le lendemain était le jour fixé pour la bénédiction de la petite église des Ywawes. Ces sauvages ne se possédaient plus de joie. De bon matin, ils frappaient à la porte de la maison pour éveiller le R. P. Durieu, préposé aux préparatifs de la fête. Quelques heures après, j'arrivai au milieu des démonstrations de la plus vive allégresse. Il fallut toucher la main de tous les sauvages réunis. La cérémonie de la bénédiction commença aussitôt et se prolongea pendant plusieurs heures. Après midi, eut lieu une seconde réunion où quelques sauvages firent connaître leur cœur, et renoncèrent publiquement à la danse et aux jongleries. Nous avons laissé ces enfants des bois heureux de ce qu'ils avaient vu et entendu.

Le village indien de Fort Hope voulait aussi avoir sa fête. Les sauvages qui l'habitent ont beaucoup profité, comme les Ywawes leurs voisins, du séjour du R. P. Grandidier : ils se font remarquer par leur amour pour la prière, leur reconnaissance et leur dévouement pour le Missionnaire : leur église ferait honneur à des blancs. Elle fut dédiée à saint Jean-Baptiste; celle des Ywawes avait été placée sous l'invocation de saint Raphaël. Une chose contristait ces bons sauvages, c'est que l'intérieur de leur église n'était pas fini. Le P. Durieu les consola en leur promettant de travailler lui-même à sa décoration. Bientôt hommes, femmes, enfants se mettent à l'œuvre : c'est à qui contribuera le plus à orner l'église. On apporte du coton, des couvertures, des nattes; un prie-Dieu couvert d'un tapis rouge est placé devant l'autel,

deux fauteuils énormes sont préparés. Des enfants de chœur en surplis portaient la mitre et la crosse ; les sauvages étaient ébahis, ils nous dévoraient des regards. Je crois qu'ils garderont un profond souvenir de cette cérémonie. Dans la réunion du soir, un sauvage a déclaré que, cédant aux instances qu'on lui avait faites, il avait manqué à sa promesse et bu du rhum. Il en témoigna son regret, paya une amende et promit de faire tous ses efforts pour ne pas retomber. Je lui adressai une sévère remontrance, après laquelle il vint me toucher la main ainsi qu'au P. Durieu, en signe de remercîment et de réconciliation. La scène qui suivit fut des plus touchantes. La femme du chef, âgée d'une quarantaine d'années, avait encore son père et sa mère ; elle désirait les faire admettre au baptême. Elle vint se placer devant moi, et plaida leur cause en ces termes : « Tu vois combien ils sont vieux ! l'un et l'autre ont toujours eu bon cœur, on ne les a jamais vus se battre ni se quereller, soit entre eux, soit avec leurs voisins. Tout le monde peut rendre témoignage de leur conduite. J'espère que tu voudras bien avoir pitié d'eux, en les admettant au baptême : ils peuvent mourir d'un jour à l'autre. Je ne veux pas qu'ils tombent dans le feu d'en bas ! » Son discours fut court, mais éloquent ! il partait du cœur. Son vieux père, qui n'y voyait plus mais qui entendait encore un peu, approuvait par des signes de tête tout ce qu'elle disait. Le pauvre homme ne pouvant plus marcher, s'était fait apporter à l'église sur les bras des sauvages. Voyant le désir ardent de ces deux vieillards, je les fis interroger pour m'assurer s'ils savaient les vérités essentielles au salut ; j'adressai un compliment bien mérité à leur fille, qui tenait une conduite si admirable à l'égard de ses vieux parents, et j'éprouvai un véritable bonheur à baptiser et à marier ce couple doublement heureux.

Il fallut quitter ces braves gens : d'autres villages nous attendaient. Notre départ fut salué de coups de fusil. La pluie commençait à tomber, mais à peine eûmes-nous dépassé les montagnes du fort Hope, que le soleil brilla et nous annonça une magnifique journée. Le désintéressement de nos sauvages se révèle parfois avec éclat. Un de ceux qui nous prê-

taient leurs canots fut instamment prié à Fort Hope de prendre un autre passager : on lui offrait un bon payement ; il n'accepta point, quoique les services qu'il nous rendait fussent complétement gratuits.

Nous descendions le fleuve à toute vitesse, lorsqu'une voix se fit entendre : on nous appelait pour aller baptiser un enfant sur la rive opposée. Il y a quelques années, ces mêmes sauvages l'auraient probablement caché dans la crainte que le baptême ne le fît mourir. Pauvres gens! comme le démon se jouait d'eux!

Le baptême étant conféré, nous nous embarquâmes de nouveau, et quelque temps après, nous étions chez les Shouamels. Comme leur église est à peine commencée, je n'ai pas voulu m'y arrêter, pas plus que chez les Tsiams. Je n'ai fait que leur toucher la main et leur promettre de revenir quand leurs travaux de construction seraient terminés. Je voulais arriver avant la nuit au village des Skouas, dont l'église, disait-on, était achevée, et pour cela il fallait faire force de rames. Chemin faisant, nous rencontrâmes une quinzaine de canots de pêche montés par les sauvages de la rivière Harrisson. Tous laissèrent leur pêche pour venir nous saluer. Il était presque nuit quand nous arrivâmes chez les Skouas. Un grand nombre d'entre eux travaillaient à l'église, qui ne fut pas trouvée assez avancée pour être bénie. A l'instruction du soir, ils reçurent une sévère remontrance : j'avais appris que plusieurs ne se rendaient pas fidèlement à la prière commune du matin et du soir. Une pluie torrentielle nous retint chez eux plus longtemps que nous ne le désirions. Nous pûmes cependant aller bénir la petite église des Kokwapels, et nous rendre à notre résidence de Sainte-Marie où nous arrivâmes bien fatigués le samedi vers le soir.

J'eus la douleur d'apprendre qu'une espèce d'épidémie avait visité le personnel de l'établissement. Le bon Père Gendre pouvait à peine se tenir sur ses jambes : tous nos Frères étaient malades ainsi qu'une partie des écoliers, dont l'un semblait sur le point de mourir. Le Frère Janin, en qualité de médecin en chef, devait soigner tout ce monde, lorsque lui-

même était des plus indisposés. Je lui dis de cesser de travailler. « Ah ! me dit-il, lorsque je cesserai de travailler, je mourrai. » Ne voulant pas le faire mourir, je lui permis de travailler comme pour passer son temps. Nous ferions une grande perte en ce bon Frère, qui, malgré ses soixante-douze ans, nous rend encore d'importants services. Les sauvages de ce district ont une confiance sans bornes en ses médecines, qu'il fabrique avec toutes sortes de plantes. Il en distribue des centaines de bouteilles ! Il a guéri par ce moyen un grand nombre de sauvages. De là sa clientèle et sa réputation. Il fait tout gratuitement, ce qui est du goût de ces enfants des bois. Le R. P. Gendre étant malade, j'ai dû lui laisser un aide dans le R. P. Durieu, et le lundi je suis revenu en canot à New-Westminster, où j'ai trouvé le R. P. Fouquet et le F. Verney en assez bonne santé, malgré les rhumatismes qui les accablent.

Dans cette visite un peu rapide, j'ai béni cinq églises, fait plusieurs baptêmes et béni plusieurs mariages. J'ai pu constater avec bonheur les progrès des sauvages dans le bien, et la grande influence que nos Pères ont acquise parmi eux par leur charité, leur zèle et leur dévouement à toute épreuve. La plupart des sauvages de ce district qui ont appris la prière ne sont encore que catéchumènes. Cependant ils gardent assez fidèlement la tempérance, sanctifient le dimanche, et se disposent à recevoir la grâce du baptême en s'habituant à la pratique des vertus chrétiennes. Le petit nombre de ceux qui ont déjà reçu cette grâce sont d'excellents chrétiens. Il n'est pas rare de voir des sauvages venir de plusieurs lieues de distance pour assister à la messe et aux instructions. Il y en a même qui parcourent plusieurs journées de chemin, pour avoir le bonheur d'assister aux grandes réunions de Noël, Pâques, etc. Dieu récompense leur foi : ceux qui sont bien disposés meurent rarement sans baptême. Dernièrement, un chef qui, malgré son grand âge, venait régulièrement à New-Westminster avec sa famille pour assister aux offices, tomba malade, et se vit bientôt réduit à l'extrémité. Sentant sa mort approcher, il envoya chercher le prêtre, exprimant le

désir de recevoir le baptême avant de mourir. Les chemins étant couverts de neige, le Père ne put arriver près du malade que bien tard. Il semble que le chef n'attendait que son arrivée pour quitter cette terre. « Je suis content, dit-il au Père, que tu sois venu; quand je serai baptisé, je mourrai heureux. Je regrette de ne pouvoir te parler beaucoup, je sens que mes forces m'abandonnent. » Le Père le tranquillisa en lui disant qu'il n'était pas nécessaire de parler beaucoup, qu'il était assez instruit pour être baptisé, et qu'il n'avait plus qu'à se disposer à recevoir le baptême. Le malade était au comble de ses vœux! il reçut le sacrement avec les meilleures dispositions, et quelques heures après son âme s'envolait au ciel. Le Père prenait un peu de repos quand on vint l'éveiller pour assister à la mort de ce nouveau chrétien. Sa tranquillité était parfaite : on ne remarquait aucune contraction ni dans ses membres, ni sur sa figure : il avait les yeux tournés vers le ciel. C'est ainsi qu'il s'est endormi dans le Seigneur. Que de traits de ce genre je pourrais vous citer, mais ma lettre est déjà bien longue! Puisse-t-elle au moins vous faire penser souvent à nos Missions et à nos pauvres enfants des bois! et porter votre cœur paternel à nous envoyer des Missionnaires, des ouvriers selon le cœur de Dieu!

Le nombre des enfants baptisés par les Pères de ce district s'élève à environ deux mille. Dieu sait combien de ces âmes innocentes sont maintenant dans le ciel! ce sont autant de protecteurs qu'a obtenus la Congrégation.

Au commencement du mois de juillet 1865, Monseigneur reprenait le bâton du voyageur. Il se rendit de nouveau à Fort Hope, afin de s'y aboucher avec le R. P. Richard, qui venait renouveler les provisions de la Mission du lac Okanagan. Le Vicaire Apostolique eut à attendre quelques jours l'arrivée du Missionnaire : il les employa à évangéliser les sauvages du Fort, auxquels il adressa une instruction matin et soir. Le P. Richard étant arrivé, Monseigneur s'occupa des affaires concernant la

Mission de l'Immaculée-Conception. Il paraît que de nouvelles mines d'or ont été découvertes dans ce district, et que les mineurs commencent à y affluer. Il faudrait augmenter le personnel de la Mission, actuellement confiée au zèle du R. P. Jayol.

Après quelques jours passés en compagnie du R. P. Richard, Monseigneur remonta le Fraser jusqu'à Yale, où il devait séjourner une semaine au milieu des blancs et des sauvages de la ville et des environs. Il eut la consolation de voir approcher des sacrements un bon nombre de catholiques : les sauvages accoururent en foule aux instructions, malgré la pêche du saumon à laquelle ils étaient occupés. Tous prièrent Monseigneur de leur donner un Missionnaire à résidence fixe, mais leur demande n'a pas encore pu être exaucée.

De retour du Fort Hope et d'Yale, le Vicaire Apostolique dut se diriger vers le Puget-Sound, en compagnie du frère Verney. Il passa par Victoria et y prit avec lui le frère Mac-Stay, désigné pour l'école des Snohomishs, où les Pères Chirouse et Grandidier l'attendaient avec impatience. Le trajet de Victoria à la mission de Saint-François-Xavier dura deux jours ; il fallut passer vingt-quatre heures au Port Townsend, faute d'occasion pour se rendre immédiatement chez nos Pères. La petite caravane y arriva un dimanche matin, au moment où la messe des sauvages allait commencer : ce fut une joie universelle. Nos Pères donnèrent les signes de la plus vive allégresse et de la plus filiale affection, au point que M. Préfontaine prêtre canadien, s'écria : « Voyez, comme ils s'aiment : ils semblent oublier le caractère d'évêque pour ne penser qu'à celui de Père ! »

Le dimanche dans l'après-midi eut lieu la distribution des prix aux enfants de l'école. Monseigneur ne put s'empêcher d'admirer les progrès que font les élèves, et d'a-

dresser aux maîtres et aux disciples de justes éloges.

Le mardi suivant, Monseigneur, accompagné du R. P. Chirouse, se rendit à Olympia, ancienne résidence de nos Pères : les affaires de la Congrégation les y appelaient. Une dizaine d'écoliers se firent un vrai bonheur de conduire les voyageurs dans un canot de l'école. Ces chers enfants ont payé assez cher leur plaisir. Le voyage dura cinq jours, et il s'effectua au milieu des chaleurs les plus accablantes : nos rameurs auraient succombé à la fatigue si une brise de mer n'avait de temps en temps enflé la voile et donné un peu de répit à leurs bras. Monseigneur en éprouva une espèce de fièvre, dont il a ressenti pendant plusieurs semaines les suites pénibles.

Rentré à la Mission le dimanche, Monseigneur y passa huit jours au milieu de nos Pères et de nos Frères. Il constata avec douleur l'affaiblissement graduel des forces du R. P. Chirouse, qui depuis dix-sept ans n'a pas quitté les sauvages. Le concours du Frère Mac-Stay donnera un peu de repos au Missionnaire qui pourra reprendre avec fruit pour les âmes, et avec amélioration pour sa santé, les visites aux différents camps des sauvages. Ces visites se feront régulièrement en hiver comme en été, et on en espère les meilleurs résultats.

L'établissement de Puget-Sound tend à prendre de plus larges proportions : nos Pères sont en instance pour obtenir une fondation de sœurs de la Providence, qui se chargeront de l'instruction des filles : ils demandent au gouvernement américain de leur bâtir une église et d'approprier un cimetière. Ils ont l'espoir de réussir dans toutes ces demandes.

A Victoria, Monseigneur examina la situation du collége et de l'église française, desservie par nos Pères. Il eut avec Mgr Demers, évêque de Vancouver, de longs entretiens sur l'avenir de ces établissements, et ne reprit le

chemin de New-Westminster qu'après avoir dressé un acte de visite renfermant les instructions les plus propres à assurer la stabilité de nos œuvres.

Pendant que le Vicaire Apostolique visitait le sud de nos Missions, le R. P. Durieu, qui avait passé plusieurs mois à New-Westminster, se rendait à Fort Ruper, et le R. P. Gendre pénétrait dans les mines du Caribou : nous suivrons plus tard ces deux Missionnaires sur le théâtre de leurs travaux.

Dans une lettre en date du 26 décembre 1865, Monseigneur annonce l'heureuse arrivée des Pères Villemard et Horris, qui s'étaient embarqués à Liverpool au commencement du mois de septembre. A leur arrivée, le P. Horris avait été retenu à New-Westminster, et le P. Villemard était allé rejoindre le Père Gendre à Sainte-Marie. Dans les premiers jours de novembre, Monseigneur prit le P. Villemard pour compagnon : il entreprenait une nouvelle course apostolique qui avait pour but de bénir plusieurs églises sauvages. Cette visite a été pour le Vicaire une source de fatigues bien grandes, dont il a eu beaucoup de peine à se remettre : ses rhumatismes sont devenus insupportables. Cependant il a pu chanter la grand'messe de minuit à la fête de Noël. Mais cet effort amena une crise plus violente, et pendant plusieurs semaines on eut les plus vives inquiétudes. Dieu s'est laissé toucher par les prières qui lui ont été adressées, et M[gr] d'Herbomez put écrire au Supérieur Général, le 3 mars 1866 :

Je viens aujourd'hui vous rassurer sur mon compte, et vous dire que, si je suis allé jusqu'aux portes de la mort, j'en suis revenu et ai éprouvé une fois de plus combien il est bon de s'abandonner entièrement entre les bras de la divine Providence. Je crois que les ferventes prières de mes Frères et des bonnes âmes qui se sont intéressées pour moi auprès du Sei-

gneur m'ont obtenu, sinon une parfaite guérison, au moins un mieux très-sensible, qui me fait espérer que cette fois encore je vais tromper les médecins et leur donner une preuve de plus que de tous les médecins le meilleur et le plus puissant est le bon Dieu. Je vais me rendre à notre établissement de Sainte-Marie, où le grand air me fera du bien. J'espère qu'à la fin du mois de saint Joseph, notre glorieux patron, j'aurai recouvré toutes mes forces.

Les espérances de Monseigneur se sont en effet réalisées : Sainte-Marie lui a rendu des forces suffisantes pour reprendre la visite si pénible de son immense vicariat.

Dans l'intervalle, des négociations ont eu lieu entre Mgr Demers et le Vicaire des Missions du Pacifique, en vue de la cession du collége Saint-Louis et de la résidence d'Esquimalt à Mgr l'évêque de Vancouver.

Dès le 15 février, le R. P. Baudre était remplacé à la tête du collége par le R. P. Mac-Guckin, et le 9 mai, il partait en canot pour se rendre chez les Snohomishs, à la Mission de Saint-François-Xavier, où nous le retrouverons plus tard. Le R. P. Pandosy reçut l'ordre de le remplacer dans la desserte d'Esquimalt et de l'église française.

Nos Pères s'éloignant de l'île Vancouver, où ils sont remplacés par des prêtres du diocèse, concentreront de plus en plus les efforts de leur zèle dans le vicariat de la Colombie britannique, confié à notre Congrégation, qui a ainsi le soin de presque toute l'Amérique anglaise. La nécessité de deux nouvelles Missions se fait de plus en plus sentir : il faudrait pénétrer dans l'île Charlotte, que les protestants menacent d'envahir, et se fixer définitivement au milieu des mines du Caribou, pour veiller au salut de tant d'infortunés qui ne s'occupent que des biens de la terre.

Au retour de sa longue tournée pastorale, Mgr d'Her-

BOMEZ a écrit au Supérieur Général la lettre suivante, en date du 10 septembre 1866 :

Je m'empresse de vous envoyer un rapport sur la visite que je viens de faire. Puisse-t-il satisfaire votre cœur paternel qui désire nous suivre partout où nous allons.

C'était le 2 mai, après avoir mis notre voyage sous la protection de notre bonne et tendre Mère, Marie Immaculée, que nous quittions New-Westminster, le R. P. GRANDIDIER et moi pour remonter le Fraser. Quelques heures après, le bateau à vapeur s'arrêtait à Sainte-Marie. Le R. P. GENDRE profita de cette halte et nous amena les enfants de l'école qui, tous ensemble, entonnèrent comme chant d'adieu l'*Ave maris stella*.

Le lendemain, nous arrivions à Fort Douglas, où nous nous arrêtâmes quelques jours, afin de bénir une église que les sauvages du camp voisin de la ville s'étaient hâtés de finir : je la plaçai sous le patronage de saint Jean. La ville de Douglas nous parut presque déserte, la plupart des maisons étaient fermées et abandonnées : triste sort de plusieurs autres villes qui disparaissent avec la même rapidité qu'elles ont été établies.

C'est à Douglas que vient aboutir le chemin de Lillouet que nous devions suivre. Lorsque je quittai New-Westminster, je n'étais pas entièrement remis de la maladie qui m'a visité pendant l'hiver. Or, il s'agissait, pour la première journée, de faire à pied dix-huit milles. Comme, dans mon jeune temps, je pouvais facilement en faire trente dans un jour, je crus devoir faire l'essai de mes forces. Nous partîmes donc un grand bâton à la main : deux sauvages de Fort Douglas, puis le chef d'un village situé près de la route, qui était venu à notre rencontre, s'offrirent à porter nos sacs de voyage et nos couvertures. Les cinq premiers milles ne me coûtèrent pas trop, mais les suivants devinrent plus pénibles, mes jambes commençaient à s'enfler : au huitième je dus me reposer, Heureusement que, deux milles plus loin, nous rencontrâmes un Suisse qui nous donna une gracieuse hospitalité et nous offrit gratuitement deux chevaux pour continuer notre route. Quel-

ques heures après, nous arrivions aux premiers villages sauvages où nous avions à bénir des églises. Une fatigue plus grande s'empara de moi : je dus déléguer le R. P. Grandidier pour deux ou trois cérémonies. Grâce à Dieu, ce fut la dernière crise : le voyage se continua dans les meilleures conditions.

Nous avons employé tour à tour, pour poursuivre notre route, les bateaux à vapeur, les canots sauvages, les chevaux : six mois n'auraient pas suffi si nous avions voyagé à pied ; nous avons fait de quatre à cinq cents milles et Dieu sait par quels chemins ! Les routes pratiquées par les colons sont assez bonnes, mais elles ne sont pas sans danger; on les a tracées sur le flanc des montagnes, au-dessus d'affreux précipices dont la vue seule fait frémir. Deux voitures ne peuvent passer de front, et si un cheval venait à prendre l'épouvante, voiture, cheval, voyageurs, tout serait perdu. Les chemins frayés par les sauvages sont encore plus dangereux : ce sont d'étroits sentiers qu'obstruent parfois des arbres renversés par le vent. Quand on chemine à travers les forêts, il faut continuellement être sur ses gardes : il faut franchir des troncs d'arbres, baisser la tête pour ne pas se heurter. Malheur à l'homme distrait ! ses distractions peuvent lui coûter la vie ! Un voyageur a eu le crâne brisé, faute de se courber assez tôt en passant sous un arbre. J'ai couru un péril d'un autre genre. Une bande de sauvages nous accompagnaient ; nous étions tous à cheval, gravissant une montagne escarpée; un des jeunes gens, qui domptait un cheval fougueux, crut qu'il était plus prudent de lui laisser sa liberté. Lorsque sa monture fut à moitié chemin, la selle fit un mouvement qui lui donna l'épouvante. Le cheval se précipite. Les sauvages crient : *gare!* Je me retourne et je le vois arriver au grand galop. Que faire ? En bas, un précipice de deux à trois cents pieds de profondeur; en haut, le sommet de la montagne : le sentier n'a que deux pieds de largeur ! « Mon Dieu, m'écriai-je, au secours ! » J'avais à peine prononcé ces paroles, que j'étais hors de danger : le cheval avait passé entre la pente de la montagne et ma jument, qui, sentant elle-même le danger,

s'était comme cramponnée au chemin. Je descendis et je parcourus à pied le reste du passage, remerciant Dieu de m'avoir délivré d'un si grand péril.

Vous savez que ces nouvelles contrées nous offrent des dangers de plus d'un genre : dangers sur terre, dangers sur mer, dangers sur les fleuves, dangers dans les forêts ; mais Dieu, dans sa bonté infinie, sait nous délivrer de tout mal. J'ai eu encore une preuve de sa miséricordieuse providence. J'étais avec le R. P. Richard sur un lac des Shoushouapes : nous avions quitté le camp des Kamloops ; un grand nombre de ces sauvages nous accompagnaient avec plusieurs Shoushouapes venus à notre rencontre : ils montaient de vingt à trente canots. Les canots des sauvages de l'intérieur diffèrent de ceux qu'emploient les sauvages du Fraser ou de l'Océan : ce sont des troncs d'arbres auxquels on enlève l'écorce : le tronc est creusé tant bien que mal, puis est mis à l'eau en guise de canot. Nous étions sur un de ces arbres creux ayant quinze à vingt pieds de long sur deux de large. Jugez si nous devions nous recommander à Marie ! Notre flotte s'était rangée en ligne ; notre canot, qui portait une oriflamme avec cette devise : *Jésus, Marie !* occupait le centre. Nous avancions lentement au chant des sauvages qui redisaient des cantiques sur l'air : *Je mets ma confiance*, et de l'*Ave maris Stella*. Un vent favorable s'éleva et nos gens cherchèrent à en profiter ; mais tout à coup il change de direction, les vagues s'amoncellent et deviennent menaçantes. La ligne est rompue et un sauve-qui-peut général a lieu. Plusieurs fois les vagues envahissent notre embarcation... Mais, Dieu merci ! nous parvenons au rivage sans autre accident que celui d'être mouillés. Nous aperçûmes un canot submergé, comme pour nous faire mieux comprendre le danger que nous avions couru.

Je ne m'étendrai pas à vous décrire la manière dont nous avons été reçus dans tous les campements, d'abord par les sauvages, puis par les chefs, qui revendiquent toujours l'honneur de nous loger : ces détails vous sont connus. Vous connaissez aussi le menu des repas qui nous sont offerts, et les différences que présentent les mœurs indiennes comparées

aux nôtres, sur la propreté, la commodité et les égards. Je me contente de vous dire qu'alors même que nous avons à nous plaindre, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître les bonnes intentions qui animent ces enfants des bois.

Je reprends le cours de ma visite. Nous sommes encore dans le district de Saint-Charles ou de New-Westminster. Les sauvages que nous rencontrons ont été visités plusieurs fois par les PP. Fouquet et Grandidier; de plus, ils se rendent en assez grand nombre, à l'approche des principales fêtes de l'année, à notre résidence de Sainte-Marie pour se faire instruire. Quoique éloignés du centre de la Mission, ces sauvages ont persévéré dans le bien, et sont demeurés très-attachés à notre sainte religion, malgré tout ce que nos adversaires leur ont dit pour leur inspirer de l'horreur du prêtre. On voit que le doigt de Dieu est là. Dans presque tous les villages, nous avons trouvé une église à bénir; c'est assez vous dire combien les sauvages désirent d'être admis au nombre des vrais enfants de Dieu.

Après avoir traversé le dernier lac situé entre Douglas et Lillouët, nous dûmes toucher la main aux chefs des villages voisins qui étaient venus à notre rencontre. Ces chefs, voyant que nous n'avions pas de chevaux, nous en offrirent deux, bien maigres, mais qui nous permirent cependant d'atteindre avec facilité le premier campement, où nous fûmes parfaitement accueillis. Une partie de ma longue visite s'est faite à cheval : ce genre de véhicule a aussi ses fatigues.

Quelques jours après, nous quittions le district de Saint-Charles, où nous avons béni une vingtaine d'églises, pour entrer dans le district de l'Immaculée-Conception. Le bon chef Tsi-ro-sals et le chef du Pavillon nous accompagnaient avec plusieurs de leurs gens. Le surlendemain, nous étions sur la rivière Bonaparte, où les sauvages des environs devaient se réunir. Leur chef Sivi-Tsout était au rendez-vous. Tous les Indiens occupés à la chasse ou à la pêche ne tardèrent pas d'arriver. Une seule chose contrariait le chef, c'est que l'église n'était pas entièrement terminée. Je lui dis d'y faire travailler ses gens ; tous mirent la main à l'œuvre et je pus bénir leur

église au milieu de l'allégresse la plus vive. L'église fut placée sous le patronage de saint Louis.

C'est là que le R. P. Richard vint nous rejoindre : il amenait avec lui des chevaux de la Mission, un pour le R. P. Grandidier, l'autre pour moi. Ce dernier Père devait continuer sa route vers le Nord, visiter les sauvages du haut Fraser, ainsi que les mineurs du Caribou pour préparer les voies à une nouvelle Mission, que nous voulions établir près du lac William. Ce Père a parfaitement rempli une partie de son mandat : la maladie l'a obligé de revenir au moment où tout promettait un succès complet. J'espère que le P. Grandidier pourra retourner le printemps prochain à William's Lake et y jeter les fondements d'une Mission parmi des sauvages, qu'il aime et dont il est aimé. Veuillez prier et faire prier pour le succès de cette œuvre.

Je me dirigeai vers le sud. C'était la première fois que je pénétrais dans ce district, où nos Pères travaillent depuis plusieurs années avec un zèle infatigable. Depuis longtemps j'avais entendu parler des dispositions des sauvages du lac Kamloops et du lac Shousbouape. Mgr Demers les avait vus, le P. Nobili, jésuite, avait résidé quelque temps parmi eux, mais dès que nos Pères eurent établi une Mission au lac Okanagan, ils ne manquèrent pas de les visiter chaque année. Tous m'en avaient parlé favorablement. Je désirais les connaître : leur désir de me voir n'était pas moins ardent. Ils me reçurent avec toutes les démonstrations en usage. Le meilleur cheval du pays me fut offert : le vieux chef, dit *Saint-Pol*, se mit à ma gauche, laissant la droite à son neveu dit *Petit-Louis*, chef régnant; les autres cavaliers formèrent deux longues lignes et nous précédèrent jusqu'à la demeure du vieux chef : c'est une grande maison qui servait autrefois de magasin au fort de la Compagnie : nous devions y recevoir l'hospitalité et y tenir nos réunions.

Pendant les quelques jours que j'ai passés au milieu des sauvages du fort Kamloops, ils se montrèrent tous très-assidus aux instructions. Ce ne fut qu'à la longue que la grâce triompha des obstacles qu'elle rencontrait. Je regardai ce re-

tard comme une preuve de la sincérité de leur conversion. Je rencontrai les mêmes consolations auprès des Shoushouapes, sauvages les plus nombreux de ce district. Le jeune chef fit exception : il était alors absent ; il est le seul avec quelques mauvais sauvages, ses compagnons, à continuer de jouer, s'enivrer et avoir plusieurs femmes.

Je me rendis ensuite au lac Okanagan, où j'embrassai le P. Jayol et le Fr. Guillet, qui m'attendaient avec impatience : la réception fut des plus solennelles. La cloche retentit au loin, et une belle procession de sauvages, organisée par le P. Jayol me conduisit à l'église au chant des hymnes. Les sauvages qui parlent la langue okanagane étaient réputés avoir moins de zèle pour la religion que leurs voisins. J'ai constaté avec bonheur qu'ils n'étaient point indifférents, et nous avons goûté au milieu d'eux les mêmes consolations que chez les Shoushouapes.

Huit jours se passèrent à la Mission. Je me remis en marche avec le R. P. Richard, et je visitai le reste du district, c'est-à-dire les sauvages du bout du lac, de la douane ou du lac Soyoos, du lac Nicolas, et ceux qui habitent le long de la rivière Similkamin. C'était la partie de nos Missions où ils s'étaient montrés les plus revêches, plusieurs allant jusqu'à refuser de laisser baptiser leurs enfants. Je redoutais un échec. Dieu m'a consolé. Mon passage parmi tant de tribus différentes a été comme un triomphe continuel.

Je ne veux pas dire que les sauvages soient tous disposés à croire et à pratiquer les vérités qu'ils ont entendues. Hélas ! on ne devient point parfait tout d'un coup, les sauvages encore moins que les autres. Mais ce que nous avons tous remarqué avec bonheur, c'est que les vérités de notre religion les touchent, c'est que la grâce de Dieu les travaille, c'est qu'un bon nombre se laissent aller aux inspirations de l'Esprit saint et deviennent des chrétiens excellents. Non, je ne puis croire que ce soit là un enthousiasme d'un moment. Je regarde cet élan général vers le bien comme le commencement ou le fruit d'une conversion sincère. Nous avons vu des sauvages qui ont passé plus de dix ans sans être visités par

aucun prêtre, et qui avaient persévéré à dire les prières que les premiers Missionnaires leur ont apprises. Plusieurs vieillards nous ont demandé avec instance la grâce du baptême, et nous avons accédé à leur désir en récompense de leur fidélité aux promesses qu'ils avaient faites autrefois de renoncer à la pluralité des femmes, aux boissons enivrantes et aux jeux.

Pendant cette visite, qui a duré plus de quatre mois, les Pères qui m'accompagnaient ont conféré environ cent cinquante baptêmes ; vingt-deux églises ou chapelles ont été bénies ; les sauvages ont été affermis dans leurs bonnes résolutions. Ceux qui n'ont pas encore de chapelles ont promis d'en construire une immédiatement ; ce qui nous permet d'espérer que, dans un an, tous les camps sauvages, depuis l'embouchure du Fraser jusqu'à trois ou quatre cents milles dans l'intérieur des terres, auront leur église, témoignage de leur foi et de leur amour pour la religion catholique.

Au milieu de nos consolations, une seule chose nous afflige, c'est notre petit nombre en face de si grands besoins. Il me faudrait vingt Missionnaires... Dans notre détresse, c'est sur vous, après Dieu, que nous jetons nos regards, attendant avec confiance le secours qui nous est nécessaire.

C'est ainsi que Mgr D'HERBOMEZ termine sa lettre, après avoir payé un tribut d'éloges aux Pères de nos Missions du Pacifique.

Une lettre du R. P. DURIEU, en date du 1er avril 1865, nous donne encore quelques détails intéressants sur le bien opéré dans le district de la Mission de Saint-Charles. Ce Père était demeuré au lac Okanagan depuis la fondation de cette Mission. Laissons à son style toute sa charmante simplicité :

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je ne saurais résister au désir que j'éprouve de vous faire part des bénédictions que Dieu se plaît à répandre sur nos

travaux. Si ma plume était plus exercée, que de bonnes choses ne vous dirait-elle pas en vous racontant nos combats contre l'ennemi de tout bien. Elles sont grandes aussi, elles sont douces les consolations que, pour ma part, je goûte en évangélisant nos pauvres sauvages. On se sent comme transporté à la vue de l'empressement de ces enfants des bois à venir écouter le prêtre, à la vue du respect filial qu'ils lui témoignent. Nous leur prêchons une morale tout opposée à leurs anciennes habitudes. Comme il doit leur en coûter pour plier leur vieille nature sous le joug de l'Evangile ! Et pourtant ils s'appliquent avec courage à cette pénible réforme. Je me les représente comme de jeunes enfants qui s'essayent à marcher. De temps en temps, ils trébuchent et tombent, mais ils se relèvent aussitôt et reprennent leur marche avec plus de vigueur. Si des chrétiens, qui ont été élevés dès leur enfance dans la religion de leurs parents et qui sont à quelques pas de l'église, ont à gémir de bien des misères, y aurait-il de quoi s'étonner de quelques chutes de la part de ces frères puînés, qui n'ont eu dans leur jeunesse d'autres instructeurs que les sorciers et la débauche des anciens, et qui ne peuvent voir le prêtre que quelques fois par an? Le champ du père de famille dans le Vicariat de la Colombie britannique est vaste, la moisson est mûre et les ouvriers sont en trop petit nombre. De toutes parts les sauvages demandent la Robe Noire. Que ne pouvons-nous nous partager chacun en quatre et satisfaire ainsi tout le monde ! De toutes les peines inséparables de notre séjour au milieu de peuples dénués de tout ce qui rend la vie moins amère, celle que nous ressentons le plus vivement est de voir que nous ne pouvons suffire à recueillir une moisson si abondante.

Dans le mois d'octobre 1864, je quittais la Mission de l'Immaculée-Conception chez les Okanagans et me séparais de ces chers sauvages, dont l'amélioration, tant au spirituel qu'au temporel, payait au centuple les soins que je prenais d'eux et l'intérêt paternel que je leur portais. L'obéissance m'appelait à un autre poste. Un contre-temps inattendu m'a procuré le bonheur de passer l'hiver auprès de notre bien-aimé Supé-

rieur et Vicaire Apostolique, Mgr d'Herbomez, à New-Westminster. C'est là que demeure Son Excellence le Gouverneur et que se tient la législature.

Quinze jours après mon arrivée à New-Westminster, Monseigneur, cédant aux instantes supplications de la nombreuse tribu Skeromish, leur prêta ma personne pour le mois de novembre seulement. Ce fut pour leur Missionnaire un mois d'ineffables consolations, un mois de triomphe dans tous les villages où il passa, et il y en avait treize. Leur conduite me reportait à ces premiers temps du christianisme où une multitude de gens s'attachaient aux pas des Apôtres pour recevoir la bonne nouvelle de l'Évangile. Quatre cents sauvages m'ont suivi d'un village à l'autre pendant dix jours. La nature ne se montra pas si généreuse. Certains jours, nous voyagions avec une pluie battante; d'autres jours, c'était par un de ces froids piquants qui couvre les arbres de givre. Des fois, il fallait laisser le canot et nous frayer un passage à travers nos forêts vierges, où les animaux sauvages ont de la peine à passer, tant il y a d'arbres que la mort a couchés les uns sur les autres. D'autres fois, je marchais dans un pied d'eau, pour traverser les marécages fangeux qui nous barraient le passage. Au bout d'un de ces trajets aquatiques, je fis la rencontre d'un agent envoyé par le gouvernement afin d'explorer cette partie de la Colombie britannique. Ce monsieur fut surpris de trouver un prêtre dans ces lieux à peine habitables pour les bêtes féroces. Quoique sans religion, il me donna au départ une chaude poignée de main : « Votre dévouement me touche, dit-il, vous devez avoir quelque motif surhumain qui vous fait embrasser un tel genre de vie. Si jamais je viens à choisir une religion, je ne pense pas en trouver une meilleure que celle qui vous fait supporter avec joie de tels sacrifices pour instruire et civiliser des sauvages si dégoûtants. » Il ne savait pas que le Divin Rédempteur a percé le cœur des chrétiens d'un glaive d'amour et de charité. Si Jésus-Christ, qui était Dieu, n'a pas craint de donner sa vie pour nous, est-ce que nous craindrions, nous, pauvres pécheurs, d'endurer quelques privations pour coopérer au salut de ces âmes qui

lui ont coûté si cher. Dans ce sauvage, nous voyons un frère, et nous lui apprenons à connaître notre père commun. En entendant nos paroles, le pauvre ignorant sort comme d'un profond sommeil et s'écrie : *Surgam et ibo ad patrem meum.* Aussitôt il renonce aux mauvaises coutumes de ses ancêtres, il veut aller au ciel. C'est ce saint empressement qui m'a profondément ému en évangélisant cette peuplade. Tous ont embrassé avec joie les pratiques de notre sainte religion. Ils ont appris la prière, et chaque hameau voit aujourd'hui ses habitants se réunir matin et soir dans la principale cabane pour réciter la prière. Le dimanche, outre la prière du matin et du soir, ils disent le chapelet vers le milieu du jour. Tous aussi se font inscrire dans la Société de la tempérance, et leurs jeunes enfants sont devenus des anges. Sans doute, grande a dû être la réjouissance des habitants du ciel en considérant ces sauvages, naguère enfants de ténèbres, transformés en enfants de lumière.

Dans ces treize villages, trois personnes seulement ont refusé d'ouvrir les yeux à la lumière de la foi. Ce sont des sorciers, qui se font appeler médecins parce qu'ils se vantent d'avoir la faculté de guérir les malades sans employer d'autres remèdes que des cris et des signes ; ils s'attribuent aussi le pouvoir de faire mourir qui ils veulent. Satan tient ces sorciers entre ses griffes. Dans une bourgade, vivait un de ces fameux médecins. En apprenant que le prêtre allait venir, son visage s'était assombri. Que se passait-il dans son cœur? Personne n'a pu le connaître, mais on l'a vu bondir quand les échos lui ont apporté nos chants. Il ne peut plus en douter, c'est le prêtre qui s'avance. Que fait-il alors? Il prend avec lui sa femme et ses trois enfants et se sauve dans les bois. Il court se cacher dans la montagne, parce que la vue du prêtre le ferait mourir lui et sa famille. « Dès que les yeux du prêtre se reposeront sur toi, dit-il à son épouse, tu tomberas morte à l'instant. » Quand j'arrivai au village, ils étaient déjà loin. J'en fus informé par un jeune homme : « O chef, ajouta-t-il, aie pitié de mon oncle ! — Oui, m'écriai-je, sauvons-le, c'est un pauvre aveugle bien à plaindre, le démon

veut l'entraîner dans l'enfer, le laisserons-nous périr? Non, mille fois non... Allez, jeunes gens, fouillez le bois, ramenez cet infortuné et ses enfants. »

Six chasseurs s'enfoncent dans la montagne; au loin ils allèrent, longtemps ils appelèrent; ils découvrirent enfin la femme et les enfants blottis dans le creux d'un arbre, mais ils ne purent suivre les traces du sorcier. Cette femme déposa bien vite toute crainte à l'égard de la Robe Noire; elle m'offrit elle-même ses enfants pour les faire régénérer. La première rendue aux exercices, elle ne se retirait que la dernière, et elle ne pouvait se lasser de rire de la sotte frayeur de son mari; elle se promettait bien aussi de le détromper et d'employer tous ses efforts pour lui faire embrasser la religion.

Parvenu au dernier village, situé au pied de la grande chaîne de montagnes où la Skeromish prend sa source, je me trouvais à plus de trente lieues dans l'intérieur du continent. Je goûtais tant de charmes au milieu de ces chers enfants que j'aurais volontiers consenti à passer ma vie avec eux. En redescendant la rivière, j'eus le bonheur de saluer une dernière fois les habitants de ces treize hameaux et d'être témoin de l'amour filial qu'ils avaient conçu pour la Robe Noire. Qu'il était touchant le spectacle qu'ils offrirent à mes yeux! Voyez-les tous alignés le long de la grève, attendant mon passage. Ils ont le sourire sur les lèvres, mais un sourire particulier, le sourire d'adieu, un sourire où se mêle la douleur qu'on éprouve de se séparer de l'objet aimé. Entendez leurs paroles: « Il s'en va notre père, notre chef le prêtre, lui qui nous disait de si bonnes paroles, lui qui versait la joie dans nos cœurs. Il s'en va! Qui nous répétera maintenant les paroles de Jésus-Christ? Qui nous encouragera à faire fort notre cœur?... O notre père, ne tarde pas à venir nous voir. En te perdant, nous perdons notre père, notre mère et nos frères; toi seul tu nous fais plus de bien que tous nos parents ensemble; toi seul tu nous parles la parole qui fait vivre pour le Grand Chef d'en haut. » Tous parlent à la fois et chacun à sa manière, car c'est l'épanchement du cœur, et les eaux du fleuve emportent rapidement la Robe Noire qu'ils auraient

voulu retenir. Bientôt la distance qui nous sépare ne me permet plus d'entendre leurs voix; ils ont alors recours aux gestes et aux signaux pour me faire parvenir encore l'expression de leur cœur. Décrire ce qui se passait en moi serait impossible. Le visage tourné vers eux, la tête découverte, je les bénis une dernière fois avec ma croix d'Oblat, et ne cessai de leur montrer et la croix et le ciel que lorsque les sinuosités de la rivière nous dérobèrent mutuellement les uns aux autres.

Quelques jours après, je revoyais New-Westminster, heureux de rentrer dans la vie de communauté et dans la solitude religieuse. Mgr d'Herbomez se trouvait seul par l'absence du R. P. Fouquet, parti en course apostolique. Une bien grande épreuve attendait ma sensibilité. Il y avait dans les prisons publiques un sauvage arrêté pour cause de meurtre et condamné à servir d'exemple aux autres en terminant sa vie par la corde. Cet infortuné, qui n'avait jamais eu aucune idée religieuse, fut visité et instruit par Monseigneur. J'eus à le préparer à la mort et à l'accompagner sur l'échafaud. C'était pour la première fois que je remplissais ce ministère de charité et de terreur, aussi ce fut un véritable sacrifice. Un autre aurait été content d'assister à sa dernière heure un sauvage qui montrait de si bonnes dispositions. Regardant la voix de la justice comme la voix de Dieu, il accepta la mort en expiation de son crime. Tournant toutes ses affections vers Dieu, il me disait un moment avant l'exécution : « Mon cœur est fort quand je vois Jésus-Christ, lui Dieu, mourir couvert de honte pour moi; moi pas craindre mourir, bon moi mourir par la corde, moi beaucoup fait le mal, bon les gens de la prison garrotter moi, pas fâché mon cœur, lui Jésus-Christ pas fâché son cœur contre mauvais hommes clouer lui à la croix. » Quand le geôlier et ses aides vinrent lui mettre les menottes, il présenta lui-même les deux mains. En sortant du cachot, un des gardes lui offrit, selon la coutume, un peu d'eau-de-vie à boire : « Merci, répondit-il, bon mon cœur maintenant; lui, le Grand Chef d'en haut, fait fort mon cœur ; lui, le prêtre, à côté de moi; moi pas besoin de l'eau de feu. » Il monta sur l'échafaud tranquille, entièrement résigné à sa condamnation, qu'il

trouvait juste, et plein d'espérance en la miséricorde infinie du Seigneur : il y avait à peine dix minutes qu'il avait reçu la robe nuptiale dans les eaux saintes du baptême. Pendant que sur l'échafaud on lui liait les mains derrière le dos, qu'on lui attachait les pieds et qu'on lui passait au cou la corde qui devait le lancer dans l'éternité, je lui donnai l'absolution et l'indulgence plénière *in articulo mortis*, et lui, le cœur élevé vers le ciel, priait : « O Chef d'en haut, toi seul j'aime ; je donne à toi mon cœur, mon âme et ma vie... Beaucoup pleure mon cœur pour avoir pris le mal... Bon toi oublier mes péchés... Bon toi faire charité à moi... Bon toi prendre moi et tirer moi au beau pays d'en haut... » La planche fatale s'affaissa, et Pierre passa du tribunal des hommes devant celui de Dieu. Je me retirai en récitant mentalement le *De profundis*. Il paraît que mon courage était à bout. En rentrant dans notre maison, je me mis à trembler, une sueur froide passa sur tous mes membres et des larmes s'échappèrent de mes yeux.

Dans le cours de l'hiver, je fus appelé à faire trois campagnes pour donner les exercices religieux aux sauvages qui habitent la partie nord de la paroisse ou Mission de Saint-Charles, sur le Fraser. La première campagne en décembre dura trois semaines ; la deuxième, commencée en janvier, fut de cinq semaines, et la troisième de quinze jours, dans le mois de mars. Dix bourgades reçurent le pain de la parole divine. Ces sauvages du Fraser, évangélisés par nos Pères en 1860, ont fait, sous le rapport de la religion et de la civilisation, des progrès si étonnants, que les sectes dissidentes n'ont pu s'empêcher de donner des louanges aux Missionnaires, dont les labeurs ont opéré ces merveilleux résultats chez des sauvages autrefois si mauvais et si dégradés. Pour ma part, j'ai été édifié des bonnes dispositions de ceux qu'il m'a été donné de visiter. Ces intéressants néophytes sont venus me chercher, et m'ont conduit triomphalement d'un village à l'autre, bravant la rigueur du froid et les dangers que l'on court en remontant le Fraser dans le temps où ses eaux charient des bancs de glace flottante. C'était le 23 janvier ; j'avais

la veille, terminé les exercices dans un hameau, par un temps affreux. Sachant qu'au village voisin, où je devais monter, deux infidèles depuis longtemps malades étaient en danger de mort et demandaient le baptême, je continuai ma route. Les sauvages qui s'offraient à partager les périls que j'allais rencontrer furent nombreux ; je choisis les plus robustes, au nombre de six. Nous luttâmes d'abord pour nous frayer un passage à travers les glaces que le courant du Fraser entraînait avec rapidité : tantôt nous reculions devant elles, de crainte que leur choc ne brisât notre esquif, tantôt nous faisions des détours pour les éviter. Nous arrivons au confluent des deux branches de la rivière, où la glace se réunissant venait se briser en mille morceaux. La rivière ne roulant alors que de légers glaçons, nous déployons toute notre vigueur et forçons sur nos avirons pour franchir ce mauvais pas. Hélas! nous sommes tout-à-coup cernés par deux énormes bancs de glace qui se précipitent sur nous. « O Père, prie pour nous, « s'écrièrent-ils dans leur détresse ; et plutôt par instinct de leur conservation que par raisonnement, deux rameurs s'élancent sur la glace, et nous de crier « : Soulevez, soulevez le canot! » O bonheur! les deux bancs se heurtèrent, se brisèrent sous notre esquif, et ne firent que le secouer et l'endommager un peu. Nous avions échappé à la mort. Mes néophytes y virent une protection spéciale du Tout-Puissant, et de notre bonne Mère, Marie Immaculée, que nous avions priée le matin de ce jour qui lui est spécialement consacré. Si nos lèvres engourdies par le froid pouvaient à peine articuler quelques mots, nos cœurs rendaient à Dieu et à Marie de bien sincères actions de grâces. Nous allâmes à terre dès qu'il nous fut possible. Laissant notre esquif, nous chargeâmes nos effets sur nos épaules et continuâmes notre voyage à pied, tantôt à travers les bois remplis de broussailles, tantôt sur le bord du fleuve, et fendant de deux à trois pieds de neige. Nous ne trouvâmes bientôt d'autre chemin que la glace qui venait de se former sur la rivière, et qui nous cachait un abîme de plusieurs brasses d'eau. Sur sept hommes s'avançant à une certaine distance les uns derrière les autres, cinq

passèrent sains et saufs. Le sixième, qui portait la *chapelle*, sent la glace manquer sous ses pieds, et s'enfonce dans l'eau. Accouru à son aide, le septième a le temps de faire glisser la boîte de la chapelle sur la glace, et s'enfonce lui aussi. Me trouvant le cinquième, je reviens sur mes pas pour leur jeter un bout de la corde qui liait mes couvertures, et ces chers enfants de me crier : « Oh ! ne viens pas, non, non, ne viens pas, tu vas t'enfoncer aussi ! » Comme j'avançais toujours, ils me criaient plus fort : « Ne viens pas... Va-t'en plutôt... autrement tu es mort... S'il faut mourir, il vaut mieux que nous mourions que toi. » Ils attendirent ainsi qu'un de leurs camarades vînt leur faire parvenir la corde de sauvetage. Pauvres gens ! A peine furent-ils hors de l'eau que leurs habits se gelèrent sur eux, et il était impossible de faire du feu. « Courage, leur dis-je, avancez aussi vite que vous pourrez, dans un mille nous serons à la bourgade ! » Que ce mille me parut long ! Je voyais la marche de ces deux jeunes gens devenir de plus en plus lente, à peine pouvaient-ils porter le poids de leur corps. « Courage, mes enfants, pensez à Dieu, à Marie votre mère... plus que quelques pas... et nous arriverons auprès d'un grand feu... » Ils trouvèrent en effet un grand feu, mais ce ne fut que pour augmenter leurs douleurs. Pendant plus de deux heures ils endurèrent des souffrances qui leur arrachaient des soupirs et des larmes involontaires. Grâce à Dieu, le lendemain les trouva parfaitement rétablis et pleins de joie. Leur exprimant alors la peine que j'avais ressentie de ce malheureux accident, ils me répondirent : « Nous ne sommes pas mécontents, nous ! C'est pour le Grand Chef d'en haut que nous travaillons, c'est pour conduire la Robe Noire, le tenant-place de J.-C. Dieu voyait ce que nous souffrions pour lui, il nous récompensera au delà de ce que nous méritons. C'est pour cela que notre cœur n'est pas fâché de t'avoir accompagné. Pour une chose notre cœur était triste, c'est lorsque nous t'avons vu tomber toi-même dans l'eau, toi qui n'as pas connu la misère, toi qui t'exposes au froid pour faire du bien aux sauvages, et rendre bon leur cœur. » Il faut vous dire, mon très-révérend Père, que la glace avait aussi

craqué sous le poids de ma personne, mais à un endroit où la rivière n'avait que quatre pieds de profondeur. Ce n'était rien en comparaison du bain qu'avaient pris ces deux jeunes gens, à l'âme vraiment chrétienne et noblement généreuse. J'arrivai à temps pour administrer le saint baptême aux deux agonisants. Dans la nuit, leur âme s'envola au séjour des bienheureux.

Dans ce hameau comme dans tous les autres, je fus reçu avec d'enfantines démonstrations de la joie et du bonheur que la présence du prêtre faisait naître dans les cœurs. En voyant apparaître notre caravane dans le lointain, leurs yeux avaient deviné, plutôt que distingué la personne de la Robe Noire. Un cri spontané était parti de plusieurs poitrines : « Le prêtre !... le prêtre... » Et tous de sortir de leurs cabanes, ne prenant pas même le temps de mettre leurs chaussures. Ils sont accourus nu-pieds au-devant de moi, pour me présenter la main. Chacun se pressait pour avoir part à ce salut, et les mères n'auraient pas été satisfaites, si j'avais oublié la main de leur enfant au maillot. Dans un village, mon entrée coïncida avec la prière du soir. Un enfant de quatre ans, qui avait été chargé de veiller sur la cabane de ses parents, entendant du bruit, paraît sur le seuil de sa demeure : il reconnaît le prêtre, et court aussitôt à la chapelle en criant. « Papa, le prêtre ici. » A cette nouvelle, laissant le *confiteor* inachevé, ces pauvres gens sortent pour venir me donner le salut de réception, je les repris de ce manque de respect envers Dieu auquel ils s'adressent quand ils prient. « O notre père le prêtre, me dirent-ils, penses-tu que le chef d'en haut se fâche de ce que nous avons laissé notre prière pour venir au-devant de son envoyé ? En te recevant, n'est-ce pas Dieu que nous recevons. Notre prière que nous ferons avec toi sera plus fervente et plus agréable à Dieu, parce que tu prieras avec nous. La joie que nous avions de te voir ici attachait notre langue à notre palais, nous n'aurions pu finir de parler notre prière. »

Dans un autre village, je ne pus arriver qu'à dix heures du soir. Le froid intense nous avait obligés d'allumer du feu

de distance en distance pour réchauffer nos membres, de crainte de nous geler. A un mille en avant du hameau se trouvait une chaumière. Ses habitants se réveillèrent au bruit que faisaient nos avirons, et l'un d'eux nous envoya le cri de la sentinelle : Qui va là?... Le prêtre, répondis-je, et n'oubliez pas de vous rendre demain matin, jour de dimanche, pour le saint sacrifice de la messe. — Oh!... oh!... oh!... s'écrièrent-ils tous ensemble. Un instant après ils sortent de leur hutte, se jettent dans un canot, et, nous devançant, ils vont surprendre leurs gens par la nouvelle dont ils sont fiers d'être porteurs. Bientôt j'entends le son de trois cloches se mêlant aux voix de ces avant-coureurs pour annoncer la venue de la Robe Noire. Tout le monde se réveilla et se rendit à la demeure du premier chef, où je trouvai une réunion de cinq cents personnes accourues pour me serrer la main.

Ces démonstrations extérieures spontanées sont l'indice du désir qu'ils ont de devenir bons et d'entendre ces paroles de vie qui fortifient et encouragent à faire le bien. La vue seule du prêtre équivaut pour eux à une prédication et excite dans leur âme je ne sais quels ébranlements qui les entraînent vers Dieu. « Tu viens trop tôt, me dit un vieux sorcier, tu viens six jours trop tôt; je voulais me servir de mes sortilèges la semaine prochaine, aussi mon cœur est devenu triste en te voyant arriver. Je ne pourrai pas faire mes évolutions magiques après-demain... Malgré tout, je suis content de te voir avec nous. Je veux, moi aussi, devenir bon maintenant; tu m'aideras à rejeter le mal. Dès aujourd'hui, je renonce à ma jonglerie, et je t'apporte mes instruments ensorcelés : brûle-les, détruis-les, fais-en ce que bon te semblera : je les jette loin de moi. Je veux prendre tout de bon la parole du chef d'en haut. Quand j'aurai appris à connaître toute sa parole, alors tu auras pitié de moi, tu me laveras par le baptême. »

Le passage du prêtre est pour eux un temps de renouvellement. Ceux qui avaient manqué à leur pledge de tempérance ont avoué leur faute en pleine assemblée, et ont demandé la pénitence publique. C'était moins par préméditation qu'en-

traînés par de mauvais camarades, qu'ils avaient goûté à la liqueur enivrante. Les chrétiens qui avaient eu le bonheur d'être admis au saint tribunal de la réconciliation se sont empressés de venir chercher dans ce sacrement une augmentation de forces spirituelles pour mieux combattre contre les ennemis du salut.

Tous ont assisté aux exercices de la *Mission* avec une assiduité incroyable, ne se laissant arrêter ni par la rigueur de la saison, ni par le délabrement de mon presbytère, qui servait aussi de salle de réunion. C'était la cabane des chefs où vivaient trois ou quatre familles dans le même appartement que moi, où la fumée nous aveuglait et nous suffoquait, et où le froid pénétrait par mille ouvertures. Les auditeurs se groupaient autour de six à sept feux pour pouvoir se garantir du froid. Ils sont ainsi restés des journées entières, tant ils aimaient à apprendre le catéchisme et la doctrine chrétienne. Quelquefois ils se retiraient pour me laisser un peu de repos et le temps de prendre ma réfection. D'autres fois, ils ont eu l'idée de préparer mon repas dans une autre cabane, et de me le servir en pleine réunion, afin que, tout en mangeant, je pusse leur prêter une oreille et les corriger s'ils se trompaient dans la répétition de la leçon du catéchisme qu'ils avaient apprise.

Quoique ces bons sauvages me donnassent la meilleure nourriture qu'ils eussent, ma table était loin de la table frugale ordonnée par nos saintes règles. Du poisson fumé et des pommes de terre, cuites simplement à l'eau et sans sel, étaient l'ordinaire de la table, chaque repas et chaque jour. Un soir que le fils du chef avait par hasard pris un poisson dans la rivière, ils firent cuire du poisson fumé, et ce poisson frais pour le repas. Mon estomac se promettait bien de faire honneur au nouveau poisson. Ne voilà-t-il pas que le chef sert ce poisson frais à mon catéchiste sauvage, et ne me donne que du saumon fumé pour ne pas dire pourri ! La farce ne pouvait être mieux jouée. Au risque d'être regardé pour un gourmand, je fais passer mon plat de bois au catéchiste, et je prends le sien qui contenait ce que je m'étais promis. Le bon

chef, stupéfait, se prit à dire tout bas à ses voisins. « Oh! il paraît que je me suis trompé : je croyais faire plaisir à notre Père le prêtre en lui donnant du saumon sec ; j'ai honte de n'avoir pas connu ce qu'il aimait le mieux. » Je le regardai en riant pour le rassurer et lui expliquai les goûts de mon estomac; ce qui les amusa passablement.

Dans ces courses apostoliques une des choses qui nous gênent le plus, c'est la monnaie avec laquelle ces enfants chéris payent la fatigue à laquelle nous nous soumettons pour les instruire : je veux parler des petits et gros insectes dont ils nous font cadeau. Deux fois par semaine, j'étais obligé d'aller déposer leur trop pesant fardeau dans l'épaisseur des bois.

Nous sommes heureux de souffrir toutes nos souffrances, parce que Dieu veut bien s'en servir pour éclairer nos sauvages et les faire entrer non-seulement dans le bercail, mais encore dans la véritable terre promise. Les roses que nous cueillons sont presque toutes garnies d'épines, c'est la vie du Missionnaire, et je ne la changerais pas contre tout l'or du monde. On s'attache à ces enfants des bois ; voyez comme ils s'affectionnent à leurs prêtres! de quels soins attentifs ils les entourent! Non-seulement, grande est leur reconnaissance filiale, mais grande aussi est leur attention à rendre à leur Robe Noire la vie moins pénible. Pour monter au dernier village que j'ai visité cet hiver, j'avais à franchir une distance de cinq lieues, partie à pied sur la glace, tout en traînant après nous le canot qui devait nous être nécessaire dans les endroits où le Fraser ne gèle jamais. Vu la rigueur de la saison, je ne voulais prendre que cinq hommes avec moi, nombre suffisant pour tirer le canot sur la glace. Les sauvages jugèrent que c'était trop peu. « Non, non, me dirent-ils, tu n'iras pas ainsi avec cinq compagnons. Quoi! nous pourrions te voir partir, t'exposer au froid et à la fatigue, pour porter la parole de Jésus-Christ à nos voisins, et nous, rester tranquilles et chauds dans nos maisons! Non, non, il ne sera pas dit que nous aurons laissé atteler le prêtre à une corde pour aider ses jeunes gens à tirer le canot. Tu es assez fatigué de nous avoir parlé la bonne parole de Jésus-Christ,

de nous avoir appris les grandes prières et tant de si beaux chants. C'est le moment de te reposer, à nous de travailler pour te conduire chez nos voisins. Sans doute le temps est mauvais, mais s'il n'est pas trop mauvais pour toi, est-ce qu'il serait plus mauvais pour nous? Nous sommes tous prêts à t'accompagner.» Quinze hommes robustes se firent mes serviteurs; six auraient aisément traîné le canot, mais tout le monde cherchait à adoucir les privations auxquelles la Robe Noire se soumettait pour leur conversion. C'est vraiment une Providence que nos sauvages de la Colombie britannique soient ainsi zélés pour étendre le règne de Dieu. Il se fait la moitié plus de bien : avec nos faibles ressources, il nous serait impossible de tant entreprendre.

Daignez, mon très-révérend et bien-aimé Père, répandre votre bénédiction paternelle sur toutes nos œuvres, sur nos enfants de prédilection les sauvages, et surtout sur celui qui se dit avec une profonde vénération et un amour tout filial.

Votre enfant obéissant et dévoué, P. Durieu, o. m. i.

II. Ne quittons point la Colombie britannique sans faire une petite visite à l'établissement de Sainte-Marie. Nous y trouverons le R. P. Gendre et sa nombreuse école. Le zélé Missionnaire a réalisé la promesse que renfermait sa dernière lettre (*Missions*, t. IV, p. 294). A l'occasion de la fête de Saint-Joseph, ses chers élèves ont écrit une lettre au Supérieur Général en langue sauvage : cette lettre était accompagnée d'une traduction : les deux missives ont été transcrites par un des écoliers, et signées par tous les élèves sachant écrire : les autres se sont contentés de tracer une croix. Voici un spécimen de cette littérature indienne :

A l'école de Sainte-Marie, le 12 mars 1865.

Grand chef le Prêtre notre bon Père,

Nous enfants de l'école de Sainte-Marie, plein de joie notre cœur, prenons notre plume pour faire caractères (écrire) à

toi. Oui et dix fois oui, très-plein de joie notre cœur, ce soleil (ce jour). Ce très-bon soleil (jour) pour toi, pour la première fois nous faisons aller caractères au Grand Chef de nos Pères les Prêtres. Bon fais oui à ce nous désirons dire à toi (dis oui, crois à ce que nous désirons te dire). Non beaucoup de choses nous comprendre, Grand Chef, nous enfants des pauvres sauvages, non beaucoup savoir faire caractères, nous nouveaux écoliers, mais bon, toi, comprendre, ô notre Père, notre cœur plein de merci pour toi.... Autrefois nous très-malheureux, rien que le mauvais nous savoir ; pas nous connaître Jésus, Marie, Joseph, toujours du chef d'en bas nous esclaves.... De nouveau, beaucoup merci nous dire à toi, pour toi donner des Prêtres à nous. Notre chef d'école Père Gendre a dit à nous que ce soleil, grande fête à toi ! grande fête de saint Joseph, car toi ton bon nom Joseph ! ainsi ce soleil fait aller au delà de la grande eau salée, sur ce papier, notre bon cœur pour toi. Tous les soleils de ce mois de Saint-Joseph nous dire un chapelet pour toi, afin que le chef d'en haut, que Jésus, Marie, Joseph fassent très-fort ton cœur.... Maintenant, tous à genoux nous dire bon toi donner à nous ta bénédiction, afin que, bon le chef d'en haut fasse droit et fort notre cœur, pour l'avenir nous mourir, nous aller dans la bonne terre d'en haut. A présent nous désirer finir parler. Bon fais oui, Grand Chef, à nous. Tous, nous bas notre cœur, disons-nous, tes petits enfants sauvages beaucoup aimer toi...

Suivent les signatures et les croix. Le R. P. Gendre ajoute ces quelques lignes :

Mon bien-aimé Père ; aussi moi, avec la naïveté de mes chers élèves, je veux vous souhaiter une bonne fête ; aussi moi, comme mes chers sauvageons, je veux vous dire dix fois merci. Je ne pourrai vous exprimer toute la joie dont mon cœur est rempli. Cette joie est d'un genre nouveau, mais elle n'en est pas moins grande. Merci, du sein de ma forêt sauvage, de la belle part que vous m'avez faite. Saint-Joseph prit soin de celui qui aima tant les petits enfants. Je me trouve mille fois

heureux de jouer un rôle qui a un trait de ressemblance avec celui de votre illustre Patron. Vous me pardonnerez si j'ai eu la prétention de vous faire écrire une petite lettre si peu civilisée. J'ai pensé qu'un peu de sauvagerie ferait plaisir à votre cœur paternel, et que, parmi les nombreuses lettres qui vous arrivent des quatre parties du monde, une petite missive, partie des lointains rivages du Pacifique et écrite par la main d'un tout petit enfant des bois, aurait pour vous un charme d'un genre tout nouveau. J'aurais bien des histoires à vous raconter sur le compte de mes chers enfants que j'aime comme ma vie : forcément je dois renvoyer aux vacances mon rapport. Comme vous le voyez par les signatures et les croix, quarante-sept enfants sauvages dévorent mon temps et font de mes jours un mélange de peines et de joies que je ne saurais décrire. Tous ces enfants sont bons et donnent les plus grandes consolations. Le petit Jacques, auteur de la présente copie, est admirable en tout.

Je vous prie, bien-aimé Père, de m'envoyer ainsi qu'à mes chers élèves, l'orgueil de ma vie sauvage, la plus abondante de vos bénédictions.

Le R. P. Gendre n'a point réalisé la promesse que renferment ces lignes. Les vacances arrivées, il a dû prendre le chemin du Caribou, et visiter sur son passage les tribus qui habitent ces régions, et les mineurs qui tentent de les coloniser. Nous regrettons de n'avoir point un récit complet de cette excursion apostolique; les fragments que nous en possédons ne nous permettent point de la présenter dans son jour vrai et intéressant. Disons seulement que la santé du P. Gendre, un peu ébranlée par les travaux de Sainte-Marie, s'est entièrement rétablie au milieu des privations et des fatigues de son long voyage.

III. La Mission de l'Immaculée-Conception, ou du lac Okanagan, nous a déjà fait connaître les espérances que

les sauvages de ce district donnent pour l'avenir. Les colons qui l'avoisinent ne se montrent pas indifférents aux enseignements de la religion ; ce sont des Canadiens, des Français, des Allemands, des Anglais et des métis canadiens : ils assistent le dimanche aux offices divins. Ils sont cultivateurs et ont presque tous leur famille avec eux. Nos Pères font l'école à leurs enfants et prodiguent à toutes ces âmes abandonnées les soins les plus dévoués.

De temps en temps, ils se détachent du centre de la Mission, pour visiter les sauvages disséminés sur la vaste étendue du district. Nous avons vu les bénédictions dont Dieu se plaît à accompagner leur ministère.

IV. Transportons-nous maintenant dans l'île Vancouver. Nous y comptions trois établissements.

Celui d'Esquimalt comprend le soin des catholiques blancs qui habitent ce port de mer, des marins de passage et des sauvages disséminés dans les environs. Les détails que nous pourrions ajouter à cette rapide nomenclature se présenteront plus tard.

V. A Victoria, nous avons établi un collége qui a prospéré. Le nombre des élèves a dépassé quelquefois le chiffre de cent. Nos Pères se sont efforcés de faire du bien à ces jeunes intelligences qui, jusqu'alors, avaient été privées de soins religieux. Voici ce qu'écrivait le R. P. Baudre, le 8 mars 1865 :

Notre collége a obtenu un succès complet et plus grand que nous ne pouvions l'attendre. Il était question de lutter avec trois écoles publiques dont l'une est dirigée par des ministres, et les autres soutenues par le gouvernement de Vancouver et l'opinion du pays. Il était passé en proverbe que les catholiques pouvaient très-bien instruire les sauvages, mais qu'ils étaient incapables de donner une solide instruction aux blancs.

L'école catholique était réduite à une dizaine d'élèves, quand nous en prîmes la direction. Les commencements furent assez pénibles.... Nous bâtîmes un collége grand et beau : le P. Mac-Guckin arriva avec le frère Allen ; à partir de ce moment le nombre de nos élèves est toujours allé en grandissant, et à l'heure où je vous écris nous en avons plus de cent. Toutes les religions se trouvent réunies : les protestants de toutes les couleurs sont mêlés aux juifs et aux catholiques. Malgré ce succès, notre œuvre est loin d'être parfaite ; si nous étions plus nombreux, nous aurions avant un an la plus grande partie des enfants de Victoria. Une école s'est fermée faute d'élèves ; le directeur d'une autre, désespéré de voir ses élèves l'abandonner, a quitté le pays. L'école *coloniale*, comme ils disent, ne compte plus que quelques blancs ; l'école des ministres en a encore une cinquantaine. La plupart de nos enfants ont passé par cette dernière école. Pas un enfant catholique ne fréquente aujourd'hui les écoles protestantes ; il n'en était pas ainsi à notre arrivée. L'opinion publique est pour nous, et les enfants aiment notre école, parcequ'ils en aiment les maîtres. Nos enfants catholiques sont très-bien disposés et remarquables en général par leur moralité. Ils sont dévoués et pieux. Nos élèves sont légers, très-légers, mais pas un seul n'a l'intention de nous faire de la peine. Il n'y a pas ombre d'insubordination. Tous, catholiques et autres, n'ont que les défauts de leur âge.

Vous me demanderez peut-être si nous avons converti beaucoup d'enfants.

Voici ma réponse. Nous préparons les voies, nous faisons tomber les préjugés, nous rapprochons les esprits. Je puis vous dire de plus que si nos enfants étaient libres presque tous se feraient catholiques. Mais vous comprenez quelle prudence il nous faut pour ne pas tout gâter en voulant trop faire.

Il y a encore une école tenue par des Sœurs venues du Canada. Elles ont aussi obtenu un triomphe complet : elles ont plus de cent quarante enfants.

Si je suis principal du collége Saint-Louis, je suis en même temps curé de la paroisse Saint-Louis et j'ai sous ma houlette

de pasteur les Français, les Italiens, les Canadiens et les Mexicains qui vivent à Victoria. J'étais pasteur et je n'avais pas d'église pour réunir mes brebis : j'ai conçu le dessin de bâtir une église et j'ai réussi non sans peine. J'ai tendu la main, je me suis fait mendiant ; le Père Mac-Guckin m'a secondé. Nous avons frappé à la porte des protestants, des juifs, des catholiques, de tout le monde et j'ai aujourd'hui une très-jolie église, complète et en plein exercice. Le dimanche après l'Épiphanie j'en ai fait la bénédiction. Depuis ce temps chaque dimanche elle est très-fréquentée. Presque tous les Français qui avant ce temps ne mettaient pas les pieds à l'église, y viennent aujourd'hui. J'ai un magnifique harmonium. Chaque dimanche la messe est chantée en musique par des Français. J'ai huit chantres, y compris trois Anglais protestants, qui ont commencé à venir il y a une semaine. Jugez de leur zèle, puisque déjà ils s'exercent pour la messe de Pâques.

Cela continuera-t-il ? Je ne puis le croire, parce que c'est trop beau.

Les craintes du R. P. Baudre ne se sont point réalisées : le bien opéré dans la colonie étrangère de Victoria s'est continué, même après son départ qui a eu lieu, ainsi que nous l'avons vu, au mois de février 1866.

Demandons à une lettre du R. P. Mac-Guckin le règlement suivi par les directeurs du collége Saint-Louis : nous verrons en même temps les œuvres que l'obéissance lui a spécialement confiées. Ce Père écrivait, le 21 juillet 1865 :

Les lundis, mardis, mercredis, jeudis et vendredis sont ainsi remplis : 5 heures, lever ; 5 heures et un quart, méditation ; 6 heures, office ; 6 heures et demie, messe et actions de grâces ; 7 heures et demie, déjeuner ; de 7 heures et trois quarts à 9 heures, chapelet, visites, Ecriture Sainte et lecture spirituelle ; mais quelquefois ces exercices sont interrompus par des visites. De 9 heures à midi, classe ; de midi à 1 heure et

demie, examen particulier, dîner, récréation; de 1 heure et demie à 3 heures et demie, classe ; de 3 heures et demie à 6 heures et demie, office et exercices omis le matin. Le reste du temps est employé à préparer les instructions et sermons du dimanche, à faire le rendement de compte des enfants, qui doit être présenté une fois par mois, et aux devoirs de l'économat. 6 heures et demie, oraison ; 7 heures, souper, récréation, prières, etc.; 9 heures et demie, coucher. Le samedi est notre jour de vacances, et, jusqu'à 9 heures, j'emploie mon temps comme les autres jours ; après quoi, je vais en ville pour les affaires du collége, etc. L'après-midi est souvent employée à aller à Esquimalt, distante de trois à quatre milles, et là j'entends les confessions des soldats et des marins. Les dimanches, à 7 heures, je vais à Esquimalt célébrer la sainte Messe à 8 heures et demie et à 10 heures et demie. A la dernière messe, sermon pour les soldats et les marins. A midi, je déjeune et je retourne au collége. A 7 heures, nous avons vêpres et bénédiction. Voilà mon travail de la semaine.

Pendant ces vacances, j'ai fait une quête pour agrandir notre chapelle d'Esquimalt, qui est trop petite pour le nombre des marins et des soldats qui y viennent le dimanche. J'ai reçu des contributions de l'amiral, des capitaines, des officiers et des hommes. Même le chapelain protestant qui est à bord m'a donné vingt-cinq francs, et il continue à quêter pour moi parmi les officiers que je n'ai pu voir le jour de ma visite au vaisseau. J'espère avoir dans quelques semaines une jolie petite chapelle. Je vous assure que c'est une grande consolation pour moi d'être chargé du soin de ces pauvres gens, mes compatriotes, dont quelques-uns ne se sont pas confessés depuis quatre, six, dix et même vingt ans. Malgré tout, leur foi est aujourd'hui aussi vive que s'ils étaient tout nouvellement arrivés de notre chère île natale. J'ai eu le bonheur aussi, il y a un mois, de recevoir dans le sein de l'Église un protestant anglais. Maintenant, ils deviennent si fervents que je suis obligé d'aller à Esquimalt presque tous les samedis après midi pour entendre les confessions. Tel est le petit troupeau que Dieu a confié à ma garde pour le présent.

Dans le courant des vacances de l'année 1866, le collége de Victoria et la Mission d'Esquimalt ont été cédés à Mgr Demers, qui en a pris possession, et qui les fait desservir par des prêtres du diocèse.

VI. Au nord de l'île de Vancouver avait été fondée la Mission du fort Ruper. Nous en connaissons les pénibles débuts (*Missions*, t. IV, p. 322, 334). La santé du R. P. GRANDIDIER ayant été compromise par les rigueurs du climat, ce Père fut remplacé par le R. P. LEJACQ. C'est à ce Père que nous devons la suite de l'histoire de la Mission du fort Ruper. Il écrivait, le 17 septembre 1865, une lettre qui nous fait connaître l'esprit dont sont animés les sauvages, que l'influence du prêtre n'a pas encore christianisés :

Je vous avertis, dès le commencement, que je n'ai rien d'édifiant à vous raconter de nos Kouakoual. Ils sont encore bien loin du ciel ; ils aiment mieux les ténèbres que la lumière. Voilà deux ans que nous sommes à Fort Ruper et il n'y a que peu de changement dans les sauvages du fort : que doit-il en être des villages environnants? Notre Mission comprend quatorze villages disséminés sur une étendue de pays aussi vaste que le plus grand diocèse de France. Jusqu'à présent, nous nous étions bornés à attendre les sauvages : voyant que nos paroissiens ne venaient pas nous chercher, nous nous sommes décidés à aller les trouver. Notre district s'étend à une partie de la côte est de la Colombie britannique. Aujourd'hui, je vous raconterai le voyage que j'ai fait avec le R. P. DURIEU et le Frère convers John BURN, Irlandais de naissance, qui est venu grossir nos rangs. Nous avons été un mois en course ; nous avons vu sept villages. Puisse mon récit vous intéresser, et surtout réveiller dans vos cœurs un sentiment de compassion pour la pauvre race kouakoual ! Vous ne pouvez pas faire à plus misérables l'aumône d'une prière.

Donc, le 2 août 1865, le R. P. DURIEU, le Fr. BURN et votre

serviteur, nous nous embarquons sur un canot Belbala pour commencer notre tournée. Le R. P. Pandosy, que nous laissions à Fort Ruper, vient nous accompagner sur la grève avec son cor harmonieux. Nous arborons notre drapeau. Le Père joue sur son instrument un air de partance qui réveille tous les échos d'alentour. Et nous voilà partis ! Quand serons-nous de retour? nous nous en préoccupons peu. Le temps était magnifique : un ciel pur, sans nuage, chose rare dans ce pays; la mer calme, unie comme une glace, pas un souffle de vent. Nos Belbala ramaient vigoureusement; nous, en notre qualité de chefs, nous nous croisions les bras, nous causions, nous disions notre bréviaire, nous priions Marie de veiller sur nous et de bénir notre voyage. Nous longions la côte de l'île Vancouver dans une direction nord-ouest. Le nom du camp où nous nous rendions est Nawàté : il n'est qu'à vingt milles du fort, de sorte que nous y arrivâmes avant la nuit.

Le camp est placé sur une petite île, en face de l'extrémité nord de Vancouver. Il est au fond d'une petite baie en forme de fer à cheval, entouré de collines qui le mettent à l'abri de tous les vents. Le soleil touchait au bout de sa course, quand, voile déployée, drapeau au haut du mât, nous entrons dans la baie des Nawatés. On vit arriver notre canot sans enthousiasme : à notre drapeau, on savait qui venait, bien que ce fût la première fois que le prêtre mettait le pied sur ce rivage. Les gens sortirent des loges pour nous voir débarquer, mais ce fut tout. On ne fit pas d'autre démonstration de joie. Nous descendons à terre, nous allons toucher la main en signe d'amitié, mais tous ne la présentèrent pas de bonne grâce, plusieurs même nous la refusèrent. La cérémonie terminée, nous demandons la loge du chef et nous donnons la cloche à un jeune homme pour sonner la réunion. On vient, mais on a peur : on se défie de nous; ils nous disent de leur donner une bonne prière, qu'ils ont peur de mourir, etc.

Il est assez difficile de se former une idée exacte de l'état intérieur de ces pauvres Indiens; ils sont ignorants, superstitieux, bien corrompus. Ils ne se soucient que d'une chose : leur corps. Ils n'ont peur que d'une chose : la mort. Parlez-leur du

ciel, du bonheur des élus, ils s'en moquent. Décrivez-leur l'enfer, ils vous répondent : mensonges ! Si vous voulez leur parler de la brièveté de la vie, ou ils fermeront leurs oreilles, ou ils vous arrêteront tout court : « Cesse de parler, si tu n'as rien de meilleur à nous dire. » Le travail de défrichement sera lent et pénible, nous manquons de levier; on nous a coupé l'herbe sous les pieds. Les sauvages n'ont pas confiance dans le Prêtre. D'où cela vient-il ? Expliquons-nous.

Il y a cinq à six ans, deux de nos Pères firent une tournée dans ces parages[1]. Partout ils furent accueillis avec enthousiasme : on les considéra comme des gens venus du ciel. Les sauvages leur donnèrent toute leur confiance : tous les camps apprirent la prière avec entrain. Nos deux Pères ne purent faire qu'une course rapide et, faute de sujets, il fut impossible d'établir immédiatement une Mission dans ce district. Les Pères partis, l'homme ennemi est venu semer la zizanie dans le champ du Père de famille. Le ministre protestant a détruit le bien produit par le Prêtre, traité la parole du Missionnaire de menterie, tourné le signe de croix en ridicule, et forgé des histoires sur le Prêtre. Les blancs sont venus, tous gens dévergondés, sans foi ni loi ; ils ont traité le Missionnaire de charlatan. Le pauvre sauvage n'a pu demeurer inébranlable. Il a perdu sa première confiance dans la parole du Missionnaire. De plus, le passage de nos Pères a été suivi d'une grande mortalité. Les sauvages, qui sont superstitieux, ont cru que le Prêtre avait apporté la maladie. C'est ainsi que je m'explique une paroie que nous dit une femme au camp Nawaté, le jour de notre arrivée : « Nous avons eu tous le cœur mauvais, quand nous avons vu ton canot ; nous avons peur de mourir. »

Avant que nous puissions convertir cette pauvre race, il faut lui donner de la confiance et détruire toutes les mauvaises impressions, ce qui demandera peut-être beaucoup de temps. Nous sommes restés quatre jours dans ce premier camp. Nous leur avons appris le *Pater* et un petit chant sur Dieu. Nous

[1] Voir *Missions*, t. III, p. 170 et suiv.

avons fini par leur inspirer un peu de confiance. En fin de compte, nous n'étions pas trop mécontents des Nawatés. Le grand chef Mistolosson vint, avec trois enfants, nous conduire dans son canot jusqu'au camp voisin, et cela gratuitement mais non sans quelque effroi. Voici la raison de sa peur. Pendant que nous étions à Nawaté, arriva un canot nokoartor. Ces gens essayèrent de soulever les Nawatés contre nous en parlant mal du Prêtre. Ils prétendaient que chez eux on ne voulait pas voir le Prêtre, que si nous avions la témérité de nous diriger du côté de leur village, dès qu'on verrait arriver notre canot, où ils prendraient leurs fusils pour nous empêcher de débarquer, où ils se sauveraient tous dans les bois. Et malheur à eux, Nawatés, s'ils donnent un canot au Prêtre pour se rendre à Nokoartor! Et maintenant nous voguons vers le redoutable village. Nous restâmes une petite journée en route. Le matin, nous eûmes temps pluvieux et brumeux; nous errions un peu à l'aventure dans les brouillards; un instant notre Mistolosson se crut égaré, mais quand nous arrivâmes au rivage, il se trouva que nous ne nous étions guère écartés de notre route. L'après-midi, le temps se mit au beau et le souffle d'une bonne brise nous rapprocha du village des Nokoartor qui se trouve sur le continent.

La côte de la Colombie britannique est toute découpée par des bras de mer qui s'enfoncent bien avant dans l'intérieur des terres : ce sont comme les grands chemins du canot, seul véhicule possible dans ces parages. Aussi pouvons-nous croire que ces contrées, où l'on ne voit que eau, forêts et rochers, sont spécialement appropriées aux sauvages.

Nous nous demandions quelle réception allaient nous faire les Nokoartor. Le soleil disparaissait à l'horizon lorsque, drapeau au haut du mât, nous tournâmes la pointe qui cachait leur village. Tout le camp était dehors, assis sur ses talons, au devant des loges. Dès que notre canot parut, il y eut tout un remue-ménage, on criait, hurlait, gesticulait; nous avancions toujours. Le tintamarre fut de courte durée : le calme se rétablit bien vite; ils reprirent tous leur première position; et silencieux, immobiles, ils nous regardaient approcher. Nous

touchons le rivage et personne ne vient à notre rencontre. Enfin, deux jeunes gens se détachent du groupe, s'avancent jusqu'à notre canot : ils s'entretiennent avec le chef nawaté. Nous ne comprenions pas ce qui se disait, mais, pour conclusion, ils se retournèrent vers nous, en disant : « Soyez les bienvenus. » Nous étions admis dans le redoutable village. Aussitôt une bande de jeunes gens accourt, et en un clin d'œil tous nos bagages sont transportés dans la loge du chef. Les résultats ont été les mêmes que dans le premier village.

Pendant notre séjour eut lieu un mariage indien. La fête commença dès la veille. Le soir, tous les jeunes gens se réunirent dans la loge de la future pour exécuter leurs chants nationaux en s'accompagnant de leurs tambourins. Les gamins, qui sont singes en tous pays, assis gravement au devant de notre loge, imitaient la cérémonie. Les chants durèrent jusque bien avant dans la nuit ; ils sont assez jolis, graves, solennels, on dirait des chants d'église : peut-être ont-ils emprunté leurs airs à l'ancienne Mission espagnole de Nootka. Vous savez, sans doute, que lors de la découverte de l'île Vancouver, les Espagnols, catholiques avant tout, établirent une Mission à Nootka, sur la côte occidentale de l'île. Mais, quand la colonie passa aux mains des Anglais, les Missionnaires durent abandonner leur poste.

Mais je suis obligé de vous quitter... un canot nemkish vient chercher le Prêtre... A bientôt...

Fort Ruper, le 19 *octobre* 1865. — Je reprends mon récit... Nous nous endormîmes au son du tam-tam. Le lendemain, nous voyons entrer dans la loge du chef tous les guerriers, le fusil sur l'épaule, la figure toute barbouillée de rouge et de noir. Le fils du chef court dans les rangs, saupoudrant la tête d'un chacun d'une poignée de duvet de canard. D'un air ébahi nous considérions ce spectacle, ne sachant ce qui allait se passer, quand le fils du chef vient à nous et me dit ; « Mon père t'invite à venir voir. — Quoi donc ? lui demandai-je. — C'est une fête sauvage, viens voir. » La curiosité l'emporte : j'interroge le R. P. Durieu : « Faut-il y aller ? — Oui, vous pouvez. » Quand je lève les yeux, je vois le chef, à la tête de

ses guerriers, sortir de la loge. Et je suis par derrière avec le fils du chef. Les guerriers vont se poster devant chaque loge sur plusieurs lignes, le fusil en arrêt, pendant que des jeunes gens, en chantant, frappent sur la porte et les murailles avec des bâtons. A un signal donné, les guerriers tirent sur la loge en feu de file. Ils rechargent leurs fusils à la hâte, et la procession se dirige vers la loge suivante. Ils firent ainsi le tour du camp. La cérémonie terminée, les guerriers rentrent dans leurs loges, déposent leurs fusils et reviennent s'asseoir en cercle sur la grève où tout était prêt pour un feu de joie : il y avait un tas de longues perches de cèdre. Un jeune homme y met solennellement le feu. Quand le cèdre commence à brûler avec le craquement qui lui est particulier, le chef se lève pour distribuer des perches enflammées aux principaux membres de l'assemblée. Chacun la reçoit et la conserve debout. La distribution est suivie d'un long discours du chef, et à peine a-t-il fini de parler que les enfants et les jeunes gens se jettent sur le feu de joie pour se partager les restes des perches ; c'était à qui en enlèverait le plus. Dans un instant, le tas a disparu. Chaque loge avait son morceau. Les sauvages considèrent ces perches comme une chose sacrée. Le Frère ayant voulu, le soir, se servir d'un de ces débris pour allumer son feu, on lui fit comprendre par gestes qu'il ne fallait pas le brûler.

Après le feu de joie eut lieu une distribution de couvertures : nous eûmes chacun une fourrure. La nouvelle mariée fit ensuite le tour du camp, distribuant à toutes les ménagères des ustensiles de cuisine. Le Frère, en qualité de cuisinier, espérait aussi quelque chose, mais son attente fut déçue, et on ne tint aucun compte de ses plaintes.

Pour terminer la fête, on donna un grand repas de halibot sec et d'huile de poisson. Nous y fûmes invités. Nous tâchâmes de faire honneur à leur halibot qui n'est pas quelque chose de bien appétissant ; ça n'a pas plus de saveur que des feuilles de chou séchées au soleil. Quant à leur fameuse huile, dont ils sont si friands, nous nous gardâmes bien d'y toucher. L'odeur seule fait bondir le cœur. Le dicton sauvage :

bon comme l'huile du petit poisson sonne mal à l'oreille d'un blanc, mais *de gustibus non disputandum*. Notre Frère voulut y goûter : il trempe un morceau de halibot dans le pot à huile et le porte à la bouche, mais il n'eut rien de plus empressé que de le rejeter, et le reste de la journée il lui semblait que son cœur ne faisait que monter et descendre de la poitrine à la gorge, et de la gorge à la poitrine. Le repas fini, il y eut des discours et la fête du mariage était terminée.

En quittant le camp Nokoartor nous eûmes de la peine à trouver un canot et des gens pour nous conduire au prochain camp Tsawaté-Enor, à trois journées de canot. Nous avons eu beau temps ; nous descendions la côte de la Colombie Britannique ; à notre droite, nous avions la grande mer semée d'îlots couronnés de bois, à notre gauche, le continent avec sa chaîne de montagnes dont les pics élevés sont couverts d'une neige éternelle. Les incidents du voyage sont peu intéressants. Le paysage est toujours le même : de l'eau, des rocs et des forêts. Néanmoins, quand on a beau soleil et bon vent, il est assez agréable de voyager en canot, de suivre les détours capricieux de ces bras de mer, d'errer au milieu du dédale inextricable d'îlots sans fin qui entourent la côte du continent comme d'un réseau. De temps en temps, un veau marin élève son nez pointu à la surface pour voir passer notre canot et nous demander pourquoi nous venons troubler la tranquillité de sa solitude. D'autres fois, la baleine, en reine de la mer, sera vue se promenant au loin, lançant bien haut son jet d'eau. A de rares intervalles, un chevreuil sortira du taillis et debout sur la grève semble en extase devant l'immensité de l'Océan. Au détour d'une pointe, au fond d'une baie, nous trouverons une bande de canards qui s'envolera à notre approche, en faisant siffler l'air sous le coup de leurs ailes vigoureuses. Ailleurs, l'œil perçant du sauvage découvrira dans le lointain une voile fugitive.

Nous rencontrâmes en route des sauvages du Nord, des Simhséans qui revenaient de Victoria. Nous voulions camper un soir et nous trouvons la place déjà occupée ; nous découvrons plusieurs tentes sur le rivage et quatre canots armés au fond

de la baie. A cette vue, nos jeunes gens cessent de ramer, prennent leurs fusils, regardent les batteries et les placent à portée de la main, puis recommencent à ramer en silence. Nous leur demandons la raison de leur conduite. Ils se contentent de nous montrer les tentes dressées sur le rivage, en disant le mot : *Simhséan*. Anciennement, la race Simhséan et la race Kouakoual étaient des ennemies acharnées et ne pouvaient jamais se rencontrer sans en venir aux mains. Nos gens avaient peur, nous les rassurons : « Vous n'avez rien à craindre avec le Prêtre. » Tous les Simshéans debout à la porte de leurs tentes regardaient venir notre canot. Quand nous fûmes à portée de la voix, le chef nous cria en tchinook : « Qui vient? » Nous nous levons et nous répondons : « Le Prêtre. » Et tous de crier à l'unisson : « Viens, viens ! » Ils accourent sur la grève au-devant du canot, charrient nos bagages, portent notre canot en triomphe, dressent notre tente et préparent notre feu. Nos gens, les bras croisés, les regardaient faire avec des yeux stupéfaits ; ils ne s'attendaient pas à une pareille réception de la part des Simhséans. Un peu derrière nous venait un canot Fort Ruper ; ils vinrent camper au même lieu. Quand on l'aperçut, le chef Simhséan nous demanda : « Ce canot est-il à toi? » Nous répondons : « Ce sont nos gens. » Et le chef d'envoyer son monde faire les honneurs de la réception.

Le village Tsawaté-Enor est situé au fond d'un long bras de mer, au pied des montagnes et à l'embouchure d'une rivière assez considérable. Nous arrivâmes en vue du camp vers les trois heures de l'après-midi. Les gens étaient occupés à faire une grande distribution de couvertures. Quand on vit flotter notre drapeau, on suspendit la fête. Tout le monde sort des loges et le chef nous dépêche dans un canot léger deux jeunes gens robustes pour nous piloter et nous aider. Nous ramions avec difficulté à cause des barres de la rivière. Nous arrivons, et debout sur la plage, le manteau sur le bras, nous recevons la poignée de main de tout le camp, qui défile devant nous.

Quand nous fûmes casés dans la loge du chef, on nous laissa à nous-mêmes et tous retournèrent à leur fête un instant interrompue.

C'est dans ce camp que nous avons le plus souffert ; d'abord

on nous a volé plusieurs effets; on nous a insultés. Mais il s'est passé un petit événement qui aura peut-être fait impression sur leur esprit. Ici comme partout ailleurs les enfants s'attachaient à nous, nous rendaient les petits services en leur pouvoir. Un matin le frère va faire du bois : tous les enfants l'accompagnent et rapportent en triomphe ce qu'il a préparé. Un homme avancé en âge, mais encore fort et robuste, qui causait avec nous, dit aux enfants de me demander le payement de leur travail. Je ne voulais rien donner. Alors notre vieux leur dit : « Puisque le Prêtre ne veut rien donner, portez ce bois dans vos loges. » Les enfants s'apprêtent à obéir. Je me lève. Je demande où ils vont ? « Ce bois ne vous appartient pas, ce n'est pas vous qui l'avez préparé : reportez-le à l'endroit où vous l'avez pris et j'irai le charger moi-même. » Les enfants ne me comprenaient peut-être pas, mais ils virent bien que je n'étais pas content ; ils laissèrent retomber le bois et s'accroupirent sur leurs talons à côté du feu. Quant au vieillard, je lui parlai sévèrement.

Le même jour, après la réunion des sauvages, un jeune homme arrive en courant : « Viens vite : un homme est tombé tout d'un coup comme mort ! viens vite ! » Je vole et je trouve toute une loge en émoi ; on pleure, on crie, les hommes de médecine soufflent sur la poitrine d'un sauvage étendu sans connaissance. J'impose silence. Je fais sortir les jongleurs et je considère mon malade. Je reconnais mon vieillard du matin. Il était là gisant, le visage pâle ; l'eau coulait de ses yeux fermés ; sa poitrine se soulevait sous une respiration lente et pénible. Je ne savais ce qu'il pouvait avoir. J'arrose sa tête d'eau froide, Je lui frotte la poitrine avec de la pommade camphrée, le fais mettre au lit avec une pierre brûlante sous la plante des pieds. Pendant ces opérations, j'entendais les gens se dire les uns aux autres : « On a volé le Prêtre, on l'a maltraité, vous voyez maintenant ce qui nous arrive ; cet homme va mourir parce qu'il a mal agi à l'égard du Prêtre. » Au bout de quelques instants, mon sauvage reprend connaissance : il ouvre les yeux, me reconnaît et semble avoir peur ; « Rassure-toi, lui dis-je, tu es guéri ; dors maintenant, demain

tu pourras encore courir! » Je fais mon ordonnance et je me retire.

De Tsawaté-Enor, nous nous rendîmes en un jour et demi au camp des Memlelakrela. C'est notre voyage le plus désastreux : nous avons eu la pluie tout le temps ; le Frère irlandais était malade et nos rameurs faisaient la mauvaise tête : tous les maux se tiennent par la main et se suivent à la file.

Nous sommes bien accueillis chez les Memlelakrela, mais il ne s'y passa rien qui soit digne de mention. Après quatre jours, nous délogeons encore pour aller chez les Klaoutsis, à six milles plus loin. Dans ce trajet, nos deux conducteurs voulurent obtenir au delà du prix convenu. Ma fermeté déconcerta leur dessein et ils durent se rendre au lieu désigné, en perdant même le concours que je leur donnais.

Pendant notre séjour au camp des Klaoutsis eut lieu un tremblement de terre, tel que je n'en avais jamais encore ressenti. C'était un vendredi, si j'ai bonne mémoire. Le 25 août, de neuf à dix heures du soir, j'allais me mettre à genoux pour dire ma prière, quand j'entends la porte de la loge faire du bruit : l'idée me vint que quelqu'un voulait l'enfoncer, mais bientôt toute la maison se met de la partie et mon compagnon s'exclame : « Un tremblement de terre ! » Le camp est sens dessus dessous ; on crie, on tire des coups de fusil et tout cela pour effrayer le diable qui secouait la terre dans le dessein de faire mourir les sauvages. Dans notre loge, un Indien était déjà couché : à la première secousse, il bondit hors de son lit, tout d'une seule pièce, et, debout au milieu de la loge, il ouvre une bouche grande comme un four et se met à beugler. Je lui crie de se taire, et il se met à faire des signes de croix à n'en plus finir. Tous les sauvages avaient peur ; nous sortons pour les rassurer et pour mettre un terme au tintamarre qu'ils faisaient. Ils croient que c'est le diable qui remue la terre, et que ce tremblement est un pronostic de grande mortalité parmi les sauvages. Nous les tranquillisâmes de notre mieux. Ils restèrent silencieux le reste de la nuit, tandis que les Memlelakrela, dont nous n'étions pas éloignés, ne firent que tirer des coups de fusil.

Le lendemain, d'assez bonne heure, un de leurs canots vint nous prier de retourner chez eux pour faire la prière et rendre leur cœur bon : ils disaient qu'ils avaient eu bien peur, qu'ils avaient brûlé toute leur poudre et consumé dans les flammes bien des couvertures. Mais, comme nous avions formé le dessein de nous rendre ce jour-là chez les Matelpas, nous ne crûmes pas devoir obtempérer à leur désir.

Le samedi, nous partons dans un canot léger, sans provision aucune : nous ne prîmes que nos lits et la chapelle : nous voulions savoir si les sauvages ne nous donneraient pas à manger. Nous arrivons : on sonne la réunion, mais nous étions mal tombés; on riait de nous. Le soir, dans la loge où nous avions été conduits, tout le monde mangeait; nous n'avions rien à mettre sous la dent et personne ne nous présenta de nourriture. Nous dûmes nous coucher sans souper. Le lendemain dimanche, nous réunissons les sauvages pour la messe. La messe finie, nous demandons si on ne veut rien nous donner à manger. Le chef, interrogé sur ce point, répond en ricanant : « Ah ! le Prêtre a faim ! » Voyant que toute pitié nous était refusée, nous lançons le canot à l'eau et nous revenons chez les Klaoutsis.

Le lundi, nous aurions voulu aller chez les Nemkrés, mais nous ne pûmes exécuter notre dessein que le mercredi. On nous imposait des conditions trop dures pour nous fournir un canot : nous patientâmes et on finit par accepter nos propositions. Nous eûmes un canot superbe, le plus beau que nous ayons eu pendant ce voyage. Ainsi sont nos sauvages : quand ils voient qu'on n'a pas peur d'eux, ils courbent la tête, mais si vous avez le malheur de leur céder, ils vous enlèveront tout et encore ils ne vous diront pas merci.

Quelques heures de canot nous conduisirent au camp des Nemkrés : c'est une des tribus les moins mal disposées. Nous y passâmes trois jours, et le samedi soir, 2 septembre, nous rentrions au logis, après un mois d'absence.

J.-M.-J. Lejacq, o. m. i.

(*A continuer.*)

MISSIONS DE NATAL[1].

V. Mgr ALLARD était arrivé de Basuto land, le 1er décembre 1864. Son séjour à Piétermaritzburg s'est prolongé pendant trois semaines. Il s'est hâté d'envoyer le R. P. HIDIEN au village de la Mère de Jésus, afin d'aider les Frères dans les travaux qu'ils avaient entrepris pour le nouveau renfort envoyé à la Mission des Cafres. Il s'agit de préparer une maison qu'habiteront les sœurs de la Sainte Famille, et où elles pourront établir toutes les œuvres que Monseigneur juge nécessaires au succès de la prédication de l'Évangile. Le R. P. HIDIEN partit avec un guide et quatre chevaux; il devait arriver à sa destination de manière à y célébrer les fêtes de Noël.

Vers cette même époque, Mgr ALLARD quitta Piétermaritzburg, et se rendit à D'Urban afin d'y surveiller lui-même l'impression d'un catéchisme en *Sisutu*. Il était accompagné du R. P. BARRET, et du Frère MANUEL. Le R. P. SABON avait été désigné pour remplacer pendant son absence le R. P. BARRET à Piétermaritzburg. Le R. P. SABON a mis à profit son séjour dans ce poste : il y a ouvert une souscription dans le but de faire les réparations importantes que réclame sa chapelle de d'Urban.

A la fin de l'année 1864, le personnel du vicariat de Natal était donc ainsi partagé. A d'Urban, Mgr ALLARD, le R. P. BARRET et le Frère MANUEL; à Piétermaritzburg, les

[1] Voir *Missions*, t. V, p. 6.

R. P. Sabon, Barthélemy et Lebihan, les Frères Moran et Tivenan; au village de la Mère de Jésus, le R. P. Gérard, Hidien et le Frère Bernard; à Delagoa, le R. P. Bompart.

L'année 1865, nous offre d'abord une lettre adressée au Supérieur Général par Mgr Allard : nous la reproduisons en entier, elle est datée de la Mission Saint-Joseph D'Urban, le 4 janvier 1865 :

Mission de Saint-Joseph d'Urban, le 4 janvier 1865.

Mon Très-Révérend et bien-aimé Père,

Je veux ici m'acquitter à votre égard d'une dette de reconnaissance pour le renfort de Missionnaires que vous avez daigné nous envoyer. Deux Pères Oblats, un Frère pour tenir nos écoles, un autre Frère tailleur, puis six Religieuses que les sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux ont bien voulu nous donner pour faire un établissement chez les Basutos, ne sont-ce pas là des moyens puissants pour développer nos œuvres et surtout nos Missions auprès des sauvages, au salut desquels tous ces nouveaux ouvriers désirent ardemment se consacrer? Comment pourrons-nous assez remercier le Seigneur d'un bienfait si signalé?

Leur arrivée chez les Basutos est bien propre à produire une grande impression sur l'esprit de ce peuple plein d'énergie et qui veut progresser. Ils commenceront à voir dans cet heureux événement l'accomplissement de ce que nous leur avions promis lors de notre première visite chez eux : d'amener au milieu d'eux des personnes qui leur enseigneraient les arts de la vie civile, aussi bien que les vérités de la religion chrétienne.

Le roi Mosesh est celui qui plus que tout autre désire ce double bienfait. Cet homme, supérieur par ses vues à tous les autres chefs indigènes du sud de l'Afrique, est enchanté de nos établissements. Il voudrait voir son peuple s'avancer dans les voies de la civilisation, et c'est sous la direction des

Missionnaires catholiques qu'il espère que cette transformation désirée s'accomplira. Puissent ces vœux être réalisés! Chose étrange, les Missionnaires protestants eux-mêmes disent ingénument aux Basutos que les Missionnaires catholiques sont seuls capables de civiliser les peuples et d'introduire chez eux les arts et métiers, parce que, disent-ils, il n'y a pas parmi les protestants des moyens pour accomplir cette œuvre. Le trait suivant ne manquera pas de vous intéresser. Nous le tenons de la part d'un Basuto recommandable parmi ceux qui vont au temple protestant; il était lui-même témoin oculaire du fait.

Il y avait environ douze mois que Mosesh donnait audience à un jeune homme nouvellement arrivé de France. C'était le fils du premier Missionnaire protestant qui avait prêché dans les États de ce grand chef. Il était même porteur d'un présent que l'empereur des Français envoyait à Mosesh, probablement en retour de quelques peaux précieuses qu'on avait fait présenter à Napoléon III. Le jeune homme crut que l'occasion était favorable pour impressionner Mosesh contre la religion catholique; il se mit donc à parler contre nous. Quand sa harangue fut terminée, le roi prit la parole et s'exprima comme il suit : « Oui, je reconnais que tu es le fils du premier Missionnaire qui est venu nous annoncer Jésus-Christ. Mais où sont les œuvres de tes Missionnaires? Il y a trente-six ans (36) qu'ils ont commencé à prêcher parmi nous et nous sommes encore tous païens! » Ces paroles de Mosesh, qui étaient sans réplique, ont porté, nous dit-on, la confusion parmi les ministres protestants.

Lorsque j'eus appris que les six religieuses qui nous étaient destinées avaient débarqué à Natal, je dus en informer Mosesh, sous la protection duquel elles venaient s'établir. Le genre de vie que les religieuses embrassent et les motifs qui les animent sont une chose si étrange pour les sauvages!... Je retraçai les œuvres qu'elles venaient accomplir parmi les Basutos. Le roi approuva hautement leur établissement. « Qu'elles viennent, dit-il, sans crainte s'établir ici. J'en suis enchanté. Qu'elles soient les bienvenues! » Puis il ajouta :

« Quand ces religieuses seront installées dans ce lieu, je viendrai les visiter. Je regarderai comme des jours heureux ceux que je passerai auprès de leur établissement. Pendant ma vie, il s'est montré souvent des jours mauvais; j'ai été obligé de combattre pour établir solidement mon règne, mais maintenant va venir pour moi l'âge d'or; les jours de ma vieillesse s'écouleront dans la paix et la prospérité. »

Ces sentiments de bienveillance du Chef à notre égard sont partagés par les chefs subalternes, en sorte que chaque jour nous allons en gagnant du terrain dans la confiance de ces infidèles. Ce sera surtout par notre désintéressement, par la patience au milieu de nos épreuves, et par une conduite sage et prudente au milieu de toutes nos démarches, que nous viendrons à bout de persuader à ces sauvages que notre religion est la seule véritable. Déjà ces peuples disent de nous : « Ces Missionnaires pratiquent ce qu'ils enseignent. »

Une excursion que nous fîmes au mois de mai dernier vint ajouter encore à la persuasion où nous sommes qu'au milieu des peuples que gouverne Mosesh, il y a du bien à faire. Le jour de l'Ascension, nous arrivâmes dans un village de trois ou quatre mille âmes. Ces peuples forment une tribu à part; un certain nombre d'entre eux ont été baptisés par les ministres protestants, dans un pays lointain qu'ils ont été forcés d'abandonner. Ces bonnes gens paraissent avoir des mœurs bien douces et être assez avancés dans la civilisation. Ils s'habillent à l'européenne. Ce qu'il y a de remarquable chez eux, c'est que, quoi qu'ils soient sans temple et sans leur ministre, qui n'a pas voulu les suivre dans leur émigration, ils continuent à se réunir chaque jour pour la prière publique. Ce fut là que trois fois nous avons été invités à leur adresser la parole. Afin de n'avoir pas l'air de présider une assemblée protestante, nous nous tînmes à l'écart jusqu'à ce qu'ils eussent terminé leur prière. Tous nos discours avaient pour but de leur montrer que la religion catholique est la seule véritable, que la religion protestante était en contradiction avec l'Évangile sur tous les points controversés. Ils nous écoutaient avec attention, ayant leur Évangile en main, et ils ne parais-

saient montrer aucun déplaisir de nous voir en opposition avec la doctrine qu'on leur avait prêchée. Au moyen d'une petite concordance manuscrite que nous avons composée, les passages que nous leur citions étaient bien vite trouvés ; ils étaient satisfaits dès qu'ils les avaient lus. Un seul jeune homme, qui avait été plus en contact avec des protestants européens, nous parut de mauvaise foi ; les autres le tournaient en ridicule, lui disaient de mieux lire le passage et nous priaient de l'excuser de ce qu'il aimait à nous contredire sans raison. Nous laissâmes ce peuple favorablement impressionné en faveur de la religion catholique. A notre retour, nous exprimâmes au roi Mosesh le désir de former plus tard un établissement dans cette localité. Depuis, nous avons appris qu'ils désiraient revoir le Missionnaire catholique.

Voilà plus d'un an que nous avons commencé les exercices de la Mission parmi ces infidèles. Ce serait, sans doute, plus consolant si, au lieu de vous parler seulement de nos espérances, nous pouvions vous présenter une longue liste de catéchumènes et de néophytes. Quoique ce résultat si désiré se fasse encore attendre, je ne persiste pas moins à dire que l'espoir que nous avons conçu pour la conversion des Basutos n'est pas déchu dans notre cœur. Que ceux qui s'intéressent au bien de la Mission prennent patience. Les institutions que nous formons au milieu de ces sauvages, je n'en doute pas, porteront leur fruit.

Nous avons été devancés par l'hérésie, qui s'est établie dans un grand nombre de localités. Un certain nombre de Basutos avaient embrassé la nouvelle religion et l'ont ensuite abandonnée, et, en comparant leurs mœurs avec les mœurs de ceux qui sont demeurés infidèles, ils se sont dit : « Qu'avons-nous gagné de nous faire chrétiens ; nous sommes demeurés païens par les dispositions de notre cœur ; nos œuvres en rendent témoignage. »

Naturellement ce qu'ils ont vu de leurs propres yeux a dû leur inspirer de la méfiance pour la religion chrétienne en général. Ils nous disent eux-mêmes qu'ils veulent tout voir et tout examiner avant de se décider, crainte de se laisser sur-

prendre. C'est ce qui explique, en partie, comment notre œuvre n'avance pas aussi vite que nous le voudrions, quoique nous ayons déjà beaucoup gagné dans leur estime.

En cet état de choses, je me permets de vous recommander très-instamment cette Mission. Nous prions tous nos Frères d'adresser au ciel les plus ardentes prières pour hâter le moment de la grâce en faveur de ces sauvages, afin que, en ce moment où nous allons mettre en opération divers établissements si propres à produire du fruit, ils ne demeurent pas insensibles aux lumières de la foi qui va briller avec un nouvel éclat parmi eux.

14 *janvier*. — Le P. Gérard, qui est resté parmi les Basutos pendant que je suis descendu à Natal, me donnait les détails suivants sur cette Mission, dans une lettre du 19 décembre :

« Depuis votre départ, les infidèles que nous évangélisons n'ont pas cessé d'assister aux exercices de la Mission tout aussi nombreux qu'auparavant. Ceux qui fréquentent régulièrement notre chapelle y viennent d'un village qui est à plus d'une lieue de distance; ils s'y rendent en chantant les cantiques de la Mission tout le long du chemin. En ayant trouvé quelques-uns assez bien disposés, je les ai admis au catéchuménat le jour même de Noël. Une de ces catéchumènes s'est procuré des habillements pour venir à la chapelle; j'en ai donné à une fille qui m'a paru avoir un grand sens de modestie, chose bien rare chez les Basutos. Son père, qui est un des chefs et fils du roi, ne s'oppose plus à ce qu'elle se fasse chrétienne catholique.

« Ces catéchumènes, qui viennent de si loin pour le service du dimanche, se rendent encore à la chapelle un jour de la semaine pour suivre un cours d'instruction auquel les autres ne sont pas admis. Dimanche dernier, il y avait un grand entrain pour faire les salutations à l'autel, en entrant et en sortant de la chapelle, et même pour prendre de l'eau bénite. Cela était causé par l'exemple de celles qui viennent au catéchisme. Les Basutos me demandent, il y a déjà longtemps, quand vous reviendrez de Natal, parce que, disent-ils, leur cœur est déjà dans l'ennui. Ainsi, les bons desseins que vous

aviez conçus de voir cette Mission fleurir un jour, ont toujours, et maintenant plus que jamais, un fondement solide; l'expérience prouve qu'ils viennent de Dieu. »

Je vous prie d'agréer les sentiments de l'affection la plus sincère, avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre tout dévoué serviteur.

† M.-J. Francois, o. m. i.,
évêque de Samarie.

L'impression du catéchisme en *Sisutu* étant terminée, Mgr Allard revint à Pietermaritzburg. Il y présida aux derniers préparatifs nécessaires pour entreprendre le grand voyage qui devait le conduire lui et toute la pieuse caravane vers le village de la Mère de Jésus. Ce fut le 18 février, le lendemain du jour où toute la Congrégation célèbre l'anniversaire de l'approbation de nos saintes Règles, que les Missionnaires de Cafrerie se mirent en marche. Laissons encore la parole à Monseigneur. Il écrivait au Supérieur Général, le 10 juin 1865 :

Motsi-wa Ma Jesu (village de la Mère de Jésus),
le 10 juin 1865.

Mon Très-Révérend et bien-aimé Père,

Nous voici arrivés au centre de notre Mission, chez les Basutos, de retour de Natal où m'avaient conduit des affaires importantes. Le 26 du mois d'avril, en mettant pied à terre, nous entrions dans notre chapelle du village de la Mère de Jésus, avec le nombreux renfort que vous nous avez envoyé de France, et tous ensemble, nous faisions éclater nos transports de joie et de reconnaissance, nous rendions les plus vives actions de grâces à la bonté divine qui nous avait couverts de sa protection, au milieu des difficultés nombreuses, contre lesquelles nous avions été obligés de lutter pour arriver au terme de notre voyage.

L'affection si bien connue que vous portez à vos enfants, me fait un devoir de donner le récit des principaux événements qui ont signalé notre marche. Au reste, en quittant Maritzburg, nous n'ignorions pas les difficultés qui nous attendaient sur notre route ; nous étions alors à la saison des pluies, qui, pour Natal et pour les pays que nous avions à traverser, commencent en décembre, et se continuent quelques fois jusqu'au mois d'avril ; mais le Missionnaire ne peut pas toujours choisir son temps.

Notre caravane se composait de quinze personnes. Quatre Missionnaires, Oblats de Marie Immaculée, parmi lesquels un Frère tailleur ; six Religieuses de la Sainte Famille de Bordeaux. Nous avions pour conduire nos deux wagons cinq Basutos, parmi lesquels le gendre du roi Mosesh. Pour vous donner une idée de ce qu'on appelle wagon, qu'on se représente une voiture à quatre roues, massive et solidement construite, mesurant quinze pieds de longueur, sur six pieds de largeur, couverte d'une tente pour se garantir des ardeurs du soleil, comme des incommodités de la pluie et du froid. Chacun de ces wagons était attelé de quatorze gros bœufs. On ne reconnaît pas là sans doute l'élégance et la légèreté de ces voitures de voyage qui sont d'usage en Europe. Cependant nos wagons ne sont que mieux assortis aux besoins des voyageurs dans le sud de l'Afrique, et ne sont pas moins coûteux, car l'acquisition de ces deux attelages s'élève à 10,000 francs. Ce sont de véritables maisons ambulantes, qui tantôt s'élèvent sur de hautes montagnes, tantôt en descendent rapidement là où il n'y a pas même de trace de chemin. Avec ces mêmes wagons, l'intrépide voyageur traverse les déserts de l'Afrique, pénètre jusqu'au grand lac pour aller vendre aux sauvages des articles européens, et en rapporter en échange les dépouilles précieuses de quelques animaux, comme l'ivoire, des peaux de tigre et de lion qui sont si estimées en Europe. Ce sont là les voitures qui portaient les articles nécessaires pour notre Mission, dont le poids ne s'élevait pas à moins de cent quintaux. Chacun des Missionnaires devait en outre trouver une place dans ces véhicules.

Avec les différentes classes de voyageurs, j'avais dû veiller à ce qu'il y eût le meilleur ordre possible. Les religieuses avaient à elles seules un wagon. Quand nous nous arrêtions le soir pour camper, on dressait deux tentes, l'une pour les Missionnaires, et l'autre pour les sœurs. Au milieu de ces deux tentes se trouvaient placés nos conducteurs qui pouvaient tout observer. Je tenais à ce que à notre arrivée, nos guides, tous infidèles, fussent capables de nous rendre témoignage en face d'un peuple, qui de longue main a entendu répéter les calomnies des ministres protestants contre la religion catholique et ses Missionnaires. Cet ordre fut ponctuellement observé pendant tout le voyage.

Partis de Maritzburg le 18 février, tous nos voyageurs étaient dans la joie. Les religieuses surtout, qui longtemps avaient attendu mon arrivée à Natal, d'où je devais les conduire dans leur Mission, étaient au comble de leurs vœux. Mais quel que fût l'empressement qui nous portait vers notre chère Mission des Basutos, on comprend qu'avec un si nombreux personnel, et le mode de transport qui seul était à notre disposition, nous ne pouvions avancer qu'à petites journées. Sur la route de Natal, où grâce au gouvernement anglais, les chemins sont bien entretenus, aucun accident bien extraordinaire ne vint interrompre notre marche. Quelques fois nous fûmes accueillis par des catholiques irlandais qui se montraient heureux de voir leur Evêque et leurs prêtres, mais qui surtout étaient remplis d'admiration en voyant le dévouement des religieuses à aller s'établir au milieu des sauvages. A Busheman River, nous nous détournâmes de notre route pour aller célébrer le dimanche chez M. Bobbert. C'est une famille allemande, qui venue, du royaume de Prusse, s'est établie depuis peu d'années à Natal. M. Joseph Bobbert possède une riche ferme, fait noblement les honneurs de sa maison, lorsque ses amis le visitent. Ce gentilhomme, aussi bien que toute sa famille qui est catholique, se montre attaché à notre sainte religion, et par l'accueil qu'ils nous ont toujours fait, et les services qu'ils nous rendent, ils se montrent les bienfaiteurs de notre Mission.

Nous arrivâmes assez heureusement jusqu'au sommet du Drakensberg qui forme la limite de la colonie de Natal. Jusque là les accidents furent peu nombreux ; parfois le terrain cédant sous le poids énorme de nos wagons, les roues s'enfonçaient jusqu'à l'essieu ; avec un peu de travail on venait à bout de les dégager ; mais une fois arrivés dans le Free State, on se trouva comme dans un désert ; les accidents se multiplièrent alors et devinrent d'autant plus graves qu'il était plus difficile de les réparer. Plusieurs fois le grand câble où étaient attelés nos bœufs, se cassa ; un de nos wagons fut renversé ; nous fûmes arrêtés par la rivière appelée Elands River, pendant onze jours, sans pouvoir la traverser, à cause de la crue des eaux. Là, notre position était d'autant plus critique que nos provisions s'épuisaient sans pouvoir les renouveler; nous étions pris entre deux rivières, qui ne nous permettaient ni d'avancer ni de reculer. Enfin, on nous parla d'un autre passage plus facile à neuf milles plus haut; le P. Le Bihan alla à la découverte, et ayant pu nous donner des renseignements favorables, nous nous mîmes en marche vers cet endroit. Le premier wagon entra dans la rivière et en sortit heureusement, quoique avec assez de difficulté. Ce premier succès obtenu, tout le monde se mit à la manœuvre pour faire passer le second wagon, sur lequel se trouvaient les religieuses. Vingt-six bœufs attelés traînèrent sans peine la voiture jusqu'au milieu de la rivière. Là, se trouvait un îlot, qui divisait les eaux du fleuve en deux branches ; quelques efforts que l'on fit, on ne put jamais le franchir. Nos bœufs étaient fatigués par une marche forcée, et depuis sept heures ils n'avaient pas pris leur pâture ordinaire. Bientôt la nuit vint nous couvrir de ses épaisses ténèbres, et à notre grand regret, nous fûmes obligés de laisser le wagon et les sœurs au milieu de la rivière. Par surcroît de malheur, nous étions menacés d'une tempête qui aurait pu grossir les eaux, mouiller nos bagages, ou même emporter le wagon et tout le contenu; car, à cet endroit, le courant était impétueux. Mais la bonté divine qui veillait sur nous, nous épargna ce malheur. L'orage se dissipa, et le lendemain, favorisés d'un temps

magnifique, nous sortîmes de ce mauvais pas et continuâmes notre voyage.

Pendant neuf jours nous poursuivîmes notre route dans un véritable désert. La ligne que nous parcourions formait la limite entre le Free State et la contrée des Basutos. Comme les deux peuples sont souvent en guerre, ils se tiennent à une distance considérable, crainte d'une surprise; parfois, nous voyions des habitations et des fermes abandonnées; nous rencontrâmes aussi quelques Basutos qui étaient sortis de leurs montagnes pour venir jusqu'à nous. Ils nous vendirent du maïs dont nous avions un grand besoin pour nourrir nos conducteurs.

Le 30 mars fut un jour mémorable pour nous. Nous avions à traverser un large marais de trois à quatre cents mètres; il est formé par une rivière qui, en cet endroit présentait comme une forêt de roseaux; là, le Seigneur nous ménageait une nouvelle épreuve. Le premier wagon sortit de ce mauvais pas, non sans beaucoup de difficulté; mais la seconde voiture s'enfonça tellement, qu'il nous fut impossible de la dégager ce jour-là. Encore une fois, les religieuses se virent condamnées à une captivité bien pénible, mais qui ne dura cependant que pendant quelques heures; car comme la rivière n'offrait ici aucun danger pour ceux qui la passaient à pied, les sœurs se résolurent à laisser leur voiture et à descendre dans l'eau pour se rendre dans le camp où nous étions tous réunis. Un autre incident était bien capable de donner de l'inquiétude aux religieuses, alors qu'elles étaient encore captives dans leur wagon. Tout à coup, elles se virent environnées d'un escadron de huit cavaliers, tous bien armés. Deux de ces émissaires furent chargé de faire sentinelle autour de la voiture, tandis que les autres s'avancèrent vers le premier wagon; ils gardaient une contenance sévère et, sans nous dire un mot, ils mirent pied à terre; bientôt ils firent de nombreuses décharges avec leurs fusils, évidemment pour nous intimider. Nous ne fûmes nullement embarrassés; nous devinâmes sans peine le but de leur visite : ils étaient envoyés par le gouvernement hollandais du Free State pour voir si

nous ne portions pas des canons, des fusils et de la poudre, articles que les lois du gouvernement du sud de l'Afrique, font un crime de vendre aux sauvages. Nous donnâmes à ces émissaires pleine liberté pour visiter notre wagon, et ils furent satisfaits. Souvent dans nos voyages, nous avons occasion de passer près de leur demeure, nous pouvons avoir besoin de quelque service de leur part; je profitai de l'occasion pour en faire des amis, et je leur offris du café qu'ils acceptèrent volontiers; avant de nous quitter, ils nous promirent de nous aider si jamais nous étions dans le besoin quand nous passerions près de leurs fermes.

Ces Hollandais, dont nous avons souvent occasion de parler dans nos lettres, furent les premiers à coloniser le cap de Bonne-Espérance ; de là, ils se sont établis à Natal, et aujourd'hui, ils se trouvent répandus dans tout le sud de l'Afrique. Ce sont eux qui dictent la loi et qui gouvernent les deux républiques du Free State et du Transvaal. Ils possèdent une grande étendue de pays, entre le fleuve Orange et le fleuve Limpopo, c'est-à-dire depuis environ le 31° degré jusqu'au 22° degré de latitude méridionale; plusieurs de ces fermiers portent des noms français ; ils forment une fraction de ces calvinistes qui quittèrent la France lors de la révocation de l'Edit de Nantes. Je dois dire à leur louange qu'ils m'ont toujours bien accueilli, lorsque dans nos voyages nous avons été leur demander l'hospitalité. Cette fois, les religieuses étaient surtout l'objet de leur attention ; ils leur firent des présents qui étaient bien utiles pour la route.

Une fois entrés dans les Etats de Mosesh, notre marche fut plus heureuse; nous avancions à grandes journées, et bientôt, nous arrivâmes en face du village de Malopo qui gouverne une province du pays des Basutos. Mosesh se trouvait là pour régler quelques affaires du gouvernement, et par une lettre il nous fit dire qu'il désirait nous voir ; mais nous avions prévenu son invitation, et déjà nous étions en marche, lorsque son courrier arriva jusqu'à nous. Il fallait traverser une grande rivière pour arriver au village où le roi tenait sa cour ; en conséquence, les sœurs furent dispensées d'aller

présenter leurs hommages à Sa Majesté. Le Grand Chef nous fit le meilleur accueil, et il nous demanda aussitôt où étaient les religieuses; son cœur fut pleinement satisfait quand nous répondîmes qu'elles étaient arrivées sous notre conduite. Il voulut avoir des détails sur notre voyage, il nous dit qu'il avait été inquiet à notre sujet dans la crainte que nous eussions été arrêtés par les Hollandais; puis, il nous fit servir du café, rafraîchissement d'étiquette quand on visite le roi. Mais il était impatient de voir les sœurs, et comme elles n'avaient pas pu venir jusqu'à lui, il voulut aller lui-même les visiter ce jour-là même, quoique ce fût déjà un peu tard; c'est pourquoi une nombreuse cavalcade fut aussitôt organisée, et l'on se mit en marche.

Le roi était accompagné de son fils Malopo et d'une quarantaine de cavaliers. Il fut reçu dans notre camp avec une décharge de mousqueterie dont lui firent honneur nos conducteurs de wagons. Après avoir été introduit dans la tente des sœurs, il leur témoigna sa vive satisfaction à la vue du bien qu'elles venaient accomplir parmi son peuple. Puis on lui servit des rafraîchissements, et nous lui promîmes de nous dédommager de cette courte visite, alors que nous serions arrivés dans notre Mission. Une seconde décharge de fusils salua le roi à son départ.

Le lendemain, nous continuâmes notre route, et nous nous avançâmes à grandes journées vers le terme de notre voyage; le 14 avril, nous arrivâmes sur les bords du Calédon. Le cher Père Gérard était venu le jour d'auparavant sur la rive opposée, dans l'espoir de nous rencontrer; mais il nous avait dévancés d'un jour, et pressé par les affaires de sa Mission, il s'en retourna à son poste, après nous avoir laissé une lettre, dans laquelle il nous exprimait son vif regret de ne pouvoir pas nous attendre. Avec quel bonheur n'aurai-je pas béni et embrassé ce cher Père!... Le Calédon était le seul obstacle qui, dorénavant pût arrêter notre marche. C'est la grande rivière de Basuto Land, toutes les autres sources des Etats de Mosesh lui payent le tribut; les eaux se trouvèrent tellement hautes, que pendant dix jours il nous fut impossible d'en tenter le passage,

Mais le lundi de Pâques, le Père HIDIEN et le Frère BERNARD étant arrivés du village de la Mère de Jésus pour nous aider de leurs conseils et de leurs bras, nous concertâmes un plan qui réussit à merveille. Une caisse en bois d'environ six pieds de long, sur trois de large, devait nous tenir lieu de barque proprement dite. Les deux Pères LE BIHAN et HIDIEN, qui savaient nager, s'associèrent cinq à six Basutos robustes et également experts dans l'art natatoire, et unissant leurs efforts, ils se mirent à transporter successivement tous nos bagages sur le bord opposé de la rivière. Tandis que les uns tout en nageant traînaient la cargaison avec une corde, les autres, cramponnés autour de la caisse, la dirigeaient et l'empêchaient de chavirer. Trente-huit fois on fut obligé de traverser ainsi la rivière dans une saison où la froideur de l'eau n'avait certainement rien d'attrayant. Mais tout fut si promptement exécuté, que dans l'espace d'un seul jour, les cent quintaux que pesaient nos bagages se trouvèrent transportés sur la rive opposée, sans qu'on eût à regretter aucune avarie. Aussi le soir de ce beau jour, fîmes-nous retentir la vallée de nos cantiques d'actions de grâces, et nous oubliâmes les fatigues d'un si long voyage, en pensant que dans deux jours nous pourrions nous reposer dans le sein de notre Communauté.

Un spectacle bien consolant nous attendait, près des villages situés à une heure et demie de notre Mission. Là, se trouvent réunis environ quinze cents habitants, et c'est de là que sortent ceux des Basutos qui sont les plus fidèles à fréquenter notre chapelle. Aussitôt que nos wagons furent aperçus de ce bon peuple, des troupes d'hommes et de femmes se mirent en marche en deux bandes, pour venir nous féliciter de notre arrivée. La première division était sous la conduite du Père GÉRARD, et la reine du village, belle-fille et nièce du roi Mosesh, conduisait la seconde. Ils arrivèrent à nous en chantant les cantiques de la Mission. Je fus profondément ému à ce spectacle, et je dois avouer que j'eus bien de la peine à réprimer mon émotion. La nuit seulement nous sépara de ce peuple qui nous était déjà si cher. Le lendemain la population de ces villages continua à affluer vers nous,

pendant que nous continuions notre voyage. Enfin, après soixante-quatre jours de marche, nous arrivâmes dans notre Mission, où tout avait pris un air de fête pour nous recevoir. Nous rendîmes d'abord tous ensemble de solennelles actions de grâces au Seigneur, puis nous installâmes les religieuses de la Sainte Famille dans leur logement provisoire. Pendant tout le voyage, et alors qu'elles se trouvèrent dans les circonstances les plus pénibles, elles se montrèrent dignes de leur mission par un courage supérieur à toute épreuve. Nos conducteurs, encore tous païens, ne pouvaient s'empêcher de les admirer. C'est un heureux présage pour le succès des œuvres qu'elles vont diriger.

Comment ne pas adresser aussi un mot de remercîment au Père Le Bihan, qui a été mon compagnon de voyage depuis mon départ de Basuto Land, jusqu'à mon retour; il devait aussi être le surintendant et le pourvoyeur de toute la caravane. En vérité, il ne s'est épargné aucune peine tant la nuit que le jour, et par son activité et sa prudence il a suffi à tout. Que les inquiétudes d'un voyage sont bien adoucies, lorsque l'on a de tels auxiliaires! Daigne le Seigneur le dédommager de toutes ses fatigues par beaucoup de succès dans la Mission importante qui va lui être confiée.

Nous étions à peine arrivés dans notre Mission, que le roi nous fit annoncer que tout prochainement il viendrait nous voir. Ces visites royales ont toujours lieu le dimanche, à dessein pour engager son peuple à fréquenter la Mission. Une trentaine de cavaliers formaient la garde d'honneur de Mosesh. La messe fut célébrée devant le Grand Chef avec beaucoup de solennité; je fis usage de la mître et de la crosse. Au moment de l'Évangile, on reçut au catéchuménat deux personnes. Déjà à mon arrivée de Natal, le P. Gérard m'en avait présenté six autres. Nous les préparons pour leur donner très-prochainement le baptême. Ce seront là les prémices de l'Église des Basutos. Leur conversion au christianisme nous paraît bien sincère. Quand la messe fut terminée, Mosesh assembla toute l'assistance nombreuse devant la chapelle ; il voulut que les sœurs aussi bien que nous fussions présents,

pour entendre les paroles qu'il allait adresser à son peuple, et en leur montrant les religieuses, il dit aux Basutos : que *leur arrivée était comme une richesse pour le pays* ; il réfuta les calomnies que les ministres protestants avaient disséminées contre nous, et exhorta tout le monde à venir recevoir l'instruction au village de la Mère de Jésus.

Huit jours plus tard, nous dûmes aller rendre au roi sa visite. Les religieuses qui y avaient aussi été invitées, s'y rendirent en voiture ; pour nous, nous étions montés sur des chevaux. Nous laissâmes nos montures au pied de la forteresse, dans laquelle Mosesh a établi sa résidence, et nous grimpâmes sur le large plateau qui couronne la montagne. Cette fois, le Grand Chef nous reçut d'une manière vraiment royale. Comme nous nous approchions de sa demeure, il vint au-devant de nous ; il était revêtu d'habits magnifiques. Les avenues qui conduisaient à la salle de réception étaient couvertes de peaux ; un riche tapis, sur lequel était dessiné un superbe lion, couvrait la table, autour de laquelle nous étions rangés; le roi lui-même était placé au centre, et les religieuses occupant des siéges en face du roi, avaient les places d'honneur. Plusieurs chefs et autres personnages de distinction avaient aussi été admis dans les appartements. Après avoir échangé des compliments, on fit servir du café, puis le déjeuner. Les services qui couvraient la table étaient très-élégants. Puis, Mosesh fit apporter les magnifiques présents qu'il avait reçus en différentes occasions, pour nous les montrer et nous faire plaisir.

Bientôt, une longue discussion s'engagea sur l'infaillibilité de l'Église catholique et sur l'impuissance d'arriver au salut pour ceux qui vivent hors de son sein Ces discussions amicales font briller la lumière de la vérité dans les cœurs qui la cherchent sincèrement, et ne peuvent avoir qu'un bon résultat.

Huit jours auparavant, les religieuses avaient offert au roi des habillements tout étincelants d'or; c'était le riche uniforme des amiraux de France : Mosesh, en reconnaissance, et pour gage de son estime et de son affection, leur fit à son tour un présent digne de la munificence royale, consistant en un

assemblage de peaux de tigre, cousues ensemble avec beaucoup d'art, de manière à former un magnifique tapis.

Enfin, le Grand Chef fut si content de notre visite, qu'il aurait voulu nous retenir pendant quelques jours. L'impression que la présence des sœurs produisit sur la population qui se groupa autour de la demeure du roi, fut des plus heureuses. A leur arrivée, on avait l'air de les craindre, mais l'empressement qu'on mettait à les entourer, à leur toucher la main à leur départ, la joie qui brillait sur tous les visages, prouvaient qu'elles avaient conquis bien des cœurs. A ce sujet le secrétaire de la cour me fit la remarque suivante, pleine d'à propos : *Les missionnaires protestants ont si souvent parlé des religieuses* (et contre les religieuses), *qu'aujourd'hui tout le monde s'estime heureux de les voir.* Lorsque nous fîmes nos adieux au roi, il voulut encore nous accompagner jusqu'à une certaine distance de sa résidence. Ainsi se termina cette mémorable journée, dont le souvenir ne s'effacera pas de longtemps de notre mémoire.

Les sœurs ont déjà commencé leurs œuvres. On leur a confié l'instruction des femmes qui se préparent au baptême ; et elles ont aussi reçu trois petites filles auxquelles elles ont à donner l'éducation. C'est tout ce que leur local leur a permis de recevoir. J'espère que Dieu aidant, elles réaliseront tout le bien que nous avons conçu de leur établissement parmi ces sauvages. Il est temps que je termine cette longue lettre, et il ne me reste plus qu'à vous offrir l'hommage du plus sincère respect et de l'affection avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre tout dévoué serviteur.

† M. J. François, o. m. i.
Evêque de Samarie.

Quelques jours après, le R. P. Gérard racontait au Supérieur Général les consolations qu'il avait éprouvées le jour où le cathécuménat a été institué chez les Basutos :

L'endroit d'où je vous écris ces lignes est le palais royal de Mosesh. J'ai l'honneur d'y passer la nuit avec le bon

P. Le Bihan, que Monseigneur envoie à Natal pour des affaires importantes. Quoique je sois à la capitale, dans l'Athènes des Basutos, je puis dire cependant que me voilà seul avec vous sous les regards du bon Dieu qui ne dort pas, mais qui veille sans cesse sur nous. Toute la ville est plongée dans un profond sommeil. Plût à Dieu qu'elle ne fût pas en même temps assise à l'ombre de la mort de l'infidélité!

Cependant il semble que le Seigneur veut enfin lever l'opprobre qui pèse depuis si longtemps sur cette Mission. Sans trop parler d'un succès qui est encore peut-être bien loin, nous pouvons dire que l'horizon s'est un peu éclairci, tout en nous faisant entrevoir les grands combats qui se livreront pour la réussite de l'œuvre de Dieu.

Il y aura un an le mois prochain, une instruction sur sainte Madeleine, modèle si beau et si encourageant pour les pécheurs et les infidèles, décida deux femmes basutos à dire enfin le fameux : « S'il en est ainsi, que ferons-nous? » Après avoir été éprouvées par leurs parents, nous les reçûmes au catéchuménat, le 25 décembre 1864, le jour même où le P. Hidien nous arrivait de Natal. Le catéchuménat, comme nous l'entendons ici, est déjà une certaine pratique de la religion chrétienne, et une renonciation aux mauvaises coutumes : la polygamie, la circoncision, le culte des faux dieux, etc. Avant d'être admis au catéchuménat, les Basutos font la promesse d'observer le Décalogue. Nous avons fait quelques réceptions : huit en tout. D'autres ont demandé cette faveur, mais nous attendons l'époque où aura lieu le premier baptême : ce ne sera qu'à la fin de la guerre qui vient d'éclater entre les Basutos et les Boërs.

Ces commencements sont bien faibles, mais nos catéchumènes ont un bon esprit : un grand changement s'est déjà opéré en eux. Ils ont été les premiers à demander de se confesser, afin de se décharger du poids de leurs péchés qui ne leur laissait de paix ni le jour ni la nuit.

Au nombre de ces catéchumènes est une bonne et respectable matrone, qui met toute sa joie à s'entretenir avec Dieu : un jour, elle se laissa entraîner par de belles paroles à une

coutume païenne. Ses fils aînés ne l'écoutèrent point lorsqu'il s'agit de circoncire le plus jeune enfant de la famille. Malgré ses remontrances, ils firent une grande fête à laquelle on invita les parents et les voisins. La bonne femme vint ce jour-là à la prière et au catéchisme, alors qu'on s'amusait et dansait dans le village. Cependant, après la cérémonie, on amena, selon la coutume, l'enfant circoncis, âgé de quatorze ans, pour recevoir un baiser de sa mère. Elle succomba aux paroles tendres des autres parents et donna à son fils ce témoignage d'affection. Aussitôt sa conscience le lui reprocha, et le remords la conduisit auprès de moi afin de retrouver le calme et la paix de l'âme. Elle prit une résolution énergique et ordonna que dorénavant la nourriture de cet enfant serait préparée loin de sa hutte, afin de condamner autant qu'il était en elle la participation qu'elle avait donnée à un acte superstitieux.

Ce fait montre combien la grâce agit fortement dans ces pauvres âmes habituées jusqu'alors aux crimes.

Un enfant baptisé en danger de mort, une bonne femme régénérée avant son dernier soupir, telles sont les prémices des Basutos que nous avons envoyées au ciel. Mille et mille actions de grâces à Marie Immaculée, qui nous a aidés si visiblement à l'occasion du baptême de cette pauvre infidèle. Par une grâce toute spéciale, elle nous a toujours parfaitement compris, et elle s'est confessée avec les dispositions les plus admirables.

Voilà quelques fleurs cueillies parmi les ronces et les épines qui couvrent cette terre aride.

Je viens de descendre de la montagne, et je finis cette lettre, à genoux, appuyé sur un vieux panier. Mais je ne puis passer sous silence la conversation que j'ai eue tout à l'heure avec le bon Jof, frère de Moseshi. Nous lui avons donné un catéchisme en *Sisutu;* c'est un ouvrage solide, traduit en partie du catéchisme anglais de Butler. Cet homme m'a dit simplement qu'il n'avait rien vu de si solide dans ses livres, qu'il comprenait bien nos enseignements, et qu'il ne pouvait supporter que ses coreligionnaires attaquassent les *romans* sans les avoir

entendus. Il ajouta ces mots : « La vérité doit être de votre côté, parce quand dix hommes prennent un chemin, et qu'un onzième en prend un autre contraire, c'est ce dernier qui doit avoir tort. » Il faisait allusion à Luther. Je recommande cet homme à vos bonnes prières.

C'est pendant le mois de juin 1865, qu'une guerre cruelle a éclaté entre les Basutos et les Boërs du Free State. Avant de raconter les différents épisodes qui concernent la Mission, assistons au premier triomphe de notre sainte religion parmi les tribus cafres. Voici ce qu'écrivait Mgr ALLARD, le 5 novembre 1865 :

Motsi-wa ma Jesu (village de la Mère de Jésus),
le 5 novembre 1865.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous adresser le 10 juin, une cérémonie des plus consolantes pour le cœur du Missionnaire a eu lieu dans le village de la Mère de Jésus. L'intérêt que vous portez surtout à notre Mission chez les Basutos ne nous permet pas de douter que vous n'en receviez les détails avec plaisir. D'ailleurs, il est bien juste qu'un père connaisse les travaux comme les succès de ses enfants.

C'est le 8 octobre dernier que nous avons eu le bonheur de conférer le baptême à sept adultes de la nation des Basutos. Depuis longtemps nos catéchumènes soupiraient après cette insigne faveur, qui devait les placer au rang des enfants de Dieu ; mais une armée de Hollandais du *Free State*, leurs voisins, étant entrée dans leurs terres, les avait obligés de prendre la fuite. Enfin, leurs ennemis s'étant retirés des lieux que nous habitons, il nous fut possible de réunir tous nos enfants spirituels et de les préparer à recevoir prochainement la grâce du baptême. Nous nous proposâmes de donner tout l'éclat possible à cette solennité, et pendant que le P. GÉRARD instrui-

sait les catéchumènes, le P. Hidien dirigeait tous les préparatifs qui devaient servir à décorer la chapelle. Les religieuses de la Sainte-Famille de Bordeaux prêtaient généreusement leur concours, autant pour habiller les catéchumènes que pour orner la chapelle.

Enfin arriva le jour solennel du baptême. Le roi, accompagné de plusieurs de ses fils, vint relever l'éclat de la fête par sa présence, avec d'autant plus d'à-propos que plusieurs membres de sa famille devaient être l'objet de la cérémonie. Quand le moment fut venu, on organisa une procession qui, du couvent des Sœurs, devait se rendre à l'église. Le P. Barthélemy portait la croix processionnelle et ouvrait la marche; il était accompagné de deux petits-fils du roi, qui lui servaient d'acolytes et portaient chacun une bannière sur lesquelles était peinte l'image d'un saint. Suivaient une quinzaine d'enfants, tous décemment habillés, ayant chacun en main une oriflamme sur laquelle brillait aussi l'image des saints. Venaient les candidats pour le baptême, qui se distinguaient surtout par des habillements dont la fraîcheur figurait l'innocence baptismale dont leur âme allait être revêtue. Les Pères de la Mission paraissaient ensuite en habit de chœur. J'avais pris pour cette circonstance solennelle la mître et la crosse. A ma gauche marchait le roi Mosesh; il était revêtu des magnifiques et tout neufs habits d'un amiral de France, sur lesquels étincelaient de riches broderies en or. C'est le superbe présent que lui ont fait les religieuses de la Sainte-Famille à leur arrivée de France. Cette procession d'élite était environnée d'une foule de spectateurs qui étaient venus assister à la fête. Quand tout eut été organisé, le chant d'un cantique triomphant, devenu familier à nos sauvages, donna le signal pour se mettre en marche. Il commence par ces mots : *Batu ri Fabetsi ywate hu hlahile taba e nthle*, dont le sens est comme il suit : Peuples, réjouissons-nous aujourd'hui; une ère nouvelle, une ère de bonheur a brillé sur nous. Il roule sur l'air : *Je vais revoir ma Normandie.*

Dans cet ordre, nous arrivâmes à la chapelle, où un nouveau spectacle se déroulait aux yeux de nos sauvages. Elle

avait été toute transformée par les décorations ; de tous côtés s'étalaient à leurs regards des draperies et des bannières portant des images de saints. La cérémonie du baptême fixa surtout l'attention de nos Basutos ; elle eut lieu comme il est marqué dans le rituel romain pour les adultes ; elle ne fut interrompue que par le chant de quelques cantiques analogues à la circonstance ; de temps en temps, on expliquait à l'assistance nombreuse le sens des cérémonies les plus importantes. Avant que l'eau sainte du baptême coulât sur le front de nos catéchumènes, on leur fit, en leur langue, les questions d'usage. Vous les auriez entendus répondre et faire ces promesses solennelles avec une assurance qui annonçait le bonheur qu'ils éprouvaient en ce moment ; plusieurs ont pleuré de joie en ce beau jour.

Cette cérémonie ne peut avoir que d'heureux résultats sur toute la nation des Basutos ; le nombre de nos néophytes est bien petit, il est vrai ; cependant nous pouvons augurer que la religion catholique fera des progrès parmi ces sauvages. Il faut dire qu'aucun de nos catéchumènes ne s'est démenti pendant la durée de leur épreuve. Ils se sont montrés fidèles à garder la loi de l'abstinence en présence de leurs parents païens ; ils n'ont voulu prendre aucune part aux pratiques superstitieuses. Leur exemple sera, je l'espère, la prédication la plus efficace pour accroître le nombre des disciples de Jésus-Christ. Déjà leurs places dans le catéchuménat ont été remplies par d'autres.

Un mot sur les dispositions qui préludent à la conversion des Basutos, et qui les accompagnent pendant leur catéchuménat, ne sera pas hors d'à-propos. Le plus souvent, on les voit saisis d'une douleur profonde à la vue de leurs péchés, et cette douleur leur arrache des pleurs qu'ils ne peuvent pas même toujours maîtriser. Dans l'assemblée qui a eu lieu le dimanche, lorsque nous leur disions qu'il ne fallait pas se laisser aller ainsi aux pleurs devant le public, ils nous répondaient : « Croyez-vous que nous puissions toujours nous maîtriser ? » En ce jour, que nous pouvons bien appeler le jour de grâce pour ceux que le Seigneur a ainsi fortement touchés,

on les voit quelquefois rester seuls dans la chapelle après le service pour donner un libre cours aux sentiments qui les oppressent. Suit de là une résolution bien déterminée d'embrasser la religion de Jésus-Christ. Nous apprenons que bien des personnes, surtout parmi les femmes, sont touchées de la grâce et manifestent le désir d'embrasser la religion chrétienne, désir qu'elles n'osent pas mettre à exécution par crainte de leurs maris, qui redoutent de se voir abandonnés par leurs femmes. Combien de conversions ne compterions-nous pas si la polygamie n'y mettait obstacle !

Mais quand cet obstacle ne se rencontre pas ou qu'il a été surmonté, nos catéchumènes ont à surmonter bien d'autres difficultés. Ce sont les reproches de leurs amis; c'est l'opposition de leurs parents, qui en viennent quelquefois à de mauvais traitements ; ce sont les moqueries et les insultes des personnes de leur village, qui les traitent de fous. Nos catéchumènes résistent courageusement à toutes ces épreuves, qui leur permettent de donner des marques non équivoques de la sincérité de leur conversion.

Le catéchuménat auquel nous les soumettons pendant quatre ou cinq mois ne consiste pas seulement à faire acte de présence au service du dimanche, mais ils n'y sont admis que lorsqu'ils sont déjà instruits des principales vérités de l'Évangile. Cette réception se fait toujours avec beaucoup de solennité. On leur demande surtout s'ils sont disposés à renoncer à toutes les superstitions du paganisme et aux coutumes contraires à l'Évangile, et ils savent bien que la polygamie est défendue par la loi divine.

Mais il se trouve dans l'histoire de leur catéchuménat quelque chose de bien touchant. C'est que, loin d'avoir horreur de la confession, dont ils ont déjà entendu parler, nos catéchumènes ont d'eux-mêmes demandé à la pratiquer avant d'être admis au baptême. Sans doute que tant qu'ils n'ont pas été régénérés, la confession ne peut pas être pour eux un sacrement; mais on comprend aisément que, pendant même leur temps d'épreuve, on peut tourner cette pratique à leur grand profit spirituel, que c'est alors qu'on peut leur faire connaître

bien des péchés dont ils ont pu se rendre coupables en menant une vie toute païenne, péchés qu'on ne pourrait pas toujours convenablement leur expliquer assez hors de la confession, et dont ils doivent cependant concevoir la plus vive horreur s'ils veulent recevoir dignement le baptême.

Ainsi, pendant le temps de leur épreuve, chacun de nos catéchumènes est venu s'agenouiller plusieurs fois devant le Prêtre pour lui raconter l'histoire de sa vie païenne. Leur piété marche de pair avec la foi qui les anime. Leur première démarche en arrivant à la Mission, c'est d'aller visiter la chapelle et d'y réciter leurs prières. Lorsque plusieurs d'entre eux habitent le même village, ils se réunissent chaque jour pour faire leurs prières ensemble et chanter les cantiques de la Mission. Le trait suivant mérite d'être raconté.

Le P. Gérard leur faisait un jour une instruction préparatoire au baptême; après leur avoir expliqué les grâces que ce sacrement devait leur procurer, il leur adressa ces paroles : « Telles sont les faveurs que Dieu vous prépare; et vous, en retour, que donnerez-vous à Dieu? » Le Missionnaire ne s'attendait pas à une réponse; il leur parlait d'une manière oratoire. Mais sa demande avait fortement touché le cœur d'une de nos catéchumènes, qui ne put garder le silence et qui répondit : « Ce que nous donnerons à Dieu? Nous lui donnerons notre cœur! » J'avoue que j'ai de la peine à appeler sauvages des personnes qui répondent si à propos.

Dimanche dernier, nous recevions au nombre des catéchumènes une femme que nous appelons la reine, parce que, belle-fille de Mosesh, elle a sous son influence tous les habitants d'un grand village. Il n'y a pas longtemps que cette femme ayant entendu le Missionnaire prendre pour texte de son discours ces paroles : *Beati qui in Domino moriuntur*, « Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur. » — « Et moi aussi, se dit-elle, je veux mourir dans le Seigneur, et, par conséquent, je veux me faire chrétienne et je demande à être reçue catéchumène. » Quelques jours après, nous faisions la même cérémonie pour une femme déjà assez âgée, veuve d'un mari qui était le grand ami de Mosesh. Cette bonne femme, qui vit à

deux lieues de la Mission, n'a jamais pu assister aux exercices du dimanche à cause de son grand âge, mais elle est très-bien disposée pour la religion de Jésus-Christ. « Il faut que je me hâte de me faire chrétienne, disait-elle un jour au Missionnaire, je m'avance vers le terme de ma carrière. » Sa conversion, après Dieu, est due aux bons avis d'une de nos néophytes. On voit que lorsque ces indigènes demandent à embrasser la foi chrétienne, leur démarche n'a rien qui se ressente de la légèreté. Ils sont toujours guidés par une de ces vérités fondamentales qui de tout temps ont ramené les pécheurs vers Dieu.

Nous ne nous dissimulons pas que ces résultats, quoique consolants, sont encore bien faibles. La plupart de nos catéchumènes et de nos néophytes se comptent parmi les femmes. C'est véritablement le grain de sénevé. Nous augurons cependant bien pour l'avenir. Nous avons aussi baptisé un certain nombre d'enfants en danger de mort. Les remèdes que le P. Hidien administre aux malades nous attirent tous les jours des visites. Nous donnons asile aux personnes infirmes et à ceux qui ont été blessés à la guerre ; plusieurs de ces derniers se sont convertis et ont été baptisés avant de mourir. En un mot, nous tâchons de réaliser, quoique encore dans une bien faible proportion, les institutions que nous avions promises au roi Mosesh au jour où il nous permit de nous établir dans ses États.

A ce sujet, il est difficile de calculer le bien que nos Sœurs sont destinées à produire. Non-seulement leur présence sert à relever le courage des Basutos qui veulent embrasser la foi de Jésus-Christ, mais elles ont déjà ouvert un orphelinat. C'est à elles aussi qu'est dévolu le soin des malades et des infirmes. Mais, comme on peut le comprendre, nous manquons de local pour donner à toutes ces œuvres un développement convenable. Les Sœurs sont arrivées dans la Mission il y a à peine sept mois, comment aurions-nous pu bâtir un hôpital, un orphelinat, puisque la maison même que les Sœurs habitent n'est pas même encore terminée? les appartements qu'elles occupent consistent simplement en deux cham-

bres, dont chacune est un carré de quinze pieds *de côté*. Jusqu'à présent, les constructions faites pour la Mission sont l'ouvrage de nos Pères et Frères, qui, malgré leur dévouement, ne peuvent pas suffire au travail. D'un autre côté, l'institution que nous avons projetée pour les garçons est aussi une œuvre bien importante pour l'avenir de la Mission, et elle réclame toute notre attention. Et cependant, parce que nous manquons de local et de Frères convers, nous sommes forcés de l'ajourner.

Puisque je vous ai parlé de la guerre que nos Basutos ont à soutenir contre les Hollandais, leurs voisins, je ne puis terminer cette lettre sans vous en dire un mot, d'autant que la bonté divine nous a donné, en cette occasion, une marque bien signalée de sa protection sur notre Mission. Je laisse au P. Gérard à vous décrire comment il a pu échapper à la mort, alors que, à l'insu de l'armée hollandaise, il se trouvait dans le bois parmi nos Basutos, et que, pendant une demi-heure, ces indigènes ont été exposés à toute la mousqueterie de six cents hommes. Quelle heure cruelle pour nous, qui, du lieu de notre Mission, entendions toutes ces décharges, ignorant si ce cher Père avait au moins pu trouver un lieu de sûreté pour échapper aux balles meurtrières! Enfin, sur le soir, ce ne fut pas une faible consolation pour nos deux Communautés lorsque les Pères et les Sœurs qui avaient été sur les lieux pour avoir de ses nouvelles nous apprirent qu'il était sain et sauf!

Nous ignorons quand se terminera cette guerre. Nous vivons assez tranquilles dans notre Mission. Les généraux hollandais nous ont assuré qu'ils ne permettraient pas à leurs troupes de causer aucun dommage à notre station, qu'ils respecteraient même les Basutos que nous aurions à notre service. Nous jouissons tous d'une bonne santé; je puis vous en dire autant des Sœurs de la Sainte-Famille, et nos deux Communautés s'unissent à moi pour vous exprimer les sentiments de leur respect filial et de leur reconnaissance pour le bon souvenir que vous leur avez accordé dans la lettre que vous m'avez adressée le 8 mai.

Une lettre du R. P. Gérard, en date du 6 novembre 1865, nous fait connaître les Basutos qui ont eu le bonheur de recevoir le baptême. C'est d'abord un jeune homme, admis comme serviteur dans la maison : tout en faisant son service, il s'est fait instruire des vérités de la foi, et il est devenu un fervent chrétien. Puis une jeune enfant de cinq ans, qui a reçu le nom de Lucie. Sa mère, notre première catéchumène, a été baptisée avec sa fille, et a pris le nom de Marie. Viennent ensuite quatre autres femmes mariées, et enfin une petite-fille de Mosesh encore jeune, et qui tient un rang élevé dans la famille royale. Les motifs les plus purs ont porté tous ces infidèles à embrasser la religion catholique, et tout nous assure de leur persévérance. Les places laissées libres dans le catéchuménat ont été remplies le même jour par une fille du roi Mosesh et par une de ses nièces. Ces conversions, s'opérant parmi les membres de la famille du roi, ne peuvent qu'exercer une salutaire influence.

L'école des Sœurs commençait à prospérer : elles avaient déjà onze pensionnaires très-intelligentes et très-dociles. Ce sera un des moyens les plus puissants pour le bien. Ce succès est étonnant, car les filles, chez les Cafres, sont une source de richesses dont ils se privent difficilement. L'école de garçons s'établirait aussi et prendrait de rapides développements, si l'on avait un local propice. Mais, malheureusement, le manque de Frères convers oblige les Pères à se livrer à des travaux continuels. Cependant le R. P. Lebihan a ouvert une école qui donne les plus douces espérances.

La lettre du R. P. Gérard continue en ces termes :

Je ne vous ai encore rien dit de la guerre bien triste qui existe entre le tribu des Basutos et le Free State, ou les Boërs. Elle a éclaté en juin dernier, et depuis cette époque la popula-

tion de nos contrées a été dans des alarmes continuelles et s'est enfuie plusieurs fois avec les troupeaux dans les forêts qui les avoisinent. Les Boërs ont tout pillé et brûlé sur leur passage : les Basutos ont fait de même sur les terres du Free State. Il est à craindre qu'une famine ne résulte de cette immense destruction.

Au mois d'août les Boërs sont venus camper devant Thaba-Bosin (la montagne de la nuit), où est la résidence de Mosesh. Pendant des semaines entières ils ont entretenu un feu continuel contre ce roc imprenable. Comme on y avait réuni des milliers de bestiaux et de chevaux, afin de les soustraire aux Boërs, pas un n'échappa : la faim, la soif et le canon détruisirent tout. Mais Mosesh resta ferme, entouré de l'élite de la tribu et repoussa toute capitulation. Les Boërs ont tenté plusieurs fois l'assaut, mais toujours sans succès. Le jour de l'Assomption de la Très-Sainte-Vierge se livra l'assaut le plus terrible ; de là dépendait la vie ou la mort du Roi et de sa nation. Ce fut un jour de malheur pour les Boërs : ils perdirent un de leurs généraux et plusieurs hommes ; après un siége de deux mois, ils se retirèrent découragés. Ils emmenèrent cependant un grand nombre de bestiaux et de chevaux.

Pendant le siége, les Basutos avaient envoyé une députation au gouverneur de la colonie du cap de Bonne-Espérance pour solliciter sa protection ; ils se déclaraient sujets de la Grande-Bretagne. Mais comme ils ont, à l'égard de ce pays, une dette de dix mille têtes de bétail, il leur fut répondu qu'ils devaient avant tout songer à faire ce payement. Ce projet d'union a donc échoué.

Nous ne savons pas encore quelle sera l'issue de cette guerre, mais nous en espérons quelque bien pour notre Mission : *omnia propter electos.* « Tout pour les élus. » Sans doute, les Basutos ont de grands torts, ils pratiquent le vol et la rapine ; mais ils n'avaient pas encore reçu la vraie lumière, ils n'avaient point connu l'influence de la véritable religion : nous devons prier afin que Dieu les conserve pour les convertir.

Je ne puis passer sous silence une circonstance dans laquelle nous avons reçu une protection spéciale de la Vierge-

Immaculée, et vous-même, mon bien-aimé Père, vous en rendrez comme nous des actions de grâces au Seigneur.

Plusieurs motifs nous avaient fait regarder comme plus prudent le parti de quitter momentanément la Mission et de nous cacher, à l'exemple des Basutos, dans un bois voisin, semé d'énormes rochers qui le rendent impraticable à une armée. Trois d'entre nous furent désignés pour rester à la maison, afin de garder le matériel de la Mission, que l'armée aurait eu le droit de piller en trouvant le local désert. C'était une peine pour notre cœur de voir Monseigneur, les Frères et les Sœurs obligés de s'enfuir ainsi dans un bois et de se cacher dans les rochers.

Un jour, de grand matin, nous entendons le cri de quelques Basutos qui s'enfuyaient : «Les blancs, les blancs !» En effet, nous sortons et nous voyons un détachement de Boërs qui s'avance vers notre station. Nous nous hâtons de hisser le drapeau blanc et d'aller faire une visite à la Très-Sainte-Vierge ; ce pouvait être une visite d'adieu. Puis nous prenons notre bréviaire, notre manteau de voyage et nous attendons les événements. Bientôt arrive à bride abattue un officier suivi d'un soldat noir. C'était un gentilhomme anglais. Il nous salue très-poliment, nous dit l'objet de leur visite et le motif de la guerre qu'ils font à Mosesh ; il nous rassure sur le sort des personnes et des choses de la Mission. Quelques instants après, le détachement tout entier s'approche au galop, sans ordre ni discipline : il était composé d'Anglais, de Boërs, d'Allemands et de Cafres vivant sous la domination du Free State. Le général demande naturellement où étaient l'Évêque et les autres membres de la Mission. Je tâchais d'excuser le parti que la prudence avait suggéré ; car nous avions à craindre que la Mission ne devînt pour les Basutos un lieu de refuge et de combat, ce qui aurait certainement compromis notre neutralité. « Au reste, lui dis-je, si vous le désirez, Monseigneur, les Pères et les Sœurs seront ici dans une heure. » Il me répond d'aller les rappeler au plus vite, parce qu'il y aurait du danger pour eux en restant avec les Basutos, tandis qu'il promettait toute sa protection à la Mission. Aussitôt plusieurs de ces messieurs s'empressent de m'offrir un cheval. J'accepte celui d'un

gentilhomme anglais que j'avais connu à Natal, et je vais au grand galop avertir Monseigneur et ceux qui l'accompagnaient.

L'armée ne perdit pas son temps : elle commença à brûler les villages des environs qui avaient été abandonnés ; le canon gronda, mais pas un Basuto n'osa se montrer, tous s'étaient enfuis. Le détachement s'arrêta à l'entrée de la petite vallée où se trouvait le bois de refuge jusqu'à ce que tous nos gens fussent sortis.

Après le retour des personnes, il fallait songer à ramener à la maison les objets et les deux wagons que nous avions cachés. Il fallait au moins deux jours pour faire ce travail, car les wagons avaient été démontés et cachés dans la rivière. Je restai donc en ce lieu pour garder les bagages pendant qu'on en transporterait une partie à la maison. Malheureusement, les Boërs croyaient que nous pourrions faire cette opération en un jour ; ils se divisèrent en deux corps : l'un alla camper à un quart d'heure de la Mission, l'autre poursuivit son chemin vers les montagnes à la recherche du bétail des Basutos. Les soldats de ce dernier détachement n'entreprirent rien d'important contre le bois où s'étaient réfugiés des centaines de Basutos : ils se contentèrent, ce jour-là, à cause de nous, de tirer quelques coups de fusil. Et cependant le bon P. Hidien faillit en devenir la victime. Ayant été appelé auprès d'un malade, il s'engagea un peu loin dans le bois avec un Basuto, se cachant comme il pouvait derrière les arbres. Il paraît que plusieurs balles ont frappé près de lui.

Le lendemain devait avoir lieu une attaque plus sérieuse. Après avoir enlevé trois ou quatre mille têtes de bétail, le détachement revenant des montagnes commença à tirer sur le haut du bois de refuge, afin d'en chasser les bestiaux et de tuer les Basutos qui s'y étaient cachés. J'étais seul aux bagages, au bas de la forêt. Quand j'entendis la vive fusillade qui s'effectuait dans la partie supérieure du bois, je pensai naturellement que les Boërs en suivraient les contours et n'épargneraient point la partie la plus basse où je me trouvais. Je n'avais personne pour prendre conseil. Une chose cependant peina d'abord le vieil homme qui était en moi. Je savais que c'était

là mon poste, je devais donc y demeurer. Mais d'un autre côté je pensais que les Boërs se souviendraient de la promesse de garantie qu'ils nous avaient donnée la veille. Je cherchais donc à leur signaler ma présence; mais malheureusement je n'avais pas de calicot pour faire un drapeau de paix. J'en fus réduit à hisser un sac plus ou moins blanc au-dessus de la tente du wagon.

Après cela, ne pouvant mieux faire, ou plutôt n'ayant pas l'idée de faire autrement, j'entrai dans la tente.

Bientôt j'entends le bruit de l'armée qui s'avance tirant toujours des coups de fusil du haut de la montagne où elle se trouvait. Elle arrive en face du lieu où je suis caché, la fusillade me l'annonce bien et d'ailleurs je distingue les ordres donnés par le général. Déjà quelques balles se dirigent de mon côté, je les entends siffler, — elles augmentent ! — Que faire ? Je frissonne. Mais quoi ! est-ce bien vrai ? Je m'étends à plat contre la terre derrière une paillasse et non un matelas. Là vous pouvez penser, mon très-aimé Père, quels furent mes sentiments. Eh bien, je fis assez tranquillement ma préparation à la mort. Je dis : « O mon Dieu ! que votre volonté soit faite ! O bonne mère, priez pour moi à l'heure du danger ; je sais que bien des fois des balles meurtrières sont venues s'amortir contre une médaille ou un scapulaire ! Cependant que la volonté divine s'accomplisse ! » Pendant que je faisais ces réflexions et que je me préparais au grand passage, le feu ne discontinuait pas. Un grand nombre de balles ne firent que raser la tente du wagon, d'autres tombaient à *quelques pieds de la tente,* abattues pour ainsi dire par un pouvoir supérieur, car la distance d'où l'armée tirait était très-rapprochée ; enfin trois de ces balles pénétrèrent la tente de part en part et passèrent bien près de moi ; une d'entre elles vint s'acharner sur le bréviaire du P. HIDIEN et le déchira sans pitié, lequel bréviaire se trouvait juste à mes pieds !

L'orage cependant s'éloigna et je me jetai à genoux pour remercier le Seigneur de sa protection évidente. L'armée passa peu après à la maison, mais elle ne put rassurer Monseigneur. On s'excusa d'avoir tiré avec une vigueur plus qu'or-

dinaire sur le lieu où était la tente, parce qu'un Basuto avait fait partir un coup de fusil de ce côté. Quand l'armée eut quitté la Mission, le bon P. Barthélemy, la Mère Marie-Joseph et la Sœur Marie de Jésus accourent vers moi ne sachant pas trop dans quel état on me trouverait.

Voilà, mon Très-Révérend Père, un des épisodes de la guerre des Boërs, me concernant. Monseigneur, toujours si rempli de sollicitude pour ses fils, a bien souffert dans cette circonstance en pensant au danger que j'ai couru. Aussi Sa Grandeur me permit-elle bien volontiers de dire huit messes en l'honneur de l'Immaculée Conception et en actions de grâces. Je dois ajouter que la tente où j'ai reçu cette protection particulière de Marie était celle du wagon des Sœurs de la Sainte-Famille. Elles l'avaient sanctifiée par leurs prières et leurs souffrances pendant leur voyage de Natal chez les Basutos et elles y avaient heureusement suspendu des médailles à tous les coins, et ces médailles y sont toujours restées. Aussi comment n'aurais-je pas été protégé ?

La guerre n'a pas peu servi à nous faire connaître à toute la nation, parcequ'elle a amené dans nos quartiers une grande partie des Basutos qui fuyaient devant leurs ennemis. Roma, c'est le nom qu'ils donnent à la Mission, est connue partout, et les Romans, nom qu'ils donnent aux Prêtres, sont aussi connus. Nous avons eu l'occasion d'exercer la charité et l'hospitalité, langage toujours très-persuasif auprès des infidèles. Laissez-moi vous en citer quelques traits : ils font ressortir tout à la fois les horreurs de la guerre et les inscrutables mystères de la justice et de la miséricorde de Dieu.

Nous avons recueilli d'abord deux vieilles femmes infirmes qui ne pouvaient s'enfuir avec leurs parents. J'en ai trouvé une autre, âgée de quatre-vingts ans, presque morte d'inanition et mangée par la vermine; étant aveugle, elle ne pouvait la détruire. On l'avait laissée dans un bois sombre, humide et reculé, au pied d'une chute d'eau, où elle puisait un peu d'eau avec un vieux chapeau de paille et en tâtonnant. C'était toute sa nourriture, sauf quelques cuillerées de soupe que des enfants lui apportaient de temps à autre en venant la visiter.

Malheureusement j'arrivai trop tard ; je ne pus lui rendre assez de vie et de force pour m'occuper sérieusement de ses intérêts éternels. Elle n'avait plus de sentiment que pour demander d'une voix éteinte un peu d'eau. Quel spectacle affreux ! elle était enveloppée dans des peaux de toutes sortes d'animaux, de chien, de chat, de veau, etc., etc. Mais comment dire la vermine qui couvrait tous ces lambeaux, comment transporter la pauvre femme avec tout ce bagage ? Je lui ôte toutes ces immondices et je la revêts convenablement; puis je la charge sur mes épaules, espérant sauver son âme... De temps en temps, je demandai aux enfants si je ne portais pas un cadavre. Hélas ! j'étais loin de la Mission ! Je me disais que jamais elle n'y arriverait, ni moi non plus. Au sortir de la forêt, je rencontrai une caverne et je la déposai là, insensible à tout et surtout aux choses du ciel ! Elle vivota encore deux jours dans cet état, et mourut à mon grand regret dans l'infidélité. Un vieillard eut le même sort. Mais la miséricorde de Dieu se manifesta à l'égard de deux Basutos, blessés par les Boërs. Pendant un mois, ils furent pansés par les Sœurs ; les soins tout maternels et désintéressés qu'ils en reçurent n'ont pas manqué de dessiller leurs yeux, et ils sont morts avec la grâce du baptême. Nous avons aussi baptisé quelques enfants, dont deux sont allés au ciel augmenter le nombre des protecteurs de la Mission.

Voici l'ordre de nos exercices. Le dimanche, nous avons la messe et l'instruction pour les néophytes, le matin. On récite le chapelet, on prie et on chante des cantiques. Je dois dire, à la louange de ces chers enfants, qu'ils sont obligés de faire une heure ou deux heures de marche. Parfois, ils viennent coucher le samedi à la Mission. Je suis très-content de leurs dispositions, de leur union fraternelle et de leur conduite irréprochable. Que le bon Dieu les conserve dans sa sainte grâce ! ils recevront la confirmation à Noël.

Vers les onze heures a lieu le service commun : on chante, on prie, on fait une instruction, et, à la suite, on adresse des questions en forme de catéchisme.

Après midi a lieu un autre exercice commun. C'est ordinai-

rement une exhortation à la vertu ou à la conversion. On y parle souvent et avec bonheur de la Très-Sainte Vierge, notre Mère et le Refuge des pauvres infidèles.

Tous les jours, il y a un exercice qui sera bien fructueux. C'est la prière du matin suivie de l'explication du catéchisme pour les enfants de l'école ou les autres infidèles qui se trouvent à la maison. On finit encore cet exercice par le chant d'un cantique.

Je vous ai dit le plus beau, mon bien-aimé Père, encore vous l'ai-je mal dit. Il ne me reste plus qu'à vous parler des Sœurs de la Sainte-Famille. Je résume tout en un mot : elles sont aussi édifiantes qu'on peut le désirer. Les rapports qui sont établis entre les deux Communautés sont assurément ceux que vous auriez établis vous-même, si nous avions le bonheur de jouir de votre présence. Pour moi, j'admire toutes les mesures qu'a prises notre vénéré Supérieur et Évêque, celui que notre bien-aimé Père et Fondateur avait choisi, et dont il avait fait son *alter ego* pour la Mission de Natal, car c'est ainsi que parle une de ses lettres adressée d'Ajaccio à Mgr ALLARD.

Je me recommande, ainsi que notre Mission, aux prières de la Congrégation, en me jetant à vos pieds que je baise en esprit. Je me dis, avec le plus grand bonheur, votre enfant tout dévoué en Jésus et Marie Immaculée.

J. GÉRARD, O. M. I.

VI. Mgr ALLARD, vers la même époque, 20 novembre 1865, écrivait au Supérieur Général :

Le R. P. BOMPART vous aura sans doute informé de son arrivée à Natal, et des motifs qui l'ont obligé à quitter son poste après un séjour de dix mois à Lorenzo Marquez. En revenant, comme en allant à Delagoa, son voyage a été long, dangereux et surtout bien pénible. Enfin, grâce à Dieu, c'est une vraie consolation pour moi de savoir qu'il est maintenant avec ses Frères. Car à Lorenzo Marquez, il lui a fallu un courage et une fermeté de caractère peu commune pour ne pas succomber étant seul au découragement et à l'affliction causés,

autant par une maladie de neuf mois que par les obstacles qu'il a rencontrés dans l'exercice de son ministère.

Les Portugais, et surtout le gouverneur le respectaient, et auraient voulu le retenir chez eux, à cause de sa bonne conduite, de sa capacité en fait de sciences ecclésiastiques : « Voilà un sujet tel qu'il nous le faudrait ici, » écrivait le gouverneur. Mais le fait d'avoir été envoyé à Delagoa par un Evêque étranger à la nation portugaise, sujet du gouvernement anglais, était la principale difficulté, en sorte que s'il avait voulu dépendre de l'Archevêque de Goa, on lui aurait permis bien volontiers d'exercer les fonctions sacrées. Quant au *placet* du roi de Portugal, le gouverneur s'en chargeait. Le P. Bompart n'a jamais voulu souscrire à la condition qui lui était imposée. Et c'était là la seule ligne de conduite qu'il avait à tenir, car l'administration spirituelle de Lorenzo Marquez ayant été confiée à l'Evêque catholique de Natal, c'est de là seulement qu'il recevait ses pouvoirs, et ses pouvoirs auraient cessé du moment où il se serait soustrait à ma juridiction.

Sa présence a eu cependant un résultat pour les catholiques qui résident à Lorenzo Marquez ; elle a déterminé le gouvernement de Portugal à y envoyer un Prêtre portugais, avec ordre d'y faire bâtir une église. Comment l'introduction d'un nouveau Pasteur, que l'on dit être envoyé par l'Archevêque de Goa, peut-elle s'accorder avec les principes de la théologie ; c'est ce qui me paraît difficile à expliquer. Quoi qu'il en soit, nous avons noblement rempli la mission que le Saint-Siége nous avait confiée : un de nos Pères s'est dévoué pour cette œuvre, malgré les fièvres mortelles qu'il savait régner dans ces parages. Il a fait tout ce qu'il a pu jusqu'au moment où un autre Prêtre, Portugais de naissance, était sur le point de se présenter pour remplir les fonctions de pasteur. Il me reste maintenant à donner connaissance au Saint-Siége de l'obstacle insurmontable qu'on a constamment opposé à l'accomplissement des devoirs du Pasteur, à celui des nôtres qui représentait la Congrégation à Delagoa.

Cette appréciation du Vicaire apostolique de Natal nous

invite à revenir sur la Mission remplie par le R. P. Bompart, et à en donner un récit plus complet et plus détaillé que celui que nous en avons fait (*Missions*, t. V, p. 44). Les documents qui nous manquaient alors sont maintenant dans nos mains, et nous pouvons suivre pas à pas le courageux Missionnaire. Cet épisode des Missions de Natal renferme d'utiles enseignements que nous devons consigner ici. Voici le résumé des lettres du R. P. Bompart :

Le P. Bompart partit de D'Urban le 18 mai, mercredi dans l'octave de la Pentecôte. Il avait seize Cafres pour compagnons, mais sept seulement étaient à son service. Les premiers jours de marche sont toujours les plus pénibles, le Missionnaire en eut bientôt la preuve. Avant la fin du premier jour, plusieurs des Cafres ne pouvaient plus avancer, et d'autres, portant un poids de 70 livres sur leur tête, se mirent à se traîner sur leurs genoux. On comprend l'inquiétude qui s'empara de lui, au début d'un trajet de 120 lieues. On s'arrêta de bonne heure, après une marche de 4 lieues à peine. Le lendemain, la caravane se remet en route, et, quand la fatigue se fait sentir, les Cafres entonnent des chants ; malheureusement il leur arriva comme à la cigale : ils furent entendus dans le voisinage, et le Cafre qui les reçut pour le coucher dit que ceux qui chantent ne doivent pas avoir faim. Malgré nos instances réitérées, il fallut se passer de nourriture.

Deux jours après, surpris par la nuit, les voyageurs n'arrivèrent à une kraal cafre qu'à huit heures du soir. Tous se taisent, sans chuchoter même à voix basse ; mais le maître de la kraal s'écrie : « Voici des malfaiteurs ! » Ils eurent beau protester et déclarer leur innocence, tout fut inutile. L'enclos était fermé, le Père essaye de secouer la porte, mais en vain, et il dut le salut de ses doigts à la rapidité avec laquelle il retira sa main, car le Cafre l'avait si bien visée de sa massue, qu'il en aurait aplati les os contre les barres intérieures. Les voyageurs furent obligés de chercher un gîte ailleurs, c'est-

à-dire en plein air. C'est en pareilles circonstances, plus d'une fois répétées, que le Missionnaire peut à loisir, après s'être enveloppé de sa couverture et avoir fait de ses souliers un oreiller, contempler les étoiles avec d'autant plus de facilité que sa paupière n'est point appesantie par la digestion d'un souper ou la préoccupation d'un déjeuner. Une journée de bonne fortune répare ces désastres : mais qu'est-ce que la bonne fortune chez des Cafres : ce n'est jamais le luxe. Un peu de lait amer, des grains de *mélis* bouillis, et parfois, par extra, de la courge mêlée avec du mélis broyé entre deux pierres, sans assaisonnement aucun. C'est une grande faveur quand on obtient un peu de la bierre qu'ils fabriquent eux-mêmes. Nous passons sous silence les détails de malpropreté qui accompagnent ces repas sauvages.

Ces privations ne furent pas la seule épreuve du Missionnaire. Les Cafres exercèrent plus d'une fois sa patience : l'ascendant moral ne lui suffit plus : il dut employer des moyens énergiques. Une rivière, eaux fortes et profondes, se présente : il faut la traverser. Comptant peu sur ses Cafres pour un passage aussi difficile, le Père convient, avec deux autres plus aguerris, qu'ils le transporteront, lui et ses effets, en payant d'avance bien entendu. Il donne la récompense promise, et les deux Cafres transportent une partie des effets ; mais quand ils reviennent, ils demandent une nouvelle rémunération : le Père se récrie, mais il finit par céder. Tous les effets sont sur l'autre rive. Mais les Cafres demandent encore un salaire pour transporter le P. Bompart. Sa patience est à bout, il va empoigner un de ces deux voleurs, lorsqu'ils paraissent revenir à leurs premiers engagements. Le Père avait vu plusieurs Cafres se débattre dans l'eau, s'efforçant de rattraper leurs bagages que le courant emportait ; il s'attendait donc à quelque nouvelle aventure. En effet, à peine est-il placé sur les épaules des deux Cafres, qui ont croisé leurs bras pour lui en faire un siége, qu'ils le menacent de le laisser tomber à l'eau, s'il ne sort sa bourse et ne leur donne de l'argent. Le Père ne se laisse point intimider. Il les saisit par le cou et leur signifie qu'ils répondent sur leur vie de sa propre existence. Les

Cafres ne résistent point; ils entrent dans l'eau qui leur arrive au menton, mais ils ne lâchent pas le Missionnaire. Celui-ci continue de les tenir en respect, et tous gagnent l'autre rive, les Cafres désirant se débarrasser des poignets du Missionnaire qui ne leur permettaient point de respirer à l'aise; le Missionnaire heureux d'avoir traversé cette nappe d'eau qui avait fait broncher les plus braves.

Un jour, la discorde éclate entre les Cafres, ceux-là mêmes qui sont au service du Père; étant de tribus différentes, leurs rivalités se réveillent. Le Père disait son office quand il entend du tumulte et des cris, il accourt, et bien que sans armes, il se précipite sur l'agresseur qui tenait cinq massues à la main, et l'entraîne à vingt-cinq pas de distance, tandis que son adversaire, qui avait été frappé, se roule dans le sable comme sur le point d'expirer. Après avoir prodigué tous ses soins au Cafre blessé, le Père demande des explications ; elles deviennent si violentes qu'il se voit menacé d'une dispersion complète, dont le résultat eût été de le laisser seul en rase campagne avec ses effets. Les uns le menacent de toute leur fureur, les autres se cachent. Bref, après avoir prié Notre Seigneur et la Très-Sainte Vierge, le Père, employant tour à tour la douceur et les menaces, parvient à réconcilier ses conducteurs, et il peut poursuivre sa route. Plusieurs fois ces scènes se renouvelèrent : grâce à Dieu, il a toujours pu en prévenir les fâcheux résultats.

Que dirons-nous des dangers auxquels le Missionnaire était exposé? Ils venaient des Cafres dont il traversait les terres. A peine était-il entré dans une des premières kraals des Zoulous, qu'un individu l'accoste, tenant trois massues d'une main ; il en lève une quatrième et somme le Père, en menaçant sa tête, de lui donner du linge. Le Père refuse aussi convenablement que possible, mais il ne savait comment se défaire d'un si dangereux voisin : ses importunités et ses menaces duraient depuis deux heures, quand une femme arrive et lui reproche d'avoir brisé un de ses ustensiles de cuisine : une discussion s'engage, elle est suivie d'une prise de corps, et le Père peut se retirer tranquille. Le lendemain, peu après le

départ, un Cafre d'environ quinze ans aborde les serviteurs du Père et leur pose plusieurs questions provoquantes, brandissant au-dessus de leur tête une massue. Il arrive au P. Bompart, qui marchait le dernier, occupé à dire son bréviaire : « Je m'arrête, dit-il, dans son style pittoresque, et je le fixe avec des yeux grands comme des assiettes, sans dire mot. Alors il met bas les armes et crie à ses compagnons en embuscade qu'il n'y a rien à faire aujourd'hui. » Les Zoulous volent quelquefois les blancs, mais ils attaquent plus souvent les Cafres étrangers. Voici comment. Des voyageurs sont-ils aperçus, aussitôt une bande s'apprête et se cache ; un des jeunes gens est envoyé : c'est le provocateur. Les voyageurs déposent leurs paquets afin de tirer vengeance de ses provocations, mais à ce moment, les autres, cachés en embuscade, accourent, et les étrangers, fatigués et toujours inférieurs en nombre, n'ont plus qu'à fuir pour sauver leur vie, laissant entre les mains des voleurs toutes leurs richesses. S'ils veulent faire résistance, ils sont massacrés sur place. C'est à un péril de ce genre que notre Missionnaire a échappé plusieurs fois.

Danger du côté des animaux féroces. Les contrées traversées par le Missionnaire sont hantées par des lions, des hyènes, des tigres, des hippopotames, des crocodiles, etc. Peu de voyageurs les parcourent sans recueillir les plus effrayantes histoires. D'ailleurs, que de nuits troublées par les rugissements et les cris de ces cruels animaux ! Dieu merci, le P. Bompart n'a eu aucune de leurs fâcheuses rencontres.

Dangers du désert et de la solitude. Ce sont ceux-là qui exposent le voyageur à mourir de faim. Il est difficile de porter des provisions, car tout doit être porté à dos de Cafre. Aussi le Père dit-il que ses compagnons et lui aussi, par conséquent, ont été obligés de passer deux jours et une partie du troisième sans manger. Mais, ajoute-t-il, s'ils peuvent soutenir longtemps la fatigue sans prendre de nourriture, quand ils en rencontrent, ils s'en donnent tellement que l'on ne pourrait jamais concevoir, en Europe, l'étendue de leur capacité. J'en ai vu qui étaient obligés de rester ou couchés ou assis pour

soutenir le volume semblable à une barrique sous lequel leurs jambes fléchissaient. »

Dangers des bois. Le pays des Amatongas est tout couvert d'un bois épineux. Il ne faut compter pour rien d'avoir non-seulement les habits déchirés, mais encore les mains et les pieds ensanglantés, et quelquefois le visage.

Dangers des marais à traverser. En voici un d'une demi-lieue d'étendue. Le Père monte sur les épaules d'un Cafre, en lui recommandant de veiller sur le fardeau précieux qu'il vient de recevoir : on s'avance, mais voilà un trou creusé par les hippopotames ; le Cafre s'enfonce et le Père avec lui ; ils se débattent et sortent de là dans un état pitoyable. Les Cafres murmurent et ne veulent plus franchir les marais : dorénavant on les tournera. Mais un jour n'apercevant que de l'herbe, on marche avec confiance ; mais on a bientôt de l'eau jusqu'au menton et la crainte de ne pouvoir sortir de cette impasse, car il est aussi difficile d'avancer que de reculer. Le Père en fut quitte en imitant les singes ; il passa successivement des épaules d'un Cafre à un autre jusqu'à ce qu'il fût sorti de ce danger. Peu de jours après, oubliant qu'il est des marais dont le contact seul produit la dyssenterie, il s'élance avec ses Cafres à travers une eau bourbeuse. Dieu seul sait les fatigues qui ont été la conséquence de cet incident.

L'entrée du P. Bompart à Lorenzo Marquez fut marquée par un jeûne bien rigoureux. C'était un vendredi : le Père s'était réservé un peu de riz pour ce jour-là. Il ordonne à son Cafre de le faire cuire ; mais celui-ci, oubliant la loi de l'abstinence, met une poule dans la même marmite. Le Père lui en fait l'observation : « Cela n'y fait rien, répond le sauvage, si tu ne le veux pas, nous, nous pouvons tout manger, » et le Père de faire un nœud à sa ceinture.

Ce voyage pénible a duré plus d'un mois : le 20 juin 1864, le P. Pompart entrait à Lorenzo Marquez. Il y fut parfaitement accueilli comme homme privé, mais il ne fut point reconnu comme Missionnaire. Le gouverneur, excellent gentilhomme, âgé de cinquante-huit ans, lui donna toutes les preuves d'un sincère dévouement, surtout à l'époque de sa maladie, mais il

ne lui permit jamais d'exercer ostensiblement le saint ministère, s'appuyant, pour lui intimer cette rigoureuse défense, sur un privilége accordé par les Souverains Pontifes à la couronne de Portugal.

Ce privilége, appelé le *Beneplacitum regium*, consiste en ce qu'aucune Bulle, aucun Bref, Rescrit, Mandement, Ordonnance ou Précepte, quel qu'il soit, de la part du Pape, des Évêques et autres Ecclésiastiques ou de leurs délégués et mandataires, ne peut être mis à exécution dans les États portugais, sans l'approbation de Sa Majesté Très-Fidèle. Reçu, approuvé, ratifié par le Parlement, inscrit dans le Code des lois et plus tard dans la Charte constitutionnelle, ce privilége est regardé comme un des plus beaux fleurons de la couronne de Portugal. On dit que la concession en remonte au quatorzième siècle. La première pièce authentique, citée par le Bulletin imprimé à Lisbonne le 8 août 1863, est le Bref *Olim felicis* du Pape Innocent VIII, publié le 3 février 1486 : ce bref confirme ce privilége à Jean II, roi de Portugal.

« Fort de ces principes, dit le R. P. Bompart, M. le gouverneur, dès sa première audience, me dit que, comme agent de Sa Majesté, non-seulement il ne pouvait rien faire en ma faveur, mais qu'il me défendait de rien faire autre, si ce n'est de dire la messe dans ma propre maison. Le 1er août, il m'adressa par écrit la défense d'exercer aucune fonction sacrée, et de mettre à exécution aucun des ordres et préceptes que j'avais reçus, soit du Pape, soit de mon Évêque. Le 26 du même mois, il me déclara de vive voix que jamais Sa Majesté n'approuverait ici mon séjour comme Prêtre, à moins que je ne me décidasse à me faire naturaliser Portugais, à renoncer au Diocèse de Natal, et à me soumettre à l'Archevêque de Goa : il fallait de toute nécessité que le district de Lorenzo Marquez restât uni à la province du Mozambique pour le spirituel comme pour le temporel. Vers le 20 septembre, il alla jusqu'à me dire : « Cette manière d'agir du Pape me ferait « croire qu'il est d'intelligence secrète avec les Anglais, qui « désirent tant s'emparer de ce pays. » Je ne pus que rire en entendant une pareille allégation.

« Malgré ces sinistres annonces, j'espérais toujours de meilleures dispositions, et je m'appliquais à l'étude de la langue et de la théologie, autant que la maladie me le permettait. Le 20 octobre, la déclaration du 26 août me fut répétée, et le gouverneur ajouta : « Renoncez à Natal, unissez-vous « à Goa, et je réponds du *Beneplacitum regium* : sinon, il « n'y a rien à faire. » A toutes ces propositions, j'avais toujours la même réplique aussi ferme et aussi convenable que possible. Le 23, le plus influent du pays, en présence du gouverneur, s'anime et me dit : « Puisqu'on vous offre les « honoraires d'un curé avec l'avantage de pouvoir vous retirer dans cinq ans, et de jouir de votre vieillesse, pourquoi « ne consentiriez-vous pas ? Que vous importe d'être d'un « Diocèse ou d'un autre, pourvu que vous ayez de l'argent ! » A cela je dis simplement : « Le Missionnaire ne cherche point « l'argent ou le repos, je veux travailler jusqu'à ma mort ; « j'ai promis obéissance à Mgr Allard, je ne puis ni ne veux « faire ce que vous me proposez. — C'est l'orgueil national, « dit le gouverneur, qui le fait parler ainsi. »

Nous passons sous silence plusieurs autres tentatives de ce genre renouvelées auprès de notre Missionnaire : renoncez à Natal, soumettez-vous à Goa, et vous serez bien accueilli, et vous serez libre d'exercer le ministère, voilà ce que disait sans cesse le gouverneur. — Je ne puis faire ce que vous me proposez, car un prêtre est à un Évêque comme un soldat est à son général, répondait toujours avec fermeté et douceur le P. Bompart. Et à toutes les autres insinuations du gouverneur, il opposait la même constance et le même dévouement, car le gouverneur maintenait son assertion que le Missionnaire était un espion envoyé pour favoriser les intérêts et les projets du gouvernement anglais.

Pendant que le P. Bompart était encore à Lorenzo, l'ordre arriva de construire une église de 15 mètres sur 5. Cet ordre montre que la cour de Lisbonne avait été mise au courant de la situation. Plus tard, on apprit qu'un Prêtre portugais du Diocèse de Goa avait été désigné pour prendre soin des catholiques de Lorenzo : le Missionnaire n'avait plus qu'à se retirer,

afin d'éviter un conflit dans lequel personne ne l'aurait soutenu.

Nous avons dit les oppositions extérieures dont sa présence fut accompagnée, parlons maintenant des maladies qui ont continuellement mis sa patience à la plus cruelle des épreuves. Il ne passa que cinq jours à Lorenzo en bonne santé; le sixième arriva la fièvre, que le père reçut stoïquement. Ayant eu l'occasion de voir le gouverneur, celui-ci lui recommanda l'usage de la quinine à forte dose. Ce remède n'arrêta pas le progrès du mal; le père fut obligé de garder le lit; il le quittait cependant chaque jour afin de célébrer la sainte messe, mais une fois, en la terminant, le calice lui échappa des mains et le père tomba évanoui, et il dut se priver de la consolation qu'offre la célébration des saints mystères. « Il ne me restait plus, dit-il, que mon chapelet et mon bréviaire à réciter et ma croix à baiser. Afin de trouver un peu de répit, je ne laissai point ces dernières pratiques, mais plusieurs fois je commençai à dire mes matines à trois heures et j'avais à peine fini à six heures, étant obligé de respirer souvent dans le cours d'un verset pour ramasser mes forces. Enfin, me voyant toujours de plus en plus affaibli, je traçai deux lignes sur papier, par lesquelles je déclarai que tout ce que j'avais en fait de linge et d'argent appartenait à l'Évêque de Natal, et qu'on le lui rendît après ma mort; puis je me laissai retomber sur mon lit, me confiant à Dieu seul. J'avais un Cafre qui demeurait près de moi la majeure partie du jour; le fils du gouverneur venait me voir un quart d'heure chaque jour; le gouverneur lui-même me visita deux ou trois fois; ce furent toutes mes distractions durant six semaines. Il plut au bon Dieu de me tirer de là, car les hommes n'y pouvaient rien et on s'attendait chaque jour à ma mort. Peu à peu les forces parurent revenir; le gouverneur et sa femme m'envoyèrent chaque jour, pendant trois semaines, un aliment composé d'œufs, de lait, de farine, de blé, de sucre, de safran, de beurre et de je ne sais quoi encore, qui me fit beaucoup de bien; je leur en garderai une reconnaissance éternelle. Je pus dire de nouveau la sainte messe, mais je n'ai jamais retrouvé mes forces antérieures; tous les quinze jours, j'avais

de nouveaux accès de fièvre qui m'abattaient complétement.

« Ainsi se passa le temps jusqu'au 1er novembre. Je fus alors saisi d'une violente dyssenterie qui dura cinq semaines, et qui me mit de nouveau à deux doigts de la mort. Le gouverneur m'envoya quelques fruits nommés gouyaves qui me firent un peu de bien, et il me déclara plus tard qu'il n'aurait jamais cru que je pusse revenir d'une pareille extrémité. C'est donc Dieu seul qui m'a sauvé! Qu'il en soit loué à jamais! Je continuai à avoir la fièvre de temps à autre, mais elle n'eut plus la première intensité où j'avais failli perdre en entier l'ouïe, la vue et la mémoire. C'est à cette occasion qu'ayant reçu la visite du médecin, je lui parlai anglais, langue qu'il ne connaissait pas. On appelle mon Cafre pour me servir d'interprète; je compris qu'on me disait de changer de langage et, croyant parler cafre, je répondis en français, en quoi il n'entendait goutte. Le médecin ne put donc me comprendre. Avant de se retirer, il ordonna une application de cent vingt-cinq sangsues. Heureusement que ces petits animaux eurent pitié de moi; ils ne voulurent pas mordre, ce qui aurait infailliblement amené ma mort. Les sangsues de ces pays sont plus petites que celles d'Europe, mais cent vingt-cinq! c'était toujours une bonne dose, à mon avis.

« Au milieu de toutes ces souffrances, dans mon complet isolement, je n'avais guère envie de chanter; cependant le cantique du bon P. Picus me revenait à la pensée et je le formulais ainsi :

Sur un lointain rivage,
Menacé du pouvoir,
Je pleure un esclavage,
Sans secours, sans espoir!..

« Ces pensées ne se rapportaient point à ma maladie, j'étais heureux de servir Dieu de cette manière, mais à l'état spirituel de la Mission, complétement annihilée par l'opposition du gouvernement et sans espoir de réussite, même éloignée. Cette situation m'a brisé le cœur...

« En janvier, une prostration complète survint; après ma

messe, que je célébrai tardivement afin de ne point laisser d'excuses aux Portugais, je tombai dans une léthargie indescriptible, sans force, sans goût, sans sommeil, mais tout engourdi comme une marmotte des Alpes. Je restai ainsi trois ou quatre heures. Depuis lors jusqu'à mon départ, le 2 mai, j'allai en me traînant. Enfin je résolus de retourner à Natal.

« Mon retour fut accompagné de la même protection de la part de la Providence. Ma faiblesse était bien grande ; depuis plusieurs mois une excroissance d'un doigt du pied, causée par un ongle incarné, me faisait souffrir ; n'importe, je me mis en route. Je manquai périr dans un marais où, ne pouvant suivre les Cafres à cause de mes douleurs de pied, je m'étais égaré dans l'eau et les roseaux, qui en faisaient comme un bois ; plusieurs fois je me précipitai dans des gouffres creusés par les hippopotames ; en vain je criai, personne ne me répondait. Je me crus perdu ; mais, après avoir erré assez longtemps, je retrouvai le chemin suivi par mes Cafres et je sortis de ce funeste lieu. Pour surcroît de malheur, le soir nous arrivâmes à une kraal dont on nous refusa l'entrée ; l'ayant enfin obtenue, on ne nous donna pas de nourriture ; ce soir-là je fis deux nœuds à ma ceinture... Plus loin, nous eûmes à traverser un champ de bataille où l'on s'était battu peu de jours auparavant. A la tombée de la nuit, je fus abordé par le plus vilain Cafre que j'ai jamais vu ; après plusieurs questions menaçantes où il nous accusait d'espionnage, il me signifie que ni moi ni mes Cafres ne sortirions point de ce lieu, et que le lendemain nous serions mis à mort comme espions et ennemis. Malgré son aspect terrible, je tâchai de faire bonne contenance ; je lui offris quelques petits présents. Je passai une nuit sans sommeil ; il en fut de même de mes Cafres. Le lendemain, je dis à notre gardien que la question était bien grave, qu'il valait mieux qu'il demeurât à son poste et que j'irai, avec mes Cafres, trouver son chef pour me remettre entièrement à sa disposition. Il accéda à ma proposition ; mais à peine étions-nous hors de sa vue qu'au lieu d'aller trouver le chef, je m'enfonçai dans une forêt, regardant à chaque pas si personne ne nous poursuivait. Jamais je n'ai vu

mes Cafres se serrer autant auprès de moi, et, bien qu'ils n'eussent rien mangé, ils avaient la force de courir au galop. Ce lieu m'est funeste : l'an passé j'ai failli y être brûlé avec tous mes effets, un ivrogne ayant mis le feu à une hutte en paille dans laquelle je m'étais réfugié avec 150 Cafres. D'autres y ont plus souffert que moi ; un Portugais, entre autres, y a été massacré... Enfin, je n'étais plus qu'à dix lieues de D'Urban lorsqu'un accès de fièvre me saisit ; il fut si aigu que je me roulai dans la poussière en présence de mes Cafres et je ne pus m'empêcher de m'écrier : « Adieu, frères de Natal, je « suis arrivé si près de vous et je ne vous reverrai point. » Plusieurs heures de repos dissipèrent cet accès et je repris mon chemin. J'arrivai enfin auprès du P. SABON, qui me prodigua les soins les plus paternels. »

Les suites de la fièvre se sont peu à peu dissipées ; les forces sont revenues, quoique bien lentement. Restait le mal de pied. Le 14 septembre, le P. BOMPART a dû subir une des opérations les plus douloureuses : le chirurgien enfonçait ses instruments sous l'ongle et en enlevait des morceaux de chair. Le patient se souvint du courage du bon frère scolastique RICARD, lorsqu'on lui taillait le pied à Marseille, en 1853, mais il ne put l'imiter et se contenter de dire que la douleur n'est que dans l'imagination. La souffrance lui arracha plusieurs cris, mais il ne s'évanouit point. Il s'achemine maintenant vers une guérison complète.

Avant de quitter cet intrépide Missionnaire, recueillons encore quelques renseignements qu'il nous donne sur les habitants de Lorenzo Marquez et de ses environs.

Lorenzo, bâti moitié en maisons de pierre, moitié en huttes cafres, compte une population de près de 1,200 âmes, dont 900 environ sont Cafres, avec leurs superstitions ou leur religion respective ; 100 Européens, la plupart condamnés militaires, qui, avec quelques métis et Cafres baptisés, sans instruction, portent le nombre des catholiques à 120 ; une quarantaine de mahométans venus de l'Inde ou de la côte de l'Abyssinie ; on connaît le rite de leur religion : jeûne rigoureux qui n'empêche pas les bacchanales de la nuit et les festins sur la tombe

de leurs défunts ; 150 Indiens venus des environs de Diu forment le reste de la population ; un petit nombre sont gentils et pour religion ils n'envisagent que les plaisirs grossiers, le grand nombre de femmes, sans s'inquiéter de l'avenir ; quelques autres sont Perses, adorent le soleil et le feu, et ne se chauffent qu'avec révérence. La grande majorité est composée de Banyans, qui adorent le principe de la vie répandu dans tous les êtres du règne animal ; tuer un serpent ou une araignée est pour eux un crime aussi grand que tuer un homme ; ils ne mangent pas de viande, mais leurs serviteurs assurent qu'ils les ont vus dévorer des poules dans l'obscurité de la nuit. Ils admettent la métempsycose : aussi les vaches sont-elles en vénération, et quand un des leurs vient à mourir, ils le couvrent de beurre, le brûlent afin de jeter ses cendres à la mer, mais lorsque la carcasse éclate par la chaleur du feu, ils claquent des mains pour annoncer l'entrée de son âme dans le bonheur. Nous ne disons rien des Cafres de ce district, qui, presque toujours en guerre, se réfugient quelquefois par milliers dans Lorenzo ; nous ne parlerons pas davantage de l'état moral de toutes ces malheureuses populations. Notre Missionnaire a dû s'armer par deux fois d'un bâton pour repousser les piéges tendus à sa vertu. Que Dieu ait en pitié cette contrée infortunée !

Nous avons cru devoir nous étendre assez longuement sur cet épisode, un des plus dramatiques et des plus intéressants de nos Missions de Natal. Il y a là pour tous les membres de la Famille une leçon d'édification et d'encouragement : Dieu se plaît à protéger les enfants de l'Obéissance.

(A continuer.)

MISSIONS DU TEXAS ET DU MEXIQUE.

Nous reprenons l'histoire de ces Missions à l'époque où se termine le rapport publié dans le tome IV, p. 449, de nos Annales. Les dernières nouvelles reçues des bords du Rio-Grande portaient la date du mois d'août, et le Vicaire du Texas se trouvait encore en France, occupé à régler les affaires des Missions importantes confiées à ses soins.

Après avoir assisté à la Retraite d'Autun, le R. P. Gaudet revint à Paris où il passa quelques jours, attendant les compagnons que le Supérieur Général lui destinait. Au commencement de novembre 1865, il visita le Noviciat de Nancy et le sanctuaire de N.-D. de Sion, où il mit son retour au Texas sous la protection de la Très-Sainte Vierge.

Le 14 novembre, les quatre Missionnaires quittèrent Paris. Le R. P. Gaudet emmenait avec lui les Pères Bonnemaison, Malmartel et Jaffrès. Ils se rendirent à Saint-Nazaire et s'embarquèrent sur le paquebot transatlantique de service entre la France et le Mexique. Le R. P. Bonnemaison a bien voulu nous envoyer un récit de son voyage. Nous allons suivre nos Missionnaires sur l'Océan et assister aux premières émotions qu'ils ont éprouvées sur les terres lointaines.

Brownsville, 9 janvier 1866.

Bien cher et Révérend Père, ne vous attendez pas à un

rapport détaillé, je ne vous communiquerai que quelques impressions de voyage.

Vous connaissez déjà les difficultés qu'on a suscitées à Saint-Nazaire pour empêcher notre départ. Enfin, nous avons pu nous embarquer le 16 novembre, à deux heures de l'après-midi.

Notre première soirée à bord fut tout à fait charmante, surtout pour le P. Jaffrès et pour moi. Et c'est chose facile à concevoir : nous commencions notre premier grand voyage. Aussi ne pouvions-nous pas nous lasser de contempler le grand et magnifique spectacle que présente l'Océan. Nous étions aussi tout stupéfaits, ahuris de voir cette vraie Babel qui grouillait autour de nous. Le *Nouveau-Monde* était un vrai monde et pas mal bigarré. Nous formions avec l'équipage un personnel de 860 individus. Le pont avait vraiment l'aspect d'une des rues les plus fréquentées de Paris, sauf l'éclairage. De plus, la mer était tranquille ; nous ne sentions pas le plus léger mouvement de roulis, ni de tangage. Nous nous imaginions déjà que nous n'éprouverions pas le mal de mer, si nous n'étions pas plus ballotés. Attendons au lendemain.

Nous nous trouvions en pleine mer. Le grand navire était devenu une coquillle d'œuf perdue dans l'immensité. La mer était houleuse. Le P. Jaffrès descend le premier de son perchoir : il essaie de s'habiller. Impossible. L'équilibre était rompu. Il a fallu remonter. A mon tour, je m'arme de courage. J'étais plus brave, je n'ai pas été plus fort. J'ai donc regagné ma couchette. Quant au P. Malmartel, il n'a pas même jugé prudent de remuer. Ce jour-là, nous avons passé la journée entière dans notre cabine. Nos repas, qu'on nous a servis au lit, ont consisté en une tasse de café et un bol de thé. Encore a-t-il fallu en opérer complète restitution. Ce fut tout ; dès le lendemain, il n'y paraissait plus : nous étions habitués à la mer. Il n'en fut pas de même du P. Malmartel. Il a souffert presque tout le temps. A mon avis, la mer occasionne trois effets différents sur les constitutions : elle hébète tout le monde, elle enlève l'appétit des uns et développe singulièrement celui des autres. Le R. P. Gaudet, le P. Malmartel et moi,

nous n'avions guère envie de manger. Le P. Jaffrès, au contraire, n'a manqué aucun de ses repas.

Les choses allèrent ainsi jusqu'au 22, jour où nous arrivâmes en face de l'île Saint-Michel, la principale du groupe des Açores. Nous avions eu depuis la veille un temps assez mauvais. La mer était très-agitée. Le vent soufflait sud-ouest avec violence. La danse du navire avait redoublé. Le commandant du *Nouveau-Monde*, capitaine de Valency, redoutait pour la nuit le passage du canal des Açores. Par prudence, il fit doubler l'île Saint-Michel et passa en dessous. Bien lui en prit, car nous avons éprouvé une tempête sérieuse, et je ne sais pas ce qui serait arrivé, si nous nous étions trouvés dans l'obscurité au milieu des brisants. A un moment donné, vers les huit heures du matin, le P. Jaffrès était encore sur le pont, lorsqu'arrivent un coup de vent et des vagues si fortes, que l'avant du navire n'était plus qu'une masse d'écume pendant que l'arrière était aussi inondé. Le pauvre Père veut regagner son gîte. Le vent le pousse, le pousse au point qu'il crut que tout était perdu. Il nous a dit depuis qu'il avait récité son acte de contrition avec la persuasion intime que bientôt il irait servir de nourriture aux marsouins. Le calme revint enfin dans la matinée, et depuis nous eûmes le beau temps jusqu'à Saint-Thomas. Je dis le beau temps et non pas le temps frais, car quoique nous fussions en automne, la température était tellement élevée au tropique, que certainement la journée d'été la plus chaude en France n'aurait pas pu lui être comparée.

C'est le 2 décembre que nous sommes arrivés à Saint-Thomas. Le *Nouveau-Monde* devait faire un jour d'escale afin de débarquer les passagers de la Guadeloupe, de la Martinique et autres lieux, et de faire provision de charbon. Nous en avons profité pour descendre à terre et dire la sainte messe. Vous ne sauriez vous imaginer, mon cher Père, la joie que nous éprouvâmes tous les quatre en montant à l'autel. Sans contredit, la privation de la sainte messe est la plus dure des souffrances que nous ayons éprouvées à bord pendant toute la traversée. Que de fois nous avons regretté de ne pas

avoir emporté tout ce qu'il fallait pour célébrer le saint sacrifice ! Nous aurions pu le faire si commodément ! Que la volonté de Dieu soit faite et non pas la nôtre ! Les Pères Rédemptoristes établis à Saint-Thomas nous reçurent comme des frères.

Repartis de Saint-Thomas vers onze heures, nous sommes arrivés à la Havane le 7, à huit heures du matin. Encore un jour d'escale, mais cette fois point de messe. C'eût été trop tard le premier jour, trop tôt le lendemain. Quelle désolation ! C'était la grande fête de notre chère Famille, l'Immaculée Conception de Marie. Faut-il vous dire que nous étions jaloux de nos Frères de France ?

Le navire a repris la mer le 8 de grand matin, et le 11 nous arrivions sans encombre à Vera-Cruz. Nous allions changer de vaisseau. Déjà la *Sonora* nous attendait en rade. Nous pensions que le 14 nous serions à Bagdad, mais l'homme propose et Dieu dispose. Il fut impossible de nous transborder le 10, c'était la fête de Notre-Dame de la Guadeloupe, patronne du Mexique. Défense était arrivée de terre de ne rien faire à bord. Or, le 13, nous avons eu un vent du nord tellement violent, qu'il eût été très-dangereux de se hasarder sur une barque quelconque. Il fallut attendre le calme qui n'arriva que le 16. Quatre grands jours de retard. Vous ne pouvez vous imaginer le mauvais sang que nous nous sommes fait. Enfin nous voilà sur la *Sonora*. Elle part à onze heures, et le lendemain 17 nous conduit à Tampico, vers les cinq heures du soir. Encore deux jours, et le 19 nous sommes en vue de Bagdad, port de Matamoros et de Brownsville. Mais encore le vent du nord ! Impossible d'aborder. On jette l'ancre à une lieue à peu près de la côte. Le lendemain nous apercevons Bagdad, mais comment y arriver ? Au dire de tous les marins de mer et d'eau douce, il n'y a pas de barre au monde plus difficile à franchir que celle de Bagdad. J'ai pu m'en convaincre de près dans l'espace de quinze jours que je viens de passer dans cette ville de planches. J'ai vu périr sous mes yeux jusqu'à dix-huit grandes chaloupes ou petites goëlettes. Le R. P. Gaudet connaissait le danger : aussi tremblait-il

d'avance. Une grande barque arrive après de longues heures d'attente, mais elle a beau faire, elle ne peut accoster la *Sonora*. Tout au plus réussit-elle à s'amarrer à une vingtaine de mètres. Pour transborder les voyageurs, il a fallu mettre un petit canot à l'eau et les passer un à un. C'était un moment critique. Pour ma part, j'ai failli me contenter de voir le Mexique sans y entrer. Peu s'en est fallu que je ne me sois noyé. Bagatelle que tout cela ! Nous voilà enfin sur la barque qui gagne le large et nous dépose tous sains et saufs sur le rivage où le R. P. Vignolle nous attendait. Je n'ai pas besoin de vous dire la joie de cette première rencontre : vous la comprenez. Les misères de la mer étaient finies ; celles de la terre allaient commencer, surtout pour moi. Vous allez voir que j'ai bien débuté dans mon apprentissage de Missionnaire américain.

Nous étions à terre, mais nos effets étaient tous en pleine mer ; une seule barque ose courir la chance d'une nouvelle traversée . elle réussit et nous apporte une partie de nos bagages. Les caisses les plus importantes sont restées. Nous les attendons : un jour, deux jours se passent, plus de barque en mer. Le nord a redoublé de violence. Le R. P. Gaudet se décide alors à partir pour Brownsville avec les PP. Malmartel et Jaffrès. Pour moi, je vais attendre avec le P. Vignolle. Il fallait nécessairement que l'un de nous se trouvât là pour reconnaître les caisses ; la Compagnie ne répondant pas des bagages, elles se seraient égarées.

Me voilà donc citoyen de cette fameuse Bagdad que vous connaissez déjà de réputation. Ici tout le monde doit avoir un métier ; je choisis celui de charpentier. Dès le premier jour, je suis occupé à planter des clous, scier des planches, à mesurer par pieds, par pouces et lignes. Et tout cela avec d'autant plus d'ardeur qu'il n'y avait pas moyen de célébrer la sainte messe avant d'avoir consolidé l'église qui menaçait ruine. C'est le dimanche 24 que j'ai eu la consolation d'immoler pour la première fois la sainte victime sur le territoire mexicain.

Les fêtes de Noël se sont assez bien passées. Il y a eu

grand'messe à minuit et à dix heures du matin ; sermon en espagnol par le P. Vignolle, en français par votre serviteur. Nous avons aussi pu compter une trentaine de personnes à la sainte table.

L'église achevée, nous avons entrepris la sacristie, qui doit servir d'hôtel garni à nos Pères quand ils viennent à Bagdad ; celle qui existait était un vrai taudis. Les ressources ne manquent pas, les cadeaux de planches, soliveaux pleuvent de toutes parts. Donc, à l'œuvre. Cependant les caisses n'arrivaient pas encore de la *Sonora*, et le moment approchait où le P. Vignolle, mandé par le R. P. Gaudet, devait se rendre à Brownsville. Que faire ? Nous tenons conseil, et il est décidé que je resterai pour continuer les travaux et attendre les bagages. Encore deux journées de travail et je touchai au terme. Douze grandes chaloupes étaient allées en mer : une seule rentre, c'est celle qui portait nos bagages, les autres avaient toutes échoué. Tout marchait donc pour le mieux, lorsque, dans la nuit du jeudi, 5 janvier 1866, je suis réveillé en sursaut par les cris sauvages des Mexicains et une fusillade très-vive. Qu'est-ce que c'est ? Je n'ai pu avoir d'explication que le matin, elle était triste. Je m'étais couché Mexicain, je me levai Yankee ou libéral. Trois cents nègres avaient traversé le Rio-Grande : ils venaient de désarmer la garnison de Bagdad, et en ce moment, Yankees et Mexicains étaient occupés à dévaliser tous les magasins de la ville. C'était un vrai sac, un pillage sans nom. Il paraît qu'il y a eu dans cette affaire à peu près 18 morts dont 6 par assassinats. J'ai eu la consolation de donner l'Extrême-Onction à un blessé, qui est mort quelques moments après dans les meilleurs sentiments de repentir et de résignation à la volonté de Dieu. Imaginez-vous ma position au milieu de cette bagarre si étrange ! Je suis seul, sans relations, connaissant à peine quelques mots d'espagnol. N'importe, je ne m'effraye pas. Je sais que le prêtre est respecté par tous : je sors donc aussitôt qu'il fait jour, prêt à porter les secours du saint ministère partout où besoin sera. J'ai bientôt la certitude que je n'ai rien à craindre personnellement : Mexicains, nègres, Yankees, chefs et soldats,

tous ont un signe, une parole d'amitié pour le *Padrecito*. Je vais, je viens : je n'ai à redouter qu'une balle égarée, car la fusillade continua de tous côtés pendant toute la journée. A la garde de Dieu ! Rien ne m'est arrivé, et j'ai pu conférer le baptême à deux enfants et donner les derniers sacrements à un mourant.

Cependant un navire de guerre français, la *Tésiphone*, qui était en rade, est averti de ce qui se passe. Bientôt retentissent les boulets et les bombes ! On a échangé une centaine de coups de canons. Mais tranquillisez-vous, les Français ne veulent pas encore faire de mal à Bagdad. C'est un avertissement pour que les habitants aient à sortir de la ville. On l'a compris et chacun de s'enfuir au plus vite. Quel tableau, mon cher Père, si j'avais un peu d'imagination ! C'était désolant à voir ! Pour moi, j'étais tranquille : J'ai dormi dans mon petit lit de camp aussi paisiblement que si j'avais été dans une de nos maisons de France. Le lendemain, la canonnade recommence de plus belle ; je voyais les boulets éclater sur ma tête, j'en ai ramassé des éclats assez gros pour tuer un bœuf, rien qu'en tombant de leur propre poids. J'attendais toujours, je ne voulais pas laisser mes bagages à la merci de tout le monde et j'espérais être utile à quelques blessés. Le P. Vignolle arrive dans un moment de calme. Ordre de partir avec tout ce que nous avons. Mais la canonnade se fait entendre de nouveau. Je renvoie le Père de l'autre côté du Rio, et j'attends avec patience le cours des événements.

Rien de nouveau pendant la journée. On continue de piller les magasins et voilà tout. Mais quel pillage ! Tel individu qui possédait hier cent mille francs, n'a pas aujourd'hui un sou. Je passe encore une bonne nuit dans ma sacristie. Le dimanche matin, l'ordre était un peu rétabli faute de tapageurs. Je me mets en devoir de transborder les effets et tout ce qu'il y a de précieux dans l'église. Que de marches et contremarches ? Je vais parler au *Prévost marshall*, au général libéral Escobedo. Heureusement tout réussit. Ces messieurs, pleins de courtoisie envers le prêtre, me donnent tout ce que je demande : un sauf-conduit pour les bagages, une charrette pour les trans-

porter, une mule pour traîner la charrette; notez que la mule était déjà attelée à une pièce de canon. Un soldat quitte les rangs et me sert de conducteur. En route, nouveaux contre-temps. Les effets étaient déposés en partie dans une maison bourgeoise. Je trouve sept malles enfoncées à coups de crosse de fusils. Qu'a-t-on enlevé? Je n'en sais rien. Je ne puis l'examiner! Je prends un soldat au milieu de la rue, et je lui fais monter la garde devant la porte du magasin, pendant que je répare de mon mieux les dégâts causés. Enfin, je puis partir et arriver sain et sauf avec armes et bagages de l'autre côté de la rivière. Là, je retrouve le P. Vignolle qui m'attendait non sans inquiétude; quelques moments après, nous voyons arriver le P. Parisot qui venait nous chercher : on tremblait pour nous à Brownsville. Il nous fallut attendre au lendemain, les moyens de transport nous manquaient. J'ai veillé toute la nuit afin que rien ne nous fût enlevé. Enfin, le lundi 8 janvier, je suis arrivé seul à Brownsville où l'on m'attendait avec une vive impatience. Le P. Parisot est arrivé le soir du même jour, après avoir assuré le transport de nos malles sur un bateau à vapeur. Le P. Vignolle est encore à Clarksville, en face de Bagdad; de là il suit la marche des événements.

Il paraît que les libéraux, fiers d'un succès facile, se préparent à faire le siége de Matamoros; ils auront de la besogne. D'un autre côté, il est probable que *la Tésiphone*, *l'Adonis*, *le Magellan* et peut-être d'autres vaisseaux de guerre vont débarquer quelques régiments. Que va-t-il résulter de tout cela? Nous l'ignorons. Nous sommes prêts à être utiles à tous ceux qui réclameront les secours du saint ministère.

Vous voyez que les émotions n'ont pas manqué dans le laps de temps qui s'est écoulé. C'est un peu la vie quotidienne de nos Pères. Je pense que je m'y ferai comme eux.

A Brownsville, nos Pères goûtaient une paix profonde, mais ils étaient loin de retrouver la sécurité et l'ordre qui régnaient avant la guerre. Et puis, une plaie douloureuse avait grandi : l'immoralité s'affichait d'une manière ef-

frayante. La frontière du Texas était envahie par l'écume des peuples voisins : il y avait là comme un rendez-vous de tous ceux qui voyaient dans le Mexique une proie assurée. Aucun événement marquant n'avait eu lieu depuis le mois d'août 1865, date des dernières lettres publiées dans les *Missions*.

Il n'en était pas de même à Matamoros. Les libéraux ont tenté plusieurs fois de s'en emparer. Vers la mi-octobre, ils se présentèrent en armes, et pendant quinze jours nos Pères ont dormi au bruit du canon. Le R. P. Olivier a échappé deux fois à deux éclats de bombe, une fois comme par miracle : il traversait une rue, lorsqu'à un détour, une bombe, lancée du camp ennemi, éclata presque à ses pieds, faisant voler en lambeaux un gros piquet fixé à l'angle de la rue. Le 9 novembre, l'ennemi leva le camp, mais les habitants de Matamoros se tinrent plus que jamais sur leurs gardes : ils fortifièrent l'intérieur de la ville et appelèrent sous les armes tous les hommes disponibles. La Providence protégea nos Pères d'une manière spéciale. Les libéraux ne renoncèrent point à leur proie. Nous les verrons bientôt revenir à la charge et remporter une bien triste victoire.

Un rapport du R. P. Gaudet nous présente un tableau général de la situation de nos Missions du Texas et du Mexique, au mois de février 1866. Nous laissons au style du R. P. Vicaire toute son énergie : nous comprendrons mieux les spectacles qu'offrent les rives du Rio-Grande :

Pour alimenter nos chères Annales, il faut, mon bien cher Père, vous fournir des matériaux et vous envoyer, ainsi que l'a ordonné le Supérieur Général, des rapports intéressants. Malgré le désir sincère que j'ai d'apporter ma quote-part, je trouve que ma tâche est devenue bien pénible depuis que notre ministère vous est connu. Les événements qui se succè-

dent dans nos contrées n'offrent que de tristes redites. Je ne sais quand finiront nos troubles, nos révolutions et les scènes de brigandage qui les accompagnent. Ne voulant point tremper ma plume ni dans la boue, ni dans le sang, je m'abstiendrai de vous décrire les dernières scènes dont les bords du Rio-Grande ont été le théâtre. Prions pour ces malheureux qui ne pensent qu'à se piller, qu'à se détruire. Le bon sens a disparu de cette frontière ; c'est le règne du dévergondage, de la force brutale et de tous les excès qu'elle amène. La mesure des iniquités déborde de toutes parts et attire sur nous la main de Dieu. Le sac de Bagdad est un châtiment évident. Il faudra que le Rio-Grande roule ses eaux durant de longues années pour laver les forfaits commis sur ses rives, depuis le commencement de la guerre, et surtout depuis huit mois.

Vous pouvez par là apprécier nos consolations ! Prier, édifier, instruire, voilà les trois grands devoirs du Missionnaire. Pour peu qu'on ait à cœur le salut des âmes et de la bonne volonté, on s'acquitte toujours des deux premiers ; mais que l'instruction coûte, dès lors que l'on a la certitude que cette précieuse semence va tomber sur le grand chemin. Quand les peuples n'ont pour règle de conduite que leurs caprices et leurs passions, ce qui est le progrès dans la dégradation, que doit-on en attendre ? Pour se stimuler, il faut se rappeler l'exemple de notre Seigneur, prêchant aux Juifs dont il prévoyait l'endurcissement. C'est ce que font nos Pères en s'acquittant du ministère sacré auprès de nos Texiens, comme auprès de nos Mexicains.

Au milieu du va-et-vient de nos peuples qui ne savent plus où se fixer pour trouver un peu de tranquillité ou de sécurité, on fait le bien que l'on peut et non celui que l'on voudrait. Ce n'est pour ainsi dire qu'une aumône de circonstance, faite en passant, mais qui est loin de suffire aux besoins de cœurs malades, d'esprits désorganisés, et qui n'offre que fort peu de garantie pour l'avenir. Nous sommes des sentinelles protégeant quelques points, mais incapables d'arrêter le torrent des désordres, conséquence naturelle du déplacement forcé et de l'agglomération de nos familles expulsées de leur domicile

et privées de leurs occupations domestiques. Aussi cherchent-ils à adoucir leurs maux en se livrant avec fureur à tous les plaisirs : ils jouent, ils dansent; jamais nous n'avions été étourdis comme cette année par la grosse caisse des bals. De leur côté, les nègres recherchent les mêmes satisfactions ; leurs officiers ont aussi leurs soirées auxquelles ils attirent la population qui se dit et se croit, sans vergogne, la classe décente.

Voilà, mon cher Père, ce que je puis vous dire sur l'état actuel de notre Mission. Je ne m'attendais pas à vous tracer un pareil portrait, à mon retour de France, mais le temps peut amener des changements. Les choses sont ici dans un état d'instabilité telle, que d'un jour à l'autre tout se désorganise, s'écroule, se relève et se transforme. C'est la mer avec ses calmes, ses bourrasques, ses tempêtes et ses beaux jours. J'avais donc raison de vous dire en commençant que je n'avais rien de nouveau à vous faire connaître ; toujours des élégies, des épisodes tragiques propres à faire blanchir avant le temps.

A la suite de ce sombre tableau, le Vicaire du Texas signale cependant certaines améliorations qui sont l'indice d'un progrès réel dans l'ensemble de la Mission.

Depuis le mois de novembre, une école de garçons a été ouverte sous la direction de deux bons maîtres laïques auxquels nos Pères fournissent les émoluments. Le local est une maison de bois qui a été achetée et transportée sur le terrain que l'on destine à une fondation définitive et dans de vastes proportions. Une partie des matériaux nécessaires avaient déjà été recueillis, mais ils ont été dispersés au milieu des révolutions qui se sont succédé à Brownsville. Une cinquantaine d'enfants fréquentent cette institution et leur nombre augmente tous les jours : c'est une préparation à l'établissement des Frères des Écoles chrétiennes que le Vicaire désire ardemment appeler au chef-lieu du Vicariat.

L'église s'est ornée de deux charmants autels : l'un, de

style gothique, surmonté, en arrière du tabernacle, d'une élégante niche où est placée la statue de l'Archiconfrérie de N.-D. des Victoires ; l'autre, de style composite, également avec niche destinée à recevoir, le 19 mars, la statue de saint Joseph, que le Vicaire a apportée de Lyon. Par ces travaux remarquables, le R. P. Kalum voit sa réputation d'architecte s'étendre de plus en plus. Le sanctuaire a été pavé en dalles de marbre blanc et noir qui produisent un très-bon effet. Enfin, un concert donné en faveur de notre église nous a procuré un bel harmonium qui augmente de beaucoup la pompe des cérémonies. La Providence a manifesté sa protection d'une manière éclatante sur notre établissement de Brownsville : elle l'a mis à l'abri des dangers innombrables qu'a courus cette malheureuse cité pendant la guerre civile des États-Unis.

A Matamoros le progrès a été consolant. Nos Pères ont acheté près de l'église une maison qui est devenue leur demeure : jusqu'alors ils avaient habité une sacristie où ils étaient loin d'être à leur aise. Cette maison est attenante au terrain que nous possédions déjà. Si Dieu permet à nos Pères de s'établir définitivement à Matamoros, ils pourront disposer d'un fort bel emplacement faisant face à trois rues. Mais les circonstances politiques ne permettent encore aucune fondation sérieuse. Ils attendent des jours plus tranquilles pour établir des écoles et marcher d'un pas plus sûr dans la voie des améliorations. En attendant, ils exercent le ministère toujours avec le même dévouement ; et s'ils ne rencontrent pas toutes les consolations désirables, ils peuvent cependant constater plus d'assiduité aux offices et une plus grande fréquentation des sacrements.

Avec le rapport que nous venons d'analyser, le Supérieur Général recevait du R. P. Parisot une lettre dont plusieurs passages seront lus avec plaisir. Nous remar-

querons une fois de plus la protection spéciale qui entoure nos Missionnaires et nous en remercierons le Seigneur.

Mon très-révérend et bien-aimé Père,

Pour vous témoigner notre gratitude, les paroles me manquent; je ne puis que vous dire du plus profond de mon cœur : merci, mille fois merci de l'intérêt que vous avez manifesté en faveur de notre Mission si éprouvée, merci de l'envoi de trois Pères. Vous dire la joie que je ressentis à l'arrivée de notre Vicaire et de ses trois compagnons que l'étoile des mers a si bien dirigés jusqu'au port, ce serait chose impossible. Ce moment me parut être l'aurore d'une ère nouvelle après les tourmentes d'une longue tempête.

C'est à la veille d'une révolution inouïe que nos Pères ont débarqué à Bagdad! Pauvres Pères! Comme ils ont inauguré leur mission; ils sont sur un volcan, l'atmosphère politique est chargée de nuages et tout annonce un orage prochain. Nous ne sommes pas venus ici pour étouffer les séditions, éteindre les guerres, mais pour nous élancer au milieu des tourbillons révolutionnaires, afin de sauver quelques âmes.

A peine étions-nous arrivés Brownsville, que Bagdad était pillé et saccagé. Les monstrueuses iniquités de cette ville ne pouvaient rester impunies. Nous l'appelions l'enfer de la Mission; aussi les chemins qui y conduisent sont-ils souillés par toute espèce de crimes. En disant que depuis janvier jusqu'aujourd'hui, il s'y est commis cent-cinquante assassinats, je reste au-dessous du chiffre réel.

Dans cette population étrange, il y avait cependant quelques belles âmes. Il y a même eu des conversions; entre autres, celle d'une dame protestante dont j'ai reçu l'abjuration, il n'y a pas encore un an, à l'insu de son mari qui s'y opposait. Comme cette dame me manifestait la crainte de ne pouvoir suivre sa religion, je lui dis, je ne sais trop pourquoi : « Patience, dans moins d'un an vous serez libre. » Or, son mari vient de mourir d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

Laissez-moi vous raconter l'histoire de mon emprisonne-

ment, car les voleurs de Bagdad m'ont fait prisonnier. Heureusement pour moi, que saint Joseph était là. Voici : à la nouvelle de l'occupation de Bagdad, je vins en aide au P. Bonnemaison, qui était resté à la garde des bagages. Il avait déjà passé douze malles du côté texien ; elles avaient été brisées et des objets qu'elles contenaient, les plus précieux, avaient été enlevés et les autres éparpillés. Il restait encore à Bagdad les trois malles les plus importantes, celles qui contenaient : la statue de saint Joseph, des ornements, des chandeliers d'autel, etc. On me dissuadait de rentrer dans cette ville où règnait le plus grand désordre ; je crus cependant qu'il était de mon devoir d'éloigner de toute profanation ces objets religieux. Je passai donc la rivière sur une barque louée. Arrivé à Bagdad, je donnai 15 francs à trois des brigands qui m'aidèrent à charger les effets ; la frêle barque ne put recevoir que deux caisses. Je laissai celle où était la statue de saint Joseph, espérant que ce grand Saint se protégerait lui-même. Le lendemain, de bon matin, je reviens à Bagdad. Mais à peine avais-je mis pied à terre que trois voleurs, les armes à la main, arrivent sur moi et me disent : « Vous êtes prisonnier, ainsi que le batelier, et la barque est à nous. Restez là jusqu'à ce que nous revenions ; nous allons consulter nos chefs sur votre arrestation. »

(A continuer.)

VARIÉTÉS.

Mgr l'Évêque de Cérame a bien voulu promettre au Supérieur Général une notice sur plusieurs de nos premiers Pères. En attendant celle du R. P. Suzanne, le digne Prélat, toujours vivement attaché aux anciens souvenirs, nous a communiqué l'oraison funèbre qu'il prononça dans l'Église du Calvaire, huit jours après la mort de ce zélé Missionnaire. Ces pages, écrites en 1829, et où respire d'un bout à l'autre l'esprit primitif de la Congrégation, seront lues avec édification et avec bonheur. Le R. P. Suzanne appartient à ce petit noyau d'hommes de Dieu qui furent les pierres fondamentales de notre chère Famille; il participa des premiers à la grande œuvre et fut un des premiers élèves de l'Institution naissante. Le faire connaître, c'est faire connaître ce que l'on fut dès l'origine. Mgr a retracé le portrait du Missionnaire plutôt que du religieux, mais ce portrait est fidèle et parfaitement ressemblant. Nos Pères y reconnaîtront l'air de famille qui leur appartient et les traits qu'ils sont appelés à reproduire. La *Notice nécrologique* nous présentera le religieux, l'enfant de la famille, et complétera en l'expliquant cet éloge funèbre que nous sommes heureux de recueillir dans nos Annales et d'offrir à tous les membres de la Congrégation. C'est une nouvelle dette de reconnaissance que nous contractons à l'égard de Mgr l'Évêque de Cérame, toujours si bienveillant et si dévoué envers notre famille religieuse.

ORAISON FUNÈBRE DU PÈRE SUZANNE

PRÊTRE MISSIONNAIRE, OBLAT DE MARIE IMMACULÉE, SUPÉRIEUR DE LA COMMUNAUTÉ DU CALVAIRE, A MARSEILLE, ASSISTANT DU SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Qui fecerit et docuerit hic magnus vocabitur in regno cœlorum.

Celui qui aura fait et enseigné sera appelé grand dans le royaume des cieux.

(Ev. Matthieu, v, 19.)

Mes Frères,

La société des chrétiens sur la terre doit représenter, au sein des douleurs, l'Église triomphante dans les cieux au sein de la joie la plus pure. Et puisque dans le séjour des bienheureux on célèbre la grandeur des amis de Dieu, c'est une sainte et salutaire pensée de dire ici-bas à ceux qui sont encore dans l'épreuve ce qui nous est connu des saintes âmes qui en sont glorieusement sorties. Déjà vous pensez à ce digne prêtre de Jésus-Christ pour la vie duquel vous avez offert tant et de si ardentes prières, et à la mort duquel vous avez donné de si abondantes et de si justes larmes. C'est de lui aussi que l'on peut dire : Qu'il a fait et qu'il a enseigné, et qu'il sera appelé grand dans le royaume des cieux. *Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum.*

Sans doute, votre douleur se complaira dans le souvenir de ses vertus, et vous aimerez à entendre le récit d'une aussi belle vie et d'une plus belle mort.

Pour nous, nous n'avons pas voulu, en montant en chaire pour la première fois après avoir perdu notre frère et notre ami, vous entretenir d'un autre sujet que celui qui, depuis cette perte douloureuse, occupe toutes nos pensées. Nous ne croyions pas qu'il nous serait sitôt en-

levé, et que cette année encore nous aurions à rendre un triste devoir à sa mémoire, qui, hélas! n'est pas lui, mais qui est tout ce qui nous reste de lui!

Cependant, si notre douleur ne nous trompe pas, il nous semble que ce discours n'est pas déplacé dans ce temple élevé par les soins de celui que nous pleurons, et qui fut le théâtre de sa charité et de son zèle; il nous semble que l'éminence des vertus et la grandeur des services dans un simple prêtre, plus encore que la gloire du rang et des dignités chez les grands de la terre, nous permettent de décerner un éloge public au saint Missionnaire dont toute une vaste cité a déjà dit les mérites et déploré la mort.

Je ne chercherai point la pompe du langage ni la sublimité des pensées; mon récit sera simple comme la vie qu'il a pour objet de retracer.

Lorsque le Seigneur a formé pour sa gloire quelque dessein particulier sur une âme privilégiée, il lui donne en la créant le principe de toutes les qualités qui, en se développant, doivent l'élever jusqu'à l'accomplissement de la pensée divine. C'est ainsi que l'enfance de celui dont nous pleurons la perte fut marquée de tout ce qui annonce pour l'avenir un homme de Dieu, puissant en œuvres et en paroles. Marie-Jacques-Antoine Suzanne montra, dès ses premiers ans, des talents et des vertus dignes de tout le bien qu'il a opéré dans l'Église de Jésus-Christ. Un caractère ouvert et affable, un cœur plein d'affection, un véritable zèle de la maison de Dieu, l'amour de l'étude et de rares dispositions pour y réussir, tout se réunissait pour fixer sur lui, avec la bienveillance de ses maîtres, leurs espérances les plus légitimes. Élevé à l'ombre du sanctuaire, il répondait déjà par une piété réelle aux soins religieux dont il était l'objet. L'innocence

de ses premières années, au lieu de s'altérer avec l'âge, comme il arrive trop souvent, s'embellissait tous les jours davantage par la pratique de tout ce que la religion peut inspirer de beau et de touchant à une âme tendre encore, et dont la vertu a été jusque-là l'unique habitude. Le moment vint pour lui de se nourrir du pain des forts. Dès qu'il en eut goûté, il s'avança d'un pas plus assuré et plus rapide dans la carrière qu'il avait si heureusement commencée. Plus jaloux de procurer la gloire de Dieu que de courir après les espérances du siècle, il se voua de bonne heure au service des autels. Ce ne fut point chez lui un acte déterminé par le goût des choses de l'Église, un effet de l'entraînement et de l'exemple de certains de ses condisciples; ce fut un acte mûrement réfléchi en présence de Dieu qui l'appelait dans son sanctuaire. Ce fut un acte généreux de dévouement à la religion pour laquelle il se sentait disposé aux plus grands sacrifices. Vous l'eussiez entendu exprimer des sentiments héroïques, et, jeune clerc encore, parler le langage d'un apôtre. Le récit de la vie des hommes apostoliques excitait en lui une ardeur inconnue. Son imagination le transportait souvent dans les vastes contrées, où le nom de Jésus-Christ n'a pas encore été annoncé, et il brûlait du désir d'aller au loin étendre le royaume de Dieu. Avec la sainte ambition d'un apôtre, il en avait aussi les vertus austères, et déjà cette âme forte se préparait aux plus rudes combats en crucifiant sa chair et en surmontant sa nature.

Il était retourné dans la maison paternelle après le cours de ses études classiques, lorsqu'une Mission eut lieu dans le pays qu'il habitait avec sa famille. Il ne tarda pas à se faire connaître aux Missionnaires par son zèle à concourir à l'œuvre de Dieu, autant que sa position le lui permettait. Tous les jours, il amenait à leurs pieds des pécheurs jusqu'alors endurcis, qu'il allait lui-même cher-

cher dans leurs demeures. Il instruisait des éléments de la religion une foule d'hommes qu'on avait pour cela confiés à ses soins. Puis, ses mains travaillaient à la décoration de l'église à l'occasion des cérémonies de la Mission; il se prêtait avec joie à tout ce qui pouvait lui donner de l'éclat, et contribuer par l'effet extérieur au bien des âmes. Il fut vraiment à cette époque un auxiliaire des Missionnaires, et il mérita d'être appelé à remplir avec un grand succès, un jour, le ministère dont il faisait un si heureux essai. Il s'attacha particulièrement au Supérieur de la Mission[1], qui fut dès lors le dépositaire de tous ses sentiments, et qui depuis s'est si souvent réjoui de trouver dans cet excellent jeune homme un fils si digne d'un tel père, un cœur qui répondait si bien à son cœur.

Comment dirai-je sa générosité pour le service de Dieu, ses succès dans les lettres sacrées et humaines, et les prémices si remarquables de ses talents et de ses vertus, tandis que, retiré à Aix, dans la Communauté des Missionnaires, il se préparait par tous les genres de mérite aux travaux de l'apostolat? Plusieurs années s'écoulèrent pendant lesquelles l'étude, des efforts continuels pour sa perfection, l'habitude de toutes les pratiques de piété et quelques œuvres de charité envers le prochain remplirent tous ses moments. Il allait fréquemment dans les prisons porter des paroles de paix et de miséricorde à ces hommes malheureux que la justice humaine a frappés; il leur apprenait à connaître Dieu et leurs devoirs, et, à sa voix, plus d'un coupable dans les fers a connu le repentir au lieu du désespoir, et a goûté dans l'infortune et sous les coups inexorables de la loi les plus douces consolations de l'Évangile. Combien d'autres encore ont dû au

[1] M. l'abbé de Mazenod, Supérieur des Missionnaires de Provence, et, plus tard, Fondateur et Supérieur Général de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

zèle de notre saint jeune homme la connaissance des premières vérités de la religion? Mais si déjà il instruisait l'ignorance, il éclairait aussi des lumières de la foi la science elle-même, telle qu'elle pouvait exister dans des jeunes gens versés dans les études profanes. Ceux-ci, la plupart étudiants en droit, avaient besoin d'être fixés dans leur croyance par des principes inébranlables. Il les avait attirés à lui; quoique déjà répandus dans le monde et malgré la dissipation du jeune âge, ils s'arrachaient à leurs amusements pour venir, simples disciples, se ranger autour de celui qui était inférieur pour les années à plusieurs d'entre eux, et recevoir de sa bouche les hautes leçons d'une philosophie religieuse.

Quelquefois, avant d'être prêtre, il avait paru dans les Missions, où il s'employait toujours avec autant de zèle que de succès. Un jour, il venait de réciter du haut de la chaire, en l'honneur de la Très-Sainte Vierge, cette prière, la plus excellente de toutes après le saint sacrifice de la Messe. Le chapelet terminé, il descendait de la chaire pour faire place au prédicateur, lorsque, sans qu'il pût s'y attendre, le Supérieur de la Mission lui ordonna de présenter quelques réflexions édifiantes à la nombreuse assistance réunie devant lui. Le modeste jeune homme n'aurait osé parler ainsi sans préparation; mais il se souvint de Pierre, qui, sur la seule parole de son Maître, jeta le filet; et lui aussi, sur une parole qu'il regardait comme l'expression d'un ordre divin, n'hésita pas un moment; il parla, mais avec tant de force et de solidité, il développa des sentiments si touchants, que, dans l'auditoire, la vive impression du cœur égala l'étonnement de l'esprit.

Il avait passé avec un accroissement de ferveur par les différents ordres de la cléricature, et le moment approchait pour lui de recevoir l'ordination sacerdotale. Avec quel soin il s'y prépara! Tout ce qu'il avait fait jusqu'a-

lors, il ne le crut pas suffisant, et la retraite dans laquelle il avait passé une grande partie de sa vie ne lui parut pas assez profonde ; il demanda et obtint de se placer, loin de tous les regards et de toute espèce de distraction, dans une pieuse solitude consacrée à la Sainte Vierge, et illustrée depuis longtemps par une multitude de miracles et d'autres grâces très-éclatantes. Là, au milieu des montagnes, sous des rochers inaccessibles, fréquentés seulement par l'aigle des Alpes dont la *jeunesse s'y renouvelle*, seul avec Dieu, avec Marie sa bonne Mère et sa glorieuse patronne, et avec quelques édifiants compagnons de ses vertus religieuses, étranger à tout ce qui est de la terre, il fut tout entier pendant un mois au grand objet de ses méditations et de ses plus chères espérances de vie apostolique. Il se voit toucher au moment où les vœux de sa charité, ces vœux si souvent renouvelés dans un cœur dévoré du zèle du bien, vont être réalisés pour la gloire de son Dieu et son tout, comme pour le salut des âmes rachetées par le sang adorable du Sauveur ; il se voit sur le point de paraître, revêtu d'un caractère sublime, au milieu des peuples comme un autre Jésus-Christ, dont il sera le représentant et le ministre ; il veut donc auparavant se remplir à tout prix de son esprit sacerdotal. Retiré pendant presque toute la journée au pied de l'autel, le regard élevé vers le ciel ou bien amoureusement fixé sur le sacré tabernacle, invoquant le nom de Dieu, qu'il veut glorifier et faire glorifier, et la puissance miséricordieuse de Marie, dont sa piété a choisi le temple et sous la protection de laquelle il est venu se placer avec une confiance filiale, il ouvre son âme à toutes les communications célestes, qui augmentent en lui les dons de la grâce et perfectionnent en peu de temps l'ouvrage des longues vertus pratiquées depuis son enfance.

Il est revenu à Aix, il y a reçu l'imposition des mains

du pontife ; il est prêtre de Jésus-Christ. Venez voir l'idée qu'il a conçue de son ministère ; soyez présents la première fois qu'il monte à l'autel pour offrir de ses mains le divin sacrifice. Il ne peut contenir ses transports, ses larmes couvrent l'autel, et les assistants, touchés des sentiments qu'il fait éclater, pleurent avec lui ! Quel sera-t-il pour l'Église de Dieu, celui qui déjà lui donne de telles consolations ? Ah ! les espérances que l'on peut concevoir de ses services sont si grandes, si légitimes, qu'en ce jour digne de mémoire le prédicateur évangélique [1], oubliant presque son sujet, ne craint pas, dans le pieux enthousiasme dont il est saisi, de proclamer avec effusion ces saintes espérances du haut de la chaire chrétienne, en présence du Dieu de vérité.

Il est prêtre, et devant lui s'ouvre une vaste carrière où le zèle va briller du plus grand éclat et le succès répondre au zèle. Venez auprès du jeune Missionnaire reconnaître et admirer les divines miséricordes. Tous les jours des coups terribles sont portés à l'enfer, et le ciel se réjouit sans cesse à cause d'une multitude de pécheurs qui se convertissent.

A peine a-t-il été ordonné qu'il se montre dans les Missions un puissant ouvrier évangélique ; soit qu'il exerce le ministère de la parole ou celui de la réconciliation, partout il excite les plus vifs sentiments et opère des conversions nombreuses. Il y a dans son langage, dans ses actions, dans toute sa personne, quelque chose de si attirant, que l'on vient à lui avec une parfaite confiance. Il a été dispensé de l'âge requis pour le sacerdoce, il n'a pas encore vingt-trois ans et tout le monde croit sans effort à sa sagesse et à sa maturité, comme s'il avait acquis l'expérience des plus longues années. Ceux qui l'approchent de plus près, non plus que ceux qui ne le voient qu'en

[1] Le P. Courtès.

public, ne peuvent se douter de sa jeunesse, tant en sa personne, dès le début, tout est accompli pour le succès de son ministère.

Mais comment représenter son activité dans l'exercice de ses fonctions? Il ne s'épargne aucune peine, il s'oublie lui-même en toutes choses, et il n'est rien de ce qui dépend de lui dans les nombreux détails d'une Mission dont il ne s'occupe avec une ardeur incroyable. Son Supérieur, sous les yeux de qui il fait ses premiers essais apostoliques, est obligé de le modérer et d'empêcher qu'il ne se livre à des travaux excessifs pour ses forces. Mais soit qu'on le retienne, soit qu'on le lance, il obéit toujours avec une soumission parfaite, et quelquefois avec une humilité admirable, à la voix paternelle de celui à qui il lui serait doux d'avoir subordonné toute son existence, quand même sa générosité pour le Seigneur ne l'aurait pas porté à faire sans restriction le sacrifice de sa volonté propre et de son être tout entier.

Parfait en obéissance, il est bientôt digne de commander lui-même. Ah! nous aimons à nous en souvenir, et ce souvenir à la fois triste et précieux ne s'effacera jamais de notre mémoire : Lorsqu'il parut pour la première fois à la tête d'une Mission, nous commencions nous-même notre ministère, heureux que nous avons été de faire sous lui l'apprentissage du zèle et de la charité, plus heureux, s'il nous avait été donné de l'accompagner longtemps dans ses courses apostoliques. Mais, ô mon Dieu, pourquoi a-t-il fallu qu'il fût si tôt arrêté dans ses travaux de Missionnaire? Pourquoi si tôt avons-nous été obligé de marcher sans celui qui nous soutenait de ses conseils et de ses exemples? J'adore, ô mon Dieu, votre miséricorde sur votre serviteur, que vous avez appelé à la gloire, et votre sévérité sur nous, que vous avez privés de son appui.

Supérieur de Mission, il anime tout de sa présence, il semble se multiplier pour être partout l'instrument du bien qui s'opère. Rien n'échappe à sa vigilance la plus active. Il supporte seul le poids des plus grands travaux. Dites-lui le bien qui reste à faire et il le fera, le pécheur qui n'est pas converti et il ira le chercher, le sacrifice qui désarmera le ciel et il l'embrassera avec joie. Mais ne lui parlez pas de repos et de tranquillité tant qu'il pourra entreprendre quelque chose pour la gloire de Dieu et le salut du prochain : il vous dira que nul ne sera couronné qui n'aura pas combattu vaillamment un bon combat.

Reconnaissez encore la fécondité et la puissance de ses ressources pour s'assurer sur l'enfer une victoire complète. Digne imitateur du grand apôtre, il se fait tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. Il parle à chacun le langage qui lui convient, il prend tous les tons, je dirais presque toutes les formes, s'il ne conservait toujours dans l'abandon de sa charité cette dignité grave et modeste qui convient à un prêtre. Le peuple le comprend, l'aime et l'admire ; et l'homme bien élevé est ravi de sa politesse sans fard et sans apprêt, de son langage et de ses manières autant que de l'éclat de son talent et de l'étendue de ses connaissances ; son commerce est aimable, parce que son cœur est bon et que c'est la charité qui l'anime. Ce prêtre se présente à l'impie qui frémit toujours à l'aspect d'un prêtre, et cette fois l'impie se sent vaincu dans sa haine par un charme particulier qui l'oblige à faire une exception dans son injustice. D'ailleurs, lorsque notre vertueux Missionnaire est en présence de quelqu'une de ces rencontres difficiles, le ciel l'assiste d'une manière spéciale. Il a invoqué sa bonne Mère et glorieuse patronne, qui envoie au-devant de lui des anges chargés de disposer en sa faveur les cœurs endurcis. Il a imploré la grâce divine, en se préparant lui-même à l'œuvre

de la miséricorde par quelque austérité sur son corps et par une prière fervente.

Sans doute, il avait comme par instinct l'art de manier les esprits et de travailler les cœurs, il avait une prompte intelligence des situations et des besoins de chacun pour tout proportionner de prime abord aux exigences diverses; mais n'en doutons pas, c'est du ciel plus que de ses talents, de son savoir-faire et de son savoir-dire que ses paroles recevaient cette force victorieuse qui, en chaire, au confessionnal et même dans la simple conversation, subjuguait ceux qui les entendaient et les soumettait à l'empire de la grâce... Oui, son éloquence renouvelée des Saints était plus divine qu'humaine, en ce qu'elle était surtout inspirée par des sentiments surnaturels; en ce que le principe de ses succès était moins dans son esprit que dans son cœur sans cesse rempli de la charité de Dieu.

Sans doute, il avait reçu le don de s'exprimer avec autant de force que de facilité et de noblesse. Son discours, toujours clair et abondant, s'animait quelquefois d'une manière admirable. C'était une chaleur vivifiante qui se communiquait à l'auditeur, une énergie à laquelle rien ne résistait; c'étaient des coups redoublés qui frappaient, qui frappaient encore sur le cœur et en amollissaient la dureté, en même temps que la clarté et la justesse du raisonnement portaient la lumière dans l'esprit et que l'élévation de la pensée et l'éclat d'un langage parfois heureusement figuré enchantaient l'imagination, sans que le tour eût rien d'assez recherché pour cesser d'être apostolique et populaire. Mais encore une fois, avec ce talent humainement très-remarquable, notre jeune Missionnaire eût-il été vraiment un puissant prédicateur sans sa charité, sans son cœur d'apôtre? Sans ce cœur, n'aurait-il pas laissé percer ces préoccupations de vanité et d'amour-

propre qui détruisent d'avance l'effet de la parole de Dieu? Aurait-il eu ce ton, cet accent de conviction profonde si nécessaire pour persuader, cette onction touchante qui allait à l'âme et faisait si bien sentir la beauté de la vertu? Aurait-il inspiré cette confiance si légitime qui gagnait le pécheur avant même que la pensée de l'orateur eût été développée? Et qu'eussent été les flots du discours sans l'abondance du sentiment? Ils eussent ressemblé à un airain sonnant et à une cymbale retentissante. Ah! si l'esprit de Dieu n'était point monté avec lui dans la chaire de vérité, s'il n'avait employé que les ressources de son propre esprit, il n'aurait pas laissé, partout où il a fait entendre sa voix, ces profonds souvenirs que lui conserve la reconnaissance de tant d'âmes converties à la grâce.

Il n'aurait pas réussi non plus à faire tant de bien dans le tribunal de la pénitence, s'il n'y avait porté le même esprit de Dieu. Non, j'en atteste l'expérience d'un grand nombre de ceux qui m'écoutent, tout n'était pas de l'homme dans cette bonté miséricordieuse et dans cette douceur patiente avec lesquelles il traitait les pécheurs. C'était une participation à la charité du Bon Pasteur, qui, heureux de retrouver la brebis égarée, la prend sur ses épaules pour la reporter au bercail. Comme il savait verser l'huile et le vin sur la plaie encore saignante! Quel charitable intérêt pour ses pénitents! Quel soin pour achever l'ouvrage de leur conversion! Quel art pour relever leur courage abattu, ranimer leurs espérances éteintes et consoler ceux qui étaient dans l'affliction! Que n'aurait-il pas fait pour ceux-ci! Ah! si nous interrogions tous ceux qui ont eu recours à lui dans leurs peines, ils nous apprendraient ce que peut un saint prêtre pour le bonheur des hommes.

C'est surtout dans cette ville de Marseille, où il habitait

depuis quelques années, qu'est innombrable la foule de ceux qui ont à bénir Dieu de l'y avoir envoyé. C'est ici qu'on a connu plus qu'ailleurs la puissance de son zèle et de sa charité. Il y était souvent appelé auprès des pécheurs mourants, surtout dans les cas désespérés, et combien d'âmes qui lui doivent leur salut l'ont reçu dans le ciel, où il les avait comme introduites en ne quittant leur lit de mort qu'après les avoir remises, pour ainsi dire, dans les bras de Dieu? Combien d'autres encore vivantes lui doivent leur retour à la grâce, ou des conseils salutaires qui les ont préservées du malheur de s'en écarter! Et dans l'ordre temporel, Dieu sait aussi les maux qu'il a réparés, les misères qu'il a soulagées et le nombre de familles auxquelles il a rendu le bonheur et la paix. O mon Dieu, ô Dieu magnifique dans vos récompenses, que votre serviteur est riche en œuvres de miséricorde et que la couronne que, sans doute, il a reçue de vos mains doit être belle et éclatante!

Lorsque le religieux monument de la Mission de Marseille[1] eut été élevé en ce lieu sous le saint nom de Calvaire, les Missionnaires du diocèse, envoyés par l'Archevêque d'Aix[2], vinrent en prendre possession comme pour continuer du pied de la croix leur ministère de salut, le Père SUSANNE accompagna le Supérieur Général et prit part à la cérémonie d'installation. Le pieux Missionnaire n'était pas encore prêtre alors, mais il fut bientôt la pierre angulaire du nouvel établissement de sa Congrégation.

[1] La Mission de Marseille eut lieu en 1820. Elle fut donnée conjointement par les Missionnaires de France et les Missionnaires de Provence, ayant à leur tête le Supérieur Général. Ceux-ci eurent la plus grande part au bien qui s'y fit. Le succès fut prodigieux. C'est de cette époque que date la réputation de catholicisme de Marseille. Les Missionnaires de Provence entraînèrent toute la classe du peuple, qui vint en masse se confesser.

[2] M. de Beaufort-Roquefort, archevêque d'Aix, qui avait dans son diocèse la ville de Marseille, dont le siége épiscopal ne fut rétabli qu'en 1823.

Grâce à ses efforts, les saints exercices établis dans l'enceinte du Calvaire furent de plus en plus précieux pour les fidèles, dont le concours en ce lieu était très-considérable. La vénération du peuple pour ce lieu consacré au culte de la croix, s'augmenta par l'empressement que l'on mettait à venir entendre l'éloquent prédicateur et à recourir à lui dans le tribunal de la pénitence.

Cependant l'espace manquait à la foule, et une haute tour, seul reste de l'antique basilique, semblait inviter une main réparatrice à entreprendre de rétablir ce que l'impiété révolutionnaire avait renversé. Dans une grande ville où, ni le nombre, ni la grandeur des églises ne sont en rapport avec le chiffre de la population, la construction d'un nouveau temple catholique était une œuvre trop importante pour la religion, pour que notre infatigable Missionnaire ne s'enflammât du zèle le plus ardent. D'ailleurs, il s'agissait de relever en l'honneur de la Reine des cieux un monument que l'impiété avait détruit, de lui restituer une partie de la gloire qu'on lui avait ravie, et de rassembler une multitude de fidèles sous ses ailes maternelles, en même temps que d'ouvrir un asile de miséricorde aux pécheurs. Il s'estimait heureux d'avoir été réservé pour une entreprise si conforme à ses sentiments. Je ne rappellerai point tout ce qu'il a fait en cette circonstance ; le souvenir en est présent à tous les esprits, et ces murs encore récents le racontent assez à sa louange [1]. Je ne dirai point son activité dans la direction des travaux, son bon goût dans le choix des ornements, ses ressources pour surmonter les obstacles de plus d'un genre, et cette

[1] L'église du Calvaire, soit de N.-D. de Bon-Secours, venait à peine d'être achevée. Elle fut construite sur l'emplacement d'une chapelle de N.-D. de la Paix, chapelle latérale de la collégiale de N.-D. des Accoules. Cette chapelle, lieu de grande dévotion dans le moyen âge, fut particulièrement visitée par les fidèles durant la peste de 1721.

joie pieuse qu'il éprouva lorsqu'il se vit sur le point de consacrer au Seigneur ce religieux édifice. Ah! qui de nous eût dit alors qu'il serait bientôt arrêté dans sa carrière, et que ce temple qu'il venait d'élever, au lieu des tentures éclatantes dont il le parait les jours de fête, serait bientôt tristement couvert d'un drap lugubre et ne ressemblerait qu'à une première demeure de la mort, où le peuple en deuil viendrait rendre un dernier devoir à ses dépouilles mortelles? Et s'il m'était permis de parler de moi, qui m'aurait dit, il y a seulement quatre mois, quand je le quittai pour un voyage qui ne pouvait être bien long, qu'à mon retour je ne le rencontrerais plus qu'une seule fois sur la terre, et que ce serait dans cette église où je le trouverais étendu dans un cercueil? O mon Dieu! que les coups que vous portez sont terribles! personne n'échappe à vos arrêts, et la mort, qui nous sépare de tout, qui décide tout, toujours inexorable, toujours fidèle à votre volonté, n'épargne ni la jeunesse la plus riche d'avenir, ni les talents les plus distingués, ni rien de tout ce qui est de la terre : elle anéantit à vos pieds tout ce qui est périssable, ô Dieu éternel! Cependant, ce qui nous console dans notre douleur, c'est que, pour vos serviteurs et vos amis, le jour de la mort est le plus beau jour de la vie : elle assure leur gloire et leur triomphe dans l'éternité.

Après les plus longs et les plus pénibles travaux, l'on pouvait craindre que la grâce du Jubilé universel[1] ne trouvât les cœurs indifférents dans une ville importante de notre voisinage[2]. Notre jeune Missionnaire y exerçait le ministère de la parole; ne consultant que son ardente charité, il fit des efforts inouis et se surpassa lui-même pour faire triompher la divine miséricorde en faveur des

[1] Le Jubilé universel accordé en 1829 par le Pape Léon XII.
[2] Aix.

pécheurs. Malheureusement, ceux qui, si souvent, avaient modéré les élans de son zèle, ne furent instruits que trop tard. Ils mirent des bornes à ses généreux excès, mais il n'était plus temps ; le coup qui devait immoler la victime de la charité avait été invisiblement porté : glorieuse ressemblance avec Jésus-Christ mourant sur la croix pour sauver les pécheurs qu'il appelait à lui ! L'homme apostolique, du haut de la chaire appelant aussi les pécheurs et voulant les sauver, y a reçu pour eux le coup de la mort, et son sacrifice a été consommé trois ans après.

Cependant il paraissait s'être rétabli d'une première maladie, et si quelquefois ses amis avaient encore conçu des alarmes, elles s'étaient toujours heureusement dissipées. Il est vrai qu'il n'avait pas recouvré ses anciennes forces et que sa santé lui interdisait le ministère de la parole. Mais il était encore utile à l'Eglise, il faisait encore beaucoup de bien dans le tribunal de la pénitence. Il dirigeait les exercices de ce sanctuaire, où sa seule présence avait un grand pouvoir, et il gouvernait avec avantage notre Communauté de Missionnaires diocésains. Il travaillait aussi dans le cabinet, et il nous reste de lui des pages précieuses qui font vivement regretter ce que l'on pouvait attendre de sa plume. La prière d'ailleurs, la prière, à laquelle il a toujours été fidèle, occupait une bonne partie de ses moments. Ce fut tandis que le Père Suzanne en était réduit à une vie dont les jours, bien remplis pour tant d'autres, étaient vides à ses propres yeux, que le saint vieillard, qui est assis aujourd'hui sur le siége de Lazare [1], voulut reconnaître les importants services rendus à son diocèse en appelant dans le cha-

[1] Mgr Charles-Fortuné de Mazenod, oncle et prédécesseur de Mgr Ch.-Joseph-Eugène.

pitre de sa cathédrale un prêtre capable d'honorer sa place autant que digne d'en être honoré. Hélas ! ces honneurs n'ont que trop de ressemblance avec ces ornements qui couvrent la tête de la victime avant qu'elle soit immolée.

Cette fois le mal a vaincu et il ne reste plus aucun espoir de guérison. En vain tous les secours de l'art, en vain tous les soins de l'amitié lui sont prodigués, en vain cette foule innombrable d'amis à qui il a rendu des services spirituels viennent acquitter au pied des autels leur pieuse reconnaissance et demander que le Ciel leur rende celui à qui elles devront leur salut; en vain toute une grande ville prie pour lui, en vain de saintes Communautés s'imposent des pénitences extraordinaires, Dieu semble inflexible. En quelque pays qu'ils se trouvent, les membres de la Congrégation emploient les larmes, les prières, de saintes rigueurs sur eux-mêmes, plusieurs d'entre eux s'offrent au ciel en échange de celui que le ciel demande à la terre, Dieu a résolu d'appeler à lui son serviteur, et tous ces vœux du peuple et des lévites, des prêtres et du pontife, tout est inutile. Je me trompe : si le juste doit faire une mort précieuse, les mérites de ceux qui s'intéressent à lui devant le Seigneur la rendent plus précieuse encore ; ils multiplient autour de sa couche funèbre les grâces les plus abondantes.

Venez voir dans sa dernière maladie l'homme apostolique, quel spectacle triste et magnifique tout à la fois ! Son corps n'est qu'une grande plaie qui le couvre au dehors, qui le déchire au dedans. Son mal n'est qu'une longue et douloureuse agonie. Le terme inévitable est parfaitement connu du malade, c'est la mort. Et que vois-je au milieu de tant de souffrances et en présence d'un tel avenir? Ce n'est pas seulement une pieuse résignation, c'est un saint et généreux désir de souffrir et de mourir ; c'est

un amour sublime du calice d'amertume et de la croix du Sauveur des hommes; c'est une douce et ravissante espérance d'être à jamais réuni à son Dieu, après avoir pris le plus de part possible aux douleurs de sa passion et de sa mort. Ses regards se reposent sans cesse sur l'image de cette croix placée en face de son lit; la croix de Jésus-Christ est présente à toutes ses pensées, elle s'imprime comme un stigmate sacré dans son cœur. Elle s'appesantit, pour ainsi dire, sur son corps, qui se dissout intérieurement avec des douleurs intolérables, et on l'entend s'écrier d'une voix inspirée et avec un accent d'une douceur qui n'avait rien d'humain : « Mon bonheur est de souffrir, et de souffrir sans soulagement; je souffre, mais pas autant que mon Dieu a souffert pour moi, pas autant que je voudrais souffrir pour lui. » Puis il renouvelait par des actes formels ses sentiments les plus généreux, et il accumulait ainsi à chaque instant mérites sur mérites. Il croyait cependant que ce n'était pas assez, et il conjurait le Seigneur de le purifier toujours davantage. Il se recommandait aux prières de ses Frères, non pour son corps, mais pour son âme; il demandait avec une sainte sollicitude si on n'avait pas négligé de lui faire gagner quelque indulgence qui pût lui être appliquée. Uniquement attentif à attirer sur lui la miséricorde de Dieu, il demeurait dans une union continuelle avec lui, et son âme s'élançait vers le ciel avec de saints transports et d'amoureuses espérances. « Etre toujours heureux, disait-il, être toujours avec Dieu! toujours! qu'est-ce que vingt, trente ans de vie en comparaison de l'éternité? Y pensons-nous? posséder Dieu, jouir de sa présence, le voir face à face, être uni avec lui, ne faire qu'un avec lui! Oh! les hommes ne peuvent pas connaître ce bonheur ici-bas, en avoir une idée tant soit peu approchante. O mon Dieu! Je vous aime de tout mon cœur et par-dessus tout. Je voudrais vous

aimer comme les anges et les saints vous aiment dans le ciel, comme la Sainte Vierge vous aime, ô mon Dieu ! ne vous aime-t-elle pas comme vous méritez d'être aimé ? que vous êtes bon, que vous êtes aimable, et quand on pense à vous, que les souffrances sont douces ! »

Il invoquait de temps en temps la Très-Sainte Vierge, sa patronne, pour laquelle il avait toujours eu la plus grande dévotion et dont la protection était alors comme sensible sur lui, qui si longtemps s'était plu à l'appeler sa bonne Mère : « Ma Mère, disait-il souvent, Mère de la divine grâce, *Mater divinæ gratiæ*, Mère de miséricorde, *Mater misericordiæ*, protégez-moi contre mon ennemi, *tu nos ab hoste protege*, et recevez-moi à cette heure de ma mort, *et horâ mortis suscipe.* »

Beaucoup d'autres paroles que l'on a recueillies à son insu avec une religieuse vénération, attestent les opérations de la grâce dans cette âme déjà plus près du ciel que de la terre. Néanmoins le mourant ne pensait pas seulement à lui ; ses amis, ses Frères, étaient souvent présents à sa pensée, et sa charité pour eux s'augmentait de toute l'énergie de sa charité envers Dieu. Il promettait de ne pas les oublier quand il serait au ciel ; il leur adressait avec une inimitable douceur des paroles pleines de bonté. Son Père d'affection, son Père selon la grâce, le fondateur de la famille spirituelle à laquelle il appartenait, assis à côté de son lit recevait, en versant des larmes, les consolations qu'il ne cessait de lui donner. La présence de ce tendre Père était devenue un besoin de tous les moments pour le cœur de notre agonisant.

Il aimait aussi à se voir entouré de ses Frères. On lui présenta nos jeunes aspirants. Il leur recommanda avec l'accent d'un indicible sentiment de faire des progrès dans la perfection. Son discours, car on peut donner ce nom aux conseils qui sortirent de sa bouche et de son cœur,

son discours extrêmement touchant par la situation de celui qui parlait, le fut encore davantage par ce qu'il exprimait ; aussi, l'émotion de tous fut à son comble, quand, sur la demande qu'on lui en fit, il leva sa main défaillante et donna pour la dernière fois sa bénédiction à ceux à qui il laissait l'exemple de ses vertus et l'encouragement de sa belle et précieuse mort.

On lui fait la recommandation de l'âme, et quand il entend ces mots : *partez, âme chrétienne,* il tressaille de joie et croit un moment que sa délivrance est accomplie. Toutefois, de nouvelles douleurs lui sont encore réservées ; tous les jours, on pense qu'il est à la fin, mais son agonie se prolonge, et toujours avec un accroissement de mérites.

Dans sa tendre dévotion pour sa glorieuse patronne, il avait demandé de mourir le samedi ou le jour de la fête de la Très-Sainte Vierge. La Sainte Vierge disposa de lui pour le samedi, afin, ce semble, que déjà suffisamment purifié par ses souffrances, il allât célébrer avec elle dans le ciel la fête de sa Purification.

Le samedi donc, dernier jour de janvier, il fut comme de coutume très-calme dans la matinée, toujours occupé des plus beaux sentiments et surtout du plus ardent désir de s'unir à son Dieu. Il parla plusieurs fois à ses Frères, leur recommanda de nouveau les vertus de leur saint état, les aimant ainsi jusqu'à la fin et exerçant encore envers eux son ministère de charité. Il vit enfin venir la mort, la salua d'un sourire d'espérance, fixa ses regards sur son crucifix et s'endormit paisiblement dans le Seigneur.

Qu'ajouterons-nous au récit que nous venons de faire? cette belle mort parle toute seule. Des paroles humaines en détruiraient l'impression. Sans doute, elle excite de justes et douloureux regrets, mais qu'il est doux d'espérer que celui que nous avons perdu sur la terre, vit en priant pour nous dans le ciel.

Cependant, comme on doit toujours trembler en présence du Dieu qui *juge les justices mêmes*, quelque assurance que nous ayons que déjà notre saint prêtre a reçu sa couronne, ne cessons pas de prier pour lui, après avoir payé à sa mémoire le tribut de nos larmes et de notre douleur.

---

*Notice nécrologique envoyée au journal l'*AMI DE LA RELIGION *sur le P.* SUZANNE, *décédé le* 31 *janvier* 1829. *Cette notice a été publiée par ce journal quelques jours après.*

Le diocèse de Marseille vient de perdre un de ses meilleurs ouvriers évangéliques, dans la personne d'un prêtre qui, jeune encore, avait donné à l'Église de grandes consolations. Marie-Jacques-Antoine SUZANNE avait fait avec beaucoup de succès ses premières études dans le petit séminaire d'Aix, d'où il passa dans la communauté des Missionnaires établis en cette ville. C'est dans cette maison que, pendant plusieurs années, il se prépara aux travaux apostoliques. Déjà, on reconnaissait en lui ce zèle ardent et cette piété généreuse dont il donna plus tard d'éclatantes preuves. Il avait alors attiré auprès de lui un certain nombre d'étudiants en droit, dont il tâchait de fixer les principes dans des conférences philosophiques sur la religion. Il réussit, car plusieurs de ces jeunes gens sont entrés ensuite dans l'état ecclésiastique, et la plupart des autres sont encore aujourd'hui dans le monde un sujet d'édification.

Ordonné prêtre, par dispense, avant d'avoir atteint sa vingt-troisième année, il fut dès son début un excellent Missionnaire. Il a évangélisé presque tous les pays tant soit peu considérables de la Provence et du haut Dauphiné, et partout il a laissé de profonds souvenirs de ses vertus et de ses talents. Partout où il a passé et dans toutes les classes de la société, ses prédications ont ramené un grand nombre d'âmes, qui depuis se sont montrées constamment fidèles à la grâce. Son éloquence, pleine de dignité, avait en même temps quelque

chose de simple et de populaire, ce qui, joint à beaucoup d'onction, produisait toujours le plus grand effet. Il n'a jamais paru dans un pays, où, après quelques discours, on ne remarquât dans la population un mouvement général. Il n'instruisait pas moins qu'il ne touchait, et on s'accordait à lui reconnaître toutes les qualités solides d'un bon prédicateur et tous les caractères d'un homme apostolique.

On paraîtrait exagérer, si on essayait de raconter ce que l'on sait du bien opéré par ce saint prêtre. Sa charité se manifestait non-seulement dans l'exercice du ministère de la parole, mais encore dans toute sa conduite et surtout dans le tribunal de la pénitence. On allait à lui en foule, et l'on trouvait auprès de lui les consolations, les lumières, et tous les secours spirituels dont on avait besoin. Il y avait en sa personne, avec la charité du bon pasteur, cet esprit de vie qui animait les Apôtres, et qui a été le principe de tous leurs succès. Le vertueux Missionnaire a été aussi dans le cas d'exercer souvent la miséricorde corporelle, et si beaucoup de pauvres ont dû à sa sollicitude le pain qui les a nourris, beaucoup de familles divisées et malheureuses lui ont dû également la paix et le bonheur dont elles jouissent Il n'était étranger à aucun genre de bien, mais c'est dans le diocèse et surtout dans la ville de Marseille que l'on a le plus senti l'influence de son zèle. Placé à la tête des Missions de ce diocèse, il comblait de consolations le vénérable prélat qui l'avait agréé pour cet emploi et dont il possédait toute la confiance. Il parvint, sous cette protection du premier pasteur, à bâtir une église au centre de la ville, pour servir aux saints exercices auxquels les Missionnaires font participer les fidèles. Enfin, par suite de ses travaux excessifs dans l'année jubilaire, il avait contracté un crachement de sang qui, depuis trois ans, lui interdisait le ministère de la parole. Cependant, comme il paraissait s'être rétabli en partie, Mgr l'Évêque de Marseille voulant reconnaître ses services, lui conféra le titre de Chanoine grand Pénitencier de sa cathédrale. En acceptant par obéissance ces honneurs si bien mérités, M. Suzanne ne cessa pas d'être à la tête de la Communauté des Missionnaires du diocèse. Mais à peine était-il en possession

de son canonicat, qu'une rechute dans sa première maladie l'a enlevé à ses confrères, à ses amis, et à toute une grande ville où les regrets sont universels. Les détails de sa mort sont on ne peut plus édifiants. En proie à des souffrances intolérables, il demandait encore à souffrir davantage. Pendant trois jours de la plus douloureuse agonie, son esprit et son cœur étaient fixés en Dieu, à qui il désirait ardemment de s'unir. Il pénétrait d'admiration pour sa sainteté et ses vertus tous ceux qui l'ont vu sur son lit de mort. Il était à peine âgé de trente ans. Ses obsèques ont eu lieu avec une grande pompe, que les larmes du peuple et ses louanges sur le défunt rendaient encore plus touchante. Huit jours après, un de ses confrères a prononcé dans l'église de la Mission son éloge funèbre, que le nom de celui qui en était le sujet aurait suffi pour faire écouter par la nombreuse assistance, avec un religieux intérêt et le plus grand attendrissement.

145

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 22. — Juin 1867.

MISSIONS DU TEXAS ET DU MEXIQUE.

Nous avons commencé la publication d'une lettre du R. P. Parisot[1]; elle nous apprenait comment ce Missionnaire, occupé à transporter sur la rive texienne les objets apportés de France par le R. P. Gaudet, avait été fait prisonnier. Trois brigands de Bagdad l'avaient invité, ainsi que le batelier, à attendre la décision que devait prendre à leur égard le chef de l'expédition. La lettre continue :

Le pauvre batelier se désolait, mais toute résistance était inutile. Les brigands s'éloignent et une forte pluie commence à tomber. La pensée me vint que la pluie les empêcherait

[1] Voir le numéro précédent, p. 120.

peut-être de nous suivre. Nous ne les apercevions pas, et sur le bord de la rivière il y avait, entre le lieu où ils s'étaient retirés et notre barque, une longue file de magasins. Après avoir décidé le batelier à essayer de fuir, car il redoutait quelques coups de fusil, je m'affublai d'une capote de toile cirée qui était là par hasard, nous plaçâmes la statue de saint Joseph sur la barque, et sous son égide nous côtoyâmes la rive mexicaine. La pluie tombait, les brigands étaient à couvert, j'avais l'œil aux aguets, l'oreille aux écoutes, afin de dire : « Je me rends, » au premier cri de « halte-là! » et d'éviter ainsi un coup de fusil. Le batelier tremblait, mais il reprit courage et réunit toutes ses forces lorsque je lui dis : « Volte-face, rive texienne ! » Nous ne vîmes ni n'entendîmes rien ; une détonation retentit au moment où nous abordions au rivage, mais nous étions hors de portée. La pluie dura juste le temps nécessaire pour couvrir notre fuite et assurer notre salut.

Je retournai à Brownsville dans la voiture d'un colonel américain qui revenait de Bagdad, et comme je lui manifestai mon indignation sur le pillage de cette ville, pillage auquel il avait pris part, il m'assura qu'il avait été neutre dans cette affaire et qu'il n'était allé à Bagdad que pour faire respecter la vie et la propriété. Nous fîmes halte à un camp américain où se trouvaient le général en chef du district de Rio Grande et le général mexicain dont la troupe, avec l'aide des nègres, avait pillé Bagdad. Les deux généraux, après avoir passé en revue un régiment de nègres, eurent un entretien dans la tente du colonel. On prit le champagne, et un toast fut porté au succès des entreprises. Je servais d'interprète. Le général mexicain leva la séance en m'adressant ces paroles : « Dites à ces messieurs que je les remercie pour le coup de main qu'ils m'ont donné dans la prise de Bagdad. » Les officiers américains et surtout mon colonel, un moment stupéfaits, répondirent cependant qu'ils étaient toujours disposés à l'aider, directement ou indirectement.

Nous remontâmes en voiture; le général mexicain m'offrit la sienne. Il était seul avec moi : il s'étendit dans la voiture et s'endormit, me laissant le soin de ses bagages : je pus

contempler à loisir son chapeau de général à plumet et galons d'or. Il allait rejoindre un détachement de ses soldats commandé par le fameux Cortina, et campé au delà de Brownsville, sur le territoire américain.

18 *février*. Matamoros, menacé depuis trois ou quatre mois d'une attaque par les libéraux, respire enfin. Les libéraux, comptant sur l'aide des Yankees, qui avaient promis de lancer sur Matamoros quelques régiments de nègres, ont été déçus dans leur espérance. Les Américains, épouvantés des suites de la prise de Bagdad, qui a provoqué une protestation énergique des habitants de Matamoros et des consuls des puissances étrangères, viennent de leur refuser toute espèce de secours. Le pillage de Bagdad a donc son beau côté : il a sauvé Matamoros d'une destruction imminente. Dieu sait tirer le bien du mal. Bagdad commence à se repeupler : on y compte déjà trois mille habitants.

Brownsville est tranquille, rien n'en trouble le repos, si ce n'est les chants nocturnes et monotones de six régiments de nègres campés autour de ses murs.

Le R. P. Bonnemaison a donné ce matin son premier sermon en espagnol : il a été très-bien compris. Le R. P. Vicaire va se rendre à la Nouvelle-Orléans, d'où il nous expédiera les cloches qui y sont arrivées : vous savez que c'est le don d'un protestant à notre église.

Par le courrier du mois de mars, le R. P. Gaudet communique au Supérieur Général les nouvelles qu'il avait reçues de la Mission d'Agualeguas. Afin d'en avoir lui-même, il avait été obligé d'envoyer un exprès au R. P. Gaye. Cet exprès, connaissant parfaitement les sentiers détournés, avait pu s'acquitter de son message et éviter les brigands qui infestaient les chemins publics. Il a trouvé le R. P. Gaye en parfaite santé. Depuis que ce Père n'a plus la compagnie du vieux curé, il désire beaucoup voir arriver un autre Père, afin de vivre un peu de la vie de famille. Le R. P. Rieux a été désigné pour cette

résidence, mais la difficulté est de s'y rendre ; il faut attendre des temps meilleurs.

Nous espérons que les desservants du sanctuaire de Notre-Dame d'Agualeguas voudront bien nous faire connaître un jour les consolations et les difficultés qu'ils rencontrent dans l'exercice de leur ministère. Nous savons que les populations qui les environnent sont bonnes, qu'elles ont conservé une simplicité patriarcale et qu'elles sont enchantées de *los Padres*.

C'est dans le courant de l'été 1866 que le R. P. Rieux a pu se diriger en sûreté vers sa nouvelle Mission.

A son départ, trois Pères seulement restèrent à Matamoros. Demandons à une lettre du R. P. Clos, en date du 12 avril 1866, les détails les plus intéressants sur les travaux de nos Pères dans cette ville.

Mon Révérend et bien cher Père,

Dans une lettre que je vous écrivais le mois d'avril de l'an dernier, je vous faisais part de nos espérances pour l'avenir, croyant vous annoncer la fin de nos maux. Tout, en effet, nous faisait présager, à cette époque, une paix durable, un calme réel. Depuis, les révolutions ont succédé aux révolutions ; nous avons vécu au milieu de troubles continuels, traversant des phases bien périlleuses, passant des jours bien mauvais. A deux reprises différentes, nous nous sommes trouvés exposés aux plus grands dangers. Dans le dernier bombardement de la ville, nous avons aussi failli perdre notre cher Père Supérieur (le R. P. Olivier) : une bombe qui éclata près de lui fit voler en morceaux un gros pieu planté à dix pas de l'endroit où se trouvait le Révérend Père. Quoique actuellement nous soyons en repos et que les événements nous fassent prévoir un avenir plus heureux, nous avons été trompés tant et tant de fois, que nous n'osons plus nous nourrir de rêves, nous bercer d'espérance ; nous sommes si faits aux guerres, que la paix nous paraît chose étrange ; quoi qu'il en soit, nous profitons

avec bonheur du calme momentané, nous remettant entièrement entre les mains de la Providence pour le temps à venir. N'allez pas croire, mon bien cher Père, que durant ces temps de troubles nous soyons restés spectateurs oisifs; pendant que l'ennemi nous tenait assiégés au dehors, nous, nous faisions la guerre au dedans; nous avons combattu avec les armes de la parole, et avec cette arme nous avons livré bien des batailles, remporté bien des victoires, gagné quelques pécheurs; les triomphes obtenus nous font espérer encore de nouvelles conquêtes.

Pour ramener les âmes au bon Dieu, nous nous sommes servis d'un levier puissant qui seul peut remuer les cœurs, soulever les consciences; ce levier, c'est Marie. L'an dernier, pour la première fois, nous avons ouvert à Matamoros les exercices du mois de mai; le succès couronna nos espérances. Depuis cette époque, en effet, nous commençâmes à reconnaître un changement dans la population; le bien a été toujours croissant, et aujourd'hui nous nous trouvons avec un bon noyau de personnes vraiment pieuses qui fréquentent assidûment les Sacrements. A toutes les fêtes de la Sainte Vierge, nous voyons s'approcher de la table sainte de cent cinquante à deux cents personnes, lorsqu'il y a à peine deux ans, ces solennités passaient inaperçues... Pendant l'année qui vient de s'écouler, nous avons eu le bonheur de baptiser neuf ou dix adultes. Il y a trois mois environ, un malade faisait appeler le R. P. Supérieur, pour que ce dernier voulût bien l'instruire de la religion catholique; deux jours après, l'eau du baptême coulait sur son front. Hors de lui-même, les larmes aux yeux, le nouveau baptisé disait à un de ses amis, protestant : « Oh! que je suis heureux! Fasse le Ciel que tu imites bientôt mon exemple! » Quelques instants après, il mourait répétant les noms de Jésus et de Marie, et bénissant le Père qui lui avait procuré tant de bonheur. A quelques jours de là, le Révérend Père baptisait aussi un jeune homme américain commandant d'un régiment de volontaires. Gagné par l'appât de l'or, cet infortuné vendit la place de Matamoros aux libéraux moyennant la somme de cent mille francs.

Le jour même où il allait assassiner le général de division, livrer la ville au meurtre et au pillage, le complot fut découvert par un jeune Irlandais catholique qui avait refusé de prendre part à ce plan infernal. On arrête le coupable, que l'on mène au supplice ; dans ce moment critique, il se jette aux pieds du colonel chargé de son exécution, le priant, le conjurant d'envoyer chercher un prêtre catholique. A neuf heures du soir, on vint en toute hâte à la maison avertir de ce qui se passait. Le R. P. Olivier se rend au lieu indiqué. A peine le malheureux jeune homme aperçoit-il le Père à la lueur des flambeaux, qu'il lui demande le baptême. « Le dévouement des filles de la Charité que j'ai vues dans les hôpitaux de la Louisiane, dit-il, m'a toujours convaincu que la religion qui inspirait un tel sacrifice était la seule véritable. Je veux mourir catholique. » Comme tout était prêt pour l'exécution, le Révérend Père obtint avec beaucoup de peine qu'on lui accordât une demi-heure pour l'instruire ; à neuf heures et demie, le nouveau baptisé se présentait devant le tribunal de Dieu revêtu de sa robe d'innocence ; mieux que toutes ses paroles, les larmes de joie qu'il avait répandues avaient prouvé au R. P. Olivier le bonheur dont son cœur était inondé.

Depuis un an nous avions semé dans les larmes, arrosé avec peine et fatigue. Nous avions prêché *oportune, importune*. Tant de labeurs ne sont pas restés sans fruit ; le bon résultat obtenu ce carême passé nous a amplement dédommagés de nos pénibles travaux de l'année. Les hommes ne sont pas venus en grand nombre comme nous l'aurions désiré ; malgré cela, nous ne perdons pas l'espérance de leur faire beaucoup de bien. En ce moment il y a un grand retour vers la religion ; on s'occupe de nous, on parle beaucoup de nous ; les uns nous critiquent, les autres nous approuvent. C'est déjà un grand point que nos instructions soient le sujet de leurs conversations, puisque, par le passé, plusieurs de ceux qui nous critiquent ne venaient pas nous entendre. Une personne qui avait passé bon nombre d'années sans se confesser, disait à un de nos Pères : « Il faudrait avoir le cœur

plus dur que la pierre pour ne pas être ému et touché par tout ce que vous nous prêchez. » La semaine dernière, une autre répondit au R. P. Supérieur, qui lui demandait si son mari avait fait les Pâques : « Non, dit-elle ; mais depuis qu'il vient à l'église entendre vos instructions, il est entièrement changé à mon égard ; aujourd'hui il est aussi doux pour moi qu'il était dur et méchant auparavant. » Le moment n'est pas éloigné où les hommes suivront l'élan qui leur a été donné par beaucoup de personnes qui avaient passé des années, bien des années sans se confesser.

Le grand changement opéré dans la paroisse est dû au zèle que déploie le R. P. Supérieur ; il se multiplie pour faire le bien ; il emploie tous les moyens pour procurer le salut des âmes. Les associations qu'il a établies, à son arrivée à Matamoros, ont été la clef qui a ouvert bien des cœurs ; l'Archiconfrérie comptera bientôt ses trois mille associés ; l'Adoration perpétuelle se compose de près de quatre cents membres ; nous avons reçu six cents personnes du scapulaire ; la confession et la communion sont la condition *sine qua non* pour être serviteur de Marie. Le R. P. Olivier n'a rien négligé non plus pour relever la pompe du culte extérieur ; notre église a subi bien des améliorations ; un magnifique chœur de chantres a été organisé ; tous les dimanches à la grand'messe, nous avons un chant vraiment solennel ; la curiosité a attiré d'abord plusieurs personnes à l'église ; après le chant vient une instruction qui fait toujours plus ou moins de sensation ; le dimanche suivant, on vient encore par curiosité ; avec la curiosité, la vérité se grave peu à peu dans les cœurs, ou du moins trouble les consciences.

Laissez-moi maintenant vous dire deux mots de nos cérémonies de la semaine sainte. Ces cérémonies ont été l'objet de toutes les conversations ; elles ont même fourni matière aux journalistes, qui ont fait un pompeux éloge de l'Eglise catholique, ont félicité les habitants de Matamoros pour la beauté et la richesse de leur culte, pour leur bonne tenue aux offices, et surtout pour leur rapide progrès en civilisation et en religion. Nous-mêmes nous avons été agréablement surpris en

voyant l'immense concours qui a visité notre église pendant la semaine sainte ; nous nous sommes convaincus que la foi n'est pas morte à Matamoros, qu'il ne faut que la réveiller. Le jeudi saint nous avons donné la sainte communion à trois cents personnes ; à neuf heures et demie, les autorités civiles et militaires se rendaient à l'église, où attendait déjà une foule immense. Notre basilique était richement ornée ; ses dix-huit colonnes, surmontées d'oriflammes rouges et blanches, étaient recouvertes de draperies ; notre magnifique reposoir attirait surtout les regards du public. Une fois que les autorités eurent pris leurs places respectives, le R. P. Olivier monta à l'autel, accompagné de deux de nos Pères faisant diacre et sous-diacre. La messe, chantée avec accompagnement de musique instrumentale, fut très-bien exécutée. Au retour de la procession qui se fit au reposoir, nous fûmes témoins d'une cérémonie nouvelle pour nous. Les autorités échangèrent leur pouvoir avec le clergé. M. le général, accompagné des autorités locales, remettait son épée entre les mains du prêtre, et le prêtre à son tour remettait entre les mains de M. le préfet la clef du tabernacle. La cérémonie finie, on commença l'Adoration ; les premiers personnages que nous vîmes agenouillés pendant une demi-heure au pied du Saint Sacrement, furent MM. le général de division et le préfet ; après eux vinrent se prosterner devant notre divin Sauveur, MM. le général de brigade et le premier maire de la ville. Sur une longue liste étaient écrits les noms des principaux magistrats de la ville avec leur heure respective à passer devant Notre-Seigneur. Un journaliste, jeune homme impie, oublieux sans doute des leçons qu'il avait puisées chez les enfants de Saint-Ignace, où il avait été élevé, refusa d'assister aux cérémonies, disant qu'il n'était plus catholique. Comme il occupait un emploi dans l'administration, M. le maire lui fit répondre qu'il aurait à payer une amende de cent cinquante francs pour chaque fois qu'il manquerait aux cérémonies publiques. La conduite de ce jeune impie indigna toute la ville ; de tous côtés on le montrait au doigt ; pendant trois jours il a dû être catholique malgré lui, car il n'a pas manqué un seul exercice.

Le jeudi saint, à neuf heures du soir, les autorités revenaient faire leur adoration devant le Saint Sacrement. Par leur ordre, on avait disposé sur le parcours de la préfecture à la porte de l'église deux longues files de soldats tenant chacun un cierge allumé à la main. Au milieu de cette haie lumineuse s'avançait tout ce qu'il y avait de plus respectable dans la ville (voire même notre impie, que je cherchais toujours des yeux). Le coup d'œil changeait en montant un perron d'où l'on découvrait l'intérieur du temple. Le monument où résidait Notre-Seigneur paraissait être embrasé ; deux pyramides de feu de douze pieds de hauteur, que surmontaient deux grandes couronnes de feu superposées, présentaient un tableau que l'on ne peut retracer ; du reposoir s'échappaient des flots de lumière qui se répandaient dans tous les sens ; deux mille cierges allumés, artistement arrangés et formant diverses figures, offraient un aspect enchanteur : on se croyait transporté dans un lieu féerique ; partout régnait le recueillement le plus profond ; toute la nuit fut un va-et-vient de personnes qui accouraient adorer notre divin Sauveur.

Je passe sous silence la cérémonie du lavement des pieds, où assistaient encore les autorités ; je ne vous parle pas non plus des processions que nous avons faites, tous ces récits seraient trop longs ; je vous dirai deux mots seulement de l'exercice du vendredi, où l'un de nous prêcha la Passion. Au milieu de l'église on avait préparé un calvaire de quinze pieds de haut. Au sommet du calvaire se trouvaient les RR. PP. Rieux et Jaffrès, debout au pied d'une croix où était attaché un Christ de grandeur naturelle. A un point donné du discours, les deux Pères détachèrent le Christ de la croix pour le mettre dans un sépulcre. En ce moment, il y eut un recueillement profond et solennel dans tout l'auditoire ; on voyait près de trois mille personnes en proie à une profonde émotion, plusieurs essayant vainement de cacher les pleurs qui coulaient avec trop d'abondance et qui partaient d'un cœur vivement attendri. Le vendredi soir encore, il y eut sermon et adoration générale de la Croix. Le samedi, pendant que l'un de nous entonnait le *Gloria in excelsis*, le R. P. Olivier remettait l'épée

à M. le général, et M. le préfet à son tour livrait la clef du tabernacle; chacun rentrait dans ses droits. Pendant cette cérémonie, les cloches entonnaient l'*Alleluia* que répétaient vingt et un coups de canon. Oui, bien cher Père, la Semaine Sainte fut belle à Matamoros; elle a laissé de bien bons sentiments dans les cœurs des fidèles; elle aura porté, nous n'en doutons pas, des fruits de salut dans les âmes. — Il me resterait à vous parler maintenant d'une mission de trois semaines que j'ai prêchée dans les alentours de Brownsville, mission qui a donné les résultats les plus satisfaisants; mais je laisse à mes Frères de Brownsville le soin de vous décrire les travaux exécutés dans leur paroisse. Je me reproche d'avoir même été trop long.

Une lettre du même Père, datée du 11 juin 1866, nous donne de nouveaux détails sur le bien à faire dans la ville de Matamoros. Elle nous offre en commençant une esquisse rapide de la situation politique, qui était bien compromise par suite de l'antipathie prononcée des Mexicains contre tout ce qui est étranger. Des publications imprudentes avaient contribué à augmenter ce malaise. Une brochure avait été publiée contre le clergé mexicain, opuscule injurieux et erroné. On l'accusait d'avoir des idées diamétralement opposées à celles du clergé européen et particulièrement du clergé français. Ce principe posé, on abordait hardiment les questions du jour. L'auteur cherchait à démontrer l'obligation où était le prêtre mexicain de donner tous ses biens au gouvernement afin d'en recevoir un traitement comme en France, d'admettre un registre civil et surtout la tolérance de tous les cultes. En traitant ce dernier point, il dit peu, mais il donne beaucoup à entendre. Il termine son livre en invitant les prêtres à soutenir l'empire, en leur assurant que, dans le cas contraire, la France les attendait avec sa guillotine. Naturellement, un pareil opuscule devait irriter les es-

prits et les exciter de plus en plus contre l'intervention. Aussi s'attendait-on de tous côtés à de nouveaux efforts de la part des libéraux. La lettre poursuit en ces termes :

Les deux mois de paix et de tranquillité que nous venons de traverser ne se sont pas écoulés dans l'inaction. Le R. P. OLIVIER, notre Supérieur, finissait à peine l'accablant travail de la Semaine Sainte, qu'il se mettait à faire tous les jours le catéchisme aux enfants, attendant le moment d'ouvrir les exercices du beau mois consacré à la reine des cieux. Matamoros, pour la seconde fois, a ressenti les heureux effets du culte de Marie ; tous les soirs, à cinq heures, il y avait une instruction donnée par le R. P. OLIVIER. Ses prédications bien suivies ont ramené au bercail quelques brebis depuis longtemps égarées. Oui, la Sainte Vierge a ostensiblement béni les efforts de notre R. P. Supérieur, puisque le jour de la clôture, nous eûmes le bonheur de voir deux cent cinquante personnes s'approcher de la Table sainte ; en outre, une quarantaine d'enfants s'asseyaient pour la première fois au banquet eucharistique. Ce même jour, à dix heures du matin, toutes les autorités civiles et militaires assistaient à une messe solennelle chantée par le R. P. Vicaire, qui eut la complaisance de se joindre à nous pour célébrer ce jour si beau et de si glorieux souvenir. A six heures du soir avait lieu le couronnement de la Sainte Vierge ; ce fut un ravissant spectacle que celui que nous offrit l'église dans ce moment solennel. Nous avions disposé au milieu du Sanctuaire un magnifique autel, et, au sommet de ses nombreux gradins se voyait une statue de la Sainte Vierge richement ornée de broderies d'or ; près de l'autel, se trouvaient réunies deux cents jeunes petites filles vêtues de blanc, tenant une couronne dans leurs mains. A un moment donné, trois d'entre elles, portant une petite corbeille où se trouvait déposée la couronne de la Sainte Vierge, se détachèrent du groupe et se prosternèrent aux pieds de l'autel de Marie. Là, une des enfants lut à haute et intelligible voix une petite consécration adaptée à la circonstance.

La lecture finie, elle monta les gradins de l'autel pour placer la couronne sur la tête de la Sainte Vierge ; après elle vinrent ses nombreuses compagnes, qui déposèrent aux pieds de Marie les belles couronnes qu'elles tenaient dans leurs mains. Le concours à cette cérémonie fut immense ; le R. P. Olivier profita de cette circonstance pour adresser quelques paroles bien senties à son nombreux auditoire, pour lui faire connaître et aimer le culte de Marie. Ce jour-là fut beau ; il laissa je ne sais quoi de doux et de suave dans tous les cœurs ; tous se retirèrent contents, aimant davantage la Sainte Vierge et appréciant de plus en plus les Oblats.

L'entrain était donné ; aussi, à peine une fête finissait-elle que l'on tâchait d'en organiser une autre. Les Dames qui font partie de l'Adoration perpétuelle ont voulu avoir leurs solennités ; c'est hier qu'elles ont célébré la fête du Saint-Sacrement ; elles ont rivalisé d'enthousiasme ; elles se sont fait un point d'honneur de nous surpasser pour la décoration de l'église. Nous devons l'avouer à notre honte, nous avons été vaincus ; car jamais nous n'avions réussi à donner à notre église un coup d'œil aussi gentil que celui qu'elle offrait le jour d'hier. Sans vous parler de l'illumination préparée pour le retour d'une procession qui rentrait juste à la tombée de la nuit, les colonnes et le maître-autel avaient été ornés avec un goût exquis et une élégance sans pareille. Nous nous consolons de notre défaite en nous disant que les Dames de l'Adoration perpétuelle, étant nombreuses, pouvaient contribuer à fournir des rideaux, des urnes, des bouquets magnifiques, des guirlandes, etc., etc. ; en outre, elles sont riches, tandis que nous, nous sommes seuls pour tout faire et tout diriger, et surtout nous sommes pauvres...

Si nous avons parfois un ministère doux et consolant à remplir, nous avons parfois aussi de rudes corvées. La semaine dernière, j'ai dû accompagner un jeune homme espagnol au trépas ; surpris dans un camp libéral, il fut conduit à Matamoros et à l'instant condamné à mort. L'aumônier de l'armée se rend à la prison pour le préparer à mourir. Ne pouvant pas obtenir de cet infortuné qu'il se confessât, il vint prier le

R. P. Olivier d'avoir la bonté d'envoyer quelqu'un de nous auprès de cet obstiné. Le R. P. Supérieur me chargea de passer la nuit avec le condamné. Après avoir causé quelques instants avec lui, je vis que j'avais affaire à un de ces caractères espagnols fiers et hautains. Je lui dis que je venais le voir, et que je désirais passer la nuit avec lui, et qu'au moment où tout le monde l'abandonnait, le ministre de Jésus-Christ ne l'abandonnerait pas et qu'en lui il avait un ami sincère. Ces paroles parurent lui faire un peu d'impression, car il me répondit qu'il ne permettrait pas que je passasse la nuit en prison, que ce serait une chose trop pénible pour moi. Je lui exprimai alors le bonheur que j'aurais de pouvoir lui être utile, et surtout combien je serais heureux si je pouvais faire quelque bien à sa pauvre âme.

Peu à peu je l'amenai à parler de la confession : « Mon Père, je me suis clairement exprimé là-dessus ; ainsi, n'en parlons plus. » Telle fut sa réponse. Pendant quelques minutes je lui fis de sérieuses réflexions sur son état ; après quoi je le quittais pour aller prendre mon souper avec la communauté ; en partant, je lui demandais s'il voulait me faire le plaisir de recevoir une petite médaille de la Sainte Vierge : « A cela il n'y a pas de difficulté ; » et lui-même la mit autour de son cou. Pendant mon absence, les quelques réflexions que je lui avais faites, et plus encore la vertu de la médaille miraculeuse, avaient beaucoup travaillé ce pauvre jeune homme. A mon retour auprès de lui, je trouvais qu'il avait beaucoup perdu de sa fierté et de son orgueil. Je profitais de ce changement pour lui témoigner plus d'intérêt, pour lui parler avec plus d'affection. Quelques instants après, il se jetait à mes pieds ; il se confessa trois fois avant de recevoir la sainte Communion, que je lui administrais à une heure après minuit. Il la reçut avec les meilleures dispositions. A quatre heures du matin, on le conduisait au supplice. Durant le parcours, je lui demandais s'il aimait la Sainte Vierge : « Comment ne l'aimerais-je pas ? me répondit-il avec vivacité ; elle est toute mon espérance. » Je sentais qu'il me disait ces paroles avec une foi et une confiance sans égales ; en rendant

l'âme à Dieu, sa dernière pensée était à Marie; sa dernière parole fut le doux nom de Marie.

Dans votre lettre, vous me demandiez des nouvelles du R. P. Gaye. Je regrette de ne pouvoir vous en donner; comme les communications sont interrompues, nous n'avons pas pu recevoir de ses lettres; seulement, nous avons appris qu'il jouissait d'une bonne santé. Le R. P. Rieux est en marche pour aller se joindre à lui; peut-être qu'à l'arrivée de ce dernier à Agualeguas, le P. Gaye viendra nous faire une visite; alors nous aurons des détails intéressants à vous donner; dans un an qu'il a vécu parmi les libéraux, il doit avoir beaucoup vu et beaucoup appris. Ici, nous sommes toujours surchargés de travail.

On voit combien étaient fondées les espérances que la Mission de Matamoros donnait à nos Pères : leur influence allait en grandissant et ils ne s'en servaient que pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Tout promettait de plus beaux résultats encore; la paix et le temps les auraient réalisés. Mais l'ennemi de tout bien ne l'entendait pas ainsi : quelques jours suffirent pour anéantir l'œuvre de plusieurs années. Le R. P. Clos écrivait au Supérieur Général, le 28 juin 1866 :

Révérendissime et bien-aimé Père,

Il y a à peine une quinzaine de jours que j'écrivais au R. P. Rey pour lui parler de nos joies, pour lui énumérer les faveurs que la Sainte Vierge avait prodiguées au peuple de Matamoros durant le cours du mois de mai; aujourd'hui je vous écris, mon bien-aimé Père, pour verser dans votre cœur paternel le trop-plein du calice amer que je bois à longs traits dans ce moment. Oui, c'est avec un cœur navré de la plus vive douleur que je viens vous annoncer que la Mission de Matamoros est perdue, et peut-être perdue sans ressource. Le parti libéral, secondé par les Américains, a obtenu un triom-

phe sur les impérialistes; triomphe qui a chassé de la ville le parti du bon ordre pour y faire régner celui de l'anarchie. Représentez-vous Matamoros au pouvoir d'une bande de forcenés, sans religion, sans morale, sans loi; nourrissant dans leur cœur une haine implacable contre tout ce qui est étranger, entrant dans la cité pour se venger, et vous aurez une idée de l'état où se trouve réduit le pauvre peuple. Depuis deux ans, des milliers d'individus sans profession étaient à épier le moment favorable où ils pourraient se jeter sur l'infortunée ville dont ils avaient été bannis; enfin, la barrière s'ouvre, ils se réunissent de tous côtés, et s'élancent comme des tigres affamés sur l'objet de leur convoitise. Les premières victimes de leur fureur durent naturellement être les faibles; aussi tombèrent-ils sur les Pères avec une rage sans égale. La plupart des habitants et surtout les Français, sachant le sort qui les attendait, cherchèrent un refuge parmi les Yankees. Seuls, sans opinion politique, et par conséquent à l'abri de toute crainte, nous attendîmes de pied ferme le résultat de la prise de possession de la ville par les libéraux et par les prêtres leurs confrères. Ce fut samedi soir qu'ils firent leur entrée triomphante. A peine furent-ils maîtres du terrain qu'ils envoient un officier au R. P. Supérieur, pour qu'à l'instant même il livre une chapelle afin d'y déposer la poudre et leurs munitions de guerre. Le dimanche se passe sans exactions de leur part, sans que leurs prêtres paraissent à la paroisse.

Le lundi matin, vers neuf heures, une commission, ayant en tête un prêtre connu, celui-là même que le P. Parisot avait refusé d'admettre comme parrain d'un enfant que l'on présentait au Baptême, envoie chercher le R. P. Supérieur pour lui intimer l'ordre, au nom de M. le Préfet, de livrer la paroisse. « Cette autorité, je la méconnais, répliqua le Père, et tant que ce prêtre ne me montrera pas un titre de Mgr l'Évêque pour justifier sa demande, je ne donnerai pas les clefs de l'Église. » Il en avait déjà trop dit pour des méchants qui avaient résolu à tout prix de maltraiter les Pères, et de se venger sur eux de toute la haine qu'ils avaient contre les Français. Le R. P. Olivier fut conduit au tribunal et mis aux

arrêts; deux fois, j'envoyai le Sacristain pour avoir de ses nouvelles, sans qu'il pût parvenir jusqu'à lui. Commençant à croire que le Père était prisonnier, j'envoie avertir les Pères de Brownsville; je me donne du mouvement pour parler en sa faveur, pour le recommander surtout à quelques amis du nouveau gouverneur. Jugez de notre inquiétude en ne revoyant pas le Père à l'heure du dîner; nous étions plongés dans la plus profonde tristesse, lorsque vers les deux heures de l'après-midi, un agent de police passa à la maison pour nous prier de nous rendre au tribunal, sous prétexte que c'était le Père qui nous faisait appeler afin de traiter une affaire. Chemin faisant, nous aperçûmes le R. P. Parisot que l'on avait envoyé de Brownsville prendre de nos nouvelles. Nous arrivâmes à la salle où était le Père, seul, sous la surveillance d'un juge au cœur aussi dur que la pierre. « Messieurs, nous dit-il, vous êtes tous prisonniers jusqu'à ce que vous ayez reconnu le Père *** (nom du prêtre libéral) pour légitime curé de la Paroisse. » Mon premier soin fut de demander au R. P. Supérieur si on lui avait donné à manger. « Je suis encore à jeun, » me répondit-il. Je priai le gardien, auteur de notre arrestation, de vouloir bien envoyer un agent de police à la maison pour qu'il apportât quelque chose à manger au Père. Sa réponse fut un « non » aussi froid et aussi sec que son cœur. Heureusement que le P. Parisot vint vers les cinq heures du soir nous faire une visite; et comme il se présenta avec la qualité de prêtre américain, il obtint de notre gardien la permission de faire passer quelques aliments au R. P. Olivier; il obtint aussi que nous irions coucher dans une maison particulière, ce qui ne fut pas exécuté. A neuf heures du soir, une famille voisine de la salle où nous étions enfermés nous fit passer, par-dessus un balcon, un peu de café, ainsi que deux couvertures et quelques oreillers. Nous dormîmes le mieux que nous pûmes, les uns sur le plancher, les autres sur des chaises; le pauvre Père Supérieur fut malade. Comme il avait passé une journée entière sans presque rien manger, la tasse de café qu'il prit vers les neuf heures l'indisposa toute la nuit.

Le mardi, les choses changèrent de face ; la veille, nous avions pu recevoir la visite de quelques amis qui étaient venus nous voir et nous offrir leurs services ; nos ennemis, irrités de voir les attentions que l'on avait eues pour nous, exaspérés surtout de l'effet qu'avait produit la nouvelle de notre arrestation dans toute la ville, nous reléguèrent dans le réduit le plus obscur, le plus malsain de la prison. Qui m'eût dit, quelques jours auparavant, que nous devions être enfermés dans ce même cachot où j'avais passé une nuit entière avec un condamné à mort pour le disposer à bien mourir ! à lui, du moins, on avait donné une chaise pour s'asseoir, un peu d'eau pour étancher sa soif, un peu de feu pour allumer son cigare ; rien de tout cela ne nous fut accordé ; si nous voulûmes nous asseoir, ce fut sur le sol humide d'où s'exhalait un air fétide et malsain ; sur le seuil de la porte se trouvait une sentinelle en faction avec les ordres les plus sévères pour nous interdire toute communication avec les autres prisonniers, avec la défense la plus expresse de nous rien donner jusqu'à ce que le Vicaire général, le R. P. Olivier, eût reconnu pour curé de la paroisse le prêtre qu'on lui présentait. Heureusement pour notre cher Père malade, la captivité ne fut pas longue ; le P. Parisot, à force de démarches, à force de déboires, obtint la délivrance de ses frères. Notre premier soin fut de monter en voiture et de laisser derrière nous une paroisse où nous avions tant travaillé et opéré un si grand bien. Comme le passage de la rivière nous était interdit, on nous donna pour nous accompagner un agent de police. A peine étions-nous sur la rive américaine, que, mécontents de nous voir échapper à si bon marché, nos ennemis envoyèrent un second agent de police pour nous fermer le passage et nous rappeler devant les juges ; mais c'était trop tard ; nous respirions l'air de la liberté sur le sol texien. Ce que nous regrettâmes le plus à notre départ, ce fut d'avoir été dans l'impossibilité d'enlever le Saint-Sacrement. Nous fûmes obligés de le laisser exposé à la profanation de quatre ou cinq prêtres, excommuniés pour la plupart.

Ce triomphe des libéraux a pour l'avenir des conséquences bien fâcheuses : la Mission est ruinée et ruinée peut-être pour toujours ; jamais plus la frontière du Mexique n'aura de tranquillité. Si, comme on le dit, les Français reviennent, la position sera plus critique encore. Pour ma part, je vous confesse, mon bien-aimé Père, que je suis bien content de la manière honorable dont nous sommes sortis de Matamoros ; au moins, nous avons emporté les sympathies et les regrets de la population, tandis que si nous étions restés quelques mois encore, nous aurions été obligés, par suite de notre nationalité, d'abandonner honteusement le poste qui n'était pas pour nous.

Les détails de l'expulsion de nos Pères sont confirmés par une lettre du R. P. Parisot, en date du 4 juillet 1866. Nous la publions en entier malgré son étendue : elle nous fera connaître les démarches actives auxquelles ce Père s'est livré afin d'amener la délivrance des prisonniers. Elle nous révélera en même temps des traits de caractère et nous donnera une description de mœurs locales qui se passent de tous commentaires. Nous laissons au récit du R. P. Parisot sa forme spéciale : elle ajoute à l'intérêt des faits rapportés, et leur imprime un cachet incontestable d'authenticité :

Mon Révérendissime Père Supérieur Général,

Notre frontière vient d'avoir une autre crise de fièvre intermittente. C'est pour nous un événement qui n'a rien d'extraordinaire, nous avions vu les nuages s'amonceler, nous étions donc avertis que la tempête n'était pas loin. Nous sommes acclimatés à tous ces bouleversements politiques, et nous sommes assez habitués à vivre au milieu des tourbillons révolutionnaires. Cependant cette dernière scène a une teinte particulière, c'est que, jusqu'ici ayant été simples spectateurs des tragédies antérieures, nous avons été dans celle-là les princi-

paux acteurs. Voici comment : Vous avez dû apprendre comment les libéraux sont devenus maîtres de Matamoros. En entrant en fonctions, le nouveau gouverneur du Tamaulipas dit dans sa proclamation : « Guerre à mort aux Français et aux traîtres. » Or, à peine ces nouveaux maîtres étaient-ils entrés à Matamoros, qu'une commission portant au P. Olivier un ordre de Carvajal (gouverneur) se présenta au presbytère pour se faire délivrer les clefs de l'Eglise et procéder immédiatement à l'inventaire des ornements, vases sacrés, etc., afin d'installer un nouveau curé de fabrique libérale. C'est l'ancien curé de Tampico, colonel de régiment, le même qui signa cinq arrestations, pendant une insurrection, un jour de dimanche qu'il disait la messe paroissiale, arrestations qu'il signa sur l'autel même au milieu des saints offices... Voilà l'intrus en faveur duquel on voulait obliger le P. Olivier à se démettre de sa cure, aussi le P. Olivier dit-il aux officiers de la commission : « Je ne reconnais pas votre autorité, j'ai reçu ma charge de l'Evêque, lui seul peut me la retirer. — Cependant, dirent-ils, nous voulons que vous vous démettiez de votre charge et que vous nous livriez l'église. — Prenez-la, si vous voulez, mais je ne vous la livrerai jamais. » Puis, se tournant vers le curé constitutionnel, il lui dit : « Vous êtes comme des loups qui vont entrer dans la bergerie, vous allez profaner mon église et vous savez bien que tous vos actes, qui demanderont juridiction, seront nuls. Ah ! quelle responsabilité va peser sur vous ! » Mais, il parlait à l'impiété et à l'avarice, toutes les oreilles étaient sourdes. Il fallait du pain à ces affamés ; ils avaient laissé leur dernier denier à Brownsville pendant leurs dix-huit mois d'exil ; ils voulaient à tout prix établir le règne de la terreur en passant par-dessus les lois de l'équité et de la religion ; c'est pourquoi ils déclarèrent le P. Olivier prisonnier : 1° pour avoir manqué de respect à l'autorité ; 2° pour refuser de faire l'inventaire de son église. Le Père fut donc conduit en prison.

Tout aussitôt que la nouvelle nous en arriva à Brownsville, je me rendis chez le général américain, commandant la division du Rio Grande, pour lui demander une lettre d'introduc-

tion au général Garza, commandant à Matamoros, et je passai la rivière sans perdre une minute. A environ cinquante pas de la maison des Pères, je rencontrai le P. Clos, accompagné d'un commissaire de police. Lui aussi allait en prison; le P. Vignolle l'avait devancé de quelques minutes. Le P. Clos me cria : « Vous savez comment vous êtes venu ici, mais vous ne savez pas comment vous en sortirez; veillez sur vous. — Allez, lui dis-je, je ne crains personne. » Arrivé à la maison des Pères, je trouvai le P. Jaffrès seul avec le F. Robert. Il y avait à peine dix minutes que j'étais arrivé, réfléchissant sur les moyens à prendre pour délivrer mes frères, quand voici venir le commissaire de police qui, s'adressant à moi, me dit : « Suivez-moi. — Moi, vous suivre, et où? — En prison, me dit-il. — En prison? Et, moi je vous dis que, si vous ne me laissez tranquille, vous saurez sous peu qui je suis et vous payerez bien cher votre audace. Je viens de Brownsville, sous la protection du pavillon américain. » Le commissaire ne me laissa pas terminer ma phrase; il ne sut quelle tournure prendre pour s'excuser. « Alors c'est celui-là, » dit-il en montrant du doigt le P. Jaffrès. Et le voilà en route pour la prison; je n'étais pas moi-même en sûreté. Le curé intrus n'avait rien rabattu de sa fureur contre moi pour avoir refusé de l'admettre comme parrain, lors de son séjour à Brownsville; un autre prêtre de la même trempe partageait à mon égard le sentiment de son confrère, parce que l'année dernière je m'étais permis, pour motifs graves, de lui refuser l'entrée de notre maison. Or, ces deux hommes, tout-puissants auprès de l'autorité, pouvaient bien se servir de leur crédit pour se venger de moi. Néanmoins, je m'armai de courage et me déterminai à tenir tête à toutes les passions déchaînées contre nous, bien résolu ou de retirer les Pères de captivité ou de me faire enfermer avec eux. Je me dirigeai vers la prison. Chemin faisant, j'entrai chez un de mes amis, citoyen américain, auquel j'exposai tout mon plan, et après avoir reçu ses conseils je le quittai en lui disant : « Si dans deux heures je ne reparais pas, c'est preuve que je suis prisonnier. — Ne craignez rien, me dit-il; je suis déjà assez indigné de l'outrage fait à

vos confrères, mais s'ils ont l'audace de toucher seulement à un cheveu de votre tête, je vous promets de passer immédiatement à Brownsville et de mettre en mouvement toutes les autorités civiles et militaires pour rappeler ces malheureux à la raison. »

Arrivé à la prison, j'y trouve les Pères ayant deux gardiens à vue, dont l'un, leur ennemi acharné, venait d'être nommé troisième autorité de la ville sous le nouveau gouvernement. Je lui demandai permission de voir mes confrères: — « Je vous le permets, me dit-il, mais à condition que vous parlerez espagnol et que vous ne toucherez pas la question de leur emprisonnement. » Après avoir échangé quelques paroles avec les Pères, j'appris que le P. Olivier n'avait pas dîné, il était quatre heures du soir; m'adressant alors à leur gardien, je lui dis: « Vous avez oublié de faire dîner le Père Olivier. — Non, dit-il, je n'ai pas oublié; je suis déterminé à ne pas lui donner à manger avant qu'il n'ait fait l'inventaire de l'église. — Et d'après quelle loi, lui dis-je, vous permettez-vous de lui refuser la nourriture? Dans le pays le plus barbare, on traite mieux les prisonniers que vous ne faites; de ce pas je vais chercher à dîner à mon confrère, personne n'a droit de s'y opposer. » Et je partis, et avec le dîner j'apportai les Bréviaires des Pères, chose qu'on leur avait aussi refusée. Le gardien me laissa passer sans mot dire. Pendant que le P. Olivier dînait, je me permis de dire en français: « Pauvre église! comme elle va être profanée! que de sacriléges! que d'actes nuls par l'intrusion de ce prêtre sans juridiction! » Vous verrez comme ceci fut relevé plus tard.

Après ces premières démarches, je m'acheminai vers le logis du général Garza, et, après les salutations accoutumées, commença le dialogue suivant, lecture faite de la lettre d'introduction:

Moi. Je me présente devant vous, général, sous la protection du pavillon américain pour demander justice en faveur de mes confrères emprisonnés sans aucun motif.

Le général. Vos confrères sont en prison pour avoir méprisé

un ordre qui émanait de l'autorité, selon l'information officielle que j'ai reçue.

Moi. Les Pères ont fait leur devoir, ils ne peuvent pas livrer ce qui ne leur appartient pas; ils n'ont pas méprisé l'autorité, ils ont tout simplement déclaré que l'autorité civile n'a pas le droit de les chasser de leur église. Ceci est de la compétence de l'Evêque diocésain.

Le général. J'ai étudié le Droit canon et le Droit civil. Or, d'après le Droit civil, le gouvernement seul est possesseur des biens ecclésiastiques.

Moi. D'après le Droit canon, les biens ecclésiastiques appartiennent à l'Eglise, et les injustes détenteurs de ses biens sont soumis à des peines spirituelles très-sévères. (*Ici entre le curé intrus accompagné de deux autres prêtres constitutionnels.*)

Le général. Vos Pères sont punis pour leur désobéissance à un ordre du gouvernement.

Moi. Il ne peut y avoir désobéissance là où ceux qui se disent supérieurs n'ont pas le droit de commander; l'Evêque seul a le droit que vous vous êtes arrogé sans raison.

Le général. Je laisse cette affaire entre les mains des juges.

Moi. Mais, général, ces juges sont ennemis jurés des Pères : ils ne manqueront pas de juger selon leur fantaisie. Vous avez toute autorité, et si vous laissez les passions s'agiter, sans interposer votre autorité, vous serez responsable des conséquences.

Le général. Je ne puis pas m'ingérer dans le pouvoir judiciaire.

Moi. Et pourquoi avez-vous promulgué la loi martiale?

Le général. L'autorité civile a été insultée, ce sera l'autorité civile qui jugera.

Moi. Un seul a refusé de reconnaître l'autorité, et pourquoi a-t-on emprisonné les quatre?

Le général. C'est que les trois autres ont manifesté la même opinion par signes et même par paroles.

Moi. Enfin, général, voulez-vous mettre mes confrères en liberté, oui ou non?

LE GÉNÉRAL. Je ne le puis pas.

MOI. Eh bien, je vais informer mon gouvernement de ce procédé inique contre mes confrères.

LE GÉNÉRAL. Attendez, prenez patience, le gouverneur Carvajal va arriver sous peu, c'est lui qui a donné l'ordre de faire l'inventaire de l'église; les Pères sont en prison pour avoir désobéi à cet ordre, lui seul peut terminer cette affaire.

MOI. Au moins, général, permettez-moi d'enlever le Saint-Sacrement de l'église.

LE GÉNÉRAL. A cela je m'oppose formellement, ce serait dire que mes prêtres ne valent rien, ce serait jeter le trouble dans les consciences.

Voyant mon procès perdu, je m'acheminai vers la maison des Pères, et après avoir empaqueté les livres de compte de fabrique et autres objets plus précieux, je repris le chemin de Brownsville. Le lendemain, après ma messe, je repassai la rivière et me dirigeai vers la prison. N'ayant pas trouvé les Pères dans l'appartement où je les avais laissés la veille, je demandai à celui qui les gardait, où ils étaient. « Vous ne pouvez pas les voir, me dit-il, ils sont au secret. — Cependant je veux les voir. — Vous ne les verrez pas, » me dit-il en accentuant toutes les syllabes. Puis, s'adressant au préfet, qui était là, il me dénonça en ces termes : « Monsieur le préfet, c'est mon devoir de vous informer que ce Père ici présent, hier, en s'entretenant avec ses confrères, leur a dit : « Voilà donc votre « église profanée, et tous les sacrements administrés par ces « nouveaux prêtres seront nuls. » Je vous soumets cela, monsieur le préfet, afin que vous agissiez selon les lois. — Monsieur, lui ripostai-je, ce que je dis hier, je le redis encore maintenant en présence de M. le préfet, lequel, ayant reçu une bonne éducation, comprend très-bien que l'église va être livrée à la plus horrible profanation, et que ces prêtres intrus, n'ayant aucune juridiction, verront leur ministère frappé de malédiction et de nullité. De plus, je répéterai que vous avez commis l'injustice la plus criante en leur enlevant la charge qui leur avait été confiée par l'Evêque, et que vous êtes coupables d'une

cruauté inouïe en les laissant mourir de faim. » Depuis la veille, les Pères n'avaient pas mangé, on leur avait refusé le souper et le déjeuner. Ce cruel gardien m'avait dit : « Je suis déterminé à ne pas leur donner un morceau avant qu'ils ne fassent l'inventaire ; je fais cela pour les punir de leur opiniâtreté, la faim les amènera à l'obéissance. » Mais quand j'appris que les Pères avaient été descendus dans le cachot destiné exclusivement aux malfaiteurs condamnés à mort, sans perdre une minute, je me dirigeai vers le logis du général. Le temps pressait, plusieurs personnes m'avaient manifesté des craintes bien fondées sur le sort des Pères. Des hommes sans foi ni loi, dont le mot d'ordre était : Mort aux Français, et ayant tout pouvoir entre les mains, pouvaient bien en venir à des extrémités. On accusait les Pères de sédition. Un Américain m'avait dit : *Accusing is proving, when malice and power sit as judges; do quickly what you intend to do*[1]. Les Pères étaient sous les griffes d'ennemis acharnés, accoutumés depuis longtemps au carnage et au pillage ; on craignait un empoisonnement. Il fallait se remuer et agir avant que les machinations ne fussent bien formées et les passions exaltées. L'affaire des Pères était à l'ordre du jour dans tous les tribunaux et les cercles privés ; tout le reste dormait. On parlait d'entraîner par force le P. Olivier à l'église et de faire l'inventaire en sa présence. Quand j'appris que Carvajal, le gouverneur de l'Etat, était arrivé, je m'armai de courage, pris un front d'airain et une cuirasse d'audace, et avec cet armement je me fis introduire chez le gouverneur. Il était dix heures du matin. Carvajal était à déjeuner, en compagnie d'une quinzaine de personnes de ma connaissance. Comme le gouverneur comprend et parle bien l'anglais, je lui proposai l'entretien en anglais ; je voulais parler un langage un peu sévère, l'espagnol est trop doux. Voici la substance de notre pourparler, qui dura plus d'une heure :

Moi. Monsieur le gouverneur, je me présente devant vous

[1] « L'accusation est une preuve lorsque la malice et la puissance sont les seuls juges : faites vite ce que vous voulez faire. »

sans autre introduction que la justice de la cause que je viens plaider devant Votre Excellence. Les prêtres desservant Matamoros sont en prison injustement, on les laisse mourir de faim, on exige d'eux une chose que leur conscience réprouve, j'en appelle à votre bon sens, à votre humanité. Vous êtes l'homme en qui j'ai mis ma dernière espérance ; vous êtes tout-puissant ici, dites seulement un mot et mes confrères seront en liberté.

Le gouverneur. J'ai été mis au courant de tout officiellement. Moi-même ai donné ordre au général Garza d'exiger que l'inventaire de l'église fût fait par le curé Olivier et les clefs délivrées au prêtre nommé par moi pour exercer le ministère sous mon gouvernement. Vos confrères ont méprisé cet ordre, ils sont doublement coupables. Il y a deux procès intentés contre eux. En refusant de faire l'inventaire, ils me désobéissent, ils ont insulté aux juges et autorités de la commission ; je veux qu'ils soient punis selon les lois, et puis ce sont des séditieux qui ont soulevé le peuple contre nous par leurs prédications et leurs rapports. Je veux que leur conduite soit soumise à un examen sérieux.

Moi. Permettez-moi de vous parler en toute franchise. Il y a quatorze ans que je suis dans les Etats-Unis, je suis citoyen américain par choix; j'ai toujours admiré la franchise, la confiance et l'estime des autorités américaines envers les prêtres; vous-même en avez dû faire l'expérience pendant votre long séjour dans ce pays de la liberté; laissez-vous donc conduire par ces idées de magnanimité qui sont si répandues en Amérique, et ne permettez pas que mes confrères soient en proie aux mesquineries de ces petits officiers aux idées étroites.

Le gouverneur. Un autre grief contre vos Pères, c'est qu'ils sont les agents de l'empereur Maximilien, cet Autrichien qui veut nous enlever ce que nous avons de plus précieux, la liberté.

Moi. Mes confrères n'ont pas plus de relation avec l'empereur Maximilien qu'avec l'empereur de la Chine. Ils ne se sont jamais mêlés dans aucune affaire politique, ils se bornent à accomplir les devoirs de leur ministère.

Le gouverneur. Ils ont déclamé contre notre gouvernement dans leurs sermons.

Moi. Je défie qui que ce soit à Matamoros de le prouver. Les Pères se sont bornés à déclamer contre les vices, comme c'est leur devoir.

Le gouverneur. Et puis vos Pères, avec leurs vieilles idées monarchiques, ne peuvent pas nous être bien favorables. C'est que, voyez-vous, un prêtre aimé de ses paroissiens est plus fort et plus puissant qu'un général à la tête de son armée.

Moi. Je n'en doute pas. Aussi, comme les Pères sont aimés de tous, à l'exception d'un petit nombre d'opposants, on va être indigné du procédé inique employé contre leurs personnes. Ainsi, monsieur, ne serait-ce que pour calmer les esprits, ce serait une sage politique de votre part et une preuve de magnanimité d'ordonner immédiatement leur mise en liberté. Vous ne faites qu'arriver ici, il faut consolider votre gouvernement. Or, si vous permettez que les Pères soient plus longtemps soumis à cette indignité, vous perdrez beaucoup dans l'opinion de la partie saine de la population.

Le gouverneur. Eh bien, dites à vos Pères qu'ils fassent l'inventaire purement et simplement, et je vous signe leur mise en liberté immédiatement.

Moi. Pourquoi obliger mes confrères à un acte auquel s'oppose la conscience? ils peuvent tout au plus vous remettre les clefs.

Le gouverneur. Eh bien, s'ils délivrent les clefs, je leur donne la liberté, mais ils payeront une amende comme châtiment de l'insulte faite à la commission déléguée auprès d'eux.

Moi. Avez-vous résidé dans les Etats-Unis si longtemps pour apprendre à faire les choses à demi? N'avez-vous pas assez de magnanimité et d'autorité pour donner tout d'un coup, purement et simplement, l'ordre de leur mise en liberté? Donnez cet ordre, et je vous promets que tous en un clin d'œil, après avoir secoué la poussière de nos pieds sur Matamoros, nous disparaîtrons d'ici. Alors on admirera votre politique, vos idées relevées et votre manière de voir, bien

supérieure à celle d'une foule d'ignorants dont vous connaissez la pédanterie et la petitessse d'âme. Je vous demande une faveur. Libérez les Pères, et tout le monde vous bénira.

Le gouverneur. Je vous accorde la faveur, mais vous me promettez de délivrer les clefs.

Moi. Je vous le promets.

Le gouverneur. Je vais signer l'ordre immédiatement.

Moi. Permettez une réflexion. La partie saine de la population aime beaucoup les Pères ; si vous leur permettiez de continuer à exercer leur ministère à Matamoros, vous seriez béni de tous, et votre gouvernement en recevrait un grand appui.

Le gouverneur. Je ne veux que des enfants du pays, dont je connais les idées républicaines.

Moi. Les Pères ont été nommés par un Evêque mexicain, Mgr Verea ; Sa Grandeur met toute sa confiance en eux.

Le gouverneur. L'évêque Verea ! ses pouvoirs sont cassés. Je ferai nommer un autre Evêque véritablement patriotique.

Moi. Les Pères, en se bornant au ministère spirituel, prêchant contre les vices, instruisant la jeunesse, conseillant la pratique de la vertu, sans s'ingérer dans aucune question politique, vous feront plus de bien qu'une armée bien disciplinée.

Le gouverneur (*avec sarcasme*). Ah ! jésuite ! Vous ne demandez que le ministère spirituel, mais vous savez par ce moyen accaparer tout : le temporel, le civil, le judiciaire.

Moi. C'est un vieux refrain.

Le gouverneur. J'ai appris cela dans les Etats-Unis. C'est pour cette raison que le gouvernement américain a toujours un œil ouvert sur les Evêques et les Prêtres.

Moi. Nous nous éloignons de la question.

Le gouverneur. C'était pour vous faire comprendre que je ne peux pas permettre la permanence de vos confrères ici.

Moi. Eh bien, signez-moi leur liberté, et vous avez une entrave de moins. Vous calmez les esprits et vous vous débarrassez de moi.

Le gouverneur sourit, s'assit et écrivit l'ordre de la mise en liberté, qu'il me lut avant de le plier. Le voici :

« *Au général Garza.*

« Pour calmer les esprits et pour nous assurer l'estime de la population par un acte de clémence, je crois qu'il est prudent de mettre immédiatement en liberté les prêtres prisonniers. Veuillez donc en informer M. le préfet et les autorités subalternes, afin que cet ordre soit exécuté sans délai. Le prêtre suppliant, venu de Brownsville, m'a promis de livrer les clefs de l'église. Ceci à la rigueur peut suffire. Ne laissez pas procéder à l'inventaire.

« CARVAJAL, *gouverneur*. »

Je portai immédiatement cet ordre au général Garza, lequel, après en avoir pris connaissance, appela son adjudant et lui dit : « Accompagnez le Père au palais de justice, portez cet ordre et dites que je veux qu'il soit exécuté au pied de la lettre. » Arrivés au palais de justice, je vis là les Pères soumis aux interrogatoires des tribunaux. Déjà on avait traîné le P. OLIVIER à l'église par force, pour qu'au moins il fût témoin de l'inventaire. Après un moment de silence (car la pensée qu'on avait entraîné par force le P. OLIVIER m'avait jeté dans un trouble momentané) : « Messieurs, leur dis-je, voici un ordre de Carvajal d'après lequel les Pères doivent être mis en liberté, sans les obliger de faire l'inventaire. » Le P. CLOS en ce moment vit là un de leurs ennemis qui, de dépit, fit un demi-tour sur ses talons et dit en s'empoignant les cheveux de l'occiput avec les deux mains : « Ah ! quelle vilaine affaire, ces proies nous échappent. » J'en vis un moi-même qui me lança des coups d'œil terribles. Enfin, comme ils ne s'attendaient pas à ce dénoûment, ils furent atterrés et ne surent plus que dire. Alors je m'adressai au préfet pour lui demander de me faire accompagner jusqu'à l'église par un commissaire porteur de l'ordre de Carvajal. Comme nous sortions, j'entendis le gardien des Pères souffler à l'oreille du commissaire ces paroles :

« Tâchez de faire terminer l'inventaire. » Arrivés à l'église, je criai du milieu de la nef : « Halte-là avec l'inventaire, par ordre de Carvajal ! » Ils ne faisaient que commencer, quelle chance ! Le curé intrus dit alors : « Sans inventaire, je ne reçois pas l'église. » Je lui dis : « Qu'il y ait un inventaire ou qu'il n'y en ait pas, c'est égal, vous n'avez pas de droit sur cette église. D'ailleurs, allez vous démêler au palais de justice, là on vous attend. » Nous nous rendîmes au palais de justice. Le premier que nous rencontrâmes fut le gardien, qui demanda si l'inventaire était fini. « A peine commençaient-ils, » lui dis-je. Alors le curé intrus dit au préfet : « Comment allons-nous faire ? Il faut cependant qu'il y ait un inventaire. — Laissez, dit le préfet, j'enverrai le maire faire cet inventaire avec vous. » Et on nous signa nos passeports. Tous ceux qui étaient présents paraissaient bien consternés de voir leur proie s'échapper. Je dis aux Pères : « Ne perdez pas de temps, sauvez-vous ; passez vite à Brownsville. Ce coup subit a ébloui vos ennemis ; ils en sont comme étourdis ! Ils peuvent encore inventer de nouveaux griefs contre vous ! » Là-dessus les Pères montent en voiture, et je vais moi-même chercher les clefs non pas de l'église, mais bien celle d'une porte cochère à côté de l'église, celle d'une vieille masure où se trouvent les balais, arrosoirs, etc., et celle de la chambre du sacristain. Je portai ces clefs et je les délivrai non pas au curé intrus, mais bien à un certain individu qui était là, en lui disant : « Voilà les clefs : remettez-les à qui vous voudrez. » Puis je montai en voiture et j'arrivai à la rivière en même temps que les Pères. Heureusement que nous ne perdîmes pas de temps, car un quart d'heure après notre passage, les gardes de la rivière reçurent l'ordre de ne pas nous laisser passer. Quel fut leur désappointement quand ils surent que nous étions déjà à Brownsville !

21 *juillet*. — Quelques jours après notre sortie de Matamoros, une personne amie des Pères passa à Brownsville pour nous avertir d'être sur nos gardes et de ne pas retourner à Matamoros. « Je suis au courant de toutes les menées des principaux chefs libéraux, nous dit-elle ; or, ils veulent vous

rappeler en vous faisant de belles promesses; ils se serviront des personnes qui vous sont les plus dévouées; n'y croyez rien, c'est un guet-apens. » Trois autres personnes vinrent de même nous avertir : toutes nous disaient que le châtiment qu'on nous préparait n'était rien moins que la peine de mort. Nous n'y croyions pas. Un de nos amis vint nous avertir, il n'y a que trois jours, de ne pas nous hasarder de passer la rivière, parce que, dit-il, il a vu de ses propres yeux et il a lu la sentence de mort portée : 1° contre les PP. Olivier et Clos, pour avoir excité le peuple à la sédition, à Matamoros; 2° le P. Parisot, condamné à la même peine pour la même offense, à Brownsville. Qu'ils nous aient condamnés à mort, nous le croyons difficilement. Ce que nous croyons de plus probable, c'est que si les Pères eussent séjourné quelque temps de plus en prison, leurs ennemis s'en seraient débarrassés d'une autre manière moins ostensible. Enfin, rendons grâce à la Providence, qui a retiré les Pères de ce mauvais pas. Il n'y avait que quinze jours que, par un pur hasard, j'avais obtenu mon certificat de naturalisation américaine, ce qui n'a pas peu contribué à accélérer la délivrance des Pères.

Les nouvelles postérieures à cette lettre nous donnent les détails les plus consolants sur le dévouement et la fidélité que les catholiques de Matamoros n'ont cessé de manifester à nos Pères, depuis leur départ de cette ville. Le plus grand nombre ne craignait pas de s'exposer à de cruelles vexations, en venant régulièrement à Brownsville pour recevoir les Sacrements et assister aux exercices religieux. Le malheureux intrus était abandonné à lui-même et perdait de plus en plus toute considération aux yeux des habitants. Dans plusieurs circonstances, ceux-ci ont fait des démarches pour obtenir le rappel des Pères Oblats; mais les dissensions politiques dont Matamoros est devenu le théâtre ont toujours mis des obstacles invincibles à la réalisation de ce projet. Dans l'espace de trois mois, trois gouverneurs s'y sont succédé. Nos Pères

gémissent sur la situation faite aux catholiques de Matamoros ; ils voient, avec une douleur inexprimable, s'anéantir peu à peu tout le bien qu'ils avaient opéré depuis qu'ils étaient à la tête de cette importante paroisse. Ils ne désespèrent pas cependant d'y reparaître un jour : Dieu seul connaît l'heure qui les mettra à même de reprendre une œuvre si tristement interrompue.

Notre résidence d'Agualeguas n'a point subi les mêmes épreuves. Le R. P. GAYE y a joui d'une paix continuelle. Il a pris possession de ce sanctuaire, consacré à la Mère de Dieu, vers la fin de décembre 1865. « A cette époque, dit-il dans une lettre adressée de Brownsville au Supérieur Général, le 8 août 1866, tout était tranquille et en paix. Malheureusement, cette situation ne dura pas longtemps. Deux ou trois mois après, un général de Juarez vint de Chihuahua, où les débris des troupes de ce président s'étaient réunis. Sur son passage, il souleva les populations, et les forces de l'empire, n'étant pas en état de lui résister, se réfugièrent en partie à Matamoros et en partie se prononcèrent en sa faveur. Depuis cette époque, cette frontière a été au pouvoir des libéraux. Grâce à Dieu, je n'ai point été troublé à Agualequas et j'ai continué d'y remplir tous les devoirs du saint ministère. Les gens de l'endroit sont tous agriculteurs, pacifiques, se mêlant peu de politique. D'ailleurs, Agualeguas est éloignée de la route impériale. Cette paroisse compte de quatre à cinq mille âmes. C'est un pèlerinage très-ancien et très-fréquenté en temps de paix. Les populations des environs ont une grande confiance en Notre-Dame d'Agualeguas; elles l'invoquent dans les moments de danger et font vœu d'aller visiter son sanctuaire, de faire brûler un cierge que le fidèle tient dans la main, ou de faire célébrer une messe en son honneur ; et bien souvent leur foi est récompensée par des prodiges éclatants.

« Les plus âgés se souviennent des Missions que donnaient autrefois, avec beaucoup de succès, les Missionnaires de Zacalecas. Il est certain que les Missions feraient un bien immense au milieu de ces populations, très-attachées à la foi catholique. Le temps viendra peut-être où nous pourrons exercer de nouveau un ministère aussi fructueux. »

Après avoir passé quelques jours à Brownsville, au milieu de ses Frères, le R. P. Gaye a repris le chemin de Agualeguas, où il avait laissé le R. P. Rieux jouissant d'une très-bonne santé, et déjà habitué à sa nouvelle position.

Le zèle que nos Pères déployaient à Matamoros et à Agualeguas ne pouvait qu'attirer de nouvelles preuves de confiance de la part de Mgr l'Évêque de Monterey. Aussi, dans le courant du mois de mars 1866, Sa Grandeur fit-elle proposer au R. P. Gaudet de se charger de plusieurs postes, à l'extrémité de son diocèse sur le Rio-Grande, mais à près de cent lieues de Brownsville, postes sans prêtres et complétement privés de secours religieux. Ces paroisses, au nombre de six, toutes limitrophes les unes des autres, auraient formé une Mission de douze à quinze lieues de diamètre avec une population de trente-cinq à quarante mille âmes. Ces propositions si honorables pour nos Pères ne purent être acceptées, par suite du petit nombre de sujets disponibles.

Quittons maintenant la rive mexicaine, où sans doute nous nous fixerons solidement un jour, et revenons à Brownsville. Au mois de février 1866, le P. Clos avait fait la visite des ranchos texiens : plus de quatre cents communions ont été le résultat de ses courses apostoliques. Le P. Kalum était allé dans l'intérieur, et, après Pâques, le P. Maurel devait évangéliser les ranchos au-dessous

de Brownsville. Les détails de toutes ces intéressantes Missions ne nous ont point été communiqués.

A cette même époque, Bagdad reprenait une nouvelle vie et le P. VIGNOLLE y avait établi sa résidence.

Au mois d'avril, le R. P. GAUDET a fait un voyage à la Nouvelle-Orléans, où il s'est entretenu longuement avec Mgr Dubuis, Évêque de Galveston, et Mgr Odin, Archevêque de la Nouvelle-Orléans, des intérêts de notre chère Congrégation dans ces belles contrées. Le R. P. Vicaire reçut de la bouche des deux vénérés Prélats l'invitation la plus pressante d'assister au concile national de l'Église des États-Unis, convoqué à Baltimore pour le mois d'octobre.

Le R. P. GAUDET, de retour à Brownsville, eut à présider une belle cérémonie, celle de la bénédiction de trois cloches offertes à notre église par un habitant de cette ville, le capitaine Mac Kenedy, dont toute la famille est catholique, quoique lui-même soit encore dans la voie de l'erreur. C'est un des bienfaiteurs insignes de notre Mission du Texas. Le magnifique châssis en verre colorié représentant saint Pierre les clefs à la main, ouvrage qui produit un si bel effet au fond du sanctuaire de notre église, a été déjà antérieurement un effet de sa munificence. Au moment de la construction de l'église et de la maison des Pères, il transporta gratuitement tous les matériaux nécessaires à la bâtisse avec ses bateaux à vapeur. Le nom de M. Mac Kenedy mérite donc de figurer dans la liste des bienfaiteurs de la Congrégation.

Une de ces cloches pèse 400 livres, l'autre 750, la troisième 1577.

La cérémonie de la bénédiction eut lieu le 20 mai 1866. Voici la description qu'en a envoyée le R. P. GAUDET, deux jours après :

En 1859, le beau jour de la Pentecôte, nous ouvrions au

culte divin notre église neuve. Cette année, à pareil jour, nous avons célébré cet anniversaire mémorable, par une cérémonie dont on gardera aussi le souvenir : la bénédiction de trois cloches qui achèvent d'orner notre église. Protestants et catholiques de Brownsville, de Matamoros et d'ailleurs sont accourus en foule pour voir nos trois jeunes néophytes et entendre leur belle voix. Les parrains et marraines ont fait honneur à leurs filleules en les ornant aussi richement que possible et en nous envoyant un gâteau presque aussi haut que le clocher.

Après le sermon en anglais prêché par le R. P. Parisot et le sermon espagnol prêché par le R. P. Clos, assisté des PP. Malmartel et Jaffrès qui faisaient fonctions de diacre et de sous-diacre, j'ai procédé à la bénédiction selon le Pontifical romain. L'attention, le bon ordre, qui ont régné tout le temps de cette longue cérémonie, ont été une preuve de la religieuse impression produite sur cette assemblée de tant de croyances diverses par la majesté et la gravité du culte catholique.

Le général des forces américaines stationnées à Brownsville a bien voulu honorer la fête de sa présence, entouré de son état-major, et faire placer aux abords de notre église un détachement de vingt hommes de cavalerie plutôt par décorum que pour maintenir l'ordre, qui n'a jamais été troublé à l'occasion de nos cérémonies, pas même à la messe de minuit, toujours si fréquentée.

Maintenant le catholicisme est aussi ostensible que possible à Brownsville : l'Eglise et la Croix dominent cette cité ; quatre cloches se feront entendre jusqu'à ses extrêmes limites et au delà.

Ces cloches ont été placées : elles sonnent à merveille et dans un parfait accord. Nous leur avons donné les noms de Jésus, Marie, Joseph. C'est donc la sainte Famille qui invite nos gens à la prière : j'espère que leur voix sera aussi efficace que puissante.

Aucun événement important ne se présente à nous dans l'histoire de nos Missions du Texas jusqu'au mois de

septembre. Tous nos Pères se trouvent réunis à Brownsville et goûtent en paix les consolations de la vie de famille. Quelques œuvres du ministère, plusieurs visites dans les ranchos, l'étude de la théologie et des langues, occupent tous leurs instants. Ils se tiennent prêts à reparaître sur le champ de bataille dès que l'obéissance les y appellera.

Au mois de juin, le R. P. PARISOT eut la consolation d'accompagner jusqu'au lieu de leur supplice trois Mexicains condamnés à être pendus. Il les avait confessés et leur avait distribué la sainte Communion quelques heures avant le supplice. Ils offrirent à la foule un spectacle bien différent de celui qu'avait présenté un protestant américain, exécuté la semaine précédente et qui n'avait jamais pu se résigner à sa mort. Ces scènes lugubres se renouvellent souvent, au milieu des bouleversements politiques dont ces contrées sont le vaste théâtre.

Avec le mois de septembre, le choléra fit son apparition à Brownsville ; mais ses victimes ne furent pas nombreuses ; une pluie abondante en diminua l'intensité. Il sévit surtout parmi les troupes nègres et les Mexicains émigrés. Les Pères BONNEMAISON et JAFFRÈS furent envoyés à notre rancho du Rio-Grande, et les autres Pères, déjà acclimatés, se dévouèrent à l'assistance des cholériques. La population de Brownsville, par suite de la terreur qui régnait à Matamoros, avait atteint le chiffre de dix mille âmes. Le Frère ROUDET a donné, pendant plusieurs jours, de sérieuses inquiétudes ; il a manqué succomber à une violente attaque de fièvre. Mais, Dieu merci ! il a échappé encore cette fois aux coups de la mort.

Le 24 septembre, le R. P. GAUDET arrivait à la Nouvelle-Orléans, en route vers Baltimore où il allait prendre part au concile national. Il va nous raconter lui-même son long voyage et les magnifiques scènes auxquelles il a pris part

comme représentant de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée :

Baltimore, le 20 octobre 1866.

Mon Révérend et bien cher Père, le quatrième concile national, qui s'est ouvert à Baltimore le premier dimanche d'octobre et s'est clôturé le troisième dimanche du même mois, vient de me procurer l'occasion d'un de ces voyages dont les souvenirs durent autant que la vie. L'invitation de deux Archevêques, l'injonction formelle de mon Ordinaire, et, par-dessus tout, l'ordre qui m'en a été donné par notre Supérieur Général, m'ont fait entreprendre cette excursion : je m'en serais volontiers dispensé. Les 2,300 milles qui séparent Brownsville de Baltimore ont été franchis en six jours et six nuits, partie sur le golfe, partie sur le Mississipi, et de la Nouvelle-Orléans à Baltimore, en chemin de fer. Les fatigues de la route ont été avantageusement compensées par les agréments de la compagnie, qui ne pouvait être plus respectable. Je me trouvais avec l'Archevêque de la Nouvelle-Orléans, les Evêques de Nachitoches et de Nachez, un Grand Vicaire, un Lazariste, Supérieur de grand séminaire, et un autre Prêtre séculier.

Je n'avais jamais traversé par terre les Etats du Mississipi, du Tennessee et de la Virginie : ce sont de riches contrées; nous passions précisément dans les parages qui ont été les théâtres sanglants de la dernière guerre : Corinthe, Chattanooga, Manassas, Bullrun où les confédérés se sont tant illustrés. En traversant la vaste plaine de Manassas, je me suis découvert pour réciter un *De profundis* à l'intention des héros qui reposent non loin de là, dans un magnifique cimetière que la piété publique embellit de jour en jour.

De Manassas à Washington, la distance n'est pas grande : nous y sommes arrivés le même jour, au coucher du soleil. Le Capitole, la Maison-Blanche sont les deux édifices qui attirent tant soit peu l'attention; il en est du reste comme de tant d'autres villes américaines, des rues qui sont par leur largeur toutes autant de boulevards, des maisons en briques avec bal-

cons en marbre blanc et galeries en fonte, etc. A neuf heures du soir nous étions à Baltimore.

Le lendemain, nous vîmes que, quoique des plus éloignés, nous étions des premiers arrivés. Nous avions presque une semaine pour nous reposer des fatigues du voyage avant l'ouverture du concile. Le samedi, veille de l'ouverture, Archevêques, Evêques, Abbés mitrés, Grands Vicaires, Provinciaux, Supérieurs de communauté, théologiens, tous furent convoqués à la Cathédrale pour répondre à l'appel et se faire assigner une place et la Congrégation à laquelle chacun devait appartenir : préliminaires fort nécessaires afin d'établir l'ordre, la bonne entente dans cette agrégation de tant de personnages, venus de tous les climats et parlant presque toutes les langues *quæ sub sole sunt*. Je vous assure que cette première rencontre, que cet avant-acte de la Pentecôte formait un coup d'œil des plus intéressants. On aurait pu désirer un peu plus de silence, mais le moment où l'esprit de Dieu devait parler n'était pas encore venu.

Le dimanche, qui était son jour, s'annonça par un soleil splendide et une température très-agréable. Les protestants avaient devancé l'heure de leurs offices pour assister au spectacle grandiose qu'allait leur offrir en ce jour mémorable l'Eglise catholique. Dès neuf heures, les rues où devait passer la procession du concile étaient encombrées : balcons, trottoirs, portes, fenêtres, jusque sur les toits, tout était rempli d'une foule compacte ; les journaux ont évalué le nombre des spectateurs à quarante mille. A neuf heures et demie, le bourdon de la Cathédrale s'ébranle, toutes les cloches des églises catholiques répondent : c'est le signal du départ. La marche est ouverte par le thuriféraire, les acolytes, un sous-diacre en grande tenue portant la Croix ; suivent les quarante séminaristes, dirigés par les Sulpiciens, et quantité de Prêtres en surplis, les théologiens en chasuble, les Grands Vicaires, les Supérieurs de communauté, les Vice-Provinciaux, les Provinciaux des divers Ordres en chape ; viennent ensuite les trois Abbés mitrés, les trente-huit Evêques, les six Archevêques et enfin l'Archevêque de Baltimore, délégué du Saint-Siége, avec

son brillant entourage d'officiers d'honneur. Dire l'effet que produisait cette imposante manifestation est chose qui surpasse toute imagination. C'était ravissant! Un si grand nombre de pontifes, le bâton pastoral à la main, le front ceint de la mitre précieuse, revêtus d'ornements dont la richesse et l'éclat s'augmentaient sous les rayons d'un soleil radieux; en vérité ce spectacle me reportait à Rome, à la grande solennité de la canonisation.

Le cœur avait aussi sa part d'allégresse. Comment n'être pas profondément ému en contemplant le triomphe de l'Eglise catholique au milieu de tant de sectes diverses, cette manifestation de la vérité, de la lumière à côté de l'erreur, au milieu des ténèbres de l'hérésie et de l'infidélité! Evidemment le doigt de Dieu était là!

Le défilé de l'Archevêché à la Cathédrale a duré plus d'une heure : la foule a donc pu contempler à son aise le vénérable cortége. Parmi tant d'Evêques, il y avait peu de vieillards, mais beaucoup de cheveux blancs, de constitutions usées avant le temps par les travaux pénibles et incessants de l'apostolat. Cette particularité se remarquait surtout parmi les Evêques missionnaires venus des contrées lointaines, et dont les diocèses sont encore par leur étendue démesurée de véritables provinces. L'un d'eux n'avait pu se rendre au concile à raison de ses infirmités : c'était l'Evêque des Montagnes Rocheuses. Mgr Baraga, autre Evêque des régions indiennes, est venu malgré la distance et ses soixante-dix ans, dont quarante employés à évangéliser les sauvages : c'était vraiment touchant de voir le saint vieillard marcher péniblement, appuyé sur son bâton pastoral et courbé comme un autre saint Alphonse de Liguori. C'est la seule apparition qu'il ait faite : le lendemain de l'ouverture du concile, il est tombé dangereusement malade par suite des fatigues du voyage. A une session subséquente, l'Archevêque, en le recommandant aux prières du concile, a dit : « Ce saint vieillard avait bien des raisons pour se dispenser de venir si loin. Mais il a voulu nous donner à tous jusqu'à la fin l'exemple de la soumission et de toutes les vertus apostoliques. »

Après la messe, qui a été chantée et accompagnée par un orchestre de plus de cent musiciens, le concile a été ouvert par la première session solennelle, qui a duré jusqu'à trois heures de l'après-midi. La foule avait eu la patience d'attendre, soit dans l'église, soit hors de l'église, pour être de nouveau témoin du retour de la procession de la Cathédrale à l'Archevêché. Ce qu'il y a eu d'admirable, de frappant en cette circonstance, c'est le silence, le bon ordre qui ont régné tout le temps au milieu de cette agglomération extraordinaire de tant de croyances diverses. Cependant, pour toute police, il n'y avait que les sociétés catholiques de bienfaisance, placées sur deux rangs le long des trottoirs afin de fournir libre passage au clergé. On aurait dit que toute la population de Baltimore était catholique ce jour-là. Les soutanes et autres costumes religieux circulaient dans les rues très-librement. Bien plus, les saluts respectueux n'étaient pas rares. Aussi les catholiques étaient-ils fiers de leur clergé et, il faut le dire à leur louange, tout le temps du concile ils se sont montrés pleins de prévenance, d'attentions délicates pour tous ses membres. Un jour, en sortant d'une session générale, un magnifique pli fut remis à chacun de nous : il contenait une belle carte d'invitation à un concert grandiose spécialement organisé par les catholiques de Baltimore, en l'honneur des membres du concile et du clergé de la ville, concert qui devait être suivi d'une splendide collation.

Les journaux protestants ont rendu compte de la manière la plus emphatique de la cérémonie d'ouverture, s'abstenant pour la première fois de la dénonciation ironique d'Eglise romaine (*Romish Church*), mais appelant les choses par leur vrai nom et les appréciant à leur juste valeur. Comme malgré eux, ils reconnaissent dans l'Eglise catholique une organisation, une vie, un principe moteur, une unité qui ne se rencontrent nulle part ailleurs. Cette réflexion agit fortement de nos jours sur les Américains. Aussi les conversions ne sont-elles pas rares, et parmi les Prêtres et les Evêques dont se composait le concile, plusieurs étaient là pour confirmer cette assertion. Les nombreux nouveaux diocèses, qui devront leur création à cette

dernière assemblée générale de l'épiscopat américain, le manifesteront d'une manière plus évidente encore. On ne publie plus les conversions, parce qu'elles sont devenues choses ordinaires.

Je n'entre pas dans le détail des opérations du concile, ce serait trop long et trop fastidieux. Je vous dirai seulement que les théologiens étaient distribués en sept congrégations, composées chacune de dix-huit à vingt membres, présidés par un Evêque. Celle à laquelle j'appartenais avait à traiter les questions suivantes : 1° *De zelo animarum ;* 2° *De Nigrorum salute procurandâ;* 3° *De fugiendâ pravorum librorum lectione;* 4° *De bonis libris disseminandis ;* 5° *De libris inter precandum adhibendis;* 6° *De Ephemeribus;* 7° *De missionibus instituendis;* 8° *De confraternitatibus instituendis.* Après avoir été discutées et jugées en premier ressort dans les congrégations particulières, les questions étaient soumises aux congrégations générales du concile réunies dans la Cathédrale. Enfin, la congrégation à huis clos des Evêques les jugeait en dernier ressort et élaborait les décrets qui étaient lus dans les réunions publiques et accompagnés du *placet* des Pères du concile. Le cahier des questions à examiner formait un volume in-4° de 175 pages.

Je remercie notre Très-Révérend Père Général de m'avoir déterminé à me rendre à ce concile, je le remercie pour notre chère Congrégation, qui y a été représentée par un de ses enfants quoique le moins digne ; je le remercie pour notre pauvre et pénible Mission, car c'est un honneur et une consolation au milieu des cruelles épreuves qu'elle subit. J'ai eu le plaisir de revoir un grand nombre de mes connaissances; j'ai eu l'avantage d'en faire de nouvelles avec plusieurs Evêques qui tôt ou tard auront recours à notre Congrégation. Prions donc pour que les vocations soient nombreuses, car la moisson est grande dans ce vaste continent. Le nombre des ouvriers n'est nullement en rapport avec le travail, et peu y font de vieux jours. A une séance publique, après la messe de *Requiem* chantée pour les Evêques défunts, on a lu les noms de trois Archevêques et quinze Evêques décédés depuis le précédent Concile national, c'est-à-dire depuis 1852.

La clôture du concile eut lieu le 21 octobre ; elle fut encore plus brillante et plus magnifique que l'ouverture. Le Président des États-Unis était venu de Washington, accompagné de plusieurs hauts personnages, l'honorer de sa présence. Les chemins de fer qui coupent l'Union du nord au sud, du levant au couchant, avaient amené, pour cette circonstance, une foule incroyable de curieux de toutes les classes.

La grand'messe fut chantée par Mgr Odin, Archevêque de la Nouvelle-Orléans ; le R. P. Gaudet remplit les fonctions de prêtre assistant. Il dut, en cette qualité, porter la paix aux Archevêques et Évêques, membres du concile. Cette marque de distinction a profondément ému le cœur du Vicaire des Missions du Texas. Il était heureux de penser que notre petite famille était ainsi honorée en sa personne et que le nom des Oblats de Marie Immaculée figurerait dans les actes de ce concile mémorable.

Baltimore conservera un long et précieux souvenir de cette assemblée de l'épiscopat américain, la plus nombreuse et la plus brillante qui se soit encore réunie dans ses murs.

Le R. P. Gaudet, après avoir goûté pendant trois semaines la plus franche et la plus cordiale hospitalité auprès des Sulpiciens qui dirigent le grand séminaire de Baltimore, est reparti pour Brownsville le 22 octobre. Son retour s'est effectué avec la même rapidité et le même bonheur. Depuis cette époque, le ministère de nos Pères a continué de s'exercer dans des conditions qui nous sont connues. Des inondations considérables ont empêché la visite de quelques ranchos, mais le choléra, qui a fait une seconde apparition dans le courant du mois de novembre, a donné du travail à tous nos Pères. Une note du R. P. Maurel nous montre quel est le mouvement de la population de Brownsville ; pendant l'année 1866, il y a eu 715 baptêmes et 198 mariages.

Les dernières nouvelles que nous avons des Missions du Texas et du Mexique sont du mois de février 1867.

A Brownsville, dix Pères et trois Frères convers avaient pris part aux exercices de la retraite annuelle, qui s'est terminée par la rénovation solennelle des vœux, le 17 février. Il ne manquait à cette réunion que les Pères Gaye et Rieux, retenus à la résidence de Notre-Dame d'Agualeguas.

Immédiatement après la retraite, des mesures ont été prises, sur la demande de Mgr l'Évêque de Galveston, pour que nos Pères puissent occuper plusieurs postes sur la rive texienne du Rio-Grande. Les Pères Clos et Jaffrès ont dû se rendre à Roma, ville assez considérable, centre d'une paroisse très-étendue. Le R. P. Vignolle était désigné pour Reynosa, ville mexicaine de trois à quatre mille âmes, à une trentaine de lieues de Brownsville et de Matamoras, où nos Pères sont appelés par le conseil municipal. Que le Seigneur daigne bénir ces nouveaux établissements et leur accorder la stabilité, qui seule assurera au zèle de nos Pères les succès qu'ils ambitionnent, la gloire de Dieu et le salut des âmes !

Paris, 14 avril 1867.

MISSIONS DE NATAL[1].

VII. Le R. P. Bompart, en revenant de Lorenzo Marquez, s'arrêta à la Mission de d'Urban, poste que dessert le R. P. Sabon. Demandons à la correspondance de ce Père les détails qui nous feront connaître le genre de ministère qu'il a rempli. Il écrivait au Supérieur Général :

26 *janvier* 1865. — Je suis chargé, comme vous savez, des Coolies ou Indiens catholiques qui sont à Natal. Je ne puis pas dire que mes soins sont bien fructueux : ces pauvres gens sont répandus çà et là dans la colonie; la plupart étant domestiques demeurent avec les fermiers, de sorte qu'il m'est impossible de les réunir, et lorsque je veux leur parler, je ne puis le faire que dans la soirée, au moment où finissent les travaux du jour. Mon désir de les instruire est donc paralysé. Je baptise cependant tous leurs enfants et j'ai conféré la même grâce à douze païens qui se sont convertis depuis leur arrivée à Natal, c'est-à-dire depuis cinq ans environ.

J'ai fait bâtir une maison, composée de six appartements; elle m'a coûté 360 livres sterling, argent que j'ai quêté auprès des catholiques et des protestants, excepté 200 livres environ que m'a données Mgr notre Vicaire apostolique. Mais je ne veux pas m'arrêter là : ma chapelle est petite et en très-mauvais état; la réparer, c'est presque impossible; il m'en faut donc une nouvelle. Mais comment faire sans argent? J'ai fait de beaux plans, à la vérité; la difficulté est maintenant de les exécuter; j'ai besoin d'environ 700 livres

[1] Voir le numéro précédent, p. 61.

sterling (14,500 francs). J'ai commencé à quêter de nouveau, d'abord dans ma paroisse, puis dans celle du P. BARRET, à Pietermaritzburg; j'ai déjà environ 200 livres, mais il y a encore loin de 200 à 700. Aussi ai-je le dessein d'aller solliciter le concours des catholiques du cap de Bonne-Espérance, de Graham'stown, de Port-Élisabeth, etc. Je recommande cette entreprise à vos prières; je la mets d'une manière toute spéciale sous la protection de la Très-Sainte Vierge, et je ne doute pas que cette bonne Mère n'aplanisse toutes les voies afin que j'arrive à la réalisation de mes désirs...

D'Urban, 6 *février* 1863. — Une nouvelle ligne de bateaux à vapeur vient de s'établir entre l'île Maurice et la colonie de Natal; nous pourrons plus facilement que par le passé communiquer avec notre Maison mère, et je me promets bien d'en profiter.

Mgr ALLARD ayant approuvé le projet d'aller quêter en faveur de mon église dans les Diocèses voisins, je viens d'écrire à leurs Évêques, et j'espère en recevoir une réponse favorable. Un fervent catholique, M. O'Mohony, Irlandais de naissance, me seconde de toute son influence. C'est par son entremise que j'ai reçu de l'Archevêque de Dublin plusieurs livres, faibles commencements d'une bibliothèque à d'Urban. Je forme des projets pour l'amélioration de ma Mission; espérons que Dieu les bénira. Nous vivons au milieu d'une population presque toute protestante et parmi des sauvages sans loi et sans mœurs. Il nous faut user de la plus grande prudence possible, étant sous les regards d'une foule de ministres protestants qui nous observent sans cesse; si nous faisions quelque faux pas, c'en serait assez pour renverser tout le bien que nous avons cherché à faire depuis 1852...

D'Urban, 6 *juillet* 1863. — Nous sommes en ce moment dans une grande détresse. Notre colonie marchait vers une éclatante prospérité; tout vient de s'arrêter, et les désastres commerciaux sont nombreux. Comme nos catholiques sont généralement pauvres, leur condition est bien triste. J'ai suspendu mes quêtes, mais j'espère pouvoir les reprendre plus tard. J'aurais voulu vous envoyer un rapport sur l'état

spirituel et temporel de cette Mission : ce sera pour une autre fois...

D'Urban, 5 août 1865. — Je reçois votre lettre ce matin même ; elle m'a fait verser des larmes de joie. Que voulez-vous? on aime, dans la Famille, à recevoir des lettres de son Supérieur Général ; c'est une grâce du Seigneur, une consolation qui adoucit bien des peines et bien des fatigues.

Vous apprendréz avec plaisir que je suis en ce moment au milieu du mortier et des briques. Je répare ma chapelle et je la remets presque à neuf ; elle aura cinquante-six pieds de long ; mais, à cause de mes faibles ressources, je la laisse avec seize pieds de largeur. Cette chapelle n'est que provisoire. Si mes projets réussissent, elle sera dans l'avenir une école que je destine aux Sœurs de la Sainte-Famille, et je bâtirai une grande et belle église.

Nos journaux sont remplis de détails sur la guerre qui a éclaté entre les Basutos et le Free State : pillage, massacre, et je dirai presque boucherie sont à l'ordre du jour dans ces malheureuses contrées. Quand les Cafres rencontrent des Boërs, ils ne leur font point de quartier ; les Boërs, à leur tour, usent de représailles : c'est une guerre d'extermination. J'ai la douce confiance que les deux partis épargneront nos Missionnaires.

D'Urban, 4 octobre 1865. — A part la crise financière qui dure toujours, je n'ai à vous donner que de bonnes nouvelles de ma Mission. J'ai baptisé il y a quelque temps une dame protestante d'une famille distinguée. Une autre, la femme d'un médecin, se présente pour embrasser notre sainte religion. Je crois que dans quelques semaines elle sera prête, elle aussi, à recevoir le baptême.

Les travaux de ma chapelle vont grand train : on place ces jours-ci l'autel qui sera vraiment très-bien : il est carré, posé sur six petites colonnes qui ont été tournées et données par un *gentleman* protestant : il y a un grand enthousiasme parmi mes catholiques. Je suis heureux de l'empressement qu'on montre en faveur de ma chère chapelle. Les dépenses, tout compris, monteront à environ 400 livres.

D'Urban, 1er novembre 1865. — Je viens vous parler d'une cérémonie qui a eu lieu dans ma paroisse et dont le souvenir sera pour moi une bien douce consolation au milieu des peines et des ennuis que je pourrais éprouver dans la suite : c'est la cérémonie de l'ouverture de ma nouvelle chapelle.

Depuis longtemps je gémissais sur le triste état de mon église : la paille qui la couvrait était usée, la pluie y pénétrait de toutes parts : elle était devenue la fidèle représentation de la grotte de Bethléem. Ce qui surtout me navrait le cœur, c'était de voir les protestants érigeant de tous côtés de magnifiques temples, monuments qui semblaient être là comme pour défier mon humble, ma pauvre petite chapelle. J'ai voulu essayer de lutter et de bâtir une église qui l'emportât en beauté sur tous leurs temples voués à l'hérésie, et j'ai voulu me servir de leurs propres ressources pour la réalisation de mes desseins ; et, ce que je regarde presque comme un miracle, c'est qu'ils ont fait eux-mêmes tous les honneurs de la belle et imposante cérémonie de l'inauguration de notre chapelle, le 29 octobre 1865.

Je suis pauvre et mes catholiques le sont aussi. Je m'adresse à quelques amis que je compte parmi les protestants, les secours arrivent. Je n'avais d'abord que l'intention de réparer la chapelle, les aumônes me permettent de bâtir un nouvel édifice. Comme l'argent venait toujours, je m'en sers pour peindre la voûte, les murs : l'autel est très-beau, et le tabernacle figurerait bien dans une cathédrale de France : on l'estime à 14 livres. C'est le présent d'un pauvre ouvrier catholique. Enfin, tous les travaux étant terminés, j'annonce la cérémonie dans les journaux et je fais venir le P. Barret pour m'aider.

Je savais d'avance que beaucoup de protestants désiraient entrer dans notre chapelle ce jour-là : j'avais donc pris mes précautions en conséquence en empruntant force chaises et bancs. Mais je ne croyais pas que leur concours serait aussi nombreux : on était serré à étouffer : plus de cent personnes même ont été obligées de rester dehors, n'ayant pu avoir de place dans l'intérieur : riches, pauvres, employés du gouver-

nement, toutes les classes y étaient représentées : c'était un auditoire protestant dans une église catholique et assistant à nos mystères sacrés.

J'avais prié à cette occasion le P. Barret de prêcher le sermon et de chanter la messe : ma tâche à moi était de faire une quête : or, quand j'allais commencer, ayant vu cette multitude composée de wesleyens, de méthodistes, calvinistes, anglicans, presbytériens, etc., etc., recueillis, silencieux, respectueux, la plupart même priant à genoux, je me suis trouvé presque mal, et ce n'est qu'avec la plus grande peine que j'ai pu m'acquitter de mes fonctions, qui cependant n'étaient pas des plus difficiles : cette quête a produit 23 livres (575 francs).

La messe, à trois voix, a été exécutée par des amateurs, du nombre de mes amis ; ils s'en sont très-bien tirés : la musique était irréprochable : tout s'est passé à la satisfaction de l'auditoire. Cette cérémonie restera longtemps gravée dans l'esprit de ceux qui ont eu le bonheur d'y assister, et moi j'en bénirai le Seigneur toute ma vie.

Mon devoir est de vous mentionner ici les noms des bons catholiques qui ont le plus contribué à l'érection de notre église : L. Bayne, esq., MM. Carroll, O'Neara et Denham, miss Mahony.

J'ai donc maintenant une jolie chapelle, assez grande pour contenir les catholiques pendant dix ans : j'ai, malgré mes faibles moyens pécuniaires, atteint le but que je me suis proposé, c'est-à-dire érigé une église qui, pour la beauté et pour le style, l'emporte sur tous les temples protestants de la colonie. Les dissidents eux-mêmes l'avouent. Gloire donc au Seigneur ! Que son saint nom soit béni !

L'année 1865 s'est donc terminée pour le R. P. Sabon au milieu des consolations les plus encourageantes. La veille de Noël, il baptisa solennellement une dame protestante, la femme d'un médecin, et elle eut le bonheur de faire sa première communion le jour de Noël. Malheureusement, la situation matérielle de la colonie ne

s'améliorait pas : la misère continuait à exercer de grands ravages et le mouvement de la population tendait à diminuer plutôt qu'à augmenter.

VIII. De la Mission de d'Urban, passons à celle de Pietermaritzburg : nous y trouverons le R. P. BARRET qui, depuis neuf ans, y exerce les fonctions curiales. Un rapport, en date du 25 juillet 1865, nous initiera aux difficultés que rencontre son ministère et aux consolations dont le Seigneur daigne le couronner :

MON RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je viens enfin remplir la promesse que je vous ai faite depuis si longtemps de donner quelques détails sur la Mission de Pietermaritzburg. Je le fais pour accéder à votre désir et non point parce que je crois avoir quelque chose d'intéressant à vous dire. Mon ministère, ne comprenant presque que des fonctions paroissiales, ne présente rien de saillant, rien qui flatte l'imagination du jeune Missionnaire soupirant après les brillantes luttes de la vie apostolique.

Ma congrégation se compose en grande partie d'Irlandais, dont un bon nombre ont vécu longtemps dans les rangs de l'armée anglaise. Je compte aussi quelques Anglais et Écossais parmi mes catholiques : ce sont pour la plupart des conquêtes faites sur l'hérésie. Depuis quelques années, les conversions de ce genre, sans être nombreuses, sont constantes et ordinairement sincères. J'instruis en ce moment un jeune homme de bonne famille qui demande à être reçu dans le sein de l'Église : il se présenta il y a sept à huit mois dans le même but, mais je crus bon de le soumettre à une épreuve. Il me trouva un peu sévère et il résolut de ne plus remettre le pied dans la chapelle. Cependant le temps amena la réflexion, et, après s'être éprouvé pendant six mois, il revint et me demanda de nouveau à être instruit. « Voilà six mois, me dit-il, que j'ai combattu contre moi-même, et je crois pouvoir vous dire que

j'ai réussi ! » Dieu veuille que ses bons sentiments soient solides et durables !

Je n'ose vous dire, mon bien Révérend Père, que ma congrégation est ce que nos saintes Règles voudraient que fussent les catholiques vivant au milieu des païens et des hérétiques : *cunctarum virtutum splendore adornati, lucentes tanquam lucernæ in caliginoso loco.* Je suis heureux de dire cependant que les Sacrements sont fréquentés régulièrement par un bon nombre de personnes, et que celles qui sont les plus influentes par leur position sociale sont les premières à édifier la congrégation. Les familles établies dans la ville sont bonnes, à peu d'exceptions près, et tiennent foncièrement à cette foi vive et ardente qui existe ordinairement chez les Irlandais.

Néanmoins il est certaines causes qui fomentent l'ivraie dans le champ du père de famille. Ces causes, vous les connaissez : elles sont communes à toutes les colonies anglaises. Il nous arrive des jeunes gens pleins de sentiments bons et pieux ; on voit que les avis si touchants qu'une mère irlandaise sait donner à ses fils retentissent encore dans leurs cœurs : leur première démarche est de se confesser et de s'approcher de la Sainte Table. Mais insensiblement ces impressions salutaires s'effacent de leur esprit : n'ayant plus l'asile sacré de la famille pour se réfugier, livrés à eux-mêmes, toujours en contact avec une jeunesse protestante dont ils adoptent sans s'en douter les goûts et les habitudes, ils finissent par se relâcher, et du relâchement à l'usage immodéré des boissons il n'y a qu'un pas. Souvent ils reviennent à la voix du Prêtre, mais souvent aussi ils sont entraînés par le torrent. C'est ce qui arrachait ce cri de douleur à un des plus éloquents Evêques de l'Irlande, le docteur Leahy : « Oh ! how « many a fine stalwart Irishman leaves his native land to seek « fortune, but only finds the drunkard's dishonored grave !... « His frame, though an iron one, cannot stand such excesses... « ere long his health is undermined... he dies before his time « and leaves his bones to whiten beneath an american or aus- « tralian sun. »

Les mariages mixtes sont une autre source d'affliction pour

l'Eglise et pour le Prêtre. C'est un écueil fatal contre lequel se brisent les meilleures résolutions et se dissipent les fruits de piété recueillis pendant des années entières. Et cependant les mariages mixtes sont une conséquence presque inévitable dans les circonstances actuelles. Notre devoir n'est donc point de les empêcher, mais de veiller à ce que les règles de l'Eglise concernant la cérémonie nuptiale et l'éducation des enfants soient bien observées, et souvent ce n'est pas sans difficulté. Mais Dieu nous vient en aide, et plusieurs faits que je pourrais vous citer prouvent qu'il ne bénit point ces unions contractées en opposition aux lois de son Eglise. Les ministres protestants ont sur le Sacrement de mariage d'autres sentiments que nous, et on trouve auprès d'eux des facilités que ne tolère point notre sainte religion. Ce contraste offre malheureusement des occasions dont l'ennemi de tout bien sait profiter pour entraîner plusieurs âmes dans l'abîme éternel.

Sauf ces déplorables exceptions, la conduite de nos catholiques ne me donne que des consolations. Il y a ici des personnes sincèrement pieuses, et j'aime à constater que la masse avance dans le bien. Ainsi, j'ai pu établir une association en l'honneur du Saint Sacrement, dont le résultat a été qu'on visite Notre-Seigneur caché sous les voiles eucharistiques, chose qui était presque inconnue avant l'existence de cette association. Je ne crois pas que, le jeudi saint, un seul de mes paroissiens ait manqué de passer au moins son quart d'heure devant le Saint Sacrement exposé. C'est un progrès d'autant plus encourageant, qu'il y a quelques années, il n'y eut qu'une petite fille qui eut, en pareil jour, la pensée d'aller offrir ses adorations et l'amour de son cœur innocent et enfantin à Notre-Seigneur. Elle en reçut sans doute les bénédictions les plus précieuses, car aujourd'hui cet enfant est une personne de vingt ans qui donne un très-bon exemple à notre jeunesse. Chaque année le nombre de personnes qui assistent à la sainte messe les jours ordinaires augmente sensiblement.

J'ai encore établi une association de femmes dont le but est de contribuer a l'entretien et à la décoration de l'autel. Elles

offrent chacune une légère cotisation qui, à la fin de l'année, forme une somme de plus de 400 francs. Avec cette somme, nous nous procurerons de beaux ornements, un joli chemin de croix, quelques statues, etc. On se passe jusqu'à un certain point d'une belle église, mais je n'aime pas à voir le sanctuaire trop pauvre, l'autel portant des décorations dont un salon de gentilhomme aurait honte, et le Prêtre en fonctions habillé mesquinement, quand toutes les personnes auquelles il doit en inspirer par sa mise sacerdotale aussi bien que par la dignité de son caractère sont vêtues avec tant de décence et même d'élégance : la pauvreté sur ce point n'est nullement une source d'édification. Aussi je ne balance pas à inviter nos demoiselles catholiques à retrancher quelque chose de leur parure pour orner l'autel ; ce qu'elles font, je suis heureux de le dire, d'assez bonne grâce.

Mais l'œuvre la plus importante, et celle qui m'a coûté le plus de peines, d'anxiétés, de tracasseries même, c'est l'école catholique. Il m'est doux de vous dire qu'après mille vicissitudes de succès et de revers, cette œuvre paraît bien consolidée. Tous les enfants catholiques, à peu d'exceptions près, la fréquentent. J'ai rempli moi-même les fonctions de *magister* pendant plus de huit ans, et, par suite de l'absence de la maîtresse d'école, je me vois obligé de reprendre cette fonction, laquelle, unie aux autres devoirs du ministère pastoral, occupe mon temps très-utilement. Le bon F. Tivenan, qui m'a remplacé dans l'école des garçons, est d'un dévouement admirable : c'est un vrai Oblat, un religieux simple et soumis : il se perfectionne chaque jour dans les fonctions qu'il a à remplir.

Les résultats de l'école, sous le rapport religieux, sont bien consolants. Nous en avons eu une preuve touchante dans la Confirmation nombreuse de janvier dernier ; elle n'aurait jamais eu lieu sans la facilité que procure l'école pour instruire régulièrement les enfants. J'ose le dire, le plus grand nombre d'entre eux, appartenant à de bonnes familles, n'avaient pas perdu l'innocence de leur baptême quand le Pontife, appelant le Saint-Esprit sur ces âmes encore simples et

pures, les a enrôlées dans cette milice sainte qui leur fournira au milieu des luttes de la vie les armes de la force, de la constance nécessaires pour combattre et vaincre l'ennemi de leur salut éternel. C'est ainsi que, grâce au bienfait d'une éducation catholique, ils feront, je l'espère, le bonheur de leurs familles et la gloire de l'Eglise. Je passe au milieu de mes enfants, soit à les instruire sur le catéchisme, soit à examiner leurs progrès dans les connaissances humaines, les plus doux moments de mon ministère. Il a fallu, plus d'une fois, user de fermeté pour empêcher certains parents de céder à la tentation d'une éducation plus à la mode offerte par quelques écoles protestantes, que les bons catholiques désignent du nom si expressif de *godless schools*. Mon désir est de perfectionner de plus en plus notre enseignement et de mettre notre école à l'abri de tout reproche.

J'ai aussi à m'occuper des soldats irlandais, toujours bien nombreux, qui font partie de la garnison anglaise. Mes obligations sur ce point se réduisent à visiter une fois par semaine l'hôpital militaire, à faire un service qui est le même que celui de la paroisse et à enterrer les morts. Plusieurs militaires s'approchent des sacrements et savent, malgré la licence des camps, remplir les devoirs de la vie chrétienne ; mais un grand nombre laissent à désirer. Cependant il n'est pas rare de les voir revenir de leurs désordres et prouver à ceux qui les connaissent l'influence de la Foi sur un cœur irlandais. Quelle différence, sous ce rapport, avec l'infidélité qui ravage l'armée française ! Il y a assez longtemps que j'eus l'occasion de visiter le poste militaire placé sur les limites de la colonie de Natal, nous séparant du « Zulu Country. » Ils étaient enchantés de voir le Prêtre venir de si loin leur ménager le bonheur d'entendre la sainte messe. Sur vingt soldats catholiques, onze se confessèrent et reçurent la sainte communion. Les officiers du poste se montrèrent très-polis, et un lieutenant de cavalerie me céda, pour toute une semaine, sa chambre, son lit, sa table, ses meubles, et me fit réellement maître du logis. C'est ici que l'on contemple avec admiration un de ces panoramas dignes des Alpes et des Pyrénées, où la

nature sauvage et hardie déploie ses beautés incultes et primitives, tantôt gracieuses comme les fleurs aux couleurs les plus brillantes, émaillant une verdure éternelle sur les bords des ruisseaux nombreux qui roulent dans de charmants ravins ; tantôt grandes et abruptes comme ces chaînes de rochers aux formes les plus fantastiques, à la taille brusque et hardie, s'élevant semblables à d'immenses murailles de pierre et de granit sur lesquelles les rayons du soleil produisent des éclats éblouissants de lumière. Aux pieds de ces masses énormes qui semblent vouloir écraser de leur poids la terre qui les supporte, masses aux sommets couronnés d'une chevelure de lierre dont l'accroissement n'a jamais été dirigé ni interrompu par la main de l'homme, se déroulent d'immenses forêts vierges. Là retentissent les chants de milliers d'oiseaux dont le plumage brillant de l'éclat de l'or, de l'argent, devient tour à tour bleu, vert, jaune, selon les réflexions de la lumière qui varie les couleurs. Je crois que, pour la beauté, ces charmantes créatures le cèdent à peine aux oiseaux des tropiques. Ces bois sont sillonnés par quelques sentiers étroits, connus des Cafres seulement, et conduisant à une hutte qui ressemble à un nid perché sur ces sommets séculaires. Ce paysage, l'un des plus pittoresques certainement que j'aie jamais contemplés, se termine et est subitement arrêté par les eaux du Tugela, belle rivière qui, semblable à un immense reptile, l'embrasse tout entier dans ses beaux et majestueux replis. De l'autre côté de la rivière, l'aspect de la nature change complétement : ce ne sont que des prairies sans fin où les bestiaux des Zulus trouvent d'excellents pâturages.

A mon retour du poste militaire, j'allai visiter une grande station de Missionnaires allemands, de la société désignée du nom de Hermansberg. C'est un vaste établissement où sont réunis tous les métiers : charpentiers, maçons, charrons, laboureurs, cordonniers, tourneurs, peintres, etc. Tout y est sous la direction d'un docteur Missionnaire qui me reçut avec affabilité ; je vis cependant qu'il était étonné de recevoir la visite d'un Prêtre catholique ; ils appartiennent à la haute Eglise luthérienne qui conserve plusieurs signes extérieurs de

catholicisme, tels que croix, autel, etc. Cela les a rendus suspects aux Boërs ou fermiers hollandais, nés dans la colonie, qui ne veulent adorer Dieu qu'en esprit et en vérité. Aussi ne mettent-ils jamais le pied dans ce temple que surmonte le signe *idolatrique* de la croix. L'un d'eux me rencontra en route : il allait à bride abattue, quand, m'apercevant, il s'arrêta tout d'un coup : « Qui êtes-vous ? Où allez-vous ? D'où venez-vous ? Allez-vous y rester, les connaissez-vous ? » etc., et un vrai torrent de questions en mauvais anglais me furent adressées : j'allais répondre, quand tout à coup il s'écrie : « Oh ! oh ! oh ! » pique des deux et disparaît. Je racontai l'aventure au docteur, qui me dit : « Voyez-vous, monsieur, entre vous et le diable, il y a fort peu de différence dans l'esprit de ce brave homme : sa conviction, bien sincère, croyez-le, a plus fait pour lancer son cheval au grand galop que ses éperons. » On me traita avec une hospitalité généreuse. Nous parlâmes de mille choses, mais entre autres du système théologique du docteur Colenzo sur la polygamie ; la question venait d'éclore depuis peu seulement de la cervelle de l'Evêque anglican, et agitait le monde protestant de Natal de mille commotions diverses ; je vis que le docteur Missionnaire était de l'opinion du docteur Colenzo, sans cependant condamner l'opinion opposée.

Il y a dans cet établissement un personnel de près de soixante-dix individus, qu'on décore, tant hommes que femmes, du nom de « Missionnaires ». Les hommes me parurent jouir d'une bonne santé, vrais types de figures allemandes, quand surtout ils s'arment d'une pipe de deux à trois pieds de longueur ; ils m'en offrirent une : je les remerciai civilement. Les dames missionnaires me parurent aussi partager le bien-être de leurs maris, si dévoués, me disait pieusement la femme du docteur, à la cause évangélique ; elles vaquent aux fonctions qui leur sont désignées, comme de coudre, filer, broder, etc. Le profit de leur travail appartient à la Mission, qui demande d'elles un dévouement aisé. Tout ce monde habite la même maison, dont une partie est réservée uniquement aux personnes mariées. Au nombre des règles de l'institution

se trouve celle de parler avec modération ; je ne doute pas qu'elle ne soit amplement observée par les vingt femmes ou plus qui circulent dans tous les sens, et qui ne me parurent pas muettes. Elles sont douées d'une humeur si douce, me dit-on, que jamais elles ne se querellent ; ce qui n'est pas une petite merveille !

Je crains de trop prolonger ma lettre ; mais comme vous désirez que cette condition ne m'arrête pas, je vais encore vous raconter un voyage que j'ai fait plusieurs fois, à l'extrémité nord de la colonie. La dernière fois que je l'entrepris, j'étais de compagnie avec le bon P. Hidien, nouvellement arrivé de France ; c'était en juillet dernier. Notre but était de visiter les catholiques disséminés sur la route qui va de Pietermaritzburg à Newcastle, où j'avais à voir une vieille femme de quatre-vingts ans. Emportant sur nos chevaux ce qui était nécessaire pour dire la sainte messe, nous nous mîmes en route, accompagnés des prières des sœurs de la Sainte-Famille, qui nous recommandèrent de convertir tout le monde, mais surtout de ramener avec nous Monseigneur, si longtemps et si impatiemment attendu, que nous devions sûrement rencontrer en route ; il arriva cinq mois après. La première étape fut à l'Umgeni, à vingt-cinq milles d'ici. Je fais halte devant cette rivière, pour vous faire admirer une belle chute d'eau qui attire tous les curieux qui visitent Natal. Qu'on se figure toute une rivière tombant tout d'un coup et presque perpendiculairement dans une profondeur de plus de trois cent trente-deux pieds, et puis reprenant sa course paisible au fond de la vallée. Quand du sommet on plonge son regard dans l'abîme, on se sent porté bientôt au vertige, et une croix plantée sur un tertre voisin avertit le touriste imprudent de ne pas trop se hasarder ; cette croix signifie qu'un jour un jeune homme roula dans le précipice pour n'avoir pas pris certaines précautions que la prudence demandait : il était catholique ; c'était une tragique transition du temps à l'éternité. Le même terrible accident arriva, il y a quelques mois, à un Anglais qui, pour prouver son courage, il eût mieux dit sa témérité, voulut traverser la rivière à cheval, après un orage qui l'avait

considérablement gonflée ; entraîné par le courant, il disparut dans l'abîme. Je passai par là deux jours après ce malheur.

Notre marche ne présenta rien de bien remarquable sur une route uniforme, nullement aussi poétique, aussi pleine d'aventures que celles que parcourent nos Missionnaires de l'Amérique du Nord, et qui flattent tant l'imagination et l'enthousiasme du jeune apôtre ; de la prose, de la prose, voilà ce qu'on trouve à Natal. Je me rappelle seulement qu'une belle nuit que nous chevauchions, la lune n'éclairant pas la route comme je l'aurais désiré, je perdis un peu patience, et mon révérend compagnon perdit, si je m'en souviens bien, son équilibre et descendit de cheval contre les règles reçues de l'équitation. Comme je vous le disais, j'avais à voir à Newcastle une bonne Irlandaise, âgée de plus de quatre-vingts ans, demeurant avec son fils. Son mari, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, vivait l'année précédente, quand par hasard, ou plutôt par une attention touchante de la divine Providence, j'entendis parler d'eux à un gentilhomme anglais qui leur portait un grand intérêt. Ces pauvres gens n'avaient pas vu le Prêtre depuis vingt ans ; ils parlaient de la visite du Prêtre comme d'un événement impossible, et ils s'abandonnaient sur ce point à la miséricorde de Dieu. J'arrivai donc chez eux parfaitement inattendu. Dans une hutte, ouverte à tous les vents et tombant en ruine, vivait le vieux couple. Quelle misère ! Quelle malpropreté ! Et cela à quelques mètres seulement de la maison comparativement très-opulente de leur fils, riche de plus de deux cent cinquante mille francs. Quand j'entrai, O'Neil, c'est le nom du vieillard, qui était, on peut le dire sans figure, courbé sous le poids des années, me demanda poliment qui j'étais : *I am the Priest* (« Je suis le Prêtre ») ! A ce mot si sacré et si doux pour un cœur irlandais, il me regarde les larmes aux yeux, l'étonnement sur tous les traits, et me baise la main ! Son émotion était profonde ! Sa femme la partageait avec lui ; un ange descendu du ciel ne leur eût pas causé plus de joie et de surprise ; n'étais-je pas pour eux l'ange de la Providence, envoyé à la dernière heure, et n'avais-je pas des pouvoirs que les bienheureux

eux-mêmes n'ont pas parmi tous les sublimes priviléges de leur glorieuse nature !... Personne ne savait qui j'étais ; on pensait que j'étais un voyageur égaré, demandant la route ; mais dès que le bruit se répandit dans la ferme qu'il y avait un prêtre catholique, l'étonnement fut à son comble ; tous ces gens-là appartiennent à la classe des Boërs, qui, aujourd'hui comme il y a cent ans, sont imbus de préjugés contre la religion catholique et ses Prêtres, qu'on leur représente dans leurs prêches comme des êtres monstrueux et exceptionnels dont l'apparition parmi eux serait une espèce de malédiction. Cependant, quand ils m'eurent bien examiné et qu'ils se furent bien convaincus que je n'avais ni cornes ni queue, que je leur parlais sans gêne, que je caressais même leurs petits enfants nullement remarquables par leur propreté, ils se familiarisèrent avec moi, et pensèrent que j'étais un assez brave homme, puisque je venais de si loin pour consoler deux pauvres vieillards abandonnés de tous, même, jusqu'à un certain point, de leurs enfants. Lorsque je leur dis que j'avais fait soixante-dix lieues pour le seul motif de les disposer à leur dernière heure, qui, dans le cours ordinaire des événements, ne pouvait être très-éloignée, ils ne purent s'empêcher de me prodiguer des éloges ; ces éloges, je les rapportai à Dieu, car je faisais, après tout, ce que tout autre Prêtre catholique eût fait à ma place, avec encore plus de dévouement que moi, pour le salut de ces âmes si délaissées.

J'avais apporté deux bons livres de prières et de piété pour le vieux O'Neil, qui, étant en 1801 sergent dans l'armée anglaise, savait lire et écrire couramment. Il les accepte avec empressement et reconnaissance, ouvre au hasard et commence à lire : « Souvenez-vous, ô pieuse Vierge Marie, qu'on n'a jamais entendu dire qu'aucun de ceux qui ont eu recours à votre protection ait jamais été délaissé. » Marie avait effectivement pris sous sa protection ses enfants infirmes et délaissés qui s'étaient si souvent recommandés à elle, et leur accordait la grâce d'une heureuse fin. Je les examinai de mon mieux afin de m'assurer qu'ils avaient l'instruction suffisante pour recevoir les Sacrements. O'Neil était aussi sourd

qu'on peut l'être ; il m'était impossible de lui communiquer mes pensées et de l'instruire. Alors je m'avisai de le laisser parler seul ; étant sous l'impression religieuse que lui inspirait l'événement si inattendu de la présence du Prêtre, il se livra à l'expression de ses sentiments pendant une heure tout entière ; je vis qu'il était suffisamment instruit. Quant à sa femme, elle était entièrement aveugle : mais elle avait de bonnes oreilles et une bonne langue aussi ; elle recommanda bien à son mari de s'accuser seulement de ses péchés, se réservant à elle-même d'accuser les siens. Je la trouvai moins instruite que son époux ; je me contentai donc de l'instruire et de lui faire faire des actes de foi sur les principaux mystères de la religion, et la disposai ainsi à recevoir les Sacrements. Ma visite était vraiment un trait de la Providence miséricordieuse de Dieu, qui avait résolu de sauver ces pauvres âmes ; car, quelques jours après mon retour à Pietermaritzburg, j'appris que le vieux O'Neil avait expiré dans les bras de son fils, en remerciant Dieu de ses bontés à son égard. Mais la vieille femme vit encore ; privée de son mari, son fils l'a recueillie chez lui et répare sa faute passée par des attentions plus filiales.

C'était donc pour la visiter que nous nous rendîmes, le P. Hidien et moi, à Newcastle. Ces bons Boërs nous reçurent comme des amis et des connaissances ; cette fois-ci ils n'étaient pas étonnés, mais contents de nous voir. Je préparai encore la vieille O'Neil à la confession, et annonçai en faveur de quelques catholiques des environs un service pour le dimanche suivant. Quelques Boërs demandèrent à y assister. Le P. Hidien chanta, en s'accompagnant d'un accordéon qui se trouva dans la maison ; ces braves fermiers étaient émerveillés par la voix du cher Père, et la beauté de quelques airs catholiques, bien simples cependant, mais qui contrastaient avec l'affreuse monotonie de leurs chants. Quelle précieuse ressource pour un Missionnaire qu'une belle voix, surtout quand elle est accompagnée d'un goût exquis et d'une connaissance sûre de la musique ! Lorsque le P. Hidien chantait dans ma chapelle de Pietermaritzburg, tous, protestants et

catholiques, accouraient pour l'entendre : les Boërs en étaient ravis.

Le P. Hidien me laissa à Newcastle et revint avant moi à Pietermaritzburg, où il espérait trouver Monseigneur. Il paraît qu'étant parti de fort bon matin de l'hôtel où il avait passé la nuit, il rencontra un troupeau immense de zèbres, animaux très-lestes et très-gracieux ; mais tout à coup son cheval se lance à toute bride, à travers la plaine, comme saisi d'une terreur panique : c'étaient deux lions qui suivaient le troupeau de zèbres et dont le cheval avait deviné la présence. Je traversai le même lieu le surlendemain. Je n'aperçus pas les rois de la forêt : ils avaient disparu avec les zèbres dont ils se nourrissent quand ils ont faim.

Nous avons aussi un animal très-curieux qui porte le nom de *Wildibeast.* Il a la tête d'une chèvre, la crinière d'un lion, mais moins touffue, une queue de cheval et une allure étrangement sauvage. Je crois que cet animal ne se rencontre que dans nos régions : il voyage en troupes fort nombreuses.

Je passai une journée très-agréable chez un autre fermier boër qui nous avait adressé une invitation dont le P. Hidien ne put profiter. Simples dans leurs habitudes, ces fermiers mettent leur plaisir non à spéculer sur l'argent, mais à améliorer leurs bestiaux, se contentant de travailler selon leurs besoins.

Quelques champs de maïs, de blé, d'avoine, de jolis vergers pourvoient à leur subsistance : la chasse du chevreuil, du wildibeast, blenbuck, etc., leur fournit une excellente viande. Parmi leurs richesses se trouve l'éternelle cafetière qui bout toujours : à quelque heure de la journée que vous entriez chez un Boër, une tasse de café vous est offerte, quelquefois sans sucre, mais toujours avec du lait. Une jeune fille est chargée d'entretenir continuellement le feu de la cafetière, et de servir les étrangers qui visitent la maison ; mais parmi les richesses d'un Boër, quelque opulent qu'il soit, ne se trouvent point les draps de lit, sans lesquels nous ne comprenons pas qu'on puisse dormir : ces gens se couchent tout habillés, et les vêtements servent jour et nuit sans interruption jusqu'au diman-

che suivant. Je me trompe : un drap de lit est mis à part pour les voyageurs, mais on ne le lave qu'une fois l'an : il vous est facile d'en deviner la propreté. Mais qu'est-ce que cette privation comparée à celles de nos frères du Nord de l'Amérique?

Il est temps de terminer cette lettre. Je remercie Dieu du poste qu'il m'a confié et je le prie de bénir les ouailles placées sous ma juridiction. Qu'il bénisse aussi nos Missionnaires de Cafrerie! Au moment où je vous trace ces lignes, nous apprenons que la guerre exerce ses fureurs entre les Boërs et les Basutos. Tout le monde pense que ni les Cafres ni les Hollandais n'attenteront à la vie des Missionnaires et des Sœurs. Veuillez les recommander aux prières de la Congrégation : ils sont entre les mains de Dieu et sous la protection toute-puissante de Marie.

Dans une lettre postérieure à ce rapport, le R. P. Barret nous donne des détails intéressants sur la situation religieuse de la Mission protestante à Pietermaritzburg. L'Église catholique recueillera un jour dans son unité divine ces tristes victimes de la division dont le principe de la Réforme est la source nécessaire : le mal porte toujours en lui son juste châtiment et Dieu en fait l'auxiliaire de sa miséricorde. Le R. P. Barret écrivait au Supérieur général le 19 décembre 1865 :

Rien de bien marquant n'est arrivé dans ma Mission durant l'année 1865. Vous apprendrez cependant avec plaisir que le gouverneur M. Clean et sa femme ont daigné honorer de leur présence une petite fête que j'ai l'habitude de donner, chaque année, aux enfants de l'école catholique : c'est un usage général dans toutes les écoles de la ville. Le gouverneur se trouvant fort indisposé, je fus obligé de passer tout mon temps à converser avec lui, pendant que M[me] Clean, noblement oublieuse de sa dignité, s'amusait, riait et dansait avec nos petites Irlandaises, qui ne manquent dans l'occasion ni d'esprit ni d'es-

pièglerie. J'obtins même du commandant de la garnison la faveur de la musique militaire pour égayer la réunion, qui comptait près de cent quatre-vingts personnes. Vous pouvez facilement vous imaginer combien les airs nationaux de *Saint Patrik's day* et autres donnaient de l'éclat et de l'entrain à la fête, la plus belle et la plus amusante, au dire de tous, de celles du même genre qui ont eu lieu même dans des écoles supérieures à la nôtre. Le gouverneur resta avec nous jusqu'à la fin, s'assit sur un banc d'écolier et goûta les gâteaux que les enfants avaient laissés. Cet incident vous prouve que la religion catholique et ses ministres sont respectés par le gouvernement, et qu'en nous conciliant sa bienveillance avec prudence et réserve, notre cause ne peut que gagner.

Ces raisons, la bienveillance très-grande montrée par le colonel Binet, qui a succédé au précédent gouverneur, obligé à cause de son état de santé de quitter la colonie pour quelques mois, m'ont déterminé à accepter une invitation à dîner envoyée en son nom par son secrétaire. Le gouverneur se montra charmant et me dit en me serrant la main : « Je suis enchanté de vous voir ; on m'avait dit que vous ne vous rendriez pas à mon invitation : cependant j'ai voulu essayer et je dois vous exprimer ma satisfaction d'avoir réussi. » Les officiers supérieurs de la garnison, les juges, l'avocat général de la Reine, etc., étaient assis autour de la table, plus somptueusement servie que celle du pauvre Oblat de Marie Immaculée. J'ai cru bien faire en acceptant cette invitation, qui honorait ma petite Congrégation, et qui me fournissait le moyen de faire meilleure connaissance avec ces messieurs, dont nous pouvons avoir besoin : nos catholiques étaient enchantés de ce que j'avais accepté.

Parmi les convives se trouvait le fameux docteur Colenzo : aucun de ses ministres n'avait été invité. Il fut très-aimable à mon égard. Je l'avais, du reste, connu dans d'autres circonstances où j'avais eu occasion de lui demander quelques services. C'est un parfait gentilhomme, très-affable : ses erreurs tiennent, j'en suis persuadé, plus au système de prépondérance accordée même par l'Eglise anglicane à la raison indi-

viduelle, qu'à l'inspiration d'une abjecte corruption, d'où sortirent les objections obscènes et impies de Voltaire et de Rousseau. Inutile de dire que ces messieurs étaient trop discrets pour faire allusion même de loin aux questions furieuses qui bouleversent les esprits, à Natal, et qui menacent de produire une révolution complète dans l'Eglise anglicane. Vous savez peut-être que le docteur Colenzo a été accueilli en triomphe par les habitants de d'Urban et de Pietermaritzburg. Cependant, la plus grande partie du clergé protestant, un assez bon nombre de dévots anglicans, ayant le Doyen du Chapitre à leur tête, ont protesté énergiquement contre les doctrines et ce qu'ils appellent l'intrusion de l'Evêque. On dit que le pauvre Doyen, brûlant de zèle pour le saint lieu qui allait être le lendemain souillé par la présence et la parole de l'Evêque incrédule, se mit en prières, le samedi soir, dans la Cathédrale de Saint-Pierre. Mais il paraît que, peu habitué aux veilles extatiques des saints dont les noms figurent sur son calendrier, sa prière s'évanouit en un doux et pieux sommeil qui dura jusqu'au lendemain. On a beaucoup ri de ce fait, inventé peut-être par quelque malin protestant pour tourner le Doyen en ridicule. On avait décidé que l'on fermerait les portes de la Cathédrale au docteur Colenzo, mais un ordre du juge les lui ouvrit. En revanche, on retira le soufflet de l'orgue et l'on bâillonna les trois jolies cloches qui appelaient les gens au prêche. Lorsque le docteur Colenzo entra dans le temple, le Doyen, au nom du pouvoir qu'il a reçu de lier et de délier, somma son Evêque de ne pas fonctionner dans une Eglise qui condamnait ses erreurs. Celui-ci, sans faire attention à ces protestations si déplacées dans un ministre du libre examen, prit le livre, fit le service et prêcha à la multitude qui encombrait l'édifice. Mais l'orgue resta muet : les cloches qui reconnaissaient Colenzo pour leur père, puisque c'est lui qui les a pendues, selon l'expression des protestants eux-mêmes, à la coûteuse potence qui les soutient, se plaignirent par leur silence des étranges procédés du Doyen. Le dimanche suivant, un nouvel ordre du juge remit le soufflet à l'orgue qui, par ses sons harmonieux, rehaussa le service de Colenzo et leva

l'interdit qui avait rendu les cloches muettes malgré elles : elles proclamèrent avec un nouvel élan le triomphe de Colenzo. C'est donc en s'appuyant de l'autorité temporelle que l'Evêque prêche ses doctrines antichrétiennes et défie le monde protestant de le convaincre d'erreur.

Je ne sais où tant de querelles aboutiront. Les protestants, qui ne sont pas entièrement indifférents au salut de leurs âmes, bien que leur zèle ne soit pas selon la science, sont étonnés et affligés d'une révolution si ruineuse pour leur cause, et au milieu de cette confusion d'idées et de doctrines, qui bouleversent ce qu'ils ont encore de bon et de chrétien, ils ne peuvent s'empêcher d'admirer le pouvoir, l'unité et l'harmonie de l'Eglise catholique, dans le sein de laquelle ils n'ont pas la force de se jeter, retenus par des raisons que le monde, la chair et le respect humain leur suggèrent. Il semble qu'il existe entre eux et nous une brèche qu'ils n'osent franchir : immoler ses opinions les plus chères sur l'autel de la vérité, dire adieu au monde, à sa famille, passer aux yeux de ceux avec lesquels on a vécu pour un esprit inconstant et sans force, peut-être se réduire à la pauvreté, ce sont des sacrifices qui demandent une âme sublime et parfaitement convaincue que Dieu est tout et que le reste n'est que néant : ces âmes sont rares partout, à plus forte raison au sein de l'erreur et de l'hérésie.

Il y a deux ou trois jours, je rencontrai un ministre qui parle bien le français et qui me voit avec plaisir. Il m'arrête, m'accoste et, de ce ton sérieux et solennel si remarquable dans ceux que les Anglais appellent *Parsons*, il me demande : « Croyez-vous, monsieur, que nous irons tous les deux au ciel ? — Je ne le pense pas, répliquai-je, et je dois vous dire que la question est assez importante pour que vous l'étudiiez avec la plus grande attention. — Que pensez-vous donc de cet Evêque ? Il détruit tout et jette dans le chaos du scepticisme tous les livres sacrés, les uns après les autres ! — Comme prêtre catholique, j'abhorre les opinions de l'Evêque : son système est une abomination. Je crois que la Bible est un livre inspiré, et adorant les obscurités divines qui l'en-

tourent comme de nuages impénétrables à la raison, j'en demande l'explication à l'Eglise, cette autorité vivante établie par Jésus-Christ, soutenant comme une colonne inébranlable l'édifice de la vérité. Mais si, comme vous, j'étais protestant, je n'aurais nulle difficulté à suivre Colenzo dans le labyrinthe de ses spéculations, que justifie le grand principe du protestantisme. Quand la raison individuelle est proclamée juge de la Foi, l'interprète d'un livre qui doit former mes convictions religieuses, elle peut et doit rejeter tout ce qui dépasse les limites de ses conceptions finies : elle doit rejeter le surnaturel. C'est ce que les hommes les plus distingués du protestantisme ont fait depuis longtemps. Colenzo est logique dans ses conclusions, et vous qui le condamnez vous ne l'êtes pas. » Cela dit, nous nous séparâmes.

De tous les côtés, les ministres dénoncent leur Evêque, l'appellent hérétique, païen, athée, etc. Celui-ci, sans se déconcerter, sans même prendre la peine de leur répondre, prêche ses doctrines avec le talent qu'on ne peut s'empêcher de lui reconnaître, se compare à saint Paul persécuté, et travaille nuit et jour dans son cabinet, à méditer et à écrire. Je finis ce chapitre, sur lequel je crains d'avoir été trop long, par l'analyse d'un sermon sorti de la bouche d'un ministre qui s'inspire de la Bible librement, et, surtout, avec une justesse de comparaison que vous admirerez : « L'Evêque, dit-il, est comme le Pharaon qui attira sur l'Egypte les sept plaies dont cette contrée a été désolée. Ne voyez-vous pas la guerre, la poltronnerie des Boërs, la maladie qui décime nos troupeaux, la sécheresse qui brûle l'herbe sur pied, les banqueroutes qui vous étonnent, enfin cette épidémie mystérieuse qui a ravagé tous nos poulaillers (les poules meurent par centaines ici cette année); ne voyez-vous pas, dis-je, ces maux fondre sur nous comme les fléaux de l'Egypte, à la suite de ce Pharaon qui déchire la Bible en pièces ? O Seigneur ! ô Seigneur ! Quand donc votre colère s'apaisera-t-elle ! »

Quel respect ces paroles doivent-elles inspirer aux protestants envers leur Evêque ! Quelle confiance peuvent-ils avoir en leur propre pasteur ! Pauvres gens ! Quelle responsabilité

pèse sur les uns comme sur les autres ! Ils ont assez de lumières pour être sans excuse, et ils n'ont pas assez de courage pour briser les liens qui les tiennent attachés au démon de l'hérésie !

Telle était la situation morale et religieuse de la Mission protestante de Natal à la fin de l'année 1865. Au commencement de l'année 1866, le personnel de la Mission catholique était ainsi partagé : Au village de la Mère de Jésus, chez les Basutos, le Vicaire apostolique, les Pères GÉRARD, LE BIHAN, BARTHÉLEMY, HIDIEN et les frères BERNARD et MORAN, à d'Urban, le R. P. SABON, à Pietermaritzburg, le P. BARRET, le P. BOMPART qui tâchait de recouvrer les forces perdues à Delagoa et les frères MANUEL et TIVENAN. Nous allons recueillir les différents détails qui nous ont été transmis : nous verrons les bénédictions que le Seigneur continue de répandre sur les travaux de nos Pères et les résultats qu'obtient leur longue persévérance, fécondée par la mission surnaturelle qu'ils ont reçue de l'Église catholique.

IX. Mgr ALLARD écrivait du village de la Mère de Jésus au Supérieur Général, le 16 janvier 1866, une lettre qui nous fait connaître les épreuves par lesquelles nos Missionnaires ont passé pendant la durée de la guerre. Mais les consolations du ministère leur ont offert quelques compensations. Écoutons le vénérable Vicaire Apostolique :

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Depuis quelques mois j'ai eu l'honneur de vous écrire différentes lettres sans pouvoir vous les expédier. Le pays est constamment envahi ou bloqué par les armées des Hollandais. Les communications sont interrompues, et, surtout, point de

messager sur qui l'on puisse compter pour des papiers de quelque importance.

Nous jouissons cependant d'une grande tranquillité dans notre Mission ; tous nos néophytes et catéchumènes se sont réfugiés non loin de notre station, en sorte que les exercices n'ont pas été interrompus. J'espère même que la bonté divine aura fait tourner au profit de nos œuvres cette guerre, quelque longue et désastreuse qu'elle soit.

La vallée que nous habitons, ainsi que ses environs, offre beaucoup de places de refuge à nos sauvages pour s'y cacher. Aussi avons-nous vu une nombreuse population accourir vers ces lieux. Tous les gouverneurs des provinces des Etats de Mosesh nous ont rendu visite, et comme ils sont toujours accompagnés d'un certain nombre de leurs guerriers, nous avons pu nous mettre en rapport avec les principaux de la nation ; ce qui tend à faire tomber les préjugés que les ministres protestants ont répandus contre nous. Les chefs ont examiné surtout avec étonnement les petits travaux en tissu que les Sœurs font exécuter à leurs orphelines. Des œuvres de ce genre sont dans le cas de faire apprécier la religion catholique, au milieu de peuples qui les ignorent.

Ont ensuite éclaté des maladies parmi les malheureux, qui n'ont pas d'autre demeure en ce moment que les rochers, et ces maladies ont atteint spécialement les petits enfants. Chaque jour on a recours à nous pour des remèdes, ce qui nous a procuré le bonheur d'en baptiser un certain nombre *in articulo mortis*. La plupart vont être des intercesseurs auprès de Dieu pour leurs parents encore tous infidèles. Il est arrivé qu'on a pu en baptiser deux ou trois par jour.

Ces jours derniers, à l'occasion de la solennité de l'Epiphanie, nous avons conféré le baptême à neuf autres adultes. La cérémonie eut lieu avec une grande pompe. Le roi Mosesh était encore venu en relever l'éclat par sa présence, et pour qu'il pût mieux observer les rites sacrés du baptême, je lui offris de s'asseoir à ma droite dans le sanctuaire ; je crois qu'il fut très-flatté de cette attention qu'on avait pour lui, aussi il parut très-satisfait de tout ce qu'il avait vu. Le lendemain,

qui était un dimanche, la cérémonie ne fut pas moins splendide : je donnai le sacrement de confirmation à ceux des néophytes qui avaient été baptisés il y a trois mois.

Vous voyez, mon Très-Révérend Père, que Dieu veut bien nous accorder quelques consolations; mais les travaux de la Mission, surtout les travaux matériels, sont au-dessus de nos forces. Les PP. Gérard et Hidien sont assez souvent en course, le premier pour visiter les néophytes et les catéchumènes, et le second pour soigner les malades et chercher des enfants qui peuvent être baptisés. Evidemment, nous ne pouvons pas suffire à faire toutes les constructions et bâtisses que réclame la Mission; mais la famine dont le pays est menacé nous a obligés de nous livrer à une autre genre d'occupation dont nous aurions bien voulu nous dispenser.

La récolte d'amabèle et de blé de l'année dernière, que nos Basutos ne pouvaient pas emporter en s'enfuyant devant l'ennemi, est devenue la proie des Hollandais. Pour cette année-ci, nos sauvages n'ont pu ensemencer leurs champs qu'en partie, et encore sont-ils menacés de voir la récolte pendante ravagée par leurs ennemis. Dans cette perspective nous avons dû penser à nous créer d'autres ressources que l'achat du blé et d'amabèle qui jusqu'ici nous avait suffi pour alimenter nos deux communautés et tous nos pensionnaires. Nous avons cru qu'il nous fallait nous-mêmes cultiver des champs d'une assez grande étendue : du moins autant que la saison déjà avancée pouvait le permettre. Cette prévoyance ne pourra pas cependant suppléer à tous nos besoins. Espérons que la Providence viendra à notre secours pour le reste. Le personnel que nous sommes obligés d'entretenir se monte maintenant à une quarantaine de personnes. Mais combien de fois ne sommes-nous pas obligés de donner de la nourriture à d'autres personnes qui viennent à nous dans la détresse! C'est aussi une consolation pour nous de pouvoir nourrir chaque dimanche nos néophytes et nos catéchumènes; quelquefois, ils passent chez nous jusqu'à deux jours, autant pour se refaire spirituellement que corporellement.

Le R. P. Gérard, en écrivant au R. P. Tempier, le 31 jan-

vier 1866, lui donne quelques détails sur la cérémonie accomplie le jour de la fête de l'Épiphanie. « Il est bien juste, lui dit-il, que vous, qui avez assisté à la naissance de notre chère Congrégation, assistiez à la formation d'une chrétienté nouvelle que le Seigneur veut établir par le ministère des enfants de cette Congrégation. » La lettre continue en ces termes :

Le jour de l'Epiphanie, jour à jamais mémorable, a eu lieu une seconde fête de baptême parmi nos Basutos : le divin Jésus a bien voulu se manifester à cette nation en la personne de neuf d'entre eux qui ont été régénérés. Parmi ces heureux se trouvait un personnage assez remarquable. C'est la fille aînée du frère aîné de Mosesh, et, par conséquent, *de domo Cæsaris.* Ce que nous avons le plus admiré en elle, ce sont ses bonnes dispositions. Qui aurait pu la reconnaître en ce beau jour? Auparavant c'était une grande dame, païenne dans le cœur, les jambes et les bras couverts d'une soixantaine de bracelets en cuivre, se fardant de noir et de rouge, comme toutes les femmes de sa nation. Elle a très-généreusement rejeté et abandonné toutes ces pompes mondaines dès qu'elle a demandé à être admise au catéchuménat. Sa fille aînée l'avait devancée dans cette voie : une autre de ses filles l'y a accompagnée. La fête a été des plus belles : tout nous rappelait le sujet si consolant de la solennité. Mosesh était présent avec un de ses frères et plusieurs de ses fils.

On organisa une magnifique procession. En tête marchait le R. P. Le Bihan, portant la Croix, entre deux de ses élèves revêtus de surplis : il était suivi de tous les autres enfants de l'école, à la figure intelligente, ni trop blanche ni trop noire, habillés à l'européenne, sauf le turban rouge. A leur suite s'avançaient les catéchumènes et les néophytes, puis les catéchumènes élus qui marchaient sous une bannière éclatante. Les petites filles de l'école, toutes avec des oriflammes ornées des images des saints, précédaient le roi. Monseigneur et le clergé fermaient la marche.

Le roi a pu voir de près la cérémonie : il avait été placé

dans le chœur. Il a trouvé très-significatifs les différents rites qui accompagnent le baptême des adultes.

Le lendemain fut également un jour bien beau : nos néophytes ont été confirmés; c'étaient les premiers chrétiens, les premiers apôtres de la nation et les fondements de l'Eglise cafre. Ce sont de bons enfants : nous n'avons rien à leur reprocher; à eux nous pouvons dire comme saint Paul aux fidèles d'Ephèse : « Vous étiez ténèbres, maintenant vous êtes lumière ! » Leur signe distinctif est la croix, la médaille et le chapelet suspendu à leur cou et reposant sur leur poitrine. Ils aiment à réciter le Rosaire, soit en venant à la chapelle, soit en se rendant au travail. Quand ils arrivent ou s'éloignent de la Mission, ils ont soin d'aller faire leurs adieux à Notre-Seigneur et à la Très-Sainte Vierge. Ils ont un grand respect pour nous et ne nous appellent que du nom de Père. Lorsqu'ils désignent la Mission, ils emploient un mot qui veut dire qu'ils sont chez eux, chez leur mère, celle qui est la plus tendre de toutes les mères.

Vous voyez, mon Révérend Père, comme le Seigneur commence à nous bénir ! Nous avons déjà deux écoles, quelques chrétiens et quelques catéchumènes. Roma est l'*urbs alma* des Basutos. Le roi envoie souvent ici ses enfants pour être guéris. Le R. P. Hidien est devenu un médecin renommé. En remplissant ces fonctions inattendues, il trouve l'occasion de baptiser des enfants en danger de mort. Mais il serait nécessaire d'augmenter notre personnel. On pourrait établir d'autres Missions qui réussiraient aussi bien que celle-ci. Il nous faudrait surtout des Frères convers, bons travailleurs et bons religieux.

Le 26 janvier, le Vicaire Apostolique écrivait au Supérieur Général :

Hier a été célébré, avec beaucoup de solennité, le cinquantième anniversaire du commencement de notre chère famille. La veille avait été un jour de retraite : nous avons lu pour la seconde fois la lettre circulaire que vous avez adressée à la

Congrégation. Tout le monde était heureux et j'aime à croire que ce jour aura produit de salutaires effets sur chacun des Pères et des Frères.

Notre institution de garçons commence à prendre une forme régulière : nous ne comptons encore que six enfants, notre local ne nous permet pas d'en recevoir un plus grand nombre. Le pensionnat des Sœurs a vingt et une orphelines. En tout notre établissement est chargé de soixante personnes. C'est énorme, en pensant surtout à la famine qui nous menace.

Du mois de janvier il nous faut aller au mois de mai avant de trouver une nouvelle lettre de Mgr ALLARD. La difficulté de communiquer avec Natal a été l'unique raison de son silence. Nous publions en entier les détails que le Vicaire Apostolique nous donne dans son intéressante lettre du 3 mai 1866 :

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Le R. P. LE BIHAN, à peine de retour de Natal, va y retourner de nouveau pour y remplir des commissions importantes. C'est un véritable acte de dévouement : ce cher Père, depuis moins d'un an, a déjà traversé quatre fois la chaîne de montagnes du Drakensberg au milieu des dangers de la guerre et des voleurs, qui se sont joints aux fatigues et aux privations que ces longs et pénibles voyages entraînent ordinairement. Tout dernièrement, il a échappé d'une manière providentielle à une mort presque certaine. Je l'ai engagé à vous faire le récit de ses voyages, il ne manquera pas de vous intéresser[1]. Cette fois, il part sous de meilleurs auspices.

Vous aurez sans doute appris que les Basutos et les Hollandais viennent de conclure la paix, pour laquelle nous avons prié si longtemps. L'issue de cette guerre a changé la face du pays. Une partie considérable des Etats de Mosesh a été an-

[1] Nous exprimons le sincère regret de n'avoir reçu aucune communication de la part du R. P. LE BIHAN.

nexée au Free State, c'est la partie qui est située sur la rive droite du Calédon, rivière qui coule du nord au sud et va se jeter dans le fleuve Orange. Mais comme les Hollandais n'aiment pas à avoir des Cafres sous leur gouvernement, bien différents en cela des Anglais de Natal, tous les Basutos qui occupaient le territoire conquis, c'est-à-dire plus de la moitié de la nation des Basutos, sont obligés de quitter le pays qu'ils habitaient pour venir se fixer sur la rive gauche du Calédon.

La paix n'avait pas encore été conclue, qu'un décret du Sénat du Free State a expulsé du pays conquis tous les Missionnaires protestants de la Société française qui y avaient depuis longues années formé des stations. Ces messieurs ont en vain réclamé contre cet acte de la législation hollandaise : la loi a dû s'accomplir au temps fixé.

Nous n'eûmes d'abord qu'une connaissance vague de cette mesure prise par le gouvernement du Free State. Comme nous ignorions si elle nous atteignait, nous allâmes aux informations. Il n'y avait que les ministres protestants qui pussent nous en donner ; ils avaient les documents en leur possession. Dans ce but, deux de nos Pères se dirigèrent un jour vers une station protestante, la seule où le ministre fût resté à son poste. Ils le trouvèrent avec un de ses jeunes associés. L'hospitalité fut généreuse. Mais ces messieurs auraient été trop humiliés s'ils nous avaient montré le texte d'une loi qui frappait de mort à peu près toutes les Missions que leur Société possédait dans le pays des Basutos. Il fut donc répondu à nos Pères que le journal qui contenait le décret du Sénat avait été brûlé. C'est tout ce qu'ils purent obtenir.

Lorsqu'il nous fut permis de communiquer avec les Hollandais, à la conclusion de la paix, nous apprîmes alors que la loi de proscription était toute dirigée contre les ministres protestants. Nous ne devons pas cependant nous dissimuler que si notre Mission s'était trouvée dans le pays conquis, très-probablement nous aurions subi le même sort. D'ailleurs, notre poste serait devenu inutile, puisque nous n'aurions pas pu trouver de Basutos à évangéliser dans ce pays-là, à cause des mesures prises à l'égard de ses habitants. C'est à cette

occasion, mon Très-Révérend Père, que nous avons dû bénir mille fois le Seigneur et la Bienheureuse Vierge Marie, l'insigne protectrice de cette Mission des Basutos. Il nous a été facile de reconnaître comment le Ciel avait veillé attentivement sur notre établissement dès son berceau, puisque, même sans notre concours, il avait disposé toutes choses pour que le siége de notre Mission se trouvât bien loin du pays dernièrement conquis par les Hollandais, à tel point que si nous avions pu prévoir tous ces événements, nous n'aurions pas pu mieux choisir.

L'heureuse conséquence en a été que pendant tout le temps de la guerre, alors même que tous les Basutos fuyaient devant leurs ennemis, à proprement parler nous n'avons pas été obligés d'interrompre les exercices de notre Mission. Et lorsque les réunions ne pouvaient pas avoir lieu dans notre chapelle, elles se faisaient à une demi-heure de là, dans le voisinage : il nous était même facile de visiter chacun de nos catéchumènes dans leur nouveau domicile. C'est encore pendant le temps de la guerre que nous avons pu, par trois fois, faire des cérémonies solennelles de baptême avec un grand concours de peuple, honorées même deux fois par la présence du roi Mosesh. Comment pourrions-nous ne pas reconnaître là le doigt de Dieu et la protection de Marie Immaculée !...

Depuis la dernière lettre que je vous ai adressée le 26 janvier de cette année, quoique notre Mission n'ait pas encore pris de larges proportions, elle a toujours continué de prospérer. Le saint jour de Pâques, nous avons conféré le baptême à onze personnes, parmi lesquelles cinq adultes. Nous sommes heureux de pouvoir reconnaître que nos néophytes montrent du zèle pour amener au bercail de Jésus-Christ les personnes sur lesquelles ils peuvent avoir de l'influence. Ils se distinguent par leur fidélité à garder les commandements de Dieu et ceux de l'Eglise. La loi du jeûne et de l'abstinence a été observée avec un respect religieux pendant le carême, et lorsque la joie du temps pascal est venue mettre fin aux saintes rigueurs de la pénitence, nos bons néophytes nous demandaient s'ils devaient encore continuer de jeûner. Ils

font preuve de la même délicatesse de conscience sur l'article du vol, comme il paraît par le trait suivant.

Dans une famille païenne, on servit un jour de la viande. Or, pour ces sauvages, la viande est une nourriture extrêmement recherchée. Cependant il se trouva dans la compagnie deux jeunes filles catéchumènes qui refusèrent d'en manger, parce qu'elles avaient de justes raisons de croire que l'animal dont la chair paraissait sur la table avait été volé et qu'elles ne voulaient point participer au vol.

Nos néophytes s'approchent très-volontiers du sacrement de Pénitence. Nous ne les avons pas encore admis à la sainte communion, par la seule raison que nous aimons mieux les instruire d'une manière plus complète, afin qu'ils puissent participer avec plus de fruit à ce grand sacrement. Mais, au reste, nous devons leur rendre ce témoignage qu'ils conservent la pureté de leur conscience.

Une jeune veuve se fait surtout remarquer par la vivacité de sa foi. Mère de cinq enfants, elle a déjà procuré la grâce du baptême à quatre d'entre eux, et le cinquième est catéchumène. Quoique résidant à deux lieues de distance de la ville, elle fréquente nos assemblées autant que sa nombreuse famille et ses affaires le lui permettent, portant toujours avec elle son jeune nourrisson. Au moment où l'ennemi, campé non loin de là, menaçait de brûler les récoltes et d'enlever les bestiaux des habitants, qui font consister toute leur richesse dans leurs troupeaux, cette fervente chrétienne exprimait les sentiments de son cœur par ces paroles remarquables que nous avons entendues nous-même : « Qu'on nous enlève tout ce que nous possédons, nos récoltes et nos vaches, mais au moins qu'on nous laisse nos Missionnaires. » Heureuse mère, de faire consister son bonheur à posséder le trésor de la Foi ! Elle a reçu au baptême le nom de Véronique, et elle ne le porte pas en vain.

Les détails suivants méritent de trouver ici leur place.

Une jeune personne demandait depuis longtemps d'être reçue catéchumène, lorsque, forcée par son père, elle s'engagea dans le mariage avec un païen. Il est d'usage dans

cette circonstance solennelle de faire aux esprits des ancêtres le sacrifice d'une vache et de pratiquer sur la jeune épouse d'autres cérémonies superstitieuses. La foi vive qui l'animait déjà et le désir d'être un jour chrétienne lui donnèrent assez de force pour s'opposer à ces usages criminels, et elle eut assez d'ascendant pour y réussir. Puis, toute joyeuse, elle vint annoncer au Missionnaire que, conformément à ses instructions, son mariage avait été célébré sans qu'il se passât rien de superstitieux, et elle renouvela en même temps ses instances pour être reçue catéchumène. La faveur tant désirée lui fut enfin accordée.

A cette occasion elle se dépouilla volontiers de ses habillements païens et se revêtit avec plaisir des habits plus modestes des femmes chrétiennes. De retour dans sa famille, son père comprit facilement qu'elle avait embrassé la religion chrétienne, et il mit tout en œuvre pour la faire renoncer à sa foi. Il commença par l'attacher avec une corde, la dépouilla de ses habits, la frappa brutalement et finit par la barbouiller de fard, suivant l'usage des païens. Il crut avoir au moins ébranlé la constance de sa fille, mais à peine eut-elle été mise en liberté qu'elle courut à la rivière pour se laver et se purifier de cette marque extérieure de paganisme qu'on lui avait imprimée malgré elle, et, bien loin que cette cruelle épreuve eût abattu son courage, elle se mit à parler fortement aux autres filles du village pour les détourner des coutumes abominables auxquelles les païennes se livrent pendant plusieurs mois avant de se marier.

Après avoir été baptisée et fortifiée par le sacrement de Confirmation, elle eut à subir les mauvais traitements de son mari, qui s'était mis en tête de la faire apostasier. Sur son refus constant, elle fut renvoyée chez son père, où elle savait bien que sa foi serait soumise à de nouvelles et plus cruelles épreuves. Là, en effet, on lui attacha une corde au cou, on la dépouilla de ses vêtements chrétiens qu'on jeta au feu, on brisa son chapelet, on lui serra fortement un doigt (torture que les Cafres emploient quand ils veulent obliger une fille à condescendre à leurs volontés), on la frappa brutalement ;

puis, l'ayant revêtue de vêtements païens, on lui donna un peu de liberté. Elle en profita pendant la nuit pour s'échapper des mains de ses parents et venir à la Mission, où elle fut abritée chez les religieuses. « A quoi pensiez-vous au moment où l'on vous frappait? lui demanda ensuite le Missionnaire. — Je pensais au ciel, » répondit-elle. A son mari, qui la persécutait, elle avait dit : « Tu ne connais pas la beauté de la religion chrétienne, mais pour moi la religion de Jésus-Christ, c'est tout : tu peux bien me trancher la tête, mais je n'y renoncerai jamais. » Depuis cette époque, on l'a laissée tranquille et elle peut fréquenter librement la Mission.

Il y aurait sans doute un plus grand élan pour la religion catholique, s'il était permis aux femmes de suivre leur attrait. Mais ici les femmes ne sont comptées pour rien. Un homme achète une femme et prétend en faire ce qu'il veut.

Les œuvres auxquelles nous attachons une grande importance pour l'avenir de notre Mission sont nos deux orphelinats de garçons et de filles, non-seulement parce que là on peut façonner ces jeunes plantes aux vertus chrétiennes et sociales, mais parce qu'ils nous donnent le moyen d'introduire les arts de la vie civile et que rien n'est plus capable de faire aimer notre sainte religion et de lui gagner tous les cœurs. Ces deux orphelinats sont en pleine activité. Le local nous manque pour leur donner du développement.

Dieu aidant, nous nous proposons de bâtir sans délai une chapelle dans un village qui est à six milles de notre Mission. On y a déjà fait plusieurs fois les exercices religieux, et les habitants nous y appellent de tous leurs souhaits. On y paraîtrait tous les quinze jours pour les instruire.

Je me permets de recommander nos œuvres et nos personnes à vos prières.

J'ai l'honneur d'être votre tout dévoué et obéissant fils.

† M. François, *Évêque de Samarie*, o. m. i.

X. Pendant que ces événements s'accomplissaient dans la contrée et la Mission des Basutos, la paroisse de Pietermaritzburg voyait son église se renouveler et s'embel-

lir. Le R. P. Barret avait entrepris de reconstruire la toiture qui menaçait ruine. Malgré le mauvais temps et l'état malheureux des affaires, les travaux ont marché au gré du Missionnaire, qui a trouvé un généreux concours de la part des catholiques.

Par suite de la gêne universelle, la population fidèle de Pietermaritzburg a subi une diminution : plusieurs familles sont allées chercher dans d'autres régions une situation plus prospère.

Les dissensions intérieures continuaient à diviser la population protestante. Le docteur Colenzo ne perd rien de son audace. Il a été solennellement excommunié par le docteur Gray, évêque du Cap, qui l'a déposé de toutes ses fonctions et veut qu'on le traite comme un païen. Colenzo lui a répondu par une longue lettre où il se moque à loisir et de l'Évêque et de ses arguments. Il termine en lui disant que pour l'excommunication ils peuvent marcher de pair, puisqu'ils sont tous les deux excommuniés par le Pape. On ne peut prévoir où s'arrêtera Colenzo : l'Ancien et le Nouveau Testament n'existent plus pour lui et il en est venu à proclamer la légitimité de la polygamie. Là encore le protestantisme prouve qu'il jouit d'une force irrésistible de destruction. Il ne peut faire que des ruines.

Les dernières nouvelles reçues de Pietermaritzburg sont du 9 mars 1867 : elles n'ajoutent rien aux détails que nous connaissons sur l'état de cette Mission et des Missionnaires qui la desservent.

XI. A d'Urban, le R. P. Sabon s'est montré animé du même zèle et du même dévouement à l'égard des catholiques irlandais et indiens. Sa correspondance mensuelle nous a tenus au courant des principaux incidents de la guerre des Boërs et des Basutos. Cette guerre a eu des

résultats fâcheux, même pour la colonie de Natal, qui a été soumise à de grandes pertes. Le malaise est devenu général et le gouvernement anglais n'a point été indifférent à cette situation pénible.

Au milieu des dangers qui menaçaient notre Mission des Basutos, le R. P. Sabon a eu la pensée de recourir en faveur de nos Missionnaires au protectorat du consul de France du cap de Bonne-Espérance. M. Héritte, consul de France, a bien voulu interposer sa médiation, et voici en quels termes il écrivait au R. P. Sabon le 30 janvier 1866 :

Monsieur, j'ai reçu et lu avec plaisir et un réel intérêt les deux lettres que vous m'avez écrites en date des 2 et 5 de ce mois. J'ai appris avec une grande satisfaction que la lettre très-pressante que j'avais écrite à M. Braud, président de la république du Free State, a produit un bon résultat, et je m'en félicite avec d'autant plus de raison que, dans les précédentes guerres, la tenue et les procédés des Boërs vis-à-vis de nos Missions avaient été bien différents. Soyez assuré, monsieur l'abbé, que je serai toujours prêt et disposé à faire, en faveur de ces Missions et de leurs dignes et respectables directeurs et assistants, tout ce qui sera possible. Veuillez les en assurer et les engager à s'adresser en toute confiance à moi lorsque mes faibles offices pourront leur être de quelque utilité.

J'ai lu avec intérêt ce que vous me mandez au sujet de votre Mission et de la situation que vos pieux et courageux efforts lui ont faite. Je puis me représenter aisément toute la peine et toutes les tribulations que ces soins et travaux doivent vous occasionner ; vous en trouvez la plus belle et plus précieuse récompense dans le succès de votre œuvre et dans l'excellent témoignage que rendent de vous et de vos efforts les personnes qui ont l'honneur de vous connaître.

Au mois de mars, le R. P. Sabon écrivait de nouveau au consul de France, afin de lui faire connaître la suite

des événements. A la même époque, le R. P. Le Bihan reprenait le chemin du village de la Mère de Jésus, amenant avec lui le R. P. Bompart, qui avait séjourné jusqu'alors à d'Urban ou à Pietermaritzburg. Il est à regretter que les occupations incessantes du R. P. Sabon l'empêchent de nous faire connaître plus intimement la contrée qu'il évangélise depuis quatorze ans. Il avoue lui-même qu'il aurait des choses bien intéressantes à nous communiquer sur les Cafres, les productions de Natal, la canne à sucre, le caféier, l'indigo, etc., etc. Espérons qu'il pourra un jour réaliser cette promesse, dont nous gardons un fidèle souvenir.

Nous trouvons dans une lettre du même Père, en date du 4 octobre 1866, des considérations sur la paix conclue entre Mosesh et les Boërs : nous devons les consigner ici, afin que les dangers probables qui menacent notre Mission des Basutos nous portent à prier avec de nouvelles instances en faveur de la conversion des Cafres.

« Je ne vous parle pas de la Mission des Basutos : sans aucun doute, les Pères de cette station vous mettent au courant de tout. Je dois vous dire cependant que je n'attends rien de bon de la paix conclue entre les deux parties belligérantes. Les Boërs se sont emparés de la plus grande partie des terres des Basutos, et les ont tellement resserrés qu'à peine ces malheureux Cafres ont conservé un espace suffisant à la culture et au soin de leurs bestiaux. La famine règne dans leur contrée : or, il est à craindre que, poussés par leurs besoins et le désir de la vengeance, les Basutos ne recommencent la guerre; et si les Boërs sont encore vainqueurs, que va devenir notre pauvre Mission ? Déjà une loi a été proposée et sanctionnée, par laquelle il est défendu à tout *Missionnaire français* de réunir les noirs et de leur prêcher. Or, cette loi a été rigoureusement exécutée dans les pays conquis : environ

douze Missionnaires français protestants qui y habitaient ont été expulsés. Si les Boërs font de nouvelles conquêtes, nos Pères seront exposés au même sort. Que le Seigneur les protége ! »

Ce qui n'était qu'une probabilité au mois d'octobre 1866 est devenu une triste réalité. Une lettre du 8 mars 1867 nous annonce que la guerre est de nouveau déclarée entre les Boërs et les Basutos. Mais il paraît que l'initiative en doit retomber sur les Hollandais, qui n'ont qu'un but, exterminer ces pauvres peuples ou les réduire en une sorte d'esclavage, afin de s'emparer de leurs terres, qui sont très-fertiles.

Détournons nos regards de ces éventualités douloureuses et arrêtons-les encore quelques instants sur la Mission des Basutos. Les dernières nouvelles reçues sont du 14 octobre 1866. En les lisant, nous trouverons des motifs bien puissants pour la recommander à Dieu et à la protection de notre Mère Immaculée. Demandons que Marie écrase la tête du serpent infernal, qui tente des efforts désespérés afin d'empêcher les Cafres de se dérober à son joug tyrannique.

Mon Très-Révérend et bien-aimé Père,

Nous célébrions, il y a huit jours, la fête du saint Rosaire, et ce jour avait été choisi pour une cérémonie bien touchante. Douze de nos néophytes devaient être admis pour la première fois au banquet eucharistique. Une longue préparation avait excité en eux un grand désir de recevoir le pain des anges. Enfin arriva le beau jour ; rien ne manqua pour donner de l'éclat à la fête. Le roi Mosesh était venu nous honorer de sa présence. Vous auriez vu avec plaisir ces Cafres, devenus catholiques, s'avancer vers la Sainte Table, recevoir la communion avec un profond respect et recueillir avec délices les grâces abondantes que Jésus-Christ leur apportait en descen-

dant dans leur âme. Les premières communions sont toujours des fêtes auxquelles toute une paroisse prend part dans un pays catholique; mais, parmi des sauvages nouvellement convertis, parmi des néophytes qui sont comme les prémices de l'Eglise des Cafres, cette cérémonie revêt un caractère encore plus intéressant. J'aime à croire que Jésus-Christ aura fait ses délices dans ces âmes qui, depuis leur baptême, avaient conservé la robe d'innocence. Une autre cérémonie vint encore ajouter à la solennité : cinq de nos catéchumènes, ayant fini le cours de leur épreuve, reçurent le baptême. Enfin, le renouvellement des vœux du baptême, la consécration à la Sainte-Vierge et la bénédiction du Saint Sacrement terminèrent heureusement cette fête qui, je l'espère, laissera des impressions profondes dans les cœurs de nos néophytes.

Nos catholiques indigènes sont d'autant plus dignes d'exciter la sympathie qu'en ce moment ils sont en proie à une affreuse famine, conséquence naturelle de la guerre que les Basutos ont eu à soutenir contre leurs voisins les Hollandais. Des familles entières ne se nourrissent que de racines et d'herbes, plusieurs meurent en chemin dans les angoisses de la faim; aussi nos néophytes se trouvaient-ils dans l'abondance les trois jours qu'ils ont passés en retraite pour se préparer à leur première communion, et, cependant, cette abondance consistait tout simplement dans une nourriture préparée avec de la farine d'amabèle qu'on leur donnait encore avec mesure. On ne trouve point de grain à acheter dans ce pays qui, les autres années, était un grenier abondant où les Hollandais venaient se pourvoir; pour nous en procurer, le F. Bernard a été obligé d'entreprendre un voyage de trois semaines et de l'acheter à un grand prix. Nos Basutos supportent le fléau avec patience; mais, hélas! ils ont encore une triste perspective de cinq mois avant qu'ils puissent jouir de la nouvelle récolte.

Nos deux orphelinats, de garçons et de filles, sont l'objet bien légitime de notre sollicitude, puisque c'est à nous de les entretenir. Ces deux institutions méritent qu'on leur porte le plus haut intérêt, à cause de l'avenir de notre sainte religion dans ce pays. Nous ne comptons encore que quatorze ou seize

garçons dans notre école. Je dois dire à leur louange que, par leurs bonnes dispositions, ils nous dédommagent des sacrifices que nous faisons pour eux. Déjà huit d'entre eux, sur leur demande et avec le consentement de leurs parents, ont été reçus catéchumènes.

L'orphelinat des Sœurs compte en ce moment trente filles, dont treize ou quatorze sont néophytes ou catéchumènes. Ces deux institutions seraient plus nombreuses si la famine qui règne ne nous avait pas forcés de refuser un certain nombre d'enfants; mais elles réalisent déjà les espérances que nous avions conçues. Les Basutos sont dans l'admiration de voir leurs petites filles faire des tissus de laine et travailler de leurs propres mains des habillements qui couvrent leur nudité et les garantissent de la rigueur du froid en hiver; elles passent leur temps à la lecture, à filer et à tricoter, ou à préparer la laine. Comme elles travaillent à leur profit, elles sont pleines d'ardeur pour ce genre d'industrie; les amusements mêmes que leurs sages maîtresses veulent leur procurer n'ont point d'attrait pour elles; les progrès pour la lecture et l'instruction religieuse marchent de pair avec ceux de l'industrie. Le bruit qu'elles travaillent leurs propres habillements s'est déjà répandu bien au loin. Dernièrement un grand chef, fils du roi, nous envoyait cinq de ses enfants, deux garçons et trois filles, et Mosesh parle de placer chez nous ses propres enfants en grand nombre. Que sera-ce quand on verra nos métiers de drap en pleine activité? Le roi nous disait ces jours-ci de demander à Dieu qu'il lui accordât une longue vieillesse pour voir de ses propres yeux la régénération qui, par notre ministère, devait s'opérer parmi son peuple. *Il vous faut*, ajoutait-il, *quatre institutions telles que celles du village de la Mère-de-Jésus, établies sur différents points, pour exercer un grand changement parmi nous.*

Partout où nos Pères paraissent, les préjugés contre nous diminuent. Chez Malupo, un des grands chefs, fils de Mosesh, qui réside à vingt lieues de notre Mission, le P. Hidien fut envoyé pour donner des remèdes à plusieurs membres de sa famille; il put parler au peuple, le dimanche, sur la religion

catholique, et l'ensemble de sa visite eut un bon résultat. Quelques semaines après, à la demande de Letsie, héritier présomptif de la couronne, le même Père se rendit auprès de son fils aîné qui était très-malade. Cette visite produisit aussi un heureux effet.

Cette Mission demande, il est vrai, un nombreux personnel, et avec ce nombreux personnel nous n'avons jusqu'ici avancé que bien lentement, mais je regarde déjà comme un grand résultat que nous ayons gagné la confiance de ce peuple, que ces polygames permettent à leurs enfants d'embrasser la religion catholique, et que nous ayons reconnu d'excellentes dispositions pour la foi dans cette jeunesse. La haute réputation dont jouit Mosesh, parmi les chefs des tribus sauvages dans le sud de l'Afrique, peut nous gagner la confiance de plusieurs autres tribus.

Je vous prie d'accepter l'hommage du profond respect et de l'obéissance la plus parfaite avec laquelle j'ai l'honneur d'être votre très-obéissant fils.

† M. J. François, o. m. i.,
Evêque de Samarie.

Paris, le 24 avril 1867.

———

MISSIONS DU PACIFIQUE.

VI. Dans une seconde lettre [1], le R. P. LEJACQ continue l'histoire de la Mission du Fort-Ruper. Nous espérons qu'il voudra bien chaque année nous dire les épreuves et les bénédictions qui accompagnent le saint ministère au milieu des peuplades sauvages de la Colombie britannique : toute la famille s'intéresse aux difficultés et aux succès de ses travaux :

Fort-Ruper, le 29 juillet 1866.

A peine étions-nous de retour de notre longue pérégrination que le chef Nawaté arrivait à Fort-Ruper : « Dès que j'ai su que tu étais de retour, je suis venu te voir : voudrais-tu revenir visiter mes gens? Il va y avoir chez moi une nombreuse réunion de sauvages à l'occasion d'une grande distribution de couvertures. » Pour plusieurs raisons, nous crûmes qu'il était plus sage de différer la visite jusque après la cérémonie. Nous renvoyâmes donc le chef en lui disant de revenir dès que la distribution serait terminée. Chip (c'est le nom du chef) fut fidèle. Il arriva le soir et dormit dans les loges sauvages. Les Kouakouals ne manquèrent pas de le tourner en ridicule de ce qu'il venait ainsi prendre le prêtre gratuitement. Le matin, il se présente à nous avec son équipage, c'est-à-dire deux hommes faits et trois garçons. Afin de mettre de l'entrain, nous leur donnons un drapeau qu'ils courent hisser au sommet de leur mât, et nous plaçons une croix à leur boutonnière. Quand tout est prêt, Chip s'arrête et dit : « Mais que

[1] Voir la première, numéro précédent, p. 50.

vas-tu me payer? » Je le regarde avec des yeux étonnés et je lui demande : « Chip, est-ce toi qui parles ou sont-ce les Kouakouals? » Voyant que toutes les ruses de l'art oratoire demeurent impuissantes, je dis sèchement : « Chip, si tu ne veux pas conduire le prêtre sans arrière-pensée, je n'y vais pas. » Et les sauvages parurent décidés à repartir sans m'emmener. Le R. P Durieu courut après eux pour reprendre le drapeau et finit par détruire la mauvaise impression produite par les Kouakouals sur l'esprit de Chip, qui, au fond, est un brave homme, un véritable chef. Si nous avions un chef comme Chip dans tous les camps, nous pourrions réussir bien vite à faire quelque chose de ces sauvages.

Ce qui précède peut vous donner une idée de l'esprit intéressé qui a cours parmi ces tribus : rien pour rien. Elles n'admettent pas la maxime : Il vaut mieux donner que recevoir: *beatius est dare quàm accipere*. Ils sont prompts à recevoir et lents à donner. Nous qui avons mission de les civiliser, nous sommes tenus de prendre les moyens nécessaires pour leur donner un autre esprit, l'esprit chrétien. Il nous en coûtera parfois, mais quel bonheur si nous réussissons !

J'avais formé le projet de partir sans provision aucune, afin d'habituer les sauvages à avoir soin du prêtre, à le considérer comme un des leurs. Tant que les sauvages nous regarderont comme des étrangers, nous ne ferons rien avec eux. Je ne pris donc que mon lit et ma chapelle. Quand nous fûmes dans le canot, mes hommes, qui n'avaient jamais vu de blancs voyager aussi à la légère, me témoignèrent leur étonnement : « Mais où sont tes provisions? » A mon tour, je leur demandai : « Meurt-on de faim chez les Nawatés? Ne trouve-t-on rien à manger chez eux? » J'avais touché la corde sensible. Ils se mirent aussitôt à vanter leur pays, à énumérer toutes les richesses des Nawatés. Lorsqu'ils eurent fini, je dis en riant : « C'est bon ! c'est bon ! comme je le vois, je ne mourrai pas de faim chez les Nawatés ! »

Nous eûmes la pluie tout le long de la route : il commençait à faire nuit quand nous arrivâmes. A peine débarqués, Chip alluma un grand feu, et, pendant que je faisais sécher

mes vêtements, les sauvages vinrent me souhaiter la bienvenue. Ils se rangèrent autour du foyer. Le chef n'eut rien de plus pressé que de leur communiquer la fameuse nouvelle que je n'avais apporté aucune provision. Je profitai de l'occasion pour leur dire mon avis là-dessus. Ils furent flattés, ils applaudirent : « Tu te fais Nawaté, tu rejettes les blancs, c'est bien! c'est bien ! » Aussitôt un vieux chef se lève et me dit : « Chef, tu arrives de loin, tu dois avoir faim : viens dans ma loge, j'ai de la farine et de la mélasse. » Je ne me fis pas prier longtemps : le vieux avait deviné juste, j'avais réellement bon appétit. Je le suis dans sa loge, où l'on se hâte de me préparer un siége à côté du feu. Pendant que la vieille, la figure rayonnante de bonheur d'avoir le prêtre pour son hôte, me préparait des galettes, son mari me parlait du bon vieux temps, me montrant tous ses papiers. Ces sauvages sont avides de papiers, c'est-à-dire de petits billets de recommandation. Quand un sauvage croira vous avoir bien traité, il vous dira : « Maintenant, fais-moi un papier. » Ceux qui ont un grand nombre de ces papiers en sont très-fiers : ils les conservent précieusement dans une petite cassette *ad hoc* et ne manquent pas de les montrer à tous les blancs qui passent.

Je me régalai de galettes et de mélasse, et quand je dis adieu à mon vieux chef, il me parla ainsi : « Maintenant, tu sais où est ma loge : j'ai beaucoup de farine et de mélasse. Quand tu voudras manger, viens ici : tu seras toujours le bienvenu : tout ce que j'ai est à ta disposition. »

Je restai cinq jours dans le camp. Je ne fis pas grand'chose. Tout ce que nous pouvons souhaiter pour le moment, c'est d'acquérir de l'influence sur l'esprit de nos sauvages, de les habituer à considérer le prêtre sous son véritable point de vue et par là de faire tomber tous les préjugés qu'on leur a donnés. Nous ne pouvons encore entamer la morale et nous nous consolons en disant que le monde ne s'est pas créé en un seul jour et que petit à petit l'oiseau fait son nid.

Un jour Chip vint me trouver : « Quand comptes-tu retourner au Fort, me dit-il? — Je ne sais pas. — Comptes-tu rester longtemps encore? — Je ne sais pas. Pourquoi? Etes-

vous fatigués de moi? — Non, mais mes gens ont envie d'aller à la pêche : le temps est beau, c'est la saison ; nous devons faire nos provisions d'hiver. Ils ont peur que tu te fâches, s'ils partent pendant que tu es ici. Ce n'est pas qu'ils soient fatigués de toi : quand la pêche sera finie, on ira te reprendre au Fort. » Je lui répondis : « Je ne veux pas vous empêcher de faire vos provisions d'hiver; allez, je ne me fâcherai pas : j'ai le cœur content des Nawatés. » Le lendemain matin, on profita de la permission : tout le camp délogea pour aller faire en différents endroits la pêche au halibot. Il ne resta au camp que Chip et sa famille, et les hommes de médecine ou frelons qui vivent aux dépens du public. Quelques chiens, voyant leurs maîtres s'éloigner, s'assirent sur la grève et levant la tête se mirent à crier de la manière la plus piteuse. Je demandai à un enfant ce qu'ils avaient. Il me répondit : « Ils pleurent! » C'était la première fois que je voyais pleurer des chiens, cela m'impressionna. Il fallait les voir rôder dans le camp, puis revenir se placer sur le bord de l'eau, lever la tête et crier lamentablement !

Quand tout le monde fut parti, je dis à Chip : « Maintenant je voudrais m'en retourner! » Il me demanda encore ce que je lui donnerais pour sa peine. Je ne répondis rien, je baissai la tête et manifestai mon mécontentement. Alors, il me dit : « Je n'ai pas de canot; dis à un tel de te conduire ! » Là-dessus, je relève la tête : « Je ne dirai rien à personne : tu es le chef et c'est à toi que je dis ceci, et rien que ceci : *Chip, je veux m'en retourner demain matin*. Maintenant, fais ton cœur, j'ai fini de causer : le prêtre n'aime pas à parler beaucoup. »

Le lendemain, le chef et sa femme, dans un petit canot, vinrent me reconduire au Fort. Nous ne prîmes pas de provisions avec nous, nous comptions arriver avant la nuit; mais nous avions mal calculé. Le vent contraire nous prit en route, nous ramions de toutes nos forces et nous n'avancions que lentement. Nous luttions contre vent et marée ; au coucher du soleil, nous étions encore bien loin... Il faisait nuit depuis longtemps, nous ramions encore. Je voulais arriver au Fort à tout prix. Enfin, Chip s'arrête pour écouter : on entendait le

bruit des vagues qui se brisaient en mugissant contre les rochers : « Il faut camper ici, dit-il, nous ne pouvons doubler la pointe là-bas : tu entends... la mer est trop mauvaise, notre canot est bien petit et il fait noir : il est bon de camper ici, on est à l'abri. »

Il n'est guère attrayant de camper sur un rivage désert sans avoir rien à manger, après une journée de fatigue, sans tente lorsqu'on est menacé de pluie, sans feu avec un vent de sud-est qui a passé sur le sommet neigeux des montagnes... Néanmoins, il fallait se résigner. Nous débarquons dans les ténèbres : il faisait nuit comme dans un sac de charbonnier. Quoique je ne sois pas à comparer à notre Frère irlandais John Burn, à qui j'avais coutume de dire : « Frère, nous sommes heureux que le bon Dieu ait placé le soleil si haut : si vous pouviez poser la main dessus, vous le mettriez dans votre poche pour vous en servir au besoin ! » Cependant, j'aime mieux la lumière que les ténèbres : aussi, dès que je pus, j'ouvris ma caisse et allumai une chandelle afin de voir où poser les pieds. Quand nous fûmes casés dans le bois, le chef me demanda : « As-tu faim ? nous n'avons rien à manger. » Certes ! si j'avais faim ! à jeun depuis le matin, ramant comme un galérien toute la journée, mon estomac réclamait impérieusement un peu de nourriture. Les bons sauvages me plaignaient. La femme me pria de lui prêter ma chandelle, et, s'armant d'un bâton, courut sur la grève pour déterrer des *clams;* mais, hélas ! la marée était trop haute : elle ne put trouver que quelques petits coquillages qu'elle m'offrit de bon cœur. Eux se régalèrent d'une espèce de *guémou*. Après mon léger repas, j'étendis mes couvertures au pied d'un arbre séculaire aux branches touffues, et le travail de la digestion ne troubla point mon sommeil. Le matin, je fus réveillé par un bruit qui sortait de mon arbre protecteur : en ouvrant les yeux, j'aperçois, perché au-dessus de ma tête, un gentil petit écureuil qui me regardait avec des yeux étonnés. De temps en temps il poussait un petit cri courroucé : il se plaignait, sans doute, dans son langage, de ce que nous étions venus troubler le repos de sa solitude.

Je me lève et crie à mes gens : « Debout! il est grand jour! » En un clin d'œil, le canot est à l'eau et nous sommes à la rame : nous avions hâte d'arriver quelque part, afin d'avoir un peu de nourriture et de renouveler ainsi nos forces affaiblies. Le vent était toujours contraire, les vagues avaient grossi et notre petit canot bondissait comme un faon de biche. De temps en temps la vague, en passant, nous lavait la figure. Au moment où nous doublâmes la fameuse pointe, nous fûmes inondés; le canot se remplit d'eau à moitié : mon bréviaire et quelques papiers que j'avais prirent un bain.

Au delà nous aperçûmes, au fond d'une baie très-étendue, la fumée d'un campement : nous nous dirigeâmes de ce côté en ramant avec une nouvelle vigueur. Il était dix heures quand nous atteignîmes le camp : il était occupé par plusieurs familles kouakouales qui se livraient à la pêche du saumon d'automne. Je saute à terre et je cours dans une loge en criant : « J'ai faim! j'ai faim! » La matrone du logis détache sa chaudière et met à cuire du saumon frais. En attendant, les enfants m'apportent une brassée d'une plante marine qui n'a pas mauvais goût. D'ailleurs, quand on a bon appétit, on trouve tout bon. Sans doute, la nourriture sauvage ne vaut pas celle des blancs, mais j'en serai toujours satisfait quand les sauvages me la donneront de bon cœur. Je suis vrai sauvage dans l'âme, et tout ce que les sauvages mangent, je puis le manger : depuis leur guémou jusqu'à leur halibot, qui est aussi dur à manger que du bois sec. Il n'y a qu'une chose que je ne puis encore aborder : c'est leur huile de petit poisson. Sous ce rapport, mon estomac n'est pas encore parfaitement indianisé ; mais, avec un peu de patience, cela viendra. Tout cela ne m'empêche pas de trouver bon ce qui est bon, et je crois franchement que le régime sauvage aide puissamment à développer la sensibilité des papilles nerveuses du palais. A mon retour des Nawatés, le Frère John Burn me servit une tasse de café et une jambe d'outarde. Je vous assure que je n'avais jamais auparavant trouvé au café une saveur si exquise et à l'outarde un goût si délicat. Maintenant que nous sommes de retour sains et saufs, nous

allons nous reposer un instant pour réparer nos forces...

Trois jours après, un canot nemkrès arrivait au Fort pour prendre le prêtre. Je pars de nouveau sans provision aucune ; mais mon plan n'eut pas le même succès. Quelques coureurs de Victoria, prétendus esprits forts, me tournèrent en ridicule. Il n'y eut que le jeune homme chez qui j'étais descendu qui me donna la nourriture nécessaire : les autres ne m'invitèrent point. Et comme mon Tahoutlas, c'est le nom du jeune homme, n'était pas riche en provisions, je fis pauvre chère.

Les Nemkrès ne montrèrent pas le même empressement pour la prière que les Nawatés. Au bout de quatre jours d'essais, je me décidai à partir. Mais j'eus un peu de peine pour quitter le camp. Quand je parlai de partir à mon jeune homme, il me demanda : « Que vas-tu payer ? » Vous connaissez la réponse : « Moi, rien. — A ce compte, répliqua-t-il, tu n'auras personne : les hommes causent beaucoup ; moi, j'irai volontiers, mais je suis le seul. » Les coureurs de Victoria avaient monté la tête à tous les Nemkrès. Il fallait pourtant partir, et partir gratis ! Comment faire ? Attendez. — Je dis à mon jeune homme : « Viens avec moi où sont les hommes ? » Il me conduit au bout du camp, où je trouve une grande partie des hommes réunis, occupés sans doute à discuter politique (sauvage, s'entend). Je commence tout doucement : « Je veux retourner ; il me faudrait un canot et des gens, etc... » Les coureurs de Victoria me lancent aussitôt à la tête : « Que vas-tu payer ? » Moi, je leur fis un discours pour leur montrer que ce n'était pas ainsi qu'il fallait traiter le prêtre, etc., etc. Je battais l'air. Voyant que mon éloquence demeurait sans effet, je pris un air sérieux et, regardant les coureurs de Victoria dans le blanc de l'œil, je prononçai ce qui suit avec le ton d'un oracle : « Inutile de tant causer : je veux partir aujourd'hui, ou nous *verrons*. Il me faut un canot et quatre hommes. Je ne paye rien. Est-ce clair ? Maintenant, arrangez-vous : j'ai fini de causer. » Je fais un demi-tour sur mon talon et retourne dans ma loge.

Mon coup d'autorité avait porté. Quelques moments après,

Tahoutlas rentre et dit : « C'est bon, on va partir ! » Quatre jeunes gens, armés de leur natte et de leur rame, étaient déjà sur la grève à m'attendre. Je monte dans le canot, hisse mon pavillon au bout du mât : à ce signal, tous les hommes ôtent leur couvre-chef, font le signe de la croix et me crient : « Adieu ! »

Pendant le trajet, mon jeune homme, Tahoutlas, tua un ours noir, à environ six milles de Fort-Ruper. Nous longions le rivage à cause de la marée contraire. Tout à coup, au détour d'une pointe, un des jeunes gens crie : « Sht : tlac (Un ours) ! » Aussitôt toutes les rames sont silencieuses, toutes les têtes s'inclinent dans le canot : on craignait de donner l'alarme au terrible quadrupède. Mon Tahoutlas prend son fusil et saute à terre : nous, dans le canot, nous nous cachions derrière une roche. J'avais envie de voir l'ours, mais j'avais beau regarder, je ne distinguai rien. Je demandai tout bas à mes compagnons où il se trouvait. Ils levèrent le doigt : « Ne vois-tu pas là-bas, loin, sur la grève, à la lisière du bois, une chose noire ? » J'avais beau écarquiller les yeux, je ne voyais rien, et cependant l'ours était là. Après une demi-heure d'attente, nous entendons un coup de feu suivi d'un grognement sourd et prolongé. Nous sautons sur nos rames et nous faisons voler le canot. Nous n'étions pas arrivés en face de l'endroit, que nous entendons un second coup de feu, suivi du cri de victoire : l'ours était par terre cette fois. Nous sautons hors du canot et nous nous dirigeons vers le lieu où nous avions vu la fumée, et là nous trouvons Tahoutlas assis sur le dos d'un grand ours noir étendu sans vie. Le jeune homme était fier. Il avait eu un moment d'effroi en voyant l'ours se diriger vers lui après le premier coup de feu, mais il avait eu le temps de se cacher derrière un arbre, de recharger son fusil et de faire à sa victime une dernière blessure.

Dès que ses gens furent de retour de la pêche, Chip, fidèle à sa promesse, revint au Fort prendre le prêtre. Lors de mon premier voyage, il me fit la remarque qu'il ne convenait pas que le prêtre couchât dans les loges sauvages au milieu de

la vermine et de la fumée, qu'il avait l'intention de bâtir une petite maison à la blanche pour servir de demeure au prêtre toutes les fois qu'il irait voir les Nawatés : je trouvai l'idée excellente et je lui fis des compliments. Cette fois il m'annonça que la maison était en construction et il m'invitait à venir présider aux travaux. Je partis donc emportant avec moi quelques livres de clous. Tout le temps de mon séjour on travailla à la construction : c'était une petite maison en planches sauvages : elle a douze pieds sur vingt. Ils se cotisèrent entre eux pour fournir les planches. Avec Chip, je fis le tour des loges et chaque famille donna son offrande. Le manque d'outils ne permettait pas à beaucoup de travailler simultanément : mon ouvrier le plus intrépide, c'était Chip.

On me traita comme un roi : c'était à qui m'aurait à manger chez lui. Je fus régalé de pommes de terre nouvelles, de poisson frais et de graines. Ils eurent bientôt remarqué que je faisais honneur à une certaine graine que nous appelons raisin sauvage et que les Anglais appellent *cellal-berry :* à partir de ce moment, quand quelqu'un voulait m'inviter, il commençait par envoyer sa femme cueillir le raisin sauvage.

Le chef me vantait toujours ses Nawatés, disant qu'ils ne sont pas buveurs comme les autres sauvages. Le jour de mon arrivée, on avait bu dans le camp. Pendant que je me chauffais chez Chip, les hommes vinrent encore autour du feu me souhaiter la bienvenue. Un de ceux qui avaient bu voulut venir aussi. Dès qu'il eut mis le nez à la porte, Chip lui fit signe de s'en aller (il ne voulait pas que je susse que l'on avait bu) : l'ivrogne s'avançait toujours. Chip avait beau lui faire signe : l'autre n'en faisait pas de cas. Là-dessus, le chef se lève, prend mon individu au collet, le pousse dehors en lui allongeant un grand coup de pied... Moi je causais avec les hommes, faisant semblant de ne pas savoir ce qui se passait sur l'arrière-scène, mais je disais tout bas : « C'est bien, Chip, tu es chef. »

La boisson fait le malheur de ces sauvages : c'est la première chose à proscrire. Pendant mon séjour à Nawaté, ar-

riva un canot memlelakrêla chargé de wisky : si j'avais pu le savoir à temps, les trafiquants n'auraient pas débarqué. Dès que je suis sûr du fait, je vais les trouver et leur dis : « Vous avez de la boisson, gare à vous si vous donnez à boire ici ! » On ne tint pas compte de ma défense. Un jour, après midi, nous travaillions à ma maison, : peu à peu tous mes ouvriers disparaissent les uns après les autres. Je ne savais ce qu'ils étaient devenus. Tout à coup l'idée me vient : ils sont à boire ! Je fais le tour des loges et je finis par trouver tous mes hommes réunis et assis en cercle : un jeune homme, armé d'une bouteille et d'un verre, faisait la ronde, donnant la goutte à chacun. Dès que mon ombre se montra à la porte, la bouteille et le verre disparurent comme par enchantement. Je demande en entrant : « Que fait-on ici ? on boit ? »

L'échanson vient aussitôt au-devant de moi : « Non, non, on va faire une distribution de couvertures. — On a bu, » dis-je, et je montre du doigt, dans un coin, une bouteille vide qu'on n'avait pas eu le temps d'escamoter. Il court prendre la bouteille : « Tiens, c'est vide ! Oui, nous avons bu chacun un tout petit coup : une bouteille entre tous ! Regarde, nous sommes nombreux ! mais maintenant, c'est fini. Tu peux t'en aller. Va, n'aie pas peur, on ne boira pas. — Je veux que tout le monde quitte cette maison, » dis-je d'une voix solennelle. Mais ils n'entendaient pas de cette oreille : ils avaient goûté la boisson et ils en voulaient encore. Aussi firent-ils tous leurs efforts pour me forcer à partir : « On va distribuer des couvertures. » Je leur dis carrément : « Je serai le dernier à quitter cette maison, » et je vais m'asseoir dans un coin. Sur ces entrefaites, je vois circuler derrière les couvertures une boîte en fer-blanc remplie de boisson. Je me lève : « Qu'on me donne cette boîte. » L'échanson la saisit et ne veut pas me la livrer : d'un coup de pied, je la fais voler en air et je l'arrose, lui et moi, de la maudite boisson. Ce fut tout un remue-ménage : on parle haut. J'impose silence et je commande encore : « Je veux qu'on quitte cette maison. Qui est ici le chef ? personne, je le vois. Si tu es chef, Chip, tu feras sortir tes gens et tout de suite. » Chip

élève la voix et tout le monde défile devant moi : je fus le dernier à quitter la loge, j'en fermai la porte sur les marchands de wisky. On but encore dans le camp, mais la nuit, en secret, quand on savait que je dormais.

Un matin, j'étais assis à côté du feu, pendant que la femme du chef me préparait à déjeuner. Un jeune homme qui avait bu vint s'asseoir à côté de moi : il me présenta la main ; je la refusai en disant : « Va-t'en, tu as bu, le prêtre ne touche pas la main à des ivrognes. » Cela ne lui allait pas : il essaya tous les moyens de me gagner : il épuisa les ressources de l'art oratoire, il me dit qu'il n'était pas ivre, qu'il savait bien la prière, qu'il avait le cœur bon. Il m'invita à aller manger dans sa loge. A toutes ses instances, je ne répondais qu'un mot : « Va-t'en, tu as bu ; le prêtre ne va pas manger chez des ivrognes. » Il y avait du monde dans la loge : bientôt on sut dans tout le camp comment j'avais traité ce jeune homme parce qu'il avait bu, et depuis, quand quelqu'un se livre à la boisson, il se garde bien de m'approcher.

Pour me reconduire au Fort, Chip ne vint pas : il me donna deux hommes et trois enfants, et il leur recommanda expressément de retourner aussitôt après m'avoir déposé sur le rivage et de ne pas dormir à Fort-Ruper. Pourquoi ? Chip avait sans doute de bonnes raisons. Nous allions partir, quand la femme du chef vint au canot avec un vase de pommes de terre cuites : « Chef, c'est pour toi, afin que tu n'aies pas faim pendant la route comme la dernière fois que tu es venu. » Je fus flatté de cette marque d'attention. Mais devinez dans quel vase elle m'apporta ma provision, dans quel vase je mangeai tout le temps que je fus à Nawaté ?... J'en avais deux à mon service : dans l'un, on me servait le poisson ; dans l'autre, mes pommes de terre.

Peu de temps après mon retour, j'appris que l'un de ceux qui m'avaient ramené au Fort venait d'être assassiné par les Kouakouals : c'était l'esclave de Chip, nomme Kiok, un brave homme que j'aimais beaucoup. Je fus sincèrement affligé en apprenant la nouvelle de sa mort. Kiok était venu traiter au Fort-Ruper. Un dimanche matin, il s'en retournait tout seul

dans son petit canot. A peine était-il sorti de la baie, qu'un canot kouakoual monté par trois jeunes gens se mit à sa poursuite : ils l'atteignirent à six milles d'ici, et en l'abordant ils l'assassinèrent.

Pourquoi les Kouakouals ont-ils assassiné Kiok ? Je n'en suis pas certain, mais je suis persuadé que le prêtre y est pour beaucoup. Les Kouakouals étaient irrités de voir les Nawatés venir prendre le prêtre : ils firent tout ce qu'ils purent pour les en détourner. Voyant que leurs paroles n'avaient pas d'effet, ils ont eu recours aux voies de fait. Mais la mort de Kiok n'est pas restée impunie.

Dès que Chip apprit le meurtre de son esclave, il vint au Fort avec un canot rempli de guerriers. Avant d'agir, il voulut nous consulter. Nous lui dîmes de ne pas engager la lutte, mais de porter plainte au navire de guerre qui est chargé de la police de la côte. Chip suivit notre conseil et s'en retourna sans commettre aucun acte d'hostilité. Le navire parut bientôt; mais il ignorait encore le crime et il passa outre. A son retour, il met ses chaloupes à l'eau et envoie à terre une centaine de soldats, avec ordre de ramener prisonniers les trois jeunes gens accusés du meurtre de Kiok. Tout ceci se passait à notre insu. Nous entendions du bruit dans le camp, mais sans en connaître la cause. Le matin, les enfants du Fort étaient venus à l'école comme à l'ordinaire. Je les accompagnai après la leçon. Quel n'est pas mon étonnement, en débouchant dans le camp, de voir les soldats anglais rangés en ordre de bataille au pied du glacis du fort, et les sauvages, la figure barbouillée de noir, tous armés de fusils, d'arcs et de flèches, dansant, criant et faisant du bruit! Je passai derrière le camp avec les enfants et j'entrai au fort par une porte dérobée. Toutes les portes étaient fermées et les engagés de la Compagnie étaient à la galerie. Dès qu'on m'aperçut, on vint m'ouvrir, et je montai aussi à la galerie afin d'être témoin des manœuvres.

La marée était basse, et la mer en se retirant avait mis à découvert une grande plage de sable blanc. Les sauvages s'y réunirent en brandissant leurs armes, en poussant leur cri de

guerre et en faisant mille grimaces : ils essayaient sans doute d'effrayer les soldats anglais.

L'officier qui commandait les troupes était un homme calme. Il fit exécuter à ses soldats une manœuvre qui me plut beaucoup. Pendant que les sauvages faisaient leurs simagrées sur la grève, il commande à ses troupes de marcher droit à eux. Les sauvages ouvrent leurs rangs pour leur faire place et se groupent à droite et à gauche. Les Anglais se partagèrent en deux corps faisant face aux deux groupes et se postèrent comme pour leur dire : « Eh bien ! quand vous serez prêts ! » Les sauvages, devenus plus humbles, se retirèrent peu à peu et laissèrent les soldats maîtres de la grève. Ceux-ci gardèrent leur position pendant quelque temps, puis mirent leurs fusils en faisceaux et se livrèrent à la promenade pour se réchauffer les pieds, car il faisait bien froid. Ces événements se passaient quelques jours avant Noël et nous avions une neige abondante.

L'officier donna une heure aux sauvages pour délibérer : si, dans une heure, les trois jeunes gens n'étaient pas livrés, on devait bombarder le camp. Là-dessus, je m'en retournai à la maison. En traversant le camp, je rencontrai un des chefs, je lui dis : « Joë, ceci va mal, il va vous arriver malheur ; ce n'est pas ainsi qu'il faut agir. Tu es chef, parle à tes gens, fais rentrer tous les fusils et livrer les trois jeunes gens, autrement on va brûler vos maisons et briser vos canots. » Il ne voulut pas m'écouter. « C'est bon, faites à votre tête, vous verrez ce qu'il en adviendra. »

Après le dîner, nous vînmes tous les trois au Fort : en cas d'un bombardement, nous n'étions pas en sûreté dans notre maison. L'heure d'armistice écoulée, les soldats remontent dans leurs chaloupes et s'en retournent au navire, qui vient se placer au milieu de la baie, en face du camp, et commence à parler tout haut. Les sauvages, qui ne s'attendaient pas sans doute à cette conclusion, voyant que ce n'est plus un jeu, prennent leurs jambes de dimanche et se sauvent dans les bois ; il fallait les voir courir, les pauvres diables ! Il paraît que les pointeurs du navire n'étaient pas des plus habiles,

les bombes et les boulets ne firent pas grand mal : une seule loge s'écroula.

Les sauvages, néanmoins, commencèrent, ou plutôt feignirent de commencer à avoir peur. Ils vinrent crier au Fort qu'ils consentaient à livrer les trois jeunes gens. M. Compton, le bourgeois, leur dit de baisser leurs pavillons et de hisser un pavillon blanc. Des jeunes gens courent aussitôt dans le camp pour exécuter la manœuvre prescrite. Le navire continuait de tirer. Pendant que l'un des sauvages se hâtait de hisser le pavillon, un boulet s'enfonça dans la côte à quelques pieds au-dessous de lui : il fit quelques pas en arrière, mais il revint à la charge et ne se retira qu'après avoir réussi dans son entreprise. Mais le vaisseau ne fit attention à aucun de ces signaux et continua son feu. Ce ne fut que lorsque M. Compton eut arboré un drapeau blanc que le navire arrêta son feu. Aussitôt une chaloupe est envoyée ; mais aucun des sauvages ne vint parlementer. L'officier n'était pas de bonne humeur. Comme il était tard, on suspendit l'affaire jusqu'au lendemain, et nous nous retirâmes chez nous.

Les sauvages furent sur pied toute la nuit, ils charriaient leurs effets dans les bois ; c'était une preuve qu'ils ne voulaient pas livrer les meurtriers. De bon matin, les soldats étaient à terre, ils prennent possession du camp et l'officier fait dire aux sauvages que si dans une demi-heure les trois coupables ne sont pas livrés, il brûlera tout. Mais les sauvages n'envoyèrent aucune réponse. Au signal donné, les soldats s'arment de leur épée et se mettent à couper, trancher, démolir et enfin à brûler. C'est un spectacle effrayant que celui d'un camp en feu ; les loges, en bois de cèdre, brûlaient avec une rapidité effrayante et un petillement formidable ; quand la flamme s'éleva au-dessus des loges, les femmes du fort se prirent à pleurer. Pour nous, nous ne pouvions que reconnaître un châtiment exercé par la justice de Dieu à l'égard d'une peuplade qui avait abusé de toutes ses grâces. Les maisons brûlées, on brisa les canots. Les soldats emmenèrent à bord une vingtaine de prisonniers en guise d'otages. Et la journée était finie...

Un petit incident se mêla à ces scènes douloureuses. Laissez-moi vous le raconter. Il y avait dans le camp un corbeau apprivoisé auquel on avait coupé les ailes. Un marin le vit perché sur un canot. Le prenant pour un corbeau sauvage et étonné de sa hardiesse, il saisit une pierre et la lui lance. Le corbeau ne s'envole pas. Il en ramasse une seconde, une troisième, une quatrième, s'approchant de plus en plus près à chaque coup. Le corbeau se contentait de baisser la tête et de regarder le marin de travers. Celui-ci, furieux, fait entendre un juron énergique, s'élance sur le corbeau le sabre haut et lui tranche la tête.

En retournant à la maison, nous passâmes sur les ruines fumantes du camp. Les sauvages commençaient à sortir de leurs cachettes, et, la fureur dans les yeux et la rage dans le cœur, ils regardaient en silence les restes de leurs loges. Le navire anglais a donné une leçon aux sauvages, Dieu veuille qu'ils sachent en profiter !...

Depuis longtemps déjà, nous avions résolu de placer le centre de la Mission ailleurs. Les environs du camp Memléla-Kréla nous semblaient réunir tous les avantages désirables. Lors de notre grande tournée, nous avions visité plusieurs places dans ces parages. Dès avant l'hiver, le P. Durieu voulait faire un voyage à ce camp, afin de sonder les sauvages et de choisir définitivement le lieu de la nouvelle résidence. Mais il ne nous fut pas facile de mettre notre plan à exécution ; nous étions prisonniers à Fort-Ruper : impossible de trouver un canot. Les Kouakouals ne voulaient pas nous conduire et empêchaient les sauvages des autres tribus de nous prendre à bord. Plusieurs fois on nous avait promis le passage, mais les canots s'éloignaient à notre insu. — Il y a des bigots quelque part qui veulent nous mettre des bâtons dans les roues... Nous étions déjà prêts à jeter notre manteau sur l'eau et à naviguer à la façon de saint Raymond de Pennafort, mais il nous restait encore une ressource et nous résolûmes de l'employer.

Le steamer de la Compagnie qui fait la traite des fourrures le long de la côte devait, sous peu, passer à Fort-Ruper ; de-

mander un passage à bord, emprunter le canot de plaisance de M. Compton et tenter la fortune à nous deux, ce fut le plan arrêté. Le steamer devait passer à quinze milles du camp Memléla-Kréla, nous nous ferions débarquer à cette distance, et, dans notre petit canot, nous achèverions la route : plan superbe, adopté à l'unanimité des voix. Aussi, dès que le steamer arrive, nous allons visiter un illustre passager, le docteur Tolmie, un des hauts employés de la Compagnie, comme qui dirait le Père Visiteur des forts. Il nous reçut parfaitement bien ; nous lui parlâmes de notre plan, il nous dit : « *Certainly* », et daigna même venir voir notre modeste demeure.

Enfin, le 31 janvier, nous pouvons quitter Fort-Ruper, en quête d'une nouvelle résidence. Vers les dix heures du matin, nous étions sur le pont de l'*Otter*, notre petit canot était hissé à bord ; le steamer siffle et nous partons ; belle journée, ciel bleu, soleil splendide, vent froid du nord-ouest. Pendant la marche, nous fîmes connaissance avec un ministre, le R. Gribbel, qui revenait à Victoria de la mission protestante de Methla-Kathla : il se promena tout le temps avec nous sur le pont.

A deux heures de l'après-midi, nous arrivons à l'endroit où nous voulions quitter le steamer. On s'arrête donc au milieu du chenal ; on lance notre petit canot, nous disons adieu à nos connaissances du steamer et nous descendons dans notre fragile embarcation. Les passagers, ne sachant pourquoi le steamer s'arrêtait ainsi au milieu de sa course, accoururent sur le pont pour en connaître la raison, et quand ils nous virent tous les deux dans notre petit canot, il leur sembla étrange que deux Prêtres s'exposassent ainsi à la fureur des vagues, et plus d'un, sans doute, dut se dire, en nous voyant partir : Ce sont des gens noyés. La mer était grosse, le vent soufflait avec force, notre canot était bien petit et nous nous trouvions loin du rivage. Mais nous n'avions pas peur, et nous étions fiers de montrer à ces Anglais protestants que le Missionnaire catholique, le Missionnaire français n'est pas une poule mouillée et sait payer de sa personne. Le steamer eut

l'attention de s'arrêter jusqu'au moment où nous nous trouvâmes à portée du rivage, il continua alors sa route, nous croyant à l'abri de tout danger.

Nous abordâmes dès que nous pûmes le faire facilement; nous avions besoin de respirer un peu et de vider le canot qui s'était à moitié rempli d'eau. Arrivés à terre, le P. Durieu me dit : « Je ne vous croyais pas autant de sang-froid; c'est bon, nous avons fait nos preuves, nous pouvons naviguer maintenant sans crainte. » Le plus dangereux était passé. Il s'agissait de trouver le camp Memléla-Kréla, ou plutôt un emplacement que nous avions visité lors de notre grande tournée. Nous avions à nous frayer une route à travers un dédale inextricable d'îles sans fin, où les sauvages eux-mêmes s'égarent et où nous n'avions passé qu'une fois. Le soleil était encore haut : il y avait encore beaucoup d'huile dans la lampe, comme disent les Canadiens, mais il nous restait à parcourir une douzaine de milles. Nous nous avançâmes jusque vers le coucher du soleil, lorsque, trouvant que nous avions à lutter contre un courant trop fort, nous crûmes devoir camper pour attendre un changement de marée. Nous rencontrâmes une jolie place : c'était l'emplacement d'un ancien village. Chercher de l'eau, faire du bois, allumer le feu, préparer le souper, tout alla comme sur des roulettes. Le P. Durieu est un vieux routier qui sait plus d'un tour, *he is up to every thing*, comme dirait le Frère Burn. Mais il faut vous faire l'inventaire de nos richesses : pour toute batterie de cuisine, nous avions une petite théière; pout tout instrument tranchant, une hache et un canif; pour provisions, un pain et un peu de farine, du thé et un peu de sucre. *Je m'accuse que c'est tout.* Le cuisinier eut bientôt crié : « Le thé est prêt. » Mais comment faire? sans cuiller, sans tasse, sans couteau! C'est peu de chose, on court chercher sur la grève une coquille, on l'emmanche d'un petit bâton et on a une superbe cuiller. Cela fait, on s'assied par terre à côté de la marmite, tenant d'une main son gigot de pain dans lequel on mord à belles dents, sans crainte de manquer aux règles de la politesse, et, de l'autre, la cuiller improvisée avec laquelle on puise dans la gamelle à tour de rôle.

Après souper, nous avions notre office à réciter; il n'y avait plus d'huile dans la lampe depuis longtemps; nous disons notre Rosaire en nous promenant sur une belle grève de sable blanc. Le silence, la solitude, la beauté de la nuit, tout nous portait à bien prier. Quand nos prières furent finies, nous nous promenâmes longtemps encore. La nuit était réellement délicieuse; le vent était tombé, la mer s'étendait devant nous polie comme une glace, argentée par les rayons de la lune qui se levait belle et radieuse dans un ciel sans nuages.

Dès que la marée eut changé, nous lançâmes encore notre canot à l'eau et nous continuâmes notre route. Notre petite nacelle glissait sur la surface unie des eaux; c'était un plaisir de voyager ainsi la nuit, au clair de la lune, dans la solitude. Il faisait un peu froid, pas trop, assez pour nous empêcher de suer en ramant de toutes nos forces. Nous errions à l'aventure. Quand nous nous crûmes aux environs d'un emplacement que nous voulions visiter encore, nous abordons, nous allumons du feu et nous étendons nos couvertures au pied d'un arbre; nous nous glissons sous leur abri pour attendre le matin.

Le lendemain, quand le jour vint nous éclairer, nous reconnûmes les lieux : nous étions à la place voulue. Marie avait bien guidé ses Missionnaires; nous avions débarqué dans la baie au fond de laquelle on a bâti la nouvelle résidence. Nous passâmes toute la journée à courir dans les bois, à examiner le terrain, les arbres, etc. Le soir, nous nous rendîmes au camp qui se trouvait à un mille et demi de là.

Pour abréger, je vous dirai que les sauvages nous firent assez bon accueil et nous invitèrent à venir demeurer chez eux. Le chef, chez qui nous étions descendus, nous donnait à manger. Dès que la vieille nous voyait mettre notre petite chaudière sur le feu, elle comprenait ce signal et nous préparait soit du poisson, soit des coquilles. On nous invitait aux grands repas et tous les soirs nous avions la place d'honneur à la représentation. C'était l'époque des grands jeux d'hiver. Je ne vous en parle pas maintenant, ce sera le sujet d'une autre lettre. D'ailleurs, je ne suis pas encore assez au courant

de toutes leurs fables pour pouvoir vous donner là-dessus des détails exacts. Pour cela, il faudrait bien connaître la langue, chose assez difficile, par la raison que tout rapport entre blanc et sauvage se fait en *tchinouk*, jargon ineffable qui a l'avantage d'être connu depuis la Californie jusqu'à l'Amérique russe, peut-être plus loin.

Comme le camp Klaouitsis n'est pas loin, quatre milles seulement, nous crûmes devoir aller parler à ces sauvages de notre intention de venir demeurer à Rarouaïs, c'est le nom de la nouvelle résidence. Donc, un jour après midi, nous lançons notre petit canot et nous voguons vers les Klaouitsis. La marée était pour nous et nous filions bien. Le courant de la marée est très-fort au milieu de ces îles. Malheureusement, nous étions partis un peu trop tard. La marée tourna contre nous avant notre arrivée. Nous tombâmes même dans un mauvais courant qui, malgré tous nos efforts, nous entraînait vers les Memléla-Kréla. Je ne sais où il nous aurait emportés si nous n'étions parvenus, en réunissant tous nos efforts, à gagner un petit îlot solitaire au milieu du chenal. Nous mettons pied à terre pour respirer un peu et pour nous concerter à notre aise. Comment faire? Allons-nous passer la nuit sur ce rocher? il est tard, point d'eau pour faire un peu de thé, point de bois pour se réchauffer, et il fait terriblement froid! Faut-il essayer encore de vaincre le courant? Nous nous décidons à patienter, et, pour tuer le temps, nous nous mettons à parcourir notre îlot solitaire; ce fut bientôt fait. Mais ne voilà-t-il pas que nous trouvons de l'eau douce dans le creux d'un rocher; un peu plus loin, nous rencontrons du bois sec. La Providence avait eu soin de nous ménager tout ce qu'il nous fallait : *Jacta cogitatum tuum super Dominum et ipse te enutriet*. Tout triomphants, nous allumâmes un grand feu, nous préparâmes une bonne tasse de thé pour ranimer nos forces, et maintenant, recommençons la lutte. Nous attachons une corde au canot, je saute dedans et, avec ma rame, je l'empêche de se briser contre les rochers, pendant que le P. Durieu le hale jusqu'à l'endroit où le courant, frappant le rocher, se divisait en deux. Là, je maintiens le canot en équilibre

pendant que le P. Durieu me rejoint, et quelques vigoureux coups de rame nous lancent hors de ce mauvais pas.

Les sauvages ne nous firent pas grand accueil, nous n'y passâmes qu'un jour. En retournant de chez les Klaouitsis, je crus un instant que c'en était fait de nous. Le vent sud-est nous surprit en route et se mit à souffler avec une force sans égale; nous étions au milieu du chenal, loin du rivage, et il nous était impossible d'aborder. Nous dansions, et à chaque contredanse l'eau nous lavait la figure. Nous pûmes atteindre une méchante petite île et nous y campâmes pour la nuit.

Pendant que nous étions chez les Memléla-Kréla, les Kouakouals y arrivèrent en foule. Ils firent tout ce qu'ils purent pour empêcher la réalisation de notre projet; ils inventèrent des histoires comme les sauvages en savent inventer, ils menaçaient de briser le canot qui viendrait prendre nos effets à Fort-Ruper. En dernière analyse, nous eûmes le dessus. On nous donna un grand canot, le plus grand du camp, pour transporter nos bagages. Le mercredi des Cendres, 14 février 1866, nous quittions le Fort, le P. Durieu, le Frère Burn et moi; nous allions commencer notre établissement de Rarouaïs. Nous avons fait un rude carême; mais je crois que je ferai mieux de vous réserver le détail de nos travaux pour plus tard, ma plume commence à se fatiguer et il faudrait avoir toutes mes forces afin de vous décrire les difficultés et les obstacles que l'on rencontre à chaque pas en fondant un nouvel établissement, afin de vous montrer ces trois Oblats, débarqués sur le rivage de Rarouaïs, n'ayant pas une place où mettre le pied, et cela au cœur de l'hiver; nous ne pouvions même trouver un lieu pour dresser une tente, nous avons été obligés de conquérir le terrain pied par pied. Notre ennemi, c'était le bois. Le P. Durieu disait, au milieu de nos fatigues : « Nos successeurs jouiront du fruit de nos travaux, sans se douter de ce qu'il nous en a coûté pour rendre ces lieux habitables. » Moi, j'ai perdu à la bataille ma soutane, mon chapeau, mes souliers, mon pantalon, une partie de ma peau, et celle qui me restait, qui n'a jamais été bien blanche de sa nature, ressemblait alors littéralement à celle d'un

nègre : elle était saturée de gomme, de poix, de sueurs, de poussière, etc.

31 *juillet* 1866. Le R. P. Durieu, avec les Frères Blanchet et Surel, se trouve à Rarouaïs; le Frère Burn a été rappelé par Monseigneur il y a quelque temps. Ils bâtissent une maison plus confortable que la hutte qu'ils habitaient. Je me trouve seul à Fort-Ruper, et votre serviteur y remplit toutes les fonctions que lui impose sa solitude. Il est son propre cuisinier, et un bon, je vous le garantis. Il a ses idées à lui de l'art culinaire, et comme il est tout seul, il peut suivre ses idées sans déplaire à personne : quand il est content, tout le monde est content. Il n'aime pas la cuisine longue et compliquée, son système est court et simple. Le temps est-il humide, il dit : « Tiens, du feu ! cela me ferait du bien. » Et comme il est économe, il profitera de l'occasion pour faire cuire une marmite de quelque chose, voilà la cuisine préparée pour quelques jours ; on puise là-dedans tant que cela dure. N'est-ce pas court, simple, économique ? Jugez.

Mes sauvages sont toujours éloignés du Prêtre ; les enfants du Fort viennent à l'école, les engagés de la Compagnie, avec leurs familles et quelques rares sauvages, assistent au service divin le dimanche. Voilà tout ce qu'il m'est donné de faire pour le salut de ces âmes ! Oh ! priez bien pour moi et pour mes pauvres sauvages ! c'est tout ce que je vous demande en retour de ce long entretien.

J. M. J. Le Jacq, o. m. i.

VII. La résidence des Snohomish, ou Mission de Saint-François-Xavier, est la plus ancienne des Missions du Vicariat du Pacifique ; elle est située dans l'État de l'Orégon et fait partie du diocèse de Nesqualy. Nous connaissons les travaux auxquels nos Pères s'y sont livrés. Le R. P. Chirouse dirige l'école que fréquentent les enfants sauvages et s'occupe, en même temps, avec un autre Père, de l'évangélisation des tribus qui habitent les bords de la baie Puget Sound. En 1865, il avait pour compagnon le

R. P. Jayol, qui fut remplacé, au mois de septembre, par le R. P. Grandidier.

Le R. P. Grandidier a été envoyé chez les Snohomish, après avoir exercé le saint ministère dans plusieurs Missions importantes confiées à son zèle. On se rappelle le voyage qu'il fit en 1861 aux mines du Caribou et les fatigues qu'il eut à endurer. Il lui fallut près d'une année pour se remettre des suites de cette longue et pénible excursion. Quand ses forces revinrent, l'obéissance l'envoya à New-Westminster, où il eut à visiter les tribus sauvages échelonnées sur les bords du Fraser et à seconder le zèle infatigable du R. P. Fouquet. Dieu lui ménagea une grande consolation en lui fournissant l'occasion d'assister à sa mort une pauvre Irlandaise qui demeurait à Fort Yale. Ce voyage se fit avec une rapidité merveilleuse, mais non sans fatigues et sans danger.

Quelque temps après son retour à New-Westminster, le P. Grandidier dut se rendre avec le Frère Guillet à Fort-Hope : c'était à l'époque où les Pères de la Mission du lac Okanagan venaient chercher leurs provisions. Bientôt Mgr d'Herbomez, le R. P. Durieu, alors chargé de la Mission du lac Okanagan, le R. P. Grandidier et le Frère Guillet se trouvèrent réunis à Fort-Hope et passèrent plusieurs jours ensemble. « Quelle douce consolation, dit le P. Grandidier, pour des frères de se revoir, de s'embrasser après une si longue séparation, que doit suivre une séparation plus longue encore ! Qu'ils sont précieux et courts les moments que l'on passe ensemble ! Que de choses on se dit, que de retours on fait vers les rivages de notre patrie où nous avons laissé tant d'êtres aimés, tant de frères chéris ! Mais, quelque courte qu'elle soit, c'est une consolation que le Seigneur nous ménage, et du fond du cœur nous l'en remercions. C'est surtout quand on est éloigné de ses frères, jeté au loin en senti-

nelle perdue de la religion et de la civilisation que l'on sent le prix de l'union de la famille, de ces liens si tendres et si forts qui unissent tous les membres de notre Congrégation. »

Après avoir accompagné le P. Durieu pendant quelques milles, le P. Grandidier revint à Fort-Hope, qu'il trouva plus triste et plus solitaire. Mais les sauvages l'appelaient. Un ministre anglican était entré dans sa bergerie et avait attiré les sauvages en leur promettant des papiers. Il leur disait : « Le papier du prêtre est bon, mais le mien est bon aussi. » Ces papiers n'étaient pas autre chose qu'une feuille de papier ordinaire sur laquelle il écrivait en caractères grecs le nom du porteur. Cette distribution terminée, il leur fit une instruction et les invita à assister, une bible entre les mains, à l'office qu'il devait célébrer. Plusieurs chefs étaient venus prévenir le Père qui se disposait à se rendre au milieu des sauvages, lorsqu'une lettre du R. P. Vicaire l'appela à Victoria. Il était désigné pour la fondation de la Mission de Fort-Ruper.

Cette fondation offrait de grandes difficultés. « Les sauvages de ce district, dit le P. Grandidier, sont de vrais sauvages ; à peine si de la civilisation des blancs ils ont glané l'habitude de jeter une couverture sur eux-mêmes pour cacher leur nudité ; encore bien souvent la rejettent-ils comme trop embarrassante. Ils ont parachevé leur corruption par un commerce avec les blancs digne de Sodome et par un abus effréné des liqueurs fortes. Ils sont en outre féroces et sanguinaires. Dernièrement encore ils ont tué deux hommes et deux femmes, et emmené prisonniers ou esclaves deux enfants appartenant à une autre tribu. Ils ont la coutume de mettre leurs morts dans une caisse de deux à trois pieds carrés et ils la hissent sur un arbre à une branche duquel ils l'attachent ; quelquefois le même arbre a jusqu'à douze ou quinze ornements

de ce genre. Une fois, il y a peu d'années, un d'entre eux but si copieusement des liqueurs fortes qu'il tomba ivre-mort. Les sauvages, croyant qu'il avait rendu le dernier soupir, l'ensevelirent dans sa caisse, où, pour le faire entrer, ils lui plièrent les genoux contre la poitrine, et le hissèrent sur son arbre. Un blanc, en passant, entendit des soupirs, aperçut des mouvements et alla avertir les sauvages. Ceux-ci ne voulurent pas croire que leur prétendu mort ne fût pas mort. Cependant, quand leurs oreilles les convainquirent du fait, ils ne se hâtèrent pas de le descendre, mais ils se dirent : « Il est allé dans la terre des esprits, s'il revenait parmi nous, il nous ferait du mal ; qu'il reste avec les esprits ! » Et ils le laissèrent mourir. Je tiens l'histoire de la bouche du commis du fort.

« Pendant que nous étions à Fort-Ruper, le maître de l'école anglicane des Chimséans s'y arrêta avec son collègue, et tous les deux ils allèrent dans les loges inviter les sauvages à ne pas venir nous écouter. Hélas ! ce n'était point nécessaire ! »

Le P. Grandidier ne resta à Fort-Ruper que trois mois. Il y fut remplacé par le P. Le Jacq, qui « sauta, dit-il, de la cathédrale de Victoria dans la hutte des sauvages, et de professeur de langues devint étudiant dans l'art culinaire. » Et le Missionnaire ajoute, en s'adressant au Supérieur Général : « Oh ! mon bien-aimé Père, tâchez de nous envoyer du renfort ; les ministres nous dépassent ; ils viennent de fonder une nouvel établissement sur la rivière Naas, au-dessus du fort Simpson. Il faudrait leur disputer le terrain et nous ne le pouvons faute de sujets. Ayez pitié de nous et de nos sauvages, et envoyez-nous des Oblats, car qui dit Oblat dit tout, et nous tâcherons de leur prouver qu'ici, aux extrémités du monde, nous n'avons pas perdu l'esprit de la famille, l'esprit et l'héritage de notre bien-aimé Fondateur, la charité entre nous.

Nous leur montrerons que nous sommes des frères, quoique des frères sauvages, et nous leur adoucirons les sacrifices qu'ils font en quittant leur famille et leur patrie. Laissez-nous donc crier vers vous le cri d'alarme des anciens chevaliers : Oblats de Marie Immaculée, à la rescousse ! »

De retour à Victoria, le P. GRANDIDIER fut envoyé sur le Fraser, où il reprit sa vie de Missionnaire errant. Pendant que le P. FOUQUET poussait ses pas jusqu'à l'île Charlotte, il visita les Missions intérieures, et tous les deux, revenus le même jour de leurs excursions, assistèrent à la grande fête de la reine Victoria que nous a racontée le R. P. GENDRE.

Peu de temps après, dans une nouvelle visite aux tribus sauvages de l'intérieur, le P. GRANDIDIER eut la consolation de baptiser plus de deux cents enfants : ce fut au prix de mille dangers et de mille privations. Nous connaissons maintenant l'état des routes qui traversent ces contrées désertes : le voyageur y est continuellement exposé à perdre la vie. Le Seigneur a veillé sur son Missionnaire, et, dans plusieurs circonstances, sa protection s'est manifestée d'une manière très-sensible. Le généreux Oblat a pu apprécier aussi l'hospitalité des mineurs, et une famille chinoise est venue généreusement à son aide, au moment où ses privations atteignaient leurs dernières limites. Et c'est au milieu de ces pérégrinations qu'il faisait une abondante récolte d'âmes. Aussi ajoute-t-il : « Il faut bien que les grâces que nous répandons, la force que nous avons pour supporter nos souffrances nous viennent de quelque part : ce n'est pas de nous, qui ne sommes que le canal. C'est alors que nous comprenons le bonheur d'appartenir à une Congrégation où nous sommes solidaires les uns des autres.... Oui, c'est aux prières de nos frères que nous sommes redevables de tant de consolations

et de faveurs. C'est pourquoi nous nous réjouissons d'appartenir à cette petite société de Marie. Nous remercions Dieu d'abord et Marie Immaculée et ensuite tous nos Frères : qu'ils continuent de prier pour nous ! »

En revenant à New-Westminster, le P. GRANDIDIER s'arrêta à Sainte-Marie pour voir le P. GENDRE. Les enfants étaient en vacances. Leur maître, si zélé, travaillait de l'autre côté du fleuve, mais il avait laissé sur la porte de la maison un grand avis annonçant son prochain retour. Pour le hâter, le P. GRANDIDIER se mit à sonner la cloche à toute volée et le P. GENDRE accourut bientôt : les deux Oblats tombèrent dans les bras l'un de l'autre: *Ecce quam bonum !*

A New-Westminster, une lettre attendait le Missionnaire voyageur : elle l'appelait à Victoria. Là, Mgr D'HERBOMEZ lui fit connaître sa destination ultérieure : il devait aller chez les Snohomish remplacer le P. JAYOL, nommé directeur de la Mission du lac Okanagan. Le P. GRANDIDIER a visité pendant l'hiver de 1865-1866 les tribus de Puget-Sound. Il nous promet le récit de cette première visite, qui a été suivie d'une nouvelle excursion vers les mines du Caribou, où le P. GRANDIDIER a été envoyé pour fonder une nouvelle résidence, au milieu de ces contrées privées de secours religieux.

L'arrivée du P. GRANDIDIER à Saint-François-Xavier était le signal de départ pour le P. JAYOL. Dans une lettre en date du 7 septembre 1865, ce Père décrit les témoignages d'affection que lui ont prodigués les Snohomish :

En quittant les sauvages, j'ai été surpris de leur sensibilité. On ne s'attendait à rien de semblable. Plusieurs de nos enfants de l'école pleuraient en me disant adieu. Celui qui nous sert de Frère convers me serrait les mains en sanglotant, il me demandait pardon de ses négligences, de ses oublis et me

remerciait de mes réprimandes, « de tout ce que tu faisais, disait-il, pour me rendre bon. » J'ai vu plusieurs de nos sauvages sur mon chemin; j'en ai été d'autant plus satisfait, qu'ils étaient du nombre de ceux que j'ai eus à Saint-Joseph d'Olympia. Ils m'ont exprimé un bien grand regret, et dans leur surprise et affliction : « C'était toi, disaient-ils, que nous avions vu le premier, qui nous avais baptisés, et nous t'aimions spécialement pour cela. Mais puisque le bon Dieu t'appelle ailleurs, c'est bon, va! » Je les ai quittés en leur promettant bien de ne jamais les oublier, et nos regards se sont détournés, chacun s'empressant de cacher les larmes qui s'échappaient de ses yeux. La sincère reconnaissance de ces pauvres enfants des bois m'avait tellement impressionné, que je ne pouvais ouvrir les yeux pour dire mon bréviaire; le mal de mer, qui est venu bientôt m'assaillir dans toute sa violence, a pu seul comprimer mes larmes. Il me semblait que j'étais bien payé du peu que j'avais fait en faveur de ces pauvres sauvages!

Un rapport du R. P. Chirouse, du 17 décembre 1865, nous trace un tableau intéressant de la situation de notre Mission des Snohomish. En voici les principaux passages :

C'est avec peine que je le répète, nos adultes du Sound, excepté quelques villages, sont toujours les mêmes, c'est-à-dire indifférents pour ce qui regarde le salut de leurs âmes, et opiniâtrément attachés à toutes les vieilles coutumes et aux habitudes corrompues qu'ils contractent dans leur commerce avec les blancs. Parmi les infidèles et les renégats, la corruption est si grande, qu'elle décime ces pauvres sauvages de la manière la plus impitoyable par les maladies et les rixes qu'elle engendre. Je recommande ces malheureux aux prières de la Congrégation. Dieu compte encore des élus dans leurs rangs, et sa miséricorde se manifeste de temps en temps à leur égard. Parlons maintenant de nos catholiques.

A notre Mission de Tulalip, le gouvernement américain ne nous a encore fait construire ni chapelle ni église. Nous célé-

brons les Saints Mystères dans la maison d'école, qui, heureusement, est assez propre et assez vaste pour contenir tous les fidèles de la Mission. Nous avons converti une de nos chambres en oratoire et nous avons le bonheur de posséder jour et nuit le Divin Maître. Tous les jours, je célèbre la sainte Messe, à laquelle assistent nos trente-cinq écoliers, ainsi que les sauvages voisins. Après la messe, il y a toujours une instruction sur les vérités de la Religion ou les devoirs qu'elle impose.

Ces instructions sont nécessaires, elles soutiennent la persévérance de nos pauvres sauvages, qui reviendraient facilement à leurs anciennes superstitions. Tous les dimanches et les jours de fête, les sauvages chantent la messe royale de Dumont, qu'ils aiment beaucoup. Nous confessons surtout les vendredis et samedis, et les communions se renouvellent assez fréquemment, à la grande édification des blancs qui, parfois, en sont témoins. Pendant nos vacances dernières, je me trouvai un dimanche à Saint-Joseph d'Olympia avec tous nos enfants. La Supérieure des Religieuses de Vancouver, se rendant à Steilacoum, assista à la messe dans la chapelle des sauvages et fit la communion à côté de quelques-uns de nos écoliers. Lorsqu'elle vint ensuite me faire ses adieux, elle me dit : « Il y a longtemps que j'ai le bonheur de recevoir la sainte Communion ; je n'ai jamais éprouvé une si grande joie intérieure que celle que j'ai goûtée aujourd'hui dans votre humble chapelle. Jamais je n'avais encore vu de sauvages communier. Que j'étais heureuse de me trouver à la sainte Table avec eux ! Ils sont si pieux et si édifiants ! »

Ce qui nous console, mon très-révérend Père, c'est que, depuis deux ans, il n'y a presque plus de désertions parmi nos chrétiens et que les retours des renégats deviennent plus fréquents. Nous sommes porté à croire que maintenant la foi est solidement plantée au milieu de ces tribus. Sur les vingt-cinq sauvages qui ont fait leur première communion, je n'en connais qu'un seul qui soit retourné en arrière. Tous les autres sont des modèles de bonne conduite ; ils s'approchent de l'Eucharistie aussi souvent qu'on veut bien le leur permettre. J'en connais qui, loin des Missionnaires, en con-

tact journalier avec les loups *blancs* et *noirs*, se conservent néanmoins sans souillure, et font souvent, pendant l'année, plus de soixante-dix milles pour venir recevoir le divin Sauveur, qu'ils savent bien appeler dans leur langue le pain de la vie éternelle.

La veille du jour où nous devions commencer nos vacances et visiter avec mes écoliers la baie du Sound, l'un d'eux me disait : « Nous allons voir beaucoup de diables sur la route, n'oublie pas de porter une bonne provision de petits pains (hosties), afin que nous recevions souvent Jésus, qui seul peut nous empêcher de tomber dans les filets tendus de toutes parts. » Ces sentiments étaient une preuve de leur foi et de leur amour.

L'expérience m'a appris que si j'envoyais ces enfants dans leurs familles, ne fût-ce que pendant un mois, tous les avantages que leur procure l'école seraient bientôt perdus. Ils sont donc tous pensionnaires et je préside à leurs vacances. C'est l'époque que je choisis pour faire la visite des tribus indiennes du Sound ; mes écoliers m'accompagnent et me sont d'un grand secours.

Pendant l'hiver, mon compagnon de résidence fait aussi la visite aux sauvages. Ces visites sont le moyen le plus efficace pour entretenir le bien dans ces tribus ; il est à regretter que nous ne puissions pas les renouveler plus fréquemment. Il faudrait qu'il y eût toujours quelques Missionnaires à la portée des sauvages pour les éclairer, les fortifier, les assister au lit de la mort et surtout pour baptiser les petits enfants, dont plusieurs meurent sans être régénérés, malgré le soin que nous avons d'établir des catéchistes qui sachent baptiser.

Outre la Mission des Snohomish, il y a quatre autres villages ou tribus où la religion compte un petit nombre de fidèles dévoués : ce sont les Lamys, les Souhonomish, les Etakmurs et les Douamish. Nous leur donnons des soins particuliers, car ils sont comme une bonne semence qui nous promet d'heureux fruits pour l'avenir. Dans chacune de ces tribus, nos catholiques se distinguent des infidèles ; ils s'en tiennent séparés autant que possible. Ils abandonnent leur vie errante

et vagabonde, se bâtissent des maisons à la manière des blancs, secouent leur paresse naturelle, travaillent la terre, élèvent des animaux domestiques et s'efforcent d'imiter les honnêtes fermiers. Il n'y a plus chez eux de jongleurs. Ils ont brûlé leurs instruments de jeux, et leurs lois obligent ceux qui boivent des liqueurs enivrantes à payer une certaine somme, destinée à soulager les malades et les vieillards, ou bien à décorer leur chapelle et la petite maison que chaque village a bâtie pour abriter le Missionnaire. Ils ont en horreur l'abominable coutume de mutiler leurs enfants au berceau, et surtout de soumettre leurs têtes encore tendres à une cruelle pression qui certainement dérangeait leur cerveau, les rendait tous difformes et en tuait un grand nombre. Ceci nous fait espérer que les enfants de nos chrétiens seront plus intelligents et plus robustes. Chaque chapelle a un petit clocher avec une cloche, au son de laquelle les chrétiens se réunissent pour prier Dieu et chanter ses louanges matin et soir. J'en ai vu qui, vers midi, traversant le village avec une charge sur le dos, s'agenouillaient au milieu de la route pour réciter leur *Angelus*. Leur respect pour les morts allait autrefois jusqu'à la superstition, il est maintenant réglé par les enseignements de la Foi, et ils se font un pieux devoir de prier pour leurs défunts et de solliciter des prières en leur faveur. L'esprit de charité a chassé l'esprit de rancune, de vengeance, d'homicide, qui fait toujours de nombreuses victimes parmi les infidèles. Nos chrétiens savent pardonner à leurs ennemis et même prier à leur intention. Il y a peu de jours, un chrétien retombé depuis sept ans dans l'infidélité était sur le point de mourir, il se nommait Pierre. Il avait contracté chez un de nos bons catholiques, appelé Léon, une dette qu'il ne pouvait solder. Léon s'inquiétait moins de sa créance que du salut de ce malheureux. Il va donc le visiter, et, s'asseyant sur son grabat, il lui prend la main et lui dit : « Pierre, mon ami, tu vas mourir ; prends pitié de ton âme, ne la donne point au diable ; si tu manques le ciel, à quels tourments te condamnes-tu ? Le printemps dernier, tu as voulu me faire assassiner, je te le pardonne, si tu veux revenir à Dieu... Afin que

tu n'aies plus à te préoccuper que de ton âme, je te donne tout ce que tu me dois... Je t'en conjure, ne meurs point sans te confesser ! » Après un long entretien, Pierre, protégé par Marie, le refuge des pécheurs, est touché de la grâce, et prie Léon de m'appeler sur-le-champ. La Mission n'était pas très-éloignée, Léon arrive bientôt et me crie d'un air triomphant : « Mon Père, viens vite, Pierre va mourir et il veut se confesser ! Il pleure, il se repent de ses mauvaises actions ! » Je me mets en route, et arrivé auprès du moribond, je lui adresse quelques paroles d'encouragement et je lui demande s'il se souvient encore des prières que je lui ai enseignées avant son baptême : « Je les ai toutes oubliées, me répond-il, excepté une seule, que je n'ai pas manqué de dire tous les jours, même lorsque j'étais ivre, c'est *Je vous salue, Marie !* » Lorsqu'il prononça le nom puissant de Marie, deux grosses larmes coulèrent de ses yeux, il se frappa la poitrine et se couvrit le visage de ses deux mains décharnées. Je le préparai de mon mieux ; sa confession fut pleine de repentir, et le voyant plus fatigué, je lui donnai l'absolution. Le lendemain, je retournai à sa loge, mais il venait d'expirer, et je trouvai Léon auprès de son lit, récitant le chapelet pour le repos de son âme.

Nous constatons aussi avec bonheur la persévérance de nos catholiques dans leur promesse de tempérance ; ils ont généralement en horreur le whisky et les Américains qui le leur présentent. Les colporteurs de boissons, véritables destructeurs des sauvages, ne font plus fortune auprès de nos chrétiens. Le printemps dernier, un schooner chargé de cette marchandise aborda chez les Etakmurs, campés à Madisson ; il resta plusieurs jours à l'ancre devant le village, situé sur les bords de la mer, cherchant en vain à vendre sa cargaison. Quelques infidèles achetèrent du whisky et s'enivrèrent. Les catholiques craignirent le mauvais exemple et signifièrent au marchand de s'éloigner. Celui-ci s'obstina. Alors les chefs, usant des droits que le Gouvernement leur accorde en ces circonstances, allèrent en nombre au bateau, lièrent le capitaine et son compagnon, brisèrent les barils, mirent le feu au schooner et

conduisirent les deux blancs aux agents de la police, qui les condamnèrent, selon les lois, à trois mois de prison et à une amende de cinq cents piastres. Depuis ce temps-là, les marchands de boisson n'ont plus osé s'aventurer auprès de nos chrétiens de Madisson.

Les infidèles sont fiers, prétentieux ; ils méprisent tout ce qui est bien et partagent l'esprit d'hostilité des blancs dépravés, qui abondent dans le Sound. Que de fois ils m'ont dit : « Retire-toi, Prêtre ! cesse de nous faire honte dans tes sermons ! tu as ta route, garde-la ; nos pères avaient la leur, nous n'en voulons pas d'autre ! » Il n'en est pas ainsi de nos fidèles : leur foi est vive et pratique ; ils sont pénétrés du plus profond respect pour les enseignements de la Religion et pour ses ministres. Quelquefois même, ils porteraient ce respect au delà des bornes, si l'instruction ne les modérait. Judith, une de nos plus anciennes et plus ferventes converties, prenait l'habitude de faire la génuflexion devant les Prêtres. Un jour, comme je me retirai après mon action de grâces, je la rencontrai et je lui demandai pourquoi elle agissait ainsi : « Mon Père, me répondit-elle, tu viens de dire la sainte messe, le bon Jésus est dans toi, ne faut-il pas l'adorer ? » Et dans sa langue sauvage, répétant sans le savoir l'expression de saint Cyrille : « N'es-tu pas un Sherksiam-lasdegwad, c'est-à-dire un porte-Dieu ? » La leçon était bonne pour moi, je ne l'oublierai point ; mais je dus faire comprendre à cette fervente chrétienne que, s'il était bien de respecter les Prêtres comme les tabernacles vivants de Dieu, il ne fallait pas cependant adorer l'Eucharistie là où elle n'était plus sacramentellement.

Un mot sur notre école.

Vous en connaissez les origines. Au début de notre Mission chez les Snohomish, le P. Durieu et moi nous avions cinq ou six petits sauvages auxquels nous apprenions les prières, afin de pouvoir les baptiser ; plus tard ils apprirent à servir la Messe et à chanter des cantiques ; ils s'attachèrent à nous et étaient plus souvent à la maison que chez leurs parents. Nous constatâmes bientôt qu'ils étaient meilleurs que leurs compagnons

d'enfance qui demeuraient dans les camps. Nous leur achetâmes de petits livres pour leur montrer à lire. Cela leur plut beaucoup et leurs progrès nous poussèrent à en réunir un plus grand nombre. Nous en eûmes de douze à quinze. Nous leur faisions cultiver un petit champ, mais ce travail ne suffisait pas à leur entretien, les parents ne nous donnant aucun secours. Nous avons eu des moments bien pénibles ; Dieu merci ! le Seigneur nous est venu en aide.

Voyant notre école prospérer, le gouvernement américain l'a prise sous sa protection et il s'est fait un devoir de contribuer aux dépenses nécessaires. Ces moyens étant encore insuffisants, je crus utile de m'adresser à la générosité des blancs et je partis avec tous mes écoliers, pendant la belle saison, pour faire le tour du Sound. Ces chers enfants récitaient devant les blancs assemblés de petites pièces, lisaient quelques phrases et chantaient des cantiques. Les blancs en furent enchantés et leur firent des présents considérables. Durant cette tournée, plusieurs enfants sauvages, enviant le sort des nôtres, vinrent se joindre à eux. Tous les ans, depuis lors, j'ai renouvelé cette excursion et les résultats en ont toujours été plus heureux. Voici quelques détails sur la visite que j'ai faite au mois d'octobre dernier.

A cette époque, le Frère Macstáy, tous nos enfants et moi, nous avons quitté notre jolie résidence et nous y avons laissé le R. P. Grandidier et le Frère Verney. En deux jours, nous nous rendîmes chez les Lamys, à soixante-neuf milles de Tulalip, vers l'extrémité nord du Sound. Nous visitâmes, dans une journée, les blancs qui nous reçurent à bras ouverts, et nous passâmes près d'une semaine à instruire les Lamys et deux autres tribus qui s'étaient rassemblées pour assister aux exercices de la Mission. J'entendis là plus de deux cents confessions, j'administrai vingt-huit baptêmes d'enfants, quatre d'adultes et je bénis six mariages ; plusieurs malades furent assistés, et bien des différends réglés au contentement de tous. Une imposante procession autour du village et la plantation d'une grande croix au centre du cimetière terminèrent la Mission. Lorsque nous reprîmes les canots pour nous diriger vers

une autre tribu, tous nos Lamys, réunis sur le rivage, chantèrent leur chant d'adieu, le *Sub tuum*, et me prièrent de revenir les voir au plus tôt. Dans l'espace de deux mois, je visitai ainsi huit autres tribus, instruisant les adultes et baptisant les enfants, Dieu sait au prix de quelles fatigues et de quelles privations. Mais ces fatigues et ces privations nous deviennent en quelque sorte nécessaires, au point que nous souffrons davantage quand nous en sommes privés.

D'ailleurs, elles sont mélangées de joies ineffables. Mes écoliers, en m'accompagnant dans ces visites, produisent un grand bien chez les sauvages, par leurs bons exemples et leurs discours édifiants. Quelquefois même ils deviennent de véritables apôtres. Je rencontrai dernièrement un jeune renégat qui avait été autrefois le cuisinier et l'interprète d'un de nos Pères et le compagnon d'enfance d'un de nos grands écoliers. Célestin avait été sage tout le temps qu'il avait passé avec les Missionnaires, mais depuis cinq ans sa vie était des plus dépravées. Il était devenu l'esclave du whisky, du jeu et des femmes. Son ancien ami, l'ayant aperçu, lui toucha la main le premier en l'abordant et entreprit de le convertir. Il pria Dieu et réussit. Un jour, je venais de terminer la sainte Messe et l'instruction dans la grande loge du chef. Célestin, les yeux pleins de grosses larmes, s'agenouille devant moi, en présence de tous les assistants, et s'écrie, comme l'enfant prodigue : « Mon père, j'ai fait mal au grand chef d'en haut, en rejetant ses ordres, et à toi en méprisant tes instructions ; j'ai suivi de perfides amis qui me conduisaient au grand feu ; je m'en repens, et dès aujourd'hui je veux faire pénitence. Dieu m'a envoyé un vrai ami comme un ange du ciel pour me retirer de l'abîme ; je le suivrai quoi qu'il puisse m'en coûter ! » Célestin fut sincère. Il se présenta humblement au tribunal de la pénitence, fit bénir son mariage et est devenu un apôtre parmi les siens. N'y a-t-il pas là de quoi inonder le cœur de joie ?

Dans une autre tribu, quand tous se furent confessés, un enfant de huit à dix ans vint me prier d'aller confesser sa mère, qui était au lit depuis plusieurs mois, et dont la mala-

die était dangereuse. Lorsque la pauvre infirme eut achevé, le candide enfant me dit : « Mon Père, moi aussi, je veux laver mon âme, car j'aime bien ma mère et je voudrais la suivre au ciel ! » Je l'écoutai aussitôt ; il ne différa point l'accomplissement de sa pénitence et, pour s'en acquitter, il alla se cacher dans un bosquet où il pensait n'être vu que de Dieu seul ; mais je l'apercevais aussi, à travers les fentes de la cabane. A genoux, les bras en croix, les yeux levés au ciel, il priait comme un saint ; il se frappa plusieurs fois la poitrine, et, ayant terminé, il essuya ses pleurs et revint auprès de sa mère. Ce spectacle m'arracha des larmes bien douces. Je ne pus m'empêcher d'aimer cet enfant qui avait ainsi ajouté à mes prescriptions ; j'aurais bien voulu l'enrôler dans les rangs de mes écoliers. Je lui demandai donc s'il ne désirait pas venir avec nous : « Mon Père, me répondit-il, je brûle du désir d'aller chez toi, mais ma pauvre mère, qui la soignera pendant qu'elle souffre ? Elle est bien pauvre ! je n'ai point de frères, point de sœurs ; mon père a été tué par des méchants... Ma pauvre mère (et il pleurait), il faut bien que je lui fasse du feu, que je lui apporte de l'eau et que je prépare son saumon, etc. » Je n'eus pas le courage de faire de nouvelles instances, je me retirai pour cacher un peu mon émotion. Je vous assure, mon bien-aimé Père, que mon cœur était plein de ce qu'on ne peut pas expliquer.

Grâce à Dieu, le Frère Macstay, mes enfants et moi, nous avons terminé cette visite des tribus sauvages avec succès et sans accident, et nous sommes maintenant tous en bonne santé, prêts à recommencer les travaux et les études avec un nouveau zèle.

Terminons par l'extrait suivant d'une lettre du R. P. Chirouse, qui nous servira de rapport pour l'année 1866 :

Camp des Chevreuils, le 27 août 1866.

...Je suis en voyage dans les baies avec mes trente-six petits écoliers qui prennent leurs vacances. Nous avons deux canots en cèdres creusés, pour transporter nos lits, nos provisions et

nos personnes. Nous campons toujours à la belle étoile, sur les bords de l'eau salée, excepté lorsque nous rencontrons un village de blancs ou de sauvages qui nous prêtent un pauvre abri non occupé. Chez les sauvages, je baptise les enfants et j'instruis les adultes ; chez les blancs, j'accomplis ce que je puis de mon ministère et mes écoliers recueillent quelques aumônes en chantant et en jouant plusieurs pièces amusantes. C'est ainsi qu'ils pourvoient à leur subsistance. Il y a un mois et demi que nous avons quitté la Mission des Snohomish, laissant en bonne santé le R. P. Baudre et les Frères Macstay et Verney. Depuis notre départ j'ai baptisé cinquante enfants au berceau et quinze vieillards sur les bords de la tombe. Aujourd'hui nous passons la journée dans une petite île où nos enfants s'amusent à chasser le chevreuil. Ils en ont déjà abattu trois. Nous sommes à plus de cent milles de notre Mission et ce n'est qu'ici que nous pouvons trouver des chevreuils. Nous y passerons trois jours, en employant notre temps à la prière, à l'étude du catéchisme, à la chasse, à la pêche et aux jeux. Nous continuerons ensuite notre route pour visiter encore deux tribus sauvages et un village de blancs avant de rentrer à la Mission.

Comme vous le voyez, je vous écris sur la route et bien loin des gens civilisés. Mes petits étourdis en jouant ont renversé mon écritoire, mais ici on fait feu de tout bois : le petit William cueille des fruits dans la forêt, en exprime le jus et remplit mon encrier d'une belle encre qui fait aussi une excellente boisson. Ma table est une jolie petite planche que les vagues de la mer ont bien lavée et jetée ensuite sur le rivage ; mes genoux en sont les pieds et j'ai pour chaise une jolie roche couverte de mousse jaune. Tout est poétique ; je regrette bien de n'être pas poète, je pourrais vous intéresser...

Je suis heureux de vous dire que la miséricorde divine trouve toujours beaucoup d'élus parmi nos pauvres sauvages ; tous les ans le nombre des ivrognes diminue et celui des membres fidèles de la Société de tempérance augmente.

Notre école va toujours bien ; plusieurs de nos premiers élèves se sont établis et forment maintenant de bonnes familles

chrétiennes capables d'élever leurs enfants et même de leur apprendre à lire et à écrire. Nous avons trente-six élèves, et plusieurs nouveaux entreront après les vacances. Les protestants, qui n'ont jamais rien pu faire chez les sauvages de Puget-Sound, sont extrêmement jaloux, mais nos sauvages ne se laissent point séduire. « Pourquoi, disait un fanatique à l'un de nos chrétiens, pourquoi croyez-vous les prêtres et ne voulez-vous point croire les ministres? — Parce que, répondit le sauvage, la conduite du prêtre catholique nous prouve qu'il dit la vérité, et que celle du ministre nous montre qu'il ne prêche que le mensonge. »

Nous avons résumé les dernières nouvelles reçues de nos différentes Missions du Pacifique : elles nous ont fait connaître leur situation jusque vers la fin de l'année 1866. A cette époque, Mgr d'Herbomez, les RR. PP. Fouquet, Pandosy, Jayol, Horris, Mac Guckin et le Frère Allen se trouvaient à New-Westminster : le P. Horris et le Frère Allen y dirigeaient une école qui comptait déjà une dizaine d'élèves, dont deux pensionnaires. A Sainte-Marie du Désert, les PP. Grandidier, Villemard et le Frère Janin ; au lac Okanagan, les PP. Gendre, Richard et le Frère Guillet ; à Rarouaïs, le P. Durieu et les Frères Blanchet et Surel ; à Fort-Ruper, le P. Le Jacq ; à Tulalip, les Pères Chirouse, Baudre et les Frères Verney et Macstay. Le Vicariat comptait en outre trois Frères convers novices. *Messis quidem multa, operarii pauci* (abondante moisson, mais peu d'ouvriers).

Notre-Dame de l'Osier, 12 mai 1867.

MISSIONS DU CANADA.

Au commencement de l'année 1865, la province du Canada jouissait d'une tranquillité profonde. Elle s'appliquait à recueillir les fruits de la visite du R. P. Vandenberghe, qui se trouvait alors aux extrémités du nord-ouest du Vicariat de la Rivière-Rouge. Le R. P. Tabaret, nouveau Provincial du Canada, séjournait successivement dans les différentes maisons de la province, afin d'en étudier plus complétement les ressources et les besoins. Tous les Pères rivalisaient de zèle dans le travail des missions, des chantiers, et dans l'accomplissement des devoirs qui caractérisent la vocation des Oblats de Marie. La visite de la province n'était point encore achevée; elle devait recevoir son complément au retour du R. P. Vandenberghe, qui ne pouvait quitter Saint-Boniface que dans les premiers jours du mois de juin.

Les Pères du Canada avaient rencontré un véritable renfort dans les Pères Gueguen, Tissier et Leduc, destinés aux missions de la Rivière-Rouge et de Mackensie. Ces Pères, qui avaient quitté la France à la fin du mois d'août 1864, attendaient l'heure du départ. Mgr Faraud était à leur tête, et leur donnait l'exemple du zèle apostolique. Le P. Gueguen, recevant une nouvelle destination, fut envoyé à Témiskaming, et le P. Génin prit sa place dans la caravane du Nord. Tous les voyageurs se réunirent au mois d'avril dans la maison de Montréal.

Cette maison, devenue la résidence du R. P. Provincial, fut à la même époque en proie à une douleur bien vive.

Le R. P. AUBERT, dont la santé déclinait de plus en plus, avait reçu l'ordre de venir en France, les médecins ayant déclaré que ce voyage était le seul remède capable d'arrêter le mal qui faisait des progrès alarmants. Le 24 avril, le R. P. AUBERT, accompagné du R. P. MESTRE, adressait à la communauté de touchants adieux, et plus d'un regard se mouilla de larmes. Les jours précédents, il avait reçu de la population entière des témoignages non équivoques de la plus vive affection. C'est qu'elle ne pouvait se méprendre elle-même sur les sentiments qui animaient le R. P. AUBERT à son égard. Le Père avait prononcé du haut de la chaire ces paroles si expressives : « L'état de ma santé m'appelle au delà des mers ; mais les séparations d'ici-bas ne sont point éternelles, et j'espère que le Ciel me rendra les forces. J'aime à dire que je n'oublierai jamais les Canadiens... Je me sépare de vous, bons citoyens, sans inquiétudes, parce que je sais qu'il reste d'autres Pères au milieu de vous. Qu'il me soit permis d'exprimer un dernier vœu : c'est de venir mourir au milieu de vous ! » Le peuple répondit à cette allocution dans une adresse qui fut remise au P. AUBERT, à l'issue des vêpres, par les principaux habitants du faubourg : elle est remplie des sentiments les plus honorables et pour le missionnaire et pour ceux qu'il quittait.

Peu de jours après, Mgr FARAUD, en compagnie des Pères GÉNIN, LEDUC et TISSIER, et de plusieurs frères convers, s'éloignait aussi de Montréal, au milieu des manifestations les plus vives d'affection et de respect. Il devait arriver à Saint-Boniface assez à temps pour rencontrer encore le R. P. Visiteur. On comprend le vide immense qui se fit sentir dans la maison de Montréal à la suite de tous ces départs. Ce vide fut d'autant plus grand que c'était le moment où plusieurs Pères travaillaient avec les succès les plus consolants aux missions diocésaines.

Avant d'en entreprendre le récit, qu'on nous permette de transcrire ici, en souvenir du R. P. Brunet, le dernier compte rendu écrit de sa main : il contient les détails du séjour qu'il fit à la Rivière-au-Désert pendant l'été de 1864; ces pages sont devenues plus précieuses depuis la mort de celui qui les a écrites, elles portent un cachet irrécusable de la sainte gaieté de son caractère, et du courage avec lequel il acceptait les épreuves de la vie apostolique. Ce rapport est adressé au Provincial du Canada.

Le départ du R. P. Déléage pour les Missions sauvages du Saint-Maurice laissant chaque année deux ou trois des postes dont il a la direction sans secours religieux, le R. P. Visiteur fixa son choix sur moi pour les desservir en son absence. Au mois d'avril 1864, je partis donc de Montréal pour aller occuper temporairement au Désert le nouveau poste que l'obéissance m'avait imposé. Mais comme les chemins d'hiver, qui sont les plus commodes pour se rendre en ces lieux, avaient entièrement disparu sous les premiers rayons d'un soleil printanier, je ne saurais vous décrire toutes les difficultés que j'ai eu à surmonter pour me rendre à ma destination. Il me fallut faire quatre-vingts milles à travers des chemins défoncés par le dégel, couverts de boue et d'inégalités propres à déconcerter les voyageurs les plus aguerris. Je fis une partie du trajet dans de mauvaises voitures, et, quoique ballotté en tous sens au milieu des rochers et des ravins, ce fut là cependant la partie la plus agréable de mon itinéraire. Bientôt il me fallut faire le reste de la route à pied ou à cheval, tantôt dans la boue jusqu'aux genoux, tantôt grimpant et me glissant de mon mieux le long des clôtures pour éviter l'eau qui couvrait la route : *Quam arcta et angusta via quæ ducit ad vitam!* S'il y avait des indulgences attachées au mauvais état des chemins, j'aurais dû gagner indulgence plénière.

Enfin, après bien des misères, j'arrivais au Désert, la veille du beau mois de Marie, dont je fis l'ouverture le lendemain,

à la grande satisfaction des Canadiens et des Irlandais, qui se rassemblent dans la même chapelle que les Indiens chaque dimanche.

Je puis dire ici que je ne fus pas peu agréablement surpris en revoyant complétement transformés ces lieux que j'avais parcourus jadis lors de mes visites dans les chantiers. Au lieu de vastes forêts couvertes de pins séculaires, je voyais avec satisfaction une vaste maison bâtie par nos Pères au pied d'un rocher, et dont la partie supérieure servait au culte divin. De là mes regards se promenaient avec complaisance sur de magnifiques prairies, de belles terres cultivées avec soin par le R. P. Babel, et sur un certain nombre de maisons et de tentes sauvages échelonnées le long de la rivière-au-Désert et de la Gatineau qui en ces lieux unissent leurs eaux pures et limpides. Ce qui m'impressionnait le plus, c'était de voir les bons sauvages Algonquins de l'un et de l'autre sexe se réunir chaque jour à la chapelle au son de la cloche, et chanter les louanges du Seigneur là où on n'entendait autrefois que les hurlements des loups et des ours. Le départ du R. P. Déléage, qui eut lieu le 10 mai en présence de ces pieux Indiens rassemblés sur le rivage en grand nombre pour saluer le Missionnaire qui s'éloignait dans un canot pavoisé, par des décharges de fusils et même de canons, acheva de mettre le comble à mon admiration. Mais ce n'était là que le beau côté de la médaille, bientôt mon horizon devait s'assombrir.

Le 22 mai il fallut me mettre en route pour aller visiter la Mission de la Visitation, éloignée de trente milles du Désert. Je puis vous assurer que ce premier voyage eut assez d'analogie avec ceux dont parle l'apôtre saint Paul en ses épîtres, quand il dit de lui : *Pericula in itineribus... pericula in fluminibus...;* car, à partir de notre demeure, le chemin étant enseveli sous les eaux par le débordement des rivières, je fus obligé de faire un long détour par la montagne avec un guide qui menait mon cheval pour diminuer mes embarras. Ce n'était là que le prélude des épreuves qui m'étaient réservées. A peine j'eus fait la moitié de ma route, que je rencontrai les obstacles les plus sérieux : les routes étaient envahies par

les eaux ; les ruisseaux, grossis par la fonte des neiges, étaient convertis en torrents impétueux et entraînaient tout sur leur passage ; une partie des ponts avaient été rompus... Que faire ? avancer ou reculer ? La prudence me conseillait de reculer, mais la témérité l'emporte et je marche en avant.

Arrivé à la première rivière, trouvant le pont emporté par le courant, j'implorai l'assistance de deux Canadiens, qui firent passer mon cheval à la nage et me conduisirent en canot sur la rive opposée, non pas sans danger, car mon malheureux cheval, qui nageait à côté de notre embarcation, eut l'idée de mettre son dos sous notre canot et manqua de nous faire tous chavirer. J'en fus quitte pour la peur. Cette difficulté surmontée, je me flattai de triompher aisément des autres... mais je comptais sans mon hôte, car me voilà bientôt en face d'une nouvelle rivière dont les eaux avaient tellement grossi, que pour empêcher le pont d'être emporté par le courant, on avait été obligé de le charger d'un bout à l'autre d'énormes billots... Comment passer ici ? Halte-là ! Il me fallut descendre de cheval. J'examine si je trouve une issue favorable, et, apercevant un petit espace entre les billots, je m'engage dans le défilé en tenant mon cheval par la bride ; mais mal m'en prit, car je fus à peine arrivé au milieu du pont, qu'un Canadien, voyant le danger que je courais, se mit à me crier : « Retournez sur vos pas, mon Père, autrement vous allez jeter votre cheval à l'eau et le noyer ! » Mais comment retourner sur mes pas, l'espace me manquait pour exécuter cette évolution périlleuse. Alors, me souvenant que jadis j'avais fait d'habiles manœuvres quand j'étais sous l'uniforme des camps, j'acculai adroitement mon vieux cheval entre deux billots, puis, lui faisant faire un tour de volte-face, je me tirai de ce mauvais pas. « Maintenant, continua mon sage mentor, laissez-moi votre cheval entre les mains, et je vous le ramènerai bientôt. » Ce disant, il enfourcha ma rossinante, et, à travers clôtures et billots, par terre et par eau, faisant un long circuit, il me ramena ma bête au bout d'une demi-heure.

Fier d'avoir échappé à ce nouveau danger, je monte à cheval et je pars au galop. Mais à peine avais-je fait quelques

pas que, pour comble de malheur, le ciel se déclare aussi contre moi et m'envoie une averse diluvienne qui m'oblige de me réfugier au plus vite dans une ferme voisine... Après m'être séché de mon mieux, je me remets en chemin, avec l'espoir de ne plus rencontrer d'obstacles; mais le plus terrible de tous restait encore. Arrivé presque au port, à trois milles de ma Mission, tous les vents contraires se déchaînent, et me voilà encore, tombant de Charybde en Scylla, en présence d'un torrent débordé à telle hauteur, que ses eaux s'élevaient jusqu'à trente pieds au-dessus de leur niveau ordinaire. Le pont menaçait à chaque instant d'être emporté, les chevrons qui le soutenaient étaient déjà brisés; mais, ignorant le danger, je voulus forcer mon cheval à le franchir : vains efforts ! Mieux inspiré que moi, mon compagnon, pressentant le péril imminent qui nous menaçait, refusa d'avancer. Voulant à tout prix triompher de sa résistance, je me portai sur un billot flottant et le tirai de toutes mes forces par la bride, quand mon animal, imitant l'ânesse de Balaam, se mit à trembler de tous ses membres et à me faire des signes de refus en secouant la tête. J'insiste, mais l'entêté, alors plus fort que moi, fait un mouvement brusque en arrière, me jette à l'eau en me laissant sa bride entre les mains et reprend le chemin du Désert, pendant que son maître, à califourchon sur un billot, se traînait comme il pouvait jusqu'au bord de la rivière.

Dès que j'eus mis pied à terre, comme je n'avais pas de temps à perdre, je m'élance à la poursuite de mon fugitif. Mais, étant trempé de la tête aux pieds, embarrassé d'un lourd capot de drap, de mon sac de voyage, les forces me manquaient pour l'atteindre! C'est en vain que je l'appelle, il est sourd à ma voix. Je désespère de le rattraper, et j'invoque le ciel. Mais ne voyant aucun secours arriver, je me disposais déjà à reprendre le chemin du Désert, quand la Providence m'envoya du fond de la forêt un homme qui me dit en m'abordant : « J'ai entendu vos cris du fond du bois et j'ai dit à ma femme : Quelqu'un se noie à la rivière; allons voir... — Vous ne vous trompiez pas, mon ami, j'ai failli

périr en effet! mais courez vite après mon cheval et tâchez de le rejoindre. » L'homme, jeune et alerte, s'élance et en quelques bonds il saisit ma bête par les oreilles et me la ramène près de la rivière fatale où je me trouvais encore. Il s'agissait de la lui faire passer à la nage ; mais comment réussir? « Je ne suis pas capable d'en venir à bout tout seul, » me dit mon libérateur. Le ciel nous vint en aide. Un voyageur qui se trouva là lui aida à jeter mon cheval à l'eau, et pendant que l'un le tirait par la bride dans la rivière, et que l'autre avec une longue perche le poussait au large pour qu'il ne vînt pas se heurter contre les billots, moi je franchis le passage avec le secours d'un bâton qui me servit d'appui pour grimper sur les débris du pont, emporté le surlendemain par le torrent. Enfin, grâce à Dieu, je fus une bonne fois pour toutes dégagé de toutes mes entraves qui, comme vous le voyez, étaient autre chose que les embarras de Paris si bien décrits par le poëte Boileau.

Avec de si nombreux contre-temps, quoique je fusse parti à six heures du matin de la Rivière-au-Désert, comptant arriver de bonne heure à la Visitation, je ne pus y parvenir qu'à neuf heures du soir, tout transi, tremblant de froid, mes bottes remplies d'eau, n'ayant pas un fil de sec sur moi. Les bonnes gens chez qui je me retirai se hâtèrent de me prodiguer les soins qu'exigeait ma position; on fit un bon feu pour me réchauffer ; un bourgeois de chantier me fournit des flanelles et d'autres habits qui ne me donnaient guère la tournure d'un prêtre; mais contre la nécessité point de loi, et je me trouvais très-heureux d'être affublé d'une large chemise rouge qui me travestissait en vrai garibaldien, pendant que chacun autour de moi se plaisait à m'entendre raconter mes aventures. Le lendemain, je célébrai la sainte messe, je prêchai en anglais et en français, je fis cinq ou six mariages, je baptisai une demi-douzaine d'enfants ; ensuite, je me disposai à retourner au Désert, mais, comme les Mages, je pris une autre route. Connaissant les dangers que j'avais courus sur terre, je me fis conduire par eau.

Au Désert, tout mon ministère se bornait à faire le caté-

chisme chaque jour, à chanter, à prêcher chaque dimanche en français et en anglais. J'avais aussi, de temps à autre, à visiter les malades, et ce n'étaient pas toujours les corvées les plus agréables, car, outre qu'en été, dans ces lieux, on est assailli jour et nuit par des nuées d'insectes qui ne vous laissent pas dormir en paix, il me fallait aller loin de jour et de nuit. Une nuit, entre autres, on vint me chercher pour une pauvre Irlandaise malade, qui se trouvait dans le fond de la forêt, à six milles de la mission de Saint-Gabriel, où j'avais passé la journée à chanter la messe, à prêcher et confesser ; il était tard, la forêt était si sombre que je fus obligé de me faire précéder par un guide, avec un flambeau à la main, pour me conduire à travers des chemins affreux.

Sur ces entrefaites, le R. P. Déléage étant revenu de ses missions, je terminai mes quatre mois de séjour au Désert par deux retraites qui donnèrent les plus heureux résultats, l'une au Désert même et l'autre à la Visitation. Quoique l'on fût alors au fort des moissons, ces bonnes gens laissaient leurs récoltes abandonnées aux soins de la Providence, afin de venir écouter avec avidité la parole de salut qui leur était annoncée. Comme j'étais seul avec le P. Déléage pour entendre les confessions, nos confessionnaux étaient assiégés le jour et une partie de la nuit. C'était un spectacle attendrissant de voir ces chrétiens sortir de tous côtés de leurs forêts et se rendre de dix, douze et même quinze milles à la retraite. Là tout le monde chantait. J'entonnais quelques cantiques du bon vieux temps, et faisais répéter le refrain à toute l'assemblée, enthousiasmée et ravie de chanter ainsi des hymnes qui lui étaient si connus. La rénovation des vœux surtout laissa aux bons habitants de la Visitation des impressions qui, j'en suis sûr, ne s'effaceront jamais de leur souvenir.

Je clôturai ces deux retraites par la plantation de deux belles croix de cinquante-six pieds de hauteur. Je fis environner celle de la Visitation, qui est un vrai monument pour ces lieux, d'une jolie palissade, et je fis ériger celle du Désert sur le sommet de la montagne au bas de laquelle se trouve la maison des Pères. Cette croix, dont l'érection est surtout due à la

piété et à la bonne volonté des sauvages, qui ont fourni le bois nécessaire et les hommes et les animaux pour le transporter, fait aussi honneur à quelques Canadiens qui l'ont fabriquée et qui ont dirigé les travaux d'érection, ce qui n'était pas chose facile, car on a mis trois jours et on a employé toute sorte d'ustensiles et de cordages pour en venir à bout. Grâce à Dieu, elle domine maintenant toutes les forêts d'alentour et semble dire en son langage muet que Notre Seigneur Jésus-Christ s'est emparé de ces lieux.

Après ces travaux, le R. P. Brunet prit part à la retraite provinciale du mois de septembre 1864, et partit le jour même de la clôture avec le P. Royer et le P. Médevielle pour donner un retour de mission dans la ville de Saint-Hyacinthe. C'était l'ouverture de la campagne apostolique. Ce premier travail a été suivi presque sans interruption de plusieurs retraites prêchées par les trois infatigables missionnaires. Signalons celle donnée par le R. P. Royer dans le pensionnat des sœurs de la Présentation, que Mgr Prince, évêque de Saint-Hyacinthe, a établies dans son diocèse, après avoir obtenu de Mgr Guibert, alors évêque de Viviers, huit religieuses de cet ordre. Ces religieuses se sont multipliées, et comptent maintenant huit établissements en pleine prospérité. Le soir où se clôturait cette retraite, suivie par plus de cent vingt jeunes personnes, le même Père ouvrait les exercices religieux dans un collége dirigé par les prêtres du diocèse. Il y a recueilli les plus douces consolations. Six autres retraites ou missions ont occupé les Missionnaires jusqu'à la fin de 1864.

Les neuvaines ont recommencé avec l'approche du carême, et les Pères de la maison de Montréal en ont prêché douze. Les communions ont varié de mille à deux mille. A Sainte-Thérèse, le P. Royer eut la consolation de voir ses travaux bénis par Mgr Faraud, qui vint faire une ordi-

nation au collége ecclésiastique de cette ville. Plusieurs vocations religieuses s'y sont décidées.

Le Jubilé de 1865 a donné un surcroît de travail : plus de vingt demandes ont été refusées. Le R. P. ROYER et le P. BRUNET ont débuté au mois de mai à Saint-Sauveur de Québec. Les exercices ont duré douze jours, et plus de trois mille cinq cents personnes se sont approchées des Sacrements. Le même bien a été opéré dans les douze paroisses que nos Pères ont visitées durant les mois de juin et de juillet. Le P. LÉONARD, malgré ses soixante-neuf ans, a prêché un jubilé seul, et deux autres avec le P. BRUNET. Aussi, en rentrant à la Maison, a-t-il pris le chemin de l'infirmerie : le P. MÉDEVIELLE n'a pas tardé à le suivre, et le P. BRUNET s'y trouvait aussi à la fin du mois d'août, gravement indisposé. Le P. ROYER seul a supporté sans s'arrêter les fatigues de la campagne, et le 31 août il ouvrait à la cathédrale d'Ottawa les exercices du Jubilé.

Au commencement de ce mois tous les travaux avaient été suspendus, et plus de vingt Pères de la province s'étaient réunis à Montréal pour y suivre les exercices de la retraite prêchée par le R. P. Visiteur. Ces mêmes exercices se renouvelèrent avec le même fruit à Ottawa dans les premiers jours de septembre. Les communications intimes dont ces exercices sont toujours l'occasion ont heureusement et fructueusement terminé les opérations de la visite que le R. P. VANDENBERGHE avait poursuivies avec une infatigable ardeur depuis son retour du Vicariat de la Rivière-Rouge. Ces deux réunions ont ranimé dans les Pères de la province du Canada un zèle ardent pour les œuvres de Dieu, et une affection toute filiale pour notre chère famille.

Pendant que le R. P. VANDENBERGHE revenait en France, vers la fin du mois de septembre, les missionnaires de Mont-

réal se remettaient au travail. Leurs forces allaient être augmentées par l'arrivée de deux Pères envoyés de France, le R. P. MANGIN et le R. P. LEPERS. L'espace nous manque pour raconter les incidents de leur longue et périlleuse navigation : tous les dangers les ont successivement menacés : tempêtes effroyables, incendie à bord, quarantaine de trois jours au débarquement. Marie Immaculée a protégé ses missionnaires, et le 7 novembre ils arrivaient à Montréal, en remerciant le Seigneur de les avoir arrachés à un péril imminent.

Peu de jours après, expirait le R. P. LÉONARD, missionnaire accompli, et dont le souvenir ne s'effacera point du cœur de ceux qui l'ont connu. Jusqu'au dernier moment, il avait voulu combattre les combats du Seigneur. On sait quel deuil répandit dans le faubourg de Saint-Roch et dans la ville de Montréal la nouvelle de sa mort. Ses funérailles ont été suivies par la population tout entière. *In memoria æterna erit justus.*

Les Pères de Montréal ont prêché dans le cours de l'année 1865 trente-cinq retraites de jubilé, dont cinq ou six ont revêtu le caractère de véritables missions, trois retours de mission, neuf neuvaines, quatre retraites à des communautés religieuses, cinq retraites de pensionnats, trois retraites de collége, en tout cinquante-six œuvres apostoliques. Jamais la Maison de Montréal n'avait eu à faire face à un travail aussi considérable. Le zèle de nos Pères a été béni, et partout il y a eu des retours consolants : plusieurs abjurations ont même été obtenues. Dans une circonstance solennelle, le vénérable et si digne évêque de Montréal s'est fait l'interprète de ses prêtres, et a exprimé, en son nom et au leur, les sentiments les plus honorables pour notre Congrégation.

Ces détails sont extraits d'un rapport du R. P. ANTOINE, supérieur de Montréal. Nous le laissons raconter lui-

même les magnifiques scènes dont notre église de Saint-Pierre a été le théâtre à l'occasion du jubilé de 1865 ; il nous initiera au genre de travail que nos Pères y accomplissent chaque jour :

Le mois de décembre nous fit tourner nos regards vers la population immense confiée à nos soins dans la ville de Montréal. Il s'agissait d'y donner les exercices du Jubilé.

Je ne pouvais entrer dans de longs détails sur les nombreuses retraites prêchées dans les paroisses du diocèse, quoique les plus importantes nous aient été confiées. Aucun de nos Pères ne trouvera mauvais que ces détails soient réservés pour le Jubilé de l'église Saint-Pierre ; non, car tous à peu près ont dû accepter leur part du travail qui devait durer tout un mois.

Pendant plusieurs semaines, nous nous étions appliqués à donner des instructions préparatoires. Elles étaient suivies et religieusement écoutées. Nous avions donc tout lieu d'espérer que nous allions nous trouver sur un terrain tout à fait bien disposé.

Notre église est assez vaste, mais il fallait renoncer à la pensée d'y donner les exercices du Jubilé à toute la population réunie. Longtemps à l'avance, nous avions formé le projet de diviser notre monde en trois classes ; plus tard, nous fûmes obligés de séparer en deux la dernière catégorie, vu le flot immense d'hommes et de jeunes gens qui se portèrent vers l'église Saint-Pierre.

La première semaine fut consacrée aux jeunes personnes. Nous savions déjà combien grand est le nombre des filles de notre faubourg, mais nous ne pensions pas avoir l'affluence qui remplit littéralement l'église trois fois le jour pendant toute une semaine. Dix-sept cents absolutions furent données par les confesseurs de la communauté, trois cents au moins par des confesseurs des autres églises de la ville. Je n'essayerai pas de redire l'empressement et la piété, le recueillement parfait de cette intéressante jeunesse, pendant cette semaine qui parut trop courte à ces bonnes filles. Ah ! c'est que des

grâces abondantes avaient été la récompense de leur bonne volonté. Le chœur des musiciennes, excellent déjà, s'augmenta alors en nombre et en qualité. Le chant fut ravissant d'harmonie et de piété. Les illuminations de tous les soirs, dont les assistantes firent abondamment les frais, rehaussaient avec éclat le salut solennel du Très-Saint Sacrement, par lequel se terminait le troisième exercice de la journée. Mais la cérémonie de la consécration à la Sainte Vierge offrit surtout ce coup d'œil religieusement magique qui saisit et qu'on ne peut rendre. Sur un trône brillant de lumières aux couleurs variées et de guirlandes de fleurs, se dessinait l'image vénérée de la Mère de Dieu ; la Vierge Immaculée avait à ses pieds une nombreuse famille d'enfants alors bien dignes d'elle ; aussi semblait-elle leur sourire pendant que, tenant en main un cierge allumé, symbole de leur foi et en ce moment de la pureté de leur âme, elles redisaient à leur Mère leurs vœux et leurs serments. Puisse Marie les avoir entendus, et conserver dans ces jeunes cœurs le goût de la piété et l'amour de la vertu. Un des beaux fruits de ce Jubilé fut, le jour de la clôture, la réception de près de deux cents nouvelles postulantes dans la congrégation déjà si nombreuse des filles de l'Immaculée Conception.

Le mouvement jubilaire était donné ; les mères de famille furent invitées à le suivre dès la deuxième semaine : elle devait leur être exclusivement réservée. L'auditoire des filles était nombreux ; celui des mères le fut bien davantage. On eût désiré l'église plus vaste pour la circonstance, afin que ces bonnes personnes eussent été un peu plus à l'aise en assistant aux exercices qui se donnaient pour elles matin et soir. Nous souffrions de les voir ainsi entassées, plus d'un tiers ne trouvant de place que dans les allées ; mais leur vif désir de profiter des grâces du Jubilé leur faisait oublier la gêne et la fatigue. Leur empressement ne se démentit point ; il nous semblait même que leur nombre augmentait tous les jours. De fait, comme pendant le Jubilé des filles, il s'opérait une petite contrebande, qui était due à l'enthousiasme ébruité de nos braves gens du faubourg. Grand nombre de personnes

d'autres quartiers de la ville voulurent faire leur Jubilé à Saint-Pierre, et nous ne jugeâmes pas à propos de nous y opposer.

Les confessionnaux, bien entendu, furent encombrés du matin au soir. Que de fatigues pour les ouvriers! mais que de consolations en voyant cet empressement aux différents exercices, ces bonnes dispositions au Saint Tribunal, cet extérieur recueilli pendant de longues heures passées dans l'église, cette foi vive à la Sainte-Table, cet air de componction dans les stations du Chemin de la Croix fait à la fois par des centaines de personnes et à toute heure de la journée!

Comme les demoiselles, les dames eurent leurs cérémonies de la consécration à la Sainte Vierge. Le spectacle fut plus beau encore à cause de la foule plus compacte, je dirai aussi à cause des dispositions qui pouvaient se deviner. Trois mille épouses, trois mille mères de famille aux pieds de Marie! Que de pensées, que de prières, que de soupirs, que d'espérances! On semblait lire tout cela dans ces cœurs d'épouses et de mères. La suite du Jubilé a pu montrer que Marie avait tout compris et avait beaucoup obtenu. Que d'époux convertis! que de fils rentrés dans le bon chemin! O Mère compatissante, vous aviez fait votre œuvre de consolatrice des affligés et de refuge des pécheurs; et c'était à la prière de celles qui, à vos pieds, semblaient presque s'oublier elles-mêmes pour penser à ceux qui leur étaient chers et qu'elles voulaient vous consacrer! Nous fîmes communier, pour notre part, deux mille sept cents femmes, quelques centaines avaient ailleurs leurs confesseurs.

S'ouvrent enfin les exercices pour les hommes. Nous avions pensé pouvoir réunir en même temps les pères de famille et les jeunes gens, mais dès le premier jour nous vîmes un encombrement qui devait nécessairement mettre un grand obstacle aux fruits du Jubilé pour ceux qui en avaient surtout besoin. Les pères de famille furent donc priés de se retirer pour laisser place à leurs fils, et ceux-ci, se réjouissant de la mesure, répondirent avec empressement à l'espoir que nous avions eu de les voir profiter de ces jours de salut. Pauvres

jeunes gens! ils en avaient grand besoin, pour la plupart. Au delà de mille d'entre eux gagnèrent les grâces du Jubilé.

Leur semaine terminée, nous vîmes enfin nos bons pères de famille se presser autour de la chaire de vérité. Ils savaient ce que venaient de faire leurs femmes et leurs enfants; ils avaient le secours de leurs prières, bien agréables alors au Dieu des miséricordes; ils étaient pris d'un grand désir de bien faire, eux aussi, les exercices du Jubilé. En fallait-il davantage? Aussi dès quatre heures et demie du matin ils frappaient à la porte de l'église afin de prendre leurs places au plus vite pour le premier exercice, qui avait lieu à cinq heures et demie. La semaine s'écoula trop vite au gré de leurs désirs; ils aimaient tant ces cérémonies de la retraite; les virulents sermons, les enthousiastes cantiques, les brillantes illuminations, car pour eux aussi rien ne fut épargné; je dois même dire que la plus belle, la plus émouvante des cérémonies avait été réservée pour les hommes, plusieurs centaines de jeunes gens toutefois purent y prendre part; je veux parler de la rénovation des vœux du baptême. Je n'en donnerai pas ici le détail; quel est le Missionnaire Oblat qui ne le sache par cœur? Mais, je puis le dire, le silence religieux, le saisissement, les larmes, les promesses d'un auditoire si bien disposé, tout converti, le prédicateur favorisé d'une bonne disposition physique, bien préparé, pénétré de l'importance du ministère qu'il remplit, saisi de l'émotion qu'il remarque, parvient sans effort à l'effet toujours désiré en pareille circonstance. Et tous nous étions heureux du bonheur que fait goûter la religion aux cœurs qui la comprennent, qui l'aiment et qui font serment de l'honorer toujours. Nous sommes heureux de constater que beaucoup ont su, depuis cette époque, vivre selon la foi; l'accomplissement du devoir pascal les a trouvés persévérants; puissent-ils l'être jusqu'à la mort!

Nous nous sommes donné beaucoup de peine pour que ces exercices du Jubilé se fissent avec tout le fruit possible; le bon Dieu a daigné bénir nos efforts. Nous savons que partout c'était le temps de la grâce et du salut : partout il y a eu déploiement de zèle de la part des ouvriers; partout il y a eu

succès; mais vous ne devez pas ignorer, bien-aimé Père, que ce sont les travaux des Oblats de Marie Immaculée, qui sont vos enfants, qui ont été surtout couronnés de succès; ils aiment à vous le redire, après que toute la ville de Montréal l'a proclamé; ils vous le redisent pour votre consolation et pour que vous remerciiez avec eux Marie leur Mère, qui travaillait avec eux en intercédant pour eux, et enfin pour que vous demandiez en leur faveur le zèle pur et persévérant qui fait les véritables Missionnaires.

Le R. P. Supérieur, les RR. PP. BOURNIGALLE, ROYER et DÉDÉBANT ont fait les frais de la prédication des différents Jubilés donnés dans notre église de Saint-Pierre; le R. P. Provincial, le R. P. CHARPENEY, le R. P. TRUDEAU ont énormément travaillé de leur côté; on le concevra facilement en voyant le chiffre de sept mille cinq cents personnes que nous avons envoyées à la Sainte Table dans l'espace de quatre semaines.

C'était la fin des travaux de l'année 1865, tous s'en réjouissaient, tous avaient besoin de repos et s'estimaient heureux de reprendre la vie calme de communauté.

II. La mission des Iroquois du Sault Saint-Louis a vu commencer avec l'année 1865 une année d'épreuves. Les sauvages, qui avaient montré jusqu'alors envers leurs missionnaires une soumission respectueuse et dévouée, se sont laissé entraîner à l'insubordination et à la résistance. Contrairement aux conseils du R. P. BURTIN, les chefs ont introduit dans leur village, sous prétexte d'établir une école, un maître protestant, dont la présence a bientôt produit les plus fâcheux résultats. L'intervention de l'autorité diocésaine, qui dirigeait la conduite de nos Pères, est demeurée impuissante, et l'opposition faite au directeur de la résidence n'en est devenue que plus forte et plus tracassière. Tous les moyens de conciliation ont été épuisés sans aboutir. A Caughnawaga, les chefs regardent comme une vérité incontestable que le Missionnaire

n'est maître que du chœur de l'église, et qu'à partir de la table de communion tout le reste est sous la juridiction des chefs. C'est ainsi que ces sauvages appliquent les principes avancés de notre civilisation. Là aussi ils veulent séculariser la société ! Ce n'est sans doute qu'une minorité, mais au Sault Saint-Louis comme ailleurs, c'est une minorité turbulente, et qui effraye la majorité catholique et fidèle. Malgré ces orages et ces résistances de la part de ses sauvages, le R. P. Burtin demeurait ferme à son poste, attendant la décision que retardait l'absence prolongée de Mgr l'évêque de Montréal. « Il est pénible de prendre tant de peines pour le salut des sauvages, et de se voir si mal récompensé, du moins en ce monde, » c'est ce qu'écrivait au P. Burtin le missionnaire des Iroquois de Saint-Régis, qui a aussi des difficultés avec ses paroissiens. On comprend que les Iroquois, avec leur demi-civilisation, doivent offrir parfois des résistances que l'on ne rencontre pas dans des tribus qui ne peuvent point encore revendiquer les lumières de la civilisation. La nature première de celles-ci se prête mieux aux influences bienfaisantes que les natures à demi instruites de ceux-là, qui se drapent du manteau de leur orgueil, et offrent ainsi à l'action de l'envoyé de Dieu le plus grand des obstacles. Le R. P. Burtin termine sa lettre en ces termes : « Je recommande instamment à vos prières nos pauvres sauvages, afin que le Dieu de miséricorde ne permette pas qu'ils tombent dans les piéges tendus à leur foi, et leur donne un peu de bonne volonté et surtout un peu d'esprit, car c'est ce qui leur manque le plus. Les circonstances que nous traversons sont critiques, et peuvent aboutir à de fâcheuses conséquences. J'espère que vos prières, celles de nos Pères et des âmes pieuses auxquelles vous voudrez bien recommander mes ouailles, détourneront de leurs têtes les fléaux de la colère de Dieu. »

III. A Ottawa, la maison de l'évêché nous offre un rapport intéressant sur les différentes œuvres qui occupent le zèle de nos Pères. La mission des chantiers a été faite par le R. P. Reboul, assisté du R. P. Tissier. Partis le 11 janvier, les deux missionnaires ont visité soixante chantiers : cinq jeunes gens ont seuls refusé les consolations de notre foi, et encore ont-ils réparé leur faute en s'approchant des sacrements lors de leur passage à Ottawa. Jamais le ministère de nos Pères n'avait encore été si abondamment béni. Ne pouvant dans leur course rapide visiter que les chantiers les plus nombreux, ils ont eu la consolation de voir accourir auprès d'eux les jeunes gens des chantiers où ils ne devaient point s'arrêter. Il y en a eu qui ont fait trois, quatre, cinq et quelquefois six milles pour venir se confesser et communier pendant la nuit, et qui retournaient immédiatement au travail. Sept ou huit fois nos Pères ont eu ce consolant spectacle, ce qui fait monter à environ soixante-dix le nombre des chantiers qu'ils ont évangélisés. Le rapport ajoute :

Un soir, c'était à l'époque de leur retour, nos Pères arrivent chez un pauvre Irlandais remplissant les fonctions de conducteur sur une ferme anglaise. Dans le cours de la conversation, il apprend que le P. Tissier parle allemand. « Oh ! dit-il, nous avons à quelque distance plusieurs familles allemandes qui sont excellentes et qui, dans l'ignorance de l'anglais, ne peuvent se confesser que très-rarement et très-difficilement. Qu'elles seraient heureuses de vous voir ! » Malheureusement, elles demeuraient à cinq milles, et la glace qui commençait à fondre obligeait les Pères à accélérer leur retour. Il leur était donc impossible de se détourner de leur chemin. Quand tout le monde fut couché, notre Irlandais essaye mais en vain de s'endormir ; la pensée de ces pauvres Allemands le poursuivait sans cesse et chassait le sommeil. A onze heures, il se lève, voyage toute la nuit et revient le

lendemain avec eux assez à temps pour que ces braves gens puissent accomplir leurs devoirs religieux.

Combien d'autres faits on pourrait raconter à la louange de ces jeunes gens, faits qui servent à expliquer la prédilection toute particulière que le R. P. Reboul éprouve pour eux ! Il y a aux portes d'Ottawa un gouffre formé par un énorme rocher qui interrompt dans toute sa largeur le cours de la rivière. On l'appelle les Chaudières, non-seulement à cause de la similitude que ses bords, presque circulaires en certains endroits, lui donnent avec ces vases, mais encore à cause de l'immense vapeur qui s'en élève. En l'apercevant, on serait porté à croire qu'il y a là en effet une cuve énorme sur un brasier infernal. Ce printemps, trois jeunes gens conduisaient un radeau de billots qu'ils voulaient faire descendre par les glissoires que le gouvernement a fait construire à cet effet. Le vent était un peu fort, une légère inadvertance du conducteur suffit pour leur faire manquer le passage, et ils furent emportés vers le gouffre, au-dessus duquel, vu le grand nombre de victimes qui y ont trouvé la mort, on pourrait bien mettre cette inscription : « Vous tous qui passez, laissez là l'espérance. » Le passage manqué, il reste peu de temps à la réflexion, une minute suffit pour arriver à l'abîme. Cette fois, par un hasard providentiel, le radeau ne suivit pas le plus fort du courant, et l'un de ces infortunés eut assez de présence d'esprit pour aviser une anfractuosité où il s'élança et réussit à se maintenir jusqu'à ce qu'on vînt à son secours. Les deux autres roulèrent pêle-mêle dans le gouffre avec les billots. On les croyait perdus et broyés comme tant d'autres de leurs devanciers : il n'en était rien, grâce à la Sainte Vierge. Un de ces jeunes gens, en se voyant entraîné, s'était souvenu de Celle qui a promis d'être pour ses serviteurs *Salus in periculis* pendant la vie et après la mort; il avait saisi son Scapulaire et le tint à la main sans désemparer. En un instant il se trouve à portée d'une bouée jetée à cent cinquante ou deux cents pieds de la chute; il s'y cramponne en tenant toujours son Scapulaire à la main. Un protestant qui se trouvait dans le canot de sauvetage ne put, à cette vue, ré-

primer son étonnement. Pour compléter la joie, le second, qui sans doute avait partagé la sollicitude maternelle de Marie, fut retiré de l'eau à environ un quart de lieue plus loin, en face de la ville.

Le Scapulaire en a arraché un grand nombre d'autres à mille dangers de ce genre, de sorte que je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de jeunes gens, si même il y en a un seul, qui aillent aux chantiers sans s'être enrôlés dans la pieuse Confrérie. Le Scapulaire et le chapelet sont leurs dévotions de prédilection. Tous les ans, nos Pères en distribuent un nombre considérable, soit durant la Mission d'hiver, soit à l'issue des différentes retraites qui se prêchent tous les automnes pour eux à Ottawa.

Ce n'est pas, du reste, mon Très-Révérend Père, le seul fait qui soit venu, cette année, exciter notre confiance en cette pratique si facile et si chère aux enfants de Marie. A peu près vers la même époque, on amenait à l'hôpital une jeune fille de vingt-deux ans, bossue et affligée depuis une couple d'années d'une maladie étrange qui l'obligeait à se tenir toujours comme si elle avait eu les genoux attachés à la poitrine, le cou à demi tordu et la tête sur le côté. Il lui était impossible de rien faire et surtout de marcher. C'était à faire pitié même aux habitués de ce lieu de douleurs. Pendant les six semaines ou deux mois qu'elle y est restée, j'ai eu occasion de la voir assez souvent, et toujours sa vue excitait en moi un mélange de pitié et d'horreur involontaire. Les docteurs, après avoir épuisé leurs remèdes, parlaient, comme dernière ressource, d'une opération chirurgicale; mais bientôt ils abandonnèrent ce dessein comme ne devant, à cause de l'ancienneté de la maladie, aboutir qu'à des souffrances inutiles. On était arrivé au Vendredi Saint, lorsqu'une des Sœurs, s'apercevant que la malade n'avait point de scapulaire, lui proposa de s'en faire recevoir, après lui en avoir exposé les conditions et les avantages. Pleine de confiance en la puissance de Marie, elle reçut le saint habit et éprouva en même temps dans tout son être je ne sais quoi d'extraordinaire qui était loin de diminuer sa confiance. La nuit suivante, elle se réveilla aux

cris d'une de ses voisines que la fièvre tourmentait et qui demandait à boire. Ne sentant plus aucun mal, elle s'habille, assiste sa voisine et va plusieurs fois d'un bout à l'autre de la salle. Son infirmité avait complétement disparu. Dès le lendemain, elle était en état de faire le lit des autres malades, et, si elle n'avait encore été un peu voûtée, il aurait été impossible de la reconnaître. On avait écrit à son père, quelques jours auparavant, de venir la chercher, qu'il était inutile de la laisser plus longtemps à l'hôpital, puisqu'on désespérait de sa guérison. Jugez de son étonnement quand il arriva et qu'il l'aperçut allant et venant, elle que l'on n'avait transportée qu'à force de bras. Des larmes de joie et de reconnaissance s'échappèrent de ses yeux, et partout où il alla, pendant son séjour en ville, il ne pouvait s'empêcher d'en parler et de publier la bonté et la puissance de Notre-Dame du Scapulaire.

Le nouvel hôpital général est enfin terminé. C'est à l'intervention de saint Joseph que l'on doit l'achèvement de ce vaste édifice. Toutes les ressources étaient épuisées, et Mgr Guigues, pour ne pas tenter la Providence, avait fait suspendre les travaux. Le principal bienfaiteur, M. Joseph Laroque, ne voulait plus y contribuer. Cependant, les inconvénients de l'ancien hôpital en bois devenaient de plus en plus manifestes. On se résolut à faire une dernière tentative auprès de saint Joseph, le procureur de la Sainte Famille. On met sa statue au-dessus de la porte d'entrée du nouvel édifice; on fait brûler, nuit et jour, une lampe devant sa statue, à la chapelle, et l'on commence une neuvaine. Le dernier jour arrive, et M. Joseph Laroque, à qui on ne pensait plus depuis longtemps, se réveille, ayant eu un songe effrayant qui le détermine à faire achever l'hôpital, coûte que coûte, le plus tôt possible. Peu de jours après, il remettait les neuf mille francs qui étaient nécessaires pour compléter la bâtisse. Cet hôpital est entre les mains des Sœurs grises,

qui dirigent aussi un pensionnat de jeunes filles de plus en plus florissant. — Les journaux ont fait un pompeux éloge de la distribution de prix qui eut lieu, sous la présidence de Mgr GUIGUES, le 11 juillet 1865. « La séance s'était ouverte par un drame des *Martyrs*, de Chateaubriand, en trois actes, en langue anglaise, arrangé, pour la circonstance, par l'habile directeur de cette institution, le R. P. GIGOUX. La scène vraiment touchante de ce drame, bien interprété, a fait couler plus d'une larme... La partie musicale a été à la hauteur de la partie littéraire. En somme, cet examen fait honneur à ces héroïques servantes de Dieu et aux élèves de ce pensionnat, qui est, sans contredit, une des premières institutions de ce pays, au dire des connaisseurs. » (*Minerve*, de Montréal, 13 juillet 1865.) Ce témoignage ne peut nous être indifférent, puisque c'est à Monseigneur et à nos Pères que les Sœurs doivent cette branche de leur vocation.

Le même succès est obtenu par les Frères des écoles chrétiennes, dans les soins qu'ils donnent à six cents enfants de la ville. Les examens ont attiré une nombreuse assistance, qui a pu constater la solidité et l'étendue de leur enseignement. Aussi leur éloge se trouve-t-il dans toutes les bouches.

Ces six cents enfants qui, pour la première fois cette année, ont assisté à la procession de la Fête-Dieu, n'ont pas peu contribué à en rehausser l'éclat. Quatre-vingts environ, habillés de rouge, avaient augmenté le nombre des chantres, et le reste, avec des bannières et des oriflammes de toutes les couleurs, marchait dans les rangs, sous la conduite de leurs maîtres, à la grande édification de tout le monde. Il faisait ce jour-là une chaleur accablante. A sept heures du soir, à l'ombre, on comptait encore 27 degrés Réaumur; qu'on s'imagine la chaleur que l'on devait éprouver de onze heures à deux

heures, en marchant en plein midi et en plein soleil. A part quelques défaillances, il ne s'en est suivi aucun accident fâcheux, quoique tous les fidèles, à peu d'exceptions près, aient assisté à la procession tête nue. On gardera longtemps le souvenir de cette chaleur extraordinaire, qui a fait ailleurs d'assez nombreuses victimes. Le 31 juillet, un tremblement de terre, qui a duré une vingtaine de secondes, n'a fait de mal à personne.

Donnons encore la parole au R. P. Grenier, dont nous analysons le rapport :

Nos cérémonies de la Semaine Sainte se sont accomplies avec la même pompe que les années précédentes. Nous avons joui, le Samedi Saint, d'un spectacle religieux que notre cathédrale n'avait jamais présenté : je veux parler du baptême de quatre adultes : une Ecossaise presbytérienne, une Anglaise épiscopalienne, un jeune Canadien et sa sœur arrivant des Etats-Unis, et qui n'avaient encore aucune religion, quoiqu'ils eussent l'un quinze ans et l'autre dix-huit. Monseigneur procéda lui-même au baptême de ces quatre adultes qu'avait préparés le R. P. Paillier. La jeune Canadienne, qui était bien exposée dans le monde, est morte du typhus, après deux jours de maladie, ayant encore la robe blanche de son baptême. En la voyant si jeune et si forte, on ne l'aurait pas crue si près de son éternité. Elle prie sans doute maintenant pour ceux qui lui ont procuré ce bonheur.

De temps en temps, Dieu nous ménage cette consolation. C'est ainsi que, le 23 juillet, le R. P. Dandurand a conféré le baptême à une jeune fille de dix-huit ans qui, depuis longtemps, soupirait après cette faveur. Depuis ce temps, le R. P. Molloy a aussi baptisé trois ou quatre hommes.

Toutes nos œuvres ont continué de prospérer. La Congrégation des demoiselles irlandaises a pris un nouvel accroissement, sous la direction du R. P. Paillier. Nous avons de plus créé une œuvre dont le besoin se faisait grandement sentir à la partie anglaise de notre population, une bibliothèque pa-

roissiale. S'il fallait juger de la littérature anglaise par les échantillons qu'il nous est donné d'en voir, nous en aurions une bien triste idée. La plus grande partie des livres dont on nous inonde sont des ouvrages immoraux, qu'ils soient de production anglaise ou étrangère. Cet état de choses ne doit pas étonner, quand on pense que nous sommes si rapprochés de l'Union américaine. Or, voici ce que dit à ce sujet le *Daily Index*, de Petersburg (Virginie) : « Les faits immoraux qui émaillent à profusion les colonnes de tous les journaux ont leur source directe dans l'obscénité révoltante de la littérature américaine, ou, pour parler plus exactement, dans la somme considérable de littérature américaine qui est d'une obscénité révoltante, etc., etc. » C'est pour remédier à ce mal que le R. P. Paillier s'est mis en marche. Au bout de quelques semaines, à l'aide de listes de souscriptions habilement distribuées, il a recueilli une première somme de six à sept cents francs, avec laquelle il a acheté plus cent cinquante volumes. Il ne réussira pas sans doute à empêcher entièrement et de suite la lecture des mauvais livres, mais, au moins, ceux qui ne veulent pas, de propos délibéré, s'abreuver à une source empoisonnée ne se trouveront plus exposés à cette triste nécessité, faute de bons livres. A l'aide des contributions mensuelles et de plusieurs autres industries, nous espérons enrichir notre petite bibliothèque.

Les travaux de la cathédrale sont suspendus momentanément. Avant de continuer, Monseigneur veut voir diminuer les dettes et augmenter les ressources : s'arrêter à propos, c'est toujours avancer.

Je vous ai parlé de ces incendies désastreux qui ont ravagé nos forêts en 1864; cette année, notre ville a été le théâtre de ce fléau. Nous n'avons pas eu à déplorer de grandes catastrophes, comme à Québec, Montréal et Trois-Rivières, où le feu, les vents et les flots de nos fleuves, lors de la débâcle des glaces, le printemps dernier, ont fait périr dans la Semaine Sainte une cinquantaine de personnes, des milliers de bestiaux, et occasionné des pertes pour plusieurs millions. Mais en revanche, depuis cet hiver, nous n'avons, pour ainsi dire, cessé

d'entendre retentir à nos oreilles, presque toutes les nuits, les tintements sinistres du tocsin. Nous avons eu certainement plus de soixante incendies. Jusqu'à présent, la divine Providence nous a protégés.

Nous avons eu le bonheur de posséder quelques jours le R. P. Visiteur, à son retour de la Rivière-Rouge. Inutile de vous dire que sa présence nous a tous consolés et encouragés. Son passage ici, comme à la Rivière-Rouge, laissera de longs et doux souvenirs.

(*A continuer.*)

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 23. — Septembre 1867.

MISSIONS DU CANADA.

RAPPORT SUR L'ANNÉE 1865 [1].

Le rapport du R. P. GRENIER, Supérieur de la Maison de l'Evêché à Ottawa, nous a conduits au mois de juillet 1865. Il continue en ces termes :

Un mot sur le 12 juillet. C'est l'anniversaire de la bataille de la Boyne, où Guillaume d'Orange battit les troupes du roi d'Angleterre, dont une grande partie était composée d'Irlandais. Ce fut le Waterloo de la dynastie des Stuarts. Deux siècles se sont écoulés et on en célèbre encore l'anniversaire.

Une société secrète nommée *Orangiste* s'est formée vers la fin du siècle dernier, sous un masque de charité, et a pris

[1] Voir le numéro précédent, p. 264.

pour sa fête patronale cet anniversaire, qu'elle célèbre partout de son mieux. C'est tout à la fois une fête politique et religieuse, mais qui ne flatte pas la fibre sensible de nos Irlandais catholiques. Ordinairement, chaque loge reste chez elle et se contente, en ce jour, d'un banquet fraternel. Cette année, pour fêter sans doute la future capitale, on résolut de faire les choses en grand. Cinquante-six loges du comté se donnèrent rendez-vous, et vinrent parader dans les rues d'Ottawa. Au jour marqué, chacun y est arrivé avec ses insignes et son étendard, et, à midi sonnant, une procession d'un nouveau genre s'est mise en marche autour de la ville. Guillaume d'Orange, dit le Taciturne, y figurait en grand uniforme, l'épée à la main et monté sur un superbe coursier. Vers le milieu des rangs venait l'arche d'alliance renfermant la Bible, portée sur les épaules de quatre lévites et escortée de quatre autres, tous revêtus d'habits blancs en guise d'aubes. Après la foule des piétons, qui pataugeaient deux à deux dans la boue, paraissaient des chariots où se trouvaient cachées des armes. Cette procession n'était point du goût des protestants d'Ottawa, qui n'y prirent aucune part. On fait monter à deux mille le nombre des assistants. Au banquet, ils étaient plus de six mille. Ce spectacle avait jeté une certaine fermentation dans la ville. Il y eut un moment critique pour la paix publique, ce fut celui du départ. Le chemin de fer fit attendre une machine. Dans cet intervalle de temps, Canadiens et Irlandais accoururent en foule et une mêlée épouvantable était imminente. On vint en toute hâte en donner connaissance au R. P. Dandurand, qui était occupé à préparer les enfants à la première communion. Il accourt avec le R. P. Reboul. Déjà on s'armait de pierres et de bâtons et on demandait des fusils. Le Guillaume d'Orange, principal auteur de cette malencontreuse démonstration, s'efforçait d'empêcher le conflit. Dès qu'il aperçut nos Pères, il vint à eux avec empressement et les pria de demeurer jusqu'au départ des wagons. Les Pères ne purent prévenir quelques échanges de coups, mais ils réussirent à empêcher les masses d'en venir aux mains. Le P. Dandurand profita d'un moment de calme pour retourner

auprès de se senfants, mais le P. Reboul resta, sur les instances réitérées de l'imprudent prince d'Orange. Il paraît que les catholiques n'attendaient que le départ de nos Pères pour se précipiter sur les orangistes. La présence du P. Reboul les contint, et la machine étant arrivée, les orangistes purent partir en échangeant avec leurs adversaires les mêmes adieux fraternels que se firent Carlostad et Luther, si je ne me trompe, après la fameuse entrevue à l'auberge de l'Ours noir.

Nous passons sous silence plusieurs incidents grotesques qui égayèrent un peu le public. Cependant, l'esprit de vengeance ne s'endormit pas, et, quelques jours après, plusieurs tentatives d'incendie furent faites sur les maisons des principaux catholiques; une entre autres fut réduite en cendres. La torche remplace ici le poignard. Dans le Diocèse, quatre églises ont été incendiées ces années dernières, et à Toronto, une église et son presbytère sont devenus la proie des flammes, pour venger des déprédations exercées dans une loge dont les catholiques n'avaient certainement pas la clef.

Je crois que, cette fois, nous n'aurons pas à craindre pour nos édifices, car notre Guillaume d'Orange, dans sa reconnaissance des services rendus par les PP. Dandurand et Reboul, leur a décerné le plus grand éloge possible à ses yeux, en disant publiquement à ses amis qu'ils feraient deux bons orangistes.

Les derniers mois de l'année ont été plus laborieux que de coutume, à cause du jubilé. Malgré les occupations multiples du R. P. Paillier, il m'a fallu l'envoyer à son retour d'Ogdensburgh, E. U., où il avait prêché une retraite au pensionnat des Sœurs grises; il m'a fallu, dis-je, l'envoyer dans le Diocèse de Québec pour y aider nos Pères. Le Père est parti vers la mi-juin. Après un mois de travail, il a dû prendre un peu de repos, mais il s'est remis immédiatement à la besogne, et a prêché à Québec la retraite annuelle des religieuses de la Congrégation Notre-Dame. Ce devait être son dernier travail pour notre Maison, car au mois d'août, à la suite de la retraite prêchée par le Visiteur aux Supérieurs de la Province,

le R. P. PAILLIER a été nommé Supérieur à Buffalo. Il laisse à Ottawa de profonds regrets.

Après la retraite des Supérieurs, le jubilé s'ouvrit dans la paroisse du P. REBOUL, à Hull : commencé par le P. PAILLIER, il a été continué par les PP. GRENIER, DERBUEL et LAVOIE, et s'est terminé heureusement par la consécration à la sainte Vierge.

Le R. P. TORTEL donnait en même temps, malgré sa grande faiblesse, les exercices de la retraite annuelle des professes, au couvent des Sœurs grises.

Le 24 août, le R. P. Visiteur prêchait au collége la retraite de ceux de nos Pères qui n'avaient pas eu le bonheur de la faire à Montréal. Les PP. DANDURAND, REBOUL et GIGOUX étaient de ce nombre. Ce fut juste au moment où ce dernier se vit obligé de garder la chambre. Malgré cela, la veille de la clôture, il se présenta à demi mort, pour avoir encore une fois la consolation de renouveler ses vœux avec ses Frères.

La retraite n'était pas terminée, que déjà, le 31 août, le P. ROYER commençait le jubilé à la cathédrale, en faveur de la partie canadienne de notre population. Le P. ROYER était déjà connu de son auditoire. Le P. RYAN, Supérieur du collége, et le P. MOLLOY prêchèrent les mêmes exercices aux Irlandais.

Le 13 septembre, le P. MOLLOY partait pour prêcher successivement quatre jubilés à des populations irlandaises. Dans cet intervalle, le P. REBOUL prêchait la première retraite des jeunes gens qui partent pour les chantiers. Monseigneur, suivant son habitude, présida à la clôture des exercices.

Le 5 octobre, le P. GIGOUX s'éteignait dans nos bras, laissant les regrets les plus profonds. Longtemps encore, après sa mort, les élèves du couvent demandaient de l'argent à leurs familles et mettaient en commun leurs petites épargnes pour faire célébrer des messes à son intention.

Le 13 s'ouvrait au couvent la retraite des novices, prêchée par Monseigneur. Les PP. TORTEL et MAC GRATH firent les sermons de profession à la cérémonie de clôture ; l'assistance était très-nombreuse.

Dernière retraite des jeunes gens prêchée par le P. GRENIER.

La fin des exercices coïncida avec l'incendie de l'église du R. P. Mac Grath, à la haute ville, où le Très-Saint Sacrement fut sauvé des flammes par un jeune puséiste. Espérons que ce bel acte lui méritera de faire le dernier pas et d'entrer dans le sein de l'Eglise.

Le 20, notre cité commençait à occuper le haut rang qui lui est dévolu entre toutes les autres villes de l'Amérique britannique du Nord. Les bureaux du gouvernement y étaient transférés, et la plus grande partie des employés, bon gré mal gré, s'y trouvaient établis avec armes et bagages.

De nouveaux incendies ont continué à répandre la terreur dans la ville, et, le 5 novembre, nous avons éprouvé des transes mortelles : les flammes se sont approchées de l'évêché et de la cathédrale. La Providence a veillé sur nous et a empêché la ruine de ces deux édifices.

Vous vous rappelez la fondation d'un asile pour les orphelins et les vieillards irlandais : le besoin d'un établissement de ce genre pour les Canadiens ne s'était point encore fait sentir, car les Sœurs grises avaient plusieurs fois essayé ces deux œuvres de vieillards et d'orphelins, sans distinction de nationalité. Monseigneur attendait des temps plus favorables. Le 7 décembre, nous apprenons qu'une malheureuse mère de famille, abandonnée de son mari et foulant aux pieds les sentiments de la nature et toute crainte de Dieu, venait de vendre ses trois enfants à l'asile protestant pour une modique somme. Pendant qu'on délibère et qu'on emploie tous les moyens pour ramener cette infortunée, une Sœur grise va se jeter aux genoux de Monseigneur et lui dit qu'il n'y a plus à hésiter, qu'il faut absolument établir un asile pour les Canadiens. Sa Grandeur ne peut résister : il donne son aumône et sa bénédiction à la Sœur et l'envoie remuer la ville. Bientôt des assemblées se tiennent sous la présidence de Monseigneur et de nos Pères. Les souscriptions abondent de la part des Canadiens comme de la part des Irlandais. Depuis ce temps, les deux œuvres marchent et se soutiennent quoique séparées. L'asile des Canadiens fut ouvert le 23 et porte le nom de Saint-Joseph. Les Sœurs grises le dirigent ainsi que celui des Irlan-

dais, qui avait d'abord été confié à une personne séculière.

Le 10 s'ouvrait au couvent la retraite annuelle du pensionnat prêchée aux Irlandaises par le P. Mac Grath; aux Canadiennes par le P. Grenier. Les mêmes exercices avaient lieu à la cathédrale en faveur des enfants de l'externat : ce sont les PP. Dandurand et Molloy qui s'en sont acquittés. Ce qui n'a pas empêché ce dernier de faire une instruction tous les soirs aux membres irlandais de la Tempérance.

Ce bon Père, qui travaille avec tout le zèle imaginable au salut de ses compatriotes, a compris que c'est surtout par l'enfance qu'il peut espérer de faire disparaître un jour cette plaie sociale de l'ivrognerie, qui exerce de si grands ravages parmi ces hommes d'ailleurs si bons et si pleins de foi. Il s'est donc mis à enrégimenter les enfants dans la société de Tempérance. Ce travail lui est facilité par les Frères des Ecoles chrétiennes. C'est à leur école qu'il va les voir et les exhorter, afin de les encourager dans le bien. Le Père a organisé le soir du 26 décembre une petite fête que Monseigneur a bien voulu présider. Le P. Molloy voulait montrer à ces enfants qu'on pouvait s'amuser sans boisson. Il les a donc convoqués au nombre de deux cents dans la salle de l'institut Saint-Patrice, et là, pendant deux heures de temps, il s'est fait enfant avec eux, courant, riant, s'amusant, disait Monseigneur, avec une verve extraordinaire, malgré ses soixante ans. Il leur avait préparé une petite collation à laquelle les petits convives firent le plus grand honneur. Avant de se retirer les enfants ont complimenté Monseigneur qui leur a exprimé toute la joie que son cœur d'évêque éprouvait à les voir si nombreux, et leur a souhaité la persévérance dans leurs bonnes résolutions.

Ajoutez à ces faits le service ordinaire de la cathédrale, qui compte maintenant quatre mille communiants, celui du couvent et du pensionnat, les dessertes de Hull et de March, et vous verrez que nous avons toujours une bonne part d'occupations. Puissent tous ces travaux avoir contribué à la gloire de Dieu et de notre bonne Mère Marie Immaculée !

IV. Le collége de Saint-Joseph, à Ottawa, n'a pas cessé

de prospérer. Le rapport de l'année 1866 nous édifiera complétement sur l'esprit qui anime les élèves, et sur l'étendue et la solidité des enseignements qui leur sont offerts.

V. De la Maison d'Ottawa dépendent deux résidences : celle de la Rivière au Désert ou de Maniwaki (la réserve de Marie), et celle Témiskaming. Les extraits suivants des lettres du R. P. GUEGUEN et du R. P. PIAN nous présentent les traits vifs et naturels de l'existence de nos ouvriers apostoliques dans ces Missions. Nous les recueillons avec édification :

Ottawa, le 25 février 1865.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN AIMÉ PÈRE,

Fiat voluntas Dei... Les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas. Il y a juste six mois aujourd'hui que je disais adieu au beau pays de France, comptant bien aller fixer ma tente sur les bords de la rivière Rouge ; le Seigneur en a disposé autrement, et je me prépare à quitter bientôt Ottawa, non point pour Saint-Boniface, mais pour notre Mission de Témiskaming, province du Canada.

Je ne vous cacherai pas que j'ai éprouvé un peu de tristesse à la nouvelle de ce changement de ma destination ; mais le Seigneur ayant parlé par mes Supérieurs, j'obéis sans hésiter. N'y a-t-il pas partout des âmes à sauver ? Toujours, du reste, je l'ai promis, je serai, Dieu aidant, votre enfant soumis et obéissant.

Si je ne craignais de vous importuner, je vous ferais le compte rendu exact et détaillé de mes excursions apostoliques aux alentours du Désert. J'aurais ainsi à vous parler d'études de langues anglaise et sauvage couronnées de quelque succès ; de services quasi-paroissiaux dans les églises de la Résidence, de la Visitation et de Saint-Gabriel ; des messes par moi chantées, le croiriez-vous ? selon toutes les règles de la plus exacte

harmonie ; de prédications en anglais un peu hasardées peut-être, mais non point absolument manquées, etc., etc. Je passe néanmoins tout cela comme trop ordinaire, pour vous dire quelque chose de nos Missions dans les chantiers du Canada.

Depuis longtemps déjà, vous lisez des relations sur ces sortes de Missions; permettez-moi, cependant de vous en parler encore un peu. Tandis que j'étais de résidence à la Rivière-au-Désert, ordinairement en compagnie du R. P. Déléage, quelquefois tout seul, j'ai pénétré dans les chantiers. Là, à la vue du bien que peut opérer le Prêtre vraiment zélé, j'ai compris l'importance de son ministère et la grandeur de sa dignité. Errant dans les grandes forêts, ne s'arrêtant qu'une nuit dans chaque centre de travail, avec le secours de la grâce d'en haut, il ramène à Dieu, rappelle au devoir, remet dans le sentier du ciel, une foule de jeunes gens livrés à eux-mêmes, et partant exposés à tous les égarements. Ce ministère n'est pourtant pas des plus faciles, car souvent, à côté du vice le plus invétéré, se rencontre l'ignorance la plus profonde. J'ai entendu des jeunes gens de vingt à trente ans me dire, quand je les invitai à se confesser, afin de pouvoir communier le lendemain, qu'ils ne savaient pas ce que c'est que la confession et la communion. « *Father, what have I to do?* me disait un jeune Irlandais prosterné à mes pieds : Père, que dois-je faire? — Etes-vous enfant de l'Eglise catholique? demandai je à un autre nouvellement converti de l'anglicanisme. — Oui, Père, me répondit-il. — Depuis combien de temps? — Depuis le jour de ma naissance. — Vous êtes-vous jamais confessé?— Jamais, Père. — Pourquoi? — Parce qu'il ne m'est jamais arrivé de rencontrer un prêtre. — Quel âge avez-vous? — Dix-neuf ans. » Dans un seul chantier, sur treize catholiques, quatre n'avaient pas fait leur première communion ; l'un d'eux ne s'était jamais confessé, et les trois autres, de vingt-six à vingt-huit ans, n'avaient accompli ce devoir du chrétien qu'une seule fois dans leur vie, à l'âge de seize ans. Oh ! puisqu'il y a en Canada tant de bien à faire à des âmes rachetées par le sang de mon Dieu, pourquoi regretterais-je si fort de ne pouvoir marcher plus avant. Ici, comme

ailleurs, un vaste champ est ouvert à mon zèle ; puissent toujours mes travaux porter, comme ils l'ont fait jusqu'ici, par le secours de la grâce, des fruits de salut pour mes Frères et de gloire pour notre bon Maître ! En effet, durant notre dernière campagne d'hiver, sept cents jeunes gens au moins ont correspondu à l'appel de Dieu... Nous avons rencontré dans les chantiers, mêlés parmi les catholiques, soixante protestants environ : s'ils ne se sont pas convertis, du moins n'ont-ils pas gêné nos opérations, et nous ont-ils toujours traités avec respect.

Mais je fus obligé de conclure un armistice. A mon retour au Désert, je trouvai, sans que je m'y attendisse le moins du monde, une lettre du R. P. Provincial, qui me mandait à Ottawa. Sans délai, je me rendis à son invitation, et me voilà jouissant de l'aimable société de nos Frères de Bytown, en attendant le jour de mon prochain départ pour la Mission de Témiskaming.

Les Révérends Pères et Frères d'Ottawa vont bien ; les souffrances du R. P. Gigoux ne lui font rien perdre de sa jovialité et de son activité naturelles.

Témiskaming, 30 *mars* 1865. — Me voilà enfin parvenu à la portion de la vigne du Seigneur que j'ai à cultiver pour le moment. Notre voyage s'est effectué heureusement ; grâces en soient rendues au Seigneur ! Il a été accompagné cependant de quelques incidents plus ou moins remarquables que je me propose de vous faire connaître ; je vous demande pardon d'avance pour tout ce qu'il pourrait y avoir de peu intéressant dans ma narration.

Le 8 de ce mois, dès le matin, deux de vos enfants, le R. P. Lebret et moi, quittâmes le collége d'Ottawa ; une heure après, nous arrivons à Aylmer. Par un malentendu assez fâcheux, nous sommes obligés de rester une demi-journée chez M. le curé, et de nous asseoir enfin à sa table hospitalière, ce que nous avions d'abord refusé dans l'espoir où nous étions de pouvoir plutôt continuer notre voyage. Le digne pasteur était heureux de nous traiter, et il se faisait une fête de partager avec nous une belle pièce de gibier. Du gibier!... Mais

ne sommes-nous pas en Carême, et de plus au mercredi des Quatre-Temps?... N'importe, la pièce paraîtra, et le P. Guéguen en mangera... Cependant, tandis que le curé s'acquitte à merveille de l'office d'écuyer tranchant, je suis à me demander ce que je dois faire. Dans les chantiers, me dis-je alors, on fait gras en tout temps; or, nous sommes pour le moment dans le chantier d'un digne prêtre; de plus, le R. P. Lebret, qui me vaut bien, n'a pas l'air de vouloir faire grâce à l'infortuné quadrupède; faisons donc honneur au service. Et une bonne portion de venaison passe du plat dans mon assiette, et de mon assiette dans mon laboratoire intérieur de chimie... Une autre fois, pourtant, je serai heureux de n'avoir pas à recourir à ces raisonnements plus ou moins sophistiques pour calmer l'anxieuse perplexité de ma conscience : j'ai appris, une fois pour toutes, à connaître le castor, et je sais maintenant que le castor est un manger maigre.

Pendant le temps de notre dîner, nos hommes arrivent; nous prenons congé de M. le curé, nous grimpons sur la charrette, le fouet claque, et nous partons. Nous allons grand train, si grand train qu'un pauvre voiturier, se hâtant un peu trop pour nous laisser libre passage sur la route, fait verser son traîneau. Nous passons, non sans peine; nous revenons ensuite sur nos pas pour aider à réparer le petit désastre, seul moyen d'arrêter le flot d'imprécations que le pauvre homme allait lâcher contre Dieu et contre nous.

Jusqu'ici rien de bien fâcheux : aucune existence n'a été en danger, mais attendons un instant. Arrivés au pied d'une côte rapide, descendre de nos siéges pour alléger la charrette est chose nécessaire; du reste, marcher un peu n'est pas inutile en hiver. Me voilà donc sur mes pieds; nos hommes marchent d'un pas rapide même dans la neige; pour moi, tant soit peu cousin du marquis de Courte-Taille, j'étais bien obligé de mesurer mes pas à la longueur de mes jambes, et de me constituer, par conséquent, l'arrière-garde du corps. Cependant, la distance entre le gros de la troupe et l'arrière-garde grandissait toujours : je veux hâter le pas, mais j'expérimente bientôt que rien ne sert de courir, comme l'a si bien démontré le

bon fabuliste. En effet, arrivé en face de l'hôtel Dévis, mon pied glisse sur la glace cachée sous la neige, et je prends un billet de parterre des mieux conditionnés. La chute est lourde ; il me reste tout juste assez d'esprit et de force pour éviter, en me retirant un peu du chemin, d'être écrasé sous les roues d'un traîneau qui passait en ce moment. Une contusion considérable à la cuisse et une douleur assez vive au flanc gauche ont été les résultats durables de mon manquement obligé à la gravité religieuse. Le bon Dieu se plaît ainsi quelquefois à faire trouver le châtiment du péché dans le péché lui-même. Cette réflexion faite à part moi, je me ramasse de mon mieux, et je remonte en voiture comme je puis : ma chute aura du moins servi à découvrir aux piétons qui viendront après moi la glace qui m'a si bien servi.

Quelque temps après ce petit incident, l'accueil bienveillant de M. David me fait presque oublier et mon effroi et mon mal. M. David est de l'église réformée, cependant il est toujours heureux de recevoir le prêtre catholique sous son toit hospitalier ; vos enfants, Très-Révérend Père, le savent bien, et ils profitent à l'occasion de ces bonnes dispositions.

Le lendemain jeudi, nous partons de grand matin, bien que le mauvais temps ait rendu pendant la nuit les chemins plus difficiles. Dès ce jour, notre voyage va devenir de plus en plus pénible : la neige tombera parfois abondante, le froid nous fera souffrir davantage, et le vent soufflera de manière à nous obliger de ralentir notre marche. Toujours, cependant, nous aurons quelque chose à mettre sous la dent, et un lit quelconque pour prendre un peu de repos pendant la nuit. Les stopping-places, ou places d'arrêt, sont-elles tenues par des protestants, l'accueil en sera plus froid peut-être, mais non moins honnête. Chez les catholiques, nous serons absolument comme chez nous ; et chez les prêtres des villages que nous trouverons sur notre route, comme chez des frères. Vous savez déjà, Très-Révérend Père, combien l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson a mérité de la Congrégation pour les services qu'elle a rendus à vos enfants de l'Amérique du Nord. Je me contente de vous dire que, dans tous les forts

échelonnés sur notre chemin, nous pouvons être assurés de trouver un accueil toujours bienveillant, souvent empressé et cordial.

Cependant, nous sommes au second jour de notre voyage. Nos coursiers ne volent pas comme ceux de Phaéton, et, sur nos siéges, nous avons tout le temps de méditer sur les premiers versets du cantique des enfants hébreux dans la fournaise : *Benedicite omnis imber et ros... omnes spiritus Dei... gelu et frigus... glacies et nives Domino.* Mettre pied à terre, pour nous réchauffer en battant la semelle, n'aurait eu, pour tout résultat, que de remplir nos bottes de neige fondante : assez tôt il nous arrivera de naviguer, sur terre ferme, dans des *bateaux* submergés. Un moment le soleil laisse arriver jusqu'à nous un pâle rayon ; le ciel est donc plus pur, mais la tourmente n'a point cessé. Le vent souffle avec une violence peu commune, et c'est avec quelque plaisir que je me mets enfin à l'abri chez M. Gillée, curé de Pembroke, où le R. P. Lebret m'a devancé. Ce digne prêtre, sa bonne vieille mère, son cousin M. Amcara, que mon compagnon de voyage a l'honneur de connaître, nous témoignent le plus grand intérêt. Après avoir pris là notre réfection, nous nous remettons en route. Il est trois heures de l'après-midi ; le temps est moins mauvais, et, grâce aux clairs rayons de la lune, nous pouvons voyager jusqu'à huit heures et demie. Arrivés à cette heure chez M. Bellefeuille, nous prenons chez lui notre repas du soir et notre repos de la nuit.

Le lendemain, aux premières clartés du jour, nous nous remettons en route. Le temps est beau ; les chemins ne sont pourtant pas très-commodes, cependant nous avançons sans trop lambiner. Nous sommes déjà à onze milles de notre dernier gîte, lorsque nous voyons sortir d'un chantier, posté comme une sentinelle sur notre route, un homme qui paraît vouloir nous parler. Il vole plutôt qu'il ne court ; sur le désir que nous lui en manifestons, notre voiturier s'arrête, et notre poursuivant est bientôt près de nous. Qui est-il ? que veut-il ? Nous n'en savons rien de quelques instants : il est interdit, essoufflé, et il ne peut point s'expliquer. Nous apprenons

enfin qu'il est Irlandais de nation, qu'il appartient à l'île des Allumettes ; qu'éloigné depuis longtemps de sa Mission, il n'a point vu de prêtre depuis, et qu'il voudrait bien nous voir dire la Sainte Messe chez lui. Faire droit à sa demande est chose impossible ; nous lui adressons donc quelques paroles de consolation et d'encouragement, et nous partons.

Le temps continue à être beau : nous voilà sur la rivière Creuze, à l'Alexander-point, sur un pont de glace. Encore deux milles de chemin, et nous serons accueillis, avec une affabilité extraordinaire, par M. Beard, dans son chantier. M. Beard est protestant, mais quel protestant! Il se fâcherait tout rouge si un prêtre catholique passait près de sa maison sans y entrer. Nous faisons chez lui notre halte de la demi-journée, et nous reprenons notre voyage dans l'intention d'arriver le soir même chez M. Ryan, afin d'y célébrer les Saints Mystères le lendemain dimanche. Dix-sept milles nous séparent du point d'arrêt que nous avons en vue ; nous devons en faire au moins huit sur la glace, qui n'est pas trop ferme dans certains endroits. Le vent souffle ; il fait grand froid : arriverons-nous sains et saufs ? Invoquons le secours du Ciel ; ceux que Dieu garde sont bien gardés. Descendu de la charrette, je marche très-fort pour me réchauffer, je m'accroche à un des barreaux du traîneau pour ne pas rester en arrière, je ne calcule pas sur le temps, et tout va assez bien. Les difficultés de la route nous rendent plus appréciables les douceurs de l'arrivée chez M. Ryan. Chez lui, nous avons le bonheur de saluer un confrère dans M. Lynch. Il est onze heures et demie.

Célébrer le jour du Seigneur, en lui offrant le Saint Sacrifice, est toujours un bonheur ; mais ce bonheur est doublé, quand on monte à l'autel après en avoir été empêché plusieurs jours de suite par les circonstances. Etais-je heureux de gravir la montagne sainte, même pour chanter une messe de paroisse !... *Benedictus Deus in donis suis.*

Cependant, notre piété un peu satisfaite, nous devons reprendre notre bâton de voyageurs ; nous voudrions bien faire dix-huit milles ce soir-là. Nos chevaux reposés peuvent parcourir cet espace. Nous descendons, au bout de quelque

temps, le P. LEBRET et moi, pour saluer une famille catholique. Vingt minutes se passent : notre charretier marche toujours; il n'est plus en vue quand nous nous mettons en état de le rejoindre. Pour comble de bonheur, je ne puis pas hâter le pas, à raison des douleurs que je ressens au côté gauche, par suite de ma chute antérieure : comment faire? Mon compagnon consent enfin à me quitter pour un instant, afin de faire arrêter le voiturier; pendant ce temps, je marche de mon mieux, et me voilà bientôt encore hissé sur mon siége. Je devrai cependant quitter brusquement cette fortunée position; nous heurtons contre un rocher, nous sommes sur le point de verser : vite, sautons à terre, car je veux bien aller voir mes sauvages de Témiskaming.

Nous ne jouons pas de bonheur ce jour-là; quelques instants après, le charretier nous déclare que nous ne sommes plus sur la voie; il nous faut faire une halte forcée, pour ne pas courir peut-être de grands dangers en avançant. Il fait un froid que j'aurais cru capable de glacer le sang dans nos veines. Bientôt pourtant, après des informations prises à quelques maisons voisines, nous pouvons rentrer dans le chemin battu; mais quel chemin! Enfin, un chemin digne du Portage auquel il nous conduit, le *Portage du Diable*, chemin hérissé de roches dangereuses et affreusement bordé de précipices. De plus, les ombres de la nuit nous enveloppent et nous cachent les mauvais pas que nous avons tant intérêt à éviter. *Ave, Maria!* Notre Mère Immaculée a veillé sur nous du haut du ciel, et nous arrivons enfin chez M. Ransom à huit heures. Bon accueil, bon feu, tout ce qu'il faut pour remettre un homme au moral et au physique.

Le lendemain, nous célébrons encore le Saint Sacrifice, et, à sept heures, nous avons déjà les pieds dans la neige. Notre voiturier a pris au sérieux les recommandations que je lui ai faites la veille, et il nous mène bon train. Si nous allons longtemps de ce pas, nous arriverons le soir à Mattawan, où nous espérons trouver le R. P. PIAN, qui a promis de nous y rencontrer. Vos enfants voyageurs, Très-Révérend Père, se rappellent, même parmi les difficultés d'une marche pénible,

qu'ils sont Prêtres-Missionnaires, et ils saisissent toutes les occasions de faire du bien aux âmes. C'est ainsi qu'à vingt milles de Mattawan, le P. Lebret verse, avec bonheur, l'eau baptismale sur le front d'un nouveau-né... Un peu plus loin, à Rocky-farm, première rencontre de sauvages. Mon compagnon de voyage les fait avancer, et, debout sur la charrette, il leur adresse une allocution qu'ils écoutent avec intérêt. J'ai compris à peine quelques mots ; plus tard, je parlerai à mon tour à ces pauvres sauvages.

Encore un peu, et j'aurai vu un Père dans la personne du R. P. Pian. Réunis chez M. Timon, vos trois Oblats, Très-Révérend Père, n'oublient pas le but en vue duquel ils ont abandonné leur patrie, pour aller vivre au loin parmi des sauvages. Ils tiennent un quasi-conseil et ils décident que le R. P. Pian continuera la visite de ses chrétiens, tandis que le P. Lebret et le petit Breton donneront la Mission à Mattawan.

Le lendemain, trois messes chez notre excellent hôte, et sermon que le R. P. Lebret improvise pour les sauvages. Je n'ai pas compris grand'chose ; le Père prêchait contre l'ivrognerie, vice capital des pauvres enfants des bois. On dirait vraiment que la civilisation ne veut influer que pour le mal sur les habitants indigènes de ces contrées.

Bientôt nous voilà de nouveau en marche. Le R. P. Lebret se dirige vers Mattawan, et, en attendant le dimanche où doit se donner la Mission, le R. P. Pian et le petit Père vont visiter un chantier. La nuit venue, tous les bûcherons rentrent au poste : après qu'ils ont refait leur corps des fatigues de la journée, nous songeons à leur proposer le remède aux fatigues et aux infirmités de l'âme. La proposition générale faite, on chante quelques cantiques, à la suite desquels je donne une instruction sur la malice et les conséquences du péché. Le R. P. Pian fait une exhortation pressante à la confession ; la grâce agit sur les âmes de nos auditeurs, et tous les travailleurs, un seul excepté, se réconcilient avec Dieu. Au matin du jour suivant, nous partons pour aller rejoindre le P. Lebret. Arrivés à Mattawan, nous réglons ensemble l'ordre de la

Mission, et le R. P. Pian nous quitte pour continuer ses saintes et fructueuses excursions dans les forêts.

Plusieurs jours s'écoulent avant la Mission. Pendant ce temps-là, le P. Lebret fait le catéchisme aux sauvages, et moi, dans l'impossibilité où je suis de l'aider dans ce travail, j'étudie de mon mieux, afin d'en être capable au plus tôt. Le dimanche arrive enfin : mon compagnon chante la grand'messe, après laquelle j'adresse aux assistants, tant sauvages que Canadiens, une instruction sur le devoir pascal. Le soir, vêpres solennelles où se fait l'ouverture de la Mission ; il n'y manque pas même un chœur de chanteurs et de chanteuses organisé par M. Wallet. L'œuvre de zèle est presque aussitôt finie que commencée ; pour ma part, j'ai entendu trois confessions.

Il est décidé que nous partirons le lendemain à quatre heures du soir, pour profiter de la glace autant que nous le pourrons; mais nous avons compté sans quelques sauvages. Ces messieurs n'ont pas jugé à propos de se confesser avec les autres, et, juste à quatre heures, les voilà qui arrivent pour nettoyer leur conscience. Le P. Lebret entend leurs confessions, adresse à tous l'allocution d'adieu, et, vers les six heures, nous partons vent arrière. Notre caravane compte une personne de plus; nous nous sommes chargés, à Mattawan, d'un pauvre sauvage perclus.

Les chemins ne sont pas magnifiques : presque plus de neige, ce qui rend le travail de nos chevaux très-fatiguant, et, par-dessus le marché, une averse terrible nous inonde et détrempe de plus en plus les chemins. Ne pouvant pas continuer notre voyage, nous nous arrêtons dans un chantier pour y passer la nuit et faire la Mission. Quatre hommes ont dû ainsi au mauvais temps la grâce de redevenir les amis de leur Dieu, des tabernacles vivants de l'Eucharistie.

Le jour suivant, le temps est plus beau : nous marchons bien jusqu'à quatre heures du soir. Le poëte a dit :

> Jamais un jour calme et serein,
> Du choc ténébreux des tempêtes,
> N'a garanti le lendemain.

Mais ici, il n'est pas nécessaire d'attendre au lendemain

pour voir un changement de temps. Cependant nous laisserons la tempête s'épuiser tout à son aise, car nous voici à la porte de M. England.

Toutefois, si la pluie ne tombe pas sur nous, du moins nous empêche-t-elle de reprendre notre voyage aussitôt qu'il le faudrait pour aller rejoindre ce jour-là même le R. P. Pian dans un chantier qu'il nous a désigné : ce n'est, en effet, que dans l'après-midi que nous disons adieu à notre hôte. Dans l'impossibilité de faire une forte journée de marche, nous nous arrêtons, après avoir parcouru quelque six milles, dans un autre chantier qui sert de dépôt. Nous y passons la soirée assez agréablement, malgré tous nos mécomptes, et le reste de la nuit dans un sommeil réparateur. Au chant du coq, si coq il y avait, le jour suivant, qui était un jeudi, nous nous levons frais et dispos. Le temps est superbe ; un magnifique tapis blanc couvre la terre ; la glace est forte ; tout nous permet d'espérer que nous pourrons faire un bon nombre de milles avant le soir. Mais, hélas ! de chemins tracés, point ; de ponts jetés sur les cours d'eau rapides, et sur les lacs dont la gelée n'a pas affermi la surface, il n'y en a pas encore ; et tandis que le P. Lebret dirige, sur le lac Kipawe, le chariot, de dessus les bagages, au grand péril de se voir d'un moment à l'autre écrasé sous l'équipage, qui, plus d'une fois, fait mine de vouloir perdre l'équilibre, le P. Guéguen joue des jambes, et marche souvent dans l'eau jusqu'aux genoux. Prendre ensuite du temps pour quitter mes bottes pleines d'eau serait retarder le train, et je me hisse, amphibie par accident, sur le chariot que j'ai bientôt rejoint. Le moyen de se réchauffer avec cela, eussé-je même battu la semelle tout le temps ! Le bon Dieu, cependant, a bientôt pitié de moi : il nous envoie une petite compagnie de sauvages. Faire une courte halte est chose indispensable dans cette circonstance, et, après la cérémonie habituelle du serrement des mains, je laisse le P. Lebret haranguer à loisir les nouveaux venus, je m'esquive derrière le char avec un valet de chambre que j'ai choisi dans la bande, et je me remets au sec avec son aide.

Quand nous reprenons notre voyage interrompu, les che-

mins n'en sont pas meilleurs; la glace devient de moins en moins ferme; souvent, en se rompant, elle blesse nos chevaux; il nous est souvent aussi impossible de nous soutenir à la surface. Vers le milieu du jour, nous faisons une petite halte pour reprendre force et courage. Au bout de quelque temps, nous poursuivons notre marche; nous traversons successivement jusqu'à quatre lacs. Enfin, nous arrivons au bord d'une crique qu'il faut passer; abondance d'eau, absence complète de glace. Comment faire? Nous voulons, par mortification sans doute, éviter l'agrément d'un bain froid, et nous grimpons, le P. Lebret, notre voiturier et moi, au plus haut de la charge. Vaines précautions: le char se penche dans l'eau, et nous sommes bien obligés de déserter nos places sublimes. Mon compagnon saute dans l'eau et moi à terre heureusement. Le P. Lebret est dans le bain jusqu'aux genoux d'abord, bientôt jusque par-dessus la tête. Il nage et il s'en tire à merveille. Je réussis à m'en tirer mieux encore, en suivant les conseils d'un petit sauvage qui me guidait. Deux milles plus loin, nous arrivons dans un chantier, où le cook empressé nous prodigue ses soins. Ce cook a un grand fonds de politesse et de complaisance, mais il n'est pas si bien monté en esprit chrétien : des cinq catholiques du chantier, il est le seul à ne pas faire son devoir.

Demain, levons-nous de bonne heure, accomplissons les mystères de grâce en faveur de nos quatre vrais catholiques, et mettons-nous en route avec courage. Il ne nous reste plus beaucoup de chemin à faire; deux journées de marche nous conduiront à Témiskaming, mais par quels sentiers!...

Nous sommes déjà sur le lac qui donne son nom à notre résidence; nous faisons quinze milles sans trop de difficultés; nous ne savons pas toutefois où nous portons nos pas. Nous avançons encore un peu en tâtonnant, et, séparés les uns des autres, nous pataugeons à qui mieux mieux. Sur le midi, nous nous réunissons pour notre halte, moment de répit nécessaire à toute la caravane, hommes et animaux. La table desservie, nous recommençons à marcher; la glace ne nous porte pas mieux l'espace de trois milles; un moment elle paraît se raf-

fermir un peu. Enfin, nous voilà au fameux rapide de Kipawé : eau claire et limpide ; de glace, point. Une flottille nous passera à l'autre bord, mais avec quelles difficultés !... Deux heures entières s'écouleront à effectuer notre transbordement. Là, nous trouvons le R. P. Pian, qui descend pour veiller au sauf-conduit de la moitié de nos bagages restée en arrière. A demain les dernières peines du voyage et les joies de l'arrivée.

La glace est bonne et nous permet de voyager rapidement. A notre halte de midi, nous faisons l'inspection de nos bagages ; une seule caisse a souffert du trop grand voisinage de l'eau. Déjà le pays change d'aspect ; tout paraît plus beau à mesure que nous approchons davantage du terme de notre voyage. Une ceinture de montagnes entoure le poste de Témiskaming ; un vaste lac baigne leurs pieds. Nous suivons un instant la voie tracée pour Monseigneur, lors de sa tournée pastorale ; nous passons auprès de la chapelle de Témiskaming ; encore un moment, et nous sommes chez nous. *Gratias agamus Domino Deo nostro!*

Notre résidence n'est pas grande ; cependant chaque Missionnaire y a sa chambre à part. La chapelle occupe la partie supérieure de la maison ; nous pouvons ainsi jouir plus souvent de la douce société de Jésus. Un atelier omnibus limite notre maison d'un côté et la cuisine de l'autre... Etais-je heureux, le lendemain de notre arrivée, de célébrer le Saint Sacrifice, d'adresser quelques paroles en français à des Canadiens venus des chantiers, et de faire connaissance avec nos paroissiens de Témiskaming !

Je compte déjà un mois de résidence dans ma nouvelle Mission, et je suis à la veille de m'y trouver tout seul. Les RR. PP. Pian et Lebret vont partir pour leurs Missions respectives : ils ont la consolation de ne pas quitter nos paroissiens sans les avoir vus, presque tous, remplir leurs devoirs de chrétiens. Les travailleurs des chantiers surtout se sont montrés exemplaires : bravant le respect humain, ils ont laissé leurs compagnons protestants travailler seuls pour la terre, afin de venir plusieurs fois traiter avec le Missionnaire

des affaires plus importantes du ciel. Je m'occupe maintenant à me rendre utile aux sauvages ; j'aurai bientôt traduit tout leur catéchisme, et, dans peu de temps, je l'espère, je pourrai me faire comprendre dans leur langue.

Lac Témiskaming, 13 *juillet* 1865. — Les RR. PP. PIAN et LEBRET sont partis pour leurs Missions respectives ; je reste seul à Témiskaming, où je tâche d'utiliser mon temps en faveur des sauvages. La plupart de ceux qui sortent des forêts pour venir passer quelque temps auprès du prêtre sont animés des meilleurs sentiments ; on en voit aussi quelques-uns cependant qui ne se font point scrupule de rester à la porte de l'église, causant, jouant, préparant leurs filets ou leurs repas, tandis que leurs frères prient à l'intérieur. Quelquefois, j'ai dû exécuter à la lettre cette expression de nos saints livres : *Compelle intrare*. A cet effet, je ne pouvais pas prendre sur moi, à raison de ma petite taille, de les saisir au collet pour les introduire dans le lieu saint ; mais j'ai su les amener à faire selon mon désir par quelques paroles d'autorité.

Je suis encore dans l'admiration des grandes miséricordes que le bon Dieu exerce parfois parmi nos sauvages. Voici venir du nord deux vieux infidèles, un homme et une femme : celui-là de quatre-vingts ans, celle-ci de soixante ans au moins. Ils n'ont pas une peau à vendre au fort ; ils viennent à Témiskaming sans trop savoir pourquoi. Le ministre protestant a tâché de les gagner à sa croyance, et ils ont déjoué ses projets ; ils arrivent près du prêtre catholique, l'écoutent volontiers, font, il est vrai, quelque résistance basée sur leur peu d'intelligence, et enfin se laissent inscrire sur le grand catalogue des enfants de Dieu... Permettez-moi maintenant de vous donner quelques détails sur ce fait, qui m'a rempli de consolation.

Ces deux pauvres infidèles arrivaient à Témiskaming quelques jours avant la fête de l'Ascension ; le R. P. PIAN les a vus avant son départ et me les a recommandés. Heureux de pouvoir sitôt m'appliquer à la conversion de deux sauvages, je vais faire le catéchisme à la chapelle construite sur l'autre rive du lac : mes deux sauvages y sont. Cependant je ne suis

pas fort dans leur langue, et, après le premier exercice, j'ai la consolation de m'entendre dire franchement qu'on n'a rien compris à ma lecture ; c'est très-encourageant, n'est-ce pas? Et puis, je devrai peut-être rester ainsi tout seul pendant trois mois. Mon parti est pris, il ne faut pas que les âmes souffrent de mon ignorance, et, à tout prix, il faut que j'apprenne la langue de ceux que je dois évangéliser. Je me mets donc à étudier le sauvage avec ardeur, et, grâce à Dieu, j'en sais bientôt assez pour me faire comprendre. J'entre sans retard en matière avec mes deux vieux infidèles : « Voulez-vous être baptisés? leur demandé-je. — Nous ne pouvons pas apprendre tes prières, et puis demain nous partons. » Telle est leur réponse. Je ne me décourage pas pour si peu ; je m'arrangerai de manière à ce qu'ils ne partent pas si vite, et le reste viendra, Dieu aidant.

Le lendemain, je reviens à la charge ; un long temps se passe à leur apprendre le signe de la Croix ; mais ont-ils fait des contorsions pour habituer leur main à se porter, sans se tromper, au front, à la poitrine et aux épaules !... Encore a-t-il fallu se contenter du signe sans les paroles.

Le jour suivant, après une seconde répétition du signe de la Croix, je passe à l'explication des grands mystères, et de la nécessité du baptême. L'attention est satisfaisante, mais le résultat de la conférence n'est pas très-consolant. « Voulez-vous du baptême ? » leur dis-je encore. Même réponse qu'auparavant : la vieille sauvagesse dit franchement qu'elle ne sait point ce que c'est que le baptême; le vieux n'en sait pas assurément davantage.

De retour à la maison, je me prosterne devant le Tabernacle, j'implore le secours de Dieu, l'assistance de notre Mère Immaculée : je suis résolu à frapper le lendemain un coup décisif.

L'heure du départ venue, je monte à bord de mon petit bateau et j'atteins bientôt l'autre rive. Mes deux sauvages sont à la réunion ; je vais droit à eux. Mêmes questions, mêmes réponses : « Nous ne pouvons pas apprendre tes prières, et puis demain nous partons. » Le Seigneur ne veut cependant

pas qu'ils partent sans avoir le caractère de ses enfants. Le soir, après avoir prié pour mes deux pauvres infidèles assis à l'ombre de la mort, j'ouvre la conférence d'une manière inusitée : « Savez-vous, leur dis-je, ce que c'est que le Ciel, et où il est ? — Il est là-haut, me répondent-ils en me montrant du doigt le firmament. — Y fait-il bon ? Voulez-vous y aller ? — Sans doute, il y fait bon. — Savez-vous ce que c'est que l'Enfer ? — Oui. — Y fait-il bon ? — Pas du tout. — Le mauvais esprit, le connaissez-vous ? — Oui, nous l'avons vu. » (Où et comment, c'est ce que je n'ai pu comprendre dans une longue histoire qu'ils m'ont racontée à ce sujet.) « Voulez-vous aller en Enfer ? — Non. — Eh bien ! il faut vous faire baptiser, pas de milieu : c'est grave, comme vous le voyez. — En effet, disent-ils, et, puisqu'il en est ainsi, baptise-nous. » *Deo gratias!* la victoire est gagnée.

Alors, je menace, je commande, pour déterminer le sauvage dont le départ aurait pu déterminer celui de mes catéchumènes, à différer son voyage jusque après l'Ascension. J'y réussis, et, le jour de cette grande fête, il était vrai de dire encore : *Ascendens Christus in altum captivam duxit captivitatem.* Mes deux convertis s'appellent depuis ce jour Jean et Marie.

Je leur ai administré le baptême des adultes ; n'aurais-je pas mieux fait de conférer le baptême des enfants, au moins au vieux Jean ? Vous allez en juger : le jour de l'Ascension, après la messe, j'invite tous mes sauvages à venir assister aux vêpres et à la bénédiction du Très-Saint Sacrement, dans la chapelle de la résidence. Le vieux Jean arrive près de deux heures avant l'exercice : je le conduis à l'église, où il fait sa prière ; après cela, je le conduis dehors pour attendre. L'heure venue, la sauvagesse est là avec les autres, mais Jean n'y est plus. Il a cru avoir assisté aux vêpres et au salut, lors de sa petite visite à la chapelle, et il est parti aussitôt sans rien dire.

L'introduction de ces deux infidèles au giron de l'Eglise est mon grand fait d'armes jusqu'ici. Le reste du temps, mes journées sont bien remplies, et le résultat de mes travaux, pour n'être pas tout à fait aussi intéressant, n'est pourtant pas

absolument nul. Jusqu'à sept fois le jour, je passe le lac pour aller vers mes sauvages, leur apprendre le catéchisme, les réunir en assemblées pieuses, et leur faire la classe. Maintenant que je commence à me faire passablement comprendre, j'ai plus de goût à me livrer à mes œuvres de zèle : on m'entend parfaitement quand je lis dans un livre, et les plus intelligents saisissent le sens général de ce que je dis, quand je puise dans mon propre fonds. Avec cette petite connaissance du sauvage, je suis on ne peut plus heureux de prêcher à mes pauvres enfants des bois, de leur enseigner à connaître et aimer Dieu, à aimer et honorer la bienheureuse Vierge, et à devenir de bons chrétiens. Mais combien le ministère du Missionnaire serait plus fructueux, s'il pouvait parvenir à détacher les sauvages de la boisson, et si ceux-ci faisaient un plus long séjour auprès de lui !

Cependant me voilà de nouveau avec le bâton de voyageur; la maladie sévit à Mattawan ainsi que dans les environs, et j'y vais porter les consolations de la religion à ceux qu'elle a frappés. Je quitte Témiskaming le samedi 10 juin, pour arriver le lendemain au soir à deux milles de Mattawan, où se trouve la première personne malade. De ce moment, j'inaugure pour huit jours un ministère de confesseur de moribonds. Avec le secours du peu que je sais en fait de sauvage, et la bonne volonté des pénitents, je crois avoir fait d'assez bonne besogne. Le résultat de ma campagne se résume en huit confessions de sauvages, trois baptêmes et un enterrement.

Pendant mon séjour à Mattawan, arrive la fête du Très-Saint Sacrement. Ce jour-là je dois porter le Saint Viatique à un sauvage, le vieil Amab. Belle occasion pour improviser une procession en l'honneur de la divine Eucharistie; je ne la laisse pas passer. Dès la veille, je fais border de branches d'arbres le chemin qui conduit de la chapelle chez le malade; le jour venu, je célèbre les Saints Mystères, et, à la fin de la messe, la procession s'organise. La Croix marche en tête ; cinq porte-drapeaux suivent de près; puis viennent six céroféraires; le Saint Sacrement paraît ensuite, escorté par cent sauvages et plusieurs Canadiens. Des chants pieux sont exécutés

avec ensemble ; recueillement le plus parfait, bon ordre dans les rangs. La station se fait chez le malade, je donne la bénédiction, je romps le pain des forts à celui qui se trouve presque sur le seuil de l'Eternité, et le défilé de la procession recommence en sens inverse. Et votre enfant, Très-Révérend Père, est heureux de voir ce petit triomphe du Dieu qui a aimé les hommes jusqu'à instituer la divine Eucharistie, compagnon de leur exil, nourriture de leurs âmes.

Je suis à la veille de mon départ pour Témiskaming ; je n'ai pourtant pas vu un certain sauvage, qui, à la Mission dernière, a fait son devoir de chrétien. Pourquoi n'est-il pas venu à moi ? Ah ! c'est parce qu'il s'est adonné à la boisson ; il est habituellement en état d'ivresse, et il craint le Prêtre. Le jour de mon arrivée à Mattawan, il est parti pour la chasse ; il est revenu cependant depuis trois jours : partirai-je sans avoir essayé de le ramener au devoir ? A Dieu ne plaise.

Un beau canot est tout prêt pour me transporter à l'autre bord du lac ; un joli pavillon flotte à la proue en l'honneur du prêtre de Jésus-Christ ; nous partons. Les avirons frappent l'onde en cadence, tandis que les jeunes gens font retentir l'air de leurs plus beaux chants. Nous approchons du rivage : notre homme nous a vus et reconnus au pavillon qui flotte sur nos têtes, et il tire deux coups de fusil en mon honneur ; dès que j'ai mis pied à terre, il se met à genoux, fait le signe de la Croix, tire un troisième coup, et vient me toucher la main. Belles démonstrations, mais cela ne me suffit pas.

Après l'avoir laissé causer quelques instants avec les amis, je le tire à part et j'entre brusquement en matière. « On m'a dit que tu bois beaucoup trop ? — Un peu, le chagrin m'a jeté dans la boisson. — Le chagrin ! comme si le Grand Esprit n'avait donné à l'homme que la boisson pour remède dans l'affliction ! Allons, je ne sais pas beaucoup de sauvage, mais je compte en savoir assez pour te confesser. Viens me trouver ce soir à l'autre bord. » Il donne sa parole et tout est dit, je remonte dans ma nacelle et regagne l'autre rive.

Ma campagne est finie ; je reprends le chemin de Témiskaming, où j'arrive le dimanche au matin. Je me propose de

vous faire savoir plus tard, Très-Révérend Père, le résultat de mes travaux ultérieurs et ceux de nos Pères.

Veuillez me bénir comme votre enfant soumis et dévoué en Jésus et Marie Immaculée.

J. Guéguen, o. m. i.

Le R. P. Pian, dans un rapport en date du 22 octobre 1865, nous donne les détails suivants :

Notre résidence de Témiskaming est située au sud-est d'une pointe de terre qui s'avance dans le lac. Derrière la maison, au nord-nord-ouest, le terrain s'élève en pente douce et forme un monticule qui nous protége contre le vent du nord, ordinairement très-violent et très-froid. A l'ouest, commence ce que nous appelons notre petit désert, qui n'a pas beaucoup de chance de s'élargir. Cependant, nous pourrons trouver proche de la maison et sur le bord du lac assez de terres cultivables pour suffire aux besoins de la Mission.

Notre maison est un bâtiment de quarante pieds sur vingt-six : il ne faut pas être surpris de ces proportions ni du manque de régularité qu'elles présentent; nous avons fait de notre mieux et non selon nos désirs. Nous sommes en pays sauvage, et j'ai pensé que quelque chose de solide porterait convenablement le nom de résidence de Témiskaming. Nous sommes grandement logés, et il y a encore bien des chambres vides.

Depuis que nous sommes ici, nous remarquons un petit changement dans les sauvages : nous avons essayé d'instruire les enfants. Les PP. Mourier et Guéguen s'y sont dévoués avec courage et patience : leurs efforts ont été couronnés de succès. Nos enfants commencent à apprendre leurs prières, et j'espère que cette Mission ne sera pas aussi pénible que par le passé.

L'automne dernier, le R. P. Provincial a rappelé le P. Mourier, et le P. Lebret est allé chez les Sulpiciens préparer plusieurs ouvrages destinés à l'impression. Il n'a eu qu'à se louer de la bonté de ces messieurs, qui ont toujours aimé à recevoir les Missionnaires sauvages. Je suis resté seul, mais peu de

temps, car j'ai dû consacrer mes soins à un des bourgeois de chantier qui s'était cassé la jambe, et qui avait mis toute sa confiance en moi. S'il avait eu plus de patience, sa guérison aurait été complète.

Si j'avais eu des Frères convers à ma disposition, j'aurais travaillé à l'amélioration de notre résidence. Les engagés nous font vraiment faire notre purgatoire. Au commencement de janvier, j'allai visiter un poste à trois jours de là, et je fus obligé de laisser la maison à la garde d'un engagé : je n'étais pas sans inquiétudes. Je me hâtai de revenir, et j'arrivai, après une absence de sept jours, à onze heures du soir. Je le trouvai ivre. J'aurai voulu le renvoyer sur-le-champ, mais j'étais entièrement seul... Le bon Dieu me consola en me faisant assister à la mort d'une prédestinée. A l'automne, cette pauvre femme, déjà bien malade, me demanda si j'irais la voir dans le bois, dans le cas où sa maladie deviendrait mortelle. Je le lui promis. Mais, me sachant seul à la maison, elle crut qu'il serait plus prudent de venir mourir ici. On l'amena sur un traîneau vers le milieu de janvier. Elle était encore assez bien, et cependant elle me disait toujours qu'elle ne vivrait pas longtemps. Elle aurait voulu se confesser plusieurs fois par jour : «Jamais, disait-elle, je ne pourrai dire tous mes péchés. » Enfin, le dimanche qui suivit son arrivée, je me sens poussé à lui administrer les derniers Sacrements. Elle les reçut avec les sentiments de la plus profonde dévotion. Avant de la quitter, elle me dit qu'elle allait mourir, qu'il fallait revenir auprès d'elle afin de l'assister tout de suite, après mon déjeuner. J'eus à peine le temps de prendre un peu de nourriture : on accourt pour m'annoncer qu'elle se meurt. J'arrive auprès d'elle, elle ouvre les yeux, prend mon Crucifix que je lui présente, le baise et meurt. La dernière fois que ses lèvres ont remué, c'était pour répéter les saints noms de Jésus et de Marie. Je m'en retournai en remerciant Dieu de m'avoir montré comment meurent ses élus.

Pendant le reste de l'hiver, j'ai parcouru les chantiers de notre Mission. C'est ici que j'ai pu admirer la force de la grâce. Presque toujours, nous sommes obligés de presser

quelques vieux pécheurs à remplir leurs devoirs : cette année, j'ai eu la consolation d'en voir plusieurs venir d'eux-mêmes, après être restés quinze, vingt ans, sans pratiquer leur religion. Le temps est bien court en chantiers : c'est une Mission qui dure une nuit seulement et pas encore la nuit entière, surtout quand on est seul et qu'on ne peut dormir le jour sans péril, et cependant il faut faire des confessions générales, etc. C'est alors qu'on voudrait être un Saint pour sanctifier en quelques minutes le pauvre pécheur qui est à vos genoux... Cette Mission est pénible, mais consolante.

Après la Mission des chantiers, nous avons vécu plusieurs semaines ensemble, puis le R. P. Lebret est parti pour la Mission du Saint-Maurice, où il s'est consacré jour et nuit au salut de ses sauvages. Nous ne pouvons omettre ces visites sans nous exposer à voir les protestants envahir nos Missions. Déjà plusieurs fois ils ont fait courir le bruit à Albany que le Prêtre ne reviendrait plus. Les sauvages n'ont pas cru à cette parole, mais si nous venions à manquer une fois, cette Mission, qui a déjà coûté la santé de plusieurs Pères, serait perdue, et cependant c'est notre meilleure Mission. Le courage ne nous manque pas ; au contraire, il faut qu'il remplace les forces quand elles s'affaiblissent. Nous aussi, nous sommes Oblats disposés à mourir à notre poste les armes à la main. Puisse le bon Dieu nous accorder cette faveur !

VII. La Maison de Québec a eu aussi à fournir une laborieuse carrière pendant l'année 1865. Le ministère exercé à Saint-Sauveur est une Mission perpétuelle, et de nombreuses œuvres paroissiales exigent des soins journaliers. La Congrégation de la Sainte-Famille, sous la direction du R. P. Cauvin, a vu ses membres augmenter considérablement, et elle marche à grands pas dans la voie du progrès. Une retraite prêchée en décembre 1864 par le P. Bournigalle a donné un nouvel élan à cette association : elle s'est terminée par l'inauguration de deux magnifiques statues sorties de Munich : l'une représentant

l'Immaculée Conception, véritable chef-d'œuvre de grâce; l'autre, Notre-Dame de Pitié, chef-d'œuvre de douleur.

Les jeunes demoiselles ont été réunies en association sous le titre d'*Enfants de Marie Immaculée*. Elles sont déjà au nombre de cent. Elles se réunissent tous les dimanches au couvent pour réciter l'office de la Sainte Vierge, et recevoir quelques avis. La haute surveillance est confiée au R. P. Lefebvre. Le cercle des jeunes gens, après le départ du P. Dédeband, envoyé à Montréal, s'est maintenu sous la direction du R. P. Mestre, qui lui a donné un règlement. Ce cercle est reconnu par la loi civile.

Le jubilé prêché par les PP. Royer et Brunet, pendant le mois de Marie, a produit les meilleurs résultats. Un grand nombre de pécheurs attardés ont rempli leurs devoirs : on a compté plus de cinq mille communions.

Après bien des craintes et des espérances, le R. P. Durocher a eu la consolation de voir arriver les Frères des Ecoles chrétiennes, qui ont ouvert immédiatement l'école des garçons. Plus de cinq cents enfants se sont présentés dès les premiers jours : l'insuffisance du local et du personnel n'a pas permis de conserver tous ceux qui se sont présentés. C'est une grande joie pour le R. P. Durocher et les Pères de Saint-Sauveur d'avoir mené à bon terme une œuvre aussi importante.

L'œuvre des Missions et des retraites n'a pas moins prospéré. Depuis le mois de novembre 1864, nos Pères ont évangélisé plus de quarante paroisses, et, partout, grâce à Dieu, leurs travaux ont été couronnés des succès les plus consolants. Dix retraites de paroisses de huit à dix jours, trois neuvaines, quinze à dix-huit jubilés, trois retraites de pensionnats, huit triduum de quarante heures, ont occupé tour à tour les ouvriers apostoliques. Quand on pense que ce travail, à part deux ou trois triduum, a été fait par deux Pères, le R. P. Lagier et le R. P. Bournigalle, et

pendant trois mois par un seul, le P. LAGIER, on doit juger qu'ils n'ont pas goûté longtemps le repos de la Maison. La foi est encore vive dans le Canada, elle s'est manifestée avec une nouvelle énergie à l'occasion du jubilé.

Nous n'entrerons pas dans le détail de ces œuvres. Disons seulement qu'au mois d'avril, les deux Missionnaires coururent un grand danger en revenant à Québec. C'était le moment où l'inondation exerçait ses ravages. Ils durent faire sept à huit lieues de plus dans les montagnes pour éviter les chemins couverts d'eau. Les routes étaient affreuses. En face de la ville des Trois-Rivières, obligés de traverser le fleuve, ils faillirent se noyer. A quatre endroits différents, la glace se brisa; le traîneau, sur lequel ils avaient placé, pour plus de sûreté, un canot, alla au fond de l'eau, et les deux Missionnaires ne durent leur salut qu'à cette frêle embarcation, jetée sur un des glaçons, tandis que les flots bouillonnaient autour d'eux. Briser la glace avec le canot, c'était impossible ; transporter le canot sur la glace, c'était s'exposer à un danger plus grand. Ils se tirèrent de ce mauvais pas à l'aide de planches que des jeunes gens portaient devant eux et qu'ils plaçaient dans les endroits où la glace n'aurait pu soutenir les voyageurs. Ils arrivèrent ainsi à la rive opposée, en remerciant la divine Providence de les avoir protégés.

VIII. A la Maison de Québec se rattache la résidence des Bethsiamits, Mission des Montagnais. Ecoutons ce que nous dit le R. P. ARNAUD sur cette Mission si chère à son cœur :

Je suis toujours au milieu de nos bons sauvages montagnais, et je remercie sans cesse le Seigneur de la vocation qu'il m'a donnée. Voici, en peu de mots, notre manière de vivre avec ces pauvres enfants des montagnes. Sous le rapport spirituel, c'est la même vie que celle de communauté, sauf

quelques exercices qui ne se pratiquent que là où est le Supérieur. Pour le temporel, nous sommes bien actuellement. Autrefois, nous avons manqué à peu près de tout. Nous avons souffert la faim, le froid, et nous pourrions dire que nous n'avions pas où reposer la tête. Mais la Providence, qui ne laisse pas sans nourriture le petit oiseau, est venue à notre aide. Nos bons Montagnais, malgré leur misère et leur nudité, nous ont secourus, et Dieu les a déjà récompensés au centuple des sacrifices qu'ils s'étaient imposés. Dès ce moment, la chasse a quadruplé; la pelleterie, qui jusqu'alors n'avait été d'aucun prix, a centuplé; nos sauvages, naguère si pauvres, si misérables, se sont trouvés tout à coup dans la plus grande abondance. Nous avons construit plusieurs chapelles, dont trois surtout font l'admiration de tous ceux qui les voient. Mgr l'Administrateur du Diocèse de Québec est venu au commencement du mois d'août conférer le sacrement de Confirmation à nos Montagnais de Notre-Dame de Bethsiamits. Sa Grandeur ne pouvait en croire ses yeux ni ses oreilles. Elle a passé deux jours avec nous. C'est à Notre-Dame de Bethsiamits, a-t-elle dit, qu'elle voudrait terminer ses jours. Douze prêtres l'accompagnaient : six autres sont venus après elle. Je crois que c'est le commencement d'un pieux pèlerinage. Plusieurs se proposent d'y venir faire leur retraite l'année prochaine. Le digne Evêque a été visiblement ému ; de grosses larmes coulaient de ses yeux pendant la messe et en distribuant la Sainte Communion.

Nous avons placé dans un petit bocage d'épinettes rouges et de bouleaux une magnifique statue de la Sainte Vierge. Par sa position, elle domine la mer. C'est le premier objet que l'on aperçoit en venant à Notre-Dame de Bethsiamits, n'importe de quel côté. C'est là que nous nous rendons en procession le jour de la grande fête montagnaise, le 15 août. Chaque jour, on aperçoit quelqu'un agenouillé aux pieds de la Madone : nos Montagnais y conduisent souvent leurs petits enfants pour les faire prier Dieu. Le R. P. Nédelec a choisi ce lieu pour sa promenade de prédilection : il s'y rend tous les jours et y fait sa visite.

Notre logement est maintenant assez grand et confortable : nous sommes à l'abri des intempéries de l'air. La maison est chaude, grâce aux poêles qui chauffent nuit et jour. Les poêles sont une parure indispensable dans une maison : jusque vers le 15 juin, nous avons des bancs de neige autour de notre résidence et le long des clôtures qui protégent notre champ. La neige commence à tomber vers la fin d'octobre et couvre la terre jusque vers la fin de mai. Le froid est très-rigoureux, au point que l'on ne peut habiter un appartement sans feu. Nous n'avons pas les rayons brûlants du soleil de Provence, ni son beau ciel, ni ses fruits, ni cet air de la patrie ; mais pourquoi parler de patrie lorsque le Missionnaire est de tous les pays et de tous les climats? Mais nous avons en revanche de magnifiques aurores boréales qui illuminent le firmament et dont les formes et les couleurs varient à l'infini ; nous avons la neige, des forêts immenses comme la mer, l'Océan qui se couvre de glace pendant l'hiver, et sur lequel nous marchons comme sur la terre ferme. Ce même Océan nous offre au printemps les scènes les plus grandioses, lorsque les vents et le soleil ont fait disparaître les glaces. Il se couvre de vaisseaux qui se dirigent vers le Canada ; les baleines se jouent auprès de nous et quelquefois nous passons des journées entières avec un frêle canot d'écorce à travers des troupeaux de marsouins ou de phoques. Dans un de mes voyages au Labrador, nous rencontrâmes une baleine tuée depuis peu de jours : on l'aurait prise pour le débris d'un navire. Des milliers de goëlands voltigeaient alentour, cherchant à en faire leur nourriture. Nous débarquâmes sur l'immense cétacé, et nous pûmes le contempler à loisir, devenu le jouet des flots, la proie des oiseaux du ciel et des autres poissons.

Mais revenons à nos chers Montagnais, ainsi appelés à cause des montagnes dont est couvert leur pays. Voulez-vous savoir s'ils sont beaux? jugez-en par ce fait. La première fois que je parus au milieu d'eux, après les premiers saluts d'usage que l'on échange en se donnant une poignée de main, l'un d'eux, qui était déjà d'un certain âge, me dit en me frappant sur l'épaule : *Tshil miam ilno espish miluashin* (toi, tu es beau

comme un vrai sauvage), et il me demanda à quelle tribu mon père appartenait. Ils me donnèrent le nom de *Kauaskamuest*, qui signifie : une voix enfantine et sonore.

S'ils n'ont pas été favorisés par la nature pour le physique, ils ont été doués de bien belles qualités. Ils servent le bon Dieu de tout leur cœur ; ils sont bons, hospitaliers ; le vol est inconnu parmi eux. Nous tâchons de les conserver dans leur simplicité primitive. L'usage des boissons enivrantes, pour lesquelles les sauvages ont un penchant plus ou moins prononcé, ferait parmi eux les plus grands ravages. Jusqu'à ce jour, nous nous sommes efforcés d'éloigner la liqueur de feu ; mais, malgré tous nos soins, les trafiquants qui se rendent dans les pays sauvages pour acheter les fourrures en donnent en cachette à nos pauvres Montagnais, ce qui a été cause de quelques désordres. J'espère qu'avec la grâce de Dieu, nous les maintiendrons sobres.

Tous nos sauvages aiment et respectent la Robe noire : c'est un Père pour eux ; ses conseils, ses ordres sont suivis à la lettre. On a besoin de beaucoup de prudence pour vivre au milieu d'eux. Dans les différends qui s'élèvent, contestations sur les droits de chacun, arrangements à prendre, ils s'adressent au Missionnaire : les choses sont bientôt jugées, et chacun se retire content.

Le Missionnaire supplée à leur manque de prévoyance et leur épargne de grandes souffrances ; car le sauvage vit au jour le jour, sans souci du lendemain. Je ne fais que continuer aux Bethsiamits l'œuvre commencée par le R. P. Durocher. C'est lui qui a composé les cantiques que nos sauvages chantent chaque jour, ainsi que leur catéchisme ; c'est lui qui leur a appris à aimer le bon Dieu et la Sainte Vierge. Aussi tous nos Montagnais conservent-ils un précieux souvenir de *Ka tsheilniust* (le vieillard) : c'est le nom qu'ils donnent au R. P. Durocher.

Sur le point d'aller commencer une nouvelle Mission à la Baie des Esquimaux, nous vous prions, bien-aimé Père, de nous bénir : bénissez le R. P. Nédelec, mon cher compagnon, le R. P. Babel, qui doit bientôt nous être adjoint, et tous

nos pauvres et bons sauvages, qui vous aiment et prient pour vous.

C'est le R. P. Babel qui a été chargé d'établir la Mission de la baie des Esquimaux. Voici comment il appréciait sa nouvelle destination dans une lettre du 12 août 1865 :

Je viens de recevoir une autre destination pour le printemps prochain ; je l'ai acceptée avec joie. La Mission que l'on me confie est la plus belle de toutes celles de la Congrégation, parce qu'elle en est la plus dure et la plus pénible. On m'envoie établir de nouvelles Missions chez les peuplades sauvages de la baie des Esquimaux, qui jusqu'à présent n'ont jamais vu de prêtres, bien qu'elles en demandent depuis longtemps. Je ne m'attends pas à éprouver de résistance de la part de ces sauvages, dont je connais le caractère et la langue ; mais le voyage pour me rendre jusqu'à eux sera des plus pénibles. La distance de Québec à la baie des Esquimaux est de cinq cents lieues qu'il me faudra parcourir sur la goëlette de la Compagnie de la baie d'Hudson, qui se rend tous les printemps dans ces parages pour alimenter les postes occupés par les traiteurs. Je n'aurai pas besoin de chercher un violon pour danser : les vents est et sud-est se chargent gratis de la musique, et, lorsque nous serons parvenus dans le Labrador, ils nous en promettent une plus complète, surtout lorsque le navire sera engagé dans les énormes bancs de glace que nous aurons à traverser. Arrivé à la baie des Esquimaux, il me faudra remonter les rivières et visiter plusieurs postes, afin d'annoncer aux sauvages la résolution que nous avons prise d'établir une nouvelle Mission. Ils ne seront pas nombreux cette année, mais à la seconde visite nous les trouverons en plus grand nombre. De retour à la mer, je retrouverai ma goëlette et nous reprendrons le chemin de Québec avec les vents d'automne, qui ne sont pas moins violents. Mon *et cætera*, vous le voyez, sera bien rempli : mille lieues à faire sur la mer, plusieurs centaines sur les rivières, jointes au travail pénible du ministère à remplir auprès des sauvages, forme-

ront une somme de fatigue dont je pourrai me contenter. J'aurai besoin de toute la force de mon tempérament pour résister, et encore plus de vos bonnes prières et de celles de nos bons Pères. Dans mes voyages, j'ai couru de grands dangers sur la mer; ce qui me rassurait au plus fort des tempêtes est le *Notre Père* que l'on dit à la prière du soir pour les Pères qui sont en Mission ou en voyage, et je ne doute point que cette prière ne m'ait préservé du naufrage dans plusieurs occasions.

IX. Nous ne trouvons sur la Maison de Plattsburgh, pour l'année 1865, que ces lignes du R. P. Mangin : « Il y a beaucoup de foi chez le peuple canadien. J'ai fait la même expérience à Plattsburgh, où j'ai été envoyé pour prêcher le jubilé dans l'église de nos Pères. Il y a une très-jolie église, une bonne maison et de belles écoles. Nos Pères font ce qu'ils veulent avec la population canadienne de cette ville. J'ai été très-surpris, pendant le jubilé, de voir des personnes qui s'étaient mariées devant le ministre, venir demander pardon publiquement, à genoux, au milieu de l'église, du scandale qu'elles avaient donné. »

X. La Maison de Buffalo ne nous offre rien d'extraordinaire pendant l'année 1864. Le zèle du R. P. Martens s'exerçait à Blackrock, église des Allemands, pendant que les PP. Paillier et Mauroit faisaient le service de notre église des Saints-Anges. Mais l'année 1866 devait rendre à la Maison de Buffalo une partie de son ancienne fécondité en lui ouvrant une nouvelle ère de missions.

Autun, 30 mai 1867.

MISSIONS DE MACKENSIE.

Les dernières pages tracées par Mgr Taché dans les *Vingt années de Missions* nous ont montré Mgr Faraud, évêque d'Anemour, au moment où Sa Grandeur allait prendre possession de son Vicariat. Les hauteurs du grand Portage la Loche forment la limite entre le Diocèse de Saint-Boniface et le Vicariat apostolique d'Athabaskaw et de Mackensie. Mgr Faraud y arriva le 1er août 1865. Nous avons sous les yeux une relation de son long voyage, et nous désirerions en extraire les principaux incidents. Mais les circonstances qui accompagnent les pas de nos Pères à travers les immenses espaces qu'ils ont à parcourir nous sont connues, et nous redoutons de tomber dans des redites : longues heures passées en canot, nombreux et fatigants portages, nuits sans sommeil sous la tente, au bord des lacs ou des rivières ; tempêtes soulevées sur les grandes mers intérieures, séjours prolongés en des lieux inhospitaliers, poursuite des maringouins, périls effrayants quand le vent renverse la tente nocturne, lorsqu'il faut traverser les rapides, Monseigneur a éprouvé de nouveau toutes ces péripéties depuis son départ de la Rivière-Rouge, le 13 juin. Des événements plus douloureux se sont ajoutés à ceux qui forment la trame ordinaire d'un voyage dans le Nord. Au Grand-Rapide, un des rameurs se blessa au point de mettre sa vie en danger... plus loin, un autre rameur a disparu, et il a été impossible

d'en retrouver la trace. Dieu seul sait ce qu'il est devenu ; plusieurs fois, Monseigneur lui-même se trouva en danger de perdre la vie.

Tout n'est pas, cependant, sans quelques consolations. De temps en temps, sur sa route, Monseigneur a rencontré des sauvages auxquels il a pu distribuer la parole de Dieu et la grâce des sacrements. A mesure qu'il avançait, il constatait, avec une douleur bien vive, l'état maladif de ces malheureuses tribus : la scarlatine faisait de grands ravages dans leurs rangs. Aux secours spirituels Monseigneur unissait les secours corporels, et le Seigneur a béni les soins qu'il prodiguait aux malades. C'est surtout au Portage la Loche que le plus triste spectacle s'offrit à sa vue. Presque tous les sauvages assemblés dans ces lieux étaient atteints de la maladie. Monseigneur sema à pleines mains les remèdes et les consolations.

Le camp des voyageurs n'était point frappé Monseigneur y reçut une véritable ovation. La pieuse caravane de nos Missionnaires se composait du Vicaire apostolique, des PP. Génin et Tissier, et des FF. Boisramé, Hand et Mooney. Elle avait été obligée de se scinder ; le Portage en réunissait les membres. Ce fut une fête de famille qui se célébra pendant trois jours par le chant de Messes d'actions de grâces. Monseigneur parla plusieurs fois et employa son temps à entendre les confessions et à régler d'innombrables affaires.

Le 6 août, Monseigneur offrit le sacrifice au milieu du Portage, et, deux heures après, il arrivait au sommet de la hauteur des terres. Un spectacle magnifique l'arrêta longtemps : « Plongez vos regards, dit-il, à vos pieds, voyez sur les déclivités de ces hauteurs ces arbres hardis ayant leurs racines à près de deux cent cinquante pieds au-dessous : on dirait qu'ils ont la prétention d'élever leurs cimes orgueilleuses jusqu'à nous. Un peu plus loin, à droite,

contemplez cette belle rivière promenant ses eaux limpides à travers des prairies vertes et fleuries ; en face, voyez encore ces mille collines couronnées d'arbres dorés par le soleil, et puis ces détours sans nombre formés par la rivière, centre où les collines semblent se donner la main et disparaître enfin confondues dans le même horizon. Aussi loin que la vue peut s'étendre, on jouit de cette superbe perspective. » Monseigneur arriva bientôt à l'extrémité nord du Portage, et il y trouva une nouvelle réunion de sauvages et de voyageurs. Il eut encore à exercer le saint ministère. Une vingtaine de protestants anglais et écossais, touchés de la piété qui animait les exercices religieux, demandèrent une instruction. Monseigneur se rendit à leurs désirs, et, deux jours après, un jeune Écossais suppliait Sa Grandeur de le recevoir dans le sein de l'Église catholique.

Le 9 août, à quatre heures du matin, nos voyageurs remontaient sur leurs barques et se laissaient aller à la dérive de la petite rivière Athabaskaw. Le lendemain, Monseigneur rencontrait au Portage *la Bonne* plusieurs familles de sauvages qui étaient venus à sa rencontre. A sa vue, ce fut une explosion de joie et de bonheur : « Je te revois enfin, disaient-ils, mon vieux Père ; merci, merci ! Que la terre me paraissait grande depuis que tu étais parti ! maintenant je mourrai content, parce que j'aurai la consolation de penser qu'un jour en passant tu prieras sur mes restes mortels ! » Et tous de lui raconter les dernières paroles de regret prononcées par leur père ou leur mère en mourant. Monseigneur goûta, auprès de ces fervents chrétiens, de douces heures de consolation. Mais il fallait repartir. Encore quelques jours d'heureuse navigation, et Monseigneur arrive à la Mission de la Nativité ou du lac Athabaskaw. Le R. P. Clut l'y reçoit avec les démonstrations de la plus vive allégresse.

La fête du 15 août se célèbre pieusement ; Monseigneur l'achève sur les barques, qui poursuivent leur course à travers un archipel d'îles gracieuses et verdoyantes, pénètrent dans la rivière des Rochers et s'élancent enfin dans le grand fleuve des Esclaves. Là, Monseigneur salue l'île du Prêtre, ainsi nommée, parce qu'en 1830, traversant pour la première fois ces lieux qui n'avaient jamais vu d'envoyés de N.-S. Jésus-Christ, il offrit dans cette île, sous « une basilique de feuillage, l'adorable victime. » Il aurait bien voulu s'y arrêter de nouveau, mais les barques continuèrent leur marche accélérée.

Plus loin, le patriarche Beaulieu l'entoure avec sa nombreuse famille et le comble des témoignages d'une affection toute filiale. Le temps s'écoule rapidement. . Les Missionnaires sont exposés à de nouvelles chances : la pluie tombe et ils passent une nuit des plus désagréables. Mais le lendemain est un beau jour. On arrive à la Mission de Saint-Joseph que desservent les PP. Gascon et Eynard. Les sauvages étaient nombreux : leur allégresse ne connaît pas de bornes.

Le repos est court. Monseigneur désire visiter tous les postes de son immense Vicariat, et l'approche de l'automne accélère sa marche. Il sort du grand lac des Esclaves, dont on ne connaît ni l'étendue ni la profondeur, et entre dans le fleuve Mackensie, large nappe d'eau coulant tantôt à pleins bords entre des rives affaissées, tantôt traçant sa route à travers des rochers nus et escarpés. Après une nuit passée à la dérive, les Missionnaires arrivent devant une île qui divise les eaux en deux parties égales. Bientôt ils découvrent un établissement naissant : c'est la Mission de la Providence, lieu choisi pour être la résidence du Vicaire apostolique. Nous en connaissons les débuts et les progrès. Monseigneur y embrasse le R. P. Grouard et le F. Raynard, et dès le lendemain,

24 août, il se confie de nouveau aux hasards d'une longue navigation.

Deux jours après, Monseigneur, accompagné du R. P. Grouard, arrivait à la Mission du Saint-Cœur de Marie, fort Simpson, poste central du district. Nous lirons dans le rapport des Missions de Mackensie les heureux résultats de cette visite pastorale.

Le 2 septembre, le Prélat se remettait en marche, et, toujours sur les eaux du fleuve Mackensie, il se dirigeait vers la Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance. Il longea pendant quelque temps les derniers escarpements des montagnes Rocheuses qui portent jusqu'au ciel leurs cimes couvertes de neige. Le bassin du fleuve Mackensie est riche en minéraux et même en pierres précieuses. Il renferme aussi des mines de charbon, dont plusieurs paraissent enflammées. Le jeudi, 7 septembre, on atteignit les Remparts, lieu où le fleuve traverse des rocs escarpés, coupés à pic, élevés de deux cents pieds et formant les deux rives entre lesquelles le fleuve se resserre et condense ses eaux. Mais bientôt les bords s'abaissent et on aperçoit, sur une pointe de terre, une croix de quinze coudées de haut, la charpente d'un clocher, deux maisons modestes et blanchies : c'est la Mission. Les PP. Seguin et Petitot et le F. Kearney, entourés d'un grand nombre de sauvages, accueillent Monseigneur de la manière la plus cordiale.

Bientôt les Missionnaires se dirigent vers la maison, et le Vicaire apostolique s'agenouille, dit-il, « devant une croix noire que la main du temps n'a pas encore effacée. J'aperçois des couronnes fanées et d'autres toutes fraîches que des enfants ont tressées pour leur Père. Une prière ardente s'échappe de mes lèvres, tandis que mon cœur ému se dit : « Ainsi tu passeras ! » C'est le tombeau du R. P. Grollier qui a planté le premier la croix dans

ces lieux déserts, et qui, en mourant, a converti un peuple rebelle à ses enseignements pendant sa vie. Son tombeau est devenu un lieu de pèlerinage où les sauvages vont prier à leur arrivée et à leur départ. »

Monseigneur resta à Good-Hope jusqu'au 14 septembre. Ce jour-là, il reprit le chemin de la Mission de la Providence. Impossible d'énumérer toutes les épreuves auxquelles il a été exposé pendant ce pénible retour. Les trois sauvages qui l'accompagnaient tombèrent malades; Monseigneur leur donna des soins paternels. Mais, laissé à lui-même et au F. Boisramé, il s'égara et allongea de plusieurs heures son chemin. Il dut se mettre à l'œuvre, porter le bagage, remonter l'esquif et le traîner pendant plusieurs jours, et le soir, pour se reposer, il administrait des médecines aux sauvages, faisait leurs lits, etc. Après cinq jours de fatigues excessives, le F. Boisramé était épuisé, Monseigneur ne pouvait plus se remuer. Heureusement que le temps était beau et que les sauvages, entièrement guéris, reprenaient leurs forces.

Le vendredi 5 octobre, le P. Grouard, inquiet du retard de Monseigneur, vint à sa rencontre, et, quelques heures après, les voyageurs débarquaient au fort Simpson ; vingt-trois jours s'étaient écoulés depuis le départ de Good-Hope. Enfin, le 13 octobre, à sept heures du soir, Monseigneur rentrait à la Providence, louant le Seigneur de la protection paternelle qu'il avait étendue sur lui pendant cette longue et pénible excursion.

C'est à la Mission de la Providence que s'est accompli, le 3 janvier 1866, un acte qui doit avoir pour les Missions de Mackensie de féconds résultats. Mgr Faraud, lors de sa venue en France, s'était beaucoup préoccupé de la situation que pouvait créer à son Vicariat le retour des infirmités contractées pendant ses dix-huit années de travaux incessants. L'éloignement de ces Missions est si grand, les

communications si difficiles que la prudence lui faisait un devoir d'aviser aux moyens qui mettraient obstacle à une nouvelle absence prolongée de l'Évêque, principal appui des Missionnaires contre la propagande protestante. Tous ces motifs réunis l'engagèrent à demander au Souverain Pontife un auxiliaire. Pie IX accéda à ses désirs et lui fit expédier une bulle qui lui permettait de choisir parmi les membres du Vicariat le Père qu'il jugerait le plus digne de cette haute mission.

A son retour de Rome, Mgr FARAUD, qui avait déjà pris les conseils du Supérieur général, lui fit connaître le résultat de ses démarches, et le nom du candidat fut soumis à l'approbation du chef commun de la famille. Une formalité importante restait à remplir; la bulle l'avait formulée : il fallait que les membres du Vicariat de Mackensie fussent appelés à donner leur avis. Mgr FARAUD, dans sa course rapide jusqu'aux extrémités de son vaste Vicariat, avait pu consulter tous les Pères et connaître ainsi leur appréciation. Un seul ignorait tout, celui-là même qui était l'objet de ces démarches.

Poussé par le désir de revoir Mgr FARAUD, qui n'avait pu demeurer qu'une heure à Attabaskaw, le R. P. CLUT, le 12 décembre, attelle ses chiens, chausse ses raquettes, et, accompagné d'un seul sauvage malade et presque aveugle, quitte la Mission de la Nativité, sans s'effrayer d'une marche de trente-huit à quarante jours et d'une températurer variant de 35 à 45 degrés centigrades *au-dessous de zéro*. Après douze jours de fatigues, ayant changé deux ou trois fois de conducteur, le P. CLUT arrivait à la Mission de Saint-Joseph et y célébrait les fêtes de Noël avec les PP. GASCON et EYNARD. Le 20 décembre, il se remet en route avec le P. EYNARD et le bon patriarche Beaulieu, et le 31 décembre au soir, la petite caravane était reçue avec la plus vive allégresse sous le toit hospitalier de la Provi-

dence. Les voyageurs étaient littéralement couverts de glace. Le nombre des Oblats présents à la Mission s'élevait à huit; jamais pareille réunion ne s'était vue dans le Nord.

Mgr FARAUD profita de cette circonstance vraiment inattendue et aussi solennelle qu'on pouvait la désirer pour faire connaître le nom de son auxiliaire. Tous les Pères et les Frères sont convoqués, et, au milieu de cette assemblée, Mgr FARAUD élève la voix et déclare que le R. P. CLUT est choisi pour être son auxiliaire, avec le titre d'Évêque d'Arindel *in partibus infidelium,* et lui remet la lettre du Supérieur général. « La lettre expresse de Votre Paternité, dit Mgr FARAUD, le désir manifesté par tous les Pères, l'ordre du Souverain Pontife mettaient l'Élu dans l'impossibilité de reculer. Ce pauvre Père était stupéfait; il bégaya quelques paroles que ses larmes étouffèrent, mais enfin il se soumit, assurant ses frères qu'il leur avait été dévoué auparavant et qu'il le serait mille fois plus à l'avenir. Il voulait continuer, mais de nouveaux vivats couvrirent la voix de l'Évêque élu. »

L'époque du sacre de Mgr CLUT avait été fixée au mois d'août de cette année ; Mgr TACHÉ et Mgr GRANDIN devaient y prendre part, mais la convocation du Chapitre général, en appelant ces deux Prélats en France, a peut-être retardé cette grande cérémonie.

Avant de raconter les événements accomplis dans les Missions du Vicariat de Mackensie en 1865, arrêtons-nous quelques instants et étudions un peu la nature de ces immenses contrées. Nous empruntons au R. P. PETITOT les renseignements qui vont suivre. Il a bien voulu, sur notre demande, nous les envoyer, et il leur a donné le titre de : *Coup d'œil sur la Nouvelle-Bretagne.*

I. — COUP D'ŒIL SUR LA NOUVELLE-BRETAGNE.

Notre-Dame de Bonne-Espérance, fort Good-Hope, 20 janvier 1865.

1° *Topographie.* — La Nouvelle-Bretagne est l'extrémité septentrionale de la vaste plaine qui s'étend entre le golfe du Mexique et la mer Glaciale, d'une part ; les montagnes Rocheuses ou Orégons et les Apalaches-Alleghanys, d'autre part ; espace immense que sillonnent une multitude de lacs et de fleuves, et qui est peut-être la plus vaste plaine du globe. Elle s'étend du 49e degré de latitude nord au pôle arctique, et du 55°30′ au 141e degré de longitude ouest du méridien de Greenwich, et comprend : 1° la péninsule du Labrador ; 2° le territoire de la baie d'Hudson, cédé en 1662 à la Compagnie qui en porte le nom, par Charles II, roi d'Angleterre : avec la propriété du sol, la Compagnie de la baie d'Hudson possédait aussi le monopole du commerce et la juridiction civile ; la principale factorerie était York-factory, sur la baie d'Hudson, à l'embouchure du fleuve Nelson, connu jusqu'ici sous le nom de rivière aux Brochets ; 3° le territoire du Nord-Ouest, entre celui de la baie d'Hudson et le territoire russe ; il appartenait à une compagnie canadienne dont le principal siége était à Montréal, au Canada ; le 26 mai 1821, la Compagnie du Nord-Ouest s'unit à celle de la baie d'Hudson, qui eut dès lors le monopole du commerce ; 4° les terres arctiques nouvellement découvertes, situées à l'est du territoire du Nord-Ouest et au nord de celui de la baie d'Hudson.

En 1811, le comité de la Compagnie de la baie d'Hudson accorda à lord Selkirk, seigneur écossais et membre de ce même comité, le territoire d'Assiniboya, situé au sud des lacs Winipeg et Winipigoos, contenant environ 150,000 milles carrés, borné au nord par le parallèle 52°30′, et au sud par les hauteurs qui recèlent les sources de la rivière Rouge, dont la plus méridionale est située sous le 45°37′ de latitude

nord. C'est cette colonie libre qui prend aussi le nom de Rivière-Rouge.

Éliminant de cette dissertation le Labrador, qui est desservi par nos Pères de Bethsiamits, et les terres arctiques, qu'aucun Missionnaire n'a encore visitées, je resserre les bornes de mon travail aux deux territoires de la baie d'Hudson et du Nord-Ouest réunis, qui ont une superficie d'environ 386,400 lieues marines, au carré. Cette vaste contrée, séparée naturellement par les hauteurs du Grand-Portage la Loche qui courent de l'est à l'ouest sous le 54°,28' latitude nord, a été divisée en dix-sept districts, contenant chacun un certain nombre de forts ou postes de traite. Le plus considérable de ces districts, celui du fleuve Mackensie, égale en grandeur quinze autres districts réunis, puisqu'il s'étend du 105° au 141° degré de longitude ouest, et du 60° degré de latitude nord à l'océan Glacial. C'est ce district, joint à ceux d'Athabaskaw, de la rivière la Paix et de Church-Ill, formant le nouveau Vicariat apostolique du fleuve Mackensie, qui a échu en partage à Mgr Faraud, évêque d'Anemour. Toutes les terres situées au sud du Portage la Loche sont encore du ressort de Mgr Taché, évêque de Saint-Boniface. Ces terres sont arrosées par un grand nombre de rivières, dont les plus considérables sont les deux branches de la rivière Saskatchawan qui sortent des montagnes Rocheuses et se jettent dans le lac Winipeg; la rivière Nelson, qui y prend sa source, pour aller de là payer son tribut à la baie d'Hudson ; la rivière Missinnipi ou aux Anglais, qui n'est qu'une série presque continue de lacs.

Les déserts situés au nord du Grand-Portage sont sillonnés de cours d'eau encore plus considérables par le volume de leurs eaux, leur largeur et leur parcours. Je ne citerai que la rivière à la Biche, qui prend sa source au pied du mont Brown et se jette dans le lac Athabaskaw ; le fleuve Mackensie, qui prend sa source dans les Montagnes Rocheuses, sous le nom de rivière de la Paix, et, après un grand circuit dans le sud, remonte vers le nord, se jette dans le lac des Esclaves, le traverse pour aller verser dans l'Océan ses eaux

grossies de celles de la rivière aux Liards, de la rivière des Yataottinés et de celles du lac d'Ours. Vaste, profond, impétueux comme les grands fleuves de l'Asie septentrionale, il est obstrué de glaces durant huit mois de l'année. Il arrose une contrée triste, déserte et inhospitalière. A son embouchure, où il forme les îles Richard et aux Baleines, s'attroupent les morses, les cachalots et les phoques. Depuis le lac des Esclaves, sa largeur est de deux à trois milles anglais, c'est-à-dire plus d'une lieue française. Je pourrais citer encore la rivière de Cuivre (Coppermine-Rivier) et la rivière Chloué-tchôr-dessé (Back-River), qui toutes deux versent leur contingent dans l'océan Glacial, après avoir formé quantité de lacs ; mais je ne prétends pas énumérer ici toutes les rivières et tous les lacs qui couvrent nos contrées d'un inextricable réseau. Pour donner une idée de leur nombre et de leur étendue, tout en évitant les détails géographiques toujours si secs et si décolorés, je dirai simplement que l'on peut parcourir la Nouvelle-Bretagne en tous sens, de la Rivière-Rouge à l'océan Glacial, et des monts Orégon à la baie d'Hudson, sans quitter la voie aqueuse. La Providence a pourvu en cela à la facilité des relations entre les nombreuses peuplades disséminées dans ce pays; en effet, les rivières et les lacs sont ici en toute saison les grandes artères de communication et les seules routes praticables ; car, si on excepte les prairies situées à l'ouest du Portage la Loche, et qui ne montent pas au delà de ce point de repère, et les terres découvertes et isolées qui bordent la mer et quelques lacs solitaires (*Barren Grounds*), tout le pays est enseveli sous d'épaisses et interminables forêts, parsemées de *markegs* et d'*ellès* ou marais mouvants, formés par la fonte des neiges et les débordements des cours d'eau.

2° *Climat. Atmosphère.* — Le climat de nos pays est d'une telle rigueur que vous pourriez peut-être taxer mon récit d'exagération, si je n'apportais des preuves à l'appui. Tout le monde sait que le mercure gèle de 39° à 42° 1/3 centigrades. Mais qui n'a entendu dire par son professeur de physique qu'il n'est pas de saison ou de climat assez rigoureux pour offrir une pareille température? Il est vrai que tous les professeurs

ne sont pas des Aragos ; mais Arago lui-même n'a-t-il pas prétendu : 1° que le thermomètre placé à deux ou trois mètres du sol et à l'abri de la réverbération ne peut descendre à 46 degrés centigrades ; 2° qu'en plein air, il ne descend pas au-dessous de 31 degrés ? Eh bien , dans ce pays, il ne se passe pas d'hiver que le mercure ne gèle, même à la latitude d'Athabaskaw.

En 1853, le thermomètre à l'esprit-de-vin atteignait 40 degrés centigrades au-dessous de zéro, dans ce poste; tandis qu'il descendait à 48 degrés centigrades à Good-Hope, dans un lieu abrité contre les vents froids. Au fort Anderson, latitude 68°,45 nord, le thermomètre descend à 55 degrés au-dessous de zéro. Dans les terres arctiques, sir James Ross enregistra 60 degrés centigrades dans l'air ; après lui, sir Parry (1819-20) remarqua 54 degrés centigrades pendant cinquante heures consécutives ; sir E. Beelcher (1853-54) observa une moyenne de 48°,88 centigrades pour deux cent soixante-quatre heures, et de 58 à 62°,50 centigrades pour quatorze heures. Le thermomètre descendit même dans sa maisonnette de glace à 65°,20 et 66 degrés centigrades.

Il est inutile de dire que la cause de ce froid réputé intolérable, mais pourtant encore supportable, doit être attribuée à l'absence prolongée du soleil sur notre horizon, ou au court séjour qu'il y fait (à Good-Hope, sous le 66°20' latitude nord, le soleil disparaît le 30 novembre, et demeure sous l'horizon jusqu'au 13 janvier, c'est-à-dire pendant une période de quarante-cinq jours). Il resterait maintenant à déterminer la cause de la prépondérance du froid dans notre hémisphère sur le vôtre, aux mêmes latitudes. Je sais bien que depuis quelques années on explique ce phénomène, comme beaucoup d'autres, par la théorie des ondulations, en supposant que le courant du froid passe par des latitudes beaucoup plus méridionales dans cet hémisphère que dans l'autre ; mais en cela on ne fait que constater un fait sans en assigner la cause. Ne pourrait-on pas la trouver dans la sécheresse de ce pays ? et n'est-ce pas un fait fondé en physique que l'évaporation ou une certaine disposition à la sécheresse sont un des plus puissants éléments du froid ? Aristote avait peut-être

remarqué cela lorsqu'il appelait la sécheresse *cor caloris et frigoris.* Or rien n'est plus évident que la sécheresse de la Nouvelle-Bretagne, comme on pourra le remarquer dans le paragraphe où je touche à la nature du sol ; la terre n'y peut fournir que des émanations très-sèches, et, bien que le pays soit sillonné de lacs et de cours d'eau, sa température n'y est guère modifiée, tant à cause de la limpidité de ses eaux qui roulent sans cesse avec un grand fracas sur un lit de granit ou de gravier, que par suite des vents qui balayent constamment l'atmosphère et règnent en maîtres sur les grandes nappes d'eau.

A d'autres qu'à moi d'assigner les véritables causes de ces curieuses divergences que je me permets de constater seulement. Quoi qu'il en soit, en vertu de la sécheresse de notre atmosphère, le climat de la Nouvelle-Bretagne est très-salubre et donne des forces aux plus petites santés : *sanitas a sicco.* Quel est le coureur, fût-il dératé, qui pourrait supporter dans le climat fortuné de la France une journée de course continue? Et pourtant, rien n'est si commun ici, non-seulement aux indigènes, mais encore aux Canadiens, et même aux Missionnaires de courir pendant plusieurs journées, durant les voyages d'hiver, malgré un froid rigoureux et la raréfaction naturelle de l'air. Cette même sécheresse est également cause qu'il tombe dans la Nouvelle-Bretagne moins de neige que dans les climats plus humides quoique froids, qu'au Canada, par exemple, tandis que la glace y atteint plus d'épaisseur. Ainsi, il n'est pas rare, au Canada, de voir des bancs de neige de dix à douze pieds de hauteur, tandis que jusqu'ici la plus grande épaisseur de neige que j'aie mesurée sur les bords du lac des Esclaves, dans les bois, autour des maisons où la neige se ramasse pourtant en plus grande quantité, est de quatre ou cinq pieds ; sur la surface des lacs, elle n'atteint que rarement trois pieds. Enfin sur les bords de l'océan Glacial il tombe fort peu de neige. En revanche, la glace mesure dans nos pays jusqu'à neuf et dix pieds d'épaisseur, tandis qu'elle n'a guère que quatre pieds en Canada.

Cette rigueur de la température de la Nouvelle-Bretagne

détermine un changement dans la distribution des saisons. A la Rivière-Rouge, elles pourraient être ainsi divisées :

Printemps : avril, mai, juin ; — *été :* juillet, août, septembre ;—*automne :* octobre, novembre ;—*hiver :* décembre, janvier, février, mars.

Mais au fort Good-Hope, à douze cents lieues au nord de cette colonie, voici quel serait l'ordre des saisons :

Printemps : mai (neige fondante), juin (débâcle) ; — *été :* juillet ; — *automne :* août (chute des feuilles), septembre (neige); — *hiver :* octobre (rivière gelée), novembre, décembre, janvier, février, mars, avril.

La neige commence à tomber sous cette latitude vers les derniers jours de septembre, et les derniers vestiges n'en disparaissent qu'à la mi-juin. Le 15 juin, j'ai encore vu des bancs de neige sur les bords du lac des Esclaves. Quant à la glace, elle part : fin d'avril, à la Rivière-Rouge ; fin de juin, au lac des Esclaves et sur tout le parcours du fleuve Mackensie ; mais il n'est pas rare d'en rencontrer de grands fragments longtemps après, et même elle ne quitte jamais entièrement les grands lacs septentrionaux, mais se retire seulement loin des atterrages. Sur les côtes de la mer Glaciale, il y a des glaces flottantes durant tout l'été qui, entre parenthèse, s'y réduit à quelques jours souvent très-froids.

Aussi le véritable aspect du pays, celui sous lequel il faudrait le peindre, c'est la figure qu'il conserve durant les trois quarts de l'année, c'est-à-dire avec son blanc vêtement de neige. C'est alors que les frimas ont tout recouvert de leur teinte uniforme ; que les sapins grêles plient sous leur fardeau, comme des vieillards appesantis sous le poids des ans ; c'est lorsque la pâle lune ou un jour douteux répandent quelques clartés blafardes sur ce paysage morne, que la nappe blanche de nos lacs immobilisés est labourée et sillonnée par des tourbillons d'un vent glacial, que la Nouvelle-Bretagne apparaît dans toute sa sublime horreur. Oh ! qu'il est triste alors le séjour du désert ! Et cependant, qui le croirait? Dieu, qui a fait à ces contrées un sort si désavantageux en apparence, leur départit alors quelques beautés en ornant les cieux

des splendeurs qu'il a ravies à la terre. Lorsque les brouillards que pompe le soleil retombent en brume sous la forme de petites aiguilles de glace très-déliées, il s'opère un curieux et ravissant phénomène : à travers ce rideau de glaçons formant autant de prismes qui décomposent la lumière du soleil, un immense cercle apparaît d'abord autour de l'astre, puis, sur la conférence de ce cercle lumineux et disposée aux quatre points équipolés, une faible clarté grandit, laquelle prend bientôt la ressemblance du soleil lui-même, en n'émettant toutefois des rayons que dans la direction qui procède du centre qu'occupe le soleil à la circonférence. Quelquefois les quatre spectres solaires s'environnent aussi d'un cercle ; le spectacle est alors magique ; mais ordinairement les deux spectres latéraux se montrent seuls sur une seule ligne horizontale, ou bien ils sont remplacés par deux segments de cercle brillant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Ce phénomène, qui se produit aussi autour de la lune, est la *parhélie*. Témoins d'un fait qu'ils ne peuvent expliquer, les Montagnais disent que le soleil a peur (*Sa-trelguedh*).

Parlerai-je maintenant du phénomène si connu des aurores boréales ? C'est pendant les belles nuits d'hiver qu'il se montre avec le plus de magnificence, quoiqu'il ait lieu en toutes saisons. Ces brillants météores, dus, comme on le sait, à l'attraction magnétique du pôle, dont la proximité influe sur l'électricité répandue dans l'air, se produisent presque toutes les nuits et durant la plus grande partie de la nuit. Ils affectent la forme d'un arc lumineux isolé ou de plusieurs zones parallèles qui étendent leur lumière vacillante de l'est à l'ouest, et entourent probablement le pôle d'une radieuse couronne. Les aurores boréales commencent à se montrer dès que tombe le crépuscule, ce qui me porte à croire qu'elles ont lieu aussi pendant le jour, mais que la lumière du soleil empêche de les voir. Leur lumière est si intense, qu'elle égale celle de la lune, et si diaphane, qu'on aperçoit très-distinctement les étoiles au travers.

Leur couleur, qui est ordinairement blanche, passe souvent au violet, au rouge et au jaune, ou bien se décompose en toutes

les nuances du prisme. De cet arc irisé et resplendissant, dont le foyer le plus intense envisage la pointe sud-ouest de la Boothia-Félix, où se trouve le pôle magnétique, et non la presqu'île de Melville comme je l'ai dit à tort dans une de mes précédentes lettres[1], partent alors des jets de flamme phosphorescente qui toutes convergent vers le zénith, et s'y réunissent en y formant comme l'intérieur d'une coupole ou plutôt d'une pyramide de lumière vibrante, qui sautille, danse, court de côté et d'autre, et s'efface pour reparaître encore. Il est très-difficile de donner de ce phénomène une description qui le dépeigne au naturel, à cause de sa mobilité et de la multitude d'aspects qu'il présente souvent en moins d'un quart d'heure. Ses vibrations lui ont mérité des Canadiens le nom de *tirants* et de *marionnettes*, comme la clarté qu'il répand durant nos nuits sombres l'a fait appeler *éclairon* par les métis. Quant aux Indiens, les uns croient que ce sont les mânes de leurs parents qui exécutent des danses célestes ; et, lorsqu'ils en sont trop effrayés, ils les dissipent ou prétendent les dissiper en tirant des coups de fusil, tandis qu'ils s'imaginent les attirer en sifflant ; d'autres ne s'en occupent nullement.

Les aurores boréales sont souvent très-élevées, surtout lorsqu'elles sont parvenues à leur plus grand développement, mais je ne serais pas éloigné de croire qu'elles commencent fort bas, car souvent elles ne semblent être qu'à vingt ou trente pieds d'élévation.

Lorsque l'atmosphère est sèche et le froid intense, elles produisent un bruissement semblable à celui que rendrait une baguette que l'on agiterait vivement, ou au sifflement du vent dans les cordages d'un navire. Je pense qu'il ne faut pas assigner d'autre cause à ce bruit que la résistance que l'air oppose aux ondulations du fluide électrique ; et la preuve en est que journellement le même phénomène se reproduit en nous. Lorsque nous sommes en plein air, notre haleine, en

[1] *Missions*, t. II, p. 217. D'après les cartes les plus récentes, le pôle magnétique se trouve environ par le 95°30′ longitude ouest de Greenwich et le 70°10′ latitude nord.

s'exhalant, fait entendre le même bruissement, pourvu toutefois que la température soit au-dessous de 40 degrés centigrades.

Les aurores boréales ne sont pas le seul phénomène électrique qui ait lieu dans nos climats arctiques : la concentration de la chaleur dans certains corps en détermine un grand nombre d'autres. C'est ainsi que tous les animaux à fourrures, les bêtes à laine et voire même leurs dépouilles, les couvertures de laine, notre chevelure et notre barbe, sont de véritables machines électriques qu'il suffit de toucher pour en dégager des étincelles; aussi le soir, à l'heure du repos, nous ne pouvons nous envelopper dans nos robes de caribou ou de marmotte sans qu'il se produise, sous l'impression de notre corps, un véritable feu d'artifice.

Des étincelles électriques ou plutôt des éclairs illuminent subitement nos nuits sans être suivis du bruit du tonnerre, ni causés par aucun orage proche ou éloigné. Par une froide nuit de décembre, je voyageais, il y a deux ans, sur le grand lac des Esclaves; le ciel était nébuleux, la lune voilée et toute trouble; tout à coup les nuées s'entr'ouvrirent devant elle, et il s'en échappa une lumière éblouissante; puis, le ciel reparut dans le même état qu'auparavant. Était-ce un gaz qui s'était enflammé dans les régions supérieures de l'air ou bien la fin d'une aurore boréale que les nuages nous cachaient, ou bien tout simplement un véritable éclair produit par la rencontre des nues? Comme je réfléchissais sur les causes de ce météore que je voyais pour la première fois, je m'aperçus que mon guide esclave avait un air tout effaré : « Qu'est-ce que cela? » lui demandai-je. — Pour toute réponse, le pauvre homme, encore plus effrayé, se signa deux fois et tourna le dos à la lune.

3° *Nature du sol.* — J'ai déjà parlé quelque part du sol qui forme le bassin du lac Winipeg; ce sont des roches primitives et à base feldspathique, telles que la diorite, la siénite. le granit rose et gris, le porphyre grossier. Ces terrains disparaissent sur la rivière Kisiskatchwan ou Saskatchwan, pour faire place au calcaire et à des dépôts d'alluvion, et se retrouvent encore le long des rivières la Pente, Maligne et aux An-

glais; le long de cette dernière rivière, j'ai remarqué des schistes grossiers et des micaschistes appartenant au groupe silurien; mais depuis le lac de l'Ile à la Crosse, jusques et y compris le Grand-Portage la Loche, le pied ne foule qu'un sol marneux ou sablonneux. Les collines élevées du Portage formant la gracieuse et riante vallée de l'Athapesko, qui rappelle, jusqu'à un certain point, certaines vallées de l'Isère, ne sont que de gigantesques dunes de sable recouvertes de forêts épaisses. Au point culminant du système, se trouve un beau petit lac bleu entouré de bois de pins et de rives de sable jaune. Ce lac est élevé, dit-on, de trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer. C'est lui qui alimente la rivière Athapesko, et il a nom le lac Clair.

Le long de cette dernière rivière reparaît le calcaire, mais découpé, scarifié par les eaux fougueuses et les fortes gelées. Sur la rive gauche se montrent plusieurs vallons formés par dénudation. C'est une série de gorges rocailleuses plantées de pins sveltes et clair-semés où le calcaire affecte les formes les plus singulières. Tantôt c'est un donjon démantelé, tantôt une muraille droite et polie; ici, il offre l'aspect d'une forteresse; là, d'une masure et d'une grotte. Toutes ces ruines sont décorées d'une profusion de buissons et de massifs de sapins blancs qui leur donnent un riant aspect. Très-souvent, au milieu d'un vallon doucement ondulé s'élève un rocher pyramidal et isolé; plus souvent encore, le vallon creusé en entonnoir est entouré d'une préceinte de rocs en plate-forme. Les forêts que Dieu a jetées sur cet ossuaire de la nature les dérobent à demi aux regards; mais lorsqu'on monte sur une de ces éminences, toutes ces têtes de roc apparaissent comme des spectres décharnés au milieu d'un vaste cimetière. J'ai décrit ici le Portage des Pins.

Sur les bords de la rivière la Biche, de celle des Esclaves et du fleuve Mackensie, apparaissent encore des terrains quaternaires composés de dépôts alluviens, tuffacés, stratifiés et renfermant parfois des couches de houille et de tourbe ou des strates de poudingue. Le bassin du grand lac des Esclaves est formé de deux terrains entièrement différents : la partie sud

et sud-ouest est plate, marécageuse, mais boisée. Les îles qui se montrent non loin de cette portion des côtes paraissent avoir été submergées à une époque plus ou moins éloignée; elles ne se composent, en effet, que de dépressions et de côtes alternantes et parallèles, qui se propagent sur toute la surface de ces îles à l'instar des vagues sur la surface du lac, et dans la direction nord-ouest sud-est, direction des vents alizés dans ces parages. Les dépressions sont remplies de sable fin à peine caché sous quelques touffes d'arénaire et de joubarbe, tandis que les gibbosités de ces mêmes îles n'offrent que des cailloux roulés. Mais, dans la partie nord-est du grand lac des Esclaves, y compris les innombrables îlots qui couvrent ses abords, les terrains primitifs et non stratifiés apparaissent seuls; les îles Simpson et aux Cariboux ne sont que des blocs d'orthose pure ou mélangée avec le quartz, le mica ou l'amphibole, et recélant quelques filons de terre où de rares sapins ont pu prendre racine. Le sol conserve la même nature jusqu'au 65°15′ de latitude nord, à n'aller que jusqu'à la rive droite du Mackensie. Je n'ai pas visité les Montagnes Rocheuses qui longent la rive gauche de ce fleuve géant; toutefois je puis dire que les portions notables que j'ai observées en descendant à Good-Hope se composent de roches schisteuses à stratifications obliques ou ondulées, dont la diagonale court du nord-est au sud-est. Ces montagnes sont coupées à pic sur celle de leur face qui offre les strates, et en dos d'âne sur le versant opposé. A l'exception de quelques saules nains (*salix arctica et nivata*), ces monts ardus et presque inaccessibles sont à peu près dénués de végétation sur leur versant oriental et aux latitudes dont je parle. Il en est autrement du côté qui envisage le Pacifique ou à des latitudes méridionales.

La vallée du Mackensie est formée de quatre ou cinq couches qui appartiennent toutes au groupe moderne. Elles sont disposées très-régulièrement et toujours concordantes, quoique l'ordre en soit quelquefois renversé : argile, molasse, poudingue, tourbe; mais ces couches, dont l'épaisseur totale n'excède pas cent pieds, reposent sur des roches primitives qui les percent dans quelques endroits.

Ainsi donc, autant que j'ai pu en juger, je suis fondé à croire que le sol de la Nouvelle-Bretagne est un gigantesque bassin de roches non stratifiées, dans les dépressions duquel les eaux ont amoncelé les dépôts sédimenteux qu'elles tenaient en dissolution. La rapidité avec laquelle se forment ces amas qui comblent nos lacs et rétrécissent nos rivières est à constater; ce ne sont d'abord que des bancs submergés et de peu d'étendue qui arrêtent au passage les *arrachés* ou arbres flottants que les cours d'eau charrient en quantité vraiment prodigieuse; l'année suivante, la vase, s'amoncelant davantage, en empâtant nombre de ces arbres, atteint le niveau de l'eau; les *prêles* d'abord, puis les *saules* et les *liards* s'y implantent et affermissent le nouveau sol; au bout de quelques années, la batture s'est changée en une île allongée dont la surface centrale est souvent plus basse que le niveau de l'eau, mais dont les bords, s'exhaussant sans cesse par les apports annuels de la rivière, forment une digue naturelle contre l'invasion de l'humide élément. C'est ainsi que les chenaux se forment et que se rétrécissent les rivières et les goulets qui unissent certains lacs entre eux. Je me rappelle avoir passé en barque dans plusieurs de ces canaux, il y a deux ans seulement; maintenant ces canaux ne sont plus navigables qu'en pirogue. Le fort Raë est bâti sur une pointe avancée qui, il y a quatre ou cinq ans, était une île.

On ne rencontre dans tout ce vaste pays qu'un seul volcan en activité : le mont Saint-Elie, sur les limites du territoire russe, et quelques cônes volcaniques sur les bords de la mer Glaciale, au fond de la baie Franklin; par contre, les eaux sulfureuses et les sources de brai sont nombreuses, et notamment le long de la rivière Athapesko, de celle des Esclaves et sur les bords du lac de ce nom. Il y a, non loin du fort Norman, sur la rive droite du Mackensie, des sources bitumineuses qui répandent sans cesse des tourbillons de fumée accompagnés d'une forte odeur d'huile de schiste. — On sait peut-être, en France, qu'il a été découvert de l'or dans le district de la Rivière à la Paix; depuis cette époque, on en a encore découvert sur les bords de la rivière Youkon; il paraît même que

cette rivière charrie l'or et le dépose sur ses bords en assez grande quantité pour qu'on puisse le ramasser à l'aide d'une cuiller. Le R. P. Seguin a vu cela de ses propres yeux.

Mais en voilà assez sur une question si sèche et si aride. Le peu que j'en ai dit suffira pour prouver que le sol de la Nouvelle-Bretagne, à l'exception de la Rivière-Rouge et des prairies de l'ouest, est loin d'être fertile.

4° *Productions du sol.* — En raison d'un climat si rigoureux et d'un terrain si peu favorable à la culture, quelles peuvent être les productions de la Nouvelle-Bretagne? Il ne se peut voir de pays plus infortuné sous ce rapport. Sauf la colonie d'Assiniboya et les Grandes-Prairies, où l'on récolte le blé, l'orge, les légumes et où l'on pourrait cultiver le pommier avec quelque succès, partout ailleurs on ne peut faire fructifier que l'orge, les pommes de terre, les navets et quelques légumes rachitiques qui, en dépit des soins assidus qu'on leur donne, ne parviennent jamais à un complet accroissement. Au grand lac des Esclaves (latitude 61°11′ nord), ni l'orge ni les oignons ne peuvent mûrir; au delà du cercle, la patate, ce pain du Nord, ne peut même sortir de terre. Il faut noter ici que, par les fortes gelées qui ont lieu durant les nuits sereines d'été, il arrive souvent que les faibles quantités de légumes que nous cultivons avec grand labeur sur ce sol ingrat sont totalement détruites. A la Rivière-Rouge, cette cause s'allie quelquefois avec l'inondation ou l'invasion des rats et des sauterelles, pour frustrer les pauvres habitants de leurs plus chères espérances.

Ces faits sont malheureusement plus que communs, et seront toujours un obstacle à l'établissement de Réductions parmi les sauvages *des bois*; la terre qui les porte ne peut les nourrir. Aussi les Peaux-Rouges qui habitent nos déserts n'ont-ils aucune notion de culture et sont-ils exclusivement chasseurs et pêcheurs.

Dieu, qui a si mal partagé les Indiens sous ce rapport, leur a envoyé cependant quelques adoucissements : ce sont les baies de toutes sortes que recèlent leurs forêts et qui, ici, tiennent la place des fruits; mais leur exiguïté ne leur a valu que

le nom générique de graines. Ce sont, entre autres, la fraise, la framboise, les poires et cerises sauvages, différentes espèces de groseille, l'airelle, l'attocat ou raisin d'ours (*arbutus alpina*), etc. Ces petits fruits sont l'objet de la convoitise générale, et quoique habitués aux fruits d'Europe, nous ne les dédaignons pas non plus. Mélangés au *pemmikan* ou à la viande pilée, ils facilitent la manducation de ces ingrédients fort peu appétissants de leur nature; cuits au sucre, ils remplacent jusqu'à un certain point les confitures de nos pays, et font, dans les jours de fête, une heureuse diversion *au poisson à la ponte* et à la viande sèche, lorsque notre estomac se refuse à ces mets écœurants.

Voilà tout ce que le règne végétal fournit de comestible dans cette contrée inhospitalière! Pourrai-je après cela dépeindre ses sites et faire admirer ses paysages? Pourquoi pas? Autre est l'organe de la vue, et autre celui du goût. C'est cependant ce que ne comprenait pas l'officier anglais d'un fort dans lequel j'étais de passage. Un jour que je le félicitais sur la position agréable de son fort : « Comment, s'écria-t-il, avec un air presque indigné, vous appelez cela beau? il n'y croît pas une patate! » — Quant à moi, distinguant entre richesse et beauté, je crois pouvoir affirmer que le Nord, dans sa stérilité même, recèle de véritables beautés, mais il ne faut pas s'attendre ici au pittoresque de nos petites vallées et de nos petites rivières de France et d'ailleurs, quoiqu'il n'en soit pas exclu entièrement; c'est le grandiose qui frappe et captive les sens, en donnant à l'âme, qu'elle ravit, une faible image de l'immensité divine.

5° *Paysage.* — Des plaines vastes comme des mers et couvertes de fleurs; des fleuves de deux lieues de large coulant majestueusement entre deux rangées de montagnes, des lacs de deux cents à trois cents lieues de circuit où s'abattent des nuées d'oiseaux aquatiques; des forêts séculaires alternant avec des steppes où paissent par milliers le renne et le bison, tel est le spectacle qu'offre tour à tour la Nouvelle-Bretagne, spectacle qui charme d'autant plus les regards que, durant huit à neuf mois, ils ont été attristés par la vue incessante des

frimas. Jamais je n'oublierai ma navigation sur le lac Winipeg, au commencement de l'été. La nature sortait à peine de son blanc linceul de neige; mais déjà la verdure des cèdres et des sapins était régénérée. Les eaux du lac miroitaient sous les premiers feux du soleil de juin, les rives boisées s'y miraient agréablement, et une longue traînée de vapeurs bleuâtres s'élevait du sein des ondes, comme un encens qu'elles envoyaient vers le Créateur. A mesure que nous avançons, le lac prend les aspects les plus riants; une multitude d'îlots de granit montrent leur tête ronde et polie au-dessus de la surface des eaux, semblables à une troupe de veaux marins au repos; d'autres sont surmontés de bouquets d'arbres et revêtus des couleurs éclatantes que leur communiquent les lichens rouges, les mousses et les lycopodes jaunes qui en décorent les parties rocailleuses; les nuées d'hirondelles et de mouettes qui tourbillonnent alentour leur donnent l'aspect de corbeilles de fleurs sur lesquelles butinent des papillons. Sous les feux du soleil couchant, le paysage change encore d'aspect; le lac ressemble alors à un creuset où l'or fondu bouillonne; ses rives blanchissantes reflétées dans les cieux par les vapeurs de la méridienne, s'y reproduisent à rebours dans un trompeur mirage; les îlots Açores, rouges comme du vermillon, jaunes comme des blocs de safre, semblent nager dans les flots empourprés comme des scories enflammées dans un cratère en ébullition. Tout à coup le soleil, en se couchant, loin d'embraser le tableau, le laisse plongé dans une clarté blanchâtre, parce que, le froid ayant été vif dans la journée, il ne s'est pas produit ces émanations vaporeuses qui reçoivent et retiennent les livrées de l'astre; mais, à mesure que celui-ci descend lentement dans le sein des ondes, du côté opposé la lune se lève radieuse dans une atmosphère satinée. Comme l'auteur du *Génie du Christianisme*, il me semblait voir Dieu lui-même debout entre les deux astres et rejetant le premier dans le vieux monde que le second venait d'éclairer.

Parmi les rivières, un grand nombre présentent aussi des points de vue très-riants, lorsque l'incendie n'est pas venu dégrader et salir le paysage. D'une déclivité effrayante, leurs

flots courroucés chevauchent les uns sur les autres, comme une troupe de dauphins effrayés; ils passent à côté des *barges* avec la rapidité de la flèche; c'est à donner le vertige. De gros blocs de roches dorment paisiblement au milieu du fracas des ondes qui s'y brisent la tête. Tantôt la rivière se resserre en un goulet fort étroit et si replié sur lui-même que lorsqu'on s'y trouve engagé, on n'aperçoit aucune issue et qu'on semble emprisonné dans les rochers. Deux mornes perpendiculaires couronnés de noirs sapins forment comme l'entrée de ce couloir; des roches tombées des hauteurs en obstruent l'entrée et forcent la rivière à sauter par-dessus en écumant. Ce défilé franchi à gué, on se trouve dans une eau calme qui s'étend entre de belles falaises boisées formant mille et mille sinuosités; mais à un détour de la rivière on est en face d'une cataracte qui y déverse les eaux d'un bassin supérieur; une seconde, une troisième chute se montrent encore plus haut dans des sites non moins pittoresques. C'est ce qu'on appelle le *Rapide des trois Portages*.

Au-dessus des cataractes tourbillonnent des mouettes blanches et de noirs cormorans qui épient le brochet et le *poisson blanc* (*coregonus lucidus*) lorsque ceux-ci s'évertuent à remonter les chutes pour aller frayer dans les eaux supérieures. D'énormes pélicans se tiennent silencieux sur les bords des rivières, ou se perchent sur les rochers qui les parsèment, guettant aussi leur proie. De temps en temps, ils plongent dans l'eau leur mandibule gigantesque munie d'une poche où se prend le poisson, filet naturel dont les a gratifiés la Providence. Sur le soir, arrivent à la volée des troupes de grues blanches et grises, de canards, de cygnes et d'outardes. Puis, lorsque le crépuscule tombe, le butor, enfonçant sa tête dans la vase, fait retentir le désert de son cri rauque et lugubre, tandis que le *wip-por-will* lui répond dans les forêts.

Ces forêts, quoique inférieures pour la taille et la grosseur des arbres à celles du Canada et des États-Unis, ne manquent pas de grandiose jusque vers le 55° degré de latitude nord. Le cèdre rouge, le sapin blanc ou épinette, le sapin de Virginie, le liard ou peuplier balsamique, le bouleau, le tremble, en

forment les principales essences et balancent leur tête au-dessus d'arbres plus petits, tels que la viorne, l'obier, l'aulne, et plusieurs espèces de saules. Sur le bord de certains cours d'eau à rives plates et marécageuses, sont disposés quelquefois quatre ou cinq étages de verdure à teintes diverses et en ligne si régulière, qu'on les dirait taillées par les ciseaux d'un habile jardinier. C'est d'abord, sur le premier plan, une forêt de prêles d'un vert pâle, derrière laquelle une ligne de grands souchets balancent leurs épillets; puis trois ou quatre rangées de saules dont l'âge est indiqué par la taille; enfin derrière ce quadruple ou quintuple rempart de verdure, une armée de beaux liards dressent leurs troncs perpendiculaires et étalent leurs rameaux garnis d'un feuillage luisant et embaumé. Mais, à des latitudes plus élevées, les forêts perdent tous leurs charmes : ce ne sont plus que des arbres chétifs et rabougris, au feuillage sombre, et semblables, pour le port, à des cyprès, ce qui donne à ces bois l'aspect morne et lugubre d'un cimetière. Il se passe rarement une année sans que l'incendie ne porte le ravage dans de certaines forêts et ne les transforme en noires solitudes plantées de triques et de manches à balai. Il faut que j'avoue ici, pour être vrai, que les paysages de la Nouvelle-Bretagne sont loin de présenter cette variété de points de vue, cette richesse de décoration qu'offre le sol de notre belle France. Leur majesté émeut, leur grandiose frappe, mais ce sont des émotions que la sauvagerie et la monotonie du paysage effacent vite.

6° *Faune et Flore.* — On observe jusqu'à un certain point dans nos forêts vierges, parmi les arbres et les plantes, la gradation qui se fait remarquer dans la végétation des montagnes. Le chêne et l'orme, que l'on rencontre très-communément à la Rivière-Rouge, disparaissent vers le 51e degré de latitude nord. Le cèdre rouge s'arrête aux latitudes du lac Bourbon, où il abonde, ce qui lui a mérité des Anglais le nom de *Ceder-Lake.* Les thuya rampants, le sapin de Virginie, le chèvre-feuille du Canada et d'autres arbres ou arbustes ont disparu à celles du lac de l'île à la Crosse; tandis que le pin (*pinus banksiana*), aux branches en candélabre, au feuillage sans

ombrage, le peuplier balsamique, le tremble, les saules, les bourdaines, le sapin blanc ou épinette, le sapin rouge et surtout le bouleau se rencontrent jusqu'aux terres stériles qui forment le littoral de la mer et où l'œil attristé n'aperçoit que des lichens et des mousses, pâture du caribou, et quelques touffes de l'arbuste qui produit le thé du *Labrador* (*ledum palustre*). L'épinette blanche (*abies alba*) est le plus septentrional des conifères, il monte jusqu'au 68e degré nord ; mais à des latitudes plus élevées, on n'en voit plus de traces.

Le présent le plus précieux que Dieu ait pu faire aux peuplades du nord de l'Amérique, c'est le bouleau. Cet arbre est pour les Peaux-Rouges ce que le cocotier est pour le nègre et le palmier pour l'Arabe du désert. Son bois dur et malléable lui fournit le traîneau qui l'emporte sur la surface glacée des lacs, les flèches qui assurent sa subsistance durant l'été ; les *raquettes* qui font tomber devant lui la barrière presque impénétrable des bois, lui permettent de circuler librement sur des monceaux de neige ; de son écorce, il se fabrique des vaisseaux de toutes formes qui tiennent l'eau comme des vases de terre, et ces élégants canots qu'il sait si bien faire voler à la surface des eaux, et qu'il porte ensuite sur son épaule avec la même facilité ; avec cette même écorce, il obtient du feu à la minute. La séve de cet arbre précieux fournit un sirop et un sucre qui égalent presque les produits de l'érable du Canada et de la Rivière-Rouge. Bref, rien n'est inutile dans le bouleau ; aussi la divine Providence l'a-t-elle planté avec profusion dans ces vastes déserts.

Sur la couche de terreau dont les arbres séculaires ont recouvert le granit du sol se pressent quantité de fleurs alpestres ou particulières aux climats arctiques. Ce sont des *orchis* élégants, de formes singulières, dont une espèce, d'un beau jaune d'or, a un labelle semblable à un nid d'hirondelle ; ce sont des polygales des Alpes, une dizaine de variétés de saxifrages, la panrisette aux bractées colorées en blanc et qui produit un fruit rouge dont les lièvres sont friands, la busserolle aux grappes blanches lavées de pourpre. Dans les petites prairies et les clairières, il y a profusion d'achillées, d'ar-

moises et de campanules. L'incendie a-t-il porté ses ravages dans les forêts, bien vite la nature étend sur ces cendres et ces charbons un manteau de fleurs ; c'est l'épilobe aux thyrses roses qui se charge de pallier les traces de l'élément destructeur ; souvent les *maskegs* ou marécages se déguisent sous un revêtement de *nymphœa* jaunes, de sagittaires et de cassis, parmi lesquelles brillent comme des étoiles les fleurs blanches du *parnassia* de Kotzebüe ; mais aussi, parmi elles, se cachent traîtreusement la ciguë aquatique, la renoncule vireuse et l'aconit. Le long des cascades écumantes se balancent de gracieux lis-martagnon, des asphodèles, aux feuilles comme découpées aux ciseaux ; des fumeterres jaunes et roses, véritables arbustes pour la taille ; tandis que, tout au bord de l'eau, s'abreuvent le *caltha palustris*, l'adonis, diverses variétés de benoîtes et de menthes. Mais toutes ces fleurs, et un grand nombre d'autres dont l'énumération fatiguerait le lecteur, n'étalent pas les couleurs voyantes des fleurs tropicales et ne répandent aucun parfum, à l'exception des églantiers. Ainsi donc je n'aurai pas seulement la consolation d'appliquer à la Nouvelle-Bretagne le joli mot de Thiers sur la Provence : qu'elle est une gueuse parfumée !

7° *Animaux.* — Si la Nouvelle-Bretagne est pauvre en produits comestibles, comme je l'ai dit plus haut, par contre, elle est riche en bêtes fauves et à fourrure, ainsi qu'en gibier. L'élan américain (*alces americana*) appelé *orignal* ou original, à cause de la forme bizarre de son corps, est le roi de nos forêts ; il est de la taille du cheval ; sa tête, qui, pour la forme générale, ressemble à celle de l'âne, est bossue ; la lèvre supérieure pend sur l'inférieure, comme on l'observe dans le chameau ; son bois, ramifié comme celui d'un cerf, a des andouillers plus larges. Le pelage de l'orignal est fauve ; sa chair est légèrement musquée et fort dure ; les morceaux réputés les meilleurs sont : le mufle, la langue et la bosse. L'orignal vit par couples solitaires et jamais en troupeaux comme le renne. Celui-ci est de deux espèces : le grand renne des bois (*rangifer caribou*) qui est le caribou proprement dit, et le petit renne des steppes (*rangifer groenlandicus*) ; l'une

et l'autre espèce sont appelées caribou dans le pays. Le caribou des déserts se rencontre par troupes innombrables sur les terres découvertes (ou *Barren Grounds*), où ils trouvent une nourriture abondante parmi les mousses et les lichens dont elles sont couvertes. En automne, ils quittent les bords de la mer pour aller passer l'hiver sur les lacs et dans les forêts de l'intérieur; puis ils émigrent de nouveau vers les dernières glaces. Cet animal, qui est d'une espèce différente du renne de Laponie, est de la grosseur et de la taille d'un bouc; son dos est bossu et ses jambes de devant très-courtes. Avec l'orignal, le caribou forme la principale nourriture des habitants du Nord.

Nos forêts nourrissent encore des lièvres en nombre infini; c'est à tel point qu'un officier de la Compagnie, voulant donner en Angleterre une idée de leur nombre, y expédia un baril rempli des langues seules de cet animal. Une vieille sauvagesse ou un enfant peuvent en prendre au lacet de quatre cents à cinq cents dans l'espace de quinze jours. C'est la providence des indigènes durant les temps pénibles; mais le lièvre américain est beaucoup plus petit que celui d'Europe; sa taille n'excède guère celle d'un petit lapin et sa chair a un goût de sapin détestable.

Ce sont les animaux à fourrure qui sont en plus grand nombre dans le Nord. Ces animaux précieux, qui excitent à un si haut point les convoitises des commerçants traiteurs, sont pourtant le moyen dont Dieu se sert pour faire entrer dans ces terres désolées notre sainte religion, tant il est vrai qu'il n'est rien dans la nature qui ne concoure au but unique que le Créateur s'est proposé dans ses œuvres et qui n'ait sa place indiquée dans les conseils éternels! Ces animaux sont: la martre, la loutre, la civette, le vison, le pégan, l'isatis ou renard bleu, le castor, le blaireau, le rat musqué, le raton et diverses espèces de renards, dont une, la noire, se vend jusqu'à 40 livres sterling en Angleterre. Outre ces animaux, qui sont d'une si grande utilité sous ces climats arctiques, je mentionnerai encore, sans m'arrêter à les dépeindre: le bison, l'aurochs ou bœuf musqué, le cerf des prairies, la chèvre et le

mouton des Montagnes-Rocheuses, le redoutable ours gris, l'ours blanc et l'ours noir, le porc-épic, le loup et le glouton ou carcajou, animal le plus redouté des chasseurs par sa finesse à découvrir les cachettes à viande et la méchanceté qu'il met à détruire ce qu'il ne dévore pas.

L'ornithologie ne fournit un nombreux contingent, à la Nouvelle-Bretagne, que dans les familles des échassiers et des palmipèdes. La multitude de cours d'eau qui sillonnent le pays, l'immensité de nos lacs, offrent une vaste arène à leurs évolutions nautiques, tandis que, au contraire, nos forêts, dépourvues de fruits, sont presque sans hôtes ailés. J'ai parlé plus haut du pélican, du cormoran, des grues, du héron et du butor; je nommerai encore la bécasse, les pluviers et le secrétaire, deux espèces de cygnes, trois ou quatre variétés d'outardes et d'oies, et toute une collection de canards, de plongeons, de sarcelles et de mouettes; les huards blancs et noirs, l'eider, qui fournit l'édredon; la tourte (*colymbus-grylle.*) Ces oiseaux émigrants font apparition dans ces climats septentrionaux au mois de mai, alors que commence la débâcle des glaces; ils s'abattent par nuées sur les lacs et les rivières, et font, jour et nuit, retentir l'air de leurs cris. Lorsque les premiers froids de l'automne commencent à se faire sentir, ils se reforment en longs vols disposés en V ou en Y, et reprennent le chemin de pays plus fortunés. Sur nos côtes vivent des faisans, des bataillons de perdrix de cinq espèces différentes, des grives et des passerines. Les oiseaux carnassiers ne sont pas nombreux; ce sont : l'aigle américain ou aigle à tête blanche, l'aigle pêcheur, l'aigle noir, l'épervier, une sorte de petit faucon (*mergulfus-alle*), le hibou cendré, trois variétés de chouettes, l'engoulevent et le corbeau. Ce dernier est, avec la pie (*garrulus canadensis*), le seul hôte des alentours de nos demeures durant l'hiver.

Parmi les poissons que nourrissent les innombrables cours d'eau et les lacs du pays, je mentionnerai l'éturgeon, la truite, qui y atteint le poids énorme de 45 livres; le brochet, cinq ou six variétés de poisson blanc (*coregonus*), le poisson-ruban, la loche (*lota maculosa*), le doré, le barbeau, l'inconnu et le hareng.

8° *Population.* — Après avoir fait connaître, quoique très-succinctement, ce qui peut intéresser nos chers frères en faveur de la Nouvelle-Bretagne, il est temps désormais de les entretenir de tout ce qui fait l'objet de leur zèle, je veux parler de ses habitants. La population de la Nouvelle-Bretagne monte à environ quarante-huit mille âmes, réparties comme il suit : trente mille sauvages, huit mille Esquimaux, sept mille à huit mille métis de croisements divers, et un à deux milliers de blancs de provenances canadienne, orcadienne, écossaise et norwégienne. Comme il n'existe aucune statistique du pays, on conçoit que ces chiffres ne sont qu'approximatifs et qu'ils sont même plus en dessus qu'en dessous de la vérité. Il est de fait que cet extrême Nord est d'une solitude désespérante, et je ne crois pas qu'en moyenne, il y ait plus de douze habitants par cent lieues carrées; mais cette population exiguë se trouve ramassée en petits centres extrêmement séparés les uns des autres par des centaines de lieues ; et c'est ce qui exige un si grand nombre de missionnaires dans ce pays, comme d'autres raisons nécessitent la multiplication des forts de traite.

La population indigène rouge se divise en quatre grandes familles : 1° les Pieds-Noirs ; 2° les Assiniboines ; 3° les Algonquins, et 4° les Chippewayans. La première de ces nations habite au pied des Montagnes Rocheuses, ainsi que la seconde, qui est de même race que les Sioux; seulement ces derniers se mêlent assez souvent, dit-on, aux Algonquins avec qui ils sont liés, et prennent part à leurs chasses. A la famille algonquine, qui se montre jusqu'aux latitudes du lac Athabaskaw, appartiennent : 1° les *Nakawiniuwk* (les hommes), appelés *Sauteurs* ou *Saulteux* par les premiers voyageurs français, à cause de leur proximité du Sault Sainte-Marie ; *Otchipwek* (souliers plissés), par les Crees, d'où les Anglais ont fait le nom de Chippeway ; les Montagnais leur donnent le nom de *Bedzaretcha* (grandes oreilles), à cause des longues nattes de cheveux qui leur tombent sur les épaules ; 2° les *Eyéniwok* (véritables hommes), plus connus sous le nom générique de *Crees*, qui comprend les Crees des Prairies ou mé-

ridionaux ou *Knistiniwok*, d'où l'on a fait *Knistineaux*, et les Crees des bois ou septentrionaux; 3° les *Pekivaïs*, appelés aussi *Mashkégons*, à cause des marais (*Maskegs*) qui couvrent leur territoire. Ces deux tribus sont connues des Montagnais sous le nom insultant d'étrangers ou d'ennemis, *Enna*, *Klô-kê-enna*.

Voilà pour la grande famille algonquine; elle occupe les prairies de l'ouest, les bords des lacs Winipeg, Winipigon, Manitoban, à la Biche, de l'Ile à la Crosse et Athabaskaw.

La grande famille montagnaise (qu'il ne faut pas confondre avec les Montagnais du Canada, qui sont de race algonquine), habite tout l'immense territoire compris entre le pays des Algonquins, les Montagnes Rocheuses et le littoral de l'Océan qu'envahissent les Esquimaux. Elle se partage en quatre nations qui se divisent à leur tour en différentes tribus possédant chacune de grandes divergences dans leur langue. Ce sont : 1° les Montagnais proprement dits, Déné (hommes ou plutôt terriens). Leur nom de *Chippewayan* est un dérivé de celui de *Tchippwayanawok*, que leur donnent les Crees : ils se partagent en Thil-an-ottiné, Thé-ké-ottiné, Ethen-ottiné et Traltsan-ottiné ou Couteaux jaunes; 2° les Castors ou Tsa-ottiné, auxquels se rattachent les Sarcis et les Ettcha-ottiné ou mauvais monde; 3° la nation des Esclaves, la plus nombreuse des quatre, qui comprend les Thé-ké-né du fort de Liard, les Na-ané, les Yeta-ottiné ou Indiens des montagnes, les Litchanre (flancs de chien) du fort Raë, les Trakwel-ottiné, les Peaux-de-Lièvre ou Kray-ttcharé-ottiné, et les bâtards Loucheux ou Tala-ottiné; 4° enfin les Loucheux ou Dendjyé (hommes) que les Montagnais appellent Dékedhé, ce qui répond au nom de Louches, et les Anglais, Querelleurs.

J'ai dit qu'il existe des divergences dans les langues de chacune de ces tribus; toutefois on peut se persuader qu'elles appartiennent à une même souche par la similitude des mots racines; il y a même plus, ces langues diverses ne semblent être que des membres épars d'une langue mère, aujourd'hui perdue; de telle sorte qu'il n'est pas plus permis d'affirmer

que les Montagnais proprement dits possèdent la langue primitive, et que les autres tribus n'en parlent que les dialectes, que de dire, par exemple, que les Peaux de lièvre seuls sont possesseurs de la langue mère. Je me convaincs de cela tous les jours davantage, par l'étude simultanée des quatre ou cinq idiomes, et je me vois forcé de contredire ici ce que j'ai pu avancer précédemment dans des lettres antérieures. Ces langues se complètent l'une l'autre, et n'ont pas seulement des analogies entre elles. Il n'y a qu'une seule nation qui fasse exception, et c'est celle des Loucheux, dont la langue s'éloigne davantage des autres; pourtant on retrouve encore en elle le même génie, la même construction des phrases, des mots identiques, et d'autres très-peu dissemblables.

L'Esclave, le Peau-de-Lièvre, le Castor et le Loucheux n'ont encore été entrepris par aucun Missionnaire. Depuis quatre ou cinq mois seulement que le R. P. Séguin s'adonne au loucheux et moi au peau-de-lièvre, mes idées ont singulièrement changé à l'égard du montagnais, que je considérais, ainsi que les Missionnaires nos prédécesseurs, comme la souche des autres langues que parlent les tribus de cette grande famille, et je ne doute pas qu'elles ne subissent une révolution complète alors que j'aurai pu, avec l'aide du bon Dieu, approfondir ces langues inextricables.

Je ne prétends pas parler au long de chacune de ces quatre familles indiennes, il me faudrait pour cela les connaître à fond, et je tiens à parler avec connaissance de cause. Je m'occuperai donc seulement de la nation montagnaise et restreindrai même les limites de mon appréciation aux seuls Montagnais proprement dits, me réservant de vous entretenir des autres tribus plus septentrionales, alors que j'aurai pu les étudier à fond, et laissant à d'autres le soin de dépeindre les mœurs des familles algonquine, assiniboine et Pieds-Noirs.

Indépendamment des quatre familles précitées qui appartiennent à la race rouge, et qui, quoique tout à fait étrangères l'une à l'autre pour la langue, les mœurs et le caractère, sont cependant du même sang, il est une nation dont je n'ai pas encore parlé et qui appartient à la race blanche, une

nation dont les mœurs, les aptitudes, la langue sont encore plus diamétralement opposées au reste des sauvages, nation fière et belliqueuse autant que cruelle, mais intelligente et plus susceptible de civilisation que les Peaux-Rouges : j'ai nommé les *Fchizaguéné* ou Esquimaux, que les Anglais nomment *Kuskies*, du mot *kusky*, qui est le refrain d'un chant kamtchadale. Quant au mot français *esquimau*, il n'est que la corruption du mot *Wiyas-kimow* (mangeur de viande crue), donné à ce peuple par les Crees. Je suis actuellement à la veille de partir pour les terres qu'habite cette nation; j'attends de les avoir vus et étudiés, pour parler des Esquimaux avec connaissance de cause.

Je m'appliquerai donc dans l'article suivant à faire connaître de mon mieux les Montagnais proprement dits. Ce ne sera pas un tableau poétique, tant s'en faut. Il y a si loin de l'homme libre des bois à celui qui sortit jadis du cerveau malade de Jean-Jacques ! Celui-ci n'était qu'une brillante utopie, celui-là est la triste réalité. Du moins, en dévoilant les misères de l'homme abandonné à l'état de nature, ne me proposé-je qu'une chose : enflammer de plus en plus le zèle de nos chers Frères et exciter leur compassion envers ces pauvres disgraciés.

E. PETITOT, O. M. I.

II. — RAPPORT SUR L'ANNÉE 1865.

Mission de la Providence, 15 novembre 1865.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Voici le résumé des travaux de nos Pères, à partir du printemps passé.

Mission de la Nativité ou du lac Athabaskaw. — Elle suit son cours ordinaire; la mission du printemps fut un peu orageuse. Les sauvages, réunis d'abord au grand complet pour y faire leurs Pâques, partirent bientôt, parce qu'un prétendu prophète avait fait courir le bruit que tous ceux qui entreraient dans la chapelle mourraient. Comme la fièvre scarla-

tine sévissait alors avec rigueur et que les décès étaient fréquents, cette parole malheureuse exerça une certaine influence sur des hommes trop crédules. Mais le zèle du R. P. Clut eut bientôt triomphé de ce nouvel obstacle. La chose devint d'autant plus facile, que, Dieu se mettant de la partie, il y eut beaucoup plus de morts chez les partisans du prétendu prophète que parmi les autres. Les grandes épreuves font connaître les vrais chrétiens ; tandis que les uns s'éloignaient de l'Église, d'autres s'en approchaient en disant : « Celui qui nous donne la vie, n'a aucun intérêt à nous l'ôter, c'est lui qui peut nous la conserver. Mais devrions-nous trouver la mort, il vaut mieux mourir près de Dieu que de vivre loin de sa présence. » Le Seigneur récompensa leur foi. Parmi ceux qui restèrent à la Mission, il en mourut bien peu.

La Mission d'automne a été plus pour les morts que pour les vivants. La maladie continuait de sévir avec une telle violence, que le R. P. Tissier m'écrivait : « Je ne sais si mon apostolat doit se borner à faire des enterrements, ce qu'il y a de certain, c'est que tandis que le P. Clut suffit à peine pour administrer les mourants, moi je suffis à peine à les conduire à leur dernière demeure. » Entourés de moribonds et de morts, les Pères étaient obligés non-seulement de les enterrer, mais encore de les porter eux-mêmes au cimetière. En quelques jours, il en est mort quarante-cinq. Cette mortalité est devenue l'occasion de plusieurs retours bien consolants ; des âmes lâches se sont rendues aux inspirations de la grâce, et plusieurs, après une vie coupable ou du moins très-négligente, ont fini par mériter le ciel.

La Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs et les trois Missions de Saint-Raphaël, à la Rivière, à la Paix, n'ont pu être visitées, le R. P. Clut se trouvant seul dans ce vaste district. La Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, une des plus florissantes, ces années dernières, est devenue un foyer de désordres depuis que nos Pères ne peuvent plus la soigner.

La Mission de Saint-Joseph ou du grand lac des Esclaves n'a rien présenté de saillant : elle suit depuis longtemps une marche régulière, et les sauvages y ont toujours montré du

zèle; ils y viennent se confesser, remplir leurs devoirs et ils retournent dans leurs forêts; ils ont été moins décimés que les autres par la maladie.

Mission de la Providence. — Les sauvages, arrêtés en route par la scarlatine, n'ont pu arriver jusqu'au Missionnaire. Le petit nombre qui a eu le bonheur de l'approcher a été cruellement décimé. Le R. P. Eynard a prouvé ce que peut une charité ardente : non content de soigner les âmes de ces pauvres sauvages, il se levait pendant la nuit pour leur faire du feu et leur administrer des remèdes. Ceux qui sont morts ont rendu le dernier soupir dans les meilleures dispositions ; ceux qui ont survécu ont quitté la Mission en exprimant toute leur reconnaissance. Cette résidence, appelée à jouer plus tard un grand rôle, est encore à ses débuts. Sous le rapport matériel, elle possède une belle maison neuve, destinée à recevoir plus tard des sœurs, une étable avec trois bêtes à cornes et trois réduits pour les serviteurs de la Mission. Eloignée des postes de la Compagnie, les sauvages ne font guère qu'y passer, ils n'ont pas encore pris l'habitude d'y séjourner.

Mission du Sacré-Cœur ou du fort Simpson. — C'est un véritable champ de bataille, où le démon, aidé du ministre de l'erreur, cherche à détruire pendant la nuit ce que nous édifions pendant le jour. Pour comprendre cette lutte et se rendre compte des difficultés qu'elle présente, il faut savoir que, ne résidant pas dans cette Mission et n'y faisant qu'une halte de quelques jours, au printemps et en automne, aussitôt que nous sommes partis, le ministre, qui y demeure à poste fixe, aidé de l'agent de la Compagnie, ou plutôt de la femme de ce monsieur, met tout en jeu pour pervertir les sauvages. Présents, promesses, menaces, rien n'est épargné ; de gré ou de force, poussés par le gain, effrayés par les menaces, trompés par de belles paroles, les sauvages finissent par faire semblant de se convertir, mais au fond leurs cœurs gardent la vraie foi. Lorsque le P. Grouard visita cette Mission au printemps dernier, il fut effrayé des ravages de l'hérésie. Traqués, surveillés à vue d'œil, quelques sauvages se hasardèrent à venir le voir pendant la nuit, mais d'autres allèrent

jusqu'à refuser de lui toucher la main, signe du plus grand mépris. Le ministre leur avait fait dresser leurs tentes près de son logement et il leur montrait avec orgueil le temple et le beau clocher qu'il faisait construire pour eux. Les plus affreuses calomnies contre nous et notre sainte religion furent mises en circulation et on annonça solennellement que la mort frapperait tous ceux qui iraient voir le Prêtre. Un moment tout nous portait à croire que cette Mission était perdue pour notre religion ; cependant le ministre ne comptait pas encore sur un triomphe définitif : il savait que je devais venir et il n'ignorait pas combien les sauvages m'étaient attachés. Aussi leur fit-il plusieurs discours, afin de leur persuader que, pour être plus rusé que les autres, ce que prouvait mon titre d'évêque, je n'en valais pas mieux et même moins, et que, par conséquent, il fallait me fuir.

Cet automne, aussitôt après mon arrivée, je me suis dirigé vers cette Mission, en compagnie du P. Grouard. Les messieurs du poste me reçurent avec de grands témoignages de respect ; le ministre était avec eux, il vint me saluer et me toucher la main. Les sauvages me regardaient avec de grands yeux, mais, à l'exception de quelques-uns qui n'ont jamais voulu fléchir le genou devant Baal, tous reculèrent devant moi et se refusèrent à me toucher la main. Le maître l'avait dit et il était là... Jamais je n'avais reçu un accueil aussi froid, j'en éprouvai une impression très-pénible.

Ce fut sous cette impression que je me dirigeai vers les appartements qui nous avaient été préparés ; mais je n'avais pas encore eu le temps de m'asseoir, que la maison était assiégée par les sauvages qui venaient me toucher la main et me demander de les bénir. On lisait sur leur front la joie et la tristesse mêlées. Un petit nombre était cependant resté en arrière ; mais deux jours ne s'étaient pas écoulés, que tous m'entouraient en protestant contre la violence qui leur avait été faite, et en m'assurant de leur attachement à la sainte cause. Nous commençâmes aussitôt les exercices de la Mission et nous leur donnâmes tout l'éclat possible. Le ministre ne se possédait plus : « Ils me le payeront, ces papistes ! » disait-il

dans un accès de zèle. Et il envoie avertir les bourgeois et les commis que le lendemain il tiendrait une réunion, à laquelle il les invitait, et pour les attirer plus sûrement il leur fait dire qu'il parlera contre les papistes. Ces messieurs s'excusèrent de leur mieux, en répondant au messager que si tel était le sujet du sermon, ils en savaient assez sur ce point. Le lendemain, à l'heure indiquée, le ministre ne compta qu'un auditeur.

A propos de ce ministre, laissez-moi vous raconter une anecdote qui trouve ici sa place. Chaque année, il fait venir une grande quantité de marchandises qu'il vend ensuite à bon marché, et c'est pour lui un moyen de propagande. Cette année, il fit avertir ses clients de l'ouverture de son magasin; on se rend chez lui : tous les clients étaient des hommes. Quels ne furent pas leur surprise et leur désappointement, lorsqu'en entrant dans le magasin ils n'y trouvèrent à acheter que des... jupons.

Remporter la victoire sur un ennemi cause toujours du plaisir ; mais j'avoue que mon cœur de Missionnaire n'était pas satisfait. Ces pauvres sauvages, à la suite de ces alternatives deviennent froids et indifférents pour tous ; ils demeurent dans leur ignorance et ne se corrigent point de leurs vices. Il aurait fallu être aveugle pour ne pas s'en apercevoir. Dieu avait la main levée sur eux. La fièvre scarlatine faisait des ravages ; tant que je me trouvai au milieu d'eux, j'arrêtai sa marche en multipliant les remèdes et les soins, mais à peine étais-je parti avec le P. Grouard, qu'elle se remit à faire de nouvelles victimes : quarante-cinq moururent autour du poste, et il est à croire qu'un pareil nombre périt dans les bois.

S'il faut juger des arbres par leurs fruits, on peut dire que ce mélange de religions a produit des fruits amers. Voici des faits qui inspireront de la pitié envers ces malheureux sauvages. Un mari laisse sa femme malade et part pour la chasse. Dans l'intervalle, la pauvre femme met au monde un enfant. Le mari revient, voit l'enfant mort et la mère mourante. Au lieu de lui porter secours, il s'enfuit... et deux

jours après un passant trouve deux cadavres en putréfaction. Un jeune homme, de retour d'un long voyage, apporte de beaux habillements, salaire de son travail. Il tombe malade et se confie à son frère ; celui-ci, peu soucieux d'en avoir soin, s'empare des vêtements qui ont excité sa convoitise et abandonne le malade, à moitié nu, dans un marais malsain... Quelques jours se passent, et des chiens affamés, se disputant des lambeaux de chair corrompue, donnent des soupçons à un serviteur de la Compagnie. Il se livre à des recherches et on finit par découvrir le squelette du malheureux. — Le R. P. Grouard, vers le même temps, revenait de la Mission des Saints-Anges, fort de Liard : il était accompagné d'une famille sauvage, dont le père était très-malade. Arrivés au débarcadère, ses fils le déposent sur le rivage et s'éloignent, tandis que le Missionnaire se dirige vers le fort. Une heure après, la pensée que ces malheureux pourraient bien avoir abandonné leur Père se présente à lui, et il court sur le rivage, où il trouve en effet le vieillard sur le point d'expirer. Il le charge sur ses épaules et le rapporte à ces enfants dénaturés, auxquels il reproche leur crime. Ils lui répondent froidement : « Tu vois bien qu'il va mourir ; ne pouvait-il pas aussi bien mourir là-bas qu'ici ? » Voilà des faits qui ne se produisent point parmi nos catholiques. Il en est d'autres plus révoltants, que ma plume se refuse à retracer.

Mission des Saints-Anges. — Cette Mission, que je viens de mentionner, n'a pas encore fait beaucoup de progrès : elle donne des espérances. Le R. P. Grouard, qui l'a visitée cet automne pour la première fois, n'a vu les sauvages que pendant cinq ou six jours. Son ministère s'est borné à faire dire des prières, à baptiser les enfants et à confesser quelques adultes. Ces sauvages sont très-vicieux, ils paraissent pourtant aimer le Prêtre et la religion, mais on ne reste pas avec eux assez longtemps pour pouvoir les instruire et les corriger. Il faudrait là un missionnaire à poste fixe. Dieu sait quand nous pourrons établir cette résidence !

Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance ou Good-Hope. — Cette Mission avait été jusqu'ici peu féconde en

résultats, malgré tout le zèle de notre regretté P. GROLLIER. Cela tenait à l'état affreux de dégradation où était descendue la tribu des Peaux-de-Lièvre qui la fréquentent. L'automne passé, le R. P. SEGUIN m'écrivait encore : « J'ignore si un jour de salut luira pour notre peuple. Le fait est qu'il se commet à notre porte des actes de barbarie qui font frémir. Je viens de donner la vie éternelle à un enfant que sa mère avait jeté dans l'ordure aussitôt après sa naissance, afin de s'en débarrasser. Elle a trouvé fort étrange que je lui fisse un reproche de sa cruauté : « J'ignore, dit-elle, si son père voudra en « avoir soin : il m'a rejetée moi-même, je puis bien jeter « son enfant. »

Dans une autre lettre, le même Missionnaire me disait : « Les pères emploient ici un affreux remède pour se conserver la vie ; je vais vous le faire connaître... c'est en mangeant leurs enfants. Il vient de m'arriver un vieillard qui s'est nourri ce matin encore d'un morceau de chair humaine, le dernier qui lui restât des corps de ses deux enfants. Il se rendait à ce fort en compagnie de plusieurs sauvages : il les a laissés prendre les devants, a dressé sa tente et a massacré son fils et sa fille et il s'en est rassasié... J'ai cherché à lui inspirer l'horreur de ce forfait épouvantable ; il m'a répondu : « J'ai ouï dire par nos anciens que plusieurs se sont sauvé la « vie en mangeant la chair de leurs enfants : pourquoi n'au- « rais-je pas fait comme eux, puisqu'il y allait de ma vie ? »

Ces malheureux sauvages ne savent pas ce qu'est le mariage, ils prennent une femme et l'abandonnent ensuite ; ici, les femmes se glorifient du nombre de leurs maris. On comprend dès lors les difficultés que nos Pères avaient à vaincre. Comment prêcher une religion de pureté et d'amour à une peuplade soumise à des habitudes de ce genre, qui ont force de loi par une prescription de plusieurs siècles ? Le R. P. GROLLIER se consumait en vains efforts ; à part un petit nombre d'élus, tout le reste était sourd à sa voix.

Le jour de salut paraît s'être levé pour ce peuple. Je suis arrivé là le 6 septembre, à la grande surprise des Pères SÉGUIN et PETITOT. Les sauvages eux-mêmes ont été enthousiasmés,

et, pendant les huit jours que j'ai passés au milieu d'eux, ils ont été très-exacts à se rendre aux exercices de la Mission. Le dimanche je chantai une messe pontificale, qui fit une vive impression sur leurs âmes. La mitre attirait leurs regards; ils s'inclinaient instinctivement à tous les mouvements qu'ils me voyaient faire. Comme un très-petit nombre était baptisé et qu'un plus petit nombre encore avait fait la première communion, je ne pus donner la confirmation qu'à une vingtaine. Voyant leurs bonnes dispositions et leur empressement, pressé par la fièvre scarlatine, qui commençait à faire des ravages, j'en baptisai un grand nombre et j'en fis baptiser plus encore. Ils étaient instruits et savaient les devoirs que le baptême impose.

Ce mouvement religieux qui s'était déjà manifesté au printemps est dû à deux causes : la maladie, et surtout la mort du P. Grollier, les avaient beaucoup impressionnés. Ce cher Père, qui avait marqué la place de son tombeau entre les deux derniers sauvages enterrés, s'était attiré leur affection. Son lit de douleur était devenu une chaire, et sa tombe continue de parler : *Defunctus adhuc loquitur*. Les sauvages ne manquent jamais de la visiter; les fidèles y réchauffent leur zèle, les infidèles s'y convertissent. Le zèle du P. Petitot, son activité et la facilité avec laquelle il a appris leur dialecte, ont également beaucoup secondé et favorisé le mouvement vers notre sainte religion.

Nos Pères sont parfaitement bien à Good-Hope. Je ne crains pas de dire que c'est notre meilleure Mission ; ils y possèdent une habitation fort commode, une petite chapelle intérieure, embellie par le P. Petitot, et ils ont déjà élevé la charpente d'une église, destinée à être la merveille du pays. N'ayant pas de serviteurs, ils y jouissent d'une paix et d'une tranquillité que l'on ne connaît pas ailleurs.

Mission de Peel's River. — Cette Mission, visitée plusieurs fois par nos Pères, avait été négligée depuis la mort du P. Grollier, le P. Seguin ne pouvant suffire tout seul au besoin de plusieurs postes très-éloignés les uns des autres. Les Loucheux fréquentent la Mission de Peel's River ; c'est une

race plus énergique et plus propre que toutes les autres à comprendre les vérités chrétiennes. Malheureusement un ministre protestant y réside et le bourgeois le favorise, au point de refuser ce qui leur est nécessaire aux sauvages qui s'adressent au Prêtre. Le P. SEGUIN a visité ce poste au mois de juin ; voici ce qu'il m'a écrit : « Dans ma dernière lettre, je vous disais que je partais pour aller visiter la Mission de Peel's River, qui ne l'avait pas été depuis deux ans. Le 13 juin je partis en effet, laissant le P. PETITOT au lit. Tout me prouve que j'ai été bien inspiré en faisant ce voyage, car les sauvages se seraient lassés de ne plus nous voir et se seraient tournés vers le ministre, ils me l'ont fait entendre assez clairement. J'ai rencontré les sauvages après quatre jours de marche, ils étaient campés avec une bande d'Esquimaux ; ils m'attendaient, dans la crainte bien fondée que je ne fusse volé par ces derniers, précaution dont je dois leur être reconnaissant, car, même en leur présence, les Esquimaux ont fait quelques tentatives pour me voler. Les Loucheux avaient dix-neuf grands canaux, ceux qui les montaient étaient tous catholiques. J'arrivai avec eux au fort. Les sauvages réunis en ce lieu se sont mis en mouvement pour venir me toucher la main et me remercier de mon arrivée. Après avoir dressé ma tente, je les ai appelés pour la prière ; dix seulement se sont rendus. J'ai voulu savoir la cause de l'abstention des autres, ils m'ont répondu que ce n'était pas la volonté de venir qui leur manquait, mais qu'ils étaient fatigués des procédés du bourgeois et surtout de sa femme, que tous ceux qui venaient me voir étaient maltraités, qu'on les épiait continuellement et que le ministre ne cessait de parler contre nous ; cependant, ajoutaient-ils, au fond nous t'aimons toujours. Ils en ont donné des preuves, car, au coucher du soleil ils s'introduisaient les uns après les autres dans ma tente. J'en ai encouragé quelques-uns, j'en ai consolé d'autres, et mes catholiques désirant s'éloigner, je suis parti avec eux et je leur ai donné la Mission sur le bord de la rivière. Ceux-ci sont vraiment décidés, et l'opposition qu'ils éprouvent semble augmenter leur zèle. Tout bien compté, je crois que s'il y a dix sauvages

franchement protestants, c'est le pis aller ; notre sainte cause est encore triomphante. »

Mission du fort Anderson ou des Esquimaux. — Le R. P. Petitot a visité ce poste l'hiver dernier ; il n'en a rapporté que beaucoup de fatigues et quelques espérances sur les dispositions des sauvages. Il est probable que ces peuplades ne resteraient pas longtemps sourdes à la voix de Dieu, mais la difficulté est d'arriver au lieu qu'elles habitent. Le fort Anderson va être abandonné ; il deviendra impossible de nous y rendre. Le R. P. Petitot m'a dit qu'il vous avait écrit tous les détails de son voyage.

Mission de Saint-Michel ou fort Raë. — Cette Mission, une des plus importantes, n'a pas été visitée depuis deux ans. Les sauvages ne s'y découragent pas ; j'en ai vu quelques-uns qui sont pleins de ferveur. Le P. Eynard ira les visiter au mois de mars ou d'avril.

Vous avez, mon Révérend Père, sur ces quelques pages le récit, non pas de tout ce qui a été fait, mais au moins à peu près de tout ce qui est venu à ma connaissance. Dans ma marche rapide à travers tant de pays et de Missions, je n'ai pas eu le temps de tout apprendre.

† Henri, o. m. i.,
Evêque d'Anemour.

III. — CORRESPONDANCE DU R. P. PETITOT.

Grand lac des Esclaves, septembre 1863.

Mon Très-Révérend et bien-aimé Père,

Ma dernière lettre du 14 novembre 1862 [1] vous donnait quelques détails sur la fondation de la Mission de la Providence. Je désire qu'elle n'ait pas été interceptée par les Sioux. Je ne vous entretiendrai pas des atrocités que ces sauvages ont commises dans le Minnesota ; les journaux ont dû vous en

[1] Voir *Missions*, t. II, p. 232.

instruire depuis longtemps ; je vous dirai seulement que les Missions ont subi une perte de 300 livres sterling, et que nombre de lettres ont été dévoyées.

Maintenant je me permets de vous entretenir des événements qui se sont succédé depuis ma dernière lettre. A l'entrée de l'hiver, qui s'annonçait terrible, nous avions le bonheur de posséder une baraque en troncs d'arbres, percée de quelques trous en forme de trapèzes plus ou moins irréguliers, sur lesquels étaient tendus des parchemins fort peu transparents : c'était le palais épiscopal de Mgr Grandin. Une autre maison du même style, mais plus basse et adossée à la précédente, servait de chapelle. Tout cela était bien pauvre et surtout bien mal fait. La maison principale était si peu d'aplomb, les troncs d'arbres qui en formaient les murs avaient tellement joué, que nous osions à peine y habiter ; cependant nous étions bien heureux d'être à couvert. Nous n'eussions jamais pensé d'en faire autant dans un espace de temps si court. Malgré le voyage que j'avais entrepris en septembre au lac des Esclaves, et dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir, nous manquions encore d'une foule d'objets de première nécessité ; je fus donc dépêché une seconde fois à la Mission Saint-Joseph par Mgr Grandin. Le Fr. Boisramé devait m'accompagner. Le 8 octobre 1862, à deux heures après minuit, je chaussai donc mes raquettes, attelai mes chiens et partis pour le grand lac. Il ne s'agissait rien moins que de faire soixante à soixante-cinq lieues à pied ; mais qu'est-ce que cela dans un pays où l'on ne voyage pas différemment, du moins en hiver ? Notre première étape fut de seize heures de marche, c'est-à-dire que nous tînmes le fleuve de deux heures du matin à six heures du soir, sans nous être arrêtés plus de vingt minutes sur le midi. Jugez de notre fatigue ; mais il fallait bien suivre l'infatigable sauvage qui traçait le chemin et qui courait sans cesse. Ce voyage, mon premier en ce genre, m'occasionna des fatigues incroyables. Quoique mes jambes fussent habituées à la marche depuis longtemps, elles ne l'étaient pas à traîner ces énormes raquettes, planches factices d'un mètre et plus de long, qui embarrassent le

voyageur et l'obligent à se balancer de droite à gauche et de gauche à droite, en tenant les jambes écartées. Suspendues aux orteils par une ligature qui emprisonne la pointe du pied seule et s'enroule ensuite au talon, elles causent des douleurs aiguës à quiconque n'est pas habitué à les porter. Aussi, à la fin de la seconde journée, j'avais les pieds ensanglantés, et au bout du voyage je trouvai mes ongles dans mes nippes.

Quelles souffrances, grand Dieu ! de se traîner au milieu de ces bancs de neige durcie (*tsiltréné*), de ces grandes dunes de glace qui bordent les côtes ; de se frayer un chemin parmi ces affreux bourguignons (*chlourghizé*), amas de glaçons entre-choqués, souvent d'une hauteur effrayante, qui présentent aux pieds du voyageur leurs arêtes vives et acérées comme des lames de sabre. Heureux quand la lune ou quelque aurore boréale fugitive éclaire notre route durant ces longues nuits de vingt heures ; mais, lorsque, privés de cette lumière bienfaisante, il nous faut aller à tâtons sur la piste du guide, qui court toujours, c'est un véritable enfer. Je n'ai rien trouvé qui pût entrer en comparaison avec cette souffrance : c'est celle d'un aveugle qu'on forcerait de courir sur un chemin pierreux. Aussi comme l'on respire à l'aise, lorsque, vers les dix heures, l'aurore entr'ouvre l'horizon ; il semble que l'on sort des étreintes d'un affreux cauchemar. Ne croyez pas pourtant, mon bien-aimé Père, que notre voyage de jour ait quelque chose d'agréable. Devant nous, à notre gauche, s'étend l'immensité du lac, c'est-à-dire une plaine de neige et de glace, que la poudrerie balaye sans cesse, et où se croisent les vents déchaînés. Sa surface, aussi mobile que celle de l'Océan, change d'un jour à l'autre ; et le pas du voyageur n'y laisse pas plus de trace que dans les déserts sablonneux de l'Afrique. A notre droite, on aperçoit au fond de l'horizon une mince bande noire qui tremblote et danse fantastiquement sous les vapeurs du mirage. C'est la terre que nous côtoyons, terre recouverte d'une végétation rabougrie, de forêts épaisses, mais composées d'épinettes et de mélèzes exigus et rachitiques. C'est là que tendent nos pas sur la fin du jour.

Alors commencent de nouvelles fatigues, car il faut penser à passer la nuit. Pendant que notre sauvage Esclave abat une vingtaine de gros sapins, le plus digne de la caravane, c'est-à-dire le pauvre Missionnaire, creuse dans la neige, avec la pointe recourbée de ses raquettes, une fosse de huit à neuf pieds carrés qui servira de lit aux voyageurs. La neige est bien dure et souvent il y en a trois ou quatre pieds ; aussi le pauvre Père sue-t-il après avoir gelé. Bientôt les arbres sont abattus, de leurs branches toujours vertes on a fait un lit au fond de la fosse ; puis, on transporte à dos ces énormes troncs d'épinettes et de bouleaux, et on les empile à une des extrémités du campement. C'est le coup de grâce de la journée : la fatigue est à son comble. Mais aussi, en retour, que l'on est heureux lorsqu'on peut raviver ses membres engourdis devant un bon feu, où brûlent des arbres entiers ; on parle alors des misères de la journée, on calcule le chemin fait et celui qui reste à faire ; puis, on fait la prière et on récite le chapelet. Que la prière est touchante, au milieu de ces forêts couvertes de frimas, lorsque le vent pleure dans les mélèzes, et qu'à part lui tout fait silence ! C'est ici surtout que l'homme a besoin de mettre sa confiance et son espoir en Dieu ; s'il vient à lui manquer, sur qui comptera-t-il ? A soixante et même cent lieues à la ronde, il n'y a pas âme qui vive ; et pourtant, il va se coucher là, dans la neige. Qui sait s'il se réveillera demain !...

Le temps du sommeil est court en voyage, et cependant, mon Très-Révérend Père, il m'était à peine possible d'en goûter quelque peu. D'affreuses crises nerveuses me forçaient sans cesse de m'étirer les membres, surtout les jambes. Entouré de robes de caribou et de bonnes couvertures de laine, et couché entre deux sauvages, je ne pouvais me réchauffer et j'en étais réduit alors à me traîner dans les cendres du foyer ; tandis que mes vêtements de peaux en étaient recoquillés d'un côté, je gelais de l'autre, et cependant mes sauvages, bien qu'abrités par une simple couverture qui leur laissait les jambes à découvert, ronflaient comme des orgues de Barbarie.

Mon voyage dura six semaines. A mon retour, je trouvai Mgr Grandin fort affaibli ; Sa Grandeur travaillait comme un nègre du matin au soir. Revêtu d'une blouse de cuir et la hache sur l'épaule, notre courageux évêque allait abattre chaque jour des arbres dans la forêt, puis les amenait en traîneau à chiens. Cependant, la viande manquait à la Mission de la Providence, et notre chasseur sauvage n'arrivait pas ; nous en étions réduits au poisson. C'était écœurant. Bref, un beau jour, pour fêter le dimanche, nous tuâmes le plus vieux de nos chiens, et le mîmes à la sauce blanche en compagnie d'un corbeau et de deux grosses espèces de belettes. Quelques jours après, nous mangeâmes du renard blanc, de l'écureuil et du rat musqué.

Je saute à pieds joints les deux mois qui s'écoulèrent après mon retour au Rapide, pour parler de ma nouvelle Mission de Saint-Joseph. A l'arrivée du courrier du printemps, Monseigneur m'annonça qu'il allait m'envoyer à la Mission Saint-Joseph pour en prendre la direction spirituelle et temporelle, le bon Dieu m'ayant mis à même de comprendre, tant bien que mal, la langue montagnaise et de la parler assez couramment. Dès le lendemain de cette annonce, qui me donnait en partage la solitude complète, je faisais mes préparatifs de voyage, et le surlendemain je partais en compagnie d'un métis. C'était le jour de la fête de votre glorieux patron, et j'avais eu le bonheur de célébrer avant mon départ la sainte Messe à votre intention. C'était commencer mon apostolat sous de bons auspices.

Le 20, j'entrais au fort Big-Island, situé sur mon chemin. N'allez pas croire que ces forts de traite du Nord ressemblent à des citadelles. Deux ou trois maisons de bois recouvertes en écorces d'arbre et reliées entre elles par des palissades, dont la porte demeure toujours ouverte : tel est le fort Big-Island en particulier, et tels sont tous les autres en général. Le traiteur, ou post-master, me reçut poliment, mais avec contrainte; ces messieurs nous tolèrent, mais ne nous aiment pas : la présence du Missionnaire les gêne trop, en les obligeant à se respecter. On me servit un morceau de viande

sèche, filandreuse ; puis, en guise de lit, on m'indiqua poliment un coin d'un petit appartement glacé. Habitué que je suis à coucher dans la neige, sur la terre nue ou sur une planche, ce ne me fut pas une mortification de dormir sur le plancher, mais, au préalable, je me permis d'allumer du feu à la cheminée de terre glaise qui ornait l'endroit. On eut la louable charité de venir l'éteindre durant la nuit, sous prétexte qu'il occasionnait de la fumée. Je pris alors mes couvertures sur le dos et fus me coucher chez les engagés du fort. Le lendemain de cette mystification, je pris pour guide ou plutôt pour *pedisequus* un jeune sauvage borgne et niais, et je m'élançai avec lui sur le lac. Quatre jours après, j'arrivais à la Mission Saint-Joseph, située sur l'île d'Orignal, à trois quarts de lieue du fort Résolution, la doublure du fort Big-Island.

La Mission Saint-Joseph a été fondée par Mgr Faraud il y a cinq ans. J'y remplaçai le R. P. Eynard, qui partit quelques jours après mon arrivée, pour aller visiter les sauvages Flancs-de-Chien, qui habitent les bords du fond du lac. Les sauvages qui fréquentent la Mission Saint-Joseph sont les Montagnais ou *Chippewayans*, dont le nom propre est *Déné*, c'est-à-dire, les *véritables hommes ;* les Couteaux-Jaunes ou *Tratsan-ottiné*, et les sauvages du lac aux Buffles : *Edjiéré troukénadé*. Ils parlent tous cette rude langue montagnaise, qui écorche la luette, ou des idiomes qui s'en rapprochent. Ces sauvages sont des hommes de haute taille, bien découplés et de figure assez douce. Les hommes de six pieds ne sont pas rares parmi eux. Le type montagnais s'écarte peu du type européen, à cela près qu'ils ont les pommettes saillantes, la tête déprimée et allongée, et le menton fort pointu. Comme le paysan provençal, les sauvages sont doués de ce gros bon sens qui ne les laisse jamais sans réplique. Si l'on y joint l'astuce et la finesse qui forment comme le fond du caractère des Peaux-Rouges en général, vous comprendrez que les Montagnais sont loin d'être sots. Aussi faut-il pérorer longtemps avec eux, avant de venir à bout de la moindre des choses. Un sauvage a toujours en réserve une petite harangue qu'il vous

débite sur tous les tons. Avec cet esprit raisonneur et ce bon sens qui les distingue, ils ont bien vite saisi la différence qui existe entre nous prêtres catholiques et un ministre ex-palefrenier qui a fait apparition au milieu d'eux. N'allez pas croire, cependant, Très-Révérend Père, que nos Peaux-Rouges sont le moins du monde ressemblants à ces portraits fardés qu'en ont tracés nos romanciers modernes. Les fiers Sachems n'ont jamais existé que dans leur imagination ; entre eux et nos Montagnais, il existe toute la différence de la fable à la décevante vérité. Il faudrait les voir, ces pauvres sauvages, avec leur épaisse chevelure qui leur couvre la face, à peine recouverts par leur blouse et leurs mitasses de peau qui ne montent qu'à mi-cuisses, dévorant les innombrables insectes qui hantent leur personnage, disputant aux éléments une vie qui ne se soutient qu'au jour le jour, heureux lorsqu'ils n'ont pas à supporter des jeûnes de trois, quatre et même cinq jours; et malgré cette misère profonde, nul n'est plus fier, plus orgueilleux que ces rudes enfants des forêts. Cet orgueil révolte d'autant plus en eux qu'il s'allie à une ignorance des plus complètes. Avant la venue du Missionnaire, ces pauvres gens n'avaient pas seulement l'idée de Dieu ni du diable. Cette croyance au bon et au mauvais Manitou, que l'on trouve répandue dans tout le Nord-Amérique, leur était tout à fait étrangère. Au milieu du fatras de rêveries et de contes absurdes qui forment leurs traditions orales, à peine ai-je pu découvrir quelques souvenirs du déluge, de Noé et de l'arche, des géants, de Babel et de la confusion des langues. Là s'arrêtent toutes leurs notions historiques. Le reste n'est plus qu'un panthéisme délayé avec une sorte de métempsycose et les jongleries de l'*Inkranzé* ou médecine ; encore l'idée d'un principe bon ou mauvais ne se retrouve-t-il nullement dans cette cosmogonie. Selon eux, les animaux ont existé avant l'homme, qui a apparu tout à coup comme un champignon après la pluie; la femme n'est qu'une perdrix métamorphosée; c'est un petit canard, appelé *rankanli*, qui a fait la terre. Cette divergence de traditions qui existe entre les Montagnais et les autres Peaux-Rouges situés plus au sud,

divergence qui est totale dans la langue et les habitudes, me porte à croire que les Montagnais sont une race à part, et que toutes les nations du Nord-Amérique ne sont pas autochthones. Je serais bien aise d'avoir avec moi quelques rudiments de langue hébraïque ou syriaque. Avec le peu que je sais de la langue montagnaise et ce que le bon Dieu me donnera d'en connaître, s'il me prête vie, qui sait si on ne pourrait pas faire de curieuses découvertes sur l'origine de ces peuples? Mais voilà bien des coq-à-l'âne, je reviens à ma Mission.

Le R. P. Eynard étant parti pour le fort Raë, je suis demeuré seul, entièrement seul, dans une grande maison de bois semblable à toutes celles que j'ai eu déjà l'honneur de vous décrire. La solitude est ici l'épreuve la plus terrible qu'ait à endurer le Missionnaire; malgré toutes les précautions que prennent nos supérieurs pour nous placer toujours deux par deux, il est impossible qu'il n'y en ait pas toujours un qui s'éloigne pour aller visiter les tribus éloignées, tandis que l'autre garde la case en attendant son tour. Ici, c'est un autre cas : je dois demeurer seul à Saint-Joseph jusqu'à nouvel ordre, et cette perspective me sourit fort peu. Par caractère et même par goût, je ne suis pas ennemi de la solitude, surtout lorsqu'elle est troublée fréquemment par les apparitions de nos tribus nomades; mais demeurer privé de confession pendant cinq, six, huit, dix mois, un an! c'est là une épreuve bien dure à supporter, et qu'il faut endurer pour la comprendre. Aussi parfois se sent-on rongé d'une profonde mélancolie, d'un marasme inexprimable.

De mars à la mi-juin, c'est-à-dire jusqu'à la débâcle des glaces, mon occupation la plus ordinaire fut l'étude de la langue, puis vinrent les catéchismes et l'école que je faisais toujours aux enfants métis du fort Résolution; la culture de mon jardin qui m'occasionna bien des sueurs et des fatigues : le terrain est si ingrat! Avec le 1er juin, et avant que les glaces eussent laissé la baie totalement vide, arrivèrent les Montagnais, puis les Couteaux-Jaunes, et enfin, les sauvages du lac aux Buffles. Je commençai donc pour eux la Mission-

Pendant trente-cinq jours, je prêchai en montagnais matin et soir, je fis le catéchisme et montrai à lire aux enfants. Grâce à Dieu, la Mission fut fructueuse : depuis le plus jeune jusqu'au plus vieux, tous s'approchèrent du sacrement de pénitence jusqu'à deux et trois fois pendant ce laps de temps; j'eus le bonheur de distribuer notre bon Maître à cent cinquante-quatre sauvages, dont neuf communiaient pour la première fois; je conférai de plus le baptême à sept adultes et à une douzaine d'enfants. Les sauvages ne me laissaient pas un instant de repos, c'était toujours des explications à donner, des cantiques à apprendre, des prières à faire répéter. Jusqu'à onze heures avant minuit, je demeurais avec eux; mais en dépit du soleil qui disparaît à peine de notre horizon à cette époque de l'année, il fallait bien prendre un peu de repos, et j'étais obligé de barricader ma porte pour empêcher les sauvages de venir faire la causette avec moi pendant ce temps, que je n'appellerai pas la nuit.

Le 2 juillet, avec les barges qui montent du fort Simpson au Grand Portage la Loche, seul moyen de communication dans ce pays, arriva le révérend Kirkby; c'est cet ex-palefrenier, devenu maître d'école et enfin créé ministre, dont je vous entretenais plus haut. Il n'eut rien de plus pressé en mettant pied à terre que de rassembler les sauvages pour leur faire faire lecture de sa bible. Dès que j'eus connaissance que le loup avait mis le nez dans ma bergerie, je fus saisi d'une sorte de fièvre, je ne pus ni manger ni dormir; mon parti fut arrêté : dès le lendemain, je pris ma clochette et mes cantiques sauvages, puis, traversant la baie, j'allai planter ma tente près du fort Résolution. Je craignais que Sa Révérence n'eût porté atteinte aux fruits de la Mission, ou n'eût jeté quelques préjugés, quelques doutes dans ces pauvres intelligences où la foi a encore si peu de racines. Je réunis donc les sauvages; puis, après avoir chanté quelques cantiques, je leur adressai la parole en montagnais, tâchant de réfuter une à une les erreurs du ministre anglican. Mon discours fut un peu long, mais on écoutait avec la plus grande attention; tout à coup, lorsque j'en vins à parler de

notre bonne mère Marie, que le ministre avait attaquée sans pudeur, je ne pus retenir mes larmes et demeurai sans voix et sanglotant au milieu de cette multitude de faces rouges vivement impressionnées. Dieu et la Sainte Vierge firent le reste. Dès ce moment, le ministre eut beau entonner ses cantiques en je ne sais quel patois, personne n'y répondit; il promit abondance de thé et de farine, *plenty thee and flour,* à quiconque se ferait baptiser par lui; il promit l'équivalent en marchandises de vingt-cinq peaux de castor à quiconque renierait la Très-Sainte Vierge et jetterait son chapelet; il offrit aux sauvages d'acheter leurs livres de prières, et leur en distribua d'écrits en je ne sais quelle langue, sur lesquels, parmi les dix commandements, était inséré ce onzième précepte : *Mari dessi, yaounlti ille :* Marie, te dis-je, ne la prie pas. Les sauvages ont pris son tabac, ont allumé leurs pipes avec ses petits livres et ont gardé leurs chapelets et leurs cantiques; en même temps, dans leur bon sens ils s'entre-disaient : « Si sa prière était bonne, il ne nous payerait pas pour nous faire prier avec lui. » Ainsi donc, grâce à Dieu et à Marie, le révérend Kirkby partit comme il était venu, et nos sauvages n'ont pas été corrompus par sa parole. D'ailleurs, il faut bien le dire, ils n'ont rien compris à son jargon. Depuis quatre ans que ce monsieur est installé dans nos parages, à peine connaît-il quelques mots de la langue, il a sans cesse recours aux interprètes; son troupeau ne se monte pas à plus de soixante sauvages, et c'est beaucoup trop dire.

Voilà, mon révérend et bien-aimé Père, la chronique de ma petite île d'Orignal; puisse-t-elle vous intéresser quelque peu et me faire pardonner ma loquacité. Puisque je n'ai le bonheur de vous parler qu'une fois par an, tant vaut-il le faire amplement.

7 décembre 1863.— Après six mois seulement de solitude, Mgr Grandin m'a donné un compagnon; Sa Grandeur fait même plus : prenant en considération les demandes réitérées que je lui ai faites d'être envoyé chez les Esquimaux et chez d'autres peuples des contrées boréales qui n'ont jamais vu de prêtres, elle me donne pour remplaçant le R. P. Gasçon

qui revient du fort Good-Hope, et m'annonce que j'ai à me préparer à partir le printemps prochain pour l'extrême Nord. Voici quel sera probablement le plan de campagne : au mois de mars 1864, j'irai au fort Raë sur les glaces donner la mission aux Flancs-de-Chien qui habitent le nord-est de notre grand lac; de là, et toujours sur les glaces, je me rendrai au grand lac des Ours avec la tribu qui y retournera du fort Raë. Je passerai tout l'été à visiter les différentes tribus qui bordent ce lac immense; puis en automne, je me dirigerai vers le fort Good-Hope pour y hiverner; au printemps 1865, je me rendrai chez les Esquimaux, ce sont là des parages qu'aucun Prêtre n'a encore parcourus. Ne devrions-nous pas être honteux d'y avoir été précédés par les traiteurs anglais?

De grandes fatigues m'attendent, je le sais, dans ces voyages; mais ne me plaignez pas : notre vie ici n'est qu'une mortification continuelle, qu'un martyre à petit feu; qu'importe! en haut est la couronne. Ceux qu'il faut plaindre, ce sont ces pauvres gentlemen qui viennent échanger dans ces neiges la plus belle partie de leur existence contre quelques queues de loutre et quelques défroques de renard. Quant à moi, pour tous les renards noirs morts, nés ou à naître, je ne voudrais pas demeurer un quart d'heure en ces parages; mais, pour une seule âme de sauvage, veuillez, mon Très-Révérend Père, m'y laisser jusqu'à ce que mort s'ensuive!

Grand lac des Esclaves, 3 *avril* 1863. — Avant tout, laissez-moi vous dire que ma santé est toujours très-florissante et mes joues vermeilles, au point que nos candides sauvages m'ont fabriqué un nouveau nom : *Yalt^ei-Deg^eezè*, ce qui signifie : *le Priant en forme d'œuf*. Ce titre serait peu flatteur, n'est-ce pas, si on l'adressait à un Européen. Ici, c'est différent, gras, gros et court, voilà du superlatif, en fait de forme.

Venons-en maintenant aux aventures. En décembre dernier (1863), je fus appelé près d'un jeune homme malade. « Mon beau-frère se meurt, » m'avait dit notre chasseur *la Graine-Sèche*. « Mange-t-il encore? » telle fut ma réplique, et, sur sa réponse affirmative, je l'assurai qu'il guérirait vite. Je

savais, en effet, combien les pauvres sauvages sont douillets : dès qu'ils sentent la moindre indisposition, ils se croient morts ; mais ils ne laissent pas de manger et de manger toujours; ils se croiraient perdus sans cela. Toutefois, quatre jours après, mon homme m'envoyait encore chercher : « *Le jeune rat* se meurt, te dis-je, il ne mange plus... — Il ne mange plus? Ah! alors ça commence à être sérieux ; je pars. » Et je partis le 12 décembre avec mon engagé canadien. Nous avions quarante-cinq milles anglais à faire pour arriver au campement de cette famille, c'est-à-dire à peu près dix-sept lieues françaises ; et dix-sept lieues à travers forêts, savanes et rivières gelées, n'exigent pas moins de deux journées de marche. Mais je voulais arriver le jour même, je pris donc un traîneau en forme de sabot, décoré ici du titre de carriole, j'y attelai mes trois plus vigoureux chiens. Nous voilà partis longtemps avant le jour. Malheureusement, dans ces voitures primitives, il n'y a tout juste que la place d'une personne ; c'est pourquoi nous nous faisions carrosser à tour de rôle, et tandis que l'un se prélassait dans ses couvertures, l'autre suivait le traîneau au pas de course, exercice fort peu amusant, surtout lorsqu'il se continue sans interruption de trois heures du matin à six heures du soir, et que le sentier de chasse que l'on arpente est de proportion si exiguë que pour peu que le pied dévie à droite ou à gauche, on tombe et on enfonce jusqu'à la ceinture dans une neige demi-molle. Bien souvent, lorsque le traîneau vous emporte à travers les bois, une branche malencontreuse vient traîtreusement vous déchirer la physionomie, ou bien une souche cachée dans l'épaisse couche de neige renverse le char de parchemin et celui qui le monte, dans une neige dont le simple attouchement occasionne instantanément une forte onglée. Mais ceci n'est qu'un détail. Le plus dur est cette course échevelée tout le long du jour. Je ne pouvais croire autrefois qu'un homme pût faire les fonctions d'un cheval, et voilà que je viens d'en faire l'expérience, et que je l'ai supportée avec assez de facilité. Chose singulière, dans ce pays, malgré la raréfaction de l'air, on peut courir tout un jour sans perdre haleine. Est-ce

croyable? c'est pourtant vrai : il suffit de se serrer fortement les reins avec une courroie et de respirer des narines seulement.

En traversant ces bois si épais, si inextricables, ces petits vallons ensevelis dans la neige, je ne pouvais m'empêcher de réfléchir aux peines qu'occasionne le simple approvisionnement d'une Mission dans le Nord-Amérique. En France, le boucher achète à la boucherie des animaux déjà tués, dépecés, qu'il n'a plus qu'à revendre ; chacun mange sans souci des mets qui n'ont occasionné presque aucune peine. Qu'il en est autrement ici ! Le sauvage pourvoyeur est parti : il emmène avec lui toute sa famille, sa maison de peaux, ses vêtements, ses armes ; pour tout véhicule il n'a qu'une longue planche de bouleau, dont la partie antérieure est recourbée en volute, qui est traînée immédiatement sur le sol par deux ou trois chiens étiques. Il fraye lui-même à la raquette un chemin à son équipage jusqu'à ce qu'il trouve un endroit assez fourni en bois mort et assez couvert de pistes d'animaux. Là, il dresse la loge, puis bat le terrain jusqu'à ce qu'il ait tué quelques animaux. C'est alors à son aide à les dépouiller et à les mettre en cachette en attendant que les serviteurs de la Mission viennent les chercher en traîneau. C'est à cette fin que le faiseur de caches trace ses sentiers si longs, si tortueux, à travers bois et dans la neige, coupant les arbres tombés, traversant des halliers, des fourrés épais, de vastes savanes, où, malgré ses raquettes, il enfonce de deux pieds et plus. Comment peut-il se diriger au milieu de ces arbres si serrés? quelle est la boussole qui le guide ? à quels poteaux reconnaît-il sa route? voilà autant de questions que l'Européen s'adresse en visitant nos forêts, en parcourant ces sentiers qui arrivent si droit au but au milieu du dédale des bois. Quant au sauvage, il est ici aussi à l'aise qu'un Français dans sa ville natale, il connaît chaque arbre, chaque mamelon, chaque prairie ; puis, lorsqu'il passe pour la première fois dans un lieu, quelques coches faites aux arbres, quelques branches cassées, quelques balises plantées dans la neige, sont autant de jalons qui lui font retrouver son chemin si la poudrerie efface sa piste.

Mais revenons à mon petit malade; nous arrivons à sa loge le soir même, au grand étonnement de toute la famille : nous avions parcouru en un seul jour le même trajet que la famille n'avait effectué qu'en trois jours. Après avoir serré la main à tous les sauvages, j'allai m'asseoir les jambes croisées au fond de la hutte de peaux, en gardant quelque temps le silence, suivant l'habitude des sauvages. J'examinai ensuite mon jeune malade, nommé Cyprien, et je reconnus en lui un peu de migraine, suite d'un gros rhume, mais il était loin d'être à l'agonie; bien plus, je soupçonnai que sa maladie était la faim, car je n'ignorais pas le peu de soin que les sauvages prenaient des orphelins qui sont à leur charge. Je le confessai toujours, par précaution, lui fis priser un peu de camphre et lui donnai deux ou trois pilules de rhubarbe, en l'assurant qu'il ne mourrait pas de celle-là.

Notre appétit avait été aiguisé par cette course furibonde au grand air, aussi s'empressa-t-on de *faire chaudière*, selon l'expression du pays. Nos sauvages le désiraient encore plus que nous, les pauvres gens étaient dans la disette, et bien que la *Graine-Sèche* eût en dépôt sur un petit échafaudage un orignal qu'il avait tué pour nous, il n'avait pas osé y toucher, parce que cette viande n'était plus à lui. Je m'empressai de lui en faire présent d'une partie. Cette probité, qui serait rare chez les blancs, est vraiment héroïque chez un sauvage, et vous montrera que la parole du Missionnaire ne tombe pas ici dans une mauvaise terre. Sur ces entrefaites, arrivèrent deux petits sauvageons de huit à dix ans, à peine recouverts d'une petite chemise de peau de lièvre blanc et de mitasses de cuir d'orignal; ils apportaient le pot-bouilli, c'est-à-dire, deux lièvres et deux perdrix, blancs comme neige les uns et les autres. C'était là leur chasse de la journée, car ici tout le monde travaille, et un petit enfant tire souvent sa famille du péril; sans notre arrivée, en effet, ces quatre petits animaux auraient formé le seul et unique repas de nos sauvages depuis le matin. La *Martre-qui-saute,* femme de la *Graine-Sèche*, s'empare aussitôt des lièvres; en un clin d'œil, elle les eut retournés comme un gant, vidés et lancés dans le

chaudron sans plus d'apprêts; les perdrix furent expédiées aussi promptement. Une demi-heure après, la digne cuisinière tirant d'un sac de cuir qui lui servait d'oreiller une assiette de fer-blanc, la fit passer par le feu, et me la présenta chargée d'une perdrix et d'un lièvre.

Habitué aux apprêts de la cuisine sauvage, je n'eus pas de peine à vaincre ma répugnance, et je fis disparaître ces deux victimes. Dix minutes après ce premier repas, la chaudière fut enlevée du feu, et on tira à l'aide d'un bois pointu des quartiers de viande à demi cuite, que chacun se mit à déchirer à belles dents. J'eus pour ma part deux côtelettes longues comme des sabres, et sur lesquelles mon râtelier s'épuisa en vains efforts. Cependant les enfants n'avaient rien reçu et le pauvre malade encore moins, sa prétendue maladie étant sans doute pour mes gens une excuse légitime de le laisser à jeun. Aussi ces pauvres petits êtres couvaient-ils des yeux les morceaux de viande demi-sanglante que nous tenions entre les mains. On eut enfin pitié d'eux et on leur donna... quoi?... les os à ronger. Inutile de dire s'ils sortirent polis de leur bouche. Quant à moi, je gratifiai de deux côtelettes mon malade, qui les dévora comme s'il avait joui de la meilleure santé.

Je croyais le repas fini, j'avais déjà dit mes grâces, lorsque la *Graine-Sèche* me demanda si je voulais goûter du contenu d'un certain vase non couvert. J'hésitais à répondre, lorsque je me vis servir d'une sorte de colle jaunâtre et gluante. J'avoue que le cœur me manqua à la vue de ce brouet. Toutefois, pour ne pas contrister mes hôtes, j'avalai bravement; mais ma répugnance parut se trahir à la fin, car la *Graine-Sèche* ne put retenir un franc éclat de rire. Je lui demandai alors la recette de cette soupe : mon homme, me montrant un parchemin qui servait de porte à sa hutte, et un os d'orignal taillé en biseau, « Voilà, dit-il, la matière de la soupe, et voilà l'instrument de cuisine. » Cette sublime drogue n'était rien autre chose que de la râpure de parchemin. Je ne pus m'empêcher d'admirer les moyens ingénieux que la divine Providence inspire à ces sauvages pour triompher de la

mort, avec laquelle ils jouent sans cesse. Qui de nous ne se croirait perdu, dans une position analogue à la leur? qui songerait à s'industrier de la sorte? Le sauvage, lui, ne s'épouvante pas : il manque de nourriture, il va périr, que fait-il? Est-ce en hiver, il raclera les peaux qui forment les parois de sa demeure et en tirera une gélatine nourrissante ; est-ce en été, il ramassera sur les rochers une sorte de lèpre terrestre, un lichen noirâtre et recoquillé, et de ce cryptogame bouilli il se procurera une gelée douce et succulente. J'ai nommé la tripe de roche (*thétim*).

Au milieu de ce festin sauvage, la nuit était venue, nuit froide, glaciale. Déjà les petits enfants, vêtus de leur unique chemise de peau de lièvre, dormaient côte à côte et les pieds au feu. Bientôt nous fîmes la prière en commun, et chacun de nous se hâta de chercher le repos sur le sol glacé. Je dis chercher le repos, car il n'était pas facile de le trouver, dans cette triste hutte ouverte à tous les vents. Je ne pus fermer l'œil de toute la nuit, et ne fus occupé qu'à attiser ou à rallumer le feu, dont les sauvages ne s'occupent guère dès qu'ils ont la tête sur le plancher. Quant à ma famille peau-rouge, elle dormait tout son soûl, comme si elle eût été dans le meilleur lit d'édredon.

Le lendemain, après le soleil levé, la famille sortit tour à tour des bras du sommeil. La ménagère fut la dernière à se résoudre à revenir à la vie active ; elle n'avait pourtant pas grands apprêts à faire pour se lever, et sa couche de branches sèches n'était pas un lit bien douillet. Alors le père, attirant chacun de ses enfants à lui, passa ses doigts dans leur chevelure inculte pour y mettre quelque ordre ; puis, leur ayant fait réciter leur prière, il leur mit un chaudron entre les mains avec ordre d'approvisionner la maison en neige propre, afin d'alimenter le pot-au-feu ; car comme la dernière opération de la veille avait été la mastication, ce fut aussi la première de ce jour. Le repas achevé, je levai aussitôt le camp et repris le chemin de la Mission. En revenant, nous pûmes contempler une belle parhélie d'aurore : de chaque côté d'un foyer de lumière qui projetait une immense pyramide verticale,

deux autres foyers lumineux se montraient aussi, mais moins rouges et projetant une pyramide moins brillante ; de telle sorte qu'on aurait dit que trois soleils se levaient à la fois. C'est un merveilleux spectacle.

J'arrivai à la Mission le 14 décembre, jour où nous attendions le courrier qui descend du nord à la Rivière-Rouge ; mais, avec l'exprès, nous attendions aussi Mgr Grandin, qui nous avait promis de passer les fêtes de Noël avec nous. Aussi notre impatience était-elle grande. Hélas ! le voyage de Sa Grandeur a manqué de se changer en la plus grande catastrophe qui puisse fondre sur nos Missions. Le soir de ce même jour, à la tombée de la nuit, un petit sauvage, revenant du fort, nous annonça que les deux officiers traiteurs anglais qui amenaient l'exprès étaient arrivés au fort Résolution, mais qu'ils avaient laissé Mgr Grandin sur le lac avec un petit métis qui lui servait de cuisinier. Cette nouvelle fut pour nous un coup de foudre. Monseigneur sur le lac, tandis qu'il faisait un temps épouvantable, que le vent soulevait une épaisse poudrerie, que la nuit la plus sombre se joignait à un froid d'au moins 40° centigrades ; tandis qu'il s'agissait d'une traversée périlleuse, d'une demi-journée de marche, et que la moindre déviation du sentier battu par les officiers anglais pouvait jeter Sa Grandeur en plein lac et la vouer à une mort certaine ! Cette pensée nous atterra, mais ne nous découragea pas. J'arrivais de voyage ; mais, ne pensant pas à la fatigue, je m'élançai sur le lac avec notre engagé canadien et un jeune sauvage, nommé Tsépanké, à la recherche des pauvres égarés. Nous courûmes longtemps à travers les bourrasques de neige, brandissant des tisons enflammés et poussant de temps en temps de grandes clameurs, tandis que de la Mission on ne cessait de tirer des coups de fusil et d'attiser de grands feux sur le bord de la berge. Rien ne répondit à nos efforts. Nous allumâmes avec des peines inouïes un grand feu dans la neige à la pointe méridionale de notre île. Mainte fois le vent le dispersa et l'éteignit. Hélas ! ici encore nos efforts furent vains, nos espérances déçues : après deux heures d'attente et de souffrance sous la tempête et dans les

glaces, il fallut reprendre tristement le chemin de la Mission sans avoir rien vu ni entendu; nous espérions toutefois que Monseigneur se serait rendu avant nous à la Mission, lorsqu'un coup de fusil tiré à notre approche vint résonner à notre oreille comme un glas funèbre: Monseigneur n'était pas retrouvé, et il était dix heures du soir, au mois de décembre!

Dire quelles furent les angoisses de cette longue nuit qui survint est impossible pour moi; elle ne fut qu'un long cauchemar, je n'entendais que des coups de fouet, des aboiements de chiens, des cris de douleur, et quand, réveillé en sursaut, je prêtais l'oreille, je n'entendais que le grondement et le déchaînement de la tempête. Aussi, je vous laisse à penser si je dus m'irriter contre les deux traiteurs anglais. Chez notre engagé canadien, père du jeune homme qui accompagnait Monseigneur, on passa la nuit à pleurer au coin de l'âtre.

Cependant, dès le point du jour, deux métis engagés du fort s'étaient rendus à la Mission avec leurs chiens, afin d'aller à la recherche de Sa Grandeur; mais, pour cela, qui le croirait? il leur avait fallu enfreindre la consigne. Ils s'élancèrent sur le lac avec nos engagés, munis de chaudes couvertures, de vivres, et se dispersèrent dans toutes les directions. Durant ce temps, le R. P. Gascon et moi, nous allâmes célébrer le saint sacrifice, et je l'offris avec la double intention de l'appliquer à leur salut s'ils étaient encore vivants, au repos de leur âme s'ils étaient morts. Mais j'avais déjà perdu toute espérance, car camper en plein lac en hiver et sans feu n'est pas seulement regardé par les gens du pays comme un danger imminent de perdre la vie, c'est, disent-ils, s'exposer à une mort inévitable. Comment, après cela, Monseigneur a-t-il été sauvé? Je laisse aux libres penseurs à l'attribuer aux circonstances; quant à nous et à tous les gens du pays, nous regardons le fait comme miraculeux et comme un effet signalé de la protection de notre bonne Mère, à laquelle Monseigneur et son compagnon avaient fait un vœu dans ce moment plus que critique.

Vous savez déjà [1] qu'après une nuit de transes continuelles, ayant à lutter contre un sommeil de plomb qui les eût immanquablement envoyés dans l'éternité, nos pauvres voyageurs ont pu être retrouvés sains et saufs le lendemain par nos métis.

Le croiriez-vous, ils n'avaient pas seulement un ongle gelé, tandis que les deux officiers qui les avaient abandonnés s'étaient gelé une partie du visage, bien qu'étendus dans leur carriole, et que nos deux voyageurs eussent dû naturellement se geler jusqu'au cœur. Ceux que Dieu garde sont bien gardés ; n'en doutons pas, il y a une Providence toute spéciale pour le pauvre Missionnaire.

Notre-Dame de Bonne-Espérance, 30 *septembre* 1864. — Mon Très-Révérend et toujours plus aimé Père, conformément à votre désir, je m'empresse de combler au plus vite la lacune qui existe entre la date présente et celle des 1er septembre et 7 décembre 1863, que portait ma dernière lettre ; certes je n'avais pas besoin que vous m'en exprimassiez le désir, pour me faire un devoir de vous écrire : je trouve encore dans mon cœur assez d'affection et de reconnaissance pour oser vous dire, mon bien-aimé Père, que je serai toujours un de vos plus assidus correspondants ; mais puisque vous me faites l'honneur d'agréer mes lettres et de m'assurer qu'elles vous sont agréables, je n'en aurai qu'un motif de plus pour les faire longues et intéressantes. Aujourd'hui, j'aurai plus que des aventures à vous narrer, car le bon Dieu a bien voulu que votre indigne fils produisît quelques fruits parmi la nation des Indiens Flancs-de-Chien, que j'ai eu le bonheur de visiter en avril, mai et juin dernier. Les circonstances m'ont déterminé à me rendre sur leur territoire et à passer une quarantaine de jours sous leurs tentes. Le pays que j'ai parcouru avec ces sauvages est totalement inconnu et n'est pas même marqué sur les plus récentes cartes d'*Arrowsmith* ; c'est ce qui m'a porté à donner des noms aux rivières et aux lacs que j'ai traversés et à en dresser une carte

[1] Voir *Missions*, t. V, p. 395.

que je vous envoie, pour en faire tel usage que vous voudrez. J'arrive maintenant à la relation de mon voyage.

Le 12 avril 1864, je partis à trois heures du matin de la Mission Saint-Joseph, du grand lac des Esclaves, pour celle de Saint-Michel, située au nord du même lac, à cent quarante milles de la Mission précitée, c'est-à-dire environ cinquante-huit lieues françaises. Le but de mon voyage était d'y donner les exercices de la Mission aux Indiens *Litchanrê*, ou Flancs-de-Chien, qui, chaque printemps, se rendent au fort Raë pour faire la traite avec les officiers de la Compagnie de la baie d'Hudson. Mes compagnons et guides étaient deux jeunes gens de la tribu des *Traltsan-ot-inê* ou Couteaux-Jaunes, nommés : l'un, le *Lièvre-du-Saule*, et l'autre, le *Nid-d'Écureuil*. Nous étions au printemps et, par conséquent, le voyage ne devait pas présenter de grandes difficultés ; mais le printemps du Nord serait un hiver bien triste et bien rigoureux sous le climat fortuné de la France. La neige, quoique fondant en plein midi, était soir et matin recouverte d'une croûte de glace qui n'était pas assez forte pour nous supporter et à travers laquelle nous nous enfoncions dans une neige molle qui mouillait nos pieds et rendait notre course très-pénible. Je dis *course ;* car pour économiser un ou deux jours de marche, nous avions pris notre route à travers le lac dans sa moindre largeur et nous étions forcés de courir afin d'arriver le même jour sur le rivage opposé et de n'être pas contraints de coucher sur le lac et sans feu. Nous courions donc à toutes jambes dans la direction nord, nous relayant à tour de rôle pour tracer le chemin aux chiens qui emportaient mon traîneau. Un léger brouillard qui planait à l'extrême horizon nous indiquait seul le gisement des terres, et c'est vers ce point que nous nous dirigions dans cet océan de neige et de glace, sans rivage, comme la mer. Malheureusement, vers midi, cette brume légère se changea en noirs nuages qui distillèrent sur nous une neige épaisse et abondante : soleil, nuages, horizon, tout disparut; alors, la surface du lac se confondit avec le ciel, aussi blanc que lui ; nous semblions perdus dans une balle de coton. Il ne nous fut plus possible de nous diriger que d'après le vent, qui nous

fouettait le visage ; mais durant l'espace de deux ou trois heures, le vent changea d'aire autant de fois, de telle sorte que notre guide, malgré son instinct et sa sagacité de sauvage, était tout désorienté. Le soleil, qui se montra un instant sur le soir, vint nous prouver que nous étions égarés.

C'était vraiment le cas de consulter la poule noire des quatre chemins. Je fis mieux, et récitai l'*Angele Dei ;* puis, m'orientant aussi bien que je le pus, je désignai à mes deux Indiens la direction que je présumais devoir être la terre. On se mit en marche de plus belle, et une heure après nous découvrions une faible bande grise qui flottait à l'horizon. C'était le rivage, où nous arrivâmes à la nuit tombante, après avoir parcouru trente-quatre milles et demi depuis le matin. Une fosse creusée dans la couche de trois pieds de neige qui recouvrait le sol nous fournit, comme d'ordinaire, un lit aussi commode qu'on peut se le procurer à l'enseigne de la forêt, et le lendemain nous nous remîmes bravement en marche, sans penser aux souffrances de la veille. Les noms sauvages de toutes les terres que nous longeâmes pendant les trois autres jours que je mis à achever mon voyage au fort Raë rappellent les guerres intestines qui divisèrent pendant longtemps les deux tribus des Couteaux-Jaunes et des Flancs-de-Chien. Aujourd'hui, ces animosités ont disparu devant la Croix et l'Evangile ; mais le nom de *Terres ennemies* est resté au territoire *Litchanré.*

Durant la dernière journée, mes chiens me procurèrent un petit divertissement. Au moment où nous allions doubler une pointe avancée, nous aperçûmes un être noir qui paraissait nous guetter de loin, se montrant et se cachant successivement dans un trou pratiqué dans la glace. Après avoir piqué notre curiosité par ce manége répété à satiété, ce personnage si peureux daigna se montrer en entier et jouer des talons à notre approche. C'était un glouton ou carcajou (*gulo luxus*) de belle taille et parfaitement noir. Dès que nos chiens eurent vent de la bête, ils dressèrent l'oreille, regardèrent leur conducteur et partirent comme un trait à la poursuite du glouton. J'étais en ce moment dans le traîneau et j'eus ainsi le plaisir

de faire un charmant *steeple-chase*. Mon traîneau rebondissait comme une balle sur la glace, et mes coursiers, qui un moment auparavant traînaient la jambe, auraient rivalisé avec le meilleur cheval arabe. L'animal disparut dans l'épaisseur de la forêt, mais il ne fut pas facile de maîtriser la fougue de mes coursiers, qui auraient bien consenti à me traîner, nouvel Hippolyte, parmi les broussailles et les halliers.

Le 15 avril, au soir, j'arrivai au fort Raë, où je fus reçu avec la plus grande courtoisie par M. Smith, officier traiteur de la Compagnie. Durant tout le temps que je passai dans ce fort, j'eus toujours place à sa table, bien que je logeasse dans la maison que nous possédons à quelques pas du fort, et qui sera bientôt accompagnée d'une chapelle. Le fort Raë ainsi que la Mission Saint-Michel sont situés sous le 62°28′ latitude nord et le 114°49′ longitude ouest de Greenwich, presque au fond d'une baie allongée et au pied d'une montagne que l'eau environne de toutes parts.

Le surlendemain de mon arrivée, après m'être suffisamment reposé, j'ouvris les exercices de la Mission et les continuai sans interruption pendant vingt jours, prêchant en montagnais deux fois par jour, et catéchisant les sauvages durant la journée entière, lorsque je n'avais pas à les entendre en confession. Ma petite maison de dix-sept pieds carrés ne désemplissait jamais ; il fallait littéralement m'arracher à eux pour aller prendre mes repas, et j'étais obligé de barrer ma porte pour pouvoir prendre mon sommeil, mais ces fatigues, comme vous le pensez bien, faisaient ma joie et ma consolation, comme elles en avaient rempli Sa Grandeur Mgr Grandin, deux années auparavant. Quelle foi chez ces Flancs-de-Chien ! quel zèle pour la prière, la confession ! Je ne puis m'empêcher de l'avouer, j'avais retrouvé la semence des premiers chrétiens, que je croyais à jamais perdue. Voilà les sauvages christianisés tels que je les avais rêvés autrefois ; ce rêve est devenu réalité, Dieu merci ! Combien j'ai été doucement ému, mais pénétré de confusion pour moi-même, en entendant ces pauvres Indiens s'accuser en pleurant de quelques misérables peccadilles, la plupart déjà lavées par

les eaux du saint Baptême, et adresser à Dieu à haute voix, avec la belle simplicité d'un enfant, les prières les plus ingénues et les plus touchantes que j'aie jamais entendues! J'arrivai assez à temps au fort Raë pour administrer un jeune Indien et lui fermer les yeux. Avant de mourir, il me fit signe de la main que Dieu l'appelait au ciel. De fait, il s'en allait muni du saint Viatique, qu'il avait reçu avec la plus grande ferveur, et lavé de plus en plus par des absolutions réitérées presque tous les jours. En voyant ce pauvre moribond couché douloureusement sur la terre nue, grelottant sous la bise et souffrant toutes les douleurs, je me sentais pris d'un grand sentiment de confiance en la miséricorde divine. Non, il est impossible que Dieu soit un juge sévère pour le pauvre sauvage. Ici l'homme meurt vraiment en pénitent, il meurt couché sur cette terre d'où il est sorti et où il va rentrer. Il ne peut ouvrir ses yeux éteints sans apercevoir le ciel qui s'étend sur sa tête ; on ne voit autour de lui que les haillons et le dénûment de la misère, et quand, du fond de cette tente de peaux percée de mille trous, un pauvre Indien mourant tourne son regard vers le ciel en appelant Dieu son père, Dieu peut-il être un juge pour lui ? peut-il lui réserver des rigueurs que nous seuls, hommes civilisés, méritons ? Oh ! non, non ; on sent ici que Dieu est tout miséricorde. Aussi le sauvage meurt-il sans regret, comme sans amertume ; il n'a cessé de souffrir sur cette terre : qu'y pourrait-il regretter ? Pour lui, le ciel est ouvert ; il le sait et meurt avec joie, parce qu'il a vécu d'espérance. Il n'est pas un de nos Indiens catholiques qui ne justifie ce que je dis ici ; il est remarquable que ceux mêmes dont la conduite laisse à désirer meurent en bons chrétiens ; aussi le cher P. Grollier disait-il que les sauvages ne sont bons qu'au lit de mort.

Le 6 mai, j'avais déjà fait une trentaine de baptêmes et célébré dix à douze mariages, lorsqu'il m'arriva une députation de sauvages Trakwel-Ot-Iné, composée du chef Satlé-Nakrasya et de onze jeunes gens. Ces bons Indiens, qui, à l'exception de leur chef, étaient tous infidèles, avaient fait un voyage de sept jours à la raquette pour venir chercher le

Missionnaire. Nakrasya m'adressa même une longue harangue pour me décider à le suivre sur leurs terres ; il me disait que leurs vieillards mouraient sans baptême, qu'il n'y en avait aucun parmi eux qui fût marié par l'Eglise, et qu'aucune femme, qu'aucun enfant n'avait encore été lavé par l'eau du bon Dieu. Je n'avais pas besoin d'un si long discours pour me prononcer, et j'étais trop heureux que ces sauvages fissent eux-mêmes les avances à la grâce en aplanissant les voies à l'Evangile. D'ailleurs c'était une occasion exceptionnelle qui se présentait à moi ; je ne pouvais la laisser échapper sans priver de la grâce du baptême une multitude de familles trop éloignées des forts pour avoir jamais pu communiquer avec les prêtres et même avec les blancs, qui ignorent encore le chemin de leurs déserts. Je savais que, faute de prêtres, quelques-uns de ces Indiens s'étaient permis de se donner à eux-mêmes ce titre, et qu'ils séduisaient leurs compatriotes par leurs paroles et leurs prétendues visions. Il n'en fallait pas tant pour me faire fermer les yeux sur les difficultés d'une longue route et sur l'ennui qu'un long séjour chez les sauvages devait procurer immanquablement. Toutefois, comme je ne voulais pas manquer mon coup, je résolus de réunir tous les sauvages sur un lac dont on convint (le lac Sémitrié), et j'envoyai à cette fin deux jeunes gens en avant-coureurs pour convoquer les différentes bandes de Trakwel-Ot-Iné. Je partis deux jours après eux, c'est-à-dire le 9 mai.

Le froid était vif et piquant ; le lac, encore recouvert de neige et de glace, était aussi dur et présentait une surface aussi plane qu'une route départementale. Mes douze sauvages, précédés chacun d'un traîneau auquel étaient attelés quelques *guedets* maigres et efflanqués, s'élancèrent sur le lac comme un troupeau de moutons à la débandade. C'était à qui devancerait ses voisins. La joie rayonnait sur tous les visages ; ces pauvres gens étaient si fiers de posséder leur Père ; aussi quels soins ils prenaient de ma personne ! Il fallait voir comme ils m'invitaient à tout bout de champ à m'embarquer dans le traîneau qu'ils avaient mis à ma disposition. Lorsque je préférais me servir de leurs longues raquettes de six pieds,

quelque jeune sauvage avait bien soin de me désigner les endroits les plus battus, de crainte que je ne me fatiguasse trop en marchant dans la *neige folle*. En partant, ils avaient promis à l'officier anglais du fort Raë qu'ils me soigneraient comme la prunelle de leurs yeux et ils tenaient parole. Bien que je ne pusse pas alors suivre tout le fil de leur conversation, à cause de la grande divergence de leur idiome d'avec la langue *chippeuayasse*, je comprenais toutefois qu'ils s'entretenaient de moi et du plaisir qu'auraient leurs compatriotes en voyant pour la première fois un blanc et un Prêtre.

Je n'abuserai pas de votre temps et de votre patience, mon bien-aimé Père, en vous faisant parcourir pas à pas l'itinéraire que je suivis du fort Raë au lac, où je rencontrai la peuplade Trakwel-Ot-iné. Toutefois, comme j'ai donné à ces lacs et à ces montagnes, encore inconnus, les noms de personnes qui me sont chères à tant de titres, je me permettrai de vous faire connaître au moins leurs gisements.

Le soir de la première journée, nous arrivâmes à l'extrémité du lac aux Brochets (*Oultayé-t'-ié*), qui n'est, je crois, qu'une baie du grand lac des Esclaves, fermée par une multitude d'îlots. Nous choisîmes, pour camper, une petite crique, protégée par une montagne feldspathique parfaitement polie et dénudée, appelée *Wiyézatla*. Mais si nous étions à l'abri du vent, par contre, nous trouvâmes en ce lieu une telle abondance de neige, que notre campement, bien qu'il eût deux pieds de profondeur, se trouva bientôt élevé de deux autres pieds au-dessus du feu, qui avait creusé la couche de neige, de telle sorte que nous souffrîmes du froid durant toute la nuit. Le lendemain, avant le lever du soleil, le chef distribua des plumes d'aigle à tous ses jeunes gens, et nous reprîmes notre route, sans boire ni manger s'entend, car les vivres avaient été mis à *cache*, de distance en distance, et il fallait nécessairement arriver à la *cache* pour pouvoir prendre notre repas. Nous escaladâmes à la raquette une série de petites collines qui font suite au mont Wiyézatla, traversâmes le lac du Sabre (*Bes-tchéri-t'-ié*) et une enfilade de lagunes jusqu'à la rivière Fsan-t'-ié-dessé, que nous remontâmes quelque

temps. Cette rivière, qui sort du lac Marten (*Fsan-t'-Jé*), est marquée sur les cartes anglaises ; elle se jette dans cette baie du lac des Esclaves, appelée lac aux Brochets, mais les berges du fort Raë ne la remontent que l'espace de deux lieues, jusqu'au pied d'une belle chute d'eau, nommée Wok'-a-dès. C'est là que le traiteur du fort Raë vient s'aboucher avec les Trakwel-Ot-Iné chaque automne pour traiter de leurs fourrures et de leur viande. Ces Indiens ne descendent jamais plus bas vers le sud, parce que, leurs canots étant excessivement étroits et légers, ils ne pourraient effectuer avec eux la traversée du lac aux Brochets. La rivière Fsan-t'-ié-dessé reçoit, vers le 115°30' longitude ouest (de Greenwich), la rivière Kia-go-t'-ié-dessé, que j'ai appelée du nom de S. Gr. Mgr Grandin ; vers son confluent, elle est à peu près de la largeur de l'Isère et est parsemée de chutes et de rapides. Elle traverse la solitude la plus affreuse que j'aie encore rêvée ; au loin comme auprès, à plus de six lieues à la ronde, le regard attristé n'aperçoit que des forêts dévastées par l'incendie, des marais recouverts de cendres, des mornes dénudés, des quartiers de granit rongés de mousse maculée de larges taches noires. Une ceinture de montagnes sombres entoure cette vallée d'un lugubre aspect, et la neige qui en forme le fond ne sert, par sa blancheur éblouissante, qu'à faire ressortir davantage la laideur du tableau. Ce panorama, digne des rivages du Styx, est coupé au nord-ouest par la nappe immobile et glacée du lac T'-émida-t'-ié (lac aux Gibecières) que forme la rivière Grandin. J'ai donné à ce dernier lac le nom de S. Gr. Mgr Faraud. Sa place sur la carte serait sous le parallèle du 63°2' de latitude nord et le 115°45' de longitude ouest. Sur les bords de ce lac, je vis des perdrix blanches à tête noire comme du jais.

E. Petitot, o. m.i.

(La suite au prochain numéro.)

MISSIONS DE FRANCE.

I. — MAISON D'AIX.

Aix, le 29 juin 1867.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Je commence mon rapport là où j'avais terminé celui de l'année dernière, c'est-à-dire à la fête du Sacré-Cœur. C'est, vous le savez, mon révérend Père, notre fête par excellence à Aix, celle qui résume en elle toutes nos solennités; elle en est du moins le couronnement et peut indifféremment servir de point de départ ou de point d'arrivée. L'année dernière c'était mon point d'arrivée. Avec votre permission, ce sera, cette année-ci, mon point de départ.

A Aix donc, mon révérend Père, nous avons célébré avec toute la pompe possible notre grande et magnifique fête du Sacré-Cœur. Le Sacré-Cœur, c'est le titre donné à notre église de la Mission par Mgr DE MAZENOD lui-même, notre vénéré fondateur.

Il a voulu que le premier sanctuaire que la Congrégation ait possédé lui fût consacré. C'est là qu'il établit l'association du Sacré-Cœur, sur le modèle de celle de Rome, et c'est la première association de ce genre qui ait été rétablie en France après la Révolution. Dire tout le bien que notre fondateur a fait dans cette association et par cette association à tous les rangs de la société de la ville

d'Aix, qui s'empressèrent de s'y faire inscrire, c'est tracer ce qui appartient plus à l'histoire de sa vie qu'à ce compte rendu. Je ne puis cependant m'empêcher de constater ce fait : c'est que cette fête du Sacré-Cœur, si universellement populaire à Aix, cette fête qui attire toute la ville soit dans les rangs, soit sur le parcours de notre procession, doit son éclat et la sympathie qu'elle inspire à celui qui l'a instituée et les lui a communiqués avec une telle plénitude et une telle puissance, qu'aujourd'hui encore, c'est-à-dire après cinquante ans, cet éclat et cette sympathie n'ont pas diminué, mais semblent au contraire grandir chaque année.

Notre fête d'Aix a donc été complète, et ne l'a cédé à aucune autre soit pour la solennité, soit pour l'affluence des fidèles. Le matin, les communions ont été très-nombreuses à la messe célébrée par M. Conil, vicaire général, et, le soir, notre belle procession générale, où s'étaient donné rendez-vous, comme de coutume, toutes les associations et toutes les personnes pieuses de la ville, se déroulait par un temps magnifique en un défilé de près de trois quarts d'heure. Le peuple et le plus grand monde tous en habits de fête, se pressaient sur son parcours et formaient comme deux haies vivantes. Leur tenue était respectueuse, je dirais presque recueillie, en sorte que le triomphe procuré au Sacré-Cœur de Jésus par les Oblats de sa Mère Immaculée semble avoir été complet.

J'arrive aux faits et aux travaux qui font l'objet plus spécial de ce rapport. Je prends la liberté de diviser mon compte rendu en deux parties. Je vous donne d'abord la liste de nos prédications au dehors, me réservant de vous parler en finissant de notre ministère dans notre église et dans les œuvres diverses dont nous sommes chargés.

Cette année-ci, la liste de nos travaux sera moins étendue que celle de l'année dernière ; la cause en est aux

jubilés qui furent prêchés alors. On conçoit en effet que, des prédications ayant eu lieu dans toutes les paroisses, MM. les Curés, pour la plupart, n'aient pas appelé, cette année-ci du moins, les Missionnaires. Cependant nos Pères n'ont pas été inactifs, tant s'en faut, et à certaines époques de l'année j'ai eu le regret de refuser un assez grand nombre de demandes, précisément à cause de la multiplicité des travaux pour lesquels nous étions déjà engagés.

A la fin du mois de juillet, le R. P. Baret a prêché le panégyrique de saint Ignace, chez les RR. PP. Jésuites, qui voulurent bien m'inviter à donner le Salut.

J'ai été heureux de cette double invitation : elle était non-seulement honorable pour notre communauté, mais elle était une occasion de donner un témoignage public de cette confraternité qui édifie les fidèles.

Au mois d'août, le R. P. Baret a prêché le sermon de la Portioncule à la paroisse de Saint-Théodore de Marseille, et les Dominicales du mois à la paroisse de Notre-Dame du Mont.

Au mois de septembre, le R. P. Bermès a prêché la Retraite aux religieuses du Saint-Sacrement, dont il est chargé.

Le R. P. Telmon a, pour la deuxième fois, prêché la retraite générale des Sœurs de Saint-Joseph des Vans. Je partais moi-même vers la fin de ce mois pour Autun, afin d'y donner les exercices de la retraite à nos Frères scolastiques.

Le mois d'octobre a été rempli par les retraites de N.-D. de l'Osier et de N.-D. de Lumières, auxquelles nos Pères ont dû successivement assister. Néanmoins, le R. P. Baret a prêché à Avignon, dans la paroisse de Saint-Didier, une retraite à la Congrégation des demoiselles, avant de se rendre à N.-D. de l'Osier, et, à son

retour, il s'est rendu au grand séminaire de Fréjus pour prêcher la retraite de rentrée.

Au mois de novembre, le R. P. Telmon a prêché une retraite aux Congréganistes de Pourrières, dans le Var. Le R. P. Bonnard a donné les exercices de l'Adoration perpétuelle à Grand-Bois, dans le diocèse de Vaucluse. Le R. P. Baret a prêché les Dominicales à la paroisse de la Madeleine, à Aix, et l'Adoration perpétuelle au Saint-Nom de Jésus à Marseille. J'ai prêché pendant ce mois la retraite des Dames de la Sainte-Famille à Aix. Les exercices en furent très-suivis, et Mgr l'Archevêque voulut bien présider à la clôture.

En décembre, le R. P. Garnier a prêché l'Avent et l'Adoration perpétuelle à Saint-Charles, *intra muros*, paroisse de Marseille. C'étaient les débuts de ce Père depuis son arrivée à Aix. L'affluence des auditeurs lui a été un précieux encouragement.

Le R. P. Baret a prêché, pour la deuxième fois, l'Avent à la Madeleine d'Aix avec un plein succès. Mgr l'Archevêque a bien voulu m'en féliciter, et la satisfaction du Curé a été si complète qu'il m'a immédiatement demandé encore ce même Père pour son Avent prochain.

Le R. P. Vassal, qui faisait alors partie de notre maison et qui était chargé de la direction de l'école normale, a prêché les Dominicales du mois de novembre et de l'Avent dans la paroisse de Saint-Jean, du faubourg, à Aix. Le R. P. Bonnard, pendant ce même mois, retournait à Grand-Bois pour y prêcher une Retraite paroissiale. L'intention du Curé, dans cette Retraite, était de sonder les dispositions de sa population et de voir par cet essai si une Mission pourrait réussir. L'influence des instructions a été si considérable et le bien opéré si général, que M. le Curé s'est empressé de demander une Mission pour l'année prochaine. Quant à moi, j'ai prêché deux

Avents, celui de notre église et celui des religieuses de la Visitation. J'ai en outre prêché à Marseille la retraite aux Dames de la Sainte-Famille.

En janvier et en février j'ai donné successivement les exercices de la retraite aux pensionnats d'Aix et de Marseille des religieuses de Saint-Thomas de Villeneuve.

Vers la fin de février, immédiatement avant le Carême, je me rendais à Nice pour prêcher une retraite aux madeleines du Bon-Pasteur de cette ville.

Le Carême a été prêché par le R. P. Barret, à Marseille, dans la paroisse de Saint-Charles ; par le R. P. Garnier, à Aix, dans la paroisse de Saint-Jean de Malte.

Un journal de cette localité, l'*Echo des Bouches-du-Rhône*, a fait paraître à cette occasion un petit article qui a résumé assez complétement l'impression générale.

Les trois premières semaines du Carême, le R. P. Bovis a prêché une retraite paroissiale à Laverdière, dans le Var ; les résultats en ont été satisfaisants. Depuis cette retraite, le même Père s'est rendu à la Monteraune, ferme modèle tout près d'Aix, où sont employés une quarantaine de jeunes détenus. Là, le bien a été complet, car tous se sont approchés des sacrements de la Pénitence et de la Sainte Eucharistie.

En quittant la Monteraune, le R. P. Bovis s'est rendu à Roynes, paroisse des environs d'Aix, où il a prêché une retraite préparatoire aux Pâques. Je ne puis mieux résumer les résultats de cette retraite qu'en vous transcrivant la lettre de remercîment que le Curé a bien voulu m'adresser.

Mon Révérend Père,

Notre retraite est terminée, et, Dieu merci, elle a eu tout le résultat qu'on pouvait en attendre. La parole de Dieu a été constamment suivie, la table sainte fréquentée par un grand

nombre d'hommes; en un mot, le bien s'est fait dans la paroisse.

Permettez-moi de vous offrir mes bien sincères remercîments pour le digne ouvrier que vous avez bien voulu m'envoyer, et de vous dire qu'on ne saurait guère ajouter aux sentiments de reconnaissance et de respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, mon révérend Père, votre très-humble et très-dévoué serviteur,

IMBERT, *curé.*

C'est aussi vers les commencements du Carême que le R. P. TELMON, aidé des PP. AUGIER et BONNEFOY, a donné la Mission à Courthézon, dans le diocèse d'Avignon. Je trouve sur cette Mission des détails dans le *Journal des Bibliothèques paroissiales*. Je me fais un devoir de vous les envoyer :

Depuis cinquante-huit ans, la ville de Courthézon, qui compte aujourd'hui près de quatre mille âmes, n'avait pas eu de Mission ; aussi celle qui vient d'être prêchée à ses religieux habitants, après avoir été longtemps l'objet de leurs plus vifs désirs, a-t-elle été suivie par eux avec le plus grand empressement. Ses exercices, commencés le dimanche 3 mars, et clôturés le dimanche 24 du même mois, ont été donnés par les RR. PP. TELMON, BONNEFOY et AUGIER, Oblats de Marie Immaculée. Matin et soir, les pieux Missionnaires n'ont cessé, durant trois semaines, de réunir autour de la chaire de vérité une foule compacte, avide d'écouter leur parole éloquente et persuasive. Dieu a béni les efforts de leur zèle et fécondé leurs sueurs apostoliques : les âmes et les cœurs ont été touchés, on peut le dire. Que de gens, en effet, qui, émus en présence de cérémonies telles que la Bénédiction des jeunes enfants, la Consécration à la Sainte Vierge et la fête en l'honneur du Saint Sacrement, lesquelles avaient eu lieu pendant le cours de la Mission, n'ont pas voulu rester simples auditeurs et admirateurs de tant de pompes et de

magnificences, et se sont décidés à mettre en pratique ce qui leur avait été enseigné ! Aux deux communions générales des femmes, la presque totalité des personnes du sexe s'est approchée du banquet eucharistique, et, le jour de la clôture, près de mille hommes ont joui du même bonheur.

Mais la fin devait couronner, ou, pour être plus exact dans les termes, devait surpasser l'œuvre. Le dimanche 24 mars, vers deux heures après midi, une magnifique croix en fer, supportant un *Christ*, véritable œuvre d'art, était placée sur un char élégamment orné et transporté sur un des ronds-points du *Cours* principal de la ville. Là, entouré d'un nombreux clergé, notre digne compatriote, M. l'abbé Manobre, dont le nom est toujours vénéré à Avignon, bénissait solennellement ce signe auguste de notre salut. Les prières liturgiques étaient à peine finies que l'excellente musique municipale faisait entendre les meilleurs morceaux de son répertoire ; puis elle soutenait de ses plus harmonieux accords un immense chœur, composé de deux cents voix (hommes et femmes) exaltant à l'envi dans un pieux cantique les triomphes du divin Crucifié.

Tout à coup, à un signal donné, la foule innombrable qui couvrait le *Cours*, malgré le mauvais temps, s'ébranle et précède, dans une marche processionnelle, la croix portée par les hommes et les jeunes gens de la paroisse, se disputant l'honneur de faire reposer ce précieux fardeau sur leurs épaules. En tête du noble cortége marchent les jeunes enfants, l'oriflamme à la main ; puis, viennent les demoiselles, que la pluie du matin n'a pas empêchées de revêtir la robe blanche, livrée de leur Congrégation ; ensuite s'avance sur deux rangs l'immense majorité de la population, escortée par la compagnie des sapeurs-pompiers, et enfin, le clergé en ornements sacerdotaux.

Après avoir parcouru les gracieux boulevards et les principales rues de la ville, où les tentures précieuses le disputaient aux décorations printanières, la procession parvint au lieu où le signe de notre rédemption devait être planté pour toujours. Là, au milieu du plus profond silence, le R. P. Au-

GIER proclama, dans un discours plein de sentiment, les triomphes opérés par Notre-Seigneur Jésus-Christ en vertu de sa Croix. Ce fut sous l'impression de sa parole aimée et sympathique, qu'aux accents de la musique, au son des cloches, et aux cris mille fois répétés de *Vive Jésus! Vivent les Missionnaires!* l'arbre de vie fut élevé sur un majestueux et élégant piédestal.

De retour à l'église paroissiale de Saint-Domnin, le R. P. TELMON, supérieur de la Mission, prononça une chaleureuse improvisation, afin de témoigner aux fidèles, qui remplissaient la nef et les tribunes, sa reconnaissance et sa joie pour l'heureux succès de l'œuvre qu'ils avaient été appelés à remplir; ses adieux émouvants firent alors couler des larmes, et il n'est personne qui ne se soit associé de cœur aux remercîments que M. le Curé, en cet instant suprême, adressa aux zélés Missionnaires pour tout le bien qu'ils avaient fait dans sa paroisse. Un salut solennel du Très-Saint Sacrement suivit cette scène touchante, et après avoir reçu la bénédiction de Celui dont ils venaient de glorifier avec tant d'enthousiasme, *extra castra*, comme le dit saint Paul, les divins opprobres et la sublime ignominie, les bons habitants de Courthézon se retirèrent, emportant dans leur cœur le souvenir de cette ineffaçable journée, l'une des plus belles qu'aient eu à enregistrer les annales de leur ville. Il est inutile de dire que les dignes magistrats de la cité, revêtus de leurs insignes, se sont fait un bonheur, comme ils le font, du reste, chaque fois qu'il s'agit de la gloire de Dieu, de rehausser par leur présence et leur concours l'éclat de cette solennité.

Pour ma part, j'ai prêché le Carême à Cannes, dans le diocèse de Fréjus.

Je suis heureux de pouvoir constater que ces prédications ont pris bientôt le caractère d'une Mission. J'ai prêché à peu près tous les jours les trois dernières semaines; j'ai dû passer de longues heures au confessionnal; la retraite et la communion générale des hommes m'ont

donné toutes les consolations que peut ambitionner le cœur du Missionnaire.

Je dois ici un témoignage tout particulier de ma respectueuse reconnaissance à Mgr Jeancard, toujours si profondément dévoué à la Congrégation et à tout ce qui lui appartient. Sa Grandeur s'est constamment montrée pour moi pleine d'indulgence et d'une bonté toute paternelle. Elle n'a cessé de m'aider par ses conseils, ses encouragements, son influence; et c'est à elle, je me plais à le reconnaître, que je dois les éléments du succès dont il a plu à Dieu de couronner mes efforts.

Après le Carême, le R. P. Bovis, malgré près de trois mois de prédications ininterrompues, est parti pour Senas, afin d'y donner les exercices préparatoires à la Communion pascale. La population tout entière s'est rendue aux pressantes exhortations du Missionnaire. En même temps, le R. P. Garnier donnait ces exercices à Sorgues, dans le diocèse d'Avignon. Il y obtenait les mêmes succès.

Le mois de Marie a été prêché par le R. P. Baret, dans la paroisse de Saint-Jean, où le R. P. Garnier venait de prêcher le Carême. C'est une innovation pour cette ville. M. le Curé a voulu la tenter, et il s'est pour cela adressé à nous, me disant qu'il fallait que le premier mois de Marie, prêché dans une paroisse de la ville, le fût par un Oblat de Marie. J'ai été heureux de pouvoir me rendre à un désir si honorable pour nous, et de mettre à la disposition de M. le Curé de Saint-Jean le R. P. Baret, qu'il me demandait.

J'ai la consolation d'ajouter que ce Père a pleinement satisfait M. le Curé. Celui-ci m'en a chaleureusement remercié en m'assurant que le bien opéré par le R. P. Garnier, pendant le Carême, dans sa paroisse, avait été complété et confirmé par son prédicateur du mois de Marie.

Pendant ce mois, je m'étais rendu à Paris pour y prêcher, sur l'invitation du T. R. P. général, le mois de Marie dans la chapelle de nos Pères.

Enfin, pour clore et compléter la liste de nos travaux, je dois mentionner une retraite donnée pendant le mois de mai, par le R. P. TELMON, au pensionnat des demoiselles Gay, et une retraite de première communion à Istres, dans le diocèse d'Aix, par le R. P. BOVIS.

Tels sont les travaux extérieurs accomplis par la maison d'Aix, malgré le nombre restreint de Missionnaires dont elle peut disposer, car la plupart de nos Pères sont attachés à des œuvres dont je reconnais l'importance, mais qui n'en retiennent pas moins en dehors de l'exercice des Missions ceux qui en sont chargés. Ces œuvres sont d'abord celle des prisons : elle est toujours confiée au zèle si actif du R. P. DE SABOULIN.

Sa charité pour ses pauvres et sa sollicitude pour les besoins de tout genre de ses prisonniers, loin de vieillir, semblent se rajeunir chaque jour et le rajeunir lui-même.

Viennent ensuite le couvent et le pensionnat des religieuses du Saint-Sacrement, dont le R. P. BERMÈS demeure chargé. On sait tout ce qu'un pareil ministère exige de prudence et d'abnégation.

Le R. P. BONNARD a remplacé le R. P. VASSAL à l'école normale.

En partant, le R. P. VASSAL a reçu des témoignages de regret qui ont dû le récompenser de ses fatigues et de son dévouement. Quant au R. P. BONNARD, il était depuis longtemps connu dans cette école, où le R. P. COURTÈS l'avait envoyé quelquefois. Il n'a donc pas eu de peine à se concilier la confiance universelle. Il y continue les traditions de sagesse, de piété et de solide savoir, si profondément établies par le vénéré et toujours regretté P. COURTÈS.

Quant à notre chapelle, elle n'a cessé d'être fréquentée toute l'année avec un concours des plus consolants. Nos offices, nos prédications des dimanches et de nos jours de fête, nos octaves, nos prières du soir, toutes nos réunions, en un mot, se font au milieu d'une assistance empressée et qui semble grandir chaque jour. Les confessions ont été aussi très-nombreuses cette année dans notre chapelle. Pendant le Carême surtout, il y a eu une affluence telle, que nos Pères, pour m'en donner une idée, me disaient qu'il leur semblait être en Mission.

Le mois de Marie s'y est célébré avec grande pompe, comme toujours; mais cette année-ci la foule qui s'y est portée a été plus considérable. Les murs de l'église, tous les soirs, étaient trop resserrés, et les flots des fidèles qui s'y pressaient étaient refoulés jusque sur l'escalier du parvis extérieur.

Au reste, cette affluence est une bénédiction particulière attachée à cette gracieuse église de la Mission. Tout le monde se plaît à le constater. On y respire une douce atmosphère de piété et de paix, qui semble ne pas se trouver ailleurs, du moins au même degré. Je me plais à penser que c'est un héritage de nos premiers Pères et surtout de notre vénéré fondateur, qui exerça ici son premier ministère et qui fut pendant de longues années l'âme et la vie de la *Mission*. Je n'ai pas besoin de dire combien son souvenir y est encore vivant, quelle vénération, je dis même quel culte religieux lui conservent tous ceux qui l'ont connu, ceux surtout qui ont été l'objet de son zèle. C'est une de nos plus précieuses consolations que d'entendre chaque jour parler de lui et de voir son souvenir évoqué avec amour à chaque parole, à chaque trait qui rappelle une des circonstances de son passage. C'est encore à ces souvenirs et à leur douce influence que nous devons la bienveillance universelle dont nous sommes

entourés. Le clergé, en particulier, semble nous considérer comme une famille parente de la sienne, et Mgr l'Archevêque se plaît à se montrer, en toute occasion, tendre et dévoué comme le meilleur des Pères. Ces occasions, au besoin, Sa Grandeur les fait naître et sa bonté les a rendues si fréquentes, que je ne puis vous en donner le détail : il serait trop long. Je dois cependant en signaler une, c'est celle de la bénédiction de notre statue de la Sainte Vierge dans le jardin. Monseigneur a bien voulu venir la bénir lui-même et nous adresser une allocution où se montraient à la fois toute sa tendresse pour nous et toute sa connaissance pratique de nos devoirs et de nos besoins. En finissant, Sa Grandeur a daigné nous dire qu'il nous bénissait au nom de Mgr de Mazenod, qu'il lui semblait voir lui recommander ses enfants du haut du ciel.

Mais je termine, mon révérend et bien cher Père, avec le regret d'avoir beaucoup omis et la crainte d'avoir peut-être été trop long. Que n'ai-je le secret, comme saint Grégoire, d'en dire assez pour ceux qui ignorent et de ne pas paraître trop prolixe à ceux qui savent. Je ne saurais m'en flatter : c'est pourquoi j'invoque le secours de votre indulgence fraternelle en vous réitérant l'expression des sentiments respectueux avec lesquels je suis

Votre Frère tout dévoué,

T. Rambert, o. m. i.

II. — MAISON DU CALVAIRE.

La maison du Calvaire, à Marseille, a, comme celle d'Aix, un double ministère, le ministère extérieur ou des Missions, et le ministère intérieur.

Le ministère extérieur, malgré le grand nombre de communautés qui se livrent maintenant aux travaux des

Missions, nous assure toujours une place parmi les Missionnaires de Provence. Si le nombre des Pères pouvait être augmenté, les demandes augmenteraient en proportion, et, là comme ailleurs, les ouvriers évangéliques ne suffiraient pas à la moisson. Disons quelques mots des œuvres accomplies. Le R. P. Augier a pris part à la Mission de Courthézon ; il a prêché une retraite à la Congrégation de Plan-de-Cuques, l'Octave des Morts à Saint-Laurent, l'Avent à Saint-Michel, et un Carême-Mission aux Martigues.

Le R. P. Avignon a coopéré à la grande Mission de Roquevaire dont nous parlera le Rapport de la maison de N.-D. de Bon-Secours; il a prêché les retraites de la Congrégation du Calvaire, et celle de l'Association des congréganistes de la paroisse des Carmes.

Le R. P. Bonifay a prêché le Carême à Saint-Jérôme et des retraites à la Valentine et au Plan-de-Cuques.

Enfin le R. P. Gigaud a prêché le Carême au Calvaire, et plusieurs retraites, tout en donnant ses soins au pensionnat du Prado et à l'Association de la Sainte-Famille. Cette association, que le P. Gigaud dirigeait depuis 1862, a été remise à l'administration diocésaine au mois de janvier de cette année.

A ce ministère extérieur des Missions et des retraites paroissiales s'unit le ministère intérieur de notre église du Calvaire, qui demande un zèle et un dévouement continuels. « Cependant bien des causes ont contribué à diminuer l'affluence des fidèles qui la fréquentaient autrefois. Cette portion de la ville a été envahie par une classe immorale qui a éloigné un grand nombre de familles honnêtes. Les embellissements réalisés dans des quartiers assez rapprochés de nous ont fait disparaître l'habitation du pauvre, et, dans les demeures splendides qui ont pris sa place, on ne rencontre que des hommes qui ont le né-

goce dans l'esprit et l'indifférence dans le cœur[1]. » Nos Pères réagissent autant qu'ils le peuvent contre ces causes d'affaiblissement, et ils tâchent de maintenir le mouvement imprimé par leurs devanciers.

« La maison du Calvaire a encore le soin : 1° des prisons; 2° de l'Association des Sept-Douleurs; 3° d'une Congrégation probablement moins nombreuse, mais peut-être aussi fervente qu'elle l'était à son origine; 4° d'une archiconfrérie en faveur des âmes du Purgatoire : ses réunions se font dans la chapelle du Sépulcre et elle se recrute dans toutes les paroisses; 5° enfin de l'Œuvre des Italiens. »

III. — MAISON DE NOTRE-DAME DE BON-SECOURS.

Notre-Dame de Bon-Secours, 31 mai 1867.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

L'année qui vient de s'écouler succédait, dans ce pays, à un grand jubilé et n'annonçait pas, surtout au commencement, de nombreux détails pour nos chères Annales; mais la Providence, qui ne veut pas trop laisser chômer notre pieux ministère, a fait mûrir tout à coup autour de nous une nouvelle moisson, qui a ouvert aux Missionnaires, comme par le passé, une longue carrière de dévouement et de zèle.

La première Mission qui a inauguré la campagne, c'est celle de Salavas, dans le diocèse de Viviers; elle a été couronnée d'un succès complet. Ce pays cependant présentait d'assez graves difficulés, car la majeure partie des habitants est calviniste, et dès lors l'œuvre de Dieu avait besoin d'être conduite avec beaucoup de prudence pour

[1] Rapport du R. P. Provincial du Midi au Chapitre général.

réussir; c'est ce qu'a bien compris le R. P. Gibelin, qui avait été chargé de cette paroisse.

Dans le même temps, j'avais confié l'importante Mission de Valon aux RR. PP. Hermite et Marthon. Cette petite ville renferme environ quinze cents protestants et forme un chef-lieu de consistoire calviniste. C'est un des points aussi les plus importants que l'hérésie ait envahis dans les Cévennes, et quoique les catholiques y égalent les dissidents par le nombre, ils sont loin d'être au-dessus d'eux par l'éclat de la richesse et la noblesse des familles. On ne pouvait donc aborder cette redoutable localité qu'avec une prudence et une foi tout apostoliques, et c'est en suivant ces sages précautions qu'ils ont pu rendre leur ministère puissant et fécond pour le salut des âmes. Aussi les fidèles ne tardèrent pas de se rendre en foule à leurs exercices, et l'on vit même un bon nombre de protestants suivre toutes les prédications. Plusieurs d'entre eux auraient brisé dans cette circonstance les liens de l'hérésie, si des considérations de famille ne les avaient pas arrêtés. Mais s'ils n'ont pas eu assez de courage pour rompre entièrement avec l'erreur, ils ont été forcés par la force des choses de proclamer hautement la beauté du culte catholique et la doctrine solide des prédicateurs. Puissent ces premiers germes se développer et produire plus tard de meilleurs fruits! Les catholiques bénissaient Dieu de ces heureux changements dans leurs frères séparés. Ils ont surtout bien profité eux-mêmes de la grâce de la Mission, car tous se sont rendus à l'appel des Missionnaires et ont prouvé solennellement aux adversaires de leurs doctrines combien ils étaient unanimes pour le triomphe de leur religion.

En quittant Valon, le R. P. Hermite est allé évangéliser la paroisse de Saint-Julien et a donné successivement plusieurs retraites de première communion.

Toutes ces différentes œuvres ont été bénies de Dieu.

Pendant que plusieurs de nos Pères évangélisaient les paroisses des Cévennes, les autres Missionnaires de notre maison avaient été envoyés dans divers diocèses du voisinage où l'on réclamait leur concours pour diverses Missions.

Le R. P. Bonnet s'est dirigé vers le Midi et a prêché le Carême à Cuers, petite ville du Var. Cette paroisse renferme plus de cinq mille habitants et se ressent malheureusement un peu des habitudes irréligieuses des pays maritimes; aussi la lutte du Missionnaire a-t-elle été longue et vigoureuse, et ce n'est qu'après de persévérants efforts qu'il a eu enfin la consolation de voir son œuvre prospérer et les âmes rentrer dans la voie du salut.

D'un autre côté, le R. P. Bretange est parti pour le Languedoc et a prêché successivement deux retraites à Meyracou et à Saint-Brest. La première de ces deux localités possède de riches carrières de houille et de fer, qui attirent des milliers d'ouvriers étrangers, ce qui a augmenté considérablement le travail du Missionnaire; mais, grâce à Dieu, ses forces ont pu suffire à tout, et il a eu la consolation de voir cette double population se réunir dans un seul cœur et dans une seule âme pour compléter le triomphe de la grâce.

Saint-Brest ne devait pas présenter les mêmes difficultés au Missionnaire, car ce pays s'est toujours montré très-attaché à son culte, et a redoublé de ferveur et de piété dans cette circonstance pour mettre à profit les dons du Ciel.

Dans ce même temps, j'avais été désigné moi-même pour la Mission de Roquevaire, près de Marseille, ainsi que les RR. PP. Avignon et Mauran. Nous avions besoin de ce renfort d'ouvriers, vu l'importance du pays et le profond assoupissement où il était plongé. Nous avons mis

en usage, dans cette circonstance, toutes les ressources de nos cérémonies et des exercices les plus solennels, et, grâce à ces pieuses solennités, nous avons eu la consolation de voir la masse des fidèles se porter avec enthousiasme aux prédications et assiéger nos confessionnaux; les hommes surtout se sont distingués par leur foi énergique et sont revenus en masse aux pratiques religieuses. Une belle plantation de croix, au milieu d'un concours de plus de dix mille âmes, a clôturé cette mémorable Mission.

Avant de terminer la campagne, je me suis rendu à Bolenne (Vaucluse) avec le R. P. Mauran, et nous avons donné une retraite de quinze jours pour préparer les fidèles à leur devoir pascal. De bien douces consolations nous attendaient dans cette belle paroisse, qui compte près de cinq mille âmes et où les hommes se montrent en général bienveillants pour notre foi. Ils ont suivi avec un religieux empressement les exercices particuliers que nous avons faits spécialement pour eux pendant toute une semaine. Près de mille d'entre eux ont pu faire leur communion et ont grandement édifié toute la paroisse par leur esprit de foi et de recueillement. Nous avons terminé cette dernière station devant une statue de la Sainte Vierge, qui est en grande vénération dans le pays, et qui, depuis son origine, c'est-à-dire depuis six ou sept cents ans, n'était jamais sortie de son sanctuaire. Nous l'avons ensuite portée en triomphe, escortée de la population tout entière, et nous avons pu ainsi couronner nos pieux exercices au milieu d'un véritable enthousiasme.

Je ne dois pas omettre encore une retraite pascale que le P. Gibelin a prêché à Rivierres (Gard) et où le Missionnaire a vu se renouveler toutes les scènes attendrissantes de nos précédentes Missions.

Ces grands triomphes de la grâce ne sont pas les seuls

cependant que nous ayons pu admirer dans le cours de l'année ; notre pieux sanctuaire, qui attire toujours de nombreux et fervents pèlerins, nous a procuré les consolations les plus douces durant tout l'été, car nous avons eu à bénir tous les jours l'auguste Vierge des faveurs innombrables qu'elle prodigue à ses enfants. Les communions surtout, qui sont le caractère distinctif de notre dévotion, ont été plus nombreuses encore cette année-ci que par le passé, car elles ont dépassé le nombre de trente mille, ce qui suppose que près de soixante mille âmes sont venues visiter le sanctuaire de N.-D. de Bon-Secours. Ce chiffre seul dit assez les spectacles touchants qui se sont succédé devant l'image miraculeuse et combien le culte de Marie a brillé ici de son plus vif éclat.

Je n'ajouterai qu'un dernier trait pour vous rappeler que notre glorieuse patronne continue à verser sur ses serviteurs non-seulement les grâces spirituelles, mais encore les faveurs temporelles.

Depuis plus de deux mois, une vertueuse dame, de la paroisse de Joyeuse, appelée Grangier, se trouvait atteinte d'une maladie si grave, qu'elle ne pouvait plus trouver un seul moment de calme ni de repos. « J'étais dévorée, nous a-t-elle dit elle-même, par un point de côté si violent et par des crampes d'estomac si aiguës, que je ne pouvais pas même avaler le moindre liquide ; aussi un embrasement universel s'était emparé de tous mes membres et je me sentais comme consumée dans un feu ardent. Au milieu d'un tourment si affreux et si long, la pensée de N.-D. de Bon-Secours se présenta à mon souvenir, et je promis tout à coup à la Sainte Vierge de faire un pèlerinage dans son cher sanctuaire, si j'obtenais quelque adoucissement à mes maux. Je fus exaucée, car dès ce moment je sentis toutes mes douleurs se calmer, et, peu à peu, j'ai repris toute ma vigueur ancienne. Je me suis em-

pressée de venir accomplir mon vœu, et dorénavant je multiplierai mes visites à Bon-Secours pour remercier toujours plus ma puissante protectrice. »

Agréez les affectueux hommages avec lesquels j'ai l'honneur d'être, mon très-révérend Père, votre très-humble et tout dévoué fils en Jésus et Marie,

MARTIN, O. M. I.

IV. — MAISON DE NOTRE-DAME DE LUMIÈRES.

« Lors de sa fondation, la maison de N.-D. de Lumières, dit le rapport du R. P. Provincial, était sans rivale dans le diocèse d'Avignon, et le clergé paroissial ne trouvait de secours que dans le zèle de nos Pères. Aujourd'hui, quatre autres communautés sont posées devant nous, toutes vouées au ministère apostolique. Sans que la présomption nous inspire, il nous est permis d'affirmer que les Oblats continuent de s'adonner à l'œuvre des Missions, de manière à maintenir les traditions établies par nos Pères. Mgr Dubreuil apprécie leurs services, loue l'esprit qui les anime, et, dans plus d'une occasion, en a rendu un témoignage honorable devant quelques-uns de ses collègues. »

Voici les détails que nous avons pu recueillir sur les Missions et les Retraites prêchées par les Pères de la maison de N.-D. de Lumières depuis le mois de novembre 1866.

Tavel, Saint-Laurent des Arbres, Saint-Jean de Védas, Caderousse, Maillanne, les Imberts, ont été évangélisés par le R. P. ROUVIÈRE.

A *Tavel*, le R. P. FRANSON secondait son zèle. Tavel, paroisse du Gard, se compose d'une population de douze

cents âmes : elle est dirigée depuis trente ans par un Prêtre selon le cœur de Dieu, qui y a fait un grand bien. La Mission a duré quatre semaines. Toutes les cérémonies d'usage ont eu lieu, même la procession de pénitence. Les exercices ont été bien suivis, et la communion générale a réuni à la Sainte Table la grande majorité des hommes. La Mission a été clôturée par la bénédiction d'une statue de la Très-Sainte Vierge. Le soir il y eut illumination.

Les mêmes Pères ont prêché une retraite à *Caderousse :* c'était une retraite préparatoire à la confirmation ; les femmes en général et un bon nombre d'hommes en ont profité.

Le R. P. Franson a goûté de bien douces consolations à *Richeranche*, paroisse du diocèse d'Avignon. La foi a conservé dans ce lieu toute sa puissance, aussi les fidèles se sont-ils empressés autour de la chaire, puis autour du confessionnal. On aurait dit une Mission. Les pieux exercices ont été clôturés par la plantation d'une croix.

Nous avons sur la Mission de *Saint-Jean de Védas*, prêchée par le R. P. Rouvière, des détails plus complets. Laissons parler le Missionnaire :

Saint-Jean de Védas est un petit bourg situé à l'ouest de Montpellier, distant de cette ville de quatre kilomètres. Sa population atteint à peine le chiffre de huit cents habitants. Cette paroisse n'avait pas eu de Mission depuis environ cent ans. Dire tout le bien qui s'y est fait à l'occasion de celle-ci, qui a eu lieu au mois de mars dernier, est chose presque impossible. Pendant tout le temps qu'ont duré les exercices, les paroissiens ont rivalisé de zèle pour assister aux instructions. Souvent l'église s'est trouvée trop étroite pour contenir la foule ; le succès a dépassé les espérances. La population en masse, hommes et femmes, s'est approchée des sacrements. On a vu à la Table Sainte des vieillards, qui depuis quarante,

cinquante, soixante ans, n'avaient pas fait leur devoir ; on a vu des frères, jadis divisés et ennemis, se réconcilier publiquement en se donnant, les larmes aux yeux, le baiser fraternel ; on a vu, les derniers jours, des jeunes gens chercher ceux à qui ils avaient pu faire quelque tort, soit pour le réparer, soit pour leur demander pardon. Un mariage mixte, qui n'avait été contracté que devant l'autorité civile, a été réhabilité.

On se souviendra longtemps à Saint-Jean de Védas de ce qui se passa la veille de la clôture. Tous les hommes, jeunes et vieux, se rendent à Montpellier, ayant à leur tête M. le Maire. Ils ne veulent pas que la Croix de Mission arrive dans leur pays portée sur une charrette, ils veulent l'y transporter eux-mêmes. Les voilà bientôt chargés du précieux fardeau. Dans tous les quartiers de la cité où ils passent, de grandes manifestations se produisent. Des masses de peuple se groupent autour d'eux et les accompagnent en applaudissant vivement à leur zèle. Tout le long de la route, depuis Montpellier jusqu'à Saint-Jean de Védas, l'air retentit de leurs pieux cantiques. A peine sont-ils arrivés à l'entrée du village, que le reste de la population, femmes et enfants, volent à leur rencontre, et la croix entre ainsi dans le pays, au milieu des acclamations de tout le peuple, ivre de joie et de bonheur ; on veut même sonner les cloches, mais M. le Curé et le Missionnaire durent s'y opposer, cette croix n'ayant pas encore reçu les bénédictions de l'Église. De telles dispositions promettaient pour le lendemain une fête brillante.

Le dimanche, à sept heures du matin, a lieu la communion générale des hommes. L'église est comble, ils sont tous là pour accomplir le devoir que la plupart d'entre eux n'avaient pas rempli depuis de longues années. Toute la matinée se passe dans de grands préparatifs ; les rues sont pavoisées ; on dresse partout des arcs de triomphe. A deux heures, on procède à la cérémonie de la plantation de la Croix ; le signe du salut est béni au milieu d'une foule immense, composée des habitants du pays et des fidèles accourus de la ville et des villages voisins, puis, porté triomphalement dans les principaux quartiers.

La procession est magnifique ; deux chœurs, l'un d'hommes, l'autre de jeunes demoiselles, font entendre successivement leurs hymnes et leurs cantiques. Bientôt la Croix est élevée sur son piédestal. En ce moment, l'enthousiasme est indescriptible. Les cris : *Vive la Croix, vive le Missionnaire !* sortent de toutes les bouches et se font entendre au loin. Le prédicateur monte sur le piédestal, et de là adresse à cette foule compacte et avide de l'entendre ses derniers conseils. Sa parole fait couler bien des larmes et remue bien des cœurs. A peine a-t-il fini, que l'air retentit de nouveau de nombreux *vivats* en l'honneur de la Croix et de la Religion. Cette journée mémorable pour Saint-Jean de Védas se termina par de brillantes illuminations et par un magnifique feu d'artifice. De telles manifestations se produisant aux portes d'une grande ville prouvent une fois de plus que l'élan catholique tend à devenir de plus en plus populaire.

Maillanne. La retraite a été donnée par le R. P. ROUVIÈRE aux hommes seuls, et, quoiqu'elle n'ait duré qu'une semaine, elle a amené à la Table Sainte la grande majorité des hommes et des jeunes gens du pays. M. le Curé a voulu que le Missionnaire lui promît de revenir l'année prochaine pour lui rendre le même service.

La Mission de *Camaret* (Vaucluse), prêchée par les RR. PP. NICOLAS, TROUIN et MAURAN, s'est ouverte le 10 février et a duré trois semaines.

Dès le début, l'enceinte sacrée était envahie par une foule compacte qui paraissait avide d'entendre la parole de Dieu. L'expérience nous a ensuite prouvé que ce premier élan, dont une vaine curiosité semblait être le principe, était simplement la religieuse expression des sentiments pieux semés dans tous les cœurs par la main de la grâce, unie au zèle ardent et éclairé du pasteur de ce troupeau.

Une semaine s'était à peine écoulée que déjà les tribu-

naux de la pénitence étaient généralement assaillis, et, à mesure que les splendeurs de nos diverses cérémonies s'offraient à l'admiration de tous, les âmes les plus endurcies étaient remuées jusque dans des profondeurs inconnues, et les Missionnaires avaient la consolation de voir revenir dans le bercail à peu près toutes les brebis errantes.

Le chant n'a pas peu contribué à la réussite de la grande œuvre, objet des désirs et des efforts des ouvriers évangéliques. Quel est celui qui n'a point ressenti les ineffables impressions produites par une masse imposante de voix exécutant à l'unisson et avec ensemble un cantique de Mission ! A Camaret, vous eussiez vu les hommes, les femmes et les enfants, un exemplaire de dix centimes à la main, s'empresser de chercher le cantique annoncé par le Missionnaire ou le Curé, et former ensuite une harmonie qui donnait une idée des concerts angéliques.

Deux communions générales ont réuni autour de la Table eucharistique l'immense majorité de la population. Une trentaine d'hommes à peine et une quinzaine de femmes sont restés en arrière. Mais nous avons tout lieu d'espérer que le retour des Missionnaires et l'intercession de la Très-Sainte Vierge abaisseront les barrières que l'orgueil et la sensualité ont opposées une première fois à l'action combinée de la grâce et du zèle apostolique.

Nous pourrions mentionner ici la scène souverainement attendrissante des adieux du Missionnaire.

Nous préférons transcrire, avant de finir, l'extrait suivant d'une lettre adressée à l'un des Missionnaires quelque temps après la Mission :

Mon Révérend et bien cher Père,

Ma paroisse est tout embaumée du parfum de vos suaves cantiques. Elle est toujours sous l'impression de vos émou-

vantes prédications. Le bien que vous avez opéré est réel et sensible. Nos exercices du Carême sont bien mieux suivis que les années précédentes. Dans la semaine, il y a toujours affluence, et le dimanche tous les offices sont parfaitement suivis.

Après votre départ, je me suis mis à faire quelques visites. Le plus souvent, je ne rencontrais que les femmes ; l'une me disait : « Ah ! monsieur le Curé, depuis que mon mari a fait sa Mission, il est devenu doux comme un agneau. » L'autre ajoutait : «Depuis que les Pères sont partis, mon mari n'a pas laissé échapper un seul blasphème. » Une troisième me faisait la confidence que son époux, depuis le jour de son mariage, ne s'était jamais agenouillé, mais que depuis la Mission il faisait régulièrement ses prières, etc. »

Quelle reconnaissance à N.-D. de Lumières pour toutes les merveilles que nous attribuons justement à sa puissante et toute maternelle protection !

La retraite pascale des hommes de *Monteux*, que nos Pères prêchent chaque année depuis dix-sept ans, s'est ouverte le 1er avril et a été clôturée le saint jour de Pâques. C'est le P. Franson qui a évangélisé pour la cinquième fois cette religieuse population. Le P. Trouin a partagé ses travaux. Le jour de la clôture ils ont eu la consolation de voir plus de huit cents hommes à la Table Sainte.

Entrechaux (1069 habitants). La mission d'Entrechaux a été prêchée par les PP. Franson et Bonnefoy, du 1er au 18 octobre 1866. Entrechaux compte parmi les meilleures paroisses du diocèse. Non-seulement les femmes remplissent leurs devoirs religieux, mais les hommes y savent allier la pratique des devoirs au nom de chrétien. Une particularité spéciale au pays, c'est que les hommes se font une obligation d'assister aux Vêpres, le dimanche et les fêtes; aussi les Vêpres sont-elles suivies autant que la

sainte Messe. C'est dire que la grâce de Dieu est tombée dans une bonne terre et que les fruits ont été abondants. A peine trois ou quatre hommes ont-ils fermé leur cœur à la voix divine qui, dans sa bonté, frappait et sollicitait.

La plantation d'une croix de bois dans le cimetière a clos les exercices de cette petite mais fructueuse Mission.

Toute rose cache ses épines. On remarquait à Entrechaux trois femmes qui ne connaissaient guère le chemin de l'Eglise. La mort les a frappées dans l'espace de quelques jours. La première est morte sans sacrements, la veille de l'ouverture de la Mission ; la troisième, prise par un vomissement de sang, est morte la dernière semaine, ayant à peine eu le temps de se confesser ; la deuxième seule, qui mourut dès les premiers jours, put recevoir le saint Viatique. Le peuple avait vu dans ces morts précipitées et inattendues la main d'un Dieu juste et irrité. Le Missionnaire aime mieux considérer en elles la grande miséricorde qui régénère et qui vivifie, cette miséricorde que le Seigneur renferme toujours dans sa colère. Ce sont là de salutaires leçons !

Au commencement du mois de mai, le P. Bonnefoy se rendait de nouveau à Entrechaux pour préparer soixante-dix enfants à la première communion. La majorité des parents accompagnèrent leurs enfants au banquet eucharistique, et les paroissiens qui n'avaient pas encore rempli leur devoir pascal profitèrent de la présence du Missionnaire.

Châteauneuf-du-Pape (1429 habitants). Une retraite pascale y a été prêchée par le P. Bonnefoy, du troisième dimanche de Carême (25 mars) au 7 avril, dimanche de la Passion. Cette paroisse avait été évangélisée, il y a vingt-six ans, par les RR. PP. Ricard, Hermite et Franson, et le souvenir des trois Oblats Missionnaires est encore vivace. Le bon Dieu a répandu sa grâce avec profu-

sion. Les arriérés, parmi lesquels des hommes qui avaient résisté à la secousse de la Mission de 1841, se sont rendus, et plus de quatre cent cinquante hommes ont été comptés à la Sainte Table.

Joucas (450 habitants). De Châteauneuf, le même Père s'est rendu à Joucas pour la retraite pascale, qui a duré dix jours. Les exercices ont été très-suivis, et, d'après M. le Curé, un mouvement visible vers Dieu s'est opéré de la part de toute la population, de sa nature froide et indifférente.

Malaucène (3 088 habitants). La retraite des hommes y a été prêchée par le P. Bonnefoy, du 23 au 28 avril. Un grand nombre d'hommes ont répondu à l'appel du Seigneur. Malheureusement, quatre instructions ne sauraient suffire pour ramener des cœurs égarés dans un pays surtout un peu fier, où la nature a semé avec profusion ses charmes et ses grâces, et dans un moment où la campagne réclame un travail long et soutenu. Une retraite semblable fortifie le bien déjà opéré, mais n'augmente que faiblement le nombre des convertis.

Mallemort (Vaucluse), *Saint-Saturnin-lez-Avignon* et *Pernes* ont eu tour à tour des retraites pour les congréganistes. Bien que ces retraites soient un travail moins bruyant, la grâce n'agit pas avec moins d'efficacité dans des cœurs déjà donnés à Dieu et que le monde cherche tant à séduire. Le terrain est mieux préparé, et dès lors la semence germe plus féconde. Ce travail intime de l'âme, qui s'opère sous les regards de Dieu, n'est pas le plus petit des dons à considérer dans la vie chrétienne.

Ces trois retraites ont été données par le P. Bonnefoy.

Terminons cette liste des travaux de nos Pères par les prédications du R. P. Nicolas dans une paroisse du diocèse de Nîmes, et à *Joigny*, ville du diocèse de Sens,

où il a prêché le Carême dans la paroisse de Saint-Thibault.

Le Juniorat de N.-D. de Lumières n'est pas encore sorti de la crise qu'il subit depuis près de deux ans. Il a pu cependant envoyer cette année trois novices à N.-D. de l'Osier. Nous croyons opportun de reproduire ici un passage du rapport du R. P. Provincial du Midi :

Il nous reste à parler d'une œuvre importante établie dans notre province, du Juniorat. De trop graves intérêts et des espérances trop grandes s'y rattachent, pour que nous n'entrions pas dans quelques détails.

Depuis six ans, trois Pères ont donné leurs soins à l'œuvre du Juniorat. Soixante-quatorze élèves ont été introduits depuis lors dans la maison de Lumières, et vingt en sont sortis pour le noviciat. Quand nous aurons ajouté à ce dernier nombre ceux encore présents au Juniorat, et compris dans le total de soixante-quatorze, la proportion sera au moins celle de un à trois. C'est peu, dira-t-on peut-être, pour tant de sacrifices : nous croirons au contraire que c'est beaucoup, si nous nous souvenons qu'il s'agit d'une œuvre à son début, éprouvée par les hésitations et les incertitudes de tout ce qui commence et ayant manqué de certaines conditions indispensables à sa prospérité. Mais ce n'est pas tout ce qu'elle promet et ce que nous sommes en droit d'en attendre.

Pour mieux faire apprécier le résultat obtenu, nous devons déclarer que trop souvent des jeunes gens ont été introduits dans le Juniorat en dehors des conditions prescrites par le règlement. Après une épreuve quelquefois fort courte, il a fallu les rendre à leur famille. En les défalquant du nombre général, nous trouverons que le noviciat de Notre-Dame de l'Osier a reçu à peu près la moitié des Junioristes. A cette condition, l'œuvre nous paraît déjà bonne et digne d'être soutenue ; et cependant, sans être optimiste, nous pourrions faire espérer davantage. Que le choix qui précède l'admission soit prudent et presque sévère, on aura une réunion d'élèves

animés du même esprit et tendant au même but. Qu'on laisse à la charge des parents cette partie de la dépense que leur position de fortune peut supporter, et nous n'aurons pas à craindre un calcul intéressé ; enfin que le personnel des professeurs et du directeur se pénètre bien de la responsabilité qui pèse sur eux. Avec ces conditions, que nous croyons pratiquement possibles, le Juniorat réussira. Je demande le concours effectif de chacun. Que tous fassent ce que font quelques-uns, et cette œuvre sera connue et complète. Elle est trop importante pour être faite à demi et pour ne pas mériter les sympathies et la coopération de tous les Pères. Nous gémissons de voir les novices répondre si peu par leur nombre aux besoins de la Congrégation. Un moyen puissant et précieux pour les augmenter serait d'avoir toujours au Juniorat vingt-cinq ou trente élèves choisis avec soin et cultivés avec cette intelligence qui aurait pour mobile l'amour de la famille. Eh bien, on les aura, et aux conditions que nous avons indiquées, quand tous voudront y apporter leur part d'activité, recueillir des secours, profiter des occasions qui se présentent, et se faire, dans cet intérêt qui nous est commun, auprès du cœur des parents l'avocat de ces jeunes aspirants à la vocation d'Oblats de Marie Immaculée. »

Espérons que ces vœux, si fortement et si chaleureusement exprimés, trouveront un jour leur complète et entière réalisation. Tous ceux qui aiment la famille auront à cœur d'y concourir activement, et la Vierge de Lumières bénira une œuvre spécialement confiée à sa puissance et à sa bonté maternelle.

Cette puissance et cette bonté se manifestent toujours avec éclat dans le sanctuaire consacré à la Mère de la lumière éternelle : *Æterni luminis Matri.* Nous sommes heureux de pouvoir présenter à nos lecteurs quelques-uns des faits dont il a été le théâtre. Non, le bras de notre Mère Immaculée n'est point raccourci, et à Lumières la simplicité et la ferveur de la foi obtiennent encore des prodiges.

1. Le 13 septembre 1866, M. le Curé de la Roque d'Antheron, paroisse du diocèse d'Aix, écrivait au Supérieur de la Maison de N.-D. de Lumières :

Mon Révérend Père,

La guérison d'Adèle Froissard, ma paroissienne, a paru à tout le monde revêtir les caractères d'un vrai miracle, dû à l'intercession de la bonne Notre-Dame de Lumières.

Cette pauvre fille, âgée de vingt-trois ans, était tellement paralysée, qu'elle ne pouvait remuer ni les pieds, ni les mains. Voyant que tous les remèdes humains étaient impuissants non-seulement à la guérir, mais même à calmer tant soit peu ses cruelles douleurs, elle tourna ses regards vers le ciel. Elle commença une neuvaine à Notre-Dame de Lumières, et elle me supplia de vouloir bien la recommander aux prières des personnes pieuses, afin qu'elles fissent la neuvaine avec elle. Non-seulement je fis ce qu'elle me demandait, mais tous les soirs, après le mois de Marie, je récitai les Litanies de la Sainte Vierge, ensemble, avec l'assistance, pour obtenir la guérison de notre chère malade. Pendant la neuvaine, elle désira faire la Communion. Je la lui portai, et après la communion, elle vit la Sainte Vierge, qui lui dit : « Ma fille, en mon nom, sois guéri... Lève-toi ! » La malade se leva en effet et se fit porter à l'église. Elle y pria longtemps assise sur une chaise, et tout à coup, elle s'agenouilla toute seule, puis elle se leva et marcha sans le secours de personne... Elle était guérie.

Cependant une infirmité restait encore. La pauvre fille était presque aveugle, elle ne voyait pas assez pour se conduire, et la Sainte Vierge ajouta un nouveau miracle au premier. Étant allée à Notre-Dame de Lumières, cette pieuse fille recouvra parfaitement la vue et elle revint pleine de santé et de vie, et depuis elle n'a plus ressenti la moindre douleur. Tous les habitants de la Roque pourront attester le fait comme moi, et vous trouverez deux cents signatures jointes à la mienne.

Tous les principaux habitants du pays ont voulu attester le miracle. En foi de quoi...

Signé : J. Rey, Curé.

Suivent les deux cents signatures.

II. Joseph Reynaud de Lagne, par suite d'une sueur rentrée dont il avait négligé le traitement, était tombé dans une maladie de langueur qui, peu à peu, l'avait réduit à toute extrémité. Il allait mourir. Les médecins, qui avaient essayé inutilement de tous les remèdes, avaient fini par l'abandonner. Une neuvaine fut commencée ; toute la famille se mit en prière pour obtenir la guérison d'un père bien-aimé. Le fils aîné vint à N.-D. de Lumières assister à une messe célébrée à l'intention du malade. Il emporta un cordon bénit et de l'huile de la lampe placée devant la statue miraculeuse. Tous les jours le malade appliquait sur sa poitrine quelques gouttes de cette huile sanctifiée. Avant la fin de la neuvaine il se trouva soulagé et put prendre un peu de nourriture. Quelques jours après il eut assez de forces pour venir à N.-D. de Lumières avec toute sa famille assister à une messe d'actions de grâces : il était guéri (8 septembre 1866).

III. Écoutons le père de la famille Pratet, d'Avignon : « Je préparai ma voiture, dit-il, pour conduire mes enfants à N.-D. de Lumières ; tout à coup, le ciel se couvre de nuages, le tonnerre gronde avec fracas. Je dis à mes enfants : « Le temps est trop mauvais, nous ne pouvons aller à N.-D. de Lumières, rentrez à la maison et priez la Sainte Vierge de nous préserver de tout malheur. » Après avoir replacé ma voiture, je rentre, mais la foudre me suit. La maison est remplie de flammes ; ma femme, mes cinq enfants et moi nous fûmes à l'instant asphyxiés, et nous demeurâmes comme morts. La foudre fit autour de

nous des ravages épouvantables : elle me brûla, sur la tête, mon chapeau, démolit les murailles et nous couvrit de décombres. Le fluide pénétra dans une chambre voisine dont les murs étaient tapissés de tableaux et de différentes images; au milieu se trouvait celle de N.-D. de Lumières. La foudre détruisit toutes les autres et respecta celle-ci; enfin, elle sort par une fenêtre qu'elle brise. — Revenu le premier de mon évanouissement, je m'écrie : « Notre-Dame deLumiè res, à notre secours! Mes enfants, sommes-nous tous en vie? » Ma femme pousse le même cri d'alarme, mes enfants répondent, tous sont sauvés. Cependant ma fille aînée, à genoux, les yeux élevés vers le ciel, ne remuait pas. « Ma fille est morte! » m'écriai-je, en la prenant entre mes bras. Je l'arrosai de mes larmes; mais, s'éveillant comme d'un profond sommeil, ma fille s'écrie : « Notre-Dame de Lumières nous a sauvés : sommes-nous tous en vie? — Oui, ma fille, répondis-je, Notre-Dame de Lumières nous a conservé la vie ; tombons à genoux, mes enfants, et remercions-la de ce bienfait. » Les voisins ayant appris ce qui s'était passé, accoururent en foule, et à la vue des ravages dont notre maison offrait le spectacle, chacun criait au miracle! Oui, nous devions tous périr. Gloire à N.-D. de Lumières, qui nous a protégés. (18 septembre 1866.) »

IV. Joseph Fabre, de Courthézon, enfant de quatre ans, n'avait jamais marché, dit sa pieuse mère. Ses jambes étaient comme mortes. Les médecins ne pouvaient absolument rien pour guérir cette infirmité. J'ai recommandé mon enfant à N.-D. de Lumières, et toutes les années, je l'ai amené dans son sanctuaire pour le mettre sous sa puissante protection. Avant mon pèlerinage, je faisais toujours une neuvaine préparatoire. Cette année, 10 août 1866, pendant que je récitais les prières de ma neuvaine, mon enfant s'est mis à marcher. Tous les voisins accou-

rurent et ont été eux-mêmes témoins du prodige; tous ont reconnu la puissance de Marie, et ont crié au miracle.

V. 25 août 1866. Joseph Artau, de Sarrians, était retenu dans son lit par un rhumatisme qui lui paralysait les deux jambes. Les médecins avaient inutilement employé tous les remèdes. Voyant leurs efforts impuissants, le pieux jeune homme s'adressa avec une grande confiance à N.-D. de Lumières. Il envoya un de ses camarades faire le pèlerinage pour lui, avec ordre de lui apporter un cordon bénit et de l'huile de la lampe qui brûle dans la crypte miraculeuse. Il commença sa neuvaine, et chaque jour, il se faisait une onction avec l'huile sanctifiée. A la fin de la neuvaine, les douleurs avaient disparu; les jambes étaient déliées, le jeune homme marchait, il était guéri. Le lendemain, il arrivait à N.-D. de Lumières, accompagné de ses parents et de ses amis, pour remercier la Très-Sainte Vierge et assister à trois messes d'actions de grâces.

VI. Euphrosine Athenasi, de Carpentras, a laissé à N.-D. de Lumières ses deux béquilles, sans lesquelles elle ne pouvait se remuer depuis plusieurs années. Ses jambes étaient paralysées, les médecins ne lui avaient procuré aucun soulagement. Cette pieuse servante de Marie invoquait N.-D. de Lumières avec une grande confiance; sa confiance fut mise à l'épreuve; bien des fois, elle était venue prier dans le sanctuaire sans rien obtenir; mais, cette année, 20 juin 1866, elle s'est rendue à N.-D. de Lumières, sans avoir besoin d'être soutenue et portée. Elle était complétement guérie, et elle a laissé dans la chapelle miraculeuse ses deux béquilles, désormais inutiles.

Il serait à désirer qu'à l'exemple de ce qui se fait à N.-D. de Lumières, les sanctuaires que nous desservons eussent un registre spécial destiné à conserver le souve-

nir des prodiges ou des grâces extraordinaires dont il plaît au Seigneur de les rendre les instruments. *Opera Dei revelare et confiteri honorificum est.* (Tob. XII, 7.)

V. — MAISON DE LIMOGES.

Limoges, le 29 juillet 1867.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Depuis mon rapport de l'année dernière, le personnel de la maison de Limoges, comme vous le savez, a été réduit à cinq Pères au lieu de six, d'autres maisons ayant sans doute un plus pressant besoin d'ouvriers que la nôtre. Cependant, malgré cette réduction et sans rester inoccupés, nous avons pu faire face à presque toutes les demandes qui nous ont été adressées. J'ai compté, au moins, vingt-quatre retraites données par les Pères de la maison jusqu'à cette heure : huit dans les Communautés religieuses, deux retraites de dames de charité, dix grandes retraites de huit, quinze jours et même trois semaines dans les paroisses. Les autres ont été prêchées dans les pensionnats ou institutions.

J'arrive de suite aux œuvres plus importantes : pendant l'Avent de 1866, le P. BOURDE a prêché la Station à la cathédrale de Limoges. Le P. RONZY a participé à la Mission de Chagny, dans l'Autunois, sous la direction du R. P. Provincial ; et votre serviteur, après avoir donné les exercices de la retraite aux dames de Châteauroux, allait finir l'Avent à Brives, bonne ville de la Corrèze, où la foi règne encore et où les pratiques religieuses sont en honneur.

Entre l'Avent et le Carême, comme le diocèse de Limoges ne nous donnait pas suffisamment d'occupation,

j'ai cédé aux instances d'un bon curé du diocèse de Tulle qui voulait absolument nous avoir pour donner les exercices d'une Mission en règle dans sa paroisse. Nous n'avons pas eu à nous repentir de notre détermination, car l'œuvre a réussi admirablement. Chamberet, du canton de Treignac, touche le diocèse de Limoges au midi de la Haute-Vienne. La population, qui est au moins de trois mille âmes, est disséminée en villages qui sont, pour la plupart, à des distances considérables de l'église, attendu qu'il faut à ces pauvres gens, pour se rendre aux offices, faire huit et même douze kilomètres. L'œuvre, par ce côté seulement, devenait donc difficile; de plus, l'indifférence pour un très-grand nombre avait fait place à la ferveur d'autrefois. Nous pouvions bien aller visiter et solliciter les habitants du bourg; mais les autres, comment les atteindre, sans multiplier nos centres de réunion et manquer par là même l'effet que devait produire la Mission par son côté solennel ? Ce qui nous devenait très-difficile, la grâce de Dieu l'a rendu aisé. Ces gens-là ont eu plus que du bon vouloir; ils ont eu du courage, en bravant les temps les plus mauvais. Les instructions du matin étaient peu suivies, c'est vrai; mais le soir, en revanche, notre église était remplie. Les conférences, les réunions d'hommes, nous ont montré que cette population était accessible, et les confessions ont été très-nombreuses. On peut dire que les femmes ont profité en masse de la grâce de la Mission, et le nombre des hommes récalcitrants est petit. Les PP. Chauliac et Bouniol que j'avais avec moi ont travaillé comme de bons ouvriers évangéliques. Mgr l'Évêque de Tulle est venu lui-même clôturer la Mission. C'est la veille de la clôture que nous avons eu le bonheur de recevoir le grand Évêque, et c'est dès son entrée à Chamberet qu'il a bien voulu nous faire entendre sa parole éloquente. Il est monté en chaire en arrivant, pour

dire sa joie de se trouver au milieu de ses enfants régénérés; il voulait aussi remercier une première fois devant tout le peuple les Missionnaires qu'il appelait des apôtres et des évangélistes, être fier ostensiblement du bon Curé qui avait procuré à ses paroissiens la grande grâce de la Mission. Nous avons été tenus sous le charme de cette riche parole pendant environ une heure. Le lendemain matin, quand Sa Grandeur a eu donné la communion à une foule d'hommes qui se pressaient jusque sur le marchepied de l'autel, il aurait fallu entendre l'orateur développer ses idées familières sur le Verbe, sur l'Incarnation et sur la vie divine, dont la plénitude se trouve pour l'âme dans la sainte Eucharistie. Tout cela était dit avec une poésie superbe, et cependant le peuple comprenait, car parfois, de peur de n'être pas saisi par les petits et les simples, le voilà qui traduisait en patois du pays ses belles idées, et c'était vraiment touchant de voir tous ces cous tendus, et ces yeux qui regardaient ravis, et ces visages illuminés par la doctrine. Le soir, après une procession magnifique à l'occasion de la plantation de la Croix, l'Evêque a voulu monter encore en chaire, malgré la fatigue inévitable d'un long chemin parcouru. Il était d'accord avec ce qu'il nous disait à table, lorsque le P. CHAULIAC lui faisait observer qu'il devait ménager ses forces, en prêchant moins et en écrivant davantage : *Non*, dit-il avec énergie, *l'Évêque ne doit pas tant écrire que parler. L'Évêque doit prêcher, il doit prêcher dans l'église, il doit prêcher à table, il doit prêcher dans les maisons et jusque dans les rues, il doit prêcher partout et toujours.* Pour couper court, mon Très-Révérend Père, afin de ne pas rendre mon rapport fatiguant, je vous dirai que Mgr l'Évêque de Tulle nous a comblés de témoignages d'affection, nous a ouvert son diocèse comme un champ où il serait toujours heureux de nous voir travailler, et donné les pouvoirs

nécessaires à ceux de nos Pères que j'enverrais à cet effet.

Pendant que nous étions à Chamberet, les PP. Bourde et Ronzy missionnaient dans la paroisse de Saint-Just, près de Limoges. Voici ce que m'a écrit le P. Bourde à l'occasion de cette œuvre :

Cette Mission n'a pas eu tout le succès désirable ; il est vrai qu'elle se faisait au milieu de circonstances difficiles. La population de ce village, qui n'est cependant qu'à dix kilomètres de Limoges, est d'une ignorance profonde, d'une indifférence complète pour tout ce qui tient à la religion. De plus, les hameaux sont très-éloignés de l'église, en sorte qu'il a été très-difficile de réunir les habitants pour les instructions. Afin d'obvier à ces difficultés, l'un des Missionnaires se rendait tous les soirs au village le plus éloigné, et appelait dans une grange la population des environs. Cette démarche eut un certain succès ; plusieurs montrèrent de la bonne volonté et vinrent fidèlement aux exercices. Le Missionnaire était zélé ; mais il y avait un inconvénient très-grave, c'est que les trois quarts des auditeurs, habitués à n'entendre parler que patois, comprenaient difficilement le français.

Pendant le Carême, le P. Ronzy a été plus heureux à Croze, près de Felletin. Je lui laisse le soin de le dire : « Croze a eu, pendant quatre semaines de Carême, l'aspect d'une vraie Mission. Les émigrants étaient partis ; mais sur les cent vingt hommes présents et chefs de famille, dont un grand nombre étaient éloignés des Sacrements, vingt-cinq ont répondu à l'appel de la grâce. Toutes les femmes ont communié, à l'exception de cinq. M. le Curé a été tellement content, qu'il veut faire donner une nouvelle Mission dans deux ans, principalement à l'occasion des ouvriers qui n'ont pas pu, cette année, participer aux grâces déversées sur le reste de la paroisse. »

Encore pendant le Carême, le P. Chauliac, l'infatigable

prédicateur en patois, est allé dans le canton de Rochechouart, prêcher la Mission dans deux paroisses : les Salles-Lavauguyon et Chéronnac. Pour les habitants de ces deux pays, le français serait à peu près de l'hébreu. Aussi, le Père s'est-il mis à l'aise.

La population des Salles-Lavauguyon est de sept cents âmes. Le Père a fait communier environ cent cinquante hommes qui étaient pour la plupart retardataires. A Chéronnac, le succès a été à peu près complet. Après Pâques, l'intrépide Missionnaire est allé prêcher deux retraites dans le diocèse d'Angoulême, et nous est revenu avec les pouvoirs de Mgr Cousseaux, accordés aux Pères de Limoges, afin d'exercer le saint ministère dans son diocèse.

Enfin, mon Très-Révérend Père, vous savez déjà que je suis allé moi-même prêcher le Carême au Vigan, sous-préfecture du Gard. La population est mélangée de catholiques et de protestants. Mais les catholiques sont en majorité, et tiennent haut et ferme le drapeau de la vérité. C'est dire que pour les Pâques beaucoup d'hommes se confessent ; de plus, j'ai eu la consolation de voir bien des négligents revenir aux pratiques religieuses.

Voilà, mon Très-Révérend Père, la nomenclature des œuvres les plus importantes auxquelles nous nous sommes livrés pendant une année. Je ne veux pas oublier, cependant, de vous dire que nous avons eu à prêcher le mois de Marie dans deux paroisses de Limoges, la cathédrale et Sainte-Marie. Le P. Bourde a prêché dans la première Église, et le P. Roнzy dans la seconde.

Et maintenant, nous sommes occupés à retremper nos âmes dans les exercices de la vie régulière et dans l'étude de la théologie, afin que, quand le temps sera venu de repartir pour livrer les combats du Seigneur, nous ne soyons pas trop en dessous de notre sublime vocation.

Il ne me reste plus maintenant, Très-Révérend et

bien-aimé Père, qu'à vous offrir l'expression des respects les plus affectueux des Pères et des Frères de la maison de Limoges.

A. CHAINE, O. M. I.

VI. — MAISON DE NANCY.

Nancy, le 17 juin 1867.

Du mois d'août 1866 au mois de juillet 1867 exclusivement, nos Pères de la maison de Nancy ont accompli cinquante-quatre œuvres et prêché plusieurs sermons de circonstance. Plusieurs demandes pour le temps de Carême ont été refusées. Les premiers mois de la campagne d'hiver n'ont compté qu'un petit nombre de Missions, qui toutes ont réussi.

Je regrette vivement que les renseignements et les détails me manquent sur les différentes œuvres qui, presque toutes, ont fait la consolation de nos sept Missionnaires. Je me bornerai à communiquer quelques-unes des expressions de satisfaction que je trouve dans les trop rares lettres de reconnaissance que j'ai reçues. Un prêtre du diocèse de Saint-Dié m'écrivait :

Je vous dois beaucoup de reconnaissance pour le bien que vous avez fait à ma paroisse, par le ministère de vos deux Missionnaires, qui ont su si bien grouper autour de leur chaire et intéresser toute notre population. Trente hommes sont encore venus après leur départ, et je sais que plusieurs se promettent de revenir à leur devoir pour l'Ascension et la Pentecôte. Un résultat qui me rejouit, c'est que ma population est si bien réconciliée avec les Missionnaires, qu'on m'en redemande déjà pour l'année prochaine. C'est un changement total.

Quelques jours après, je recevais les lignes suivantes :

Avant de vous faire connaître le résultat définitif de notre Mission, j'ai voulu attendre quelque temps. Je puis aujourd'hui vous dire avec certitude que trois hommes seulement ont manqué à leur devoir. Les fruits, je l'espère, seront durables : j'ai pu en juger déjà par la modération avec laquelle se sont passés les jours de réjouissance de la fête du village, cause ordinaire de tant de désordres. M. le vicaire général, en me félicitant, me dit que la Mission a été aussi d'un exemple salutaire pour les paroisses voisines qui travaillent à se mettre en mesure d'obtenir le même bienfait.

Un vénérable Curé du diocèse de Metz m'écrivait :

Il est temps de vous remercier des grands services que nous ont rendus, à mes paroissiens et à moi, vos deux bons religieux qui n'ont cessé de nous édifier par leurs paroles et leurs exemples. Plus de sept cents personnes se sont approchées des sacrements. Toutes les instructions ont été suivies et écoutées avec empressement et l'attention la plus recueillie.

« Depuis notre Mission, me disait un Curé, tout heureux du succès de son Missionnaire, les offices et en particulier la prière du soir sont très-fréquentés. On n'a plus dansé, faute de danseuses. Les violons n'ont trouvé d'écho nulle part. »

Dans un retour de Mission, au diocèse de Langres, tous les hommes, excepté trois, reprirent le chemin de la Sainte Table.

Un de nos Missionnaires, après avoir conduit le matin à la Sainte Table tous les jeunes gens d'une paroisse assez nombreuse, eut la consolation de leur faire renouveler publiquement et hautement les promesses du baptême, comme au jour de leur première communion. Le Curé en fut ravi de joie et d'édification.

Six diocèses ont reçu nos Pères. Je ne parle pas du travail accompli par le R. P. Duclos dans le diocèse de Rennes.

L'œuvre de l'Adoration perpétuelle, au diocèse de Metz, a toujours offert un travail très-fructueux.

Je regrette la brièveté de ce compte rendu, mais je n'ai pas de plus complets détails.

Zabel, o. m. i.

VII. — MAISON DE NOTRE-DAME DE TALENCE.

Notre-Dame de Talence, le 15 juillet 1867.

Mon Très-Révérend et bien-aimé Père,

Le compte rendu de nos travaux ne saurait exciter un grand intérêt. Chaque année voit à peu près les mêmes œuvres et les mêmes efforts.

Cependant, il me semble que je dois rappeler, comme hommage rendu à notre chère famille, la demande de deux fondations, l'une sur les bords du bassin d'Arcachon, et l'autre à Angoulême. La pénurie d'ouvriers vous a fait refuser ces nouveaux champs à cultiver, malgré les avantages réels qui vous étaient offerts. En refusant, selon vos ordres, j'ai regretté comme vous que nous fussions réduits à cette triste nécessité.

Nos travaux ont été nombreux et pénibles. La maladie ayant visité notre communauté, j'ai dû épuiser les forces des hommes valides. Aussi, depuis la fin de la campagne, plusieurs d'entre nous ont-ils été indisposés ; et il semble bien qu'ils l'ont été à cause des fatigues excessives de l'hiver. Puissiez-vous nous donner pour la saison prochaine le nombre convenu d'ouvriers pour l'une des communautés les plus occupées !

J'ai dû renoncer à quelques œuvres. Sur la demande de Son Éminence, j'en ai cédé une aux RR. PP. Lazaristes, nouvellement établis dans l'archidiocèse. Il m'était impossible de refuser quelque chose à la bonté si constamment uniforme de notre éminent Cardinal.

Malgré ces abandons imposés par la force majeure, je trouve sur le livre de nos travaux quinze Missions, vingt et une retraites, deux Carêmes et un grand nombre de sermons de circonstance.

De plus, nous avons créé de bonnes relations avec le diocèse de Tarbes et celui d'Angoulême, dans lesquels nous avons été appelés plusieurs fois.

Je dois enfin signaler la cessation de notre œuvre du Refuge de Nazareth. Cet établissement, grandi outre mesure, exigeait un Missionnaire valide, et pouvait désormais faire à un aumônier un traitement convenable. En remettant cette aumônerie aux mains de Son Éminence, je suis entré dans l'esprit de nos règles, et j'ai donné au R. P. Provincial le moyen de disposer, en faveur de nos œuvres régulières, d'un Missionnaire de plus.

Le Lycée de Bordeaux nous a aussi appelés. Le P. Nicolas a réussi à préparer plusieurs centaines d'élèves à une communion vraiment édifiante. Aussi, M. le Proviseur, d'accord avec Son Éminence, aurait-il voulu nous confier le soin spirituel du petit collége, placé sur le territoire de Talence. J'ai dû décliner cette fonction, tout en remerciant de leur bienveillance ces hauts administrateurs, déjà munis de l'approbation de M. le Ministre de l'Instruction publique.

Ajoutez à cela, mon Très-Révérend Père, les œuvres toujours plus florissantes de la paroisse et la dévotion croissante de notre pieux pèlerinage, et vous aurez la somme des travaux accomplis par vos enfants de Notre-Dame de Talence.

Veuillez bénir ces derniers, mon Très-Révérend et bien aimé Père, en agréant l'hommage de la vénération religieuse et du respectueux et filial attachement du moindre d'entre eux.

L. Delpeuch, o. m. i.

VIII. — MAISON DE SAINT-JEAN, A AUTUN.

Autun, le 15 mai 1867.

Mon Très-Révérend Père,

Rien d'uniforme comme le compte rendu de nos travaux ; à part le nom des paroisses évangélisées, chaque année voit se reproduire les mêmes faits, à peu de choses près.

Depuis quelques jours à peine nous quittions l'œuvre des Missions, lorsque s'ouvrit le mois de Marie ; les RR. PP. Conrard et Couasnon se partagèrent ce travail dans notre Église de Saint-Jean ; ils ont dû être satisfaits. Les pieux exercices ont été clôturés par un *triduum* de prédications en l'honneur du Sacré-Cœur, condition posée par le mandement de Mgr d'Autun, lorsqu'on veut ériger dans une paroisse l'Association du Sacré-Cœur ; c'est vous dire, mon T.-R. P., que le P. Brun, tout à son œuvre de Pasteur, l'a établi dans sa paroisse. Le reposoir élevé à cette occasion portait un magnifique tableau de quatre mètres de hauteur, à nous donné par les Dames de la Visitation d'Autun, et reproduisant la principale apparition de Notre-Seigneur à la bienheureuse Marguerite Marie. Daigne le cœur de Jésus, honoré désormais d'une manière spéciale dans notre Église, être pour nous tous une source abondante de bénédictions.

Le 17 juin, se faisait la première communion, prêchée

par le P. CONRARD, et s'ouvrait en même temps la neuvaine préparatoire à la fête de saint Jean-Baptiste ; le P. EYMÈRE s'est chargé de ce cours de prédication. L'exercice de clôture voyait le soir un immense concours dans l'Église, qui d'ailleurs n'avait presque pas désempli de la journée.

Dans les premiers jours de juillet, le P. CONRARD donnait la retraite à la Maîtrise d'Autun, tandis que je la prêchais moi-même aux enfants de la paroisse de Saint-Charles, au Creuzot.

Pendant la saison d'été, nos Pères ont donné dans les Églises d'Autun plusieurs sermons de circonstance.

Vers la fin d'août, le P. CONRARD a prêché la retraite à deux communautés religieuses du diocèse de Saint-Dié.

Alors aussi, le P. EYMÈRE la prêchait aux religieuses de l'hôpital de Charolles, tandis que je donnais les mêmes exercices à Châlon, aux religieuses de la Charité, puis à Marseille, aux Sœurs de l'Espérance, et au Prado, aux Dames de l'Immaculée Conception.

Vers la fin d'octobre, Mgr d'Autun, toujours si bon pour nous, a bien voulu bénir le tableau donné par l'Empereur à l'Église de Saint-Jean, à l'occasion de la fête du 15 août. Cette toile, qui a sa valeur, nous a été obtenue par M. Schneider, Président du Corps législatif. Après cette première cérémonie, Monseigneur bénit encore notre chapelle intérieure. Sa Grandeur, accompagnée d'un nombreux clergé, voulut bien s'asseoir à notre table.

Mais voici venir la saison d'hiver et avec elle les travaux de Mission. En décembre, trois Missions ont marché de front ; celle de Briant, donnée par les PP. EYMÈRE et COLOMBOT ; celle de Trivy, par les PP. CONRARD et COUASNON. Ces deux Missions ont eu un beau succès, malgré le temps qui a été affreux presque pendant les trois semaines de la station.

Enfin, celle de Chagny. Cette population de quatre mille âmes offrait de nombreux obstacles à l'action de la grâce. Je le savais : aussi, en acceptant cette œuvre difficile, m'étais-je promis de la confier au zèle et à l'expérience du R. P. Burfin. Le R. P. Provincial voulut bien, en effet, nous venir en aide, accompagné du P. Ronzy. Le résultat a dépassé les espérances de M. le Curé. Que le R. P. Provincial et le P. Ronzy acceptent l'hommage de ma vive gratitude. Je dus rester à Chagny quelques jours pour prêcher la retraite aux religieuses de l'hospice.

En janvier, les PP. Conrard et Couasnon évangélisaient la paroisse de Viry, et les PP. Eymère, Colombot et Deltour, l'importante population de Vendenesse ; l'*Écho du Charolais* a constaté le succès de tous. Vers la fin de janvier, avec le P. Conrard, nous donnions la Mission d'Artaix, suivie immédiatement du retour de Mission à Céron. Ici nous avons vu se produire le concours de la première station ; la clôture s'est faite par la plantation d'une magnifique Croix. Un nombreux clergé, un immense peuple venu des paroisses voisines, ont assisté à cette belle solennité. Les PP. Couasnon et Deltour ont prêché un retour de Mission à Diconne, et y ont planté une Croix; même travail à Saint-Aubin, par les PP. Eymère et Colombot.

Alors, je partais seul pour la paroisse de Lucenay-l'Évêque, tandis que le P. Eymère donnait quelques jours de prédication à Saint-Germain-de-Rives, puis, avec le P. Colombot, allait à Mélay pour une retraite pascale.

Ce travail terminé, le P. Colombot est allé évangéliser seul, avec un rare succès, la paroisse du Bois-Sainte-Marie.

De son côté, et seul aussi, le P. Conrard donnait une belle Station à la paroisse de la Tagnière.

Dans le même temps, le P. Couasnon et moi avons prêché la Mission à la paroisse de Chassigny.

A suivi une retraite que j'ai donnée aussitôt après Pâques au personnel des religieuses du Saint-Sacrement, à Lucenay-l'Évêque.

Encore dans la quinzaine qui suit Pâques, le P. Conrard a préparé une nombreuse confirmation dans la nouvelle paroisse de Saint-Côme, à Châlon ; le lendemain s'est faite la consécration de la belle Église, par Mgr d'Autun et Mgr Mermillod.

Mais, tandis que pendant le Carême nous étions sur tous les points du diocèse, le P. Brun, secondé par le R. P. Deltour, évangélisait sa paroisse avec un nouveau dévouement. Jamais concours plus empressé, jamais aussi les Pâques ne furent plus nombreuses ; d'ailleurs une belle confirmation se donnait, le 10 avril, dans l'église de Saint-Jean.

Un bien très-sérieux se fait dans la paroisse, Monseigneur ne cesse de nous le répéter.

Voilà, mon Très-Révérend Père, l'exposé tout simple de nos travaux. J'ajoute en toute justice que nos Pères n'ont ménagé ni leurs forces, ni leur bonne volonté.

Bénissez-nous, et agréez, mon Très-Révérend Père, la nouvelle assurance de mon respectueux dévouement. Votre soumis Fils en Notre-Seigneur et Marie Immaculée,

P. Martignat, o. m. i.

A ce rapport du R. P. Supérieur de Saint-Jean, qu'on nous permette d'unir un passage du mandement de Mgr l'Évêque d'Autun, pour le Carême de 1867, sur *la légitimité et l'utilité de la vie religieuse*. Monseigneur s'exprime ainsi, à propos des Missionnaires de son diocèse ; c'est un portrait que nos Pères doivent s'efforcer de réaliser de plus en plus.

N'avez-vous jamais, nos très-chers Frères, été les heureux témoins de cette fécondité de la parole de Dieu sur les lèvres

de la vie religieuse? N'ont-ils pas été utiles parmi vous nos Missionnaires, que nous voyons avec bonheur se répandre chaque année sur tous les points de notre diocèse, que vos pasteurs sollicitent avec un empressement tel que souvent ils ne peuvent répondre au gré de leurs désirs, que vous-mêmes accueillez comme les anges du Seigneur, les messagers de sa miséricorde et de son amour? Ne leur devez-vous, ne leur conservez-vous aucune reconnaissance à ces hommes de Dieu qui vous édifient, non-seulement par leur parole, mais par leur costume, leur extérieur, la bonne odeur de Jésus-Christ qu'ils répandent autour d'eux, par leur vie, qui vous apparaissait tout entière, pour rendre aussi bien que possible la belle pensée d'un Père de l'Eglise, comme une prédication aux mille voix. Et cette prédication n'a-t-elle pas laissé après elle une heureuse et abondante récolte? N'a-t-elle pas porté la paix dans les consciences inquiètes, l'union dans les familles divisées, partout la consolation, l'espérance, un redoublement de bonheur avec un redoublement de vertu?

IX. — MAISON DE RENNES.

Rennes, 25 juillet 1867.

La maison de Rennes, réduite à quatre Prêtres, n'a pas eu et ne pouvait pas avoir un mouvement de Missions aussi considérable que la première année de sa fondation. Notre petit nombre, d'un côté, la nécessité de ne jamais laisser notre chapelle sans gardien, de l'autre, et, par-dessus tout, la diminution momentanée des demandes après une année de jubilé, telles sont les causes auxquelles il faut attribuer l'infériorité numérique et relative de nos travaux. Néanmoins, si les Missionnaires de Rennes n'ont pas eu assez d'œuvres extérieures pour se fatiguer, ils en ont eu assez pour s'occuper : leurs forces n'en demandaient pas davantage.

Pendant tout l'Avent, les RR. PP. Fisse et de Rolland ont prêché une Mission à Orgères, petite paroisse du diocèse de Laval, aux confins de la Normandie. A la suite de cette Mission, un Curé voisin, celui de Lamotte-Fouquet, autre petite paroisse du diocèse de Séez, a demandé les deux mêmes Missionnaires. Ces deux Missions successives, dont la seconde a corroboré le bien fait par la première, ont occupé presque en entier décembre et janvier. Les deux collaborateurs ont épuisé tout le programme des grandes Missions, bien que sur une petite échelle, et ils obtenu des résultats très-complets. J'ai sous les yeux les lettres de MM. les Curés qui se confondent en remercîments, et qui ne se sont décidés qu'à regret à me rendre mes Missionnaires. Une troisième Mission a été donnée du 5 au 17 mai, par les PP. Coste, Fisse et de Rolland, à la Trinité-Porhuët, canton du Morbihan. Elle a été laborieuse et féconde, les hommes surtout en ont profité; les exercices ont été clôturés par la confirmation donnée par Mgr l'Évêque de Vannes.

Revenons sur nos pas. J'ai prêché l'Avent à Saint-Sauveur de Rennes et le Carême à Redon. Les trois dernières semaines du Carême, le P. Coste a donné seul une grande retraite pascale à N.-D. de Laval. M. le Curé m'écrivait à la date du 2 mai : « Mon Très-Révérend Père, j'éprouve le besoin de vous remercier de ce que vous avez bien voulu nous envoyer le R. P. Coste pendant le Carême dernier. Ce Père a prêché avec un zèle tout apostolique, et il n'a pas prêché dans le désert. Ses efforts ont été couronnés de succès; nous avons eu bon nombre de retours, et, somme toute, nous avons eu un bon Carême. Que Dieu en soit béni, et qu'il daigne vous en récompenser ainsi que le digne Missionnaire envoyé par vous! » — Pendant un mois, le P. de Rolland a prêché le Carême à Guichen, canton du diocèse de Rennes, et il a travaillé là

comme on travaille en Bretagne. A la même époque, le P. Duclos, que Nancy nous prêtait pour un mois, prêchait à Paimpont, une des plus vastes paroisses rurales du diocèse. Son ministère a été surabondamment béni.

Parlons des retraites. J'ai eu la joie de donner celle du petit séminaire Sainte-Croix d'Orléans, à la rentrée des classes, et à la demande plusieurs fois renouvelée, depuis quatre ans, de M. l'abbé Renaudin qui a toujours été un ami de la Congrégation. Cela m'a procuré l'occasion de faire un pèlerinage à N.-D. de Cléry. L'accueil que j'y ai reçu de tous m'a donné la mesure de l'affection que ce cher peuple nous a gardée. C'est à titre collectif que j'ai été fêté; j'envoie donc à tous nos anciens Pères de Cléry, aujourd'hui dispersés dans les deux hémisphères, les souvenirs d'une paroisse qui ne les oubliera jamais, et un tribut d'hommages dont je ne suis que le mandataire.

Les autres retraites données par le P. Coste et par moi sont les retraites ordinaires de la Sainte-Famille, et quelques exercices de quarante heures dans le diocèse. Ceux-ci ne durent que trois jours, mais sont de petites Missions. Le P. Coste a prêché à Romillé et à Saint-M'Hervé, et moi j'ai eu Pleurtuit, paroisse de marins sur la côte, Bécherel et le *Triduum* de la Salette, à N.-D. de Rennes.

Voilà nos travaux dans leur ensemble. Quant à la maison de la rue *Pré-Perché* et à notre établissement définitif, je n'ai rien à en dire. C'est encore un essai de fondation, nous ne sommes point sortis de notre état préparatoire. Mais Dieu créateur agit sans doute sur ces éléments incomplets. Nous attendons, pleins de confiance, son heure et son secours : nous préparons ; il saura accroître et bénir : *Deus autem incrementum dedit*.

M. de l'Hermite, o. m. i.

X. — RÉSIDENCE DE ROYAUMONT.

Cette résidence est, comme la maison de Rennes, dans les pénibles débuts de sa fondation. La Communauté, composée de deux Pères et de quatre Frères, ne peut encore prendre une large part aux travaux apostoliques. Elle commence cependant à exercer une salutaire influence sur les lieux environnants, et Royaumont n'est plus le rendez-vous d'une curiosité artistique ou mondaine ; le pèlerinage à l'abbaye de Saint-Louis revêt le caractère religieux qui lui convient.

Voici quelques extraits du journal de la maison de Royaumont :

Le 8 février 1866, jour de l'Adoration perpétuelle à Asnières-sur-Oise, les PP. Fayette et d'Halluin, sur l'invitation de M. le Curé, se sont rendus à Asnières et ont présidé tous les exercices, chant de la Messe, prédications, etc.

Pendant le Carême, le R. P. Fayette prêche à Meulan, diocèse de Versailles, une retraite qui produit des fruits consolants. Le R. P. d'Halluin prend soin de la paroisse de Boran, à trois kilomètres de Royaumont. Tous les dimanches, le Missionnaire s'acquittait des devoirs d'un zélé pasteur, et il eut la consolation de voir son auditoire aller en augmentant. Tout ne se borna pas à l'assistance aux exercices religieux, un grand nombre de retardataires s'approchèrent des sacrements et réalisèrent ainsi les vœux les plus ardents de leur Missionnaire. Le Curé de Boran, entièrement rendu à la santé, est venu à la tête d'un nombre considérable de ses paroissiens vénérer les reliques de saint Louis.

Ces reliques que l'on conserve à Royaumont avaient été remises à notre vénéré fondateur par le R. P. D'HALLUIN. C'est des ossements que nous possédons qu'ont été détachées les parcelles vénérées à Paris dans les églises de Saint-Louis d'Antin et de Saint-Germain l'Auxerrois. En 1857, sur la demande réitérée de plusieurs notables habitants de Lille, Mgr DE MAZENOD envoya une parcelle de ces reliques à M. l'abbé de Marbaix, directeur de la chapelle provisoire de N.-D. de la Treille, pour être déposée dans la crypte de la basilique. Saint Louis avait fait plusieurs fois le pèlerinage de N.-D. de la Treille. Notre fondateur figure parmi les insignes bienfaiteurs de cette église.

Plusieurs sermons de circonstance ont été prêchés par les Pères de Royaumont dans les paroisses environnantes, entre autres, à Gouvieux et à Coye, qui appartiennent au diocèse de Beauvais.

Royaumont a reçu la visite de plusieurs personnages, et sa réputation, bien loin de diminuer, n'a fait que grandir.

La fête de saint Louis, en 1866, a été célébrée avec une grande solennité, en présence et avec le concours de plus de trente Frères de la doctrine chrétienne. Le R. P. Gay, mariste, aumônier des Frères, fit le panégyrique de saint Louis devant un nombreux auditoire.

Pendant le cours de cette année, le P. D'HALLUIN a prêché les exercices de l'Adoration perpétuelle à Asnières, et plusieurs sermons de circonstance, à Viarmes et à Champlâtreux, dans le diocèse de Versailles. Avec une augmentation de personnel, cette résidence pourra exercer fructueusement le ministère des Missions spécialement confié à notre famille.

XI. — MAISON DE PARIS.

On connaît le genre des travaux auxquels se livrent les Pères qui habitent la maison générale. Contentons-nous de constater que leurs fatigues ne demeurent point sans résultats. Le bien se fait de plus en plus; l'affluence des fidèles est nombreuse, et plusieurs fois, pendant les stations du Carême et du mois de Marie, l'espace a manqué. Laissons dans le secret de Dieu les œuvres de grâce et de miséricorde qu'il veut bien opérer par le ministère de nos Pères.

Paris, 2 septembre 1867.

(*La fin au prochain numéro.*)

VARIÉTÉS.

I. — LES FÊTES DU CENTÉNAIRE, A ROME.

Nous ne voulons point reproduire ici les scènes magnifiques qui se sont déroulées à Rome à la fin du mois de juin 1867. Les feuilles publiques les ont racontées avec les détails les plus complets et les plus intéressants. L'histoire en conservera le souvenir, et les fêtes du dix-huitième Centénaire du martyre de saint Pierre et de saint Paul prendront place parmi les faits qui illustrent le plus l'Église catholique.

Notre modeste rôle de chroniqueur nous impose l'obligation de recueillir les noms de ceux des nôtres qui ont eu le bonheur d'assister à ces imposantes solennités. Notre petite famille avait ses représentants auprès du tombeau des saints Apôtres, auprès du Vicaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et les prières qu'ils ont adressées aux Saints si glorieusement canonisés l'ont été au nom de toute la Congrégation. C'est aussi pour la Congrégation tout entière qu'ils ont sollicité et obtenu de l'auguste Pie IX une bénédiction apostolique et paternelle dont tous nos Frères apprécieront le prix.

Les membres de la Congrégation présents à Rome au moment des fêtes de la Canonisation et du Centénaire étaient : Mgr Guibert, archevêque de Tours; Mgr Guigues, évêque d'Ottawa; Mgr Taché, évêque de Saint-Boniface; Mgr Séméria, évêque d'Olympia *in partibus,* vicaire apostolique de Jaffna; Mgr Grandin, évêque de Satala *in partibus*, coadjuteur de Mgr Taché; le R. P. Tamburini, procureur général de la Congrégation auprès du Saint-Siége; le R. P. Balain, supérieur du grand séminaire de Fréjus, qui accompagnait Mgr l'évêque de Fréjus; le R. P. Bonjean, député du Vicariat de Ceylan

au Chapitre Général ; et le R. P. Roux (Victor) qui achevait sa deuxième année d'études à Rome.

Recueillons les impressions d'un témoin des fêtes de Rome : Mgr l'archevêque de Tours nous dira les sublimes leçons qu'elles offrent à tout cœur catholique :

« Toutes les institutions humaines sont bien vite usées par le temps et font place à d'autres institutions, qui tomberont à leur tour. C'est le sort de toutes les choses qui viennent de l'homme : il y attache le cachet de sa propre faiblesse et de sa mobilité. Il n'y a que la vérité qui dure, parce qu'elle vient de Dieu et qu'elle est, comme lui, éternelle.

« Dans les fêtes qui ont accompagné la célébration dix-huit fois séculaire du martyre de saint Pierre, ce qui apparaissait avec éclat et devait frapper tous les yeux, c'est la perpétuelle durée de l'Église à laquelle nous, catholiques, avons l'honneur d'appartenir. Depuis le supplice de Pierre sur le mont Janicule, que de princes, que de dynasties, que d'empires ont passé ! Qui se souvient aujourd'hui de tout ce qui se faisait avec grand bruit dans le monde quand l'obscur pêcheur de Galilée, devenu pêcheur d'hommes, fut crucifié par ordre de Néron ? A partir de ce jour, Pierre a eu des autels : il est invoqué partout où il y a des hommes ; son nom est connu des savants comme des ignorants, et les institutions fondées sur *cette pierre* ont survécu au naufrage de cent royaumes. Le catholicisme fleurit sur le tombeau de tous ceux qui voulaient sa ruine : ses dogmes sont prêchés comme ils l'étaient par les apôtres, et notre foi, toujours ancienne et toujours nouvelle, est encore la foi des premiers fidèles. Cette perpétuité des institutions chrétiennes, au milieu de tant d'ennemis ardents à les combattre, ne proclame-t-elle pas la divine origine de l'Église ? On ne triomphe pas de toutes les puissances et de toutes les perversités de la terre quand on n'est pas la vérité. On peut même ajouter que cette implacable aversion contre nos croyances est un frappant témoignage en leur faveur, et c'est avec raison qu'un philosophe chrétien, au commencement de ce siècle, a pu dire qu'il n'est pas donné à l'erreur d'inspirer tant de haine. Le dix-huitième centé-

naire nous a trouvés fidèles à la même doctrine, vainqueurs des mêmes attaques, à genoux devant les mêmes autels et le cœur rempli des mêmes espérances. Après dix-huit siècles, Pie IX, notre grand pape, parle encore par la bouche de Pierre, et la barque impérissable dont il est le pilote continue sa marche sur les flots du temps.

« Si la fête en l'honneur du crucifié du mont Janicule nous a fait voir la perpétuité de notre foi, les cinq cents évêques rangés autour du Pasteur suprême en ont fait resplendir l'unité. De vénérables collègues, dont nous sentions le cœur d'apôtres sans connaître leur langue, étaient arrivés des pays les plus lointains, plusieurs des extrémités du globe. Ils avaient traversé les océans pour se rendre au lieu que la Providence a marqué pour être le centre du catholicisme. Les contrées qu'ils représentaient sont les plus diverses qu'on puisse imaginer par les climats, par les mœurs, par les lois et les formes du gouvernement. En entrant dans la ville sainte, tous ces évêques se sont retrouvés dans la patrie de leur foi, et Jésus-Christ, notre maître, s'est montré vivant à leurs yeux dans la personne de son vicaire. A Rome, nous avons vu comme une représentation de la grande famille humaine, et cette représentation, où éclataient tant de lumières et de vertus, ne formait qu'un cœur et qu'une âme par l'unité des croyances, de l'amour et de l'enseignement. Tous ces pasteurs réunis autour de celui qui a reçu la mission de paître les brebis et les agneaux, adoraient le même Christ, récitaient le même symbole, pratiquaient les mêmes commandements, soutenaient les mêmes combats, et chantaient les mêmes prières. Spectacle vraiment admirable, qui ne se voit que dans l'Église de Dieu!

« Que trouve-t-on en effet, en dehors de nos rangs, à côté de cette magnifique et consolante unité? Le désaccord et la contradiction sur toutes choses, des opinions qui se combattent, des systèmes qui se détruisent et se succèdent sans fin. Hors du catholicisme, vous ne découvrirez pas trois hommes qui s'entendent parfaitement sur une question de religion ou de morale, sur Dieu, sur l'âme, sur la destinée

de l'homme : la confusion des doctrines et l'anarchie des esprits forment le caractère distinctif de ce qu'on appelle le progrès contemporain ; et si, dans cette complète déroute des intelligences, nous arrêtions nos regards sur nos frères séparés, nous pourrions vous signaler des divisions parvenues à leurs dernières limites et toutes les conséquences de ce libre examen qui n'est plus que le triste privilége de ne rien croire. O sainte unité de l'Église catholique ! en vous retrouvant à Rome dans toute votre gloire, nous avons mieux compris la vérité dont vous êtes la marque sublime, et nous avons mieux senti la force indestructible de notre foi. O sainte unité ! d'ineffables joies sont réservées à ceux qui ne se séparent pas de toi, et ceux qui t'abandonnent sont punis dès ce monde par les tourments du doute, par les défaillances du cœur et les égarements de la pensée.

« Cette belle et féconde unité produit des fruits qui lui sont propres et qui, sans elle, ne seraient pas connus sur cette terre : à elle seule il a été donné de faire germer des vertus surhumaines. Elle a enfanté des saints qui ont étonné l'univers : les siècles ne l'épuisent pas ; la sainteté, cette fleur immortelle de la vraie foi, n'a pas cessé de croître dans le champ de l'Église, et Rome, dans les fêtes récentes, a pu la montrer encore à l'univers. Les héros qui ont été élevés aux honneurs du culte public sont de nouveaux et puissants amis, auxquels désormais notre prière pourra s'adresser. Vous le dirai-je, nos très-chers Frères ? au moment où, dans la basilique de Saint-Pierre, la parole décisive du Pape était prononcée, il me semblait entrevoir dans les cieux ces nouveaux saints revêtus de la lumière divine, et, me prosternant en esprit devant leur gloire, je leur demandais de vous bénir et de me bénir avec vous.

« Ravissants tableaux qui ont ému toutes les âmes pures et élevées ! Nobles et saintes assemblées dont la majesté imposait à tous le respect ! Chants sacrés, doux et affectueux entretiens entre le père de famille et les enfants ! Auguste sacrifice célébré par le Vicaire du Christ, dans le plus beau temple du monde, sur le tombeau où repose depuis tant de

siècles le corps du Prince des Apôtres! Votre souvenir restera ineffaçable dans le cœur de tous ceux qui ont été les heureux témoins de ces incomparables solennités. »

II. — LE CHAPITRE-GÉNÉRAL DE 1867.

Le 5 août 1867, jour fixé par les lettres de convocation, s'est ouvert dans notre maison du Sacré-Cœur, à Autun, le onzième Chapitre général de la Congrégation. La messe du Saint-Esprit a été célébrée par Mgr l'Archevêque de Tours, en présence de toute la communauté et de tous les membres du Chapitre.

La première séance a eu lieu immédiatement après dans la vaste et belle salle de la Bibliothèque. L'assemblée se composait de vingt-cinq membres. En voici les noms et les titres: le T.-R. P. Supérieur général; le R. P. TEMPIER, premier assistant général; le R. P. VANDENBERGHE, deuxième assistant et secrétaire général de l'Institut, délégué des vicariats de la Rivière-Rouge et de Mackensie; le R. P. SOULERIN, troisième assistant; le R. P. LAGIER, quatrième assistant; le R. P. SARDOU, procureur général;

Mgr GUIBERT, archevêque de Tours, convoqué nommément; Mgr GUIGUES, évêque d'Ottawa, convoqué nommément; Mgr TACHÉ, évêque de Saint-Boniface, Vicaire des Missions de la Rivière-Rouge; Mgr SÉMÉRIA, évêque d'Olympia *in partibus*, Vicaire apostolique de Jaffna, et Vicaire des Missions de Ceylan; Mgr GRANDIN, évêque de Satala *in partibus*, coadjuteur de Mgr TACHÉ, convoqué nommément;

Le R. P. BERMOND, Provincial du Midi; le R. P. BURFIN, Provincial du Nord; le R. P. COOKE, Provincial des Iles-Britanniques; le R. P. TABARET, Provincial du Canada; le R. P. GAUDET, Pro-Vicaire du Texas et du Mexique;

Le R. P. AUBERT, supérieur de la maison de Notre-Dame de Lumières, délégué de la province du Canada; le R. P. TAMBURINI, Procureur de la Congrégation à Rome, convoqué nommément; le R. P. REY (Achille), délégué du Pro-Vicariat du Texas; le R. P. ROULLET, maître des novices et

délégué de la province du Midi; le R. P. Soullier, supérieur de la résidence de Bordeaux, Pro-Directeur général de la Sainte-Famille, convoqué nommément; le R. P. Jolivet, supérieur de la maison de Liverpool, délégué de la Province Britannique; le R. P. Balain, supérieur du grand séminaire de Fréjus, délégué du Vicariat du Pacifique; le R. P. Bonjean, délégué du Vicariat de Ceylan; le R. P. Zabel, supérieur de la maison de Nancy, maître des novices et délégué de la province du Nord.

Mgr d'Herbomez, évêque de Mélitopolis *in partibus*, Vicaire apostolique de la Colombie Britannique, et Vicaire des Missions du Pacifique; Mgr Faraud, évêqué d'Anemour *in partibus*, Vicaire apostolique d'Athabaskaw et de Mackensie, et Vicaire des Missions de la rivière Mackensie, s'étaient excusés de ne pouvoir assister en personne au Chapitre général.

Mgr Allard, évêque de Samarie *in partibus*, Vicaire apostolique et Vicaire des Missions de Natal, n'avait pu se rendre au Chapitre · les lettres qui auraient fait connaître le nom du délégué de ce vicariat ne sont point arrivées.

Nous renonçons à décrire l'aspect qu'offrait cette assemblée, où siégeaient les représentants de la Congrégation tout entière. Les délibérations ont été longues et elles ont revêtu le caractère que devait leur donner la gravité des sujets sur lesquels elles s'exerçaient. Afin de procéder avec plus de maturité encore à l'examen des questions, le Chapitre s'est partagé en quatre commissions qui se réunissaient chaque jour séparément sous la présidence d'un de ses membres : un secrétaire et un rapporteur devaient être les intermédiaires entre la commission et le Chapitre général. Cette manière de procéder, en imprimant aux travaux une plus grande activité, donnait en même temps toute facilité pour examiner à fond les plus petits détails. Toutes les propositions subissaient ainsi un double examen avant de recevoir la sanction définitive.

Les commissions se réunissaient dans la matinée ; leurs séances duraient de huit heures et demie à onze heures. Le soir, de deux heures et demie à six heures, avaient lieu les

séances générales. Ces séances se sont tenues matin et soir, dès que les commissions ont eu terminé leurs travaux.

Commencé le 5 août, le Chapitre s'est prolongé jusqu'au 17 : il a eu seize séances générales et les commissions se sont réunies sept fois. Aucun Chapitre n'avait eu une si longue durée.

La séance du 17, au soir, a été consacrée à l'élection des Assistants Généraux et du Procureur Général.

Le R. P. Tempier, qui avait demandé, vu son grand âge, à ne plus faire partie de l'administration, a été nommé, d'une voix unanime, premier Assistant Général honoraire, avec toutes les prérogatives attachées à ce titre.

Le Chapitre a ensuite élu pour Assistants Généraux les R. P. Soullier, Aubert, Jolivet et Martinet : le R. P. Martinet a été nommé Secrétaire général, et le R. P. Sardou a été élu Procureur général de la Congrégation.

Le lendemain, 18 août 1867, les membres du Chapitre, qui avaient reçu plusieurs fois de la part de Mgr l'Evêque d'Autun les preuves les plus sensibles de sa bienveillance et de sa bonté, virent avec bonheur Monseigneur s'asseoir à notre modeste table : c'étaient les agapes de la joie et de la tristesse en même temps, car l'heure de la séparation allait sonner. Dès le soir même, plusieurs membres s'éloignaient d'Autun... Tous conserveront un souvenir impérissable de l'hospitalité si gracieuse de Mgr de Marguerye, des grands travaux auxquels ils ont pris part et des jours passés auprès de nos Pères et Frères du scolasticat, à l'ombre de la maison du Sacré-Cœur, au milieu des communications et des consolations de la vie de famille.

III. — Faits divers.

Le passage de NN. SS. les Vicaires de Missions devait nécessairement entraîner le départ de plusieurs Missionnaires. On réclame des renforts de tous côtés. La Congrégation enverra cette année un nombre considérable de ses enfants.

Dès le mois de juin, la Province Britannique avait reçu trois des scolastiques ordonnés le 30 mai : les Pères Hunt, O'Donnel et Mac Linden étaient revenus dans l'île des Saints. Malheureusement, le dernier vient de succomber à la fatigue qu'il éprouvait depuis plusieurs années, et que les soins les plus dévoués n'avaient pu faire disparaître.

Mgr Taché conduira du Canada à la Rivière-Rouge quatre Pères, dont deux destinés à son Vicariat : ce sont les Pères Légeard et Decorby, et deux au Vicariat de Mackensie, les Pères Laity et de Krangué.

Le R. P. Vandenberghe, nommé provincial du Canada, emmène avec lui le R. P. Le Moine et deux Frères scolastiques irlandais, les Frères O'Riordan et Mac Kernan.

Nous donnerons plus tard les noms des Missionnaires qui doivent accompagner dans leurs Vicariats le R. P. Gaudet, Vicaire du Texas; Mgr Séméria, Vicaire des Missions de Ceylan, et Mgr Grandin, que l'incendie de la Mission de l'Ile à la Crosse oblige de rester quelque temps encore en France, afin de recueillir les ressources nécessaires pour rétablir et réorganiser cette Mission.

— Mgr Guigues, évêque d'Ottawa, après avoir fait un pèlerinage à Paray-le-Monial, visité Bordeaux, et s'être arrêté au tombeau de saint Martin, à Tours, a quitté Paris avec Mgr Taché, évêque de Saint-Boniface, le 2 septembre, pour aller s'embarquer à Liverpool le 5 du même mois.

— C'est le 12 que s'embarquent au Havre les Missionnaires envoyés au Canada et à la Rivière-Rouge. Que Dieu protége leur traversée, et que l'Etoile de la mer brille toujours sur leur tête et apaise les vents et les flots!

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 24. — Décembre 1867.

MISSIONS DE MACKENZIE.

SUITE DE LA LETTRE DU R. P. E. PETITOT.

En traversant le désert dont je viens de parler, j'eus beaucoup à souffrir de la chaleur. L'ardeur du soleil, qui dardait d'aplomb ses feux sur nos têtes, jointe à la réfraction de la neige, me brûla le visage et les mains de telle sorte que ma peau était sèche et cuisante comme si elle avait été cautérisée avec un fer rouge. Pour obvier à cet inconvénient, les sauvages eurent plus d'esprit que moi : au lieu de se frotter le visage avec de la neige, comme je le faisais à toute heure, ils prirent dans leur sac des os d'orignal ; puis, ils en retirèrent la moelle, avec laquelle ils se frottèrent la figure, les mains et même la poitrine et les épaules. Assouplie par la graisse, la peau est ainsi préservée de la cautérisation des feux du soleil.

Du lac Faraud, nous pénétrâmes dans une belle forêt de

bouleaux et de trembles où je trouvai cinq familles de Litchanzé campées et attendant la débâcle de la rivière pour se rendre au fort Raë. Je ne m'arrêtai parmi elles que pour baptiser un vieillard septuagénaire et cinq enfants, et entendre la confession de tous ces bons sauvages. Lorsque la fraicheur de la nuit eut affermi les sentiers en durcissant la surface de la neige, nous reprimes notre marche et traversâmes le lac Kia-go-t^e-ié (lac aux Lièvres blancs), auquel je donnai le nom de M. Hardisty, officier en charge du district de la rivière Mackenzie. Ce lac, qui paraît mesurer sept à huit lieues dans sa plus grande largeur, est bordé de montagnes feldspathiques, qui bordent aussi des îlots au milieu de ses eaux. La rivière Grandin, qui le traverse, vient du nord-est, probablement du lac Point. Nous la quittâmes pour faire un long portage à travers les terres, le plus long que j'aie encore vu dans le pays. Je l'appelai portage Vandenberghe. Il ne se compose que de bourbiers, de lagunes et de collines brûlées ; à l'exception de la partie septentrionale où abonde le pin de Banks, appelé à tort cyprès par les gens du pays, tout le reste a été dévasté par le feu et ne présente qu'un spectacle désolant ; mais on est bien dédommagé lorsqu'on arrive au bout du portage par la vue des lacs aux Montagnes (Kfwé-tcha-t^e-ié) et aux Ecureuils (Glié-t^e-ié), dont les nappes resplendissantes, parsemées d'îlots rocailleux, entourent le portage au nord et à l'est. Ces lacs communiquent entre eux par un petit chenal et n'en font qu'un seul en apparence. Je les ai inscrits sous le nom de Mgr Taché. Outre ces lacs et celui des Cabanes (Koun-é-Kra-t^e-ié), auquel j'ai donné le nom si cher de notre bien-aimé père défunt, Mgr de Mazenod, on traverse une chaîne de montagnes entièrement feldspathiques de forme mamelonnée, que coupent des gorges et des ravins profonds, où dorment de beaux petits lacs d'une eau extrêmement limpide.

Nous étions parvenus dans des sites très-pittoresques ; malheureusement, j'éprouvais une telle fatigue en les traversant, que je n'avais nul plaisir à leur vue. Les sauvages ne voyagent pas à l'instar des blancs, tant s'en faut. Leurs moindres journées, de ce temps-ci surtout, ne sont pas moins de qua-

torze heures de marche, et quelle marche ! quels chemins ! Nous ne sommes plus ici sur la vaste nappe du grand lac des Esclaves, qui offre ordinairement au voyageur une route unie et facile ; il nous faut grimper par des rampes étroites et glissantes, descendre des pentes abruptes, nous faufiler dans des gorges, à travers des bois épais, des sauleraies dont les branches nous fouettent constamment le visage. Et quelle est la nourriture qui nous soutient dans ces fatigues ? Pendant quatre jours, j'ai pu manger de la viande sèche et crue, mais au bout de ce temps, il ne me restait plus rien, mes sauvages avaient tout dévoré. Le matin de la cinquième journée, après avoir traversé les montagnes dont je viens de parler, le chef Satlé me donna une poignée de viande pilée et un morceau de graisse de renne. Le soir, je reçus la même portion, et ce fut tout ce que je pus prendre ce jour-là. Le lendemain, nous traversâmes le lac Sé-mi-t^{e}-ié, qui eût l'honneur de porter votre nom, mon bien-aimé père : le lac FABRE est le plus grand de tous les lacs que j'ai traversés dans ce voyage ; il mesure une bonne journée de marche et est complétement entouré de montagnes. Sa position est par le 64°,40′ latitude nord et le 115°,45′ longitude ouest. Il est borné au sud par une chaîne de montagnes qui court de l'ouest à l'est sous le 64°,20′ latitude nord, et qui est connue des sauvages sous les noms de T^{e}-ettat-ra-t^{e}-ié-Kfive, de Weyé-Indi et de Noué-adlin-Kfive. Je leur ai donné le nom de Mont-l'Osier, en souvenir de mon berceau dans la vie religieuse. Elles sont marquées sur la carte d'Arrowsmith. Toutes les eaux des lacs que j'ai nommés jusqu'ici se déversent dans le lac des Esclaves. Mais au delà de ces montagnes, les lacs, y compris le lac Fabre, se déversent les uns dans les autres jusqu'au grand lac d'Ours. La rivière Séra-Nélin, qui sort du lac Sémi-t^{e}-ié, est le trait d'union qui remplit cet office. Elle portera désormais le nom du vénérable Père TEMPIER, au bon souvenir duquel je me rappelle. Autant que j'ai pu en juger par sa direction générale, cette rivière doit se jeter dans la baie Mac-Davish, qui forme la pointe sud-est du grand lac d'Ours.

C'est sur le lac Fabre et au pied des montagnes Sémi-t^{e}-ié-

Kfive que les diverses peuplades des Trakivel-Ottinés auraient dû se trouver réunies, d'après nos arrangements; mais je fus déçu dans mon attente : nous marchâmes jusqu'au soir sans que la moindre trace de fumée vînt trahir la présence de l'homme dans ces déserts. Cependant, un peu avant le coucher du soleil, un sauvage de ma bande indiqua du doigt une île basse qui se trouvait vers notre droite en s'écriant : « Fènè ! (des hommes !) » Nous changeâmes de route pour nous diriger vers le point désigné. Nous y trouvâmes, en effet, quatorze Indiens en costume de chasse, mais sans femmes ni enfants. Ils n'étaient venus là que pour m'annoncer qu'il était impossible de réunir toute la tribu en ce lieu à cause de la difficulté qu'aurait présentée le transport des canots, situés deux jours plus loin, vers le nord; que je devais donc me rendre au camp le plus éloigné, où tout le monde me rejoindrait. Il n'y avait pas de milieu à prendre, et nous continuâmes notre route, mais cette fois complètement à jeun; toute notre confiance, après Dieu, était dans le canon de nos fusils. Cependant, ce soir-là encore, je pus me nourrir d'un bout de chandelle ; ce fut le dernier morceau que je mangeai jusqu'au camp des sauvages, et la faim m'y faisait prendre tant de plaisir, que je suçais cette graisse nauséabonde avec toute la délectation qu'aurait pu y apporter un Cosaque. Quant à mes sauvages, habitués à demeurer cinq à six jours sans manger, ils ne s'apercevaient pas du jeûne. Nous campâmes sur les bords du lac des Lacets à Lièvre (Ka-mi-t*-iè), qui est situé aux environs du 64° degré latitude nord et du 116° degré longitude ouest. Sa surface éclatante se déroulait devant nous sous les feux du soleil couchant, surmontée de brumes bleuâtres qui formèrent bientôt à l'astre un voile diaphane, dont il s'entoura mystérieusement. Elles nous cachèrent en s'élevant les chutes qui déversent à l'ouest les eaux du lac Fabre ; mais en face de nous s'élevait la haute silhouette du mont Ke-ettas, revêtu de neige et assis mi-partie dans la neige et mi-partie sur la masse noire des forêts ; à ses pieds se pressaient une myriade d'îlots de verdure qui coupent le lac en tous sens, semblables à ces bouquets d'arbres

qui se montrent au-dessus d'une campagne inondée. Ce lac était trop gracieux, trop poétique pour ne pas mériter le nom du bien-aimé P. A. Rey, qu'il porte aujourd'hui.

« Patience encore jusqu'à midi, et tu pourras manger des langues de caribou à ton aise, me disaient mes conducteurs, lorsque nous quittâmes le campement. Au pied de la montagne, nous allons trouver bien du monde. » Hélas ! ils avaient compté sans l'hôte. A midi, nous atteignîmes le mont K^eé-ettas, qui forme un cap élevé dans le lac ; et de sauvages, point ! Cependant nous étions harassés de fatigue et épuisés par la faim. Presque tous mes Indiens souffraient du mal de raquettes, et je ressentais moi-même ce mal au cou-de-pied gauche, de telle sorte que je ne pouvais marcher qu'avec peine d'une seule raquette. Nos chiens, qui, depuis le départ du fort, c'est-à-dire depuis sept jours, n'avaient eu pour toute pâture que quelques morceaux de parchemin passés à la flamme, ressemblaient à des ombres. Nous nous assîmes tristement sur un îlot, et sondâmes du regard les baies profondes qui s'ouvraient tout autour de nous ; mais rien ne vint trahir la présence de l'homme ; seulement, sur le rivage opposé, l'œil d'aigle de mes compagnons distingua les restes d'un campement déjà vieux, au milieu duquel se montrait une petite palissade surmontée d'une croix et d'un petit drapeau rouge. Nul doute : un sauvage avait été enseveli dans ce lieu, et la présence du tombeau avait déterminé la peuplade à émigrer plus loin. Il fallut donc nous résigner à marcher encore sans savoir où aboutiraient nos pas, mais je dus signifier à mes compagnons qu'étant presque à jeun depuis trois jours, et complétement à jeun depuis la veille, je n'avais plus la force de marcher, qu'il fallait que je me fisse traîner par leurs chiens. Ce disant, je montai dans un traîneau, et malgré la faiblesse des chiens, je n'en descendis plus de la journée.

Après avoir traversé le lac, nous franchîmes encore un long portage à travers bois ; nous nous trouvâmes en face d'un autre lac nommé T^c-Araka-t^c-ié ; c'était le onzième lac un peu important que je découvrais depuis le fort Raë, sans compter une infinité de lagunes et de petits lacs. Comme tous

ceux qui avaient précédé, l'aspect en était riant et animé par de nombreux ilots de rochers couronnés de sapins ; mais impossible d'y découvrir un panache de fumée ou seulement une piste humaine. Nous allions nous enfoncer dans une baie qui se montrait à notre droite, lorsque l'empreinte qu'un caribou (renne) avait laissée dans la neige attira l'attention des sauvages. Ils la suivirent et tombèrent enfin sur des pistes d'homme. Nous étions sauvés. Quelque temps après, leurs narines se dilatent, ils ont humé l'odeur de la fumée et celle de leurs compatriotes, bien que, pour mon odorat ni pour mes yeux, il n'y eût encore rien de sensible. Puis, sans que l'on vît encore personne, ils se mettent à pousser des cris et à tirer force coups de fusil. L'instant d'après, des détonations prolongées répondaient à nos saluts ; nous arrivions au milieu des sauvages réunis. Ma joie était si grande que je riais comme un enfant ; j'étais si faible d'avoir si grand'faim ! Aussitôt, m'agenouillant sur mon traîneau, je remerciai par un *Sub Tuum* la Très-Sainte Vierge de l'heureuse issue de mon voyage, long et pénible, et je récitai l'*Angele Dei* pour saluer les Anges Gardiens de la tribu ; puis je chaussai mes raquettes et me mis en marche pour ne pas arriver comme un impotent.

Sur un îlot du lac T^{e}-Araka-t^{e}ió, toute la peuplade était réunie comme une fourmilière immense et grouillante ; de longues files de sauvages descendaient du rocher pour venir au-devant de moi ; les petits enfants, curieux de voir le Priant dont on leur avait parlé, se hâtaient les premiers. Mais la plupart reculaient d'effroi à mon approche et retiraient la main que je voulais leur prendre ; cependant plusieurs manifestaient leur joie de me voir et s'en allaient tout fiers du cas que j'avais fait d'eux. Arrivé sur l'île, ma personne fut littéralement prise d'assaut ; c'était à qui me secouerait la main le plus fort. Des *marci !* sans nombre sortaient de toutes les bouches ; chacun s'inclinait devant votre indigne fils, lui prenait la main, la baisait, puis faisait un grand signe de croix. J'étais ému de toutes ces marques de foi et de respect ; ces pauvres sauvages n'avaient jamais vu

de blanc ni de prêtre ! Vous pouvez imaginer facilement, mon bien-aimé Père, qu'après cette réception chaleureuse, je dus subir un examen minutieux de toute ma personne. On s'extasiait sur ma barbe rousse, sur mes lunettes, et sur tout mon costume, mais principalement sur ma croix. Chacun faisait tout haut ses réflexions sur mon compte, c'était un *tohu-bohu* à casser la tête. Je fis signe que je voulais parler, et aussitôt un vieillard corpulent, à la longue chevelure blanche, fit asseoir tout le monde dans la neige. Ce vieillard était le grand chef des T^c-akivel-of-t^c-iné ; il s'appelait Sa-naïndi. Je dis à mes sauvages que, sachant que mes enfants des bois réclamaient leur Père, afin de recevoir de lui l'*eau du bon Dieu* et d'embrasser sa prière, je n'avais pris garde ni à la distance ni aux difficultés de la route, que je m'étais empressé de venir à eux, mais qu'en retour de cela, j'étais en droit de trouver en eux la docilité à ma parole, la cessation complète des pratiques de l'*inkranzé*, ou médecine, et la fidélité aux commandements de Dieu. Tous témoignèrent par des *tanan!* répétés à satiété qu'ils étaient contents de mon discours, qu'ils étaient décidés à obéir à la parole du Puissant. Parmi cette peuplade si nombreuse, il n'y avait que trois néophytes, mais c'étaient les trois chefs, et ce nombre était suffisant pour assurer les bonnes dispositions de tous les autres.

Cependant, si chacun cherchait à rassasier sa curiosité en examinant ma personne, nul ne pensait à rassasier ma faim, qui devenait intolérable. Je dus exposer au vieux chef l'extrême besoin que j'avais d'un peu de nourriture ; j'en reçus pour toute réponse que la tribu entière, même les petits enfants, jeûnaient forcément depuis deux jours, mais que l'on attendait pour le lendemain l'arrivée de plusieurs jeunes gens qui avaient été envoyés, les uns à la chasse du caribou, les autres à la pêche du poisson blanc. Cette réponse si froide sembla redoubler ma faim : pour eux, habitués à passer plusieurs jours sans autre nourriture qu'un peu de lichen qu'ils ramassent sur les rochers (*tripe de roche ou thétsin*), ils me trouvaient l'estomac suffisamment lesté par le morceau de chandelle que j'avais mangé le matin de la veille. Beaucoup

d'enfants parmi ceux qui se trouvaient là n'en avaient pas mangé autant.

Après avoir conversé avec moi environ deux heures, exposés, sans feu, à une neige abondante, l'apathie des sauvages se réveilla; ils pensèrent qu'il était temps de préparer le campement, car j'avais rencontré la tribu en marche pour venir à ma rencontre, et le camp fut dressé sur une côte découverte, en face de l'îlot où avait eu lieu la jonction des deux bandes. Alors tout à coup, et comme une fourmilière où on aurait jeté un tison enflammé, cette horde échevelée se remua en masse; chacun courut à son traîneau et rattacha ses chiens; les petits enfants furent réintégrés, les uns dans un chaudron, les autres dans un sac, solidement attachés sur les traîneaux; les vieillards, les femmes et même les enfants susceptibles de marcher, rechaussèrent, comme les hommes, leurs gigantesques raquettes, et toute la tribu se mit en marche. C'était la première fois que je contemplais un pareil spectacle; aussi eut-il pour moi un charme tout particulier. Aussi loin que le regard pouvait atteindre, on aperçut bientôt sur le lac une longue file de traîneaux et de chiens, de femmes courbées sous de lourds fardeaux et d'hommes marchant allègrement avec leur fusil et un tambour; sur les côtés de cette singulière procession, les enfants et les jeunes gens gambadaient et se poursuivaient, tirant leurs flèches qu'ils ont sans cesse entre les mains ou conduisant leurs équipages. Et puis, c'étaient des cris, des bruits confus de voix, des imprécations contre les chiens, des clameurs jetées au vent, mêlés aux refrains monotones des chants d'*Oudri* et d'*Inkranzé*. Qu'était devenue ma petite personne au milieu de cette foule de sauvages? Eh bien, je faisais comme les autres, j'étais redevenu un simple mortel, traînant de nouveau mes raquettes et chassant devant moi mes coursiers, dont j'avais toutes les peines du monde à maîtriser l'humeur vagabonde surexcitée par la vue de leurs semblables.

Au milieu de ce mouvement, je pus m'apercevoir qu'il n'y avait pas que mes compagnons qui fussent décorés de croix, comme je l'avais déjà remarqué : tous, grands et petits,

jeunes et vieux, en étaient chamarrés. Les hommes portaient cette croix sur leur poitrine, sur leurs sacs à plomb et à tabac, sur leur bonnet et même sur leurs souliers ; les femmes avaient des croix brodées sur le dos, sur le fourreau de leurs couteaux ; les petits enfants la portaient sur une sorte de sac rempli de mousse qui leur sert de langes et de berceau ; bref, j'en ai vu jusque sur les traîneaux et sur les chiens. Ces croix étaient de la fabrique des sauvages, qui avaient, pour les faire, employé le plomb des balles et la garniture en cuivre de leurs fusils. Ces nouveaux croisés voulaient témoigner par là de leur foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de la pratique qu'ils comptaient faire de sa religion, qu'ils ne connaissaient encore que de nom.

Le lieu où le camp devait s'élever ayant été choisi, chacun se mit en mesure de construire sa hutte ou loge ; en moins d'un demi-quart d'heure, des perches étaient disposées en faisceaux que l'on recouvrait de peaux de caribou cousues ensemble. Quant à moi, nul n'y faisait attention ; j'étais là, assis dans la neige, grelottant de froid et faisant les dents longues. J'étais trop fatigué pour construire moi-même ma demeure et creuser dans la neige la fosse circulaire de quinze pieds de diamètre qui devait servir de plancher. A la fin, on s'aperçut de mon embarras, et l'un des chefs désigna quelques jeunes gens pour m'aider dans ce travail. Une heure après, j'étais assis dans une grande hutte telle que celles dont je viens de parler, mais beaucoup plus vaste parce qu'elle devait servir de chapelle. Cette rotonde est ouverte par le haut, afin de laisser une issue libre à la fumée qui s'échappe d'un foyer dont deux grosses pierres font tous les frais. Cette cheminée toute primitive a l'incomparable agrément de donner en même temps une libre entrée à la neige, à la pluie et au froid, de telle sorte aussi que j'ai le double avantage de dormir à la belle étoile sans sortir de ma maison, ce qu'il serait difficile de réaliser ailleurs qu'ici. Les tapis de pieds qui couvrent ce petit salon m'ont été fournis par les sapins-nains des environs ; ils me serviront en même temps de siége, de lit, de pupitre, de table et même d'assiette ; enfin,

un ados de neige rehausse ma maison, tant en dehors qu'en dedans, en guise de lambris, de telle sorte qu'elle ne ressemble pas mal à un amphithéâtre en miniature.

Ce même jour, j'ouvris les exercices de la Mission et je baptisai deux sauvages en danger de mort, dont l'un mourut le surlendemain. Ce ne fut qu'à neuf ou dix heures du soir que je pus faire un petit repas avec une queue de castor et quelques bribes de poisson. Mais, à partir du lendemain, il y eut de la viande en abondance dans le camp, à cause du passage des rennes, qui regagnaient les bords de la mer.

Le saint jour de la Pentecôte, je chantai la grand'messe, que je fis précéder d'un sermon en langue montagnaise. Il était curieux d'observer les mouvements de tête et les gestes de mon auditoire pendant que je prêchais. Chacune de mes phrases était accueillie par un *einh!* général, espèce de grognement qui est chez les sauvages le signe de l'approbation. Quand je leur exposai les mystères de notre sainte Religion, toute leur âme émerveillée passait dans leurs yeux, un sourire de satisfaction se peignait sur leurs lèvres, et ils se regardaient les uns les autres en faisant entendre ce petit claquement de langue particulier aux Irlandais, et qui, comme chez ces derniers, exprime l'étonnement et l'admiration. C'était alors à qui ferait le plus haut ses réflexions qu'ils se communiquaient entre eux, et ceux qui avaient déjà eu l'occasion d'entendre Mgr Grandin ou les RR. PP. Grollier, Eynard et Gascon, au fort Raë, constatant l'identité de ma parole avec celle de ces Missionnaires, appuyaient mon dire auprès de leurs compatriotes de tout le poids de leur autorité. Plus d'une fois, il me fallut interrompre mon discours pour imposer silence. Ces mêmes échanges de paroles ayant eu lieu aussi pendant la sainte messe, je dus les avertir que je m'abstiendrais de la célébrer devant eux si pareil fait se renouvelait. Une chose surtout les portait à parler durant le saint sacrifice; c'était la répétition du répons *Amen*; ce mot signifiant dans leur langue : *Qui est-ce? quel est-il?* ils ne pouvaient s'empêcher de rire quand je le chantais, s'imaginant que je leur faisais une interrogation.

A l'issue de la grand'messe, je procédai au baptême des enfants, et j'eus le bonheur d'en régénérer ce jour-là soixante en trois bandes différentes. A la fin de la cérémonie, j'étais si exténué par le jeûne, la fatigue du voyage et ces longs discours, que j'eus une extinction de voix complète. Les jours suivants, après l'arrivée de nouveaux sauvages, je fis encore quatre-vingt-dix-sept baptêmes d'enfants. En tout, cent cinquante-sept. Ce point important rempli, je me donnai tout entier aux adultes, leur prêchant deux fois par jour et faisant le catéchisme le reste du temps. A cette fin, je les réunissais au son de la clochette par bandes de douze ou quinze, et leur faisais répéter à satiété les réponses du petit catéchisme en leur langue, ainsi que l'Oraison Dominicale et la Salutation Angélique. Lorque j'avais fini avec une bande, je la congédiais et en convoquais une autre dont le tour ne revenait que le lendemain, et ainsi de suite. J'avais adopté ce mode d'enseignement pour obvier au tumulte qui accompagne immanquablement les grandes réunions, surtout chez les sauvages. D'ailleurs, ceux qui sortaient du catéchisme, en se répandant dans les loges, s'empressaient de répéter aux autres la leçon qu'ils avaient apprise, en comptant les syllabes sur les phalanges de leurs doigts, de telle sorte que ceux qui m'arrivaient après eux savaient déjà à moitié ce que j'allais leur enseigner. Il régna, durant tout le temps que je passai chez ces bons sauvages, une telle émulation pour la prière, que, de jour et de nuit, j'entendais toujours quelques-uns d'entre eux répéter leurs leçons ou leurs prières, tantôt en se servant de leurs doigts comme je l'ai déjà dit, tantôt en faisant des marques sur un morceau de bois ou des nœuds à une lanière, afin de fixer leur mémoire. Au bout de quinze jours, la plupart de ces bons Indiens étaient aussi instruits que beaucoup de chrétiens des Missions les plus anciennes, et, partant, capables de recevoir le saint Baptême, qu'ils demandaient à grands cris, et dont ils se montraient dignes par leur bonne conduite. Je dus alors confesser toute la peuplade et passer de longues journées sous la pluie, bien que je ne sortisse pas de ma loge ; car vous savez que ma maison, ouverte par le haut, recevait

l'ondée du ciel à pleine ouverture. Combien de fois je demeurai là, assis, les pieds dans l'eau, glacé et tremblant de tous mes membres! Mais ces souffrances ne me coûtaient rien; j'étais si heureux lorsque chaque matin, à l'issue du sermon, je pouvais réunir douze ou quinze adultes, leur conférer les sacrements de Baptême et de Mariage! J'en baptisai de cette façon quatre-vingt-cinq, et bénis l'union de trente-trois d'entre eux. Toutefois, je dus cesser de célébrer le saint sacrifice devant eux, parce que n'en connaissant pas la valeur, ils se permettaient d'y causer et d'y rire tout comme chez eux. Il faut bien avouer aussi que ma chapelle elle-même n'était pas un temple qui parlât bien haut de la majesté du grand Dieu qui daignait y descendre, et qu'elle ne différait presque pas de leurs pauvres demeures, alors surtout que, par suite de l'abondance qui régnait au camp, elle fut littéralement transformée en hutte de fumigation. C'eût été pour des blancs une chose très-curieuse, mais aussi très-peu respectueuse que de voir célébrer les saints mystères au milieu des aloyaux, des épaules et des langues de renne, suspendus tout autour de ma loge comme dans l'étal d'un boucher.

Si nos Indiens se montraient peu respectueux dans ces occasions, en revanche, ils étaient tout oreilles durant mes instructions et montraient de plus en plus de l'admiration pour ma chétive personne à cause de la variété des sujets que je leur prêchais et du logique enchaînement de nos Saints Mystères; mais je m'aperçus bien vite qu'ils se trompaient sur la source d'où je tenais toutes ces belles choses, car ils s'imaginaient tout bellement que mes rêves de la nuit précédente faisaient seuls le sujet de mes instructions et que le prêtre ne prêchait que les élucubrations nocturnes de son cerveau; aussi, tout en ajoutant pleinement foi à ma parole, sans se permettre jamais de la révoquer en doute, étaient-ils dans l'étonnement sur la prodigieuse fécondité du cerveau du priant blanc, sur la manière admirable dont ils croyaient que Dieu me révélait toutes choses. De là le surnom d'*Intranzétchôt* qu'ils me donnèrent et qui répond à celui de *grand médecin* ou plutôt de grande ombre, grande silhouette, et qui est chez eux l'équivalent de

grand sorcier. Pour expliquer ce titre, sans contredit très-glorieux chez nos sauvages, mais auquel je ne tenais nullement, comme on le pense bien, parce qu'il donnait du ministère du prêtre des idées tout à fait fausses, il faut que vous sachiez que, parmi les Indiens, ceux qui prétendent au titre d'Inkranzé ou sorcier, croient voir ou voient réellement en songe tout ce qu'ils veulent, et cela peut s'expliquer facilement par suite de la contention de leur esprit vers certain ordre de choses, et par l'effet de l'habitude. On pourrait donc comparer ces rêves creux aux idées fixes des monomanes ou aux songes des visionnaires; d'ailleurs, les rêves de ces sorciers sont le plus souvent de la même nature. Quoi qu'il en soit, la croyance aux songes est enracinée chez ce peuple comme elle l'est chez les Orientaux. C'est toujours l'Inkranzé qui est consulté dans les maladies, les famines, les projets de chasse, touchant l'arrivée des bateaux de la compagnie, et, à cette fin, il est prié de rêver; et l'Inkranzé de rêver et de trouver un remède aux maladies, un bon emplacement pour les chasses, un moyen d'accélérer les arrivages des barques. Mais tout n'en reste pas là; on ne peut s'empêcher de considérer avec effroi le joug de fer que Satan fait peser sur ces pauvres âmes qu'il gouverne à son gré. En effet, il n'est crime si horrible qui ne soit connu d'eux et auquel les sorciers ne prétendent se livrer dans leurs songes; les moralistes trouveraient à apprendre auprès de ces infortunés. Le dévergondage de l'imagination de ces pauvres sauvages, joint à leur amour naturel pour la religion, ou plutôt pour tout ce qui appartient à l'ordre surnaturel, devait infailliblement en conduire quelques-uns au mysticisme et à la folie, et c'est ce qui est arrivé. Oui, ces Indiens ignorants et encore catéchumènes, ont déjà vu s'élever parmi eux des Nicolas et des Marcion, qui, comme ces premiers fauteurs d'hérésies, n'écoutant que leur fol orgueil et ajoutant pleinement foi en des rêves bizarres et ridicules, se figurent être prêtres et inspirés de Dieu. Pareille chose s'est présentée chez les Loucheux du fort Mac-Pherson; mais là était un ministre qui s'est bien gardé de les contredire et de les condamner. Je ne pouvais en faire autant vis-à-vis de cinq illuminés,

quatre hommes et une vieille femme, que j'ai rencontrés parmi les Trakivel-Ottiné. Devant leurs compatriotes, ils avaient déjà émis le vœu que je les reconnusse comme prêtres ou *Déné-Yaltrié* et les autorisasse à continuer leurs farces sacriléges. L'un d'entre eux, moins mauvais que les autres, vint m'exposer sa doctrine que, disait-il, il tenait de Dieu même. Tout en conservant la croyance à la sainte Trinité, à Jésus-Christ, à la Sainte Vierge et aux Saints, il niait toutefois la Communion, la Messe, promettait trois cieux, suivant le degré de sainteté de chacun, un ciel noir pour le commun des Saints, un gris pour ceux d'une sainteté plus grande et un blanc pour ceux qui seraient admis à voir Dieu. Ces *Déné-Yaltrié* avaient remplacé nos cantiques par une sorte de chant monotone composé de deux syllabes qu'ils disaient avoir été révélées à un malade par le bon Dieu. Je n'en finirais pas si je voulais énumérer ici toutes les absurdités que ces gens à idées fixes avaient répandues et qui étaient accueillies sans l'ombre de doute par les sauvages. Je m'élevai fortement contre eux, leur refusant le baptême et les menaçant même de ne point prier pour eux s'ils n'abandonnaient leurs pratiques supertitieuses, ce qui est pour les sauvages la plus grande pénitence qu'on puisse leur infliger, tant ils ont foi en la prière du prêtre. Je défendis ensuite au reste de la nation de communiquer avec eux, s'ils persévéraient dans leur folie; en même temps je redressais leur esprit en leur expliquant tout ce qui a rapport au sacrement de l'Ordre et à la hiérarchie ecclésiastique.

Tout alla pour le mieux jusqu'au dimanche 22 mai; ce jour-là, après avoir baptisé dix-sept adultes et béni dix mariages, je fis rabattre les pans de ma loge et célébrai le Saint-Sacrifice devant les néophytes seulement; il n'en fallut pas davantage pour amener une scène pénible autant que ridicule. Les quatre illuminés rassemblèrent aussitôt la majorité de la tribu sur une colline qui dominait le camp où ils avaient dressé un *chounsh* ou loge d'Inkranzé; puis ils se permirent de renouveler leurs jongleries précédentes, disant que, puisque je ne voulais pas prier pour leur nation, ils sauraient bien se passer de moi. Averti par un de mes néophytes, je me

transportai sur les lieux après mon action de grâces, et j'aperçus tous les sauvages infidèles assis sur leurs talons devant la hutte dans laquelle se trouvaient les quatre Inkranzé. Ils chantaient en se balançant en avant et en arrière comme des idiots. En me voyant, ils se déconcertèrent et l'hésitation parut dans leurs yeux, mais ils ne cessèrent leur chant ridicule que lorsque je leur eus imposé silence en frappant dans mes mains. Je leur reprochai leur légèreté et l'oubli si prompt qu'ils faisaient de mes instructions, puis je leur ordonnai de se disperser immédiatement. Tous les Indiens s'apprêtaient à m'obéir, lorsque tout à coup le plus fanatique des jongleurs se leva rouge de colère et me dardant des regards étincelants : « Qui es-tu, toi, pour venir nous troubler? Tu ne vois pas Dieu comme tu l'avoues, tandis que je lui parle face à face. Nous n'avons que faire de toi ; puisses-tu ne baptiser personne ! — Eh bien, je vous prends au mot, lui répondis-je; désormais, je ne baptiserai aucun de ceux qui se trouvent ici présents, et puisque vous n'avez que faire de moi, je partirai dès demain ; mais en partant, je vous laisse entre les mains de Dieu, dont on ne se moque pas en vain. » Sur ce, je m'éloignai, mais la foule, terrifiée par ce peu de paroles, comme si la foudre fût tombée au milieu d'elle, se dispersa dans toutes les directions, et les quatre énergumènes restèrent seuls. Alors commencèrent des visites sans nombre. C'était à qui me ferait le plus de doléances et m'exprimerait le plus haut ses regrets. Les trois chefs vinrent l'un après l'autre pour me déterminer à demeurer, m'assurant que tout le monde désavouait les paroles fâcheuses que m'avait dites *Ekwi-takfwé*. Pendant deux jours, je fis l'inexorable et ne parus céder que lorsque je fus convaincu qu'ils étaient réellement contrits, et que résister plus longtemps serait les décourager ; mais je leur annonçai que, bien que je demeurasse au milieu d'eux, il n'y aurait point de baptême pour les soi-disant prêtres ainsi que pour les soixante Inkranzé ou jongleurs de tout sexe que comptait la tribu. Et voilà, mon bien-aimé père, la cause première de tant de misères que j'ai souffertes ensuite chez ces pauvres sauvages. Peu à peu, ils

ne reconnurent plus leur faute qu'ils taxaient de jeu, et me voyant toujours constant dans ma résolution, ils ne m'épargnèrent ni les avanies, ni les outrages en paroles. Hélas! mon Dieu, j'aime trop les sauvages et je n'ai pas encore un cœur d'apôtre assez grand pour supporter ces mauvais traitements sans y être sensible. Bien des fois, au milieu de mon isolement, si je n'avais pas eu pour consolation la divine Eucharistie et mon Bréviaire, j'aurais éclaté en sanglots. Que Dieu leur pardonne leur conduite; il m'est témoin que je n'avais en vue que leur bien en leur montrant un peu de fermeté. Mais, pauvres gens! il ne faut pas leur en vouloir, ce n'était ni l'indifférence, ni le mépris de la religion qui les poussait à me faire violence, c'était le grand désir qu'ils avaient du Saint Baptême et la crainte de mourir durant mon absence sans être munis de ce passe-port; car une sorte d'épidémie avait décimé une bonne partie de la tribu depuis l'automne précédent : quarante-quatre étaient morts et je venais d'enterrer le dernier.

Après le départ de la bande du lac Fabre (Sémi--ié), qui comptait trois des illuminés et la majorité des Inkranzé, je respirai plus librement; d'ailleurs, aux observations et aux remontrances inconvenantes et déplacées, j'avais pris le parti de ne plus répondre autre chose que ces paroles : « Je ne suis point un enfant; je suis le serviteur du puissant, je sais ce que j'ai à faire. » Ne pouvant me décider à baptiser les jongleurs que j'avais renvoyés à l'année suivante pour m'assurer de leurs dispositions, ils voulurent me renvoyer vers une peuplade que j'avais déjà visitée. Le chef Satlé vint me trouver : « Père, me dit-il, puisque tu en as fini avec nous pour le baptême, tu ferais bien d'aller plus loin. — Je n'ai pas d'ordre à recevoir de mon fils, lui répondis-je : il y a huit jours, je voulais partir, il m'en a empêché, et aujourd'hui il me renvoie : eh bien, je reste! » Tout finit là. Désormais, les Indiens ne me tracassèrent plus, et s'en référèrent complétement à moi pour le baptême. Je pus alors continuer mon catéchisme et préparer encore un bon nombre de vieillards et de jeunes gens bien disposés.

En somme, je crois qu'il n'est pas facile à un Missionnaire d'évangéliser nos Indiens chez eux; il est plus opportun de le faire à la Mission, parce qu'on y est à l'abri du caractère enfantin et tyrannique des sauvages. Ces pauvres gens, tout bons qu'ils sont, ne comprennent rien aux raisonnements, et quand, en conscience, on ne peut satisfaire leur impatience, ils vous distribuent l'injure sans plus de gêne et avec la même naïveté qu'ils vous faisaient des compliments. Je crois pouvoir assurer qu'un blanc, à moins que, comme les métis, il ne partageât, par son défaut d'éducation, la manière de voir et de juger des sauvages, ne pourrait vivre un an dans de telles fatigues et de telles peines. Cependant, au milieu des misères inévitables et sans nombre que j'ai éprouvées chez les Trakivel-Ottiné, je n'ai pas eu à déplorer en eux l'indifférence religieuse, qui m'aurait causé des peines bien autrement grandes. Il faut avouer que ces sauvages sont fortement touchés par la grâce, et qu'elle les travaille d'une manière d'autant plus admirable que, jusqu'à ces derniers temps, la défiance que le ministre résidant au fort Simpson avait réussi à répandre contre le baptême des catholiques avait éloigné de nous une grande partie de ces Indiens. Aujourd'hui, ces préventions erronées ont totalement disparu sans que nous ayons fait la moindre démarche en notre faveur. Les sauvages n'ont eu qu'à examiner la conduite de nos Pères et le bon ordre qui règne dans leurs réunions, pour se convaincre eux-mêmes que l'*iniquité avait menti*.

Ma seule distraction durant les quinze premiers jours que je passai au camp du lac Tra-raka-t^c-ié était d'assister à la chasse au renne ou caribou. Pour cela, je n'avais pas grand'peine, ma loge se trouvant placée sur un monticule d'où l'on domine une grande partie du lac. Lorsque le cri : *Ekwen ! ekwen !* (Rennes ! rennes !) retentissait à mon oreille, ce qui arrivait plus de dix fois par jour, je n'avais qu'a soulever un pan de la peau qui fermait la porte de ma demeure, et j'avais sous les yeux un spectacle bien émouvant pour un Européen, quand même il n'y aurait pas eu en lui de l'attrait pour la chasse. D'aussi loin que l'œil pouvait atteindre, on

voyait accourir de longues processions de caribous à la robe bai-brun et au poitrail de neige ; leurs longs bois ramés surmontaient toutes ces masses mouvantes, mais paisibles, puisqu'elles n'avaient pas encore humé l'odeur de l'homme. La blancheur éclatante du lac en était maculée comme d'une multitude de plaques noires qui se montraient au près et au loin. Toutes ces différentes bandes tantôt se réunissaient en un immense troupeau et tantôt se partageaient, trottant légèrement dans la neige fondue où elles enfonçaient jusqu'à mi-jambe. Tout à coup nos chasseurs se répandent sur la surface du lac et attaquent le troupeau cornu sur différents points. Au bruit des armes à feu, les caribous se débandent, mais les chasseurs poussent la note grave *hou !* qu'ils prolongent longtemps en criant dans leurs mains disposées en cornet, et les rennes curieux se retournent et fondent tête baissée sur les chasseurs. Ceux-ci tirent en face et les rennes se dispersent de nouveau. Toutes les fois que les sauvages recommencent leur cri, les caribous font le même manége, mais enfin, effrayés ou lassés, ils s'enfuient dans toutes les directions, les chiens se mettent à leur poursuite et le lac présente bientôt la scène la plus animée. Quelques-uns des nobles animaux, éperdus et ahuris, viennent se jeter d'eux-mêmes parmi les loges du camp, et passent à côté de nous prompts comme la flèche que leur décoche quelque enfant placé à l'affût.

Cependant le temps s'était considérablement adouci par suite du long séjour que le soleil faisait à l'horizon. La chaleur ayant fait fondre toute la neige autour de nous, les lambris de mon palais n'avaient pu résister à ces ardeurs d'un printemps soudain, quoique tardif, et avaient, en se changeant en belle eau de rivière, transformé ma maison à ciel ouvert en mare à canards, où je pataugeais, tout le long du jour, nu-pieds. Je passai trois nuits littéralement dans un bain à la glace, malgré les fascines de sapin que j'avais disposées sous mes couvertures ; mais le pire, c'est qu'il ne m'était plus possible de faire du feu, vu que fourneau et bois de chauffage se trouvaient submergés. La position n'était plus tenable. Aussi je changeai de campement et transportai ma demeure sur les hauteurs ; mais,

pour être bâtie sur le roc, elle n'était pas plus solide qu'une maison édifiée sur le sable, et, le vent aidant, durant la première nuit que j'y passai, elle se renversa sur mon dos.

Le caractère nomade et amoureux du changement de l'Indien le pousse sans cesse à promener ses pénates de côté et d'autre ; aussi, étant alors à leur merci, je dus partager les chances de leur fortune. Par suite de la fonte des neiges sur les lacs, la glace ayant beaucoup perdu de sa solidité sous les feux d'un soleil brûlant, il nous fallut émigrer à une journée au nord-est, sur le lac Klé-ri-t[e]-ié (lac vaseux), sur les bords duquel se trouvaient les pirogues que la tribu y avait déposées l'automne précédent. Ce fut le 30 mai que nous effectuâmes ce voyage, un des plus pénibles que j'aie encore faits. En cette saison, la glace, qui a tamisé trois pieds de neige, ne se compose plus que de fines aiguilles, parfaitement disjointes, mais si bien enchâssées les unes dans les autres, qu'elles forment un tout encore solide ; seulement, ce plancher mouvant opère sous les pas un mouvement inquiétant de hausse et de baisse continue. De plus, les algues d'eau douce et les conferves, obéissant à cette force renaissante du printemps répandue dans toute la nature, parviennent à percer, malgré la faiblesse de leur tige menue, une croûte de glace de plus de six pieds d'épaisseur, et y forment des trous par où elles viennent chercher la lumière, la chaleur et la vie. Ces trous s'agrandissent bien vite et se changent en gouffres où l'on trouverait immanquablement la mort, si l'on y tombait. C'est sur cette route plane, mais hérissée d'aspérités tranchantes, qu'il me fallait marcher avec mes petits brodequins sauvages ; vous pouvez imaginer, mon bien-aimé Père, la fatigue que je dus éprouver dans cette journée. Ajoutez à cela que j'avais à porter sur mes épaules tout mon bagage, montant environ à quarante livres anglaises. Dans cet équipage, nous traversâmes des montagnes pelées et arides, couvertes de cailloux qui roulaient sous nos pas, des marais fangeux, ou *maskey*, pleins d'une eau glaciale ou de cendres délayées où j'enfonçais jusqu'à mi-jambe, et où je perdis plusieurs fois l'équilibre sous ce poids inaccoutumé. Enfin, une montagne plus haute que

les autres me donna le coup de grâce. Je n'aurais pu aller plus loin ; heureusement, au pied du versant opposé s'étendait le lac vers lequel nous tendions et où les chiens purent traîner ma charge. D'ailleurs, je n'étais pas le plus à plaindre ; car j'apercevais autour de moi des vieillards des deux sexes courbés sous des poids énormes, des femmes qui, outre leur loge, leur *maskiman* de viande sèche, portaient encore leur marmot à califourchon sur leur cou, et surtout un pauvre enfant moribond suspendu dans une sorte de sac sur le dos de son vieux père.

Le soir, à la tombée de la nuit, nous arrivions sur une côte élevée formant presqu'île, où nous plantâmes notre tente. Ce lieu s'appelle Koun-Y-Manlay ou Esclave. C'était un beau spectacle que celui qui se déroulait sous nos yeux le lendemain, au lever du soleil. En face de nous s'élevait du sein du lac une montagne feldspathique en forme de bât, et qu'à cause de sa forme les sauvages nomment Kfive-Kané-ha. Je lui donnai le nom de mont Olivet. A droite, le lac est fermé par une chaîne de montagnes arides et affectant des poses grotesques, qui s'en vont donner la main aux monts Semi-trié-Kfive pour se relier au mont l'Osier. Le feldspath et les roches granitiques qui forment le noyau planétaire sont les seuls éléments que l'on aperçoive en elles ; la plupart sont entièrement dépourvues d'arbres, mais des lichens de toutes couleurs, des mousses et quelques bruyères revêtent ces masses dénudées ; l'œil qui serait choqué de leur monstrueuse encolure se repose encore agréablement sur une pelouse verdoyante. Autour de nous sont des bois verts de sapins et de bouleaux ; mais ces végétaux rabougris atteignent à peine sept ou huit pieds de haut, et ne sont pas plus gros que le poignet. Cependant, dans quelques bas-fonds, j'ai aperçu d'assez belles essences. Les montagnes dont je viens de parler servent comme de limite à la végétation de ces lieux. Par delà ne s'étendent que des steppes arides, une série de mamelons rocailleux où se rencontrent seulement des mousses et quelques pieds de thé du Labrador (*Ledum palustre*). Ce sont les terres dites Otrel-Mêné, dans les pays connus des Anglais sous le nom de Barren-

Grounds, vastes solitudes qui s'étendent jusqu'à la mer polaire, et qui nourrissent des troupeaux de rennes et d'aurochs ou bœufs musqués, ces agneaux que paît le bon Dieu. D'après les indications que me tracèrent les sauvages sur des écorces de bouleau, je pense que nous devions être par le 65°15′ latitude nord et le 116e degré longitude ouest de Greenwich, c'est-à-dire à deux jours de marche de la pointe sud-est du grand lac d'Ours, dont six lagunes, communiquant entre elles par la rivière Tempier ou Sera-Nélin, nous séparaient. Non loin de notre camp, à l'est des montagnes précitées, coulait la rivière de Cuivre ou Sa-dessé, qui sort du lac Aka-tc-ié (Point-Lake) et se jette dans la mer Glaciale. Les sauvages prétendaient que nous n'étions qu'à une journée et demie ou deux de marche de l'océan Glacial, et s'offraient même à m'y conduire ; c'est ce que j'écrivais dans le temps à Mgr Grandin. Par l'examen des cartes, j'ai pu me convaincre que les sauvages me trompaient ou se trompaient, et que j'étais encore aussi éloigné de la mer que du fort Raë, quoique, par le cours de la rivière de Cuivre, on pourrait peut-être faire le trajet en cinq jours. Si donc il est encore temps de relever cette erreur, il serait peut-être à désirer qu'on le fît à l'égard des *Annales de la Propagation de la Foi*, dans lesquelles Sa Grandeur voulait faire insérer la lettre que je lui avais écrite. La seule chose que je me plais à constater, c'est que du lac des Esclaves à la mer, il existe, par la rivière Coppermine, une voie plus courte que celle que suivirent Franklin et Back dans leur expédition de 1819-1821, et où l'infortuné Franklin faillit trouver dans ces affreux déserts la mort glorieuse, mais déplorable, qui l'attendait, trente ans plus tard, sur les côtes d'une île de la mer polaire.

Je clôturai la Mission des Trakivel-Ottiné au camp de Koun-Y-Manlay par la plantation d'une belle croix de vingt pieds de haut que mes Indiens travaillèrent eux-mêmes. Elle porte pour inscription ces mots : *Deo dicata anno Dom.* MDCCCLXIV die XXXI maii O. M. I., et s'élève sur les bords d'une petite rivière extrêmement pittoresque et entre les deux lacs Kleri-tc-ié et Kami-tc-ié, d'où on l'aperçoit de six lieues à la ronde.

A la suite de cette cérémonie, je changeai devant les sauvages le nom de Kleri-t^e-ié, que portait ce lac, en celui de Detchen-Ebranttay-t^e-aié, c'est-à-dire lac Sainte-Croix.

Enfin, le 2 juin, en dépit de la pluie qui était tombée la nuit précédente, je fis mes adieux à mes bons sauvages. Je devrais dire plutôt que je m'en arrachai, tant leur empressement autour de moi était grand, tant la manifestation de leur douleur était sensible. Non contents de me serrer la main une fois, ils y revenaient trois et quatre fois, m'accompagnant de leurs larmes, se recommandant à mes prières et me faisant promettre de revenir le printemps suivant. Pauvres gens! il n'a pas plu à Dieu que leurs vœux et les miens fussent exaucés : le printemps prochain ils ne recevront pas la visite du Missionnaire...

Notre-Dame de Bonne-Espérance, 11 novembre 1864.

Malgré les proportions considérables que ma lettre a déjà prises, je ne veux pas, mon Très-Révérend Père, vous laisser vous morfondre dans les déserts de la rivière Coppermine ; je vais donc vous ramener au grand lac des Esclaves et de là au fort Good-Hope.

Je partis de Koun-Y-Manlay avec deux sauvages, Tsédéti-a et Kfwalé, auxquels je m'en adjoignis plus tard un troisième nommé Ekyé-Kfwéné. Nous devions effectuer le voyage moitié à pied, sur les dernières glaces ou sur la terre, et moitié en canot d'écorce. A cette fin, outre ma chapelle et des vivres et leur sac, mes Indiens étaient encore chargés de trois canots effilés, de dix pieds de long. Avec cette charge, ils devaient marcher douze jours, tour à tour portant leur esquif ou portés par lui. Quant à moi, comme j'étais devenu leur chef, je n'étais chargé que du chaudron, d'un fusil et d'un tambour dont on m'avait fait cadeau. C'est en cet équipage embarrassant que nous reprimes le chemin du fort Raë. Tantôt nous traversions des sites sauvages, mais non dépourvus de beauté : c'étaient des bois de sapins embaumés, entre-coupés de masses

de syénite grise, d'orthose blanc de lait et de granit rose; tantôt nous glissions dans un dédale de petits lacs encore endormis sous leur revêtement de glaces, frayant un passage à notre esquif le long des terres où la chaleur avait fondu la glace ou diminué son épaisseur. Très-souvent il nous fallait traverser de petits chenaux que la glace avait abandonnés en partie; alors nous amenions vers le rivage un glaçon flottant et nous nous embarquions à tour de rôle, à l'instar des ours blancs, sur ces radeaux d'invention sauvage. Dans notre marche, nous donnions la chasse à des troupes de kankanwi ou canards esquimaux, beaux oiseaux au corps d'un noir d'ébène et à tête rouge. La nuit venue, nous campions au bord de l'eau, où nous jetions aux truites vertes du lac quelque hameçon, en os. En arrivant sur les bords du lac Fabre, nous le trouvâmes encore tout congelé; il nous fallut donc construire un traîneau pour y charger canots et bagages; puis, tandis que mes Indiens faisaient l'office de chevaux, je poussais par derrière avec ma pagaie. Mais c'est la traversée du lac Taché qui nous présenta le plus de peines et de dangers, à cause du peu de consistance des glaces. Nous ne nous hasardâmes à y monter qu'avec des précautions infinies; marchant sur des pagaies, des arcs et des perches que nous disposions tête-queue devant nous, au fur et à mesure que nous avancions; et cependant le poids de notre corps faisait tellement enfoncer la glace, que l'eau venait immédiatement nous mouiller les pieds, en filtrant à travers ce plancher ajouté. Nul doute que si le vent se fût levé durant notre traversée, c'en eût été fait de nous, mais Dieu nous protégea encore en cette occurrence.

Huit jours après notre départ, c'est-à-dire le 10 juin, nous atteignîmes la rivière Grandin, où mes sauvages voulurent laisser par écrit le récit de notre voyage à ceux de leurs compagnons qui devaient venir après nous. A cette fin, ils fendent un petit bouleau et écrivent sur l'aubier avec du charbon les événements les plus marquants à leur jugement; le tout est d'un laconisme de Gascon : « Depuis le départ, huit jours; sur le lac aux Cabanes la pluie est tombée, ici aussi... J'ai tué

huit canards, trois huards et fléché trois brochets; le Priant est bon marcheur. » Notre navigation sur la rivière Grandin est la partie la plus intéressante de mon voyage de retour. J'ai compté dans une seule journée vingt-trois cataractes ou chutes, dont quelques-unes, à l'eau haute, ont bien vingt pieds d'élévation. Je n'ai pu résister au plaisir d'en sauter cinq des moins dangereuses. La rapidité avec laquelle notre canot est alors emporté au milieu de ce dédale de pointes de rochers, où le conduit si sûrement la main de nos Peaux-Rouges, est vertigineuse; il ressaute et bondit comme une carpe, puis file sur une nappe blanche d'écume avec la vélocité de la truite pour aller ensuite faire deux ou trois tours sur lui-même dans un remous.

Quelques rares familles que nous avions rencontrées sur notre passage m'avaient annoncé que je trouverais probablement la grande bande des *Lithchanré* au-dessous du confluent de la rivière Grandin avec celle du lac Marten. En effet, la présence de l'homme s'annonça à nous par la vue de deux tertres encore frais, surmontés d'une croix à laquelle étaient suspendus un arc et un carquois. Sur le rivage, une pagaie, fichée dans la vase, nous donnait les noms des défunts. « Nous sommes partis hier, y était-il dit, à cause de la mort qui sévit parmi nous. Deux des nôtres dorment. Que le Priant prie pour eux! » Je récitai un *De Profundis* sur les tombes de ces pauvres sauvages, tous deux chrétiens, et continuai ma route. Avant la nuit, j'arrivai sur le lac du Sabre, où je trouvai réunie la plus grande partie de la tribu des Flancs-de-Chien. Je baptisai là un moribond et ne m'arrêtai que pour prendre quelques provisions, car nous jeûnions depuis le matin. Ces sauvages attendaient d'autres bandes plus éloignées pour se rendre ensemble au fort Raë. — Le dimanche 12 juin, nous n'avions pas une bouchée à manger: la veille au soir, nous avions consommé notre dernière pincée de viande pilée. C'était à la Providence de nous nourrir, la Providence ne nous manqua pas. En arrivant au rapide Wokra-dès, nous aperçûmes, au pied de la chute et dans un bassin naturel formé par les rochers, quantité de beaux poissons blancs

(*Coregonus lucidus*), gros comme de petits saumons, qui se jouaient sous les rayons chauds du soleil. Nous contemplâmes un instant ce joli spectacle, remerciant Dieu de nous envoyer notre pain pour ce jour. Mes sauvages coupèrent aussitôt des perches qu'ils taillèrent en façon d'épieux, puis ils se mirent à percer les poissons, mais la perche ne marchant pas assez vite, ils se servirent de leurs flèches, et, en un instant, nous fûmes possesseurs de seize des plus beaux et des plus gras. Mes compagnons auraient bien continué jusqu'à extinction complète des poissons, mais je mis le holà : il ne fallait pas abuser des dons de Dieu et transgresser le précepte dominical. Les poissons furent enfilés par les ouïes, jetés dans les canots et l'on reprit la navigation. Le surlendemain au matin, nous entrions dans le grand lac des Esclaves que les glaces couvraient encore en partie. Mais là il nous arriva un accident qui faillit se changer en catastrophe et qu'il faut que je vous raconte, si ce n'est pas abuser de votre patience.

Nous étions à peine éloignés de quatre à cinq lieues de la montagne de l'Ile, au pied de laquelle est situé le fort Raë, lorsqu'il s'éleva un vent violent qui nous obligea à côtoyer les baies en allant d'île en île. Un moment, mes trois Indiens voulurent mettre à la voile. Ils attachent ensemble leurs trois pirogues d'écorce et hissent au milieu ma couverture en guise de voile; mais le vent ayant manqué de nous faire chavirer, on se hâta de regagner la terre, ce qui ne fut pas chose facile. Je croyais mes sauvages guéris de leur envie de mettre à la voile, il n'en était rien : ils rattachèrent leurs trois canots et nous voilà encore partis malgré mes injonctions. Il faut dire que, les sachant peureux de leur naturel, et par conséquent fort peu téméraires, je ne m'opposai pas trop à ce second départ, croyant que je m'exagérais le danger. Tant que les arbres nous garantirent de la violence du vent, les trois canots liés marchèrent admirablement, filant comme la flèche; mais, lorsque nous fûmes exposés à toute sa furie, il imprima à nos faibles nacelles un tel mouvement de tangage que chaque lame les faisait plonger de l'avant comme trois canards. Inutile de dire qu'ils ne se relevaient qu'après avoir embarqué

beaucoup d'eau. En moins de trois minutes, nos canots étaient transformés en baignoires ; il n'y avait pas un fil sec sur nos personnes, et tout au plus restait-il un demi-pied du bordage à flot. Encore un coup de tangage et nous allions sombrer.

Je me dépouillai de mes vêtements ; puis, ainsi prêt à me jeter à la nage, j'ordonnai à deux sauvages de vider les canots avec mon chaudron et mon chapeau, tandis que je ramais de toutes mes forces vers le rivage qui était encore éloigné. Les pauvres Peaux-Rouges, ahuris, hébétés, se disputaient pendant ce temps, se jetant la faute l'un à l'autre. *Edi! edi!* (Quoi donc! quoi donc!), c'étaient les seuls mots qui sortissent de leur bouche comme l'expression de leur mauvaise humeur à l'égard l'un de l'autre. Un moment, le timonier perdit la carte et fit une fausse manœuvre ; aussitôt le vent nous coiffa et allait nous jeter sur le travers, lorsque, d'un revers de main, j'abattis mât et voile ; nous redoublâmes alors d'efforts et, avec l'aide de Dieu et de la bonne Vierge, nous atteignîmes heureusement une île, après avoir vu la mort à deux doigts de nous. Jamais de ma vie je n'ai remercié le bon Dieu avec plus d'effusion de cœur. Puis, nous allumâmes un grand feu devant lequel nous fîmes sécher nos personnes et nos effets. « Cependant, se disaient mes trois sauvages, si nous n'avions pas mangé des œufs de canard ce matin, ce contre-temps ne nous serait pas arrivé. » Pauvres ignorants qui se jettent d'eux-mêmes dans le péril et attribuent ensuite à un fait insignifiant la cause de leur malheur!

J'arrivai au fort Raë et à ma mission de Saint-Michel, ce jour même, 13 juin, à onze heures du soir, et y demeurai jusqu'au 23, pour donner la mission aux Flancs-de-Chien et à quelques Esclaves. Durant ces trois mois de mission, j'ai eu le bonheur de baptiser trois cent dix-neuf personnes et de bénir cinquante-trois mariages, dont le détail suit :

Baptêmes d'enfants : 190.

Métis.	3
Flancs-de-Chien.	30
Trakivel-Ottiné	157

Baptêmes d'adultes : 129.

Flancs-de-Chien.	44
Trakivel-Ottiné.	85

Mariages : 53.

Métis.	1
Flancs-de-Chien.	19
Trakivel-Ottiné.	53

De plus, j'ai entendu six cents confessions et distribué à soixante-cinq chrétiens le pain eucharistique; sur ce nombre, cinq le recevaient pour la première fois. Extrême-Onction trois, sépultures huit.

Du fort Raë à la Mission de Saint-Joseph, où je résidais alors, je voyageai en *barge*. Nous suivîmes le bord du lac opposé à celui par lequel j'étais arrivé au fort Raë en avril dernier, voguant à travers les petits archipels Loué-tchôrguél, Enna-natay-noué, Erézé-noué, Ethen-noué, myriades d'îlots rocailleux et à demi boisés qui servent de retraite à des nuées de cignes, d'outardes, de mauves et autres oiseaux aquatiques. Nous descendions très-fréquemment sur ces rochers pour y ramasser les œufs que les oiseaux y déposent en quantité. C'était une véritable manne. Une fois, entre autres, un de nos sauvages, s'étant rendu en nacelle sur un îlot éloigné, revint avec le fond de son canot entièrement couvert d'œufs. Il y en avait de gris, de perlés, de blancs, de roses, de bais, de mouchetés, de bigarrés de vert et de brun, de façon à imiter des guipures.

Nous trouvâmes aussi plusieurs nids d'aigles à tête blanche, et comme l'un contenait des petits, je voulus goûter de l'aigle et en mis un dans le chaudron, malgré les craintes des sauvages qui m'avertissaient charitablement que c'était un puissant *Inkranzé* (une médecine forte). Je me ris de leur simplicité et goûtai de cette chair blanche, mais si amère et si fétide que je fus obligé de la laisser de côté. Mes Peaux-Rouges triomphaient. Le lendemain et les jours suivants, nous eûmes toutes sortes de contre-temps, provenant soit du vent ou du calme, soit des glaces qui sortaient du lac Aylmer (Yétaré-

t'-oué) et du lac Walmsley (Trézons-t'-oué), et un sauvage de dire : « La chose n'est pas étonnante ; le Priant a mangé mon *Inkranzé*. — Non, dit un de ceux qui m'avaient accompagné des bois, mais c'est qu'il a eu peur dernièrement, maintenant il fait du calme. » Quelle logique transcendante ! En dépit des médecines et de mon prétendu pouvoir, le vent nous fut enfin favorable, et nous pûmes traverser les grandes eaux sains et saufs. J'arrivai à Saint-Joseph, sur l'île de l'Orignal, le 29 juin, après avoir tenu le lac des Esclaves sept jours durant.

Je trouvai le R. P. Gascon, mon supérieur, fatigué par l'*influenza* qui, depuis l'hiver, fait de grands ravages parmi les sauvages. C'est ce qui m'obligea à donner à sa place les exercices de la Mission aux Montagnais et Couteaux-Jaunes réunis. Lors de son passage, Mgr Grandin nous apprit la perte que le Vicariat venait de faire par la mort du R. P. Henri Grollier, décédé à Good-Hope le 4 juin dernier, et me donna en même temps mon obédience pour aller y remplacer ce cher défunt. Je partis donc de nouveau le 16 août, avec la flottille de dix barques, qui, chaque année, fait le service de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson, pour ce long voyage, qui ne devait pas être de moins de sept cent soixante-dix milles anglais, soit environ trois cent dix lieues françaises. Mon départ fut triste ; il m'eût été doux d'adresser mes adieux à mes chers sauvages, qui s'étaient rendus quelques jours auparavant à la Mission, malgré la maladie et la famine, pour me serrer la main une dernière fois. Je n'eus pas cette consolation ; ils étaient tous en ce moment-là à trois quarts de lieue de distance, occupés à recevoir leurs avances d'automne des officiers traiteurs. Je partis du moins en la compagnie d'un charmant confrère, le R. P. Eynard, qui était envoyé à la Mission de la Divine Providence pour y remplacer Mgr Grandin.

Nous atteignîmes cette Mission le 29 août et y fûmes accueillis à bras ouverts par le cher P. Emile Grouard, un ancien compagnon de voyage de l'excellent Fr. Alexis Reynard, qui, depuis sa présence au Rapide, a transformé la Mission. A la même place où, deux ans auparavant, le bon Fr. Boisramé et

le R. P. Gascon, et moi ensuite, habitions sous une tente, s'élève actuellement une belle et grande maison en bois, à deux étages, le second en mansardes, avec ses attenances. Elle est destinée aux Sœurs de la Charité qui devront accompagner Mgr Faraud. Le Fr. Alexis est aussi habile ouvrier qu'il est bon religieux, pour faire son éloge en deux mots. Au Rapide, le R. P. Eynard quitta les barges pour céder sa place au R. P. Grouard, qui devait aller donner la Mission aux Thé-ké-né (habitants sur la pierre), au pied des montagnes Rocheuses, aux environs du fort Liard.

Nous arrivâmes ensemble au fort Simpson, fort principal du district du fleuve Mackenzie, le lendemain dimanche, 21 août, à l'entrée de la nuit. Il est situé sur une île élevée, au confluent de la rivière Liard (Mountain River) et du fleuve Mackenzie, et se compose de cinq grandes maisons en bois, reliées par des palissades et entourées de vastes jardins. Nous y fûmes fort bien traités par M. Hardisty, *chief-trader* et officier en charge du district, et par les autres employés venus là de tous les points de cet immense département avec les barges de leur fort respectif. Pendant une semaine que je passai au fort Simpson, le R. P. Grouard y donna la Mission aux Indiens Esclaves à Na-hassé, et je l'aidai de tout mon pouvoir; mais il me tardait d'arriver à Good-Hope, et les lenteurs que l'on apporte à cette époque à l'expédition des barges dans les forts éloignés m'ayant lassé, j'obtins de partir par un esquif de pêche, accompagné d'un canot esclave, montés l'un et l'autre par trois Esclaves. Le samedi 27 août, en dépit des conserves de petits pois et du *plumb pudding* qu'on nous servait chez les employés anglais, je m'embarquai pour la Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance avec du *pémmikan a duthé* pour toutes provisions.

Le lendemain, nous commençâmes à voir les montagnes Rocheuses en face de nous. A midi, je me trouvais à l'embouchure de la rivière des Ma-bané, qui apporte son tribut au Mackenzie, et je jouissais du beau panorama dont parlent Franklin et Simpson; trois rangées de montagnes se dressaient à notre gauche comme une armée de géants. Leur

masse énorme est dépourvue de toute végétation, si ce n'est d'un revêtement de lichen; mais le chaud soleil d'automne les colore de teintes si brillantes; les brumes légères qui s'élèvent du fleuve et restent emprisonnées dans les vallées, les entourent d'une gaze si diaphane, que, loin d'assombrir le tableau, elles paraissent vivantes et comme aériennes. Au bord du fleuve, elles se changent en une muraille parfaitement perpendiculaire et composée de couches stratifiées obliquement, et dont la diagonale est en sens inverse du cours de l'eau. Le Mackenzie dort à leur pied comme un beau lac, réfléchissant la taille gigantesque de ses rives qui fuient au loin dans un horizon chaudement coloré. Notre esquif vole sur ces eaux si limpides qu'on le croirait suspendu dans les airs; puis, lorsque la nuit est venue, chacun s'enveloppe dans sa couverture et le canot est abandonné au courant.

Au pied du mont Qui-Trempe-à-l'Eau (Kfivé-tré-ni-a), je rencontrai la tribu des Klo-Ké-Ottiné (habitants sur l'herbe), que je n'aurais dû voir qu'au fort Norman (la Mission Sainte-Thérèse), si ce fort n'avait été abandonné le printemps dernier pour être transporté au lac d'Ours, sur l'emplacement de l'ancien fort Franklin. Comme j'étais pressé et qu'ils n'étaient là que transitoirement, je ne pus donner la Mission à ces Indiens, qui appartiennent à la tribu des Esclaves, mais j'eus la consolation de baptiser un mourant et cinq enfants, grâces inestimables que Dieu, dans sa bonté, accorde toujours au pauvre enfant des bois. Je n'ai jamais donné, en effet, de Mission sans rencontrer quelques-uns de ces malheureux qui semblent n'attendre que l'arrivée du Prêtre pour recevoir le saint Baptême et monter au Ciel. Cela seul suffirait pour me faire chérir la sublime vocation de Missionnaire entre toutes les autres.

En passant à l'embouchure de la rivière du lac d'Ours, qui décharge les eaux de ce lac dans le Mackenzie, je visitai les mines de bitume enflammé qui se montrent le long de la rive droite sur plus d'une lieue d'étendue et que Simpson a prises à tort pour des houillères en combustion. Elles se montrent sous la forme de cônes d'une terre grise ou bleuâtre,

couverte de petites vésicules jaunes ou de fissures et de crevasses profondes, et exhalent d'une manière intermittente des tourbillons de fumée blanche accompagnée d'une forte odeur bitumineuse qui approche de celle de l'huile de schiste. La contexture de la falaise et du sol sur lesquels ces ouvertures se montrent en quantité semblerait indiquer, en effet, que la matière enflammée qui circule sous terre et fait irruption par les cônes n'est pas autre chose que cette dernière substance. Elle se compose de quatre strates superposées obliquement et quelquefois transposées : lias, schiste bleuâtre, passant au rouge après la combustion, lignite et terre végétale. Autour des cônes, la terre est chaude et puante, elle est dépourvue d'herbe ; mais plus bas et au-dessus, dans le résidu argileux, croissent des plantes vigoureuses, parmi lesquelles j'ai remarqué des touffes d'*arnica montana* qui dépassaient ma taille. Inutile de dire que nul ne tire parti de ce bitume.

Le samedi 3 septembre, j'arrivai à la Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance, au fort Good-Hope, après avoir franchi les remparts. On donne ce nom à une double ligne de rochers de cent à cent trente pieds de haut qui bordent le fleuve en le resserrant sur une longueur d'un mille et demi, véritables citadelles avec leurs angles rentrants, leurs créneaux, leurs contre-forts, et auxquelles il ne manque absolument que du canon pour en faire une forteresse inexpugnable. Avant d'entrer dans ce long et sombre couloir, on saute un rapide assez grand, dont les rochers ne sont qu'une masse de pétrification madréporique. On trouve aussi sur le rivage quantité de cailloux ronds, renfermant du quartz ou géode, et des roches schisteuses qui ont un aspect dendritique.

A la Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance m'attendaient le R. P. Séguin et l'excellent Fr. Joseph Kearney, ancien compagnon des fatigues et des travaux apostoliques du très-regrettable P. Henri Grollier. Ils accueillirent leur nouveau coopérateur avec la joie et la manifestation d'une affection fraternelle, qui est le propre de tous les Oblats résidant dans le pays, et dont vous pouvez être fier, mon bien-aimé Père. Mon premier devoir, après avoir visité le bon Maître qui daigne

aussi résider dans la pauvre maison de bois des Pères de Good-Hope, fut d'aller prier sur la tombe encore fraîche de notre cher défunt. S'il est vrai que je priai pour lui, il l'est aussi que je lui demandai de me faire participant de son zèle ardent et de son amour pour nos saintes règles.

Un petit aperçu de la Mission de Good-Hope terminera, mon Très-Révérend Père, cette lettre qui, comme à mon insu, prend les proportions d'un volume.

La Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance est placée sur la rive droite du fleuve Mackenzie, entre la rivière aux Rochers et celle des Peaux-de-Lièvre, et en face de l'île Manitou. Elle est sous le 66°15′ latitude nord et le 128°30′ de Greenwich. Vous voyez que nous ne sommes pas loin du cercle polaire, qui ne passe qu'à 0° 15′ plus haut, c'est-à-dire sur l'emplacement même qu'occupait la Mission dans son principe. Cette Mission fut fondée par le R. P. Grollier, qui y arriva le 31 août 1859. La place avait été offerte à Mgr Taché, lors de son passage à Londres en 1856, par lord Colville, protecteur du district du fleuve Mackenzie et membre du comité de l'honorable Compagnie de la baie d'Hudson. L'offre avait été faite au nom du comité lui-même dans l'unique intention d'empêcher le ministre d'envahir le pays. Il est fâcheux que le peu de ressources pécuniaires de la Mission à cette époque ait forcé Sa Grandeur, sinon de refuser une si belle offre, du moins d'en ajourner l'acceptation. Ce ne fut que lorsque le révérend Kerby, ex-maître d'école à la Rivière-Rouge et ex-palefrenier en Angleterre, monta dans le district de la Grande-Rivière avec le titre de recteur, à deux cent cinquante livres sterling de gages, qu'on prit l'alarme. Le R. P. Grollier partit muni d'une lettre du gouverneur Simpson qui lui ouvrait tous les forts et le recommandait aux civilités personnelles du chef du district et des employés de tous les forts.

Les fondations en bois de la bâtisse actuelle furent jetées à côté du fort Good-Hope en 1860 ; puis, en 1861, transportées cinq quarts d'heure plus loin sous le cercle ; mais l'éloignement trop considérable où elle était du poste força le P. Gascon de

la transporter de nouveau à quelques pas du fort, le 5 juin 1863.

Les Indiens qui se rendent à la Mission et au fort Good-Hope sont : 1° les Peaux-de-Lièvre, appelés en montagnais Kray-tchazé-Ottiné (ceux qui habitent à l'abri des saules). Ils se divisent en Kray-tchazé-Ottiné proprement dits et en Ta-la-Ottiné (ceux qui habitent sur les limites des sapins). Les uns et les autres appartiennent à la nation des Esclaves. Leur langue est un composé de montagnais, d'esclave et de loucheux ; 2° les Indiens des Montagnes de Roche ou Ya-ta-Ottiné (ceux qui habitent en l'air). Je me réserve de vous faire connaître ces peuples, mon Très-Révérend Père, dans une autre lettre et quand j'aurai pu les étudier; les deux tribus comptent ensemble environ 6,000 âmes.

Les maisons qui dépendent de la résidence de Good Hope sont : 1° le fort Franklin (lac d'Ours), sous le vocable de sainte Thérèse; population, 300 âmes; 2° le fort Mac-Pherson (rivière Peel), dédié au saint nom de Marie, et celui de la Pierre-House, dans les montagnes Rocheuses, qui porte le titre de Saint-Barnabé; population, 500 âmes; 3° le fort Youkon, dans l'Amérique russe et sur la rivière Youkon ou Kwichpak ; titre : Saint-Jean l'Évangéliste ; population, 4,000 âmes ; 4° le fort Anderson, sur la rivière Tchizaguéni ou Beroulédessé, et près de la mer Polaire ; population d'environ 600 à 700 âmes. Somme totale des sauvages de la Mission de Good-Hope, environ 6,100 âmes, répandues sur une surface carrée de soixante-douze mille lieues marines, pour n'aller dans l'est que jusqu'à la rivière Copper-Mine.

Au lac d'Ours habitent des Peaux-de-Lièvre et des Esclaves. Au fort Youkon, il n'y a que des Loucheux (Querelleurs de Mackenzie), mais appartenant à plusieurs petites tribus. Ils sont mêlés à quelques Esquimaux au fort Mac-Pherson. Enfin le fort Anderson est le rendez-vous des Esquimaux des rivières Mackenzie et Copper-Mine. Il n'a pas encore été visité et sera mon partage le printemps prochain, s'il plaît à Dieu !...

24 *février* 1865. — Tout en vous offrant, bien qu'un peu tard, mes souhaits de bonne année, je viens, mon Très-Révé-

rend Père, vous annoncer mon départ pour le fort Anderson : je pars demain ou après-demain. Par une disposition toute providentielle, les portes de ce fort, le plus mal famé du nord de l'Amérique, me seront ouvertes par celui-là même qui nous les croyait fermées. L'employé qui est à la tête de ce fort avait assuré positivement que nul Missionnaire n'y mettrait les pieds, et, de fait, il était bien difficile qu'on y allât jamais, car il se trouve éloigné de toute voie facile de communication. Confiné à deux journées de marche de l'Océan, au milieu d'immenses déserts, il est à soixante et dix ou quatre-vingts lieues du fort Good-Hope, c'est-à-dire qu'il est le plus septentrional des forts de la Compagnie. Il arriva que les paroles inconsidérées du gouverneur de ce fort vinrent jusqu'aux oreilles des Pères de Good-Hope, et, bien qu'ils ne les eussent pas relevées, il n'en fallut pas davantage à ce monsieur, qui se pique d'être un parfait gentleman, pour faire auprès de nous de vives instances, afin de recevoir la visite de l'un de nous. Il comptait nous prouver par là qu'il n'avait jamais tenu le propos qu'on lui prêtait. La mort du très-regretté P. Grollier empêcha le R. P. Séguin de le prendre alors au mot, mais ce voyage étant devenu possible, après mon arrivée en ces lieux, le R. P. Séguin s'est empressé d'annoncer à l'employé du fort d'Anderson qu'il aurait ma visite cet hiver.

Depuis bientôt quatre mois, je suis assez souffrant du poumon gauche. Je crois devoir en attribuer la cause à la présence d'un peu d'air qui, sorti des voies ordinaires, circule dans tout mon intérieur en y portant le désordre. Quoi qu'il en soit, j'ai bon appétit et puis marcher comme ci-devant. Ce malaise ne m'empêchera donc pas de partir ; d'ailleurs, là-bas pas plus qu'ici, il n'y a de médecin : je puis dire comme le matelot provençal : *A diou, va ! nouestra damo m'adjudara...*

Le R. P. Séguin a été retenu à la maison pendant près de dix mois, par suite d'une chute qu'il avait faite en soulevant des pièces de bois. A l'heure qu'il est, la blessure que ce cher Père s'était faite est fermée, et il se prépare à partir pour

Peel's River, à mon retour du fort Anderson. Nous venons de recevoir des nouvelles du fort Youkon, qui avait été visité par ce cher Père. Le diable, pardonnez-moi l'expression, y continue le sabbat dont le P. Séguin vous avait entretenu. Les apparitions fantasmagoriques n'ont cessé de redoubler, depuis quatre ans qu'elles ont commencé, et, cela, bien que le fort ait changé de place. Employés et serviteurs ne peuvent plus endurer ces manéges, et demandent à grands cris leur éloignement de ce fort. La présence du ministre Mac-Donald n'a servi qu'à mettre le Vieux-Gris plus à son aise et à rendre les sauvages plus mauvais : c'est le témoignage de l'employé protestant lui-même.

Le R. P. Séguin et le cher Fr. Kearney se joignent à moi, mon Très-Révérend et Bien-Aimé Père, pour vous exprimer de nouveau les sentiments de respect et d'affection sincères que nous avons pour vous. Tous, nous nous jetons à vos pieds et demandons votre bénédiction.

Agréez, mon Très-Révérend Père, l'hommage des sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être moi-même

Votre fils très-affectueux et très-obéissant.

Petitot, prêtre, o. m. i.

ÉTUDE

SUR

LA NATION MONTAGNAISE

Notre-Dame de Bonne-Espérance (fort Good-Hope), 1er juillet 1865 (Mackenzie-River district).

On a beaucoup écrit sur les nations de l'Amérique septentrionale, on s'est efforcé de jeter quelque jour sur leur origine, d'expliquer le mode de population de leur vaste pays; et néanmoins, on n'a pas épuisé la matière. Que dis-je? on n'est pas seulement parvenu à soulever le voile épais que l'ignorance et l'extrême barbarie de la race rouge ont jeté entre elle et le monde civilisé, et dont l'étude ardue de langues inextricables retardera probablement longtemps la chute. Les Indiens des Etats, refoulés par l'Union dans une mince zone de territoire, à l'ouest du continent, voient leur nationalité détruite, leurs débris dispersés, leurs langues se fusionner, et, par une conséquence naturelle, les traditions des vieillards plongées dans l'oubli, au milieu de perturbations et d'alarmes continuelles. Quelques faibles et rares tribus, cantonnées aux abords des grandes villes, en ont déjà adopté la religion, les coutumes et les mœurs; et par des alliances fréquentes avec les blancs, elles voient le sang indien se perdre comme une goutte de vin dans l'Océan. Ce ne sont plus que des métis. Avec la transformation de leur race, s'opère aussi celle du caractère et de la langue. Bref, dans un

temps donné, on pourra préciser le moment où il n'existera pas un seul Peau-Rouge. Race infortunée ! elle est condamnée à être annihilée par la race japhétique. Le glas funèbre en a sonné dès les guerres de l'indépendance. Trop faible pour faire face au nombre, trop lâche pour résister en face, et cependant amoureuse de sa liberté, elle fuit, fuit sans cesse devant un ennemi incomparablement plus fort, qui la décime par le fer et la famine, et qui lègue aux vaincus, pour prix de sa facile victoire, des maladies honteuses et hériditaires. Du mélange des anciens peuples ennemis se sont formés des peuples nouveaux ; ici point de fusion, il faut que le fort brise le faible. Vraiment de Maistre avait bien raison de dire que plus il méditait sur ce phénomène politique, plus il le trouvait inexplicable, et qu'à ses yeux, il y a là-dessous un profond mystère d'iniquité, la révélation d'un châtiment terrible, infligé par Dieu à un peuple rebelle et peut-être coupable d'un second péché d'origine. Ces considérations qui se présentent naturellement aux esprits les moins réfléchis, d'autres les ont faites avant nous : c'était une opinion généralement partagée par les premiers voyageurs et par les premiers missionnaires, que les Peaux-Rouges sont des restes malheureux de la nation juive. Mais n'anticipons pas sur la question d'origine.

Ce que l'on peut prévoir pour l'avenir, c'est que ces nations, en s'éteignant, entraîneront dans la tombe le flambeau de la science, que l'on promène tardivement chez elles ; c'est qu'elles emporteront avec elles, comme le *Masque de fer*, le secret de leur origine, à moins qu'on ne se hâte de le recueillir de la bouche des derniers survivants. A qui ce soin est-il naturellement dévolu ? Aux Missionnaires. Eux seuls, en mettant à l'étude des dialectes américains cette patience qui leur est commandée par la fin sublime et toute surnaturelle qu'ils se proposent dans leurs travaux, et qui les met à couvert de l'enthousiasme, pourront posséder à fond ces langues polysynthétiques, les comparer entre elles, réunir les origines diverses, et en compulsant ces précieux documents avec ceux de même nature puisés en Asie par leurs frères dans

l'apostolat, enrichir le sanctuaire de la science, sans nuire pour cela à leurs travaux évangéliques.

Il faut bien l'avouer, jusqu'ici les savants et les voyageurs de toute provenance, les Américains surtout, qui ont voulu éclaircir cette question, n'ont fait que l'obscurcir davantage ; les uns, parce qu'ils ont apprécié un fait historique de la même manière qu'ils raisonnent sur un théorème de mathématiques ; les autres, parce qu'ils ont jugé en touristes, c'est-à-dire à vol d'oiseau. Aussi, avec des centaines de conjectures, d'hypothèses, d'opinions vaporeuses et échevelées, ces savants du coin du feu et des chemins de fer n'ont pas fait faire un pas à la question de l'origine des Peaux-Rouges. C'est au point que la Société étymologique de Paris a avoué, très-sagement, il y a quelques années, que, « dans l'état actuel de nos connaissances, la question est insoluble au point de vue scientifique et ne peut être utilement débattue. » Cette phrase « dans l'état actuel de nos *connaissances* » montre justement le nœud de la question. Si nous joignons à ce défaut de documents la manie de généraliser, dont l'adage américain « qui voit une tribu d'Indiens les voit toutes, » n'est que la fidèle expression, et les préjugés stupides que les romanciers ont répandus en faveur des Peaux-Rouges, qu'ils ont transformés en Socrates et en Achilles, il nous faut avouer que la question des races américaines est enveloppée dans des langes épais qui ne paraissent pas devoir être dépouillés de longtemps.

Sans avoir la prétention d'être d'un grand secours dans ce travail, nous tâcherons de faire connaître consciencieusement les tribus qui habitent les régions polaires, à partir du 55° degré latitude nord, dans la direction de l'est à l'ouest, de la baie d'Hudson aux Montagnes Rocheuses. Ces appréciations seront peu flatteuses pour la race rouge, elles détruiront peut-être plus d'une illusion poétique, elles ne se prêteront pas certainement aux imaginations romanesques ; mais nous sommes assurés qu'elles n'éteindront pas le feu sacré du zèle qui s'alimente à des sources célestes. C'est, au contraire, dans la vue de ranimer ce feu au cœur du chrétien et du Mission-

naire que l'obéissance nous pousse à écrire ces lignes froides et décolorées, il est vrai, mais qu'inspire un cœur animé de l'amour des pauvres Indiens. Plus ils apparaîtront disgracieux et peu aimables, plus un cœur vraiment zélé s'enflammera pour eux; sans s'effaroucher de la rudesse de leur écorce, il lira dans leur âme que, comme la nôtre, elle est l'image de notre commun Dieu et Père, et qu'elle a été rachetée au prix de tout le sang de l'Homme-Dieu. Si la vérité ne nous faisait un devoir d'être consciencieux, la charité seule nous contraindrait à narrer les faits tels qu'ils se passent, et à montrer les hommes tels qu'ils sont, parce qu'il importe d'épargner aux jeunes apôtres, mal renseignés, des regrets tardifs, amers et inutiles.

I

La famille montagnaise ou chipperrayane (du mot *crees Chipperrayanarrok*, qui signifie canots élancés) n'est pas moins importante que la tribu algonquine qui, des Etats-Unis, étend ses branches jusqu'au 58°43′ latitude nord. Celle-là se montre au-dessous du 55ᵉ degré et monte jusqu'au 69ᵉ degré, où elle se mêle aux Esquimaux septentrionaux ou grands Esquimaux. En largeur, son territoire n'a de bornes que la baie d'Hudson, d'un côté, et les Montagnes Rocheuses de l'autre ; encore les *Loucheux*, qui forment la quatrième des nations montagnaises, franchissent-ils cette barrière pour aller peupler les immenses forêts de l'Amérique russe, où ils donnent la main aux *Tchouktchis* du détroit de Behring, qui appartiennent à la famille esquimaude.

Les Montagnais, qu'il ne faut pas confondre avec leurs homonymes du Canada, qui sont de race algonquine, se divisent naturellement, par leur dialecte, en quatre nations subdivisées en tribus, ayant chacune un idiome particulier, et portant des noms qui désignent la région qu'elles parcourent; mais toutes s'accordent à s'appliquer le titre d'*hommes*, dont la traduction varie légèrement d'une nation à l'autre,

désignant les familles étrangères à la race montagnaise par les épithètes peu flatteuses d'*ennemis* et de *pieds étrangers*. Ainsi, autrefois, étaient traités de barbares tous ceux qui ne parlaient pas la langue d'Homère et de Virgile. L'homme est partout et toujours le même.

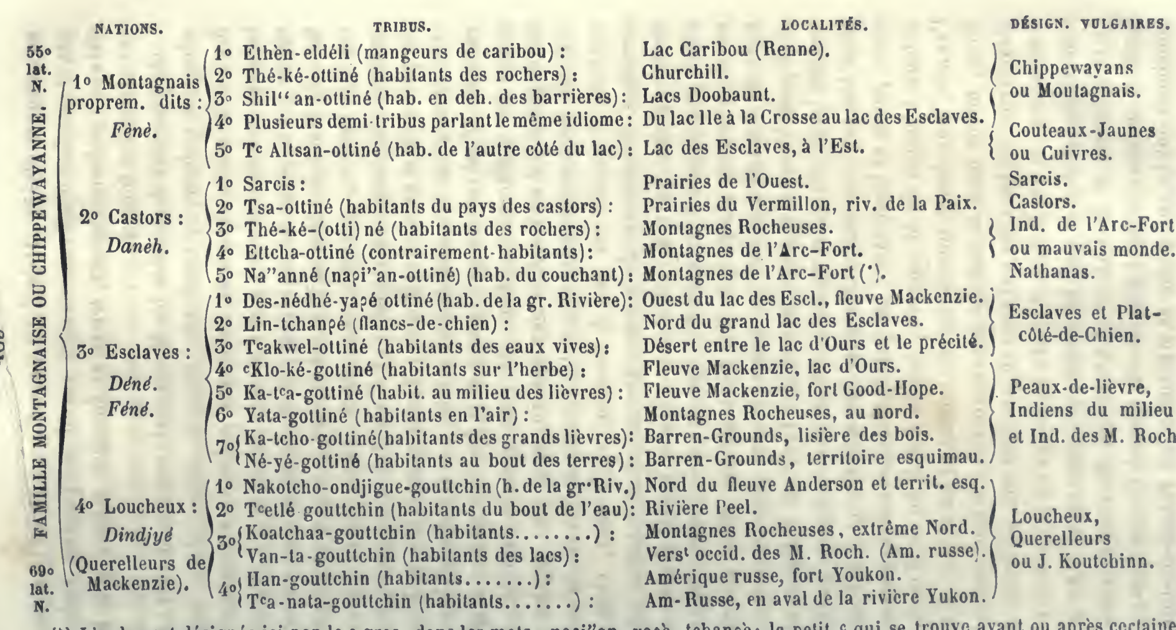
En jetant un coup d'œil sur le tableau suivant, on aura une idée de la répartition des différentes tribus montagnaises et de leur position respective. La marche de ce tableau va du sud au nord.

Je ne puis m'empêcher de faire remarquer ici combien l'homme (*déné*) est dénommé avec justesse par ce peuple. Ce mot est, en effet, formé de deux racines : de la particule *dé*, qui désigne une qualité physique tombant sous les sens, et de *né* (terre). Les Montagnais proprement dits disent : *ni*; le mot *déné* signifie donc : ce qui est terre, ou bien : ce qui est sur la terre. L'une et l'autre de ces significations ne peut convenir plus justement qu'à celui à qui il a été dit : *pulvis es*.

II

Le Montagnais est d'une haute stature; une taille de six pieds anglais n'est pas chose rare parmi eux; la moyenne est de cinq pieds huit pouces à cinq pieds dix pouces. D'une taille bien proportionnée, on ne rencontre chez eux ni bossus, ni boiteux, ni de ces êtres frêles et rachitiques, si communs au sein de notre civilisation raffinée. Toutefois les enfants ne se développent guère avant l'âge de quinze à seize ans; mais, à partir de cet âge, ils prennent à vue d'œil les proportions d'un homme. Avant l'arrivée des blancs, ils ne connaissaient point, disent-ils, d'autres maladies que celles qu'engendre leur climat glacial, mais salubre; telles que la surdité, les rhumatismes, l'ophthalmie. Jusqu'à présent, ni la petite vérole, ni le typhus, terribles fléaux qui ont dépeuplé le Canada et les Etats de leur population indigène, ne les ont encore visités, et il n'est pas probable qu'ils fassent jamais irruption dans

FAMILLE MONTAGNAISE OU CHIPPEWAYANNE. (55° lat. N. — 69° lat. N.)



NATIONS.	TRIBUS.	LOCALITÉS.	DÉSIGN. VULGAIRES.
1° Montagnais proprem. dits : *Fènè.*	1° Ethèn-eldéli (mangeurs de caribou) :	Lac Caribou (Renne).	Chippewayans ou Montagnais.
	2° Thé-ké-ottiné (habitants des rochers) :	Churchill.	
	3° Shil'' an-ottiné (hab. en deh. des barrières) :	Lacs Doobaunt.	
	4° Plusieurs demi-tribus parlant le même idiome :	Du lac Ile à la Crosse au lac des Esclaves.	
	5° T^{c} Altsan-ottiné (hab. de l'autre côté du lac) :	Lac des Esclaves, à l'Est.	Couteaux-Jaunes ou Cuivres.
2° Castors : *Danèh.*	1° Sarcis :	Prairies de l'Ouest.	Sarcis.
	2° Tsa-ottiné (habitants du pays des castors) :	Prairies du Vermillon, riv. de la Paix.	Castors.
	3° Thé-ké-(otti) né (habitants des rochers) :	Montagnes Rocheuses.	Ind. de l'Arc-Fort ou mauvais monde.
	4° Ettcha-ottiné (contrairement-habitants) :	Montagnes de l'Arc-Fort.	
	5° Na''anné (naρi''an-ottiné) (hab. du couchant) :	Montagnes de l'Arc-Fort (*).	Nathanas.
3° Esclaves : *Déné. Féné.*	1° Des-nédhé-yaρé ottiné (hab. de la gr. Rivière) :	Ouest du lac des Escl., fleuve Mackenzie.	Esclaves et Plat-côté-de-Chien.
	2° Lin-tchanρé (flancs-de-chien) :	Nord du grand lac des Esclaves.	
	3° T^{c}akwel-ottiné (habitants des eaux vives) :	Désert entre le lac d'Ours et le précité.	
	4° ^{c}Klo-ké-gottiné (habitants sur l'herbe) :	Fleuve Mackenzie, lac d'Ours.	Peaux-de-lièvre, Indiens du milieu et Ind. des M. Roch.
	5° Ka-t^{c}a-gottiné (habit. au milieu des lièvres) :	Fleuve Mackenzie, fort Good-Hope.	
	6° Yata-gottiné (habitants en l'air) :	Montagnes Rocheuses, au nord.	
	7° Ka-tcho-gottiné (habitants des grands lièvres) :	Barren-Grounds, lisière des bois.	
	Né-yé-gottiné (habitants au bout des terres) :	Barren-Grounds, territoire esquimau.	
4° Loucheux : *Dindjyé* (Querelleurs de Mackenzie).	1° Nakotcho-ondjigue-gouttchin (h. de la gr^{e} Riv.)	Nord du fleuve Anderson et territ. esq.	Loucheux, Querelleurs ou J. Koutchinn.
	2° T^{c}etlé gouttchin (habitants du bout de l'eau) :	Rivière Peel.	
	3° Koatchaa-gouttchin (habitants........) :	Montagnes Rocheuses, extrême Nord.	
	Van-ta-gouttchin (habitants des lacs) :	Vers^{t} occid. des M. Roch. (Am. russe).	
	4° Han-gouttchin (habitants.......) :	Amérique russe, fort Youkon.	
	T^{c}a-nata-gouttchin (habitants.......) :	Am-Russe, en aval de la rivière Yukon.	

(*) L'*r* dur est désignée ici par le ρ grec, dans les mots : naρi''an, yaρè, tchanρè; le petit ^{c} qui se trouve avant ou après certaines lettres désigne un sorte d'éternument ou de soufflement du palais; il se rencontre dans les mots ^{c}lin, t^{c}étlé, t^{c}a.

nos steppes glacées. Mais il est un mal que je ne nommerai pas et qui fait d'affreux ravages parmi ces pauvres Indiens, chez les esclaves surtout, triste et funèbre cadeau que leur ont légué les blancs.

On pourrait dépeindre les Montagnais comme il suit : tête allongée, pointue et surélevée ; cheveux noirs, plats, longs, durs et luisants, séparés en deux sur le front et tombant en longues mèches sur les épaules. Les femmes ne prennent même pas la peine de les séparer et les laissent leur voiler la face. Le front des Montagnais est fuyant, conique et déprimé sur les tempes, quoique assez élevé ; leurs yeux, bruns et ardents, sont légèrement bridés et d'une fixité étonnante ; leurs paupières sont grosses et lourdes, leurs pommettes saillantes et leur menton singulièrement pointu. Les Loucheux l'ont en galoche. C'est surtout par le nez et la bouche que se distinguent les différentes nations de cette grande famille ; les Montagnais du sud ont le nez aquilin, avec un méplat au milieu ; les Couteaux-Jaunes et les Loucheux ont ce qu'on est convenu d'appeler *un nez de mouton;* seulement, chez ces derniers, l'habitude de porter des anneaux et autres ornements au nez, leur fait pendre la cloison nasale d'une manière peu propre à les embellir Quant aux esclaves, leur nez ne se compose guère que des deux narines. C'est pourtant celle de ces nations où l'on rencontre les physionomies les plus passables, voire même agréables. Tous ces Indiens ont la bouche large, toujours ouverte et à lèvres charnues, gonflées chez les uns, proéminentes chez les autres ; le pied et la main petits et bien faits ; les jambes maigres et arquées en dehors. L'usage de la raquette, pendant huit ou neuf mois de l'année, leur donne une démarche lourde et balancée ; d'ailleurs, même dans la marche sans raquettes, ce sont moins les jarrets que les hanches qui sont en jeu chez eux, à l'instar des forts-à-bras de nos halles. Joignez à cela qu'ils projettent fortement la pointe du pied en dedans, et vous aurez une idée de la noblesse de leur allure. La voix des Montagnais, nasillarde et sourde, devient glapissante quand ils chantent ; les Loucheux ont la voix grêle et sifflante ; les Flancs-de-Chien

tonnent en parlant, et les Peaux-de-Lièvre mettent des accents circonflexes sur chaque mot. Le teint est une chose trop capricieuse pour en faire un signe distinctif de race. Le soleil qui demeure ici très-longtemps sur l'horizon, dans l'été, et la réverbération des neiges en hiver, noircissent promptement la peau: les Canadiens ne ressemblent déjà plus aux Français, ni les Américains aux blonds Anglais; et même après un voyage de deux à trois mois en *barge*, un missionnaire n'est plus reconnaissable, tant sa peau est devenue jaune et reluisante... Généralement le teint des Montagnais est cuivré, mais avec des nuances bien différentes, même dans la même tribu et dans la même famille. Ceux du nord sont cependant plus foncés que les habitants du sud. Ainsi, les Loucheux et les Peaux-de-Lièvre des *Barren-grounds* sont, entre tous, les plus bronzés, et cependant, par un contraste singulier, on rencontre tout à côté des tribus presque blanches. Aussi, je l'avoue, je crois qu'on ne doit pas s'arrêter à la coloration de la peau pour fixer son jugement touchant l'origine des Indiens.

En somme, je ne leur trouve rien des traits des Malais et des Chinois que j'ai eu l'occasion de voir, quoique cependant l'élévation de leurs pommettes, leur tête pointue et leurs cheveux plats les fassent rentrer dans la race sémétique. L'illustre A. de Humboldt a déjà constaté avec Nort et Morton, par l'examen de leurs crânes, qu'ils n'appartiennent pas à la famille mongole. Pour moi, je ne puis m'empêcher de leur trouver, de profil, une physionomie juive ou kernevote. A d'autres plus éclairés de porter un jugement.

III

D'un tempérament bilieux lymphatique, le Montagnais offre un mélange indéfinissable de finesse et de faiblesse d'esprit, d'orgueil présomptueux et de lâche pusillanimité, de douceur et d'égoïsme, de franchise et de ruse. Le traite-t-on avec con-

sidération, il se rengorge, se regarde comme supérieur à vous et vous méprise; le dédaigne-t-on, il s'abaisse, il rampe, il se croit trop heureux d'avoir attiré sur lui un regard. Je sais bien quels sont les défauts de nos sauvages; hélas! ils nous font bien assez souffrir; mais dire quelles sont leurs qualités, j'avoue que cela m'est impossible; j'en suis encore en quête. Ils sont, ce qu'est l'homme à l'état de nature, privé des bienfaits de l'éducation; ils sont ce que nous étions avant de subir les douces influences de la religion, ce que nous serions évidemment, si nous vivions dans le milieu et les conditions où ils se trouvent. Eu égard à cela, ils méritent toute notre pitié, tout notre dévouement. Comment des hommes, vivant dans les bois, n'ayant sous les yeux que des objets matériels, habitués à une vie grossièrement sensuelle, pourraient-ils avoir des sentiments élevés? Comme l'animal, ils possèdent à un haut degré les instincts de la vie animale : leurs sens sont exquis. Quant aux facultés morales et intellectuelles, elles sont à peu près nulles chez eux, ou, pour parler plus chrétiennement, elles sont endormies et enveloppées dans des langes épais. Les sentiments ou vertus humaines et sociales elles-mêmes sont, chez eux, très-mal coordonnés, et, par un contraste singulier, pèchent à la fois et par excès et par défaut dans les mêmes individus. C'est ainsi que les Montagnais sont en même temps jaloux et égoïstes, vaniteux et malpropres, faibles pour leurs enfants et durs à l'égard des auteurs de leurs jours, entêtés et irrésolus, etc. On ne trouve que rarement chez eux ce juste milieu, cet équilibre moral qui constitue la vertu.

Il y a surtout trois vertus qui leur sont tellement inconnues, qu'on ne peut trouver dans leur langue de mots pour les énoncer, ce sont : l'humilité, la générosité et la reconnaissance. Nos sauvages sont encore trop grossiers pour être humbles. On sait bien que l'orgueil est le partage des sots; mais les Montagnais sont orgueilleux, au point de ne pas s'en douter le moins du monde. Alors même qu'ils vous enveloppent d'un dédain superbe ou qu'ils vous parlent avec insolence, ils s'étonneront et se scandaliseront, si vous témoignez

le plus léger signe de mécontentement. Leur orgueil est tel, qu'ils se croient bien préférables aux blancs, tout en reconnaissant que ceux-ci sont plus ingénieux. Je dois dire pourtant que j'ai entendu quelquefois des vieillards, à qui le poids des années avait enfin apporté quelque sagesse, s'écrier avec une sorte de douleur : « Ah ! que le Puissant vous a donné d'esprit à vous, possesseurs de la terre[1]; pour nous, nous ne sommes que de petits enfants. » Mais cet aveu n'émane pas d'un grand nombre ; la plupart croient même nous honorer par leurs visites et leurs demandes.

La générosité ne peut s'allier avec la dureté de cœur et l'amour du lucre ; c'est pourquoi le Montagnais est essentiellement égoïste et intéressé. Sa devise est : Rien pour rien, et il la met fidèlement en pratique. Un jour, sur le point de partir pour un voyage lointain, j'étais dépourvu de raquettes, moyen indispensable pour l'entreprendre. J'en avisai une paire de rebut et m'apprêtais à les réparer de mon mieux, lorsqu'un de nos chrétiens les aperçut : « Père, me dit-il, je serais fâché de te voir partir avec de si méchantes raquettes ; accepte les miennes, elles sont toutes neuves. Quant à moi, je saurais bien m'industrier. » Je ne revenais pas de mon étonnement. Quel excès de générosité ! Il y avait donc encore du cœur chez les sauvages ! « *Esdiniye, nèzan-nèsclè,* » m'avait dit mon homme. « Je te les donne pour rien; prie pour moi, je m'estimerai bien payé. » J'acceptai donc, comptant bien les lui payer avant peu. Je ne me trompais pas; dans le courant de la journée, le Montagnais vient me demander de la rassade, et je lui en donne pour la valeur de ses raquettes. Le croirait-on ? Le soir même, en prenant congé de moi, il me redemanda ses raquettes, sous un prétexte ou sous un autre, mais il se garda bien de rendre la rassade. On s'imagine quelquefois, en France, que les sauvages doivent s'estimer heureux de pourvoir aux besoins du Missionnaire, et de partager avec lui le

[1] C'est le nom donné aux Français par les Montagnais : Banlay (*Béla–nih-orlay*), (pour lui la terre est faite). Les noms de *Manannlay, Banègaunlay, Bètikorllay, Bètikollè*, que leur donnent les différentes ribus des nations montagnaises, signifient tous la même chose.

produit de leurs chasses. On est bien loin de la vérité. Ce n'est qu'à grand'peine que nous pouvons nous procurer notre chétive subsistance, et les Indiens qui nous la fournissent font sonner bien haut leur dévouement, *propter retributionem;* bienheureux quand nous ne la payons pas deux fois ou qu'on ne vient pas nous la reprocher en face.

Avec tant d'égoïsme, tant d'estime d'eux-mêmes, les Montagnais pourraient-ils être reconnaissants? Qu'ils prônent bien haut leurs services, je le conçois encore, mais qu'ils oublient si vite les bienfaits reçus! Oh! voilà un mécompte bien amer pour le cœur du Missionnaire; j'ose assurer que c'est là sa croix la plus douloureuse à porter dans ces pays. Jusqu'ici, il m'a été impossible de faire exprimer aux Montagnais, même à l'aide de périphrases, les mots *reconnaissant* et *reconnaissance*. Le mot *gratitude* chez eux ne va pas au delà du souvenir. Aussi, avant l'arrivée des blancs, ces Indiens n'avaient point de vocable dans leur langue pour remercier; entendant les Français-Canadiens dire *merci*, chaque fois qu'ils recevaient n'importe quoi, ils adoptèrent ce mot qu'ils prononcent *marci!* mais il n'a d'autre signification, pour eux, que celle-ci : je suis content, j'ai du plaisir. Aussi l'emploient-ils tout à fait dans ce sens à l'annonce d'une bonne nouvelle, lors de l'arrivée des bateaux de la Compagnie, et lorsqu'ils revoient leurs prêtres après une longue absence : « Ey! marci! sétcain, marci! » répètent-ils. L'ingratitude de nos sauvages s'étend jusqu'aux auteurs de leurs jours, lorsqu'ils deviennent vieux et infirmes; il n'y a pas longtemps encore qu'une pauvre vieille octogénaire, tombée dans l'enfance, fut abandonnée, en été, sur une petite île du lac des Esclaves, avec un seul morceau de viande sèche pour toute nourriture. Dieu prit soin de la pauvre délaissée et lui sauva la vie d'une manière presque miraculeuse. Que les utopistes viennent nous vanter ensuite les mœurs simples et la vie heureuse de l'homme à l'état de nature! Hâtons-nous de dire, cependant, que je fais abstraction ici des vertus naissantes que l'on voit journellement grandir et se développer chez nos Indiens, sous la puissante influence de la religion. Plus tard, j'aurai l'occasion de

montrer les Montagnais christianisés et régénérés ; on verra si, malgré les déblatérations de la gent protestante socinienne, ils ne sont pas en contraste frappant avec l'homme de la nature.

Il n'est rien qui scandalise plus un Montagnais, que le mensonge et la colère. Prenant à tâche de maîtriser leurs émotions et de ne rien faire paraître au dehors, ils trouvent étonnant que le rouge de la colère ou de l'impatience monte si souvent au front des blancs. Aussi, quand, lassé de leurs instances pour obtenir un objet que son devoir lui refuse d'accorder, l'impatience commence à s'emparer du Missionnaire, ils sont tout étonnés : « Oh ! tu te fâches ! je croyais que tu n'étais pas un homme comme les autres, mais je vois maintenant que tu es tout comme nous. » On a beau s'excuser ensuite : « Oh ! tu te fâches, je le vois bien, ton visage est rouge. » On peut donc dire que la patience et la longanimité sont des qualités que possèdent les Montagnais ; quant à la véracité et à la bonne foi, c'est autre chose. Comme le paysan breton, le Montagnais répètera volontiers : faut pas mentir ! mais il est rare qu'il ne mente pas, même en prononçant ces paroles. De même, il se ferait scrupule de voler ouvertement ou de retenir la moindre des choses, il n'en a aucun de frauder ce qu'il vend, de surenchérir, d'abuser de la bonne foi ou de l'ignorance de ceux avec qui il traite ; mais je crois qu'en cela, ils ont eu pour maîtres les blancs eux-mêmes, car il est constant que, dans le principe, ils échangeaient leurs précieuses fourrures pour des bagatelles, et qu'une fois initiés aux gains illicites du commerce des blancs, ils se sont cru permis ce genre de vol.

Au reste, le Montagnais est naturellement religieux, quoique non encore par amour, mais en vue de la récompense, ardent à poursuivre ses projets, résigné dans le malheur et calme dans la souffrance. Les Montagnais proprement dits, habitant isolément, sont à l'abri des désordres auxquels s'abandonnent leurs compatriotes du Nord qui vivent en société. Ils n'ont pas même l'idée de certains crimes, et il n'est pas rare de voir chez eux des chrétiens qui ont conservé intacte leur

robe baptismale, quoique généralement la fidélité conjugale soit un bien lourd fardeau pour des Indiens, chez qui la polygamie était jadis en honneur.

La nation montagnaise jouit généralement, parmi ses voisines, d'une réputation de couardise et de lâcheté bien méritée. En effet, sauf quelques petites tribus, la majorité est douce et paisible ; cependant elle a eu son temps de guerres intestines, et il est peu de tribus qui n'aient trempé leurs mains dans le sang même des blancs, les Loucheux exceptés. Il n'y a pas cinquante ans que les Montagnais du Sud étaient en guerre avec les Castors, les Couteaux-Jaunes, en hostilité ouverte avec les Plats-côtés-de-Chien, les Peaux-de-Lièvre, les Loucheux, et la nation tout entière avec ses voisins du littoral, les Esquimaux. Je n'ai jamais entendu dire que les Montagnais brûlassent leurs prisonniers ou les fissent expirer dans les souffrances. Je crois également que l'anthropophagie n'a jamais existé parmi eux, sauf les cas de famine, chose qui n'est pas rare dans nos affreux déserts.

Quoique le Montagnais paraisse, de prime abord, morose et taciturne, il est d'un caractère assez enjoué. On jugerait mal ces grands enfants si on ne consultait que leur grave physionomie ; le jeu est pour eux une action aussi nécessaire et aussi importante que le manger et le dormir ; et d'ailleurs, ces trois opérations, jointes à la recherche de leur nourriture, ne composent-elles pas toute leur vie? Entre eux, leur loquacité est extrême, mais devant les blancs ils sont réservés et laconiques ; et c'est là une des raisons qui, je le pense, ont fait dépeindre les Peaux-Rouges, en général, comme des hommes sages et réfléchis, tandis qu'il n'y a personne au monde qui réfléchisse moins qu'un sauvage. La conversation de quelques-uns ne manque pas d'un certain sel, mais c'est rare ; ordinairement leurs pourparlers, que l'on a décorés du titre pompeux de *harangues*, sont longs, monotones, se répètent souvent et passent fréquemment du coq à l'âne, avec accompagnement de gestes à l'unisson. La simplicité n'étant pas dans leurs habitudes, ils tâchent de sonder avant tout les dispositions de leur interlocuteur, avant de formuler une de-

mande, puis ils allèguent tous les motifs qui militent en leur faveur. A elle seule, l'exposition de ces motifs est bien la partie la plus curieuse de leurs discours, car, souvent, pour obtenir une vétille, vous entendrez des hommes de cinquante ans vous dire, de l'air le plus piteux, qu'ils sont orphelins, que leur fils est mort l'année dernière, qu'ils ont jeûné tout l'hiver, qu'ils font pitié sur cette terre, que la possession de cette image, de ce je ne sais quoi les rendra heureux pour toujours, qu'il ne manque que cela à leur bonheur et autres raisons de cette force. Il en est qui ne ménagent pas l'injure, si on ne condescend pas à leur désirs ; mais les Esclaves, les plus couards de la nation, amènent aussitôt pavillon. Maintenant, demandez-leur le moindre service, il vous faudra discourir pendant une heure, et les prendre littéralement d'assaut. D'ailleurs, leur langage rude et heurté est peu propre à adoucir leur grossièreté. Ceci me conduit naturellement à parler de la langue montagnaise.

IV

Le caractère général des idiomes américains est la tendance à accumuler une multitude d'idées dans un seul mot. C'est ce que Alexandre de Humboldt a appelé *agglutination*, et Lieber *encapsulation*. Duponceau appelle ces langues *polysynthétiques*, et Schoolcraft les nomme *holophrastiques*. Le mot heureux de l'illustre Prussien a prévalu. La similitude des langues par *agglutination* ne porte donc ni sur le vocabulaire, qui peut être tout différent dans chaque langue, ni même sur les formes que revêtent les mots, mais bien sur cette structure synthétique qui est commune à toutes les langues américaines[1]. La langue montagnaise rentre évidemment dans cette catégorie de langues, car le Montagnais n'analyse point ses expressions,

[1] Le latin offre un exemple d'agglutination dans le mot : *cadaver*, de *caro data vermibus*. Nous citons cet exemple, que tout le monde connaît, pour faire comprendre notre pensée.

il les groupe en idées complexes. Il n'a point du tout conscience d'une analyse logique. La synthèse gouverne tellement toutes les formes du langage montagnais qu'elle se reflète même dans son écriture; bien que depuis longtemps ils se servent de livres, où chaque mot de leur langue est séparé du suivant, et chaque membre de phrase circonscrit par la ponctuation, toutes leurs lettres ne présentent qu'une enfilade de caractères placés à la suite les uns des autres, sans solution de continuité. Leur discours revêt cette même forme, et les idées les plus incompatibles y sont liées entre elles sans aucune transition. C'est comme le jeu d'une navette qui ne s'arrête pas pour tisser une étoffe multicolore.

Maintenant si des phrases nous passons aux mots, nous retrouvons ce même caractère d'agglutination. Quelques exemples pris au hasard le prouveront bien mieux que de longs raisonnements. Ainsi, la proposition suivante : *Est'è-lou nouttinin* (ayez pitié les uns des autres) devait s'exprimer ainsi, si le langage était inflecte : *Est'è-è'-lè-ou-nouhou-ttinin.* En analysant : *est'è,* misérable ; *è'lè,* particule adverbiale qui exprime le mutuel-simultané ; *ou,* autre particule exprimant l'habitude ; *nouhonni,* deuxième personne du pluriel, joint au verbe, ce pronom s'élide et s'exprime par *nouhouttinin ;* il marque alors l'action de la deuxième personne du pluriel qui a pitié. Pareillement *Nihnèkordènesyèl* (je m'agenouille), pour *Nih-otsen-kor-dè-nèsyèl* (la terre, jusque le genou, d'en haut, je plie). Ces élisions jettent souvent dans le plus grand embarras, lorsqu'il s'agit de distinguer la racine de ce qui n'est qu'accidentel. La langue montagnaise présente cependant cette particularité, qu'elle est en partie monosyllabique ou inorganique, comme l'est, par exemple, le chinois, et probablement toute langue primitive. Tous les mots-racines ne sont que des monosyllabes. J'en ai déjà réuni sept cent quarante-cinq, dont deux cent trente-trois sont dépouillés de toute particule, et je pense bien qu'on en trouverait un plus grand nombre, si on poussait plus loin l'investigation. De ces monosyllabes dérivent tous les autres mots. Ainsi de *Ya,* ciel, et de *Tsèn,* crasse, on obtient *Yaountsèn,* tempête ; de *T'a,* vague,

et de *ᶜlèz*, fumée, on obtient *Tᶜallèzé*, vapeur, brouillard, et de *Tᶜou*, eau, et de *bellow*, gelée, on a *Tᶜanullou*, chemin. Les sauvages font en cela allusion à leurs sentiers d'hiver, qui sont la plupart du temps sur les cours d'eau et les lacs congelés. Pourquoi la langue des *Dènè* est-elle moins élidée que celle des autres familles peaux-rouges? C'est là un problème. Il est probable toutefois que ces Indiens ayant un esprit plus obtus que beaucoup d'autres, n'ont pas su faire progresser leur belle langue. Il est à remarquer que le dialecte des Esclaves qui habitent le Nord est moins agglutiné que le montagnais proprement dit, c'est-à-dire qu'il s'y rencontre moins d'élisions, bien que la juxtaposition des mots soit coordonnée de la même manière; et que le loucheux l'est encore moins que l'esclave et se rapproche davantage de la forme inorganique. De telle sorte que je suis fortement enclin à croire que la langue mère est au Nord, et non au Sud, bien que généralement nos Pères du Sud regardent le montagnais de l'Ile à la Crosse d'Athabaskaw comme la souche et la clef de toutes les langues de l'extrême Nord.

Un des caractères des langues américaines qui se retrouve dans le montagnais, c'est l'absence du verbe substantif *être* comme auxiliaire, excepté comme élément du futur. Dans les phrases où il est en connexion avec un attribut ou un nom, ils l'omettent, et font de cet attribut ou de ce nom un verbe intransitif qui se conjuge parfaitement comme un verbe actif. Ainsi, par exemple, ils disent : *Nèss''un*, j'ai bon, pour *nèz''un esli*, je suis bon; *nihonilshez*, j'ai vieux, pour *nihonidhez esli*, je suis vieux. C'est pourquoi les métis, transportant cette forme particulière de langage au français, disent : « J'ai paresseux, j'ai sauvage, » tout comme ils diraient : « J'ai faim, j'ai soif. »

En montagnais, il n'y a point d'adjectifs proprement dits. Toutes les parties du discours, voire même un grand nombre de substantifs, sont convertibles en verbes, et toutes les variétés d'action sont indiquées par l'addition de quelques particules adverbiales qui n'ont pas d'existence propre en dehors du verbe. Ainsi, par exemple, j'arrache, *esnèzz*; j'arrache d'ici et de là, *sata-esnèzz*; *èssay*, je me meus, je marche; *woyé-*

éssay, je m'introduis; *t^eéssay*, je pars, etc. La terminaison du verbe exprime aussi soit l'objet, cause de cette action, soit l'instrument avec lequel elle se fait. Le verbe *giser* en est un exemple ; ci-gît un homme vivant : *shéta*, s'il est assis; *shét^ei*, s'il est couché : un homme mort, *shèt^ean*. Cette même terminaison s'emploie également pour du bois, un ustensile ; ci-gît un rocher, *shèkan;* du linge, *shètchoush;* du sable, des objets menus, *shédzay;* une multitude d'objets, *shélla*. Le verbe frapper à la deuxième personne se rend par les terminaisons suivantes : *nesthash, nes^esal, nes^eel, nes ttons, nesthel, nes hésh*, qui expriment l'instrument dont on frappe. La simple action de faire, celle d'obéir, et une foule d'autres se traduisent par huit ou dix formes verbales. Cette exubérance du langage montagnais n'est pas une des moindres difficultés qu'on rencontre dans son étude ; c'est même la principale difficulté grammaticale, car pour les noms, il n'en existe que peu ou point. La distinction des genres est intrinsèquement contenue dans les mots pour les êtres intelligents et quelques animaux, et n'est caractérisée que par l'addition des mots : *mâle* et *femelle* pour tout les autres être animés. Le pluriel ne se traduit que par des adverbes de quantité, excepté pour les noms des êtres intelligents, où il est exprimé par les finales : *you* et *kwi*. L'élément du duel est *k^eè*, pieds, qui exprime aussi le nombre deux ; par une anomalie singulière, la majorité des Montagnais, entre autres, les Esclaves et les Loucheux, se servent aussi de ce même mot comme élément du pluriel pour toutes sortes d'objets.

Un savant américain, de Philadelphie, qui s'intéresse grandement à la question de l'origine des races américaines, s'est avisé, depuis grand nombre d'années, de considérer de quelle manière tous les Peaux-Rouges comptaient les degrés de consanguinité, et il a reconnu avec étonnement que, dans leur façon spéciale de les compter, il y avait unanimité. Il conste, par ses recherches, que chez les Peaux-Rouges des États-Unis :

1° Tous les oncles sont appelés *père*, et toutes les tantes *mère ;*

2° Tous les aïeuls et frères et sœurs d'aïeuls sont appelés

grand-père et *grand'mère*. Point de grand-oncle, ni de grand'-tante, de bisaïeul, de trisaïeul, etc. ;

3° Et *vice versa*, point d'arrière-neveux, mais rien que des petits-fils ;

4° Il existe un mot différent pour désigner le frère aîné, et un autre mot pour désigner le cadet. Mais il n'y en a point pour exprimer le mot *frère*. Pareille chose a lieu pour le mot *sœur ;*

5° Les noms de *cousin* et de *cousine* se rendent par les mots de *frère* et de *sœur,* sans aucune dénomination particulière ;

6° Le même mot désigne le gendre et la bru. Un autre mot désigne pareillement le beau-frère et la belle-sœur, etc.

Eh bien, chez les Montagnais de toutes nations il y a en cela identité complète, sauf dans quelques dialectes, par rapport à la première remarque ; mais l'exception confirme la règle.

Si je ne craignais d'outre-passer les bornes de ce travail et de trop m'appesantir sur une question aussi aride, j'ajouterais que la langue montagnaise est hérissée de difficultés qui proviennent de la prononciation et de l'intonation. Un grand nombre de sons ne pouvant se rendre avec l'orthographe française, nous les expliquons au moyen des orthographes étrangères ; tels sont les trois *th* anglais que nous écrivons : *th*, *sh*, *dh ;* le *w*, le ς grec ou *z* dur et guttural, le *g* flamand, le *j*, le *ñ* et les *ll* espagnols ; outre cela, les premiers Missionnaires ont adopté des signes conventionnels, pour traduire le *tt*, claquement de la langue contre le palais, ce qui se produit avec accroissement de difficulté avec les *th ;* le *t*ᶜ et le *k*ᶜ, qui expriment les lettres *ts*, *ks*, accompagnées d'une sorte d'éternument ; le ᶜ, sorte de ronflement du palais, qui accompagne les voyelles et quelques consonnes comme le *k*, l'*l*, le *g*, le *s*, et qui doit se rendre alors par *chl, khl,* et prononcés la langue renversée dans un coin de la bouche ; les guillemets " qui servent à marquer une forte aspiration ou plutôt un hiatus subit et saccadé. Ce qu'il y a de remarquable dans le langage montagnais, c'est le peu d'emploi des labiales ; le jeu des lèvres y est presque nul. Un Montagnais, les lèvres légèrement

entr'ouvertes et sans desserrer les dents, parlera avec une vélocité étonnante et fera entendre les sons les plus heurtés sans qu'on observe des mouvements bien marqués dans ses lèvres.

Comme dans la langue chinoise, le ton, l'inflexion de la voix y changera du tout au tout la signification de certains mots qui s'écrivent de la même manière; tels sont, par exemple, les mots : *sha*, martre, longtemps; *shayé*, perche, vieux; *tchan*, pluie, sein; *tsa*, castor, couvre-chef, cache-à-viande; *tsi*, vermillon, canot, porc-épic. La prononciation de ces mots et d'une infinité d'autres exige une grande délicatesse d'articulation, une grande précision dans l'intonation surtout et dans l'observance de la quantité prosodique.

En voilà beaucoup sur le chapitre peu intéressant d'une langue qui peut être considérée comme langue morte, par son insuffisance pour exprimer les idées métaphysiques et encore moins celles du monde civilisé.

Je citerai ici quelques noms propres pour la curiosité du fait. Ils expriment ordinairement une action faite ou soufferte par les individus dans leur bas-âge, quelque défaut naturel ou physique, une manière d'être, un objet pris dans la nature, enfin même des grossièretés et des indécences. En voici quelques-uns : *Ebérlni* (il se frotte le ventre), *Anlzè* (il revient de la chasse), *Edadzaz* (la jambe en l'air), *Etats an-dziyè* (le cœur du corbeau), *Tsa* (le castor), *Kliéttos* (le nid d'écureuil). Chez les Esclaves et les Loucheux, les parents abandonnent leur premier nom à la naissance de leur enfant premier-né, pour prendre celui de l'enfant. Ils s'appellent alors le père et la mère d'un tel. Ainsi, par exemple, à *Kayadè* naît un fils que l'on appelle *Etchèlè*, le père de l'enfant s'appellera alors *Ttchèlè-wèt'a* et la mère *Ttchèlè-mon*. Pas plus que les autres Peaux-Rouges, les Montagnais n'avaient de caractères pour traduire leurs paroles; l'écriture leur était inconnue, et on ne peut appeler de ce nom les signes hiéroglyphiques que l'on rencontre une ou deux fois sur des rochers, dans le voisinage du territoire *Crees* et qui peuvent aussi bien être attribués à cette dernière nation. C'est un ministre protestant qui est l'inventeur des caractères sténographiques dont les sauvages font

usage actuellement, caractères qui, malheureusement, sont incapables de rendre tous les mots et sont d'une lecture assez difficile.

V

J'en viens maintenant à la religion du peuple montagnais, à l'état d'infidélité. Si toutes les nations américaines, tout autochthones qu'elles apparaissent être, sont, comme on le prétend, le résultat d'immigrations successives des peuples asiatiques, elles devraient, ce semble, avoir conservé quelques vestiges des religions antiques qui sont encore en crédit dans l'Asie. Mais il n'en est rien : à part les Péruviens, les Mexicains et leurs voisins les Natchez, chez qui on pouvait reconnaître quelques traces du bouddhisme, que leur apportèrent les Samanéens de la haute Asie, en l'année 458 de notre ère, on ne trouve chez les Peaux-Rouges ni religion proprement dite ni culte. Tout au plus surprendra-t-on chez eux quelques idées imparfaites de Dieu, du démon, du ciel et de l'immortalité de l'âme, faibles restes de la loi naturelle.

Les Algonquins ont la croyance à deux principes : l'un bon, qu'ils appellent le bon esprit, *Kitchi-manitou ;* l'autre mauvais, qu'ils nomment le mauvais esprit, *Màtchi-manitou*, qu'ils croient cependant inférieur au premier. Ce dualisme presque manichéen se retrouve chez les Montagnais, mais avec des idées plus confuses. Ils craignent presque autant « Celui qui dort au ciel, » *Ya-kè-èt^{c}in*, et « Celui à qui appartient la terre, » *Bètsén-nih-nuli*, que « le mangeur d'homme « *Dèn'eltèlè, Dènè-nidillè*. Les Esclaves nomment *Inkfwin-fwètay*, celui qui est assis au zénith. Le premier de ces deux principes est *Yac^{c}è-nontay* ou *Dènè-saèdellè ;* le second que les Loucheux appellent du nom de *Dindjyê-ta''-in*. Toutes ces épithètes sont relativement synonymes. Le bon génie que les diverses nations montagnaises reconnaissent, ils le relèguent dans son ciel solitaire et ne lui attribuent aucun souci de ce qui a vie sur la terre ; ils n'en font ni le créateur, ni le conservateur de

ce qui existe, ni la fin des créatures raisonnables. D'ailleurs, personne ne l'a vu, et bien des fois j'entends des Indiens impies de la tribu des *Katcho-gottinè* nier son existence. Quant au *Dénèltélè*, ou *Yat'ènontay* ou *Dindjyè ta"in*, c'est tout autre chose, les sauvages croient toujours le voir à leurs trousses. Un grand nombre d'entre eux et même des enfants (les enfants sont incapables de mentir) m'ont affirmé l'avoir vu jadis sous la figure d'un être noir et affreux. Il ne se passe pas un été sans que les Montagnais n'éprouvent de vives alertes. Quelle en est la cause? L'ennemi *Nanttinèn* ou *Dènè djyèdè* a été vu ici ; d'autres l'ont vu ailleurs, celui-ci l'a même dardé avec sa dague ; l'ennemi, toujours l'ennemi, qui n'appartient à aucune nation, qui habite dans les montagnes et rôde en plein jour à travers les bois. C'est le *demonium mœridianum* de l'Évangile errant dans des lieux arides. C'est lui que l'on conjure par des scènes de jonglerie. On le prie de s'éloigner des malades, de laisser les Indiens chasser en paix. La plupart des *Ink'anzé* ou jongleurs montagnais ignorent actuellement ce qu'ils font et à qui s'adressent leurs grimaces, parce que depuis longtemps la parole du prêtre et le contact des blancs tendent à effacer de plus en plus ces vieilles superstitions ; mais dans les tribus esclaves et loucheuses de l'extrême Nord, qui reçoivent à peine la semence évangélique, ou chez qui elle n'a pas encore été portée, les *Ink'one* savent bien ce qu'ils font et se plaignent qu'ils n'ont plus la même puissance. On nous traitera peut-être de cerveau faible, si nous osons avancer qu'à la suite de ces incantations faites sur des malades, il sortait quelquefois de ceux-ci un serpent. Les Indiens Peaux-de-Lièvre le prétendent ainsi ; et comment mentiraient-ils, vu qu'il n'existe pas le plus petit orvet dans tout le pays, et qu'il faut descendre jusqu'à la rivière Kitiskatchiwan, à mille lieues au sud pour trouver une couleuvre? N'est-ce pas une chose merveilleuse que le serpent soit connu de tous les peuples, même de ceux qui sont relégués dans les glaces des régions polaires? Pour moi, je regarde cette simple connaissance qu'en ont les Montagnais du Nord comme un vestige de la révélation. Voici comment j'ai appris le fait précité.

Ayant eu occasion de faire quelques décorations emblématiques à notre chapelle, j'y peignis, entre autres choses, des serpents. Lorsque nos Peaux-de-Lièvre aperçurent dans le lieu saint ces *Natatèwèri*, ils en furent presque scandalisés, mais non pas étonnés; ils me demandèrent pourquoi je mettais dans la maison de Dieu ces reptiles que leurs *Ink'onè* forçaient de quitter le corps des malades, et qui, à leur avis, n'étaient que des êtres malfaisants et impurs.

Avant d'expliquer la manière dont se fait l'*Ink'anzè* ou jonglerie, il me reste à dire que les Montagnais ont la connaissance indirecte et implicite d'une terre d'en haut, *Yètaçè-mènèkè*, et d'une terre inférieure. *Youtaçè-mènèkè;* d'espèces de génies ailés, inoffensifs, *Dènèdettay*, et d'êtres qui habitent dans le sein de la terre, *Youta-ottinè.* Il y a même une montagne sur les bords du grand lac des Esclaves qui passe dans l'esprit des Montagnais, et aussi dans celui des métis, pour contenir de ces derniers génies : *Dènè-chèsh-yaçè.* Ils ont de l'immortalité de l'âme une connaissance grossière ; leurs âmes séparées : *Eyouñnè*, des uns, *Ewiû-èn, Ttsini, nikyon,* des autres, peuvent être comparées aux mânes des anciens, avec cette différence que, dans la théogonie païenne, il y avait la croyance à un bonheur et à un malheur éternel, selon le mérite de l'homme, tandis que rien de cela n'existe chez les Montagnais, sauf dans l'esprit de quelques âmes privilégiées. J'ai dit que les Indiens n'avaient qu'une connaissance implicite de ces vérités, parce que de fait, si on les questionne sur ce point, ils répondent toujours négativement, et cela parce qu'ils n'y réfléchissent jamais; ce n'est que lorsque l'occasion se présente, mais surtout lorsqu'on les met sur le chapitre de leurs antiques traditions, que, peu à peu, chacune de ces vérités s'offrant à leur esprit, ils sont tout étonnés d'en voir la conformité avec celles que nous leur annonçons. La suite prouvera davantage.

Ainsi donc, la religion des Montagnais, si tant est qu'on puisse donner ce nom à leurs scènes de jonglerie, consiste en un fétichisme grossier que j'appellerai *fétichisme juif*, parce qu'il se trouve mêlé à des traditions et à des prescriptions qui

ont évidemment une origine judaïque. Ceux qui exercent ce fétichisme prétendent guérir les maladies, posséder le don de la divination, se mettre en communication et pouvoir converser avec tous les êtres de la création, fût-ce même des rochers et des arbres, et les faire servir à leurs appétits brutaux; et tout cela par l'entremise d'un esprit qui rôde dans l'air, et qu'ils persuadent aux trop crédules sauvages qu'ils ont la puissance d'évoquer. Cet esprit familier, qui n'est ni dieu ni diable, d'après leur dire, ils le nomment : *Nou-anssin* ou *You-anzè*, c'est-à-dire : celui qui est loin de nous, qui est au loin, et l'action par laquelle ils l'évoquent, s'appelle : *Ink-ʒanzè*, *Ink-ʒ-on-è*, *Sa-nèè*, d'après leur idée, ce qui signifie : l'ombre, la silhouette; d'où le nom de *Dènè-inkʒanzè*, *Dindjyè-tasanrè*, donné à ces prétendus sorciers. — Je n'ai jamais assisté à aucune cérémonie de leur fabrique, vu que ceux qui les pratiquent le font occultement et se gardent bien de s'en vanter devant nous; mais je vais raconter ce que je tiens de la bouche de certains vieillards qui étaient jongleurs ou médecins avant leur conversion et qui m'ont dévoilé au long leurs mystères. Je commence en laissant parler mon sauvage.

« Lorsque le *Dènè-inkʒanzè*, ou médecin, se propose de guérir un malade, il s'y dispose par un *jeûne absolu*, ne buvant ni ne mangeant durant trois ou quatre jours. Alors il se fait préparer un *chounsh*, ou loge de médecine. Pendant qu'on la mâte, il demeure assis dans sa tente, et sait pourtant tout ce qui se passe au dehors. Il sait dans quelle partie de la forêt on a coupé les perches qui serviront à la dresser, et quelle est la nature des arbustes qui les ont fournies. Le *chounsh* ayant été construit loin du camp, et les perches qui le composent liées au sommet avec trois cordes, le médecin, quoiqu'il n'en ait pas été informé, dit : Tout est prêt, et se levant aussitôt, il se dirige vers la loge de médecine, l'ébranle par trois fois, en fait trois fois le tour, et enfin il y pénètre et s'y couche, en observant toujours son jeûne. Après y avoir fait un somme plus ou moins long, il procède à *l'Inkʒanzè*. Celui des sauvages qui, *à cause de ses péchés*, est malade, se rend

alors vers le médecin, accompagné d'un autre vieux *pécheur*, sain de corps. Il s'assied dans la loge et se confesse au jongleur, qui le sonde à plusieurs reprises, en tâchant de lui arracher la connaissance de tous ses crimes. Après quoi, il fait descendre l'esprit *You-anzè* sur le malade, et, pour cela, il chante en s'accompagnant du tambour. Les chants de médecine, dont il y a une grande variété, se composent de trois ou quatre notes tristes répétées à satiété, avec accompagnement de contorsions et d'insufflations. Plusieurs y mêlent de vieux mots, qui n'ont aucune signification dans la langue actuelle, mais qui sont réputés blasphêmes ; tel est, entre autres, le mot *Sosclouz*.

« Lorsque le jongleur connaît que l'esprit est descendu sur le malade, il s'approche de lui avec son génie familier, et tous deux font des *passes* au malade pour l'endormir [1], et l'esprit entrant en lui, il s'endort. Alors le *You-anzè* arrache le péché et le jette au loin, et en même temps la maladie quitte le moribond. L'esprit, le prenant, le replace sur la terre afin qu'il y vive, et, en l'y replaçant, il pousse un grand cri qui éveille le sauvage parfaitement guéri. » C'est ainsi, me disaient ces vieillards, que nos ancêtres guérissaient les malades ; « les *In-kanzè* d'aujourd'hui ne sont que des hommes sans puissance. » En dépit de cet aveu, il est peu d'actes de la vie des sauvages, encore infidèles, qui ne subissent l'influence de l'*Ink-anzè*, tant cette croyance est enracinée chez eux. Chez les Loucheux et les Esclaves, la médecine est encore fort en pratique, et les jongleurs s'y livrent, cumulant le rôle de prophète et celui d'escamoteur. Les métis et même la généralité des agents, commerçants écossais qui desservent les forts de traite de la Compagnie, ajoutent foi à leurs prétendus sortiléges ; quant à nous, nous pouvons affirmer que les médecins indiens d'aujourd'hui ne s'accusent pas d'autre chose que d'avoir menti en faisant la silhouette. Quoi qu'il en soit,

[1] L'expression montagnaise : *Yètsen, Yènizenni* exprime, en effet, l'action de tendre les bras vers quelqu'un, de lui faire geste. Le sauvage qui me racontait ceci accompagnait ce mot d'une pantomime explicative.

on doit relever quelques points qui ont dû frapper dans le récit précédent; tels sont : ce jeûne préparatif à la réception de l'esprit; ce péché, cause de la maladie et de la mort qui aurait suivi; cette confession obligatoire du malade pour recouvrer la santé, ce pouvoir de faire descendre l'esprit en terre, et celui d'extirper le péché. Ne sont-ce pas là des vestiges du judaïsme, ou bien faut-il n'y voir que les données de la loi naturelle? Nous nous sentons inclinés à adopter la première opinion. Il est de fait qu'on ne trouve pas chez ce peuple cette opiniâtreté des Noirs et des Orientaux dans leurs erreurs; bien plus, la confession étant déjà, dans leur conviction, un acte obligatoire pour rentrer en grâce, la pratique n'en est d'aucune peine pour eux, et l'aveu des plus grandes fautes leur coûte fort peu. Généralement, l'empressement des Montagnais à se confesser est grand; on ne peut faire de plus grande peine à un pécheur scandaleux qu'en l'éloignant de ce sacrement jusqu'à son amendement. Cette conformité de notre sainte religion avec quelques-unes de leurs anciennes pratiques sera sans doute pour eux un préservatif contre le poison du protestantisme, où ils ne trouveront ni confession ni jeûne, de même que la corrélation de leurs traditions avec la chronologie mosaïque a été l'un des motifs qui ont affermi leur foi en la parole du prêtre. Plusieurs fois, des Montagnais, en me dictant ces traditions, me disaient : « Quand nous avons entendu les Priants (les Prêtres) nous expliquer comment le monde avait été créé, puis ensuite détruit par l'eau, nous avons vu que le livre du Créateur ressemblait tellement à notre histoire que nous nous sommes dit : Il faut que cela soit vrai. Pour nous, qui n'avons pas d'esprit, nous avons comme des nuages devant les yeux; il y a si longtemps que cela s'est passé! mais quant à vous, qui savez écrire vos souvenirs, il vous est facile de voir clair. » On le voit, sans avoir le génie de nos philosophes ni le savoir de ces traiteurs du pays qui leur dénient presque la nature humaine, ces pauvres sauvages font preuve de plus de droiture de jugement. De mon côté, je ne pouvais me lasser d'admirer les desseins du bon Dieu, qui a gravé si profondément sa parole dans le

cœur de l'homme, que même les plus ignorants et les plus grossiers rendent hommage à la véracité des Livres saints, confirment notre foi et confondent l'orgueil des impies et des hérétiques : *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem propter nomen tuum.*

VI

Je vais maintenant exposer succinctement les traditions des Montagnais proprement dits. Je crois devoir dire avant tout qu'il faut savoir y faire le discernement du fait substantiel et biblique d'avec ce qui n'est qu'accidentel. On conçoit que les détails ne peuvent pas se rapprocher de ceux de la Bible ; ce peuple n'ayant aucune idée de nos pays, de nos usages et de nos mœurs, ils racontent les événements comme s'ils s'étaient passés au milieu de leurs glaces, et comme s'ils étaient le seul peuple du monde. C'est là la meilleure preuve de l'unité de la race humaine. Les Montagnais distinguent ces traditions d'avec toutes sortes de contes ; ils les appellent : *Dènèounie* (l'histoire des hommes), et la conformité entre eux en les racontant va jusqu'aux moindres détails. Toutes les nations du Nord partagent les mêmes croyances, et on m'a assuré que leurs voisins du Sud, les *Crees,* possèdent des traditions analogues. Je laisse quelquefois au sauvage montagnais son laconisme biblique, qui n'est pas sans beautés, et je résume le plus souvent, pour ne pas devenir fastidieux :

Création du premier homme. — « Au commencement, il n'y avait point d'homme. Alors, tout à coup, voilà l'homme, dit-on. Celui qui a fait l'homme, nous ne le connaissons point. Alors, pendant l'hiver, il fit quelque chose, des raquettes sans doute ; il ne savait comment s'y prendre ; cependant il les fabriqua. Or, pendant qu'il enlaçait le treillis, assis dans sa tente, une perdrix était perchée au sommet. Tout à coup l'homme étant assis, une femme est assise à son côté. Ce n'était d'abord qu'une perdrix ; maintenant, c'est une femme. Alors ils se multiplièrent, et de là sont venus les hommes, et

ces hommes, c'est nous-mêmes. Nous sommes assurément des hommes, nous, habitants de cette terre. » (Je dois noter ici que cette nation, comme plusieurs autres, et jusqu'aux Esquimaux, s'applique à elle seule le titre d'*hommes;* de telle sorte qu'on ne peut nommer le genre humain sans nommer leur nation.)

« Alors tous les hommes étaient comme un seul; celui-là donna aux animaux leur couleur (suit la longue nomenclature des noms des animaux et des oiseaux avec leur rapport à leur objet). En dernier lieu, l'homme dit au corbeau : « Que « veux-tu être? — Un bien bel oiseau. — Eh bien, tu seras « ainsi, dit l'homme. — Non, dit le corbeau, je ne serai « pas assez beau. — Eh bien, tu seras cet oiseau-là. — Non, » dit-il encore, et il continua de la sorte à désobéir à l'homme. » Celui-ci, impatienté, le frotta dans les charbons, et c'est pourquoi, aujourd'hui encore, le corbeau n'a point de couleur. Cet oiseau partit fâché, et, dans son vol, rencontrant l'étourneau, de rage, il le saisit à la gorge et l'étrangla à demi : voilà pourquoi ce dernier à la voix si aigre.

« Alors l'homme demeurait, comme aujourd'hui, sur terre; il y vieillissait et ne mourait point; mais enfin, à force de marcher, ses pieds venant à s'user, ou bien à force de manger, son gosier s'étant percé, l'homme mourut. Depuis ce temps, on meurt de diverses causes.

Chute. Rédemption de l'homme. — « Alors au commencement, *deux* partirent de leur terre et s'égarèrent. Ils arrivèrent sur une montagne dans laquelle demeurait un géant. Il y avait dans ce lieu beaucoup de flèches. Le géant leur en donna deux très-puissantes et leur dit : « Quand vous tuerez un « animal, ne reprenez pas la flèche, elle reviendra d'elle-« même à vous. — Oui, » dirent-ils. Or le plus jeune, avisant un écureuil, lui décocha une des flèches, puis il courut pour la reprendre; mais dès qu'il l'eut saisie, la flèche s'éleva en l'air, entraînant à sa suite le jeune homme. Elle ne s'arrêta qu'au ciel. Là est une terre en tout semblable à celle-ci. L'homme y rencontra une vieille femme dont les deux filles n'avaient d'autre dessein que de tromper et de faire

mourir l'imprudent qui entrait dans leur loge. Elles avaient le sein rempli de bêtes malfaisantes. Elles trompèrent l'homme qui, pour s'en venger, déchira leurs vêtements. Alors toutes les bêtes immondes qui y étaient renfermées, en sortant, se répandirent par toute la terre. Et c'est depuis ce temps-là qu'il y a tant de maux sur cette terre. Alors la vieille femme dit à l'homme : « Fie-toi à moi, je vais te faciliter les moyens « de retourner en ta terre. » Ce disant, elle attacha le jeune homme à une très-longue lanière de peau de caribou, et le fit descendre par un trou. « Dès que tu auras touché la terre « du pied, lâche la corde, » lui cria-t-elle. L'homme ayant pris pied, lâcha la lanière, qui remonta au ciel. Mais il se trouva dans l'aire d'un aigle énorme, l'*Orelpale*, qui se nourrissait de chair humaine. Ils étaient *trois*, le père, la mère et l'aiglon ; celui-ci prit l'homme sous sa protection : « Si « vous le tuez, dit-il à son père, je vais me précipiter de mon « nid à terre. » En cette considération, l'aigle respecta les jours de l'homme. L'aiglon lui donna quelques plumes de ses ailes et lui dit : « Tâche de voler autour de mon nid ; si « tu peux en faire trois fois le tour, cela suffira, tu retour- « neras en ta terre. » L'homme y parvint, aidé de l'aiglon, et, au moyen de ses plumes, il retourna en sa terre. »

Déluge. — Un savant, M. Schoolcrafft, a prétendu que l'existence supposée des traditions du déluge dans l'Amérique du Nord est due à la chaleur de l'imagination des Missionnaires ou à l'enthousiasme « d'une théorie préconçue. » Par ce qui suit, chacun pourra juger de quel côté est l'esprit de système et de prévention. Les sociniens et les matérialistes américains voudraient bien fermer les yeux sur des traditions qui démontrent à un si haut point la véracité des Livres saints et condamnent leurs vains systèmes ; mais la vérité crie trop haut pour qu'ils puissent jamais couvrir sa voix.

« Alors au commencement, il tomba tant de neige que la terre en était couverte ; le sommet des arbres seul paraissait. Ce n'était plus tenable. Alors tous les animaux qui demeuraient avec l'homme partirent pour aller chercher la chaleur

au ciel. L'écureuil fit un trou au firmament, et c'est le soleil; c'est par là qu'ils pénétrèrent dans la terre d'en haut. Là l'ours gardait la chaleur; elle était appendue ainsi que les autres éléments dans différents sacs, à un grand arbre qui s'élevait dans le milieu. Le caribou se dirigea aussitôt à la nage vers l'arbre et s'empara du sac qui contenait la chaleur. L'ours s'en étant aperçu, poursuivit le voleur dans son canot; mais la souris ayant rongé l'intérieur de sa pagaie, elle lui cassa dans les mains, et tous les animaux s'enfuirent avec la chaleur qu'ils portaient à tour de rôle. Mais la souris en ayant encore rongé l'enveloppe, l'outre creva, et la chaleur se répandit sur la terre et fit fondre en un instant l'immense quantité de neige qui la couvrait. C'est pourquoi il n'y eut plus de terre, *Nihnaoudlè*. Tous les hommes et tous les animaux périrent; un vieillard seul eut le bon esprit de constuire un grand radeau (d'autres disent un grand canot), sur lequel lui et les animaux se retirèrent. Alors les Montagnes Rocheuses seules apparaissaient hors de l'eau. Tout à coup, l'eau a recouvert les montagnes. C'est fini; il n'y a plus de terre. On n'en pouvait plus; c'est pourquoi tous les animaux et tous les oiseaux plongèrent pour aller chercher la terre, mais de terre point. Alors l'aigle s'envola à la recherche de la terre, mais inutilement. La pie partit à son tour; elle vit les têtes des sapins et en rapporta un bourgeon dans sa patte. Alors de nouveau tous les animaux et tous les oiseaux aquatiques replongèrent pour soulever la terre; le *Kankanwi* (sorte de canard) remonta avec de la vase dans ses ongles. Lui seul est un chef, dit-on. Cependant où sont les cadavres des hommes, s'entre-disait-on. La pie dit: « J'ai vu les goë- « lands qui les mangeaient tous là-bas sur le rivage. »

Moïse. — « Alors on entendit comme la voix d'un petit enfant qui vagissait. Toutes les filles se mirent à sa recherche, mais inutilement. Survint une vieille femme qui chercha avec soin et découvrit un tout petit enfant couché dans l'empreinte du pied d'un caribou. La vieille éleva l'enfant et en eut grand soin. C'est pourquoi on appela ce dernier *Betsoune-Yenelchyan*, ce qui signifie: *sa grand'mère l'a élevé*. Or cet

enfant devint un *Inkçanzé* très-puissant. Il faisait maints prodiges, il tua quantité de rennes en leur touchant le museau de la main, et un jour que les Montagnais se mouraient de soif, il fabriqua une petite flèche, et l'ayant fichée en terre, il jaillit aussitôt de ce lieu de l'eau en abondance.

Un jour, le grand ennemi lui vola ses deux sœurs : « Tu n'es pas un homme, lui dit-on, puisque tu laisses voler tes sœurs. » Alors il se mit en colère et tua son interlocuteur. Se levant ensuite, il se mit à la recherche de ses sœurs. Il arriva dans un pays dont tous les habitants se nourrissaient de gomme, mais il n'y fit pas un long séjour ; étant allé plus loin, il traversa une contrée dont les habitants se nourrissaient de petits oiseaux, et il en prit une quantité prodigieuse, mais il ne trouva point ses sœurs en ce lieu. Ayant enfin rencontré leur ravisseur, il lui reprit ses sœurs, et repartit avec elles ; mais à peine en route, celui-ci lui dressa des embûches. Un matin, en s'éveillant, il se trouva au fond d'un précipice, ainsi que ses sœurs. Par la vertu de sa médecine, il triompha de ce piége. La seconde nuit, ayant encore campé, il se réveilla le lendemain dans une petite île plate ; mais par sa puissance, il fit naitre aussitôt une chaussée sous ses pas, et traversa le lac à pied sec. Le troisième jour, il se trouva enterré jusqu'aux genoux dans un marais fangeux ; par son même pouvoir, il se fit un sentier de sable sur lequel il traversa le bourbier. Bref, le grand ennemi, voyant l'inutilité de ses efforts, les laissa en paix. Enfin, après avoir longtemps enseigné les Montagnais, il leur dit : « Quand vous aurez besoin de moi, appelez-moi, je viendrai à votre secours. » Après quoi il se fit dresser une loge de médecine, et y étant entré, il y fit longtemps l'*Inkçanzé.* Comme il n'en sortait plus, on se hasarda à regarder dans l'intérieur, mais il n'y était plus. Depuis ce temps-là on ne l'a plus revu.

J'en demeure là pour ne pas dépasser les limites de ce travail. Dans ces traditions épiloguées, dont le lecteur jugera l'analogie avec la Genèse, il y a pourtant une chose qui afflige, c'est que rien n'y fait soupçonner la connaissance d'un Dieu créateur ; on en retrouve bien l'ombre dans plusieurs pas-

sages, mais ce sont de vils animaux qui tiennent sa place; l'ours surtout, comme étant le roi des animaux septentrionaux, joue ici le rôle de maître; l'homme lui-même est soumis à ces brutes; il est vrai qu'elles n'étaient pas dépourvues d'intelligence, car, disent les Montagnais : « En ce temps-là les bêtes parlaient. » D'ailleurs tout se faisait par la vertu de l'*Inkçanzé*. Dans une autre tradition, il y a comme une apparition de la Sainte Trinité : c'est un homme triple et ailé qui se montre à deux jeunes garçons; mais cet homme est d'un aspect terrible : c'est lui qui cause la mort et qui produit le tonnerre, dont les éclairs ne sont que des clignements de ses yeux : aussi l'appelle-t-on *Yédariyè* (le Puissant). Est-ce Dieu? Est-ce le diable? Non, c'est encore un *Inkçanzé*.

L'*Inkçanzé* est toute la science de nos Indiens. Le démon a su si bien se déguiser chez eux, qu'il passe comme inaperçu; mais, en se cachant, il leur a aussi dérobé la connaissance et l'amour de Dieu. Il a donc atteint ses fins. Pauvre sauvage! il paraît entrevoir la Divinité, il est sur le point de l'atteindre et de découvrir avec elle la vérité; mais lorsqu'il semble que la lumière va tout d'un coup jaillir à ses yeux et éclairer ses pas, il n'apparaît qu'environné de plus de ténèbres, assis au fond de son *chounsh*, frappant son tambour et évoquant une ombre! *In tenebris et in umbra mortis sedent*. Telle est la raison livrée à elle-même.

Outre la connaissance de la nécessité du jeûne et de la confession, et celle du châtiment qu'entraîne le péché, on trouve encore chez les Montagnais des prescriptions judaïques encore en pratique. Un sauvage tue-t-il un animal à la chasse, il ne dépose jamais le sang qu'il en retire avec la chair de l'animal, mais le répand à quelque distance et le recouvre de neige, suivant en tout point la prescription du Lévitique : « Quiconque aura pris à la chasse une bête sauvage... qu'il répande son sang et le couvre de terre. » Le Lévitique dit encore : « Vous ne mangerez le sang de nulle chair, parce que la vie de la chair est dans le sang. » Si le sauvage manque à ce point, c'est par pure gourmandise, puisqu'il croit qu'en se faisant baptiser, il devra s'abstenir de manger du sang, comme

aussi d'autres mets réputés impurs à ses yeux, tels que les coquillages, le frai de poisson, les animaux mort-nés, les intestins, les poux, etc. Or, comme nous ne leur avons jamais fait aucune défense à cet égard, il faut en conclure que les Montagnais ne croient pas l'usage de cet aliment permis et compatible avec la vie de sainteté qu'ils doivent mener après le baptême. Il en est de même des animaux et oiseaux regardés comme impurs ; la conscience de nos chrétiens leur reproche d'avoir, en temps de famine, mangé du corbeau, du chien, des animaux morts de maladie, et nous avons eu à cet égard des cas de conscience très-curieux, quoique bien faciles à résoudre.

Le point le plus frappant de ressemblance qu'ont les Montagnais avec les Juifs, c'est le traitement que suivent les personnes qui relèvent de couches, et celles qui sont sujettes aux incommodités de leur sexe. En cela le Lévitique est non-seulement suivi de point en point, mais outré avec une sorte de barbarie. La malheureuse femme est sequestrée en dehors de la tente, même au cœur de l'hiver, et elle prend son repos sous un petit abri fait avec des branches de sapin. Si la famille est en marche, il ne lui est pas même loisible de suivre le sentier battu, elle est obligée de se frayer péniblement un chemin dans la neige, assez loin du reste de sa famille. Et dire que ces infortunées ont quelquefois mis leur enfant au monde la veille seulement! La chose est encore plus forte chez les Esclaves : la pauvre femme n'a pas le droit de prendre place dans la pirogue de sa famille. Où la mettra-t-on alors? On rapproche deux canots, on place une planche ou des branches en travers, et la sauvagesse est obligée de s'y intrôniser au grand risque de tomber à l'eau, si les pirogues font une fausse manœuvre. Cette conduite est observée à l'égard des hommes en certains cas.

J'ajouterai, pour dernier mot à la question des prescriptions judaïques, que les Montagnais redoutent extrêmement de toucher et de manipuler les cadavres, même ceux de leurs parents, qu'ils ne pénètrent qu'avec une extrême répugnance dans toute maison qui renferme un mort, enfin qu'ils brûlent

ou abandonnent tous les effets qui ont appartenu à ce dernier. Ces données serviront peut-être un jour à découvrir l'origine de ce peuple. Tâchons, toutefois, dans la mesure de notre faiblesse, de la débattre quelque peu.

VII

On s'étonnera peut-être de ne nous voir placer qu'en septième ligne une question qui, ordinairement, est traitée la première ; mais il faut considérer qu'en cette matière nous procédons par voie d'induction, parce que c'est justement l'origine de ces peuples qui est le terme inconnu à trouver. Depuis le seizième siècle, il a été émis un grand nombre d'opinions touchant l'origine des Peaux-Rouges, et le mode de population de l'Amérique. Dès l'année 1555, deux Français, Génébrard et Thévet, avancèrent les premiers que les peuplades américaines sont les restes des tribus amenées en captivité, en Assyrie, par Salmanazar, et qui s'étaient établies dans le nord de son grand empire, d'où « elles passèrent, dit le livre d'Esdras, à travers les mers, dans une terre étrangère, qui n'avait encore nul habitant. » Les premiers Missionnaires qui passèrent en Amérique, semblent avoir été imbus de cette pensée, qui fut aussi partagée par de célèbres ministres anglicans, entre autres, par Mayhew, Elliot et Rogers William... Gomara (1556), de Léry et Lescarbot en font les descendants des Chananéens chassés par Josué, et Tornicelli, prenant les choses *ab ovo*, croit voir en eux les fils de Sem et de Cham, qui auraient passé par la voie du Japon et des Aléoutiennes. Plus tard ces opinions furent abandonnées : Brerewood, Korn (1652), Jefferson, Mitchell, Charlevoix, Buffon et Cuvier ne virent plus dans les Peaux-Rouges que des Tartares ou des Scythes. Foster désigna même l'empereur mogol, Kublaï-Khan, qui conquit le Japon en 1294, comme le colonisateur de l'Amérique. Seulement quelques écrivains, distinguant deux et même trois races en Amérique, voulurent que les peuplades du Sud fussent des Ethiopiens, des Phéniciens ou des Malais.

Voilà, en résumé, les écrivains qui opinent pour l'origine asiatique des Peaux-Rouges.

Ce n'est pas seulement une opinion émise par l'illustre Humboldt, que les Normands ou Norwégiens s'établirent au Groënland (terre verte) en 982, et qu'ils y fondèrent des établissements et même des églises. Le fait est attesté par l'histoire. Ils descendirent le long des côtes; et d'île en île, jusqu'à la presqu'île du Labrador, qu'ils appellent *Wineland* ou *Terre des vignes*, à cause de la quantité de vignes sauvages qu'ils y trouvèrent, et de là ils pénétrèrent jusqu'au 41° 30′ latitude nord. Ce fait est appuyé par des preuves assurées. En 1406, les glaces interrompirent ces rapports entre la Scandinavie et l'Amérique; depuis, ces relations ne se sont plus renouvelées. A une époque antérieure à cette dernière date (1380), Antonio et Niccolo Zéno, de Venise, équipent un vaisseau, montent vers le nord et accostent au Friseland ou Islande (*Ferris-land*) où ils fondent une église et un monastère. En ce pays, ils apprennent d'un marin qu'il a été porté par la tempête sur une terre appelée *Estotiland*, d'où il était allé à Drogès, contrée à demi-civilisée et très-populeuse, dont les habitants faisaient des sacrifices humains. Cet Estotiland était probablement Terre-Neuve, et Drogès, l'empire du Mexique. C'est sans doute la connaissance de ces faits qui fait émettre à Grotius l'opinion que l'Amérique a été peuplée par les Norwégiens ou Scandinaves, qui y seraient venus par la voie de l'Islande, du Groënland et de Terre-Neuve. Dans les Péruviens, ce même savant ne voit qu'une colonie chinoise, bien que Guillaume Postel en fasse des Gaulois. Ce dernier peuple l'Amérique du Nord avec des Africains ou Mauritaniens, Kircher avec des Egyptiens, Hamkéma avec des Hollandais, Bradfort croit y découvrir le type de la race turanienne ou scythe, mais Nott, Humboldt et Morton y trouvent tout le contraire et nient que les Américains soient de race mongole ou tartare, quoiqu'ils admettent que les Esquimaux puissent être des Chinois ou des Tartares. Mitchell peuple le Sud de Malais, le Nord de Tartares Samoïèdes, puis il fait chasser les Malais par les Danois ou les Scandinaves qui, à leur tour, au-

raient été refoulés dans le Labrador par les Samoïèdes. Enfin, Gallatin et Duponceau (1845) voient dans les Américains une race distincte, du cap Horn aux confins des Etats-Unis, et qui a peuplé les deux Amériques depuis la dispersion de Babel. C'est même là l'opinon à laquelle le monde savant s'est arrêté, bien qu'elle ne présente rien de plus satisfaisant que ses aînées. Que conclure de tout ce chaos de suppositions et d'hypothèses? Que ces hommes à qui le génie ne fait pas défaut, d'ailleurs, ont fait de l'histoire une muse, à l'instar de Voltaire; que nul ne s'est avisé d'étudier les langues et les traditions des peuplades américaines, seule bibliothèque qu'il aurait fallu consulter pour éclaircir cette question. Aussi, tant que l'on ne possédera pas le vocabulaire de chaque grande famille peau-rouge, tant que l'on ne compulsera pas leur histoire avec les traditions des peuples asiatiques ou avec la Bible, cette question restera toujours oiseuse et stérile. Les nombreuses erreurs que chacun est à même de vérifier sur les brochures américaines en font foi; il n'est pas jusqu'aux noms de ces peuplades sur lesquels on étaye des paradoxes. C'est ainsi qu'un certain professeur Horn trouve les Apalcans de Solon dans les Indiens Apalachos de la Floride; les Tabians de Ptolémée dans les Tombas du Pérou; les Hyrons de la Mongolie dans les Hurons du Canada, et les Yreas ou Turcs dans les Iroquois. Or qui ne voit tout de suite que ce docteur joue sur une pure consonnance de mots? En effet, les noms d'*Apalachos* et de *Tombas* sont des noms espagnols nés quelque deux mille ans après que Ptolémée et Solon eurent mis au monde leurs Apalcans et leurs Tabians. Le nom de *Huron* appliqué aux Yendats ou Wyandots, par les compagnons de Jacques Cartier, n'est guère qu'un vieux mot français signifiant « qui porte une hure ou huppe de cheveux. » L'étymologie du mot *iroquois* n'est guère plus ancienne. Il est formé des interjections : *Hiro! Kwa!* (qu'est-ce que ceci ?) que poussèrent ces sauvages à la vue des Français. D'où le nom d'*Iroquois* à eux donné par ceux-ci. Voilà tout le fondement d'une opinion qui a dû pourtant sourire à plus d'un savant de cabinet.

Généralement l'opinion de Grotius que l'Amérique a été peuplée par les Normands ou les Scandinaves est maintenant repoussée ; la colonisation du Groënland, du Wineland ou Labrador ne constitue que des faits isolés et de courte durée, dont le résultat a pu être tout au plus la connaissance et la vénération de la croix que les premiers Missionnaires jésuites trouvèrent implantée chez les peuplades de la vallée du Saint-Laurent. Comment, d'ailleurs, dans la courte durée de huit à neuf cents ans, ces colons norwégiens ou danois auraient-ils pu se multiplier assez pour peupler ce vaste continent? comment leur langue se serait-elle divisée et subdivisée en tant de dialectes, diamétralement distincts les uns des autres dans leur vocabulaire ? Pour ne parler que des Montagnais, leur langue, nous l'avons déjà dit, est en partie *inorganique*, comme l'est, par exemple, le chinois, et en partie *agglutinée*, comme toutes celles des Peaux-Rouges. Ce fait seul nous fera toujours repousser l'opinion de la provenance européenne de ce peuple, vu que, sur les rivages européens de l'Atlantique, le langage a une forme *inflectée*.

D'autre part, si les Peaux-Rouges sont sortis de l'Asie, reste à éclaircir la question du temps et celle du mode. Les traditions des Montagnais, qui sont, comme on l'a vu, assez claires pour qu'on y puisse reconnaître les principaux linéaments de la Bible, et qui se sont ainsi perpétuées à travers les générations, par la seule voie de la parole, se taisent sur ce point important. Après avoir pressé de questions les vieillards, je n'ai jamais eu d'autre réponse que celle-ci : « Cette terre est notre pays ; nous avons toujours habité ici ; nous étions jadis très-nombreux. » Et cependant, les Montagnais, qui n'ont pas de souvenir de leur immigration en Amérique, ont conservé la mémoire de faits bien moins importants, tels que l'apparition des Innoït ou Esquimaux sur le littoral, la découverte du cuivre par une femme couteau-jaune, et l'arrivée très-ancienne d'un grand navire dans les eaux du fleuve Mackenzie par l'Océan glacial. Si l'on admet la ressemblance de la dernière des traditions montagnaises que nous avons citées, avec l'histoire de Moïse, la conclusion de M. Gallatin,

qui avance que l'Amérique a été peuplée depuis la dispersion de Babel tombe d'elle-même. Nous avons omis deux autres histoires, qui ont un rapport frappant avec celles de Jonas et de Tobie. La première est une tradition des Plats-côtés-de-chien ; il y est rapporté qu'un enfant fut avalé par un gros poisson [1], qui le rendit sain et sauf sur le rivage. La seconde tradition est montagnaise ; il y est fait mention d'un aveugle dont la femme était très-acariâtre, et auquel une grue rendit la vue, en pêchant pour lui un poisson dont il lui fit se frotter les yeux. Ces traditions et les prescriptions judaïques encore en honneur dans la nation montagnaise, nous inclinent à la croire de race juive et occupant le pays depuis une époque très-éloignée, mais postérieure à la captivité de Babylone.

Passons à la question du mode d'immigration. Si la population de l'Amérique ne s'est formée que par les immigrations successives et intermittentes de peuples asiatiques, comment ce fait n'a-t-il pas laissé de trace dans le souvenir de ceux qui, dans cette hypothèse, seraient les derniers venus ? comment les Peaux-Rouges n'ont-ils pas apporté avec eux quelques restes de la civilisation et des arts, des connaissances asiatiques ? Or, on le sait, on ne rencontre pas un seul monument, pas un seul tumulus sur le sol américain, excepté dans la vallée du Mississipi, et dans les anciens États du Mexique et du Pérou. Les langues américaines diffèrent totalement dans leur vocabulaire, quoiqu'elles soient semblables dans leur structure. Cette différence a une origine antérieure ou postérieure à l'occupation du sol américain par ces tribus. Dans la première supposition, on est amené à conclure que l'Amérique aurait été peuplée, non par quelques nations seulement, mais par des centaines de tribus distinctes et par la langue et par l'origine ; or cette supposition répugne avec la grande similarité du type, la forme du crâne, la couleur de la peau et la structure du langage, et un grand nombre d'autres caractères qui sont communs à toutes ces tribus. Il est donc grandement probable

[1] *Louè-Tchos*, c'est aussi le nom donné à tous les cétacés par les Montagnais.

que cette prodigieuse division de langues a pris naissance en Amérique même, soit à cause des changements immanquables auxquels toute langue non écrite est sujette (les Montagnais actuels ne parlent plus comme leurs pères) ; soit par suite de la séparation et de la désunion que le genre de vie adopté par chaque nation a établies entre elles. Cet argument, qui est péremptoire, nous est fourni par Gallatin déjà cité.

Il en sera des immigrations partielles comme des époques géologiques de Buffon, n'en doutons pas. A mesure que la science de la géologie a progressé, on a constaté de plus en plus l'inanité de ce rêve ou plutôt de ce jeu du naturaliste. Le même sort attend la théorie des courants d'immigration de ces zones parallèles et obliques dont on a diapré les cartes de l'Amérique, dans la direction du nord-ouest au sud-est. Ce n'est pas dans les États-Unis que l'on pourrait démontrer l'existence de ces courants en diagonale, maintenant que les Indiens de toutes nations ont été refoulés en masse et pêle-mêle dans les déserts de l'Ouest. Il aurait fallu constater ce fait dans le temps que chaque tribu occupait encore son territoire propre ; mais alors les squatters américains s'occupaient davantage à planter des cannes à sucre et à récolter du café, qu'à barbouiller du papier à propos des sauvages. A cette époque, il n'y avait que le vieux monde qui bâtît des théories sur l'origine du nouveau ; il avait le tort de s'en occuper au coin du feu. — Pour en revenir au peuple chippewayan, bien que je doive constater en lui une tendance à descendre vers le Sud, je ne puis voir en cela un des courants d'immigrations en question. Il faut se rappeler tout d'abord que les Indiens mènent la vie nomade des anciens patriarches, et que, par conséquent, il leur est difficile de tourner toujours dans le même cercle et de battre toujours le même pays. Ensuite, n'est-il pas naturel que leur curiosité, piquée par les récits des métis, qui leur dépeignent le Sud comme un pays de cocagne, les porte à descendre vers des contrées où ils savent que la Compagnie livre à meilleur marché ses marchandises, et partant paye plus cher les pelleteries ? Je puis constater que ce n'est même que ce mobile qui porte les Montagnais à

se diriger vers le sud. D'ailleurs, qu'un changement survienne dans le tarif des forts de traite, et le mouvement se trouve aussitôt contre-balancé par une conversion ascensionnelle vers le nord. Si des Montagnais proprement dits de l'Ile-à-la-Crosse se sont transportés jusque sur les rives de la rivière Kisiskatchawan, d'un autre côté des Castors sont montés au lac des Esclaves ; si quelques Couteaux-Jaunes sont descendus sur les bords de la rivière du lac aux Buffles, en suivant une diagonale inverse à celle des anciens courants d'immigration, par contre des Montagnais d'Athabaskaw chassent maintenant avec des Couteaux-Jaunes du lac Aylmer. Les Tsakivel-ottinè, qui portaient l'année dernière leurs fourrures au fort Raë sur le lac des Esclaves, se rendent actuellement au lac du Grand-Ours, c'est-à-dire à plus de cent cinquante lieues au nord du lac des Esclaves ; les Loucheux, qui autrefois remontaient le fleuve Mackenzie jusqu'au 66e degré de latitude, sont loin aujourd'hui de s'en approcher. Enfin les Indiens des Montagnes Rocheuses (versant oriental) portent le produit de leurs chasses tantôt au fort Simpson, dans le sud, tantôt au fort Good-Hope ou au fort Mac-Pherson, dans le nord, franchissant ainsi, comme en se jouant, une distance de près de trois cents lieues. Dans tous ces cas, c'est l'amour du lucre, c'est l'intérêt qui déterminent les Indiens à ces marches et contre-marches sans fin ; mais de là à une propension régulière vers le sud, il y a loin. Du temps de Mackenzie, de Hairne et de Back, comme aujourd'hui, les Esquimaux occupaient les rives de la rivière de cuivre (Copper-mine River) et de la rivière Tsatchèwètchos (*Back River*), à l'embouchure de la rivière Mackenzie. Ils n'ont nullement progressé depuis. Vit-on jamais les Carriers et les Chinouks de la Colombie britannique et de l'Orégon traverser les Montagnes Rocheuses, pour s'abattre dans nos incultes contrées? C'est pourtant ce qui devrait avoir lieu si ces courants d'immigrations existaient. Pourquoi la cause qui les eût provoqués se serait-elle arrêtée, alors que le commerce des blancs et l'amour des voyages sont autant d'appâts pour les tribus indiennes?

Une preuve de plus contre ce système nous est encore

fournie par l'étude du langage. Nous avons constaté, en effet, que le *th*, sous toutes ses formes, employé par les Montagnais proprement dits et par leurs voisins de l'Ouest, les Castors, disparaît complétement dans le dialecte des Esclaves, qui le remplacent par le *w*, le *fw*, le *kw*, le *kfw*, pour se retrouver encore dans le langage des Loucheux. Il en est de même des finales montagnaises *tset* et *ak*, qui se changent au lac des Esclaves en *tser* et *as* pour redevenir encore *tsed* ou *tset* et *ag* ou *ak* chez les Peaux-de-lièvre et les Loucheux. Il résulte de cela qu'un grand nombre de racines du dialecte de l'Ile-à-la-Crosse (55° de lat. nord) ont plus d'affinité avec le dialecte de *Peel's River* (67° de lat. nord) qu'avec tous les idiomes des tribus plus rapprochées, quoique ces deux contrées soient séparées par une distance immense. Je me permettrai de citer quelques preuves de ce que j'avance[1].

Je ne connais le dialecte des Castors que par quelques prières composées par le R. P. Faraud (actuellement évêque d'Anemour) et que j'eus l'occasion de copier à mon passage à l'Ile-à-la-Crosse. Quel ne fut pas mon étonnement, lorsque trois ans après, me trouvant au fort Anderson ou des Esquimaux, je pus constater avec ce peu de paroles des analogies frappantes entre l'idiome de cette nation qui habite les prairies méridionales du Vermillon (du 55e au 60e degré de latitude nord et 115e degré de longitude ouest de Greenwich) et celui des Neyègottinè et des Loucheux, les plus septentrionales des tribus montagnaises (69° de lat. nord et 126 à 130° de long. ouest), tandis qu'ils diffèrent complétement dans les mêmes vocables d'avec leurs plus proches voisins, les Montagnais proprement dits et les Esclaves[2].

Si nous ne nous faisons illusion, ces petits vocabulaires comparatifs, qu'il ne serait pas difficile de rendre complets, sont à eux seuls une preuve : 1° que le langage montagnais s'est formé ou plutôt déformé et divisé en Amérique même ; 2° que les courants d'immigration en ligne diagonale du nord-ouest au sud-est n'existent pas, mais qu'il y a eu scission des tribus

[1] V. le 1er tableau, page 527.
[2] V. le 2e tableau, page 527.

et radiation autour d'un centre ; 3° que la langue mère des Montagnais a disparu, et que chaque nation ne possède que des lambeaux de cette langue qui, réunis, reformeraient peut-être la souche de tous leurs idiomes ; 4° que l'on ne peut attribuer les rapprochements singuliers du langage que nous avons constatés au commerce des Indiens entre eux et au voisinage, puisqu'il existe divergence de dialectes entre les tribus les plus voisines et affinité avec celles qui sont les plus diamétralement opposées.

Quelques-uns de nos devanciers dans le pays ou de nos collaborateurs dans l'apostolat, devant la science et l'expérience desquels nous nous effaçons, s'étonneront peut-être que nous considérions la langue mère des Montagnais comme perdue, et que nous ne regardions pas le langage des Montagnais proprement dits (Chippewayans) comme la souche et la clef des autres dialectes parlés dans cette grande famille. Le fait est que nous ne voyons pas plus de raison à admettre l'idiome de ces derniers pour langue mère que celui des Peaux-de-lièvre ou des Loucheux, vu que si dans chacun des idiomes, il y a identité parfaite dans un grand nombre de termes, il y a aussi dans chacun d'eux des lacunes qui ne sont remplies que par les dialectes voisins. De telle sorte que certains sont riches en vocables sur un point où tel autre est fort pauvre et *vice versâ*. Il en est de ces différents idiomes ce qu'il en serait de l'italien, de l'espagnol, du provençal et du français, si le latin s'était perdu même comme langue morte. On constaterait sans doute entre chacune de ces langues des analogies frappantes, mais il resterait toujours dans l'esprit de l'observateur un grand embarras pour décider à qui est la priorité. C'est justement ce qui a lieu pour le Montagnais. Citons quelques exemples pris entre mille. Les Peaux-de-lièvre et les Loucheux appellent la viande *chi;* les Montagnais proprement dits lui donnent le nom de *ber*, et cependant ces derniers expriment l'action de manger (à la 1re personne) par *Chestʳi*. Bien que ce verbe soit composé, nul Montagnais ne pourra l'analyser, parce qu'il ne connaît point la racine *Chi*. Pour les Peaux-de-lièvre, il n'y a nul embarras ;

l'action de manger s'exprime naturellement, et dans leur idiome, par *Chièht*^{c}*i* (j'introduis de la viande). C'est donc le montagnais proprement dit qui se trouve ici en défaut et qui est complété par deux idiomes étrangers. Autre exemple : les Loucheux appellent l'eau *tchou*, tandis que dans les autres idiomes elle est appelée *t*^{c}*u* ou bien *t*^{c}*i*. D'où vient cette divergence ? Un Loucheux ne l'expliquera pas ; mais un Montagnais ou un Esclave vous diront que les Loucheux ont appliqué à l'eau en général un terme qui, en montagnais *tchau* et en Esclave *tchou*, ne convient qu'à l'eau tombante, c'est-à-dire à la pluie. Ici donc le loucheux se trouve redressé et complété par le montagnais. Dans ce dernier idiome, il y a rapport logique et même de simple consonnance entre les mots : *tsèkwi*, femme ; *tsèankwi*, vieille ; *ênnêdhêkwi*, vieillard ; *sekwi*, enfant ; *éttedêkwi*, jeune fille ; *tchélèkwi*, jeune homme ; mais les mots : *déne*, homme (*homo*) ; *ténèyri* mari ; *tséyaûnê*, époux, se trouvent perdus au milieu de tous ces noms en *kwi*. Dans le dialecte des Peaux-de-lièvre, au contraire, il y a union de consonnauce parfaite entre : *Nè*, terre ; *dènè*, homme ; *dénéuliné*, mari ; *tsèynùnè*, époux ; *Yeunênê*, femme ; *tséyunè*, vieillard ; *tsintanè*, enfant. Mais que viennent faire au milieu de cette kyrielle de *nè*, les mots *étéwekwi*, vieillard ; *tchilèkwi*, jeune homme, dont la finale est montagnaise ? Ce désordre du langage n'est-il pas une preuve que la langue montagnaise s'est formée en Amérique telle qu'elle existe actuellement ? Si je ne craignais de sortir de mon sujet, je ferais remarquer que les mêmes phénomènes étymologiques se rencontrent dans la langue si étendue des Innoït ou Esquimaux. On n'a qu'à consulter à cet effet l'atlas ethnographique de Balbi ; on y voit qu'il y a souvent bien plus d'identité entre le dialecte des Innoït du Groënland et celui des sédentaires Tchuktchis asiatiques, qu'avec celui des Innoït du Labrador ou de la presqu'île de Melville, qui sont pourtant voisins du Groënland ; tandis que d'autres fois cette analogie se remarque entre ces derniers et les Aléoutiens, tandis qu'il y a moins de rapport de langage entre ceux-ci et leurs voisins, les Tchukatchi.

Nous conclurons ce chapitre déjà trop long, par quelques exemples tirés de l'ouvrage précité du capitaine Bathurst, dont nous avons recueilli nous-même les termes [1].

Good-Hope, 2 janvier 1866.

VIII. — LIENS SOCIAUX

La grande famille montagnaise n'est constituée ni en république ni en petits États ; elle se divise en tribus qui se subdivisent en diverses bandes parfaitement indépendantes les unes des autres, et ne reconnaissant d'autre maître, après Dieu, que la volonté individuelle de chacun. Point de roi, point de lois, point de juges. Nul n'y réprime les abus et chacun y vide sa querelle. Si quelques tribus ont un ou plusieurs chefs, ils n'y jouissent que d'une influence très-faible et d'un titre honorifique dont toutes les fonctions consistent à régler l'ordre des chasses, à discuter l'opportunité des voyages aux forts de traite, à répartir entre leurs jeunes gens les marchandises obtenues par la traite, et surtout à parler comme de vieilles femmes ; c'est principalement à la longueur des harangues que l'on reconnaît un chef. Nous pouvons constater en maintes circonstances que les sauvages ne se croient pas inférieurs à leurs chefs et ne leur cèdent en rien, tandis que ceux-ci, au contraire, afin de conserver leur poste et de jouir de la popularité, s'épuisent en largesses vis-à-vis des jeunes gens qu'ils appellent pompeusement leur suite : *sesk'enéu*.

Eu égard à cet état de choses, on croira peut-être que nos Indiens vivent dans de perpétuelles hostilités et dans des transes continuelles. Loin de là, leur douceur est telle, que malgré l'absence complète de freins sociaux, il ne se commet ni meurtre, ni atteinte à la propriété, ni violation grave des lois qui régissent les sociétés civilisées. Autant les autres Peaux-Rouges sont vindicatifs, autant les Montagnais sont doux et débonnaires ; les rixes et les querelles n'y sont communes qu'entre époux, et la vengeance ne s'y exerce que vis-à-vis des nations étrangères et ennemies. Les blancs ont sur

[1] Voyez le 3e tableau, page 527.

PREMIER TABLEAU.

		CANOT	ALÈNE.	AMORCE.	OS.	SOUVENT.	SEUL.	RENARD.	AURORE.
Montagnais........	Ile à la Crosse, 55°....	ttsi	tha^{c}l	ttsèn	tthèn	elϱanè	shani	nauguidhé	yaϱinlk^{c}an
Esclaves........... Peaux-de-lièvre.....	Nation qui les sépare..	ella	ehttchu	djyn	kfwen	kunt^{c}lan	fwati	yakfwèn	ropa
Loucheux..........	Peel's River, 67......	ttsi	tha	ttsen	tthèn	niϱanè	shanè	nagadhè	yaϱank^{c}en

DEUXIÈME TABLEAU.

	SUR LA TERRE.	SEULEMENT	PÈRE (VOC.)	NE PAS.	HIVER.	AUTOMNE.	BEAUCOUP	ÉLÉMENT DU FUTUR.
Castors 55° de latitude nord....	tiyèkè	zjiou	t^{c}iè	adu (initial)	yakè	atoutlan-è	m^{c}tlun	èssi
Montagnais (nation intermédiaire à laquelle on doit joindre les Esclaves)..	nènèkè	oyi	sèt^{c}ain	illê (final)	ϱayè	ϱayttarin	^{c}lan	walili
Peaux-de-lièvre. Nèyègottinè et Loucheux (69° de latitude nord-ouest)..	tiyekè	zjou	t^{c}ien	adu (initial)	jyakè	tigotlan ê	in^{c}tlun	aèssi

TROISIÈME TABLEAU.

	SOLEIL.	FEU.	CINQ.	DEUX.	TROIS.	LUNE.
Innoït ou Esq. du Groënland.......	sekkinek	niguek	tèdlima	magok	pingasut	kaumet
Innoït ou Esq. du Labrador.........	sekkinek	ikkuma	tédlima	madlerok	pingayuk	tankek
Innoït du cap Bathurst.............	chikinik	ignek	tallémet	mallerok	ménétchok	kaumef
Tchuktchis asiatiques.....	chékénak	annak	tallimat	malgok	pingayuk	tankuk
Tchukatchi asiatiques		ignik			mingaswek	

nos Indiens un empire absolu ; ils peuvent traverser impunément et en toute sécurité le pays ; d'un geste ils se font obéir de la multitude ; leurs désirs sont des lois et chacun s'estime heureux d'avoir mérité la faveur de s'en faire commander, sauf ensuite à être voués à la risée quand ils ont tourné le dos ; mais qu'importe ? Aussi aucune nation au monde ne porte-t-elle mieux le nom d'*Esclaves* que les Montagnais, surtout ceux qui appartiennent aux tribus des Flancs-de-chien et des Peaux-de-lièvre. Pour être impartial, il faut avouer maintenant que ces Indiens se permettent fréquemment des délits domestiques qui, en pays civilisé, tomberaient sous le domaine de la justice humaine, et qui passent impunis et inaperçus au milieu d'eux, tels que les violations de la foi conjugale, le divorce, la polygamie, l'infanticide, et certains cas de cannibalisme causés par la famine.

L'autorité du père de famille n'est pas beaucoup plus grande chez les Montagnais (je parle toujours ici des infidèles) que celle du chef. Elle ne se fait guère respecter que par la force. La femme est acariâtre, dure et revêche ; les enfants sont désobéissants et ingrats ; et le père de famille n'a que ce qu'il mérite, car il est rare que lui-même ne méprise pas les auteurs de ses jours devant ses propres enfants, leur fournissant ainsi un exemple qu'ils ne manqueront pas d'imiter par la suite. Si la femme est mécontente de son mari, elle s'en venge en violant la foi jurée ; celui-ci lui rend la pareille, non toutefois sans lui avoir donné un à-compte de coups de crosse de fusil ou de tête de hache. De là des querelles domestiques interminables qui finissent toujours par la séparation ou le divorce.

J'ai déjà dit deux mots du sort des vieillards ; mais je n'ai pas tout dévoilé : mauvais traitements, paroles dures, moqueries, refus de nourriture, souhaits de mort, voilà ce que leurs enfants préparent à leurs cheveux blancs, en attendant leur trépas. Mais si le trépas tarde trop, si le vieillard devient infirme et impotent, bien souvent on l'abandonne dans un campement jusqu'à ce que mort s'ensuive. Ce fait qui paraîtra peut-être invraisemblable, n'est pourtant que trop commun,

et la rougeole épidémique, qui vient de promener dernièrement ses ravages dans nos climats, en a fourni d'affreux exemples. A Good-Hope, un vieillard à cheveux blancs a été abandonné par ses enfants, et une vieille femme septuagénaire par son fils unique. Qui pousse les sauvages à ces actes de cruelle indifférence ? est-ce la dureté de leur cœur, est-ce une impérieuse nécessité ? Les philanthropes anglais l'attribuent à cette dernière cause ; les Indiens aussi le disent. Qu'en penser ? Il est de fait que la chasse au renne exige de la promptitude dans les mouvements d'une tribu. Si l'on ne chasse, le camp en souffrira; la famine, l'horrible famine, et peut-être la mort de plusieurs s'ensuivront. Que faire ? On sacrifiera l'infirme et le moribond au salut de la tribu. On allume pour lui un petit feu dans la neige ; on dépose à ses côtés, sous un abri de branchages, un morceau de viande boucanée, et l'on part ! S'il ne meurt de sa maladie, il mourra de froid, de faim et de désespoir. Qu'importe ; il est déjà considéré comme mort et ses parents le disent : « *Otcié èllaniwèt, yènta ahentté khulu otcié èllaniwet.* » — « Il est bien mort, il paraît vivant encore, mais il est bien mort. » Le cœur ne se serre-t-il pas à l'idée d'un tel trépas, dans un tel pays ? Pauvres sauvages, jusqu'où les pousse la cruelle nécessité !

On sait quel était le sort de l'enfance au sein de Rome païenne : chez nos sauvages, l'enfant est un esclave qui doit obéir sans cesse, obéir à tous, obéir quand même. Cette tyrannie, qui est si éloignée de l'éducation chrétienne, loin d'assouplir le caractère de l'enfant, l'aigrit et l'indispose contre ses semblables, de telle sorte que, devenu homme à son tour, il exerce sa méchanceté sur ceux qui sont plus jeunes que lui, et rend la pareille aux auteurs de ses jours. Ceux-ci, comme les Romains, s'arrogent le droit de vie et de mort sur leur progéniture en bas âge. Une Loucheuse, battue par son mari, s'en venge en brisant la tête à son enfant contre les rochers ; une Esclave, une Flanc-de-chien est plus humaine ; elle se contente de ne tuer que les filles qui naissent d'elle, parce qu'une petite fille est une chose inutile. Il y a quinze jours à peine que la famille d'un Indien Peau-de-lièvre nommé le

Buffalo, se trouvant en voyage, sa femme fut prise des douleurs de l'enfantement durant la marche; elle s'écarta du sentier, creusa du pied un trou dans la neige, et y ayant déposé son enfant, elle l'enterra sous la neige et rejoignit la troupe, abandonnant ainsi à une affreuse mort et à la dent des loups le fils que Dieu lui avait envoyé. L'année dernière, un autre Indien de la même tribu nommé la *Queue-de-martre,* étant obligé de s'éloigner pour plusieurs mois de sa femme qui était enceinte, lui laissa pour recommandation de se débarrasser du fruit qui naîtrait d'elle, si c'était une fille. Cette misérable femme mit au monde un garçon, mais n'essaya pas moins de lui ôter la vie en l'ensevelissant sous un tas de peaux sur lequel elle s'assit. Telle est la famille païenne. Elle est la même chez tous les peuples.

Pour clore cet attristant paragraphe, j'ajouterai un mot du cannibalisme. La nation montagnaise n'est pas anthropophage et ne l'a jamais été. Je n'en veux pas d'autre preuve que celle de ses traditions qui a trait à la diffusion du langage. Elle indique que les Montagnais ont horreur de ce crime, puisqu'elle attribue à un acte de cannibalisme, commis par une troupe de jeunes gens, le désordre intellectuel et le trouble des idées que produisit parmi les hommes la confusion des langues. Toutefois, parmi les Esclaves, les cas de cannibalisme ne sont pas rares durant les époques de famine; la famine est, comme on le sait, la grande plaie des contrées arctiques. Il est peu de vieillards au grand lac d'Ours, à Good-Hope et dans les Montagnes Rocheuses qui n'aient dévoré plusieurs membres de leur famille. J'ai vu au fort Norman un vieillard à cheveux blancs qui en a mangé jusqu'à onze, d'abord par nécessité, puis par appétit, savoir : ses deux femmes et ses six enfants, son père, sa mère et un de ses beaux-frères. Il y a trois ans à peine, un sauvage de Good-Hope, que j'ai baptisé le printemps dernier, a mangé sa fille cadette, et aurait procuré le même sort à son neveu, s'il ne s'était enfui, durant la nuit, de la tente de ce misérable.

IX. — HABITATIONS ET COSTUMES.

Les Montagnais, peuple chasseur, sont nomades comme les Arabes et les Tartares, peuples pasteurs. Ceux-ci mènent une vie errante à cause des besoins de leurs troupeaux, ceux-là à cause des exigences de leur estomac. Leurs habitations sont des tentes ou loges de peau *nipali*, *naupalé, nivia, étchyédè*, ou des huttes de feuillage, selon que le pays s'y prête, que la saison le permet ou que la coutume l'a établi. Les Montagnais, les Castors et les Esclaves habitent trois ans des tentes de peaux de renne (*caribou*) ou d'élan (*orignal*) cousues ensemble et disposées en pain de sucre sur des perches liées en faisceaux. Les Peaux-de-lièvre et les Loucheux se font des tentes sphériques semblables à celle des Ichuktchis du Kamstchatka, qui sont de race esquimaude, tandis que les loges d'été des Esquimaux proprement dits ressemblent aux tentes coniques des Montagnais.

Dans les unes comme dans les autres, une épaisse couche de branches de sapin, recouverte de robes de renne, de bison ou d'ours blanc, suivant les lieux, forme le plancher, la table, les siéges et le lit. Au milieu, est placé le foyer, dont la fumée s'échappe par une ouverture ménagée au sommet de la tente. En hiver, ces habitations sont rechaussées, tant en dedans qu'en dehors, par un ados de neige, afin de les rendre plus chaudes. Toutefois, ces demeures de l'habitant du désert cumulent toujours le double désagrément d'être froides quand le temps est serein et sombres en tout temps. Aussi les Indiens ont-ils pour habitude de dire en plaisantant : « *Sas-ansé lanttè se-k*e *nûê*. — Ma maison est semblable à la tanière de l'ours. »

Le costume des Montagnais varie de tribu à tribu, selon le mode de vie et les exigences du climat. Dans les parages du Portage à la Loche et du lac Athabaskaw, les Chippewayans, habitant au milieu des Crees qui sont de race algonquine, portent comme eux la blouse de chasse courte et taillée en

rond, le pagne et les mitasses frangées retenues par des jarretières ; les femmes portent la robe de cuir à taille sous les bras et bordée de *wampungs* ou rassades. Le costume des Esclaves et des Flancs-de-chien, quoique ne différant pas de celui des Chippewayans, se fait remarquer par la profusion des ornements consistant en franges, osselets, broderies en porc-épic, lanières et breloques de toutes sortes. Les femmes ajoutent à leur robe, qui est fort courte, une sorte de pèlerine, *ko^e^lla, ko^e^llik,* pareillement ornée et d'un bel effet. Chez les Loucheux, les hommes eux-mêmes portent cette pèlerine. Durant les grands froids, les femmes de ces deux nations se coiffent d'un vaste capuchon noir fort élevé et garni de bandes de drap rouge et de houppes.

Les Dindjyé ou Loucheux ont une grande similitude de costume avec leurs voisins du littoral, les Esquimaux ou Innoït. Ils portent des habits de peau de renne, poil en dedans ou en dehors. Ces vêtements se composent d'un sayon ou blouse, *ézjég-hik,* dont les pans échancrés fortement sur les hanches sont taillés en pointe par-devant et par-derrière, à l'instar du *Poncho* des Chiliens, la pointe de devant étant plus courte que celle de derrière. Le vêtement des femmes est semblable à celui des hommes, mais plus long et à pointes arrondies. Ces blouses sont dépourvues de capuchons, les Loucheux ne portant pour toute coiffure qu'un large bandeau de rassades bleues et blanches, qui court d'une oreille à l'autre et dont les pendeloques flottent sur les épaules. Ce diadème n'est plus aujourd'hui que l'apanage des chefs. Hommes et femmes portent des culottes de peau, aussi souples et aussi blanches que la plus fine étoffe, faisant corps avec la chaussure, de manière à intercepter tout à fait le passage au froid. L'accompagnement obligé de ce costume élégant et confortable consiste dans les *wampungs* ou rassades, *etsuzi*, *etsoy*, *nakay*, dont les plus prisées, parmi les Loucheux, sont les grosses rassades bleues qui sortent des factoreries russes, et les longues et blanches coquilles des genres *Dentalium* et *Arenicola,* qui viennent du Pacifique et sont aussi un objet de commerce entre les Russes et les Dindjyé. Ces rassades sont

disposées en collier autour du cou, en bracelet autour des poignets, en franges au bord des vêtements; elles descendent le long des jambes et embrassent le cou-de-pied et le jarret. Ces Indiens portent en outre à leur cou une pierre longuette de serpentine ou d'amphibole qui leur sert à aiguiser le grand poignard (*Chi*) passé dans leur ceinture. Les *wampungs* sont la principale richesse des Loucheux; ils y attachent le plus grand prix et mettent leur orgueil à en amasser des quantités qu'ils lèguent ensuite à leurs enfants. Un costume loucheux complet orné de ses *nakay* coûte de 40 à 60 *plus* (monnaie du pays), c'est-à-dire de 80 à 120 francs.

En hiver, l'habillement des Montagnais se compose de blouses de peau de renne, poil en dehors, et de mitasses ou de culottes avec poil en dedans. Mais le vêtement le plus chaud du pays est celui qui est tissé avec des lanières de peau de lièvre blanche. C'est ce costume, généralement porté à partir du lac des Esclaves jusqu'à la mer Glaciale, qui a valu son nom à la nation des Peaux-de-lièvre.

X. — MODE DE VIE ET MOYENS D'EXISTENCE.

Les trois quarts de la vie de nos sauvages se passent à la chasse ou à la pêche; mais ici la chasse est loin d'être, comme en nos contrées civilisées, une partie de plaisir : le chasseur traîne avec lui toute sa famille, sa maison de peaux, ses vêtements, ses armes. Pour tout véhicule, il n'a, en été, qu'une frêle pirogue composée de plaques d'écorce de bouleau disposées sur une carcasse en lattes, et, en hiver, qu'un petit traîneau auquel sont attelés deux ou trois chiens maigres. Aidé de sa famille ou d'autres sauvages qu'il s'associe, il fraye à la raquette un chemin dans la neige à son équipage, jusqu'à ce qu'il trouve un lieu propre à établir son camp. Alors, après que la famille a monté la tente et disposé les hardes et provisions sur un petit échafaudage, il bat le pays dans toutes les directions, jusqu'à ce qu'il soit tombé sur la trace de quelque bête fauve; il la dépiste, la tue, la dépèce

sur-le-champ et envoie les enfants la quérir avec son traineau.

Pendant qu'il est occupé à la chasse, sa femme et ses enfants ont tendu des rets et disposé des lignes de pêche dans le lac voisin. L'abondance règne-t-elle au logis : mon homme passe son temps dans sa hutte, mangeant, fumant et dormant alternativement, jusqu'à ce que, les provisions étant épuisées, la faim le force de sortir de son apathie et de se mettre de nouveau en quête de sa subsistance. Mais il arrive bien souvent que les pistes manquent tout à fait, que le poisson fuit les filets, que les lièvres mangent les lacets destinés à les étrangler, et tant d'autres causes qui réduisent l'imprévoyant sauvage à la famine. Qui de nous ne se croirait perdu dans une telle extrémité et au milieu de ces neiges? L'Indien, lui, ne s'en épouvante pas ; il ira gratter les rochers, et y ramassera une sorte de lèpre terrestre, un lichen noir et recoquillé, du genre *Gyrophora*, et de ce cryptogame bouilli, il procurera à ses enfants une gélatine douce et nourrissante. J'ai nommé le *thé-tsin* ou *trippe de roche*. Ou bien s'il est trop paresseux pour se donner tant de mouvement, il fera râcler avec un os les peaux de sa tente et il en tirera une autre gélatine nommée *élt'-au'l-tsin* qui prolongera sa vie. Rien ne l'épouvante ; il est blasé sur le danger à force de jouer sans cesse avec la mort.

Ce qui précède peut parfaitement s'appliquer aux Chippewayans qui vivent isolément et chassent de préférence l'orignal et le caribou ou grand renne des bois ; mais les Mangeurs-de-caribou, les Flancs-de-chien, les Peaux de-lièvre et les Loucheux, vivant par bandes sur la lisière de steppes où abondent le renne des déserts et le bœuf musqué, ont moins à redouter ces terribles famines. Ils campent d'ordinaire au bord des lacs et sur quelque terre élevée d'où l'on puisse dominer toute la nappe glacée ; puis, lorqu'un troupeau de rennes se montre sur le lac, les jeunes gens s'ébranlent et le cernent ; les coups de feu se croisent, la masse cornue se débande et se disperse, et le lac présente bientôt un émouvant spectacle. Mais le renne a la vie dure, et, comme les sauvages sont très-maladroits, il est rare qu'ils abattent l'animal du

premier coup ; il faut alors que le chasseur fasse usage de ses jambes, et poursuive le renne blessé par monts et par vaux, en brûlant beaucoup de poudre. Aussi, quand les sauvages se livrent à cette chasse, se dépouillent-ils de tout vêtement superflu afin d'être plus légers à la course.

Au printemps et en automne, c'est-à-dire après la débâcle des glaces ou avant la gelée, les Indiens guettent le caribou vis-à-vis de certains détroits qu'il doit traverser à la nage ; puis, lorsque tout le troupeau est à l'eau, les sauvages cachés dans les replis du rivage, au fond de leurs canots, débouchent de toutes parts et, entourant le bataillon qui brâme, ils frappent à tour de bras d'estoc et de taille, avec des épieux, des dagues, des harpons. C'est une véritable boucherie où l'adresse n'entre pour rien et où personne ne compte ses victimes. La tuerie finie, on pousse au rivage ces monceaux de venaison qui jettent l'abondance dans la tribu. Mais, chose incroyable, telle est l'imprévoyance des sauvages, que le plus souvent, dans ces riches occasions, ils se contentent de prendre la langue, les flancs et la peau de l'animal et abandonnent le reste aux corbeaux et aux gloutons. Dans ces mêmes tribus, on prend aussi le caribou au lacet dans de vastes enceintes en troncs d'arbres et en branchages, nommés *shil*[c], *fwi* ou *shel*[c] selon l'idiome des diverses tribus.

Les Indiens ne consomment jamais tout le produit de leurs chasses ; les flancs et les croupes des animaux tués sont désossés, découpés, exposés à la fumée de la tente, puis au soleil. C'est ce qu'on appelle de la viande boucanée, *ékʒané* ; elle est sèche, cassante et se mange aussi bien crue que cuite. Cette viande ainsi préparée est attachée par paquets de cinq *plus*[1], et troquée dans les forts de la Compagnie de la baie d'Hudson, contre des munitions de chasse et du tabac. Les langues, la graisse et les nerfs des animaux tués à la chasse sont également des objets de commerce. Mais les sauvages ne peuvent se procurer des vête-

[1] On appelle *plus* la peau avec poil du castor. C'est la monnaie étalon du pays. Sa valeur est de 2 shillings, soit 2 fr. 40 c., monnaie française. On appelle *Plus-en-viande* le castor dépouillé de sa peau. Sa valeur est la moitié de l'autre qu'on nomme *Plus-en-poil*.

ments et des colifichets de toute sorte que par l'échange des pelleteries, et c'est pourquoi aux fonctions de chasseur et de pêcheur, l'Indien ajoute aussi celle de trappeur.

La traite des fourrures nécessite de la part des sauvages de fréquents voyages vers les forts de la Compagnie. Ils s'y rendent par petites troupes en différents temps, mais n'y affluent guère qu'au printemps et en automne, c'est-à-dire lors du départ et de l'arrivée des *barges* ou bateaux de la Compagnie. A ces deux époques, toutes les tribus les moins éloiguées se réunissent autour de leurs forts respectifs où elles arrivent en flotilles de pirogues (*ttsi, ella ; ttchi*), ou en radeaux (*'èdhi, 'èni ; 'aen*). Dans les autres temps de l'année, ils s'y rendent sur les glaces, à la raquette. C'est à cette fin qu'ils tracent ces sentiers (*t²-nulu, t²-inlu, ghé*) si longs et si tortueux, à travers les forêts, les lacs congelés et les steppes arides. Comment peuvent-ils se diriger au milieu de ce dédale inextricable des bois? Quelle boussole les guide? A quels poteaux reconnaissent-ils leur route? Voilà autant de questions que l'Européen s'adresse en parcourant ces sentiers d'un pied et demi de large, qui, après avoir franchi tant d'obstacles, arrivent si droit au but. Mais l'Indien est aussi à l'aise dans la forêt qu'un Marseillais sur la Canebière : il connaît chaque prairie, chaque bouquet d'arbres ; il a donné un nom à toutes les lagunes et à tous les ruisseaux. La direction des bancs de neige, les couches de lichen et de mousse qui recouvrent le tronc des arbres, l'inclinaison de ceux-ci, l'aire du vent, le cours des astres, voilà son compas et sa boussole. Une coche pratiquée dans les arbres, une branche cassée, un brin de sapin planté dans la neige, voilà les balises qui lui montrent sa route, si le vent vient à combler les empreintes que ses raquettes ont laissées dans la neige.

Ici je dois dire un mot de cette chaussure. Quant à son emploi, la raquette (*ay ; ah ; èh*) ne peut être appelée chaussure que très-improprement : ce n'est qu'un plancher factice sur lequel on marche, en le traînant suspendu à ses pieds, afin de ne pas enfoncer dans la neige. Quant à sa forme, c'est simplement un cadre de bouleau ou de sapin ou même de

saule, garni d'un filet en lanières de fort parchemin, à peu près dans le genre d'une raquette à jouer au volant, d'où lui est venu son nom. Cet instrument se prolonge en pointe par derrière, et se termine par devant en ogive, en volute, ou en demi-cercle légèrement relevé. Il y a des raquettes de toutes dimensions, depuis quinze centimètres jusqu'à sept pieds de long, selon l'âge et la force des marcheurs. Tout l'intérieur du cadre de la raquette n'est pas rempli par le filet; une ouverture de trois pouces carrés est ménagée dans la partie antérieure, et le pied, qui repose aux trois quarts sur un treillis plus consistant, plonge dans la neige par cette ouverture, afin que le mouvement de bascule qui en résulte pour la raquette, facilite au genou sa liberté d'action; ceci exige que la raquette n'adhère pas au pied, et de fait, elle n'est que suspendue aux orteils par un lien qui fait en même temps le tour du cou-de-pied. Ainsi embarrassé par ces longs instruments, l'allure du voyageur est fort lourde; il est obligé de se balancer de côté et d'autre, en s'aidant du mouvement des bras et en imprimant au torse une sorte d'élan continu qui fatigue beaucoup les Européens dans les commencements.

Les voyages d'hiver sont bien ce qu'il y a de plus dur à souffrir dans l'extrême nord de l'Amérique; c'est pourtant à voyager que les sauvages mettent leur plaisir. Comme le marin, ils se plaindront de leur position précaire; mais qu'on leur propose d'abandonner leurs forêts et leurs déserts, de se construire des maisons de bois, de cultiver un petit champ, d'élever des rennes et des bisons qui jetteraient bientôt l'abondance au milieu de ces villages : « Nous ne sommes pas des blancs; nous sommes des hommes, nous. » « *Dènè idli muni!* » Voilà toute leur réponse. Il leur faut la liberté de l'oiseau, les émotions de la chasse, le doux *far niente* du camp, et ils n'auraient pas cela en adoptant notre vie sédentaire. Aussi, les réductions, telles qu'elles existent dans nos Missions de l'Orégon, ne pourront jamais s'établir parmi nos Indiens. Jamais on ne verra de village dans leur triste contrée; jamais ce sol ne sera ouvert par une charrue montagnaise; et, chose aussi triste à dire que facile à prévoir, cette famille in-

dienne s'éteindra misérablement et disparaîtra peu à peu comme toutes celles qui peuplaient autrefois le Canada et les États. Sans parler du passé, l'automne qui vient de s'écouler (1865) a vu mourir de sept cent quatre-vingts à huit cents sauvages des suites de la rougeole, dans le district du fleuve Mackenzie, sur quatre mille sauvages qui forment la population rouge de ce district; c'est donc près du quart de la population qui vient d'être moissonné. Qu'en sera-t-il l'automne prochain, si la petite vérole qui séjourne actuellement à la Rivière-Rouge vient promener ses affreux ravages dans nos contrées arctiques?

XI. — COUTUMES NATIONALES.

Un grand nombre des us et coutumes montagnais faisant partie de la substance des chapitres précédents, nous n'ajouterons ici que ce qui a trait aux mariages et aux funérailles.

Entre nos sauvages, encore éloignés de Dieu, le mariage se traite comme la chose la plus simple. Deux jeunes gens se conviennent-ils, ils unissent leur destinée sans plus de formalités, sauf à se séparer ensuite, s'ils se dégoûtent l'un de l'autre. L'amour et la poésie n'entrent pour rien dans ces unions; ils ne suivent en cela que le penchant de la nature et la nécessité d'avoir un aide; car, avant toutes choses, la femme est pour eux une esclave, ou pour donner au mot montagnais toute sa force, un quelque chose que l'on commande (*dènè-ê-ha*). Qu'une femme soit donc bien portante, qu'elle soit adroite, obéissante, qu'elle sache tailler des vêtements, tanner des peaux et charrier un animal, voilà tout ce qu'un sauvage recherche. Sur tout le reste, il est fort peu regardant. Comme chez tous les peuples infidèles, la polygamie était en honneur dans ces contrées; actuellement, on compte tout au plus un ou deux bigames par tribu, sauf chez les Loucheux de Youkon.

Les Chippewayans ont une grande répugnance à se marier entre parents, même éloignés; les Esclaves, au contraire, ne

considèrent la parenté déjà existante que comme une raison pour contracter des unions encore plus étroites. De là, des unions au troisième et au second, et même au premier degré. C'est à ces incestes fréquents et exécrables que l'on doit attribuer le bégayement et le strabisme qui se rencontrent généralement chez les individus de cette nation. Il existe, chez les Loucheux, une louable mais singulière coutume par rapport au mariage. Outre la division des tribus, qui est purement locale, ils ont une division nationale qui s'étend à toutes les tribus et même aux différents membres d'une même famille, c'est-à-dire que la nation loucheuse est partagée en trois camps : les *Natsin-kçè*, les *Ettchyan-kçè*, et le parti du juste milieu ou *Tᶻindjer-atsya-kçè*. Ces tribus ne sont pas ennemies entre elles ; tout au contraire, aucun des Indiens qui les composent ne peut se marier dans sa propre tribu, mais il doit choisir son conjoint dans le camp opposé. Ainsi, un *Natsin* ne peut épouser qu'un *Ettchyan*, et *vice versâ;* mais il est loisible à un *Tᶻindjez-atsya* de choisir son parti dans l'un ou l'autre des deux camps. L'infraction à cette antique coutume est rare et considérée par les Loucheux comme un crime. Voilà pourquoi actuellement les Loucheux d'Anderson sont très-embarrassés pour trouver à se marier, vu qu'il n'y a plus parmi eux qu'un *Ettchyan*, tous les autres étant des *Natsin-kçè*.

Avant l'arrivée des Européens dans le pays, les Montagnais n'enterraient pas les morts ; ils les cachaient. C'est-à-dire qu'ils entouraient le cadavre de pieux alignés, enfoncés en terre et se joignant par le bout en manière de toit. On rencontre souvent encore dans les bois de ces tombeaux ou *caches*, au travers desquels on aperçoit des ossements et des armes, car, comme les Tartares, les Montagnais déposent avec le cadavre ses vêtements et tous les objets qui ont été à son service. Cet usage est encore pratiqué à l'insu des missionnaires, et lorsqu'ils ne le peuvent pas mettre à exécution par la crainte du prêtre, ils brûlent, suspendent aux arbres ou jettent à l'eau les hardes et les ustensiles du défunt. Son canot même est sacrifié ; on le lance au large, sans doute pour qu'il

aille rejoindre l'âme du défunt. Les Montagnais ne professent aucun culte pour leurs parents morts ; ils éprouvent même une grande crainte des cadavres et se hâtent de les cacher dès que les dernières lueurs de la vie ont disparu. Bien souvent ils n'ont pas assez de patience ni assez de courage pour attendre ce dernier instant, et enterrent le moribond avant qu'il ait rendu l'âme. Les Esclaves sont les moins délicats sur ce point ; il n'est pas rare qu'ils abandonnent sur place le corps de leurs parents, sans plus de façon que s'il s'agissait des plus vils animaux. Des ossements ont été vus pendant plusieurs années autour du fort Good-Hope, suspendus dans les saules ou gisant à côté du sentier, sans que personne se mît en peine de leur donner la sépulture. Il m'a fallu aller les chercher moi-même de nuit et à l'insu des sauvages, qui s'y seraient peut-être opposés.

Les Dindjyé ou Loucheux déposent leurs morts dans un coffre qu'ils élèvent sur des poteaux à sept ou huit pieds du sol. Un guerrier ou un chasseur est enterré dans son grand costume, avec son fusil, son fourniment, son arc et ses flèches, sa dague et des colliers de rassades. Un pavillon est planté à la tête du cercueil. Cet usage se retrouve aussi chez les Peaux-de-lièvre et les Flancs-de-chien. Si le mort était chef, chaque jour ses femmes viennent pleurer, chanter et pousser des cris sous le cercueil, en pilant des colliers de *wampungs* entre deux pierres. C'est là une sorte de sacrifice offert aux mânes, *Nikyon*, du défunt. Les Loucheux ont seuls un jour commémoratif des morts qu'ils célèbrent par des danses et des festins. Ceux du fleuve Kwichpak ou Youkon brûlent le corps des morts à la manière antique ; ils dressent, à cet effet, un bûcher de huit à dix pieds de haut et y déposent le cadavre que deux sauvages demi-nus, tatoués et peints de rouge, tournent et retournent dans le brasier à l'aide de longues gaules de vingt pieds de long, avec lesquelles ils lui percent les flancs. Les cendres sont ensuite enfermées dans un sac de cuir et pendues dans un sapin. Mais ces usages disparaissent de plus en plus devant la Croix et l'Évangile. Les Indiens, qui imitent les blancs en tout, tiennent maintenant à

être ensevelis comme eux et à dormir leur grand sommeil entre quatre planches et à l'ombre de la Croix.

XII. — ARTS ET CONNAISSANCES SCIENTIFIQUES.

Les Montagnais ont de l'aptitude pour les arts qui ont rapport à la vie toute matérielle de l'homme de la nature ; mais ils perdent chaque année de leur adresse naturelle, et plus ils communiquent avec les commerçants anglais, plus ils deviennent ignares et incapables de se suffire à eux-mêmes. Actuellement tout leur savoir se réduit au maniement de la hache, à la confection des pirogues d'écorce, des raquettes et des traîneaux, tous objets que la civilisation anglaise n'a pu leur remplacer par des colifichets. Bien qu'ils aient sans cesse le fusil entre les mains, il est incontestable qu'ils se laisseraient surpasser en adresse et en dextérité par un médiocre chasseur européen. Ils ne tirent jamais un oiseau ou un animal qu'au repos et en s'en approchant de fort près, encore le manquent-ils huit fois sur dix.

Est-il besoin de dire qu'ils n'ont aucune connaissance des arts libéraux ? La littérature et la poésie n'existent pas chez eux. Ils n'avaient jadis aucune idée de l'écriture et de la reproduction des objets par le dessin ; cependant ils ne sont pas embarrassés pour tracer la carte des contrées qu'ils ont parcourues, ne serait-ce qu'une fois, et ces dessins sont remarquables par l'exactitude des détails. Les caractères sténographiques, employés dans nos livres de prières et qu'ils connaissent aujourd'hui, ont été inventés par feu M. Evans, ministre wesleyen du fort Norway-House, près le lac Winipeg, et adaptés à la langue montagnaise par M. Laflèche, prêtre canadien.

Comme toutes les nations sauvages, nos Indiens sont passionnés pour le chant. Il fait partie intégrante de leurs danses, de leurs jongleries, de leurs festins, de leurs jeux, de leurs funérailles même, car ils ont des rhythmes pour la joie et d'autres pour la douleur. Le Montagnais ne pleure qu'en chantant. Mais bien habile qui pourrait de prime abord dis-

tinguer les unes des autres ces plaintes lugubres, ces notes mélancoliques et languissantes, suivies de clameurs perçantes, qui composent le chant des Indiens septentrionaux. On dirait que la monotonie de leurs grands lacs glacés, la solitude de leurs profondes forêts, les brumes intenses qui planent sur leurs plages désertes ont imprimé à leur esprit un cachet de tristesse et de mélancolie qui ne se traduit que par des plaintes. Et cependant, je le répète, tel n'est pas le fond du caractère montagnais.

Nos Indiens sont bien plus sensibles à la musique vocale qu'à la mélodie des instruments. Pour exciter leur admiration, il faudrait étourdir leurs oreilles des aigres clameurs du *tam-tam*, des grondements de la grosse caisse ou de la voix retentissante de la trompette. Leurs chants ne se composent guère que de sons vocalisés, des interjections *eh! eh! ah! eh! oh! eh!* ou de quelques phrases insignifiantes et qu'ils comprennent à peine. Chez les Chippewayans je n'ai trouvé qu'un seul chant dont les paroles présentassent un sens : c'est l'ancien chant de guerre des T'altsan-ottiné ou Couteaux-Jaunes. « Au bord de la grève, y est-il dit, le loup déchirera votre chair; les goëlands tourbillonneront au-dessus de vos corps comme sur un amas de poisson pourri. »

Chez les Esclaves et les Loucheux, le chant avec paroles est très-commun, surtout chez les derniers, qui passent pour être les meilleurs chanteurs, comme leurs voisins les Peaux-de-lièvre pour les plus forts jongleurs, et les Flancs-de-chien pour les plus infatigables danseurs. Tous ces sauvages n'ont d'autres instruments de musique que le flageolet et le tambour de basque.

Leurs connaissances scientifiques sont très-bornées. Ils divisent le temps par lunes (*sa-béni; cha-bèmen; çhyé-vènan*). Voici le nom de ces mois avec leurs corrélatifs en loucheux, peaux-de-lièvre et montagnais [1].

Nos Indiens ne sont point du tout avancés en astronomie, on le pense bien ; toutefois ils en connaissent autant sur ce point que nos paysans de France. Ils possèdent dans leur vo-

[1] Voyez la page suivante.

	LOUCHEUX.	PEAUX-DE-LIÈVRE.	MONTAGNAIS.
	—	—	—
1. Soleil où les chiens se chauffent...........	vènan^{c}-lèn-tchitcho	etsèn-guncha	. . . .
2. Soleil de glace........................	t^{c}adha-chyè	bezi-cho-deïn-a	ni-sa-tsèlè.
3. Soleil du grand aigle....................	chyèzètchè-chyè	llin-chè-tèwè	ni-sa-tchoꝓ.
4 Soleil où l'on chasse avec les chiens........	vènan-^{c}lèn-yitchi	aza-tcho-ay	bèni-^{c}lin-tsèlè.
5. Soleil de la débâcle des glaces...........	venan-^{c}lyn-tidjyè	bèmè-t^{c}ègo^{c}in	t^{c}en-ttsi-kké-naïnzalè.
5. Soleil où les outardes pondent......... ...	vènan-atoꝓwo	eg^{c}èzjè-guncha	bèni-èg^{c}-èzè.
6. Soleil où les oiseaux muent................	vènan-yèdèttchadh	taꝓunzjè-assèlè	bèni-èttchèdhè.
7. Soleil où le soleil sort de dessous terre......	vènan nan-ènèïtchité-éy	taꝓunzjalè	bèni-naïtèli.
8. Soleil du rut des rennes..................	vènan-tütchill	llin-yat^{c}in	bèni-tsi-èli.
9. Soleil où l'on chasse le renne..............	vènan-ni^{c}-liyutiya	èchyn-guncha	bèni-nal-assi.
10. Soleil chaud..........................	nikuticha-chyè	ninttsi-rassèlè	nilttinsatsèlè.
11. Soleil des chèvres de montagnes..........	tivi-chyè	ninttsi-zachó	nilltsi-sa-tchôꝓ.
12. Soleil où le soleil est sous terre...........	vènan-chyè-nakudhet	tazétsin-tadèazjè-cha	. . . .

cabulaire les noms de la Grande-Ourse; *Yédhtaa-thèn; Yétha;* et de la Petite-Ourse; *Yédhataa-tsélé; Yéhta-selé; Yeta-tchèk;* d'Orion : *Yedhtaa-tchè; Dénintchyé* ou le Vieillard; *Wéya,* des Pléiades; *Ya-intel; wégu;* et enfin de Vénus : *Thèn-thosè; Béksa-yékay; Tseynnè-cho-wéné* ou Étoile de la femme. Les Montagnais du Sud nomment les aurores boréales : *Naélk^r ay,* et les Loucheux, *Yik^r an,* c'est-à-dire : *aube.* Les Esclaves les appellent blanc vêtement du ciel : *Tayu-K^r ay.* Ces derniers prétendent, avec les Laponais et les Tongouses, que ce sont les esprits des méchants qui exécutent des danses célestes. D'autres pensent, comme les Finlandais, qu'elles ne sont que la réfraction de la phosphorescence de la mer. Et, d'après le témoignage de Hearne, qui parcourut le pays de 1769 à 1772, les Montagnais de Church-Hill ou Thé-ottiné croient que la lueur des aurores est causée par de grands troupeaux de rennes célestes, et, en conséquence, ils nommaient ce phénomène : *Ethèn,* c'est-à-dire renne. Pour comprendre ceci, il faut savoir qu'en nos climats arctiques il se dégage des peaux, par le moindre frottement, quantité d'étincelles électriques; les rennes émettant cette lueur que produit l'électricité en se frottant les uns contre les autres, les sauvages pensent que telle est la cause de ce brillant météore.

La vertu et l'usage des simples sont choses complétement inconnues à nos Indiens. En cas de maladie, tout leur remède est dans la pratique de la jonglerie. Voilà toute leur médecine, et c'est aussi le nom qu'ils lui donnent. Il n'en est pas de même de la chirurgie. Habitués, dès leur enfance, à manipuler, déchiqueter, découper et désosser les animaux qu'ils tuent à la chasse, ils connaissent parfaitement, par analogie, toutes les parties du corps humain ; il n'est pas de muscle et de veine qui n'ait place dans leur vocabulaire, et ils pratiquent entre eux, de sang-froid, des opérations qui effrayeraient plus d'un carabin. Ils se saignent fréquemment et d'une façon inouïe : après s'être fortement serré le bras avec une lanière, ils se passent des alènes ou des arêtes qu'ils ont soin d'assujettir au préalable dans un morceau de bois fendu, à travers les veines des mains, gonflées outre mesure. Quand cette sai-

gnée ne répond pas à leurs désirs, ils écartent les cheveux du patient depuis l'occiput jusqu'au front, et avec la pointe d'un couteau bien affilé, ils lui fendent la peau de la tête. Les Loucheux, qui sont les plus habiles, pratiquent encore une autre opération contre les calus du genou provenant des longues marches: ils découvrent, de chaque côté, les jointures de la rotule, glissent par-dessous la lame de leur long couteau, et à sa suite une plume de cygne qu'ils promènent de part en part jusqu'à ce qu'elle ait entièrement nettoyé le genou de la partie céreuse ou périostique qui s'y est agglomérée. Toutes ces opérations et beaucoup d'autres se font avec la plus grande adresse et un sang-froid qui ferait honneur à un habile praticien.

XIII. — DIVERTISSEMENTS.

Aux sauvages, âmes d'enfants dans un corps de géant, il faut les noix et les jouets de l'enfance. Nos Indiens sont donc passionnés pour le jeu, la danse et les bouffonneries; leurs amusements favoris sont le jeu de mains, le tir des flèches, les bâtonnets, la paume, la pelote, la perche et la berne.

Le jeu de mains (*Udzi*) est un jeu de hasard algonquin qui, des Crees, a été importé chez les Chippewayans, les Castors et les Flancs-de-Chien. Il s'accompagne de chants et du tambour, et ressemble à peu près à la *mourra* des Italiens. Il consiste tout simplement à deviner dans quelle main le ou les partners tiennent caché un objet quelconque; mais les sauvages, qui ne savent rien faire sans grimaces et grotesques bouffonneries, accompagnent ce jeu si simple de contorsions et de gestes ridicules, se balançant et s'agitant comme des démoniaques en présentant les mains à leurs adversaires. C'est, en somme, un triste cadeau que les métis ont fait à nos Indiens. Ceux-ci s'y adonnent avec fureur, jouant sans trêve ni repos, et le jour et la nuit, et y perdant quelquefois tout ce qu'ils ont gagné pendant une année de chasse et de traite. Aussi ce divertissement est-il interdit à nos chrétiens.

Le plus intéressant, le plus comique des jeux indiens, est la *berne* des Loucheux, qu'on croirait être renouvelée des Espagnols. Plusieurs Loucheux se saisissent de gré ou de force d'un étranger ou d'un de leurs camarades, et le placent sur une peau tannée d'orignal dont ils tiennent les bords. Puis chacun tirant à soi la peau sans nullement la secouer, il en résulte un mouvement élastique de va-et-vient qui fait rebondir le patient. D'abord il ne fait que de petits sauts, qui augmentent toujours à mesure que l'élasticité devient plus grande. Bientôt le malheureux est lancé à dix et quinze pieds en l'air. Il retombe sur la tête, sur le ventre, assis, debout, les jambes en l'air, pour remonter et retomber encore. A ses cris désespérés se joignent les rires frénétiques des joueurs, les trépignements des spectateurs qui font de ce jeu la scène la plus animée et la plus sauvage qui se puisse voir. Il est des Loucheux fort adroits qui se font berner volontairement, et sans en souffrir, vu que par leur légèreté ils retombent toujours sur leurs pieds, et font des bonds prodigieux sans jamais dépasser les limites de la peau.

Les Montagnais de toutes nations sont aussi passionnés pour la danse que pour le chant. Mais quelle danse ! Qu'on se figure une foule de tout âge et de tout sexe, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, trottinant en cercle autour d'un grand feu, les uns à côté des autres, le corps voûté et leur couverture placée sur la tête ou drapée autour du corps; ils sautent lourdement en accompagnant leur mouvement rotatoire de convulsions d'épileptiques; en même temps ils hurlent des *ah! ah!* et des *eh! eh!* à fendre la tête, aspirant violemment ces syllabes, comme si la respiration leur manquait tout à coup. Dans ces mouvements, ils imitent les gestes et l'allure de l'ours, qui joue un grand rôle dans toutes leurs légendes, et qu'ils entourent comme les Kamstchakdales, d'une vénération superstitieuse. Toutes ces noires et fantastiques figures, qui tourbillonnent dans une demi-obscurité, passent et repassent devant le feu comme des ombres chinoises; leurs cris lugubres, qui vont toujours *crescendo*, sont répétés par les échos et ajoutent au caractère sauvage de cette danse. Ce divertissement offre peu

ou point de dangers pour les mœurs; il a, d'ailleurs chez nos Indiens, la valeur d'une cérémonie officielle et publique, vu qu'ils ne s'y adonnent que dans les grandes solennités, comme celle de la réunion des tribus dans les forts de traite, l'heureux succès d'une grande chasse, l'arrivée des barques de la Compagnie, etc., etc.

Telle est la famille montagnaise, dont j'ai essayé d'esquisser ici le portrait. Comme on le voit, ces Indiens sont loin d'être des héros. Il n'est point de petit paysan de nos montagnes de France qui ne les dépasse, je ne dis pas seulement en vertus chrétiennes, cela se conçoit, mais même en vertus humaines. Ils ne sont tels que parce qu'ils n'ont d'autres lois que le *moi*, que cette raison qu'on se plaît tant à exalter et dont on voudrait faire l'unique mentor de l'humanité. Pauvres gens! si nous n'écoutions, nous aussi, que la voix de la nature, au lieu d'amour et de compassion, nous ne ressentirions pour eux que du mépris et de l'aversion. Mais il n'est point permis de ne pas aimer ces pauvres sauvages, créés, eux aussi, à l'image de notre commun Père, et pour qui Jésus-Christ a donné son sang. A la dureté et à la grossièreté de la matière, on pourra juger des difficultés du travail de l'ouvrier. Ces difficultés sont nombreuses et accompagnées de fort peu de consolations naturelles; mais tel ne doit pas être le mobile de la vocation du Missionnaire et surtout de l'Oblat de Marie-Immaculée que notre bien-aimé et défunt Père a adressé aux âmes les plus délaissées. Le zèle des âmes, voilà le vrai mobile de ses démarches; oui, le zèle des âmes pour l'amour de Dieu, à qui seul soit honneur et gloire dans tous les siècles des siècles. Amen.

MISSIONS DE MACKENZIE.

**Mission de Saint-Joseph, grand lac des Esclaves,
28 novembre 1864.**

TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je sais trop l'affection paternelle que vous portez à vos enfants, le vif intérêt que vous prenez à tous leurs travaux, pour me laisser plus longtemps arrêter par les difficultés nombreuses qui m'ont empêché jusqu'ici de vous écrire. Je viens donc à mon tour, Révérendissime Père, vous parler de mes travaux, de mes courses apostoliques depuis le fort Résolution jusqu'au fort Good-Hope, de mes luttes avec l'hérésie et l'infidélité, des fruits consolants par lesquels le bon Dieu bénit mes efforts. Ce sera vous montrer que j'ai été sensible au reproche adressé, dans votre dernière circulaire, à ceux de vos enfants qui ne vous écrivent point : il m'atteignait des premiers. Pardon de ma négligence passée : c'était timidité et embarras de ma part. Je compterai désormais davantage, bien-aimé Père, sur votre indulgence.

Le 8 juin 1859, je quittai Saint-Boniface en compagnie du P. MOULIN, qui se rendait à la Mission Saint-Jean-Baptiste. Pour moi, j'étais destiné à la mission Saint-Joseph, au sud du grand lac des Esclaves. Ce ne fut qu'après un voyage de deux mois, que je pus arriver à cette chère Mission, le 12 du mois d'août. J'amenais avec moi le F. KERNEY, qui venait d'Athabaskaw.

La Mission Saint-Joseph est située dans une île d'un aspect sévère : des rochers, quelques maigres arbustes, de pauvres cabanes sauvages, tout cela n'a rien de bien gracieux. La mai-

son de nos pères est une méchante cabane en bois, couverte d'écorces d'arbres. Elle est de bien petite dimension, mais, chaque jour, on l'agrandit. Tout près de là est le fort Résolution.

Je venais à Saint-Joseph pour commencer mon noviciat sous la direction du R. P. Eynard. Le P. Grollier, devenu moins nécessaire ici depuis mon arrivée, partit dès le lendemain pour le fort Simpson et bientôt après pour Good-Hope. Huit jours plus tard, le P. Eynard, mon maître de novices, me quittait lui-même : il allait à cent quarante milles de là, au fort Raë, donner la Mission aux Plats-Côtés-de Chien, et me laissait seul, moi si nouveau venu, chargé du soin des âmes, et de la direction et du gouvernement de toutes les affaires à Saint-Joseph.

Trois mois durant, je passai toutes mes journées à piocher, à défricher autour de notre maison, à surveiller et à aider dans les travaux de construction le F. Kerney et quelques serviteurs. A la fin d'octobre, le P. Eynard nous vint, et le vingt et un novembre je dus moi-même chausser les raquettes. Je partais pour la Rivière au Sel, en compagnie de deux sauvages et de deux métis. L'un d'eux était le vieux et célèbre Beaulieu ; c'était chez ce vénérable patriarche de la Rivière au Sel que je me rendais. Tout alla bien, le premier jour de notre voyage : il n'en fut pas de même le lendemain. Plusieurs fois, avant même d'arriver au premier campement, je tombai harassé de fatigue ; grand sujet de peine et d'inquiétude pour mes compagnons de route et surtout pour le bon vieillard Beaulieu. Pendant les jours qui suivirent, nouvelles et cruelles souffrances ; la nuit je ne pouvais trouver de repos. C'était un dur apprentissage de l'art de voyager à la raquette. Cependant nous arrivâmes : je devais passer à peu près l'hiver au sein de la nombreuse et bonne famille Beaulieu. C'était pour elle un grand sujet de joie : rien ne fut épargné pour me recevoir aussi bien qu'il était possible. Je fus heureux et édifié de la manière dont on m'accueillit, dont tous les enfants et petits-enfants du vieillard écoutèrent mes instructions et secondèrent mes efforts. Le matin, dès que la clochette se faisait entendre, ils s'em-

pressaient tous de venir assister au saint sacrifice de la Messe; le soir, à la prière et aux chants des cantiques. Tout le jour, je m'occupais à étudier le montagnais, catéchiser et instruire

Au commencement de mars, je dus quitter cette famille bénie. Je repris mes raquettes et, avec moins de difficultés que la première fois, je regagnai la Mission Saint-Joseph, et retrouvai mon maître de novices. Je ne passai près de lui qu'un mois. Le 10 avril, il me fallait repartir: cette fois, c'était pour le fort Rae, Mission Saint-Michel. Dès le premier jour, j'eus beaucoup à souffrir: nous fûmes surpris par la tourmente sur le grand lac et, nos chiens étant fatigués, il fallut, au soir, y camper en plein air. Le siége de notre traîneau nous servit à faire un petit feu, nous mangeâmes des aliments secs, bûmes le thé tiède, et nous entourant de nos couvertures, nous attendîmes le sommeil. Il ne vint pas pour moi. Je tremblais de froid, je ne pus fermer l'œil. J'étais parti de Saint-Joseph avec un sauvage, et un métis. Le matin du second jour, le sauvage peu content de sa nuit, rebroussa chemin sans mot dire. Mon métis prit, le même jour, grand mal aux yeux: il n'y voyait plus assez pour me conduire. Jugez de mon inquiétude: je ne connaissais pas le chemin et j'étais sans guide. Nous dûmes nous confier à l'instinct de nos chiens, et, Dieu aidant, nous arrivâmes après quatre jours de marche. Je commençai la Mission dès que je fus un peu reposé. — On peut, je crois, porter à onze cents le nombre des sauvages qui habitent la Mission et les forêts voisines jusqu'au grand lac d'Ours. Pendant les jours que je passai là, je vis venir des sauvages qui avaient marché huit, neuf, dix jours pour arriver jusqu'à moi. Quelques-uns m'amenaient des malades qu'ils avaient chargés sur leurs traîneaux. Tant de ferveur et de foi, tant de fidélité en ceux qui le pouvaient, à venir assister aux exercices de la Mission, étaient pour moi, vous le pensez bien, une grande consolation. J'eus le bonheur de faire cent neuf baptêmes, dont quatre-vingts d'adultes. Je bénis vingt mariages. Six adultes mouraient pendant la Mission, peu de jours après avoir été baptisés. Deux d'entre

eux, avant d'aller au Ciel, reçurent l'auguste sacrement de l'Eucharistie.

Je n'étais arrivé que depuis quelques jours en cette Mission, quand un sauvage vint m'apprendre la mort d'un jeune homme d'une quinzaine d'années, duquel il m'avait précédemment parlé. « Père, me dit-il, il est mort ce jeune homme dont je t'avais parlé et qui était malade. Je l'ai baptisé comme tu m'avais appris à le faire, et maintenant je t'apporte sa chevelure, afin que tu pries pour lui, à présent que je suis baptisé, me disait-il, je meurs bien content : je vais mourir, mais j'irai au Ciel. » Combien j'étais heureux d'entendre ces détails. Ce jeune sauvage n'avait jamais vu le Missionnaire, et celui qui le baptisa n'était encore que catéchumène. — Aujourd'hui, plus de la moitié des adultes et presque tous les enfants sont chrétiens, dans cette Mission.

Je quittai Saint-Michel le 20 juin, après ces travaux consolants qui avaient duré un mois, et, le 25, je rentrais à Saint-Joseph, heureux de revoir le P. Eynard et le F. Kerney. Ce bon frère se mit alors à l'œuvre pour nous construire une chapelle, et avec l'aide d'un serviteur, il en vint à bout. Cette chapelle a dix pieds carrés et se trouve à l'extrémité d'une salle de vingt pieds carrés. Deux fenêtres l'éclairent : elle a une voûte peinte, mais quelles peintures ! Enfin, c'est une merveille, eu égard aux ressources que nous avions pour cette construction.

Le 28 août 1860, le P. Eynard partit pour aller donner la Mission du Saint Cœur de Marie à quatre-vingt-dix milles de Saint-Joseph et retourna de là au fort Raë. Je me trouvai alors dans un très-grand embarras. Voici pourquoi. J'avais reçu de Mgr Taché l'ordre d'aller trouver le P. Grollier au fort Simpson, et, arrivé là, de descendre jusqu'au fort de Liard. Un ministre anglican, le révérend Kerby, chargé du soin des protestants du fort Simpson, avait l'intention de se rendre à ce fort de Liard : il aurait pu y faire beaucoup de mal aux sauvages de ce poste, qui sont bien disposés ; il s'agissait de prendre les devants et de l'en empêcher. Je n'avais pu voir, à son passage au lac des Esclaves, M. Ross,

principal agent de ce district, ni obtenir de son commis, M. Black, passage sur les barges de la compagnie. Que devais-je faire ? Je me décidai à partir en canot avec quelques sauvages. Je trouvai trois bons Montagnais qui voulurent bien me conduire. Nous partîmes le 22 août ; j'étais heureux d'aller revoir le P. Grollier, de qui j'étais séparé depuis un an, mais ce que je désirais surtout, c'était d'arriver au fort Simpson avant le départ des barges pour le fort de Liard. Comme toujours, nous eûmes beaucoup à souffrir; mais enfin le cinquième jour, de bon matin, avant que mes sauvages ne fussent réveillés, j'aperçus le fort Simpson et les barges de la compagnie. Je presse mes sauvages de se lever, et nous nous remettons bien vite en route ; nous voguons vers le fort. On fut assez surpris de nous y voir arriver ainsi, le lendemain du jour où l'on avait reçu les dernières barges. Le P. Grollier, que l'on avait prévenu, dès que notre canot avait été en vue, était accouru sur le rivage. *Deo gratias*, *Deo gratias*, me dit-il, pour me saluer, et aussitôt de se jeter à mon cou, et de m'embrasser. « Les sauvages du fort de Liard sont à nous, ajoute-t-il, et le révérend ministre, apprenant notre arrivée, va être bien attrapé. Oh ! quel bonheur pour moi ! » Il suffit de regarder un instant le P. Grollier pour se convaincre, qu'en effet, il est bien heureux : ses yeux, son regard qui s'anime, son front qui s'illumine, tout dit sa joie. Il aime tant les sauvages ! Le pauvre ministre Kerby est par contre très-déconcerté. Tout de suite je demande et j'obtiens la permission de partir pour le fort de Liard, avec les barges de la Compagnie. Le révérend allègue des affaires à régler, sans doute avec sa douce et tendre petite famille : il ne partira que le surlendemain, en compagnie de M. Hardisty, bourgeois du fort de Liard, aujourd'hui officier principal de ce district. Pour moi, dès le lendemain je dis adieu au R. P. Grollier et montai en barge. Nous nous mîmes à remonter la rivière de Liard. J'eus le bonheur d'administrer sur ses bords le sacrement de Baptême à une vieille sauvagesse mourante. Le 4 septembre au soir, nous arrivâmes au fort de Liard. Comment vous exprimer, très-révérend et bien-

aimé Père, le bonheur des sauvages, l'accueil empressé qu'ils nous firent !

Tout d'abord, on nous salue par une détonation multipliée d'armes à feu. Puis, dès que nous nous apprêtons à débarquer, chacun d'accourir au rivage, de se présenter au missionnaire, de lui toucher la main et de lui dire : *Merci ! Je suis content*... Dès mon arrivée, je choisis un terrain convenable pour la construction d'une résidence destinée aux missionaires. Quatre vieux bûcherons s'occupaient de le défricher ; j'y plantai une grande croix haute de quatre pieds pour marquer que j'en prenais possession, car la résidence ne devait être construite que plus tard. En attendant, je reçus bon accueil chez M. Danlop, commis du fort. La mission commença sans retard. Deux fois par jour, je sonnais la clochette, les sauvages venaient me trouver, je les instruisais de mon mieux. Mais, j'étais obligé de prendre pour interprète une vieille sauvagesse qui traduisait mes paroles en langue théséennée et etcha-ottinée.

J'avais à peine commencé les excercices de la mission, quand le ministre anglican du fort Simpson, le R. Kerby, arriva avec M. Hardisty. Nouvelle détonation d'armes à feu ; mais aucun sauvage ne va au-devant du ministre, aucun ne veut lui toucher la main. Voyant que personne ne va vers lui, il vient lui-même vers nous ; il m'aborde et fait l'aimable, sourit, se frotte les mains et me dit en me saluant : « Vous avez l'avantage, les sauvages sont à vous. — Il y a liberté de conscience, monsieur, » lui répondis-je. Puis, comme le gouverneur du fort n'avait aucune chambre disponible pour lui, il fut invité à partager la mienne, prévenance qu'il parut goûter. Toutefois, il était visiblement affecté de la réception que les sauvages lui avaient faite, et fort peiné de se voir mépriser. Le lendemain (je ne sais s'il voulait acquérir par là plus de considération), il s'en vint, le chapeau sur la tête, au-devant de la tente où j'offrais le Saint Sacrifice. On le prie de se découvrir ; il le fait, et tout en reste là pour le moment. Mais bientôt il met tout en œuvre pour empêcher les sauvages de venir à moi. La dame du fort se déclare pour lui, une vieille métisse

prend ma défense. La querelle grandit, un vieux sauvage survient et s'adressant au révérend : « Un ministre semblable à toi, lui dit-il, est déjà venu nous trouver (il voulait parler de M Hunter, archidiacre de la Rivière-Rouge), il s'en est allé sans avoir gagné un sauvage; toi aussi tu t'en retourneras comme tu es venu Ni moi ni mes parents n'irons à toi. On a jeté les yeux sur le Père; c'est difficile de changer pour en regarder un autre. Ce qu'on a désiré on l'a. »

Je me promenais dehors, tout près de là, et j'entendis tout. On m'a dit que le pauvre révérend, tout affligé de sa défaite, versa ce jour-là des larmes.

J'étais arrivé le 4 septembre. Je restai jusqu'au 18 à catéchiser les quatre tribus sauvages qui avoisinent le fort. Ce sont les Etcha-ottinés, les Inna-ottinés, les Itrennès, les Nahanès. J'eus le bonheur de baptiser plus de trente petits sauvages. Je confessai presque tous les Etcha-ottinés. Les autres tribus ne purent toutes venir à la Mission. Il fallait partir; cependant M. Kerby, lui aussi, faisait ses préparatifs de départ Il parlait tout haut de ses projets de s'en aller par les prochaines barges : j'appris qu'il voulait me tromper sur ses véritables intentions. Il perdit bien du temps à en chercher les moyens ; enfin, il dut partir avec moi le 19 J'étais heureux de l'avoir empêché de faire beaucoup de mal, et d'avoir fait connaître Notre-Seigneur à plus de deux cents pauvres infidèles. Le 24 nous arrivions au fort Simpson, je pris là congé du ministre, et me mis en route pour la Grande-Ile. J'y arrivai le 7 octobre, y offris le saint sacrifice de la messe, et rentrai le 15 à Saint-Joseph. Le F. Kearney fut tout heureux de me revoir.

Le P. Eynard ne revint du fort Raë qu'au commencement de décembre. Je continuai alors sous sa direction immédiate mon noviciat, qui touchait à son terme. Le 6 janvier 1861, jour de l'Epiphanie, j'eus le bonheur de prononcer mes vœux d'Oblat de Marie-Immaculée dans notre chapelle de la Mission Saint-Joseph. Le P. Eynard les reçut, en présence du F. Kearney. Je pus ensuite, jusqu'au mois de mars, goûter les joies tranquilles de la communauté. J'en étais bien content,

mais ce bonheur passa vite. Ce fut encore le ministre anglican du fort Simpson, M. Kerby, qui vint troubler mon repos. J'appris son intention de retourner prochainement au fort de Liard.

Je savais que déjà il était parvenu à semer des doutes dans l'esprit des sauvages, et à jeter plusieurs d'entre eux dans l'indifférence. Je craignis que cette seconde visite ne leur fît encore plus de mal. Je n'hésitai donc point, et, malgré la distance (cent cinquante lieues anglaises), malgré le manque de provisions et le pauvre état de ma santé, je repris mes raquettes. Je partis avec le serviteur de la Mission qui était chargé de conduire le traîneau, et deux serviteurs de la Compagnie, porteurs de la malle au fort Simpson. Le ministre allait être surpris de me revoir. Nous arrivâmes le 17 mars. Je reçus une très-gracieuse hospitalité chez M. Ross. Peu après mon arrivée, j'étais occupé à écrire à Mgr Taché, en présence de M. Ross et de M. Mac-Seilan, quand on frappa à la porte. C'était le révérend ministre. Je me lève pour le recevoir, je le salue de la manière la plus aimable que je puis : il ne répond nullement à mes politesses. Il est tout hors de lui : son visage est en feu, on dirait que ses yeux vont lancer des éclairs. Il s'adresse à M. Ross et se plaint de ma conduite. Il s'agit de deux petits sauvages qu'il avait précédemment baptisés et que j'ai rebaptisés, en arrivant ici, à la demande de leur père. « Ce n'est point là mon affaire, adressez-vous au Père lui-même, » lui dit M. Ross en me montrant. Voyant de quoi il s'agissait, je m'étais remis à écrire. Je laissai M. le ministre s'exclamer, crier et sortir, car, personne ne s'occupant de lui, il crut que c'était ce qu'il avait de mieux à faire. Malgré ces insuccès, je le voyais très-assidu à se rendre près des sauvages qui venaient au fort.

Le 26, je dus partir avec lui pour le fort de Liard. Un métis était chargé de notre traîneau, dans lequel se trouvaient ma malle, mes provisions de voyage et ma chapelle réduite à sa plus simple expression. Un Loucheux et le petit interprète du ministre avaient soin de tout ce qui appartenait à ce monsieur. Ainsi, débarrassé de tout autre soin que de celui de sa propre

personne, il marchait de son mieux à la raquette. Peu habitué à cette façon de voyager, il roula plusieurs fois dans la neige et souffrit tant d'ampoules aux pieds que, depuis lors, malgré son zèle entreprenant, il n'a plus voulu voyager à la raquette. Je souffris, au reste, moi-même beaucoup du froid. Il m'était ordinairement impossible de dormir. Notre voyage dura douze jours. Il se fit en silence. Nous ne nous disions mot, le révérend et moi. Nous arrivâmes de la sorte au fort de Liard, le 7 avril, le dimanche de Quasimodo.

Dès le lendemain, M. Kerby se rend à la loge d'un pauvre sauvage atteint de la lèpre depuis deux ans. Ce sauvage avait été baptisé par un métis, et rebaptisé, sous condition, par le Missionnaire. Le ministre anglican annonce solennellement à ce pauvre lépreux que, par la vertu d'en haut et le secours de ses prières, il sera guéri dans trois semaines : dans trois semaines, il pourra marcher, aller à la chasse. La prophétie achevée, il retourne chez l'employé du fort. J'arrive moi-même près du patient ; je le trouve tout content ; il m'explique la cause de sa joie. « Avant trois semaines, me dit-il, j'irai à la chasse. » Oh ! simplicité du sauvage ! « Je te le souhaite, lui dis-je ; mais, sans être prophète, je puis t'assurer que le ministre,par ses prières, ne te guérira point. Il veut te tromper, te gagner toi et ta famille, il ne veut que vous faire prier tous avec lui. Entends bien cela. » Trois semaines s'écoulèrent ; le lépreux allait plus mal ; il était devenu tout à fait impotent, et son état donnait de vives inquiétudes. Un jour qu'il était tombé en défaillance, on vient me chercher, l'employé du fort, sa dame, une vieille sauvagesse, vrai flambeau de la foi dans ces contrées ; enfin, le ministre lui-même accourut aussi à la loge. Ce dernier se tient d'un côté du mourant, et moi de l'autre. Je donne au malade l'absolution, l'extrême-onction. Le ministre, paisiblement assis près du moribond, me regarde faire. Assez longtemps, je crus le pauvre sauvage déjà mort, mais il revint à lui. Je lui continuai mes visites les jours suivants; le ministre revint aussi, faisant de nouvelles prophéties jusqu'à ce que notre lépreux, voyant qu'il était joué par lui, le priât de rester tranquille en sa

maison. Au reste, le révérend ministre n'est pas heureux en prédictions. La veille de l'Ascension, il se rendit aux loges des sauvages, assurant à chacun que, le lendemain, le bon Dieu descendrait du ciel et toucherait la main à tous. La fête est venue, tous sont dans l'attente, le jour se passe, la nuit vient: l'attente est vaine ; une pareille conduite est peu faite pour nous nuire. Ce n'est pas cependant sans bonne volonté de sa part. Tous les moyens lui sont bons, on le voit; toujours sur pieds pour éloigner de nous les sauvages, contrecarrer nos projets, ridiculariser nos enseignements ; il supporte mépris, injures, moqueries, il supporte tout pour nous faire du mal. Trop souvent, il en vient à bout. Sept Nahanès étant venus au fort, il les baptisa, les communia et leur dit tant de mal des Missionnaires catholiques qu'aucun d'eux n'osa venir me voir.

Ceux des sauvages des montagnes que j'ai vus m'ont tous fait baptiser leurs enfants, et semblaient très-attachés à notre sainte religion ; mais, ils sont peu nombreux, et, comme les Jhennès et les Nahanès, ils restent peu de temps au fort.

Je ne quittai ce poste que le 22 mai : j'y étais resté près de deux mois en sentinelle vigilante; je désirais tant qu'aucune brebis ne s'échappât, ne s'égarât ! Je partis, toujours en la compagnie du révérend ministre; nous rentrâmes au fort Simpson le 25. Le ministre partit le 29 pour visiter les forts Norma, Good-Hope, Peel's-River, la maison de Pierre Youcon. Ce dernier fort n'ayant pu être visité par nous, il y a fait beaucoup de baptêmes; maintenant un ministre y réside. Plus de quatre mille sauvages fréquentent ce fort. Quand pourrons-nous leur porter la vraie lumière et les consolations de la religion ?

Avant de quitter le fort Simpson pour me rendre à la Grande-Ile, j'y donnai quelques jours de Mission. Deux fois le jour, la clochette appelait les sauvages aux exercices ; ils se montraient bien indifférents. Peu d'entre eux venaient prier avec moi, bien qu'ils ne priassent point non plus avec le ministre. Je vis au moins cent cinquante d'entre eux ; je ne fis que quelques baptêmes. Trois fois le P. Grollier avait

visité ce poste; je m'étonnai bien d'y trouver tant de froideur.

Le 20 juin, je partis pour la Grande-Ile; j'y trouvai le P. Eynard occupé à évangéliser ce poste. Je l'aidai pendant huit jours dans ses travaux; ils furent consolants. Puis, nous nous hâtâmes de retourner à Port-Joseph, les Montagnais et les Couteaux-Jaunes nous y attendaient avec impatience; ils voulaient, avant de s'en aller, prier avec nous, se confesser, faire baptiser leurs enfants. Nous étions de retour depuis quinze jours, quand nous eûmes le bonheur de recevoir Mgr Grandin. Il était accompagné du F. Boisramé et d'un métis. Prosternés aux pieds de Sa Grandeur, nous ne comprenions point pourquoi elle paraissait triste, en nous bénissant. C'était la vue de notre pauvreté qui lui faisait peine. Nous étions pauvres, il est vrai, mais nous ne souffrions point. Nous nous rendîmes avec Monseigneur à la chapelle. Une mauvaise tenture de flanelle rouge frappa les yeux du F. Boisramé; il crut que c'était du velours cramoisi. Au dîner, le Frère n'eut rien de plus pressé que de parler du cramoisi, ce qui nous fit beaucoup rire. La soirée du samedi fut toute employée à faire des préparatifs pour l'office pontifical du lendemain. A l'aide de procédés tout à fait simples, nous construisîmes un dais et un fauteuil, que nous recouvrîmes de drap rouge. On nomma pour la cérémonie diacre, sous-diacre, assistants de Sa Grandeur, porte-crosse et porte-mitre. L'office fut des plus solennels. Monseigneur communia et confirma beaucoup de sauvages : Montagnais et Couteaux-Jaunes étaient émerveillés. Une distraction du P. Eynard les égaya beaucoup. Il était assistant de Monseigneur et, en cette qualité, chargé de lui poser la mitre sur la tête; le moment venu, il prend la mitre et la pose lentement sur la tête... du porte-mitre stupéfait.

Au commencement d'août, Monseigneur nous quitta. Il emmenait avec lui le F. Kerney destiné à la Mission du fort Good-Hope, et nous laissait le F. Boisramé. Il se rendait au fort Simpson; mais, sur sa route, il s'arrêta là où devait s'élever plus tard notre Mission de la Providence, et, pour prendre possession du terrain qu'elle occuperait, il y planta une croix. Cette Mission de la Providence est due, vous le

savez, au grand zèle du bon P. Grollier. C'est à lui que nous devons aussi d'y avoir un évêque, car c'est sur la proposition qu'il m'en fit faire à NN. SS. Taché et Grandin, qu'un vicariat apostolique a été érigé en ces contrées. Que ce bon P. Grollier était bien l'homme tel qu'il le faut pour faire un grand bien en ce pays! Pardonnez à mon estime et à mon affection pour lui cette petite digression, très-révérend et bien-aimé Père, et revenons à notre Mission Saint-Joseph.

Il me fallut bientôt la quitter encore une fois : je ne devais pas la revoir de longtemps. Le 9 août, le P. Séguin nous étant arrivé d'Athabaskaw, je partis avec lui le lendemain pour le fort Simpson ; nous y arrivâmes le 14. Mgr Grandin qui s'y trouvait officia pontificalement le dimanche suivant ; l'assistance était nombreuse. Monseigneur fit une instruction simple mais bien touchante. Beaucoup de protestants y assistaient et se montraient édifiés. Le 21, je montais en barge avec Sa Grandeur ; nous allions au fort de Liard, où nous arrivâmes le 30. Nous ne pûmes donner que quelques jours de Mission à ces pauvres sauvages. Monseigneur parut bien satisfait de leurs dispositions. Je partis bientôt pour le fort Halket, où j'allais évangéliser les Théséennés, la tribu du *mauvais monde*, les Nahanès, etc. Après avoir suivi pendant deux jours la rivière du fort du Liard, nous nous engageâmes dans la rivière du fort Halket, appelée à bon droit « rivière du *Courant fort.* » Elle est très-étroite, très-dangereuse, pleine de rapides. Les serviteurs de la Compagnie y montent les barges à l'aide du câble. Un de nos hommes faillit s'y noyer. Il y a là certain endroit où l'on se trouve enfermé entre quatre rochers énormes, puis un passage qu'on désigne sous le nom de *Porte de l'enfer,* et non loin se trouve le Portage du diable; tout cela est sinistre. Chaque coup de rame produit un bruit qui, s'en allant de rocher en rocher, répercuté par des échos, fait vraiment frissonner. Arrivé au Portage du diable, j'appris avec chagrin que les sauvages n'étaient point au fort Halket. Il fallait rebrousser chemin et remonter cette rivière si dangereuse. Jugez de ma douleur et de mes craintes; mais il n'y avait point à hésiter sur le parti à prendre. Il

fallut que chacun commençât par faire de ses bagages un paquet qu'il pût porter sur ses épaules, puis nous nous mîmes en route par terre. Nous avions d'abord à gravir les pentes roides de la montagne, puis à descendre des précipices affreux. Impossible de vous dire les dangers de cette route ; plusieurs fois les cheveux me dressèrent d'épouvante sur la tête. Je faillis tomber plusieurs fois, et toute chute eût été mortelle. Je ne vous parle point des crampes qui me saisirent aux jambes et me firent tant souffrir. Arrivons au bord de la rivière à un endroit où elle paraît moins dangereuse. Nous prendrons le canot, tout ira mieux. Nous y étions à peine installés tous les sept, qu'un faux mouvement de nos hommes nous exposa au plus grand danger de nous noyer. Mais non, nous arriverons sains et saufs, car Dieu nous protége manifestement. Après de grandes fatigues et de nouveaux dangers, nous rentrâmes au fort de Liard, le 22 septembre ; que Dieu en soit béni !

M. Hardisty, officier de ce fort, me reçut d'une manière très-bienveillante. Il me fit préparer un logement dans la maison d'un des serviteurs de la Compagnie, et, pendant dix mois m'admit gratuitement à sa table.

Au printemps de l'année suivante (1862), les dangers étant devenus moindres, je me décidai, sur l'ordre que m'en avait donné Mgr Grandin, à repartir pour le fort Halket. Ce ne fut pas sans peine que je l'atteignis, mais enfin j'y arrivai, le 29 avril. Nous avons là une Mission placée sous le patronage des Saints Anges Gardiens. Je ne pus malheureusement voir qu'un assez petit nombre de sauvages. Je fus très-satisfait des dispositions de la tribu du *mauvais monde*, ce nom m'a paru gratuitement donné. Je le fus moins de celles des Théséennés. Je rentrai au fort de Liard le 23 mai.

Il y avait eu, en mon absence, du tumulte et des scandales. Certain Norwégien, protestant fanatique, avait abattu la croix que j'avais plantée, le printemps précédent, au milieu du terrain destiné à notre future résidence. Si j'avais laissé agir nos catholiques, ce malheureux eût payé cher son crime. Mais je les retins.

Ce n'était malheureusement pas tout. Dès le lendemain, je

commence la Mission : je sonne ma clochette, j'appelle à la prière métis et sauvages. Les métis viennent presque tous, mais trois sauvages seulement se rendent à mon appel, et cependant plus de vingt familles étaient déjà arrivées au fort. Évidemment, l'homme ennemi avait passé par là, pendant mon absence, pour y semer l'ivraie. Un vieux métis, mauvais catholique, qui déjà précédemment avait procuré plus d'un baptême aux ministres Hunter et Kerby, était la cause principale de cette inertie. J'essayai de porter remède au mal : je priai surtout, je suppliai Marie d'éclairer les esprits et de fléchir les cœurs. Plusieurs sauvages vinrent, mais quel changement s'était fait en eux, quelle indifférence ! C'était à briser le cœur. J'attribuai tout mon insuccès à mon indignité, je versai des larmes sur l'état de ces pauvres gens. Puis, pour les ramener au vrai et au bien, j'allai les visiter, je tâchai de les faire prier, chanter, d'exciter en eux des remords. Hélas ! ils persévérèrent, en général, dans leurs mauvaises dispositions. Combien je souffrais, bien-aimé Père ! plusieurs fois le découragement me saisit. Je dus partir ainsi, le cœur bien serré ; quelques-uns, vers la fin, m'avaient donné quelques consolations : ce fut tout. J'allai voir une vieille sauvagesse mourante, et lui demandai si elle voulait être baptisée. « Tu ferais mieux, me dit-elle, de m'apporter une médecine. » Quelques instants avant le départ de la barge, je la vis de nouveau. « Viens-tu me baptiser ? » me dit-elle. — Non, répondis-je, je viens te toucher la main. — Bien vite, me dit-elle, baptise-moi, je veux être baptisée. » J'eus à peine le temps nécessaire pour le faire, et la barge s'éloignait. Nous arrivâmes au fort Simpson trois jours après, le 15 juin. J'y donnai quelques jours de Mission, et me remis en route pour la Mission Saint-Joseph que j'avais quittée depuis un an. Seul, privé de toute consolation humaine durant toute cette année, quel bonheur ce fut pour moi de retrouver là Mgr Grandin et le P. Eynard ! Ma joie fut de courte durée : j'étais arrivé le 2 juillet, je repartis le 4. On m'envoyait fonder la Mission de la Providence ; je montai en grand canot avec le Fr. Boisramé, deux Montagnais et leurs femmes. Sur le grand lac, un gros

vent nous surprit et la tourmente nous mit en si grand péril, que, le danger passé depuis une demi-heure, Fr. Boisramé tremblait encore. Il nous fallut cinq jours de marche avant que nous pussions apercevoir la Croix de la Providence. Enfin nous y arrivons, nous allons nous agenouiller devant elle. Mais nous voilà assaillis de telle façon par les moustiques et les maringouins, que nous ne pouvons réciter en paix un *Ave Maria*. Tout le temps de notre séjour ici, ils nous ont fait beaucoup souffrir. Nous commençâmes au plus tôt les travaux de construction : j'admirais l'ardeur généreuse et constante que le Fr. Boisramé montrait pour le travail. Le 12 du mois d'août, Monseigneur arriva avec le P. Petitot, qui devait rester à la Providence. Pour moi, je partis de suite avec Sa Grandeur pour le fort Simpson, où nous arrivâmes le 14. Un nouveau ministre, nommé Macdonald, y résidait. Monseigneur en parut préoccupé, et comme ce Révérend devait aller hiverner au fort Youkon, je reçus ordre de visiter de nouveau le fort de Liard, de revenir après cela au fort Simpson, enfin de partir ensuite pour Good-Hope, afin de remplacer le P. Seguin. Au fort de Liard, je pus voir bien vite du changement dans les dispositions des sauvages : le bon Dieu avait daigné se rendre à ma prière ; son bras s'étant appesanti sur ceux qui s'étaient montrés les plus sourds à ma voix, lors de ma dernière visite, les autres craignirent sa justice et revinrent à lui. Je retournai au fort Simpson à la mi-septembre. J'avais quinze jours à y passer avant mon départ pour Good-Hope, je les employai pour le mieux. Le ministre Kerby a là sa résidence. Il me sera bien permis de lui faire, à mon tour, un peu la guerre, me dis-je tout bas, — et je la commençai. J'allai toucher la main aux familles sauvages, campées derrière la résidence du ministre, puis j'entrai dans la loge d'un sauvage baptisé jadis avec toute sa famille par le ministre Hunter. « Chante, me dit-il, les cantiques de Mgr Grandin. » Je chantai. M. Kerby arrive tout essoufflé, hors de lui. « Ne savez-vous pas, me crie-t-il, que ce sauvage a été baptisé par M. Hunter, qu'il prie avec moi. Vous pourriez aller à la loge voisine. » Je pensai que la question se traiterait mieux quand

le Révérend serait un peu remis de son émotion, et pour hâter ce moment je continuai à chanter, sans m'occuper de lui. Cela ne me réussit pas : le ministre devient plus emporté. Il me parle français, anglais, montagnais ; rien ne réussit. Il se jette à genoux et récite de bruyantes prières, puis il se met à chanter de toute la force de ses poumons. C'était une comédie. Son cantique achevé : « Tu pries avec moi, Dénor, dit-il au vieillard. — Tu sais bien, lui dit celui-ci d'un ton grave et solennel, tu sais bien que je ne prie pas avec toi; tu sais bien que mes enfants ont été rebaptisés par le prêtre. » Quelle consolation pour moi d'entendre ce pauvre sauvage faire une semblable réponse à ce ministre de l'erreur. Toutes les familles, excepté deux, vinrent prier avec moi. Ainsi, malgré les efforts de l'hérésie, le bon Dieu bénissait mes travaux. Le 1er octobre, je me mis en route pour Good-Hope. En ces pays, tous les voyages sont pénibles : celui-ci le fut tout particulièrement. Le 7 octobre, la rivière se mit à charrier des glaçons qui rendaient la navigation impossible; nous dûmes charger sur notre dos bagages et provisions, et marcher à pied. Le 12 enfin, j'eus le bonheur d'embrasser le P. Grollier et le Fr. Kerney, avec lesquels je venais passer l'hiver. Je m'occupai avec eux de travaux de construction; je fus aussi chargé de l'économat.

A la fin de février, je fus envoyé au fort Norman pour y prêcher une Mission : jamais je n'ai tant souffert du mal de jambes qu'en ce voyage. C'étaient des douleurs incroyables chaque fois que je les relevais pour avancer. Huit jours après mon arrivée au fort, je boitais encore. Je n'y vis pas beaucoup de Plats-Côtés-de-Chien, mais ceux que je vis m'édifièrent beaucoup. Il m'en vint de treize jours de marche. J'eus chez moi un pauvre vieillard tout infirme, auquel je fis faire sa première communion. Vous dirai-je que ce malheureux, maintenant bon catholique, a mangé autrefois une de ses femmes, deux de ses enfants, et quelques autres personnes de sa parenté ! Aucun sauvage ne m'a jamais donné autant de peine pour lui apprendre ses prières. — Le fort Norman est aujourd'hui abandonné. On en a établi un autre au

grand lac d'Ours; il sera plus facile d'y voir les sauvages.

Je retournai à Good-Hope à la fin de mai, puis, au retour du P. Séguin, il fut décidé que je me rendrais au fort Simpson, où je devais trouver Mgr Grandin. J'arrivai à ce fort le 14 août, Monseigneur y arriva le 19 avec le P. Grouard. Ce Père prêcha le dimanche suivant, à l'office pontifical; il parla avec facilité en montagnais. Catholiques et protestants étaient accourus; le R. Kerby n'eut presque personne.

Je partis le 26 août avec Monseigneur pour la Mission de la Providence. Le P. Grouard alla au fort de Liard. Que je fus heureux à mon arrivée à la Providence, après une absence d'un an, de voir les travaux qui y avaient été exécutés! C'était le prix consolant de bien des sueurs. Je ne fis guère que passer dans ce poste: le 7 septembre, je rentrai à Saint-Joseph, que j'avais quitté depuis si longtemps.

Je suis resté là jusqu'à ce jour avec le P. Petitot; car, dès le lendemain de mon retour, le P. Eynard partit pour Athabascaw, où il allait partager les travaux du R. P. Clut. Tout l'hiver, le P. Petitot s'est occupé à faire l'école aux enfants, à leur enseigner le catéchisme; tour à tour nous étions cuisiniers. Du 15 au 26 décembre, nous eûmes le bonheur de posséder Mgr Grandin qui, par ce temps d'hiver, avait eu toute la peine du monde à venir jusqu'à nous et nous était arrivé bien fatigué. Au mois d'avril, le P. Petitot est allé au fort Raë évangéliser les Plats-Côtés-de-Chien; ils sont bien désireux d'être instruits et de devenir chrétiens. Je me suis, après son départ, beaucoup occupé de travaux d'agrandissement; j'ai fait construire une maison de dix-huit pieds de long sur quatorze de large, un hangar de vingt pieds sur quinze et une étable de treize pieds carrés.

Plusieurs familles étant venues camper près du fort, je fis l'école à leurs enfants et les catéchisai. Le 29 juin, le P. Petitot revint du fort Raë, tout heureux du bien qu'il avait opéré. Deux fois chaque jour, depuis lors, il a donné des instructions aux sauvages. Monseigneur, qui nous arriva le 30, a confirmé tous ceux qui étaient suffisamment préparés, et est reparti le lendemain.

Les sauvages de la Mission de Saint-Joseph sont de bons chrétiens ; ils aiment les pratiques de notre sainte religion, et, en particulier, ils récitent avec bonheur le chapelet. Ceux qui ont fait leur première communion, s'ils passent ici quelque temps, aiment à se confesser et à recevoir la sainte Eucharistie. Ce qui nous manque, c'est une belle église. Il faudrait au sauvage, pour élever son esprit et son cœur à Dieu, que le temple de ce Dieu fût plus digne de son infinie majesté, que la demeure du Roi du ciel et de la terre fût moins misérable, que l'enceinte en fût moins étroite, les murs mieux ornés, la voûte moins basse, qu'il y brillât un rayon de la gloire de Celui qui l'habite! Dans tout le Vicariat de Mackenzie, Notre Seigneur n'a encore aucune église de ce genre.

Le P. Petitot est parti le 16 août pour évangéliser la tribu sauvage des Esquimaux; depuis ce temps je suis seul ici. Les saints aimaient beaucoup la solitude : n'eussent-ils point trouvé la mienne trop profonde et quelque peu pénible? J'attends avec impatience un compagnon qui vienne l'adoucir et la partager.

Pardonnez-moi, mon très-révérend et bien-aimé Père, de vous avoir écrit si longuement; j'avais à réparer le passé, à vous parler de quatre années de Missions dans le nord de l'Amérique. Je n'ai qu'énuméré rapidement et sèchement les faits les plus importants de ces quatre années de ma vie; vous aurez égard à ma bonne volonté, et, dans votre indulgence paternelle, vous voudrez bien fermer les yeux sur les imperfections qui abondent dans mon travail.

Daignez agréer, très-révérend et bien-aimé Père, l'hommage des sentiments de profond respect et d'affection avec lesquels je suis

Votre fils bien sincèrement dévoué en Notre Seigneur,

H.-Z. Gascon, o. m. i.,
Prêtre missionnaire.

MISSIONS DU CANADA.

LETTRE DU R. P. BABEL AU PROVINCIAL DU CANADA.

Betsiamits, 27 octobre 1866.

Révérend et bien cher Père,

Me voilà enfin de retour de ma longue et pénible excursion dans l'intérieur des terres. Devant, comme vous le savez, me trouver à Mingan, au commencement de juin, d'après les ordres laissés par M. Smith, je saisis la plus prochaine occasion de gagner ce poste qui se présentât à moi. Ce fut le 30 avril que je quittai Québec, en compagnie du P. Arnaud, pour me rendre à Mingan, à bord de la goëlette du capitaine Turgeon. Je ne vous décrirai point mon voyage à bord de cette goëlette ; après avoir touché à Tadoussac, aux Escoumins, au Sault-du-Cochon, à Betsiamits, à Godboud, à la Trinité, la Pointe-des-Monts, les Sept-Iles, elle arriva heureusement à Mingan, et m'y laissa avec le P. Nédelec, mon compagnon de route. Je trouvai à Mingan M. Dorey, commis du poste de Natashkwaw, qui gardait celui de Mingan en l'absence de M. Peter Mackenzie, récemment parti en goëlette afin d'acheter des pelleteries sur les côtes de Labrador. Je demandai à ce monsieur s'il avait reçu des ordres relativement à ma Mission dans l'intérieur des terres, s'il avait un canot et les autres

choses nécessaires pour un tel voyage. « M. Smith, me dit-il, est encore en Angleterre; je n'ai reçu aucun ordre concernant votre Mission, et beaucoup d'effets nécessaires pour un tel voyage me manquent. J'attends moi-même avec impatience l'arrivée de la goëlette, car elle doit m'apporter des choses dont j'ai un besoin pressant. — Si vous n'avez pas reçu d'ordres, dis-je à mon tour, ils ne tarderont pas à venir, et comme vous n'avez pas de canot, vous ferez bien de vous procurer de l'écorce à bord de la goëlette du capitaine Turgeon; il en est amplement pourvu pour faire la traite aux sauvages. »

Pendant ce temps, nos sauvages de Mingan commençant à arriver au poste, je dus me disposer, ainsi que mon compagnon, à leur donner les exercices de la Mission. Je me consacrai, d'une manière toute spéciale, aux enfants; je commençai par un catéchisme qui dura deux heures, et j'ai continué de le faire tous les jours. J'avais cent trente-six enfants bien ignorants auxquels il me fallait apprendre la lettre du catéchisme, leur faisant répéter à tous ensemble avec moi, et à satiété, les mêmes choses. J'ai pu, de cette manière, leur apprendre la lettre des dix principaux chapitres du catéchisme, et préparer une vingtaine d'enfants à la première communion. La confession de ces chers enfants était un dur travail.

Comme, pour la plupart, ils n'avaient pas encore été absous, je dus leur faire faire une confession générale, et combattre leur insouciance et leur légèreté par de fréquentes instructions que je leur fis, au catéchisme, sur les grandes vérités de la religion. Je fus très-content d'eux; ils répondirent à mes efforts; j'ai eu souvent, pendant la Mission, le bonheur de les voir venir à l'église ou aux pieds de la Croix, pour réciter le chapelet. Ils ne demandaient qu'à se confesser et le faisaient avec de bonnes dispositions. Un seul m'a effrayé pendant quelques jours. Après qu'il eût fait sa confession avec beaucoup de négligence : « En bien! mon enfant, lui dis-je, veux-tu te conduire comme un bon chrétien, maintenant? — Non, me dit-il. — Veux-tu abandonner ta mauvaise conduite? — Non. — Veux-tu aller avec les démons

brûler dans l'enfer? — Oui, je veux aller avec eux. — Eh bien, puisque tu veux te conduire comme un démon, tu iras brûler avec lui dans l'enfer; là, tu ne verras que du feu, tu ne mangeras que du feu, tu ne coucheras que sur du feu, et tu veux aller en enfer? — Oui, je veux aller en enfer. » Sur ce, je prends cet enfant par le bras, en lui disant : « Puisque tu veux être un démon, va-t'en, je ne veux pas te voir, » et je le jette à la porte. Depuis ce temps-là, je le voyais triste; il est revenu à moi, quelques jours plus tard, ne pouvant plus porter le poids qui l'écrasait, et m'a bien consolé de la peine qu'il m'avait faite. Je préparai, pour la donner le dimanche aux sauvages, une instruction courte et forte, dont ils avaient besoin. Elle eut bon succès; mes sauvages baissaient la tête et je vis à leur mine qu'ils avaient compris, et que mes coups portaient. Je préparai pour le dimanche suivant une instruction écrite et apprise par cœur, sur l'ivrognerie. Comme je me promenais seul, le dimanche matin, dans un sentier solitaire, réfléchissant à ce que je devrais dire à la messe, un chef sauvage m'accosta et me dit : « Père, tu vas parler aujourd'hui? — Oui, chef. — Vas-tu être mauvais? — Un peu, lui dis-je. — Les sauvages ne seront pas contents si tu es mauvais. Tu veux parler de la boisson; n'en parle pas, ils ont moins bu que je ne te l'avais dit, et seront mécontents si tu en parles. — Ne me conte pas de mensonge, chef, lui dis-je; je sais à quoi m'en tenir sur la boisson, et connais aussi bien que toi ceux qui ont bu. Tu me dis que les sauvages ne seront pas contents, si je parle de la boisson, si je leur dis des choses pénibles; mais le bon Dieu ne m'envoie point ici pour vous faire des compliments, vous dire des paroles mielleuses; c'est, au contraire, pour vous faire des reproches, vous affliger, vous attrister, afin de vous faire détester votre mauvaise conduite, et vous faire faire une bonne confession. Je ne suis pas venu pour m'occuper des bonnes actions que vous avez faites; le bon Dieu les connaît, c'est suffisant; je suis ici pour vous encourager à continuer, à en faire davantage, et vous faire pleurer les mauvaises actions que vous avez commises. J'ai résolu, chef, de parler sur l'ivrognerie et je le

ferai. » Je parlai, en effet, et cette fois encore je fus compris.

Voici, en résumé, les travaux que j'ai faits à Mingan : catéchisme paroissial de deux heures, chaque jour ; confession générale de quatre-vingts enfants et première communion d'une vingtaine. J'ai aussi donné plusieurs instructions du dimanche. Le reste de mon temps a été employé à étudier la grammaire sauvage, à causer avec les sauvages pour apprendre leur langue et les persuader dans mes conversations, à contribuer, comme autrefois, au soutien des Missionnaires et à l'entretien de leur chapelle ; j'ai réussi sur ce dernier point.

Quand tous ces travaux furent terminés, je songeai à partir pour mon excursion dans l'intérieur des terres; mais plusieurs obstacles me retinrent d'abord. J'allais partir enfin, j'avais trouvé deux hommes, deux sauvages de la baie des Esquimaux, Jean Maskouaro et Jean-Marie, quand le commis du fort reçut une lettre de M. Smith, qui lui disait que, dans dix jours, il serait à Mingan avec le steamer de la compagnie, et que si je n'étais pas encore parti, je ferais mieux de l'attendre pour me rendre avec lui à la baie. Ce plan me souriait beaucoup, parce qu'il assurait le succès de mon excursion. Six ou sept jours auraient suffi au steamer pour me transporter à la baie des Esquimaux avec mon canot et mes hommes : de là, je serais monté par la rivière *Pêtastekoupaw* jusqu'au poste de Winnaukoupa, et de là j'aurais gagné Mingan sans être inquiet de mes hommes, qui auraient ramé avec courage pour rejoindre au plus vite leurs familles. J'attendis vainement ce steamer jusqu'au 17 juillet : ne le voyant pas arriver, et n'en recevant aucune nouvelle, je dis à M. Mackenzie de me préparer mes effets de voyage, de façon que je fusse en état de partir le lendemain par la rivière Saint-Jean. « Mes sauvages, lui dis-je, commencent à s'ennuyer, et s'ils me laissent, il sera absolument inutile de me rendre à la baie, où, probablement, je ne trouverais personne pour me conduire dans l'intérieur des terres. »

La Compagnie n'avait rien envoyé pour mon voyage, et le poste de Mingan ne pouvait me fournir que des provisions

grossières, telles qu'il les aurait données à un sauvage. Que dois-je faire, me dis-je, dois-je remonter à Québec ou entreprendre un voyage dans de telles conditions? M. Smith n'agit pas en gentilhomme à mon égard, et c'est la première fois que la Compagnie traite ainsi un Missionnaire. Mais, si je n'entreprends point ce voyage, je ne pense pas qu'on fasse une nouvelle tentative; je l'entreprendrai donc. Je sais qu'il est tard, bien tard pour rencontrer les sauvages, mais ne ferais-je que paraître chez eux, mon voyage aura un bon résultat, car, une autre année, je les trouverai réunis en grand nombre. Le 18, au soir, je quittai Mingan, et le lendemain matin j'entrai dans la rivière Saint-Jean. Là, je rencontrai vingt-cinq familles qui se disposaient à suivre la même route. Mes deux Indiens ne connaissant pas cette route, je fis, pendant la matinée, tracer par un sauvage une carte du chemin à suivre jusqu'au poste de *Winnaukoupaw* ou nouveau Mingan. Dans l'après-midi, je saluai ces sauvages, qui me dirent : « Père, partout où tu fixeras ta tente, laisse-nous une lettre; nous la verrons, sois en certain, et si c'est possible nous nous y arrêterons. Si nous n'avons pas le plaisir de te voir, nous aurons au moins celui de fixer notre cabane près de la place où était la tienne. Cela nous fera plaisir. »

La rivière Saint-Jean n'étant qu'un rapide continuel dans tout son cours, nous avancions lentement à l'aide de la cordelle et de la perche. Quant à moi, toutes les fois que les rives offraient un passage facile, je marchais, afin d'alléger d'autant le canot, et mettais quelquefois la main à la cordelle, surtout dans les endroits difficiles. Voyant mes sauvages, les pantalons retroussés, marcher nu-pieds sur des cailloux qui me fatiguaient avec mes bottes, je leur demandai s'ils ne ressentaient pas de douleurs aux pieds. Xavier me dit en riant : « Il y a deux années, me trouvant un jour dans le bois sans chaussures, je vis des pistes fraîches de caribou. Sans prendre la peine de me chausser, je les ai suivies à la course pendant deux jours dans le bois. — N'as-tu pas ressenti quelques douleurs? — La cheville d'un pied me faisait mal un peu. » A douze milles de l'embouchure de la rivière, nous

avons quitté les terrains unis et boisés pour entrer dans des terres couvertes de montagnes. On ne voit plus alors que des rochers élevés, dont les parois perpendiculaires présentent les tableaux les plus bizarres. Chaque année, à l'automne, l'eau s'infiltre dans ces rochers, et quand vient le dégel avec le printemps, cette eau détache des masses énormes. Ces montagnes, que les navigateurs peuvent apercevoir de fort loin sur la mer, leur indiquent où se trouve Mingan.

Le 20, nous fixions notre tente à une petite distance de la place où le général américain Davis, deux autres messieurs et leurs dames, se préparaient à de nouveaux exploits, en faisant la guerre aux saumons. La rivière faisant un contour, je ne me savais pas si près d'eux; aussi je fus tout étonné quand, le lendemain, après dix minutes de marche, je me trouvai en face de leur campement. Comme je n'avais, au reste, rien du tout à démêler avec ces messieurs, leur présence en ces lieux ne me faisait ni plaisir ni peine. J'allais donc passer outre quand je les vois tous venir sur le rivage, agitant leurs mouchoirs pour m'inviter à aller à eux. Ils n'auraient pas été *Yankees* s'ils ne m'avaient demandé qui j'étais, où j'allais, et ce que je prétendais faire. Leur curiosité satisfaite, je me remis en route : le portage *Atsouk pakatagan* (portage du loup marin : ces amphibies ne montent pas plus haut) m'attendait, et j'avais hâte de faire sa connaissance. Ce portage a un mille de long, et je ne conseillerai jamais à un rêveur de le choisir pour y promener ses rêveries, car on a besoin d'être bien éveillé pour le franchir.

S'il n'était pas beau, il avait l'avantage de bien m'initier *ex abrupto* à la vie des portages, et de me faire connaître tout de suite les ineffables jouissances qui m'attendaient dans les soixante et onze que j'avais à franchir avant d'arriver à Winnaukoupaw. Le portage fut franchi heureusement, et pendant que mes conducteurs chargeaient le canot, je pris le devant. J'avais sur eux bonne avance, lorsque mon attention fut excitée par un bruit de branches brisées sous les pas d'un animal. N'ayant pas mon fusil, je m'assis pour attendre les sauvages. Ne sachant point à quel animal j'avais affaire, je ne

tenais nullement à me trouver sans arme face à face avec un ours. Une fois arrivés, mes conducteurs examinèrent la piste ; c'était celle d'un caribou.

Mon voyage, dans la rivière Saint-Jean s'effectua sans autre incident; et le 22, nous la laissions à soixante-trois milles de son embouchure, pour fixer notre tente à l'entrée du portage *Ratishk pakatagan* (portage fréquenté). Nous entrons alors dans une chaîne de lacs et de portages que nous avions à franchir avant de pouvoir entrer dans la rivière Romaine. Je m'étais déjà bien aperçu que nous étions trop chargés, et je voyais que, pour nous rendre à destination, il fallait absolument mettre de côté ce qui ne nous était pas rigoureusement nécessaire. Je priai donc mes conducteurs de préparer une cachette pour y déposer mon coffre de provisions et plusieurs autres effets. Ils furent enchantés, et pendant que Xavier creusait un trou dans le sable, Jean-Marie alla chercher de l'écorce. Le trou une fois terminé, on y descend ma valise, un fusil et plusieurs autres objets non indispensables. On recouvre le tout d'écorce; on met par-dessus une couche de petit bois, puis encore de l'écorce sur laquelle on étend une couche de sable : on recouvre enfin ce sable de branches de sapin auxquelles nous mettons le feu. Les animaux sauvages redoutent tellement le feu qu'ils ne s'approchent pas même des lieux où un feu a été fait.

Nous avions devant nous cent quatre milles à franchir avant d'arriver à la rivière Romaine. Dans ce trajet, nous avions vingt-neuf portages longs et difficiles à travers les montagnes. Je fus bien inquiet le premier jour. Jean-Marie, jeune homme de dix-sept ans, trop jeune et trop faible pour résister à une grande fatigue, me causait cette inquiétude. Des éruptions de scrofule lui couvraient les jambes, la tête, le cou, et des saignements de nez fréquents diminuaient ses forces. La chaleur était forte et les portages difficiles : je le suivais pas à pas pour le soulager lorsque sa charge se déplaçait, et pour l'aider à se charger lorsqu'il prenait quelque repos. Le soir, je pris Xavier à part et lui dis : « Tu vois que Jean-Marie se fatigue trop lorsqu'il porte le canot, porte-le toi-même; pour

moi je prendrai une partie de sa charge. — C'est bon, dit-il, Père, je m'en charge. »

Le lendemain, je m'exécutais moi-même ; ma charge pesait au moins soixante-quinze livres. J'avais en bandoulière mon sac de voyage, ma corne à poudre, mon sac à plomb, mon bréviaire ; je portais, en outre, mon caoutchouc, ma chapelle, mon fusil attaché avec mon parapluie, ma canne à pêche, au bout de laquelle étaient suspendus un canard pour le thé, une chaudière de fer-blanc de cinq gallons pleine de vaisselle et de provisions. Si quelqu'un m'eût rencontré en tel équipement, je vous laisse à penser s'il m'eût pris pour un Missionnaire ; cependant je ne me fatiguais pas, et, mes hommes faisant deux voyages à chaque portage, j'eus trouvé la route assez agréable, si les moustiques, race impitoyable, avaient été moins cruels. Ils étaient parfois si nombreux, que ma seule ressource, pour m'en débarrasser, était de les laisser en arrière par une course rapide, après laquelle je m'enfonçais dans le bois pour me mettre hors de leur vue. Je n'osais faire du feu, dans la crainte de causer quelque incendie, la terre étant trop sèche.

Nous trouvâmes, jusqu'à la rivière Romaine, une sorte de terrain volcanisé, un vrai culbutis de montagnes, de lacs, de marécages, jetés pêle-mêle, sans aucun ordre. Ces lieux ont dû être bouleversés jadis par d'affreuses secousses. Quatre portages surtout furent horribles : c'était une escalade continuelle. Je regardais de temps en temps Xavier, afin de voir comment il pourrait passer avec son canot. Je le voyais se cramponner à toutes les saillies de rochers, sauter ainsi d'une place à l'autre : il nous devançait au portage. « Vraiment, me disais-je, il a des pieds de chèvre. » Un de ces portages me souriait fort peu. Les sauvages, quand nous les vîmes à la rivière Saint-Jean, nous avaient bien recommandé de nous tenir sur nos gardes, en le franchissant. Nous n'en sommes plus qu'à deux arpents. Xavier, debout, considère le terrain et donne ses ordres à l'avant du canot. Il ne s'agissait de rien moins que de sauter deux arpents de rapides, d'arrêter le canot dans le rapide même, en piquant

l'aviron dans une crevasse de rocher pour le faire tourner sur lui-même, et cela, à vingt pieds d'une chute épouvantable. Là, le *Washekamish* que nous suivions se jette de rocher en rocher d'une hauteur de sept cents à huit cents pieds dans le *Washekama* : la descente peut avoir un mille de long. Notre vie dépendait de l'adresse de Xavier et de la solidité de son aviron. Arrivé au bout du portage, pendant que mes hommes partaient pour leur second trajet, je voulus me rendre au pied de cette chute. Chemin faisant, je découvre un caribou femelle et son petit faon Ma présence ne souriait pas à la mère, mais le petit ne prenait pas garde à moi. A un signal donné par la mère, ils prirent une course rapide et disparurent tous les deux. J'en avais vu plusieurs les jours précédents. Le premier que nous rencontrâmes ensuite devait tomber sous mes coups. Mes deux conducteurs désiraient manger de la moelle, et je crus devoir acquiescer à leurs désirs, afin de ne pas les mettre de mauvaise humeur pour le reste du voyage. Je donne mon fusil à Xavier, qui s'élance dans le bois ; on ne tarde pas à le voir paraître à une petite distance du caribou, qui se lève aussitôt : une balle l'atteint à la cuisse, mais il lui reste assez de force pour parcourir quelques arpents sur la grève, et s'avancer dans le lac. Xavier lui envoie encore trois balles inutiles : « Tu tires mal, lui dis-je, donne-moi le fusil. » A ma première balle, le caribou tombe, mais se relève de suite ; la balle lui avait traversé le cou. « Père, me dit Xavier, si tu veux le tuer roide, frappe entre la corne et l'oreille. » Une seconde balle, frappant à la place indiquée, l'étendait mort. Impossible de dépeindre la joie des sauvages en face de leur proie. En quelques instants, le caribou fut dépecé ; quelques morceaux se changèrent en *grillades*, et le reste fut mis sur un échafaudage, au-dessous duquel on entretint un feu continuel, afin qu'il pût se conserver jusqu'à l'arrivée des sauvages, qui devaient nous suivre à une petite distance. Le 30, nous arrivions enfin à la rivière Romaine, que je devais suivre jusqu'à la hauteur des terres ; nous laissâmes dans ce dernier portage un sac de farine.

Nous avons, enfin, passé la chaîne de montagnes que nous

avions eu à suivre jusqu'ici : on ne découvre, au plus loin que la vue puisse s'étendre, que quelques élévations de sable ou de gravier peu boisées. Le lit de la Rivière peut avoir dix arpents de largeur : elle roule des eaux tranquilles et profondes sur un lit sablonneux. Ses rives sont basses et le terrain qui l'avoisine est recouvert d'une mousse blanche appelée *mousse du caribou*, de quelques épinettes rouges, et de certains arbrisseaux que je n'ai rencontrés nulle part ailleurs, et qui s'appellent *bois de caribou*. La mousse n'ayant guère qu'un pouce d'épaisseur, et poussant sur un sable sec ou un gravier rougeâtre, n'est nullement fatigante ; au contraire, elle soulage le pied et l'on marche dessus comme sur un tapis moelleux. Les arbres sont si clair-semés qu'un cheval attelé pourrait trotter partout.

Jusqu'alors le temps avait été continuellement beau ; mais j'allais voir le revers de la médaille, et les pluies continuelles qui ont régné dans le Canada ne m'ont pas ménagé. Depuis ce temps jusqu'à celui de mon retour, mes habits n'ont pour ainsi dire pas séché. Malgré la pluie, nous marchions toujours. Me mouiller ici ou me mouiller plus loin, me disais-je, importe peu, *en avant*. J'offrais à Dieu les peines qu'il fallait souffrir et avançais sans me faire trop de bile. Le 3 août, nous quittâmes momentanément la rivière Romaine. Son humeur voyageuse la portant à faire un contour qui ne nous allait pas, nous coupâmes au plus court, traversant jusqu'au grand lac *Apouaböwshkaw* une suite continue de lacs et de portages. Ce lac une fois traversé, nous remontâmes de nouveau la rivière Romaine jusqu'au grand lac *Thsinikamaw*, que nous devions traverser avec elle. Nous la suivîmes encore trois ou quatre milles au-dessus. La rivière Romaine est, sans contredit, la plus forte rivière que l'on rencontre de Québec au Labrador.

Jusqu'à quatre cents milles au delà de son embouchure, je n'ai pas trouvé une seule place guéable, même dans ses rapides. Le 8, nous la laissâmes de côté pour prendre un de ses affluents ; nous suivîmes après cela une nouvelle chaîne de lacs, qui devaient nous jeter dans la rivière *Natouakamou*, la-

quelle va gagner elle-même la mer dans le Labrador. Nos provisions commençant à diminuer, je donnai à mes hommes l'ordre d'aborder dès cinq heures et demie du soir pour le campement, afin qu'ils eussent le temps de faire un tour de chasse. Une heure après, ils revenaient avec un jeune caribou. Le soir, mes deux gloutons, après avoir pris un souper monstre, remplissent une chaudière de débris du caribou. « Que voulez-vous faire de toute cette viande ? leur dis-je. — Sois tranquille, me répondirent-ils, demain il n'y en aura plus. » De fait, le lendemain matin je trouvai la chaudière vide et mes sauvages plus disposés à dormir qu'à marcher. Le 9, nous suivîmes quelque temps la rivière Natouakamou, puis nous nous engageons de nouveau dans une suite de lacs et de portages qui devaient nous faire atteindre un affluent de la grande rivière *Pétatstekoupaw*. Surpris à l'entrée d'un portage par une très-forte averse, je donnai l'ordre à mes sauvages de préparer le dîner. Puis, comme la terre était fort mouillée et qu'il pleuvait encore, je ne pris pas la peine d'éteindre le feu que nous avions fait. Nous nous aperçûmes, au retour, que cette négligence avait causé un très-vaste incendie, qui a failli avoir pour nous-mêmes les plus terribles conséquences. A trois heures du soir nous arrivions à la hauteur des terres ; à cinq heures, nous descendîmes jusqu'à sept ou huit milles l'affluent dont j'ai parlé, puis nous entrâmes dans le lac *Mouakosteton* (nid des huards). De l'autre côté de la hauteur des terres, le terrain est de nouveau parsemé de montagnes et la chaleur y est plus forte. Les fruits que nous avions trouvés encore verts en montant étaient mûrs lorsque nous descendions le versant opposé.

Avec le lac Mouakosteton finissait la carte tracée par Meshkana. Nous l'avions suivie avec la plus grande fidélité. Le reste de la route avait été tracé par un sauvage de la baie : nous devions suivre une chaîne de lacs et de portages continuels. J'entends mes sauvages se dire : « Où prendre l'entrée de ces lacs ? » Voulant sonder leurs intentions, je leur demandai ce qu'ils feraient s'ils ne le trouvaient pas. « Si nous ne trouvons pas le chemin, me dit Xavier, nous en ferons un. » Le

lendemain, mes sauvages entrent dans une anse profonde à l'extrémité de laquelle se trouve une rivière. Nous la suivons jusqu'à midi, nous flattant d'être en bon chemin ; nous allons de lac en lac. Arrivés au bout du dernier, mes gens se regardent inquiets : « Nous nous sommes trompés, » se disent-ils. Puis Xavier s'approche de moi : « Père, me dit-il, tu vas rester ici cette après-midi ; pour nous, nous allons marcher afin de trouver une meilleure route pour demain. » Ils ne revinrent qu'à la nuit. « Avez-vous réussi ? leur dis-je. — Un peu. — Avez-vous trouvé de l'eau pour une journée entière ? — Pas pour une journée tout entière, mais nous avons trouvé toute l'eau que l'on puisse avoir jusqu'au lac *Mikouaskatou* (truites rouges). Nous avons un long portage : demain nous allons prendre une autre rivière. — Le portage sera-t-il long ? — Un mille seulement. » De fait, après le court portage dont parlait Xavier, nous trouvâmes plusieurs lacs séparés entre eux par de petits portages. Quand nous arrivâmes enfin au lac Mikouaskatou, Xavier dit à son compagnon : « Nous aurons maintenant de longs portages jusqu'à *Winnaukupaw*. Si le Père voulait laisser ici sa tente et quelques autres petits effets, tu pourrais le décharger de sa chapelle, il se fatiguerait moins. » En général les sauvages ne s'adresseront point au Père lui-même pour obtenir de lui quelque chose ; s'il y a là quelqu'un de présent, on lui exposera la chose de manière à ce que le Père l'entende. Si alors le Père ne veut pas accorder la chose demandée, il paraît ne pas entendre ou ne pas comprendre. Quant au projet de Xavier, je l'acceptai. Comme nous n'étions pas éloignés du poste, je consentis à laisser ma tente, une boîte de poudre et plusieurs autres objets ; les sauvages laissèrent aussi plusieurs de leurs effets ; nous fîmes du tout un paquet qui fut recouvert d'écorce et déposé sur le bord du lac. Enfin, nous partîmes, et, de lac en lac, arrivâmes au grand portage dont m'avait parlé Xavier. Chemin faisant, il me montrait toutes les montagnes qu'il avait parcourues la veille avec Jean-Marie ; je n'aurais pas cru, si je ne l'avais vu moi-même, que deux hommes fussent capables d'une telle marche dans une soirée.

Après avoir fait bouillir la marmite et pris un dîner dont nous avions besoin, nous venions de traverser sept lacs et franchir sept portages. Nous fîmes les préparatifs d'un nouveau départ. « Mon canot me suffira, » dit Xavier. Je trouvai qu'il avait raison : nous avions devant nous un portage de douze milles : un joujou pareil à porter dans une telle marche était suffisant. Je me charge moi-même d'une peau de loup marin et de son contenu : passant mon fusil dans les amarres du paquet, je l'élevai sur mes épaules et nous voilà partis. Il nous fallut faire trois haltes avant d'arriver. Enfin, un soupir de contentement s'échappa de nos poitrines : une belle nappe d'eau se déployait devant nous, tout près de nous : c'était le lac Mikouaskatou.

Le 12, quand nous eûmes traversé le lac, mes conducteurs me laissèrent seul encore jusqu'à midi. Ils revinrent un peu tristes : ils n'avaient trouvé que trois milles à faire en canot. Ils furent bientôt franchis, et nous arrivâmes à huit heures sur les hauteurs qui dominent le lac *Peshakashkousiou*. Nous nous croyions au bout de nos fatigues, lorsque nous arrivons sur le bord d'un rocher taillé à pic qui domine le lac. Nous promenons nos regards de tout côté pour découvrir quelque endroit par où l'on puisse descendre, et tâchons d'abord de nous assurer si on ne pourrait le faire là où nous sommes. En cet endroit-là même, un petit filet d'eau s'était creusé un lit et, tout autour, croissaient des broussailles : après avoir fait un acte de foi sur la possibilité de descendre en cet endroit, toute la troupe s'ébranle. Jean-Marie ouvrait la marche, mais je le devançai bien vite et, en quelques minutes, je fus au bord du lac. Je pousse un cri pour avertir mes sauvages que je suis rendu, et que la route est vraiment une route royale. Jean-Marie ne tarde pas à paraître et tous deux déchargés allons au-devant du canot. Il n'était plus sur les épaules de Xavier : il l'avait mis au-dessus des broussailles qui bordaient le ravin, et tâchait de le faire glisser jusqu'à l'eau. Il y arriva, nous traversâmes le lac et, un instant après, nous nous installions sur une pointe de gravier d'où nous regardâmes en riant la jolie descente que

nous venions de faire. « Quel nom vas-tu donner à ce portage, Xavier? lui dis-je. — Il m'a fait suer assez pour que je lui donne le mien, » répondit-il. Quelques minutes plus tard, après nous être régalés de quelques tranches de lard, assaisonnées d'un monstrueux appétit, nous cherchâmes un sommeil qui ne se fit point attendre. Au milieu de la nuit, contre mon habitude, qui est de ne faire qu'un somme du soir au matin, je me réveillai en sursaut; la plume de mon lit était trop grosse : j'étais sur un lit de cailloux.

Le 13, dès l'aurore, nous sommes en route; nous voulons profiter de la fraîcheur du matin pour avancer, car nous avons un portage de quinze milles à franchir dans un terrain élevé et dévasté par l'incendie : à onze heures nous apercevons à trois milles la rivière *Petastekoupau*, ce fleuve roi de la côte nord. A la vue de cette grande rivière, j'entonnai le *Salve Regina* pour recommander à la bonne Mère les nombreux Naskapis qui la fréquentent. Par suite de difficultés sérieuses que nous eûmes à vaincre, nous n'arrivâmes qu'à une heure du soir au bord de l'eau, et là nous fîmes disparaître notre dernière galette et notre dernière bouchée de lard. A trois heures, nous étions devant le poste de Winnaukoupau à cinq cent dix milles de Mingan. Mais, ô cruelle déception! je devais renouveler, à ce poste, nos provisions de voyage et ce poste est vide. Le commis et tous les sauvages sont descendus à la baie avec leurs berges, pour remonter leurs provisions et les effets.

Les sauvages, fatigués d'attendre le missionnaire et se croyant encore trompés, sont partis, et je ne trouve que leurs campements. D'après leurs dimensions, il devait y avoir ici une centaine de sauvages. Mes deux hommes me regardent et semblent me dire : Qu'allons-nous faire? — « Voulez-vous, leur dis-je, me descendre à la baie? En suivant le cours de la rivière nous y serons dans deux ou trois jours. » Xavier me dit, après avoir jeté les yeux sur Jean-Marie : « C'est impossible. » Jean-Marie, en effet, était fatigué; tous les jours il saignait du nez et laissait à Xavier les lourds fardeaux. — « Alors, dis-je, nous passerons ici la

journée de demain, et après-demain nous partirons. »

La rivière *Petastekoupau* ou *Rivière de la baie des Esquimaux*, bien qu'elle soit rapide et profonde, a bien un demi-mille de largeur : elle roule certainement trois fois autant d'eau que l'Ottawa. C'est sur ce fleuve que sont bâtis tous les postes de la Compagnie, pour traiter avec les Naskapis. *Winnaukoupau* se trouve à moitié chemin entre la baie des Esquimaux et le poste Naskapis ou Petastekoupau. Le climat de Winnaukoupau est meilleur que celui de Mingan. Le 13 août, j'ai vu près des bâtisses un navet qui pouvait peser deux livres ; quelques plantes perdues de sarrazin et d'avoine touchaient à maturité. Une coupe de quinze à seize épinettes que j'ai vue, à deux arpents des bâtisses, pourrait faire des billots de seize à dix-sept pouces et une d'entre elle donnerait un billot de vingt et un pouces, ce qu'on ne trouve point entre les Sept-Iles et Mingan. A Winnaukoupau, l'an prochain, une bonne partie des Naskapis de Petastekoupau se trouveront réunis ; ils savent qu'un Missionnaire y est monté, car les Naskapis descendus à la baie, pour monter les affaires du poste de Petastekoupau, doivent passer à Winnaukoupau, et le commis du fort ne manquera pas de leur montrer ma chapelle de Mission que j'y ai laissée, ainsi qu'une lettre.

Ce poste est-il bien situé pour une Mission naskapise ? Non, et cela pour une raison majeure. Il faut absolument aux Naskapis et à tous les sauvages des terres une place poissonneuse, abondante en gibier, en cariboux. Winnaukoupau n'a rien de tout cela. La rivière est si peu poissonneuse que le commis, avec huit rets, ne peut pas prendre assez de poissons pour son usage. Je ne comprends pas comment la Compagnie a fixée là un poste quand il y a, à une vingtaine de lieues plus loin, sur la même rivière, deux grands lacs très-poissonneux et abondance de toute sorte de gibiers. Ces deux lacs sont les lacs Atikonak et Michikomau : ils sont bien plus rapprochés de Petastekoupau et de Mingan. Les Naskapis sont obligés de traverser ces lacs quand ils descendent à la baie. Si la Compagnie avait un poste à Atikonak, elle aurait en peu de temps la plus grande partie des sau-

vages de Mingan, et une cinquantaine de familles infidèles, qu'on n'aurait aucune peine à former, parce qu'elles seraient noyées au milieu d'une population chrétienne. J'ai entendu dire que c'était l'intention de M. Smith de transporter le poste à ces lacs et de ne garder Winnaukoupau que comme un lieu de dépôt : on n'aurait, par conséquent, aucune peine à l'y faire consentir. De Mingan à Atikonak, un canot peu chargé pourrait faire le trajet en dix jours. Quant à la Mission naskapise, si vous décidez qu'on doit l'entreprendre l'an prochain, elle devra se faire à Winnaukoupau. Cette Mission demande-t-elle une résidence ? Pour le moment, non.

Si la Congrégation veut me charger de cette Mission, voici mon plan. En arrivant de bonne heure à Mingan, je ferai la Mission de ce poste, tout en attendant l'arrivée du steamer de la Compagnie qui, l'an prochain, doit arriver à la fin de juin ou aux premiers jours de juillet. Je le suivrais à la baie où je ferais une Mission; enfin, je monterais à Winnaukaupau avec les berges de la Compagnie, et, la Mission terminée, les sauvages pourraient remonter à Mingan par la route que je viens de suivre pour venir ici. De la sorte je pourrais, j'espère, être de retour à la fin de septembre. Mais, pour tout cela, le Missionnaire doit voyager à l'apostolique, s'attendre à bien des privations et des souffrances. Cette année, si je n'avais payé de ma personne, je ne me serais pas rendu. J'ai, pendant tout le temps de mon voyage, été fort éprouvé par les pluies continuelles. Sur quarante-trois jours passés en canot, j'en ai eu vingt-sept pluvieux : pendant ces mauvais jours je me suis toujours couché mouillé, sur un terrain mouillé, et me suis relevé mouillé, etc. J'ai dû faire le porte-faix aux portages, j'ai ramé tout comme mes hommes ; la seule maladie que j'ai ressentie a été un appétit monstrueux, mais le bon Dieu a pris soin de moi. J'avais *trois cent quarante-trois milles* à faire sans aucune provision, trois cent quarante-trois milles avant d'atteindre le premier sac de farine laissé en cachette, et cependant je n'ai pas manqué un seul repas ! Nous n'avions jamais rien à l'avance, et cependant quand venait l'heure du dîner ou du souper, nous ne manquions jamais

du nécessaire : le bon Dieu nous envoyait ce qu'il nous fallait.

Je ne vous parle point de mon retour ici : la poste part demain matin, et si je la manquais, cela renverrait à quinze jours cette lettre que vous devez attendre avec impatience. Je suis rentré ici au commencement d'octobre. Ayant appris du P. Arnaud que je devais hiverner ici, je ne suis pas monté à Québec. J'ai pensé pouvoir me contenter des voyages faits cette année, et me dispenser d'un nouveau voyage — aller et retour — de Betsiamits à Québec. Les retraites, d'ailleurs, étant terminées, je n'avais espoir de faire la mienne en communauté ni à Québec ni à Montréal; devant donc la faire seul, j'ai pensé pouvoir aussi bien la faire ici.

Si vous faites quelques arrangements avec la Compagnie, ce à quoi je tiendrais beaucoup, il faudrait obtenir de M. Smith qu'on payât dans nos terres, pour la pelleterie, le même prix qu'à Mingan, qu'on ne mît aucun obstacle au bon vouloir des sauvages pour l'entretien du Missionnaire et qu'on défendît aux commis de vendre ou de donner des boissons enivrantes aux sauvages.

Excusez, mon Révérend Père, ce long gribouillage, ce fatras; c'est l'œuvre de cette journée : je n'ai pas le temps de le relire ni de le soigner.

Croyez-moi votre tout dévoué en Notre Seigneur et Marie Immaculée.

L. Babel, o. m. i

P. S. Le P. Arnaud vient de m'apprendre qu'une nouvelle course à la raquette m'attend pour cet hiver : elle sera la bienvenue. Il est minuit et demi; il est temps de me coucher.

L. B.

VARIÉTÉS.

I. Mgr Guibert, archevêque de Tours, nous donnant une nouvelle preuve de son amour pour la famille, a voulu nous confier la garde du tombeau de saint Martin, le grand thaumaturge des Gaules, et le service du sanctuaire où il est renfermé.

C'est le 2 du mois d'octobre que le R. P. de l'Hermite, Provincial du Nord, s'y est rendu pour en prendre possession et pour y installer le R. P. Achille Rey en qualité de Supérieur.

Cette nouvelle maison est devenue, dès ce jour, la résidence du R. P. Provincial.

Nous donnerons, dans le prochain numéro, de plus amples détails sur cette importante fondation.

II. Le 7 du mois de novembre, le R. P. Gaudet, pro-vicaire du Texas, s'est embarqué au Havre pour sa Mission, accompagné de deux nouveaux missionnaires, les RR. PP. Dessaules et Borries ; il aura la douleur de trouver, à son arrivée, bien des ruines à Brownsville, par suite de l'épouvantable ouragan qui a éclaté sur cette ville dans le mois d'octobre.

III. Nous avons appris avec joie l'heureuse arrivée de Mgr Taché et de ses compagnons de voyage à Saint-Boniface, le 28 octobre.

FIN DU TOME VI.

5-8-4

TABLE DES MATIÈRES.

MARS 1867.

JUIN 1867.

SEPTEMBRE 1867.

DÉCEMBRE 1867.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Typographie Hennuyer et fils, rue du Boulevard, 7.

0